

DE L'HOMICIDE

ET

DE L'ANTHROPOPHAGIE,

PAR

LE DOCTEUR BARBASTE,

MÉDECIN EN CHEF DU DÉPÔT MILITAIRE DE ROMANS,

LAUREAT DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, ANCIEN CHÉF INTÉRIEUR
DE L'HÔPITAL D'ALAIS, EX-REDACTEUR DE LA REVUE THÉRAPEUTIQUE DU SUD,
MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES, ETC.

« Le genre humain, comme l'univers, ne marche
à la vie que par la mort; mais cette mort n'est
qu'apparente, puisqu'elle renferme le germe d'une
vie meilleure. »

M. V. COUSIN, *Cours d'histoire de la Philosophie morale*, 1829.

PARIS,

J.-B. BAILLIÈRE ET PÉRISSE FRÈRES, LIBRAIRES.

MONTPELLIER,

LYON, CH. SAVY,

SEGUIN, PATRAS & VIRENQUE,

STRASBOURG, DÉRIVACX,

LONDRES, MADRID ET NEW-YORK, MAISON J.-B. BAILLIÈRE.

1856

175

1000

0
1

DE L'HOMICIDE

ET

DE L'ANTHROPOPHAGIE.

PUBLICATIONS DU MÊME AUTEUR.

1. Lettre insérée dans le *Courrier du Midi*, année 1839, à l'occasion de la Thèse du docteur Grandvoinet sur les PHÉNOMÈNES PHYSIQUES DE LA VIE.
2. VITALISME MÉDICAL, en réponse à M. Sales-Girons. Broch. in-8°, 1842.
3. Réflexions critiques sur le MATÉRIALISME MÉDICAL (*Echo d'Alais*, 1842).
4. Notice historique sur F.-B. DE SAUVAGES (*Echo d'Alais*, 1844).
5. Réflexions conjecturales sur la FRACTURE DU DUC DE BORDEAUX. Broch. in-8°, 1842.
6. Deux aperçus sur le MAGNÉTISME ANIMAL. 1845.
7. Remarques apologétiques et critiques sur le CONCOURS BROUSSONNET. 1848.
8. Introduction à l'ÉTUDE GÉNÉRALE DES FIÈVRES. 1850.
9. De l'AUTORITÉ EN POLITIQUE. 1851.
10. De l'ÉCOLE DE MONTPELLIER au point de vue de l'ANATOMIE et de la LOCALISATION MORBIDE. (*Revue Thérapeutique du Midi*, 1852.)
11. CENTURIES MÉDICALES, ou choix d'Observations de Médecine-pratique. (*Revue Thérap. du Midi*, 1852.)
12. CRITIQUE DU MANUEL ANNUAIRE DE LA SANTÉ, de M. Raspail. (*Rev. Thérap. du Midi*, 1852.)
13. RETOUR VERS L'HIPPOCRATISME, à l'occasion de la Morve aiguë observée par M. Brachet. (*Revue Thérap. du Midi*, 1852.)
14. MANIFESTE ESPAGNOL en faveur de l'École de Montpellier. (*Revue Thérap. du Midi*, 1852.)
15. REMARQUES SUR L'ALBUMINURIE, à l'occasion d'un Résumé des Leçons de M. Brachet. (*Revue Thérap. du Midi*, 1852.)
16. Analyse de la THÈSE DE M. MOUTET, sur le Cancer externe. (*Revue Thérap. du Midi*, 1852.)
17. DE LA PRÉDISPOSITION HÉRÉDITAIRE AUX AFFECTIONS MENTALES, à l'occasion des travaux de M. Moreau, de Tours.
18. Commentaire sur une Observation de DIATHÈSE SCROFULEUSE et de TUMEUR BLANCHE au genou, guéries à la suite d'une atteinte cholérique grave, par M. le docteur Sirius-Pirondy. (*Revue Thérap. du Midi*, 1852.)
19. Polémique avec la REVUE MÉDICALE DE PARIS, année 1852.
20. Réclamation dans la REVUE HOMŒOPATHIQUE d'Avignon. 1853.
21. Etude biographique, historique, philosophique et botanique sur SAUVAGES. in-8°, 1854.

MONTPELLIER, IMPRIMERIE DE JEAN MARTEL AÎNÉ.

DE L'HOMICIDE



ET

DE L'ANTHROPOPHAGIE,

PAR

LE DOCTEUR BARBASTE,

MÉDECIN EN CHEF DU DÉPÔT MILITAIRE DE ROMANS,

LAURÉAT DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, ANCIEN CHEF INTERNE DE L'HÔPITAL D'ALAIS, EX-RÉDACTEUR DE LA REVUE THÉRAPEUTIQUE DU MIDI, MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES, ETC.

« Le genre humain, comme l'univers, ne marche
à la vie que par la mort; mais cette mort n'est
qu'apparente, puisqu'elle renferme le germe d'une
vie meilleure. »

M. V. COUSIN, *Cours d'histoire de la Philosophie morale*. 1844.

PARIS,

J.-B. BAILLIÈRE ET PÉRISSE FRÈRES, LIBRAIRES.

MONTPELLIER, LYON, CH. SAVY.
SEGUIN, PATRAS et VIRENQUE. STRASBOURG, DÉRIVAUX.

LONDRES, MADRID ET NEW-YORK, MAISON J.-B. BAILLIÈRE.

1856

A MONSIEUR

PAUL ROQUES,

Ex-Major-Commandant le 3^e Bataillon du 26^e de ligne et le Dépôt militaire de Romans,
Chevalier de l'Ordre Impérial de la Légion d'Honneur.

MONSIEUR,

Depuis que je vous connais, j'ai éprouvé les douces émotions de l'amitié; j'ose même dire que, depuis le collège, je n'avais rien connu de semblable. Vous méritez à juste titre le nom de Philanthrope, car vous passez tout votre temps à faire le bien. Pour mon compte, je garderai toute ma vie le souvenir de vos bontés. Il y a du plaisir et de l'honneur à être en commerce d'amitié avec un homme de votre caractère et de votre trempe.

Si, au commencement de ma carrière, j'avais rencontré sur mon passage un ami comme vous, je sens, MONSIEUR, que j'aurais pu servir plus efficacement la Médecine, cette science bien-aimée. Quelques hommes, il est vrai, m'ont souri gracieusement; mais, chez la plupart d'entre eux, ce sourire n'a point dépassé le bout des lèvres: *Hi labiis me honorant, cor eorum longè à me.* C'est qu'il est peu d'hommes qui aiment à s'attacher par le fond de l'âme. Cette dureté ou cette indifférence s'observe particulièrement parmi les savants: ces gens-là ont trop de tête pour avoir du cœur. A Montpellier seulement, j'ai trouvé quelques rares exceptions à cette règle.

Permettez-moi, MONSIEUR, d'entretenir le feu sacré de l'amitié dont vous m'avez honoré, de cette amitié qui est le trésor des âmes sensibles. Oui! permettez-moi de l'entretenir et de la consacrer solennellement par la dédicace de cet ouvrage.

M. BARBASTE.

PAUL ROQUES

A MONSIEUR

CORNÈDE,

SOUS-INTENDANT MILITAIRE A VALENCE,

CHEVALIER DE L'ORDRE IMPÉRIAL DE LA LÉGION D'HONNEUR.

MONSIEUR,

Le souvenir de votre nom sera toujours lié, chez moi,
aux sentiments du plus profond respect et de la plus vive
reconnaissance.

M. BARBASTE.

PRÉFACE. ¹

L'OUVRAGE que j'offre aujourd'hui au Public a été commencé en novembre 1854. Destiné d'abord à être publié sous forme de lettre dans *la Presse*, journal où l'on trouve consignés les deux faits de *Morosophie Homicide* qui ont été l'occasion de tout ce Travail et que je reproduis en tête du

¹ Je crois utile d'engager le Lecteur à consulter la Table analytique placée au commencement de l'ouvrage.

premier chapitre, j'ai dû changer de résolution, quand j'ai vu l'horizon s'agrandir devant moi à mesure que j'avais, et quand j'ai vu que sous ma plume pouvait naître un livre d'assez longue haleine.

Cette première destination a nécessairement influé sur la forme de l'ouvrage. La distribution des matières n'est pas tout-à-fait celle des livres scientifiques; mais je passerai volontiers condamnation sur ce point, pourvu qu'on m'absolve pour le reste.

La question de l'Anthropophagie est toute neuve; du moins, je ne sache pas qu'on l'ait encore traitée scientifiquement. J'ai tâché de rajeunir aussi la question de l'Homocide par les points de vue divers sous lesquels je l'ai appréciée. J'ai dû ramener l'une et l'autre au critérium de la *Doctrine Médicale Vitaliste*: cette Doctrine est généralement adoptée. Formulée par Barthez, en 1773, dans son *Oratio academica de Principio Vitali Hominis*, elle s'est répandue en Europe, où elle a rallié les plus hautes

Intelligences. L'esprit de cette Doctrine a déjà vivifié les plus solides travaux de notre siècle. Il inspire chaque jour ceux que l'on voit sortir de l'École de Montpellier; et parmi les Membres de l'École de Paris, soit à la Faculté, soit aux Académies, il en est peu qui restent étrangers à son influence.

La situation de Barthez au moment où il a fondé la Doctrine du Vitalisme est comparable à celle où s'était trouvé Hippocrate vingt siècles auparavant. Il a eu à préserver la Médecine des empiètements de toute sorte. Fatigué de voir cette science successivement envahie par les Prêtres, par les Philosophes et par tous les faiseurs de Cosmogonies, Hippocrate résolut d'en proclamer l'indépendance, en la fondant sur l'observation directe de l'Homme et sur celle des Forces qui le constituent.

Barthez ne s'est pas proposé d'autre but. Témoin des prétentions continuelles des Mécaniciens, des Chimistes, des Physiciens, des Naturalistes de son temps, et prévoyant peut-être les exagérations futures des Orga-

niciens, il voulut, lui aussi, concentrer l'attention des vrais Médecins dans l'étude des phénomènes vitaux et de leur cause productrice. Il pensait que cette étude tournerait constamment au profit de la Médecine-Pratique, et qu'on ne s'exposerait jamais à perdre son temps en s'y vouant tout-à-fait. Sa méthode fut celle d'Hippocrate, à savoir : l'Observation, l'Analyse et l'Induction. Cette méthode avait déjà fait fortune en Angleterre entre les mains de Bacon et de Newton ; elle avait puissamment contribué aux progrès des Sciences Physiques et Naturelles.

L'École Écossaise fit une application des plus heureuses de cette méthode aux Sciences Psychologiques. Barthez conçut le projet de la réforme de la Médecine par son moyen. Ce projet fut mis à exécution, avant même que l'illustre Royer-Collard eût importé la méthode expérimentale dans l'enseignement de la Philosophie qu'il dirigeait à Paris.

Depuis cette époque, grâce aux perfectionnements successifs qu'elle a reçus, la

Doctrines Vitalistes est restée immuable sur sa base : je ne connais encore aucune attaque qui l'ait ébranlée. L'on a été prodigue envers elle de mauvais-vouloir et de beaucoup d'animosité, mais de fort peu de bonnes raisons.

A Paris, la Doctrine Vitaliste serait probablement en pleine prospérité si de vieilles habitudes de Cartésianisme ne s'y fussent opposées. Descartes avait admis dans l'Homme deux substances : l'Âme et le Corps, ou la Pensée et la Matière. De là, deux systèmes opposés de médecine qui sont sortis du Cartésianisme : les Animistes et les Matérialistes. Les Animistes ont mis tous les phénomènes de la vie sur le compte de l'Âme ; les Matérialistes les ont tous dérivés du Corps. Or, ni les uns ni les autres ne s'accordent avec l'Observation. Celle-ci proclame que dans une foule de cas, l'Âme, telle que nous la connaissons d'après la conscience, n'est pas la cause de ce qui se passe dans le Corps Humain.

Par exemple , les mouvements du cœur , la fabrication du chyle , la sécrétion des larmes , de l'urine , de la bile , du sperme , les phénomènes de l'accroissement du corps , le développement du fœtus dans le sein maternel , la formation du cal après les fractures , les révolutions des âges , la marche des maladies , l'apparition des crises , la caloricité et mille autres phénomènes analogues ne sont point du ressort de l'*Ame*. La volonté , attribut essentiel de l'*Ame* Pensante , ne peut nullement s'opposer à la manifestation de tous ces phénomènes. Dieu a voulu qu'il en fût ainsi : il a mis les actes essentiels de la vie sous la sauvegarde d'une autre *Force Providentielle* , il les a rendus indépendants des caprices de l'Homme.

Cette autre Force , les Médecins Matérialistes ont cru tout bonnement qu'elle était une éviction ou un produit du Corps ; mais il est contradictoire d'admettre que des facultés actives , que des actes réguliers puissent provenir de l'agencement particulier de la Matière , laquelle est passive par elle-même.

En outre , bien des fois après les bouleversements les plus profonds de l'Économie , après les maladies les plus intenses , il n'est pas possible de constater la moindre altération , ni dans les formes , ni dans la structure des organes , ni dans la composition physico-chimique des humeurs. Il serait donc très-peu philosophique de considérer la Matière Organique comme la cause de la Vie , comme le point de départ exclusif de tous les désordres qui surviennent pendant le cours de cette dernière ; il serait très-peu philosophique de s'obstiner à établir des rapports de cause à effet entre des phénomènes qui n'ont pas entre eux une parenté bien évidente.

La grande majorité des Médecins a compris toutes ces difficultés. C'est pourquoi l'on a été conduit , par les sévérités mêmes de la Philosophie Expérimentale , à l'admission , dans le Corps Humain , d'une Force spéciale , *sui generis* , distincte à la fois et de l'*Ame* et du Corps ; laquelle Force , n'ayant

rien de commun avec les autres Forces étudiées en Physique et en Chimie, préside à toutes les opérations du Corps Humain, depuis le premier instant de la conception jusqu'à la mort la plus complète. L'intervention de cette Force est si absolue, si indispensable, que nul acte, même celui de la volonté, ne peut être accompli sans son concours. L'activité de la *Vie*, sa *médiation* sont aussi nécessaires pour l'exercice des fonctions *psychiques* que pour celui des fonctions *corporelles*.

A ce compte, la *Matière Organique* n'est point la *cause* de la *Vie* : elle n'en est que l'*effet*, elle n'en est que l'*instrument*. L'*Organisme*, dernière manifestation du Système Cartésien, ne veut pas s'accommoder de cette proposition. Malgré les déceptions incessantes qu'il éprouve, il ne se tient point pour battu ; et, ne pouvant se maintenir sur le terrain de l'Observation Médicale proprement dite, il invoque l'assistance tantôt des Chimistes, tantôt des Physiciens, tantôt des

Micrographes. Il en est aujourd'hui à l'exploration des *liquides*, n'ayant pu trouver jusqu'à ce jour, dans les *solides*, la cause matérielle qui lui est si nécessaire pour avoir une raison d'être. Il en sera de cet examen des liquides comme il en a été de l'anatomie pathologique : on sera obligé avant peu d'en arrêter les abus, après en avoir constaté l'impuissance. La Vitalité est capricieuse et changeante ; le jeu de ses actions se dérobe à nos regards ; invisible et mystérieuse, ce n'est point avec les yeux du corps qu'il faut l'aborder, mais bien avec ceux de l'esprit : *Animo videre*, il faut voir avec l'esprit, disait Cicéron.

A Dieu ne plaise, cependant, que je conteste l'utilité et les services réels de la science de l'Organisation ! La connaissance des organes, considérés sous toutes leurs formes et dans tous les changements qu'ils peuvent éprouver, est indispensable dans la Doctrine même du Vitalisme. Qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée : j'ai voulu dire que l'Or-

ganisation n'est pas la cause de la Vie, que l'Organisation altérée ne fournit pas la *raison suffisante* de toutes les maladies ; j'ai voulu dire que l'Organisation n'est pas la cause de la pensée ni du sentiment, comme l'ont soutenu Cabanis, Gall, Broussais et autres ; j'ai voulu dire, enfin, que l'Organisation n'est pas la seule base de la Médecine, comme l'ont pensé quelques Médecins de la Capitale¹.

L'un des beaux génies dont s'honore l'Angleterre, Hunter, était profondément convaincu de l'insuffisance de l'Organisation en matière de Médecine, lorsqu'il disait : « Nous » attachons l'idée de la Vie à celle de l'Organisation, en sorte que nous avons de la » peine à forcer notre imagination de concevoir un fluide vivant. *Mais l'Organisation n'a rien de commun avec la Vie* : elle n'est » jamais qu'un instrument, une machine qui » ne produit rien, même en mécanique, » sans quelque chose qui réponde à un

¹ Je fais surtout allusion ici aux travaux du célèbre M. Rostan.

» *Principe Vital, savoir une Force* ¹. » L'École de Montpellier n'a jamais été aussi explicite ni aussi absolue dans ses opinions touchant l'Organisme ; elle a toujours eu le soin de faire à ce dernier une bonne part dans les diverses opérations de l'Économie. Ce qui même paraîtra surprenant, c'est que, dans Paris, foyer de l'Organisme, les exagérations de Hunter, au lieu d'être censurées, ont trouvé des apologistes.

Dans la mémorable discussion de l'Académie impériale de Médecine sur les *Exutoires*, M. Malgaigne, serré de près et vivement poussé par les Médecins Hippocratistes, s'est écrié : *Eh ! moi aussi, je suis de l'École Vitaliste, mais de ce Vitalisme qui expérimente comme celui de Hunter*. Or, on vient de le voir, le Vitalisme expérimental du célèbre Auteur du *Traité du Sang et de l'Inflammation*, a conduit à considérer la Vie comme entièrement indépendante de l'Organisation, proposition qu'à Montpellier on n'accepte point formulée de cette manière,

¹ *Traité du Sang, de l'Inflammation, etc.*

et qui doit sans doute avoir le privilège de soulever les répugnances de M. Malgaigne lui-même.

Il est à craindre que le célèbre Académicien n'ait accordé à l'*Expérimentation* plus d'importance qu'elle ne mérite. A Montpellier, où l'*expériment*, c'est-à-dire l'*épreuve*, n'est qu'une faible partie de l'*Expérience*, l'on sait, depuis Hippocrate, combien ce moyen de recherche est fragile, et combien il serait imprudent de faire exclusivement fonds sur lui : *Experientia fallax, judicium difficile*. Toutefois, il est bon de reconnaître que l'*Expérimentation* n'est pas plus négligée à Montpellier que partout ailleurs. Sauvages a expérimenté ; Lamure, Bordeu, Charles Dumas et F. Bérard ont expérimenté ; Delpach a expérimenté, en collaboration de M. Costes, qui professe aujourd'hui l'*Ovologie* comparée au Collège de France ; M. Flourens, membre de l'École de Montpellier et l'une des plus hautes expressions de la Physiologie Expérimentale contemporaine, a nécessairement expérimenté ; Dugès a expérimenté, en

collaboration de M. Moquin-Tandon, nommé depuis peu professeur de Botanique et d'histoire naturelle à la Faculté de Médecine de Paris ; de nos jours, les professeurs L. Boyer, Bouisson, I. Dumas, Alquié, M. le docteur Courty, etc., ont semblablement expérimenté, et, enfin, Barthez, J. Anglada et M. Lordat ont largement utilisé toutes les données de ce mode d'acquisition : mais je ne pense pas que ce soit par cette voie étroite et incertaine que ces savants Médecins sont parvenus à se consolider dans leurs croyances vitalistes. Il s'ensuit néanmoins qu'avec un peu plus d'esprit national, M. Malgaigne aurait pu trouver en France des types de Vitalisme expérimental aussi beaux et aussi sûrs que ceux invoqués de la Grande-Bretagne.

Cela posé, je m'incline avec respect en présence des travaux immenses élaborés depuis un siècle en anatomie hygide, en anatomie pathologique, en anatomie comparée, en anatomie chirurgicale et en ana-

tomie philosophique. Je m'associe de grand cœur à tous les efforts des Micrographes ; je reçois avec reconnaissance tous les secours que la Physique et la Chimie apportent à la Médecine-Pratique : ma faible intelligence suit même avec le plus vif intérêt l'intervention de ces deux sciences dans les hautes questions de Physiologie. Ces divers travaux et toutes ces tendances témoignent de la grande activité de l'École de Paris, et en font l'une des plus laborieuses Écoles médicales des temps modernes.

Mais je suis trop médecin et trop ami de la vérité pour taire que Anatomistes, Micrographes, Physiciens et Chimistes n'ont encore abordé, dans leurs recherches, que les phénomènes secondaires de la Vie. Ils se sont tous arrêtés à la surface, et n'ont point plongé dans les profondeurs de l'Économie. Les Chimistes, par exemple, qui, plus que les autres, peuvent caver au sein des phénomènes, n'ont jamais pris la Nature sur le fait, ou plutôt ils n'ont saisi que le *caput mortuum* des actes de cette Nature. Leur

science éclaire plutôt le mort que le vif ; et même, en opérant sur le mort, les tentatives sont loin de la précision mathématique ambitionnée. Les résultats pompeusement annoncés par les uns sont démentis le lendemain par des résultats obtenus par d'autres. Il n'y a pas peut-être deux analyses qui se ressemblent en plein. Que dis-je ? Des corps identiques de par la Chimie peuvent être tout-à-fait différents par leurs qualités physiques ou physiologiques. Nulle loi constante, nulle loi générale et immédiatement applicable à la Physiologie Humaine n'a encore été établie par la Chimie, ni par sa congénère la Physique. Je crois même qu'il n'y a pas dans le Corps Humain une seule fonction qui soit entièrement explicable par l'une ou par l'autre de ces deux sciences : je n'excepte de cette exclusion ni la vue ni la digestion. M. le professeur Gavarret prépare en ce moment un travail sur les variations de température de l'Homme dans les maladies. Je suis convaincu qu'il suffira de la chaleur d'un érysipèle pour mettre

en défaut les explications physico-chimiques que l'Auteur ne manquera pas de donner¹.

Il n'est pas jusqu'à M. le professeur Bérard, de Paris, qui n'ait senti le besoin de réduire à leur juste valeur les explications chimiques de Liebig sur la nutrition. Il ne voudrait pas que l'on se flattât d'avoir expliqué la vie par les changements chimiques qui ont lieu pendant le travail nutritif².

Au fait, je ne sais pourquoi on permettrait aux Sciences Physico-Chimiques de s'immiscer en souveraines dans la Médecine : les quelques avantages qu'on retire de leur application n'autorisent pas de semblables prétentions. Que si l'on argue de leur prétendu *positivisme* pour les justifier, on peut répondre qu'elles ont aussi leurs incertitudes, et qu'avant de fourrager en pays étranger, elles feraient bien de mettre le holà dans leur propre camp. M. Dumas, de

¹ Ce travail a vu le jour depuis que cette Préface est composée, et n'a rien changé à mes opinions.

² Cours de physiologie, T. I, p. 44.

l'Institut, dans le parallèle qu'il fait des théories de Berzélius et de Davy sur l'électricité, révèle les tribulations et les désenchantements de la Physique et de la Chimie : « En définitive, les idées de Berzélius restent » seules irréprochables jusqu'ici, tandis que » celles de Davy sont repoussées par les » données de la Physique. Cependant je dois » ajouter que *depuis dix ans j'ai vu les Physiciens changer si souvent d'opinion sur cette » question, qu'en vérité je ne sais trop si je » dois regarder la chose comme irrévocablement » jugée. »*

Voilà la Physique convaincue d'impuissance et de versatilité par la Chimie. Celle-ci, à son tour, ne paraît pas très-sûre de ses résultats. « Que faut-il conclure », s'écrie M. Dumas, « de l'examen de ces diverses » théories ? C'est que *le système électro-chimique le moins contestable est, si l'on veut, » une belle généralisation, mais qu'il n'est » après tout qu'un ensemble de suppositions » dont la preuve nous manque. Ce sont des*

» vues ingénieuses, il est vrai, mais tout-à-fait
» hypothétiques ¹. »

De tels aveux, de la part de l'un des plus illustres Représentants de la Chimie, doivent nous rendre circonspects. Les théories mobiles et incertaines de la Physique ne peuvent faire l'appoint de la Médecine. Comment accepterait-elle mieux les données de la Chimie, puisque celle-ci en est encore aux suppositions sans preuve, aux idées ingénieuses tout-à-fait hypothétiques? En Médecine-Pratique, où il y va à chaque instant de la vie des individus, il n'est point permis de se rendre coupable de légèreté. Or, c'en serait une bien grande de troquer contre des théories éphémères une doctrine éprouvée par vingt-deux siècles de succès. Heureusement, l'esprit et la méthode de l'Hippocratisme sont trop vivaces par eux-mêmes pour avoir à craindre l'innovation, de quelque endroit qu'elle vienne.

¹ M. Dumas, de l'Institut, *Philosophie chimique*, p. 448.

C'est probablement en vertu de considérations de ce dernier genre, que des hommes éminents de diverses époques ont su imposer des limites à l'usage des sciences collatérales. Stahl, Venel, Chaptal, J. Davy, Berzélius et Anglada ont montré la plus grande réserve dans l'application de la Chimie aux phénomènes de la Vitalité. Barthez, très-soucieux de cette question, en a parlé en ces termes : « Plus on fait
» usage de la bonne méthode de philosopher
» dans la science de la Médecine-Pratique,
» plus on reconnaît que toutes les parties
» essentielles de cette science sont entière-
» ment hétérogènes aux sciences de la Phy-
» sique générale, de la Chimie et de l'His-
» toire Naturelle. Celles-ci peuvent lui fournir
» quelques applications heureuses et plu-
» sieurs remèdes précieux ; mais la science
» de l'Art de guérir, sans négliger aucun
» des moyens subsidiaires qu'elle peut leur
» devoir, existe par elle-même et reste indé-
» pendante¹. » Déjà Hippocrate avait reconnu

¹ Barthez, *Mémoire sur les Fluxions*, p. 98.

que les connaissances les plus positives de la Physiologie ne peuvent venir que de la Médecine. M. le professeur J. Bérard, de Paris, s'est rangé à cette opinion.

Nous voilà désormais bien fixés sur ces points essentiels : l'Animisme et l'Organisme sont incapables d'expliquer la Vie avec toutes ses manifestations ; il y a nécessité d'admettre une Cause particulière, de l'ordre abstrait, pour rendre compte de ce dernier phénomène. Cette Cause peut recevoir indifféremment les noms de *Nature*, de *Principe Vital*, de *Force Vitale* : le mot ne fait rien à la chose.

M. Cousin, qui a tant contribué à la résurrection du Cartésianisme en France et en Europe ; M. Cousin, qui connaît le fort et le faible de chaque système philosophique, ne s'est pas borné à la *Dichotomie Cartésienne*, quand il a rencontré, dans ses immenses études, les phénomènes de la Vie sur son passage. Je trouve qu'il a fait preuve de la plus grande sagacité physiologique dans ce

morceau, qu'on devrait mettre sous les yeux de beaucoup de Médecins : « Ma conviction » est que, sous ces organes si divers, il y a » une Force qui les fait agir et concourir à la » Vie, une Force qui, lorsque l'exercice des » fonctions a été troublé et interverti par des » commotions extérieures ou des affections » internes, rétablit plus ou moins l'harmonie » des fonctions entre elles, ou même le jeu » de chaque fonction ; une Force qui a été » reconnue de tout temps, bien qu'obscu- » rément et sous des dénominations plus ou » moins précises : *Ame Appétitive* pour Platon, » *Ame Sensitive* pour Aristote, *Ame Conserva- » trice* ou *Médicatrice* pour certains Physio- » logistes plus modernes ; une Force, enfin, » qu'on ne peut nier sans tomber dans ce » grossier Matérialisme qui ne voit dans le » corps que des organes, ou sans se perdre » dans ce Spiritualisme subtil et chimérique » qui confond le *Principal Vital* avec le *Prin- » cipe* de la *Vie Spirituelle* ¹. » Barthez ou Lordat ne diraient pas mieux.

¹ M. Cousin, *Philosophie Morale*, Introd., 1820, p. 61.

Je vois avec satisfaction que le mot *Principe Vital*, qui a bouleversé tant de pauvres têtes, vient d'être adopté, avec la notion qu'il consacre, par l'un des premiers Philosophes de notre siècle. Que pense M. Piorry de cette bonne fortune, lui qui n'a trouvé que du *fatras* dans les œuvres à jamais immortelles de Barthez et de Bordeu? On pardonnerait à un mauvais rapin de faire la grimace à la vue d'une toile de Michel-Ange ou de Raphaël; mais qu'un Académicien, un Professeur se montre aussi étranger au sentiment du Vrai et du Beau Médical, voilà ce qui paraîtra inexplicable à tout homme sensé. M. Piorry a sans doute compris lui-même son inconvenance et sa méprise, puisqu'en quittant la tribune dans un jour d'orage scientifique, il a jugé utile de tendre une main amie à M. Bousquet, le défenseur intrépide et éclairé des *idées Hippocratiques*. Il y avait urgence de réparer les effets d'une inspiration malheureuse!

Puisque nous sommes sur le chapitre

du Principe Vital, prouvons que le Dogme consacré par ces deux expressions faisait partie des croyances générales de l'Antiquité; que l'École de Montpellier, en l'adoptant, a mis le goût de la tradition séculaire dans le Monde Savant, et étendu les racines de sa Doctrine jusqu'au berceau de l'Humanité. Les résultats de cette incursion historique, où j'aurai J. de Maistre pour cicerone, seront tout autant de vérités subsidiaires destinées à éclairer les questions qui doivent être agitées dans le cœur de l'ouvrage: ce sera là une preuve de plus ajoutée à celles déjà si nombreuses qui militent en faveur de l'Hippocratisme moderne

Les Égyptiens, *seuls dépositaires des secrets divins*, d'après Macrobe, ont connu le Principe Vital. C'est sur cette *Puissance animale* qu'ils faisaient tomber leurs malédictions. Lorsqu'ils embaumaient les corps, après qu'ils avaient lavé dans le vin de palmier les intestins, les parties molles, en un mot tous les organes des fonctions animales, ils les plaçaient dans une espèce de

coffre qu'ils élevaient vers le ciel, et l'un des opérateurs prononçait cette prière au nom du Mort :

« Soleil, souverain Maître de qui je tiens
 » la vie, daignez me recevoir auprès de
 » vous. J'ai pratiqué fidèlement le culte de
 » mes Pères ; j'ai toujours honoré ceux de
 » qui je tiens ce corps ; jamais je n'ai nié un
 » dépôt, jamais je n'ai tué. Si j'ai commis
 » d'autres fautes, je n'ai point agi par moi-
 » même, mais par ces choses : *Ἀλλὰ διὰ ταῦτα.* »
 Et tout de suite on jetait ces choses dans le fleuve, comme la cause de toutes les fautes que l'homme avait commises, après quoi on procédait à l'embaumement.

« Dans cette cérémonie, les Égyptiens
 » ont été les véritables précurseurs de la
 » Révélation, qui a dit anathème à la Chair,
 » qui l'a déclarée ennemie de l'Intelligence,
 » c'est-à-dire de Dieu, et nous a dit expres-
 » sément que tous ceux qui sont nés du sang
 » ou de la volonté de la Chair ne deviendront
 » jamais enfants de Dieu ¹. »

¹ Joh. I, 42, 43.

Il y a même un rapport singulier entre la prière des Égyptiens et celle que l'Église Romaine prononce à côté des Agonisants : « Quoiqu'il ait péché, il a cependant toujours jours cru ; il a porté dans son sein le zèle de Dieu ; il n'a cessé d'adorer le Dieu qui a tout créé... » *Licet enim peccaverit, tamen credidit, et zelum Dei in se habuit, et eum qui fecit omnia fideliter adoravit.*

« L'animal n'a reçu qu'une âme ; à nous furent donnés et l'âme et l'esprit. » *Immisitque (Deus) in hominem SPIRITUM ET ANIMAM* ¹.

Juvénal a exprimé cette même pensée dans ces deux vers de sa quinzième Satire :

*Principio indulsit communis conditor illis
 Tantùm animam; nobis, animum quoque...*

David sentait très-bien que les infractions à la règle ou à la volonté du Seigneur paraissent des entrailles de la Créature Humaine ; aussi disait-il : « *Spiritum rectum innova in visceribus meis.* »

¹ Joseph, *Antiq. Jud.*, lib. I, cap. 4, § 2.

Lorsque Jupiter, dans Homère, se détermine à rendre un héros victorieux, le Dieu a pesé la chose *dans son esprit*¹; il est *un* : il ne peut y avoir de combat en lui.

Lorsqu'un homme connaît son devoir et le remplit sans balancer dans une occasion difficile, il a vu la chose comme un Dieu *dans son esprit*².

Mais si, long-temps agité entre son devoir et sa passion, ce même homme s'est vu sur le point de commettre une violence inexcusable, il a délibéré *dans son âme et dans son esprit*³.

Voilà bien la *Dualité Humaine* et l'Antagonisme des deux Forces établis dans Homère.

L'Antiquité, ne croyant pas à la possibilité d'un lien ni d'un contact entre l'*esprit* et le *corps*, considérait l'*Ame* comme une espèce de *moyenne proportionnelle* ou de puissance

¹ Ἀλλ' ὄγε μερμήριζε κατὰ φρένα. (*Iliad.*, II, 3.)

² Αὐτὰρ ὁ ἔγνω ἦσιν ἐνὶ φρεσὶ. (*Ibid.* I, 333.)

³ Ἔως δὲ ταῦθ' ὄρμαινε κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν. (*Ibid.* 193.)

intermédiaire en qui l'*esprit* reposait, comme elle reposait elle-même dans le corps. C'est ce qui semble résulter, d'après De Maistre, des études de Cicéron sur le *Timée* de Platon : « *Mentem autem reperiebat Deus ulli rei* » *ajunctam esse sine animo nefas esse : quo-* » *circa intelligentiam in animo, animam con-* » *clusit in corpore.* »

Lucrèce a représenté l'*Ame* sur l'image d'un *œil*, dont l'*esprit* est la *prunelle*. Ailleurs, il appelle l'*Esprit* l'*âme de l'âme*, comme pour marquer la suprématie du Principe Intellectuel sur la Puissance Animale. Déjà Platon et plus tard Philon avaient, d'après Homère, appelé l'*Esprit* le *cœur de l'âme*.

Dans ce passage de l'*Odyssée* : « *Courage,* » *mon Ame! tu as supporté de plus grands* » *malheurs* », Homère évoque la puissance de l'*Esprit* contre la faiblesse de l'*Ame*¹. Platon a cité ce dernier vers dans le *Phédon*, et y

¹ Τέτλαθι δὲ κρᾶσι, καὶ κύντερον ἄλλο πό' ἔτλης. (*Odyss.*, XX, 18.)

a vu une Puissance qui parle à une autre :

« Ως ἄλλη οὐσία ἄλλῃ πράγματι διαλεγομένη. »

Lorsque le même Platon parle d'un homme qui s'est vaincu lui-même, qui s'est montré plus fort que lui-même, il met évidemment au grand jour le dogme de la Dualité Humaine. Le fort et le faible, le vainqueur et le vaincu ne peuvent pas procéder en même temps du même sujet, de la même substance; « car », dit Aristote, « nul sujet ne peut réunir deux contraires » simultanés. »

La Dualité Dynamique de l'Homme est encore manifeste dans ce passage des *Tusculanes*, où Cicéron écrit que, « lorsqu'on nous ordonne de nous commander à nous-mêmes, cela signifie que la RAISON doit commander à la PASSION : *Quum igitur præcipitur, ut RATIO coerceat TEMERITATEM.* »

Dans l'Église elle-même, l'idée de deux Puissances distinctes est fort ancienne. « Ceux qui l'ont adoptée », disait Origène, « ne pensent pas que ces mots de l'Apôtre : » *La chair a des désirs contraires à ceux de*

» *l'esprit*¹, doivent s'entendre non pas de la » *chair* proprement dite, mais de *cette âme* » qui est réellement *l'âme de la chair*; car, » disent-ils, nous en avons deux, l'une » bonne et céleste, l'autre inférieure et terrestre. C'est de celle-ci qu'il a été dit que » *ses œuvres sont évidentes*, et nous croyons » que cette âme de la chair réside dans le » sang². »

C'est sur cette notion de *l'Ame de la chair*, c'est-à-dire de la *Nature Vivante*, distincte de *l'Ame Pensante*, qu'Hippocrate a établi, il y a plus de vingt-deux siècles, les fondements de la Science Médicale. Quelques Esprits prévenus ou mal informés n'ont pas reconnu ce dogme de la Dualité Humaine dans les œuvres du Père de la Médecine; mais, outre qu'il serait facile de le dégager d'une foule de passages, il suffit de prendre au hasard pour se convaincre du grand rôle que lui a fait jouer le Vieillard de Cos. « *Si l'Homme était UN* »,

¹ Galat., V, 17.

² Orig. de Princ. III, 3, Opp., edit. Ruæi, T. I, p. 446.

dit-il, « *jamais il ne serait malade, car on ne peut concevoir une cause de maladie dans ce qui est UN : Ego autem sic sentio, quod, si Homo UNUM esset, neutiquam doleret, neque enim esset, cum UNUM existat, a quo doleat*¹. »

Le fait du Double Dynamisme de l'Homme ne pouvait manquer de trouver bon accueil dans la Science et d'être érigé en Dogme, puisqu'il est consacré par le langage des nations, lequel, répondant presque toujours à des besoins naturels, est l'expression la plus fidèle des mœurs publiques.

Dans l'Hébreu de la Bible, M. le pasteur Corbière de Montpellier a trouvé des expressions particulières qui répondent aux trois éléments constitutifs de la Nature Humaine, à savoir : le mot GAPHAR, *pulvis, humus*, pour indiquer la substance dont la Créature Humaine a été faite ; le mot BASSAR pour désigner cette substance animée, vivante, et ses penchants : ce qui équivaut à notre chair, au *caro* des Latins.

¹ *De Naturâ Hominis*, édit. Foës et Pierer.

Le mot NEPHECH, *anima per quam corpus vivit, concupiscentia*, est le synonyme de Principe Vital.

Et l'on a réservé le mot NECHAMEH pour le Principe supérieur de l'Intelligence : *Spiritus DEI vitam et sapientiam præbens*, n'employant ce terme que pour parler de l'Homme et de Dieu¹.

Les Grecs ne sont ni moins riches ni moins heureux dans le choix de leurs expressions : ils ont le mot *Σαρξ* qui répond à la chair, et *Σωμα* à l'élément corporel.

Les mots *Ψυχη* et *Πνεῦμα* expriment, le premier le Principe Vital, et le second l'Esprit.

La même distinction peut être faite entre *Θυμός* et *Νόος*, et même entre *Θυμός* et *Φρήν*. Le premier de ces termes semble indiquer l'Ame ou le Cœur avec tous leurs penchants, tandis que les seconds désignent plus particulièrement le Principe de l'Intelligence. Je crois même que, pour cette dernière fin,

¹ Lisez, pour plus de détails, la 4^{re} Leçon du Cours de Physiologie Humaine, par le professeur Lordat, année 1851-1852, suivie d'une Note de M. Corbière.

les deux termes *Nóος* ou *Φρήν* conviennent mieux que *Πνεύμα*, car cette dernière expression emporte avec elle quelque chose de matériel, comme le souffle, le vent, l'air, dont quelques Physiologistes ont voulu tirer un principe *biotique*, ce qui a même donné naissance à la secte des *Pneumatistes*.

Je n'entrerai pas dans de plus longs détails pour prouver combien le dogme de la Dualité Humaine a jeté de racines profondes dans les croyances des peuples civilisés, et combien il a été en faveur auprès de la plupart des hommes éminents de tous les âges et de toutes les nations. Ce travail est épuisé ; il a été fait par les Médecins de l'École de Montpellier, de manière à contenter les esprits les plus revêches. Je m'empresse donc d'arriver jusqu'à Barthez, qui, ayant révisé un à un tous les faits de la Science Médicale pour les passer au crible de la Méthode Expérimentale, a fini par rencontrer, au bout de l'Induction Baconienne, le Principe *Vivant* et le Principe *Pensant*, dont il a proclamé l'existence distincte.

Le Principe Vivant ayant donc été rigoureusement déduit, une fois dégagé ou séparé de tout ce qui n'était pas lui, l'on a pu fonder sur son admission incontestable la doctrine du Vitalisme, laquelle n'est autre que l'Hippocratismes refondu et perfectionné. Cette doctrine, patronée par l'École de Montpellier, tend à s'universaliser de plus en plus ; elle rallie chaque jour les Médecins instruits et consciencieux. Mais il est bon que nous sachions combien est bizarre la destinée que l'on a faite à son illustre fondateur.

Lorsque Barthez eut réuni avec labeur tous les faits de l'Ordre Vital, il voulut les soustraire aux interprétations hypothétiques qui ont arrêté le progrès des autres sciences. Pour cela, rapportant cet ordre de faits à une cause générique spéciale, il crut devoir désigner cette cause toujours agissante sous le nom conventionnel de *Principe Vital*, comme pour mieux exprimer l'*unité*, l'*individualité*, la *personnalité* et autres attributs fondamentaux de la *Force Vitale* qui est dans

l'Homme. C'était là mettre une étiquette indélébile sur cette catégorie de faits, et ne plus permettre qu'on la confondît avec une multitude d'autres faits constitutifs de sciences analogues ou rivales.

Les Médecins contemporains et même les Collègues du célèbre Chancelier de l'Université de Montpellier ne comprirent pas l'importance de cette réforme; on l'accusa d'avoir personnifié, substantialisé la Force Vitale, et d'avoir favorisé le jeu des hypothèses en Médecine, en renouvelant l'Archée de Paracelse et de Van-Helmont. Ce reproche était injuste; car Barthez professa non-seulement le scepticisme, mais encore l'indifférence et l'ignorance les plus complètes sur le *substratum* de la Force Vitale, n'étant occupé que des facultés, des affections, des diverses manières d'agir de cette Force; et ce qui prouve la justesse de cette remarque, c'est le reproche inverse que lui a adressé J. de Maistre.

Ce dernier Écrivain moraliste est l'un de ceux qui ont le plus fortement plaidé en fa-

veur du dogme du Principe Vital; c'est même de l'admission de ce dogme qu'il a déduit la fameuse doctrine de la *substitution* ou de la *réversibilité* des peines. Selon lui, la racine de la dégradation ou la *réité* de l'Homme réside dans le *Principe sensible*, dans la *Vie*, dans l'*Ame*, enfin, si soigneusement distinguée par les Anciens de l'*Esprit* ou de l'*Intelligence*. L'Homme est donc coupable par son *Principe sensible*, par sa *Chair*, par sa *Vie*. Or, cette vie est dans le sang; le sang est le principe de la vie, ou plutôt le sang est la vie. Voilà pourquoi aucune nation n'ayant doute de la vertu expiatoire attachée à l'effusion du sang, il en est résulté des sacrifices humains dans tout l'Univers. Nous savons que c'est par cette voie que s'est faite la Rédemption du Genre Humain: c'est l'*Agneau de Dieu*, selon S. Jean, qui a ôté les péchés du Monde².

De Maistre avait donc besoin de substantialiser le Principe actif de la chair; il avait besoin de faire du Principe Vital un *Être de*

¹ J. de Maistre, *Éclaircissements sur les Sacrifices*.

raison, et de le gratifier de tous les mauvais penchants ; aussi croit-il que Barthez a sacrifié à l'esprit matérialiste de son siècle, lorsqu'il a montré tant de réserve philosophique touchant la nature intime du Principe Vital. Voici le passage incriminé : « Qu'on appelle le principe en question *puissance* ou *faculté*, cause immédiate de tous nos mouvements et de tous nos sentiments, ce principe est UN : il est absolument indépendant de l'âme pensante et même du corps, suivant toutes les vraisemblances ; aucune cause ou loi mécanique n'est recevable dans les phénomènes du corps vivant ¹. »

De Maistre ne comprend pas qu'un principe qui est *un* puisse être une *modalité* de la Matière ; il veut que ce principe soit un *Être* existant par lui-même. Mais les phénomènes si connus des *greffes animales* et tant d'autres relatifs à la *Vie locale*, prouvent que l'*unité* du Principe Vital est loin d'être aussi absolue que celle de l'Âme Pensante. Or, Barthez,

¹ *Éléments de la Science de l'Homme.*

qui ne donnait accès dans ses œuvres qu'à ce qui résulte immédiatement de l'expérience, devait laisser l'esprit en suspens sur ce point litigieux, et permettre à chacun d'interpréter les choses à sa manière. Je ne connais qu'un seul Médecin qui ait eu le courage de s'affranchir de la sévérité inductive rigoureusement suivie dans les *Nouveaux Éléments de la Science de l'Homme* : c'est M. Jaumes. Il est vrai que ce savant Professeur est habitué à se jouer des difficultés, et que la supériorité de son esprit lui permet de passer librement à travers tout ce qui est obstacle pour un homme ordinaire ; aussi n'est-il pas d'humeur à se montrer sceptique touchant la spécialisation de la cause des phénomènes de la vie. « Là où il y a *force distincte* », dit-il, « il y a *substance distincte*... Le principe de la vie existe *substantiellement* au même titre que l'âme, l'attraction ¹. » N'avais-je pas raison de dire que la doctrine du Principe Vital avait éprouvé des destinées diverses ?

¹ Rapports de la Médecine avec la Société.

Ces préliminaires étaient indispensables pour faire comprendre dans quel esprit notre œuvre a été conçue.

L'Homicide et l'Anthropophagie se rattachent aux actes, aux affections de la *Force Vitale*. C'est un penchant pervers, un vice de l'Instinct, qui le plus souvent excitent l'homme à ces actions horribles.

On peut facilement juger des progrès que la notion de la Force Vitale a fait faire à l'étude des maladies de l'Instinct, d'après l'embarras qu'ont éprouvé tous les Nosologistes dans le classement de cet ordre de maladies.

Sauvages et Sagar en ont fait un ordre des *Vésanies*.

Linné les a comprises aussi dans sa classe des *Mentales*.

Vogel et Cullen les ont séparées des Vésanies, pour les rapporter, le premier aux *Hypéresthésies*, et le second aux Maladies Locales (*morbi locales*).

Cullen a admis trois espèces de *Manie* :

l'une mentale, l'autre corporelle, la troisième obscure.

Les différences de ces Manies ne sont pas essentielles. Le Nosologiste d'Édimbourg a méconnu la *Manie sans délire*, et Pinel, en la décrivant, n'a pas trop su à quel principe d'action il fallait la rapporter.

Ces nombreuses difficultés ont été levées par les Médecins Vitalistes de l'École de Montpellier.

Cet ouvrage est naturellement divisé en trois parties :

1° De l'Homicide ;

2° De l'Anthropophagie ;

3° De la Thérapeutique de ces deux Penchants.

Chaque partie est divisée en chapitres, et chaque chapitre en paragraphes.

Dans chaque partie on trouvera l'historique des faits ; les déductions ne viennent qu'après. Cette marche est tout expérimentale. Que si l'on n'accepte pas les déductions, les faits seront toujours là pour dédommager le Lecteur de la peine qu'il aura prise.

On me reprochera peut-être d'avoir cité souvent et longuement. Je répondrai qu'il s'agissait d'un sujet nouveau : j'avais besoin de donner beaucoup d'autorité à mes paroles. J'ai horreur des gros livres, et je hais autant que Montaigne et Du Bellay le pédantisme scientifique :

Mais je hay par surtout un savoir pédantesque¹.

Je sais tout ce que la pensée perd en force et en liberté en se rendant trop esclave

¹ Montaigne, *Essais*, T. II, p. 2.

de la pensée d'autrui : je ne l'ai que trop éprouvé dans le cours de ce Travail !

Il va sans dire que, les questions sociales à l'ordre du jour, et qui sont toutes palpitantes d'intérêt, se trouvant naturellement liées avec mon sujet, j'ai dû leur consacrer un examen attentif. Reculer c'eût été introduire dans mon ouvrage une lacune impardonnable. Sans abjurer le mouvement progressif de mon siècle et surtout de mon pays, j'ai pris néanmoins parti contre les mauvais penchants qui compromettent toutes les tendances généreuses, et, en cela, je suis heureux d'être en communauté d'opinion avec la grande majorité des Publicistes.

Le caractère de notre époque se dessine et se résume dans le *culte de la Passion*. Mais les Compagnies savantes sont loin d'être sympathiques aux idées que ce culte encourage. Dans sa réponse au Discours de réception de M. le duc de Broglie à l'Académie Française, M. Nisard, caractérisant le genre

d'éloquence du récipiendaire, et lui trouvant
 « toutes les qualités du discours politique,
 » le mouvement, la force, la précision,
 » l'abondance; elle a tout, dit-il, moins la
 » Passion. »

« J'ai bien peur, continue le célèbre
 » Académicien, qu'aux yeux de certains
 » esprits ce ne soit là qu'un médiocre éloge.
 » Il court depuis long-temps de singulières
 » idées sur la Passion. Autrefois on se con-
 » tentait de dire qu'il en faut faire un bon
 » usage; aujourd'hui on en parle comme
 » d'une chose si excellente, que, bien loin
 » de la régler, il faut lui venir en aide
 » comme à la Raison, à la Justice, à la
 » Vérité. Ce trône, que Bossuet réserve à la
 » Modération, à la Médiocrité, comme il
 » l'appelle dans la langue à moitié latine de
 » ses premiers sermons, on prétend y faire
 » asseoir la Passion¹. » Il y a au-dessous de

¹ Discours à l'Académie Française, 1856.

ces belles paroles une sage critique et une
 excellente leçon, dont j'avais su profiter
 avant même de les connaître.

La double question que j'ai traitée prêtait,
 il est vrai, aux grands développements de
 style, aux phrases à grand effet. J'ai dû
 résister à cet attrait; j'ai imposé silence plus
 d'une fois à mon indignation. Je n'ai pas
 perdu de vue que je me proposais un but
 scientifique, et que, dès-lors, la simplicité,
 la clarté et la précision étaient les qualités
 qui convenaient le mieux aux formes de ma
 pensée.

Quoique émanant de la plume d'un Mé-
 decin, cet ouvrage sort de la sphère habi-
 tuelle de la Médecine. J'ai fait en sorte que
 la Morale, la Médecine Légale, la Médecine
 Aliéniste, la Magistrature, la Jurisprudence
 et même la Politique pussent aussi y trouver
 quelques données utiles.

Je ne me dissimule pas que , dans un sujet neuf , les premières tentatives ne sont jamais que des ébauches imparfaites. J'ai été soutenu dans mon ardeur par l'idée d'être utile ; j'ai voulu faire à la fois un ouvrage de science et de morale. Si j'ai atteint ce double but , ne serait-ce que de loin , mon cœur battra de joie , je serai récompensé au-delà de toute espérance ; mais je ne pourrai pas dire avec le Poète lyrique : « Je frapperai de mon front » aux portes de l'empyrée :

*Sublimi feriam sidera vertice*¹.

¹ Horace, *Odes*, liv. I, ode 1.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES.

PRÉFACE.

Question de l'Homicide et de l'Anthropophagie ramenée au critérium de la Doctrine Vitaliste. Cette doctrine tend de plus en plus à s'universaliser ; Barthez, son fondateur, a été aussi le vrai réformateur de la Science Médicale au XVIII^e siècle.

Situation de Barthez, comparable à celle d'Hippocrate au moment où ce dernier a fondé la Science Médicale. L'un et l'autre ont eu à protéger cette dernière contre les invasions des sciences étrangères ou collatérales.

L'influence Cartésienne a nui aux progrès du Vitalisme dans l'École de Médecine de Paris. Néanmoins, dans cette École même, l'Hippocratisme voit se multiplier chaque jour le nombre de ses prosélytes.

La Nature Humaine composée de trois éléments essentiels : Corps, Ame Pensante, Force Vitale. Domaine de cette dernière très-étendu ; indispensabilité de son intervention dans l'exercice des fonctions des deux autres éléments.

La notion de la Force Vitale est le point capital de la doctrine du Vitalisme, le vrai fondement de la Médecine. La méthode d'invention du Vitalisme a été l'Induction Baconienne ou Hippocratique, laquelle présuppose l'observation et l'analyse des phénomènes du corps humain. Succès de

cette méthode dans les sciences physiques, chimiques, naturelles, noologiques et médicales.

Les sévérités de la Méthode Inductive ont réduit à leur juste valeur l'Animisme et l'Organicisme. Utilité secondaire et impuissance finale de ce dernier système.

Données de la Physique et de la Chimie encore trop hypothétiques pour servir de base à la Médecine. Appréhensions, à ce sujet, de Stahl, de Venel, de Barthez, de Chaptal, de J. Davy, de Berzélius et de J. Anglada, pleinement confirmées par M. Dumas, de l'Institut.

Adhésion sans réserve de M. Cousin à la doctrine du Vitalisme. Les paroles de ce philosophe devraient être connues de tous les médecins, et particulièrement de M. Piorry. Inspiration malencontreuse de ce dernier Médecin.

Ultra-Vitalisme de Hunter, goûté à Paris. M. Malgaigne aurait pu trouver à Montpellier un Vitalisme expérimental tel qu'il le désire, et non moins solide que celui du Médecin anglais. Tort de confondre l'Expérience avec l'Expérimentation.

Le dogme du Principe Vital, fondement de la Doctrine Médicale de Montpellier, remontant à l'origine du monde, et connu des Égyptiens, des Hébreux, des Grecs et des Latins.

Réserve de Barthez sur la substantialisation du Principe Vital, louée par les uns et blâmée par les autres : accord sur ce dernier point de M. le professeur Jaumes avec J. de Maistre.

L'Homicide et l'Anthropophagie, étant le plus souvent des maladies de l'Instinct, doivent être imputées à la Force Vitale : de là, la nécessité de ces préliminaires. L'heureuse influence de la Doctrine Vitaliste est, du reste, prouvée par l'embarras où étaient les Nosologistes de classer les maladies de l'Instinct.

Division de l'ouvrage en trois parties. Marche conforme à la Méthode Inductive. Exposition des faits et déductions corrélatives. Style simple, clair et précis, approprié à la nature de l'ouvrage. Citations longues et nombreuses exigées par la nouveauté du sujet.

Je n'ai pu reculer devant les questions sociales liées avec mon sujet. Le culte de la Passion étant le caractère de

l'époque, j'ai dû le combattre avec la majorité des Publicistes. M. Nisard et M. le duc de Broglie à l'Académie Française.

La question traitée a eu des rapports assez étendus avec plusieurs autres Sciences, pour m'autoriser à faire à la fois un livre de Science et de Morale..... P. I—XLIV

PREMIÈRE PARTIE.

DE L'HOMICIDE.

Vitalisme et Animisme : le professeur Lordat et le P. Ventura. Dualité Humaine prouvée par les deux cas de Morosophie Homicide qui ont été l'occasion de cet ouvrage. P. 25

CHAPITRE I^{er}.

Relation de ces deux cas de Morosophie, dont l'un est tiré de *la Presse* et l'autre fourni par Buffon. Commentaire sur ces faits. Dogme de la Dualité Humaine admis par M. Flourens. Des tendances diverses sont les conséquences ordinaires d'un double Dynamisme..... P. 27

CHAPITRE II.

Le Morosophe de Buffon a dû être plus tourmenté que d'autres malades du même genre, à cause de sa vive tendresse pour ses proches.

Platon a été l'un des premiers qui aient parlé des combats intérieurs de l'Homme ; S. Paul les a connus mieux que personne ; Racine les a peints admirablement dans son *Iphigénie*. Racine commentateur de S. Paul.

Il importe aux Législateurs de savoir mettre à profit la connaissance de la Dualité Humaine : Égypte, Grèce, Rome, France.

Esprit unitaire et organisateur du Christianisme opposé aux tendances divellentes du Génie Français. Opinion remarquable de Montesquieu..... P. 33

CHAPITRE III.

L'on explique par le principe de la Dualité Humaine certaines impatiences involontaires : les Psychomachies, les

Morosités, les Morosophies et la Malfaisance *instinctive* différente de celle qui est *raisonnée*. La première prend le nom de *Cacothélie* et la seconde de *Cacothymie* : Castelli, Sauvages, M. Lordat.

Autres cas remarquables de Morosophie rapportés par Pinel, par MM. Andral et Dubois d'Amiens, et antérieurement par Félix Plater et M. Lordat. Cas d'ivresse morosophique tiré de *la Presse*.

Exemples de Cacothymie et de Cacothélie.

Exemples curieux de Morosité proprement dite : Zacutus, Sauvages, observations propres de l'auteur.

La Dualité du Dynamisme Humain découle des tendances diverses et opposées de la Vie ; ces tendances ne sont autres que les modes respectifs de chaque élément. P. 43

CHAPITRE IV.

Détermination du principe initial des phénomènes de Morosophie et de Vésanie. Insuffisance de l'Animisme et de l'Organicisme. Nécessité du Vitalisme pour la détermination de ce Principe Initial.

Pinel, Esquirol, MM. Leuret, Lélut et Grisolle ont prouvé que les centres nerveux ne sont pas le siège exclusif de la Folie.

Félix Plater a été un des premiers à battre en brèche l'Animisme par ses observations sur l'Homicide par instinct. L'École de Montpellier a eu le bon esprit d'utiliser les travaux des uns et des autres.

L'heureuse impulsion de Pinel en Pathologie mentale a été paralysée par les excès de l'Organicisme. Heureusement MM. Andral et Dubois d'Amiens se sont mis à la tête d'une réaction en faveur des théories dynamiques.

Idées de Maine de Biran sur la Folie, diamétralement opposées à celles de M. A. Royer-Collard : M. A. Tardieu. Route intermédiaire suivie par les Médecins de Montpellier.

Nous manquons encore d'une bonne théorie de la Folie. Les bases essentielles m'en paraissent établies dans un passage du professeur Lordat.

Le principe initial de la Folie n'est pas toujours dans le Sens Intime, mais l'altération seule de cet élément constitue

la Folie proprement dite. Pinel a connu les cas où l'altération de l'Instinct domine sur celle de la Raison ; mais il les a mal dénommés, ne sachant pas à quel principe formateur il fallait les rapporter.

Mouvements instinctifs et automatiques mal interprétés par Pinel et par M. Dubois d'Amiens.

Regret que M. Dubois d'Amiens n'ait pas utilisé sa belle distinction des déterminations en *instinctives* et *raisonnées* à faire ressortir la part de chaque Puissance Dynamique dans les divers cas de Folie.

Marc a admis une monomanie homicide *instinctive* et une autre *raisonnante*. Esquirol rapportait la *Manie* aux désordres primitifs des facultés *intellectuelles*, et la *Monomanie* au délire des facultés *affectives*. Ce sont là des notions qui font soupçonner le double élément du Dynamisme Humain.

Une théorie satisfaisante de la Folie doit tenir compte de l'instrumentation et des trois pouvoirs actifs de la Nature Humaine, à savoir : 1° du Pouvoir Intellectuel ; 2° du Pouvoir Moral, et 3° du Pouvoir Vital. Les idées raisonnées découlent du premier pouvoir ; les idées affectives (désirs, passions), du second ; et les idées morbides ou les maladies, du troisième. Jeu spécial et influence réciproque de ces trois pouvoirs sur la forme, le genre et l'espèce de Folie. Les trois ordres de pouvoirs et les trois genres d'idées qui en proviennent prouvent que les déterminations, chez l'Homme, peuvent avoir trois sources différentes.

Cette appréciation de la Folie supplée à l'insuffisance de l'Animisme et de l'Organicisme, et agrandit la Dichotomie Vitaliste : M. le professeur Ribes.

Les quatre formes de la Folie généralement admises n'ont ni le même degré, ni ne sont du même genre ; elles ne doivent pas exclure des cadres nosologiques les Morosités, les Morosophies, les Cacothymies, les Cacothélies, les Psychomachies, etc.

Les maladies de l'Instinct n'étant pas des Folies proprement dites, les individus qui en sont atteints sont *responsables*, à moins de vouloir renverser tous les principes de la Morale.

Le devoir de l'Homme est de résister à ses mauvais penchants. Sur ce point, les paroles du professeur Lordat peu-

vent servir de règle aux Moralistes et aux Législateurs, et être opposées aux maximes de l'Épicurisme, soit ancien, soit moderne..... P. 57

CHAPITRE V.

Les idées d'Esquirol sur la Monomanie Homicide ne sont pas admissibles, parce qu'elles tendent à émanciper le crime. Tort de MM. Eusèbe Dessales et Briand de l'avoir suivi sur ce point. Réfutation de ces derniers auteurs. L'Homme est toujours une puissance libre au milieu de toutes les perturbations qui n'atteignent point sa raison : MM. Cousin, Jules Simon.

Monomanie et Morosophie confondues à tort par certains auteurs, ce qui peut entraîner les plus graves conséquences. Existence de la Monomanie, incontestable quoi qu'en ait pensé M. Dupin. *Irresponsabilité*, suite nécessaire de cette *Folie partielle*, malgré l'opinion contraire de M. de Peyronnet fils et du baron Hale.

La loi reprend ses droits dans la *Morosophie Homicide*, attendu que tout homme qui n'a pas perdu sa raison doit concourir à la conservation de la société.

On ne peut exciper de quelques jugements de certaines Chambres, attendu qu'ils ne se rapportent pas à de véritables Morosophies.

L'on a tort d'arguer que la crainte des supplices est inutile pour les Aliénés, car il est bien prouvé que les Morosophes ne sont pas aliénés, et que la crainte peut dès-lors arrêter leurs bras. Louis XI et Sixte-Quint étaient sans doute de cet avis, à en juger par la manière dont ils entendaient le supplice : M. Lordat. Nécessité de conserver au Code pénal sa sévérité habituelle, en ce temps-ci surtout.

La Fureur Homicide devient épidémique et contagieuse, non pas par le fait même des supplices, mais bien à cause d'une disposition naturelle et d'un penchant primitif qui porte l'Homme à l'imitation. Contagion intellectuelle, morale, et exemples de contagion physiologique et pathologique : M. Ch. Anglada. Opinions de Laplace et de M. Andral sur l'Homicide épidémique. Cause essentielle de cette espèce d'Homicide.

La terminaison de la Morosophie Homicide par le suicide

n'est pas un signe de Folie, car la plupart des suicidés sont loin d'être fous. La Folie détruit même le penchant au suicide.

Le plus souvent le Morosophe Homicide agit sans motif. Il n'y a donc à invoquer pour lui ni un grand intérêt, ni la Folie. Quant à la grande passion, au désir irrésistible qui l'ont poussé au crime, ils sont loin de le rendre irresponsable ; car ces états de l'âme peuvent exister sans délire, sans perte de la Raison. La Morale, du reste, fait un devoir de comprimer les passions malfaisantes..... P. 82

CHAPITRE VI.

Les Morosophes Homicides sont de vrais criminels ; mais l'on doit admettre en leur faveur des circonstances atténuantes, à cause de la résistance prolongée que la plupart d'entre eux opposent à leurs mauvais penchants. Rigueurs du *Journal des Débats* et de la *Gazette de France*, en 1826, envers les Morosophes et les Monomanes. Opinion extrême de Richerand à ce sujet.

Inconvénients graves de condamner des Fous ou des Morosophes sans preuve évidente de culpabilité, quoi qu'en ait dit le *Journal complémentaire du Dictionnaire des Sciences Médicales*.

Genre de pénalité qui convient aux Morosophes. Trois degrés dans cette maladie. Création pour les Morosophes proprement dits d'un *établissement spécial*, distinct des hôpitaux, des maisons de détention et du Bethlem de Londres, réservé aux *Fous criminels*. Diminution de la peine infamante dans un établissement particulier : M. Brière de Boismont.

Union de la morale, de la thérapeutique médicale et de la réclusion dans le traitement de la Folie et de la Morosophie : Félix Plater, Pinel, Fodéré. Doctrine de la Folie dans le crime, tenue pour suspecte : M. Brière de Boismont, Magistrature Française.

Législation adoucie par nos mœurs et par les progrès de notre civilisation. Opinion de Fodéré sur la culpabilité des somnambules, exagérée et erronée. Montesquieu. M. Eusèbe Dessales. Avantages d'un établissement public consacré aux Morosophes de tout genre..... P. 104

CHAPITRE VII.

Les moyens les mieux entendus ne détruisent jamais totalement la Fureur Homicide, attendu que c'est une maladie de l'Espèce Humaine tout entière. *Instinct primordial sanguinaire*, commun aux peuples sauvages, barbares et civilisés.

Vie des Nègres en Afrique, racontée par M. Alfred Michiels : c'est le revers de la médaille de la *Case de l'Oncle Tom*.

L'Homme a été défini *un animal raisonnable*. Selon que l'un ou l'autre élément de cette définition domine dans les sociétés humaines, il faut s'attendre ou non à des actes de férocité. *Lois fixes* de l'Homicide possible, selon J. de Maistre. Dieu considéré comme le plus grand Homicide de l'Univers.

De l'Homicide étudié chez les Juifs : Bible, abbé Fleury, Voltaire. Partialité de ce dernier écrivain envers les Juifs.

Exemples d'atrocité chez les Grecs, les Romains et les Français. Homicide favorisé par le Paganisme : abbé Fleury, Chateaubriand, abbé Mitraud. Heureuse influence du Christianisme..... P. 122

CHAPITRE VIII.

L'intervention du Christianisme n'a pu maîtriser entièrement la tendance homicide.

Parallèle entre la France et l'Angleterre sous le rapport de l'instinct sanguinaire.

Progrès des lumières subordonné à l'effusion du sang.

Marche de l'idée religieuse à travers le sang.

Les empires ne se sont élevés que sur des monceaux de cadavres. Tableau de J. de Maistre.

Loi permanente de l'Homicide, entrevue par Voltaire et formulée par de Maistre..... P. 143

DEUXIÈME PARTIE.

ANTHROPOPHAGIE.

CHAPITRE Ier.

Enchaînement entre l'Homicide et l'Anthropophagie.

Goût de notre époque pour l'horrible et l'impur. Ce qui est licence chez le Poète et les Romanciers devient obligation pour le Physiologiste.

Premiers degrés de cruauté; germes d'un mauvais naturel servant de transition aux faits d'Anthropophagie. Monomanie Homicide observée dans l'Enfance : Andral, Esquirol, Brière de Boismont, l'auteur. Géta opposé à Caracalla, Abel à Caïn.

Autres motifs qui portent à l'Homicide : folie, nécessité, calcul, ambition, caprice, vengeance, fanatisme, faiblesse.

Caligula, Néron, Caracalla, Commode sont portés à la cruauté par inclination naturelle; Tibère, par ambition; Claude, par faiblesse; et Domitien, par fantaisie.

Histoire moderne aussi riche que l'ancienne en hommes avides de sang. Souvenirs pénibles attachés aux familles des Tudor, des Valois, des Médicis, des Romanoff, ainsi qu'à celles des Atrides et des Césars.

Difficultés pour le Physiologiste lorsqu'il a à scruter des types de cruauté, tels que Louis XI, Henri VIII et ses deux filles, Cathérine de Médicis et ses deux fils, le cardinal de Richelieu, Pierre-le-Grand, etc. Il n'a fallu rien moins que le concours des historiens, des philosophes et des physiologistes pour démêler les motifs qui ont rendu ces hommes ennemis du genre humain; Anquetil, Montesquieu, Voltaire, Victor Hugo, Lordat.

Henri VIII et son époque; Henri III et son époque: Victor Hugo, Anquetil.

Soupçon d'hérédité des mauvais penchants dans la famille des Tudor: Henri VIII, Marie Tudor, Élisabeth. Soupçons d'hérédité du fanatisme religieux dans la famille des Médicis: Cathérine, Charles IX, Henri III.

C'est en vertu d'une méchancheté naturelle que certains instituteurs exercent une véritable tyrannie envers leurs élèves.

Moyen indiqué par M. Lordat de reconnaître les dispositions naturelles à la cruauté.

Il est rare que les grands types de cruauté n'aient pas été chagrinés par quelque infirmité : Lordat, Victor Broussonnet.

La faiblesse de caractère de ceux qui gouvernent peut être la cause indirecte de beaucoup de crimes.

Opinions extrêmes de J.-J. Rousseau et de Hobbes sur la Nature de l'Homme... L'un veut que l'Homme soit tout bon, et l'autre tout mauvais, en sortant des mains de la *Nature*. Bacon a émis une opinion plus sage et plus vraie en disant qu'il y a dans la Nature Humaine de bonnes et de mauvaises herbes. p. 453

CHAPITRE II.

Anthropophagie à divers degrés et par diverses causes.

Anthropophagie par vice de l'instinct, par folie, par passion délirante. Auteurs qui ont recueilli des faits : Prochaska, Zimmermann, M. Lordat, Andral, Elias Regnault, V. Trinquier, *Courrier de la Drôme*.

Anthropophagie chez les modernes. Peuple de Paris, peuple de La Haye, cannibalisme de 93, armée de Carteaux à Avignon : Voltaire, Napoléon I^{er}, Chateaubriand.

Anthropophagie par habitudes nationales : Juvénal, Montaigne, Voltaire, Chateaubriand. Annales de la Propagation de la Foi; habitants de la Nouvelle Calédonie. p. 479

CHAPITRE III.

Anthropophagie par famine. Siège d'Alexis ou d'Alexia dans les Gaules : Montaigne, Voltaire, M. de Lamartine. Siège de Jérusalem, de Samarie : Bible. Siège de Sancerre, de Paris : Anquetil. Mort et vengeance d'Ugolin : Le Dante.

Anthropophagie par goût. Écossais, Iroquois, Brésiliens : S. Jérôme, Voltaire, Chateaubriand.

Anthropophagie chez les Juifs : Bible.

Anthropophagie chez les Sauvages du Mississipi motivée. Rencontre sur ce point des Sauvages avec les philosophes Chrysippe, Zénon, Montaigne et Voltaire. Remarque de Loke. Crainte que le Sybaritisme actuel ne conduise à l'Anthropo-

phagie. Répugnances morales et physiologiques à ce sujet : M. Brachet, de Lyon.

Tous les peuples passés et présents ont été Anthropophages, mais à des degrés différents.

Exemples remarquables de voracité, dont l'un mérite de figurer à côté de celui du fameux Tarare.

Les habitudes alimentaires de certains peuples les ont fait distinguer en Phytophages. Frugivores, Carnivores, Ichthyophages, Acridophages et Anthropophages. Opinions de Tulpius, Sauvages, Malte-Brun, Bory de Saint-Vincent, de l'abbé Mitraud à ce sujet.

Anthropophagie attestée par la Fable. Dans les temps primitifs, elle était de droit et d'usage et servait de but à la guerre : Ch. Renouvier. p. 493

CHAPITRE IV.

La Nature Humaine reste identique à elle-même dans tous les temps et dans tous les lieux; elle tend à reproduire les mêmes vices et les mêmes vertus : M. Berryer.

Arrêts de développement de l'ordre moral analogues à ceux de l'ordre anatomique; de là, un rapprochement légitime entre l'homme et les animaux : La Fontaine, Grandville, P.-J. Stahl, Porta, Lavater, Moreau de la Sarthe.

Comparaison entre les Anthropophages et certaines espèces animales qui se dévorent entre elles, tirée d'autres considérations que celles des organes : M. Bory de Saint-Vincent.

Races humaines supérieures destinées à détruire ou à transformer les races inférieures : abbé Frère, M. Serres, de l'Institut.

Origine de l'Anthropophagie : embarras de Voltaire. S. Clément la place au berceau des Sociétés. Universalité de l'Anthropophagie complémentaire de la Loi de l'Homicide : l'une et l'autre comprises dans une loi plus générale. DESTRUCTION DE L'HOMME PAR L'HOMME. Statistique de la mortalité humaine. p. 224

CHAPITRE V.

La loi de destruction de l'homme par l'homme est de nature à occuper l'esprit des Économistes; cette loi a une

cause, un principe. Ce principe ne peut être qu'en Dieu, dans le Monde extérieur ou dans la Nature Humaine : il est beaucoup mieux placé dans ce dernier élément.

Hypothèses de Voltaire sur l'origine de l'Anthropophagie, inadmissibles. Nécessité d'admettre un vice primitif de l'Humanité.

Dogme de la *Dualité Humaine*, corroboré par la grande autorité de Pascal, et servant à prouver que dans l'un des deux éléments réside le vice qui a souillé l'Homme au commencement du monde.

Péché originel confirmé par la Science et par l'observation de l'Ordre qui règne dans l'Univers, excepté dans l'Homme : Haller, Lordat, Chateaubriand.

La règle des accords dans l'Homme et dans la Société conduit au Beau et au Sublime ; le défaut d'accord est la source des crimes par la prédominance de l'élément bestial que chaque homme porte en lui : M. Sainte-Beuve. . . . p. 234

CHAPITRE VI.

Triomphe de l'ordre sur le désordre dans l'Univers et dans les Sociétés humaines.

Humanité comparée à la toile de Pénélope. La quantité de vie est presque toujours la même sur le globe : M. Flourens, de l'Institut.

La force conservatrice de l'Humanité est supérieure à sa force de destruction.

La sage économie de l'Univers et des Sociétés humaines se maintient par une loi d'*antagonisme*. Monde physique, monde moral, monde médical : M. Fuster.

Le mal est dans le monde, mais Dieu n'en est point l'auteur, d'après cet apophthegme mal interprété : *L'Homme s'agite et Dieu le mène*.

L'Homme n'est point l'auteur de la sage économie des Sociétés, pas plus qu'il ne l'est de l'Ordre de l'Univers.

Loi de développement des Sociétés difficile à déterminer. Mots de Bossuet, de Chateaubriand, de Goëthe.

Remarque judicieuse de Voltaire sur l'amour de l'Ordre. Celui-ci inhérent à l'Humanité est un attribut de la *Force conservatrice*. Dispositions inverses de cette dernière chez

l'Homme et chez les animaux. Très-forte parmi les animaux, la *Force conservatrice* est excessivement appauvrie dans l'Espèce Humaine. Les *forces libres* de l'Homme sont antagonistiques de la *Force conservatrice*. Celle-ci est purement instinctive, n'est point de création humaine ; elle est l'un des moyens de la *Providence*.

Nécessité de s'occuper de l'*Instinct*, de dire en quoi il consiste pour bien le différencier de l'*Intelligence*. Opinions les plus remarquables des auteurs sur l'Instinct : Hippocrate, Galien, Charron, Cureau de la Chambre, Mesmer, Magendie, Dugès, MM. Milne-Edwards, Flourens, Lordat.

Images connaturelles de Cureau de la Chambre, reproduites sous le nom de *Patrons intellectuels* par Cuvier.

Origine des instincts, reculée par les auteurs jusqu'à la création même des espèces animales : ce qui éclaire le dogme de la transmission héréditaire des mauvais penchants de l'Humanité.

L'étude de l'Instinct a eu pour résultat dans ces derniers temps de battre en brèche l'opinion Cartésienne, à savoir : que les animaux ne sont que des machines. Il faut lire surtout Dugès, M. Flourens et M. Lordat à ce sujet.

Le problème de l'Instinct et de l'Intelligence ne sera soluble que lorsqu'on aura établi ce qu'il faut entendre par Intelligence. Analyse de la Pensée, d'après M. Lordat.

Plaidoyer contre l'intelligence des bêtes. Il y a dans le Dynamisme Humain un élément dont la nature et les aptitudes diffèrent de toutes les facultés observées chez les animaux.

Contraste du langage de l'Homme avec le *mutisme* des bêtes. La pensée et la parole chez l'Homme ne font qu'un ; nul ne peut résister à ce dernier moyen de manifestation ; il en est même qui deviennent martyrs de ce besoin. Les *réentions logiques* sont dangereuses ; chez les animaux on ne voit rien de semblable ; s'ils ne parlent pas, apparemment c'est qu'ils n'ont rien à dire.

La seule manifestation probante de la pensée est le langage, dont les animaux sont privés.

Définition du langage ; nécessité de ne pas confondre cette expression conventionnelle avec les expressions naturelles

d'un besoin vital : Curreau de la Chambre, Chanet, M. Lordat.

Les expressions phoniques des animaux sont partout les mêmes; celles de l'Homme varient suivant une foule de circonstances.

L'Homme trouve toujours le moyen de communiquer avec ses semblables, quels que soient les obstacles.

Procédés d'éducation et réceptacle de l'éducation, différents chez l'Homme et chez les animaux.

Des peuplades restées inférieures, en industrie, à certains animaux, leur sont toujours supérieures par le langage. L'industrie des animaux suppose de l'instinct plus que d'intelligence.

Le besoin de parler est irrésistible. Les animaux se laisseraient entraîner s'ils avaient des *idées*; mais ce n'est que par catachrèse qu'on appelle *idées* ce qui se passe dans leur entendement.

Les animaux ne peuvent établir avec nous une pensée commune, et l'*Alogie* établit la différence de leur Dynamisme d'avec le nôtre : la perte de la parole pour certains équivaut à celle de la vie. Molière a connu ce côté faible de notre nature.

La médecine s'ennoblit quand on distingue l'Homme de la brute.

Les Philosophes de l'École Écossaise ont parfaitement séparé l'Instinct de l'Intelligence.

Les fonctions de relation sont régies chez l'Homme et chez les animaux par l'Instinct et l'Intelligence, et ces facultés sont développées en sens inverse chez les uns et chez les autres.

Maladies de l'Instinct. Exemples remarquables de *Panophtobie* qui détruisent le Monothélisme théorique de Sauvages.

L'Ordre social est réglé par les lois primordiales que le Créateur a établies, et non point par l'Instinct et l'Intelligence des hommes..... P. 246

TROISIÈME PARTIE.

THERAPEUTIQUE DES MAUVAIS PENCHANTS.

CHAPITRE Ier.

L'Homicide et l'Anthropophagie sont deux maux invétérés de l'Humanité, lesquels ne peuvent guérir que par des moyens pris dans l'Homme lui-même.

Deux aspects de la Nature Humaine : état *primitif*, état *civilisé*, Dogme de la *Dualité*, base de la thérapeutique des mauvais penchants, et dirigeant toutes les puissances nobles de l'Homme contre les puissances brutes. Le dogme de la Dualité Humaine a été connu de Molière, de Buffon et de Napoléon Ier. Il a été réintégré à l'Académie des Sciences par Ampère et par M. Flourens.

On ne doit tolérer les éloges de l'*état de nature* que chez les Poètes.

Platon a réfuté les Sophistes qui ont exalté la Nature au détriment de l'Art. Merveilles de l'Art. Opinions d'Horace, de Montaigne, de Buffon, de J.-J. Rousseau, de M. E. de Girardin, sur ce sujet.

La Liberté *illimitée* de M. de Girardin conduit à l'Athéisme. Tort de cet écrivain de confondre le Contingent et le Nécessaire, et d'avoir trop de foi en la puissance individuelle de l'Homme.

Fénelon a mieux honoré la Raison..... P. 304

CHAPITRE II.

Nécessité de contenir les forces aveugles de la Nature. Les baïllons de la Nature Humaine doivent être pris au sein de la Civilisation.

Qu'est-ce que la Civilisation? Somme des moyens modificateurs de l'Homme: Agriculture, Commerce, Industrie, Littérature, Beaux-Arts, Religion, Philosophie, Morale, Législation, Médecine, Politique, Éducation. M. le ministre Fortoul..... P. 329

CHAPITRE III.

La Philosophie est plus à la portée des natures cultivées que des masses. Besoins fondamentaux de l'esprit humain réduits par M. Cousin aux idées de l'Utile, du Juste, du Beau, de Dieu et de la Réflexion.

Les maximes de la Philosophie nous apprennent à remédier aux inégalités de condition.

Le pouvoir de la Musique sur l'Homme est très-étendu et a plusieurs modes d'action : Chateaubriand, Lordat, le P. André.

Rapports entre le Vice et le Mauvais Goût : Chateaubriand, Barthez, Lordat. L'idée de Dieu est un frein pour la Société : Voltaire..... P. 334

CHAPITRE IV.

Nous sommes instruits sur nos droits et sur nos devoirs par la Philosophie, qui nous invite à l'exercice des quatre vertus morales : la Prudence, la Justice, la Force, la Tempérance.

Courage moral, courage militaire, courage de deux heures après minuit : Napoléon Ier et ses généraux.

Toute Force a des devoirs : cette maxime a été méconnue de la Féodalité, de l'Église, de la Royauté, de la Bourgeoisie et de la Démocratie : MM. Thiers, Sainte-Beuve et J. Reboul.

Toute Faiblesse a des droits : accord de cette maxime avec la précédente.

Devoirs de l'Homme envers lui-même : amour de soi, amour du bien-être.

Devoirs de l'Homme envers ses semblables :

1^o Amour de la Famille : amour paternel, piété filiale, amour congugal, amour fraternel, amitié ;

2^o Amour de la Patrie : sa force, ses motifs ;

3^o Amour de l'Humanité, lien invincible de la Société.

La Philosophie fait de la Raison une force continuellement agissante contre les mauvais penchants, et nous apprend, avec Voltaire, à compter sur le temps pour la cure de nos maux.

Devoirs de l'Homme envers Dieu. L'amour de Dieu est un

besoin instinctif de la Nature Humaine : la Religion a pour objet de satisfaire cet amour.

La Philosophie travaille à dépouiller la Religion de tout ce qui peut la rendre odieuse, à savoir : du Fanatisme et de la Superstition. Tableaux de ces deux calamités, peint par Charron.

Impuissance générale de la Philosophie reconnue par Voltaire et Béranger..... P. 346

CHAPITRE V.

Nulle puissance humaine capable d'améliorer l'Homme n'est comparable au Christianisme, à qui nous devons la pacification et la moralisation du Genre Humain.

Origine, nature, destinée et devoirs de l'Homme mieux connus depuis Jésus-Christ.

Unité de croyance ; communauté d'origine, d'où dérivent l'unité, l'égalité et la liberté parmi les hommes.

Destination de l'Homme pour la Société. Loi d'amour, loi de charité : S. Matthieu, S. Jean, S. Paul, Fénelon.

Le Christianisme, dont l'action est profonde et universelle, est la religion du Genre Humain tout entier.

Besoin de la Religion senti de tous les peuples. Paroles d'un Taleb au général de La Rue.

Puissance du Christianisme toujours vivace. Opinion de M. Bory de Saint-Vincent sur les causes qui ont mis fin à l'Anthropophagie.

Puissance civilisatrice des Missionnaires sur les Sauvages et sur les Cannibales.

S. Jérôme, S. Augustin, Pascal, contenus par la Religion qui a consolé La Harpe et Sylvio Pellico.

Mme. G. Sand détournée du suicide par la Religion.

Le Christianisme n'a pas dit son dernier mot..... P. 375

CHAPITRE VI.

Nécessité d'un accord entre la Religion et la Philosophie. Torts de M. Cousin et du P. Ventura de pousser à l'isolement de ces deux forces.

Tentative de conciliation : Bossuet, Leibnitz, Chateaubriand, Lordat.

Signes de transformation sociale : Chateaubriand, Lamennais, Saint-Simon.

L'accord de la science et de la foi est implicitement renfermé dans le Christianisme : S. Paul, Tertullien, S. Bazille, S. Cyrille, Théoderet, S. Augustin, S. Anselme, S. Thomas.

Abailard, Bossuet, Fénelon, Gassendi, Mallebranche, le P. André, le P. Buffier, Condillac, Lamennais, M. l'abbé Flottes, voués à la fois aux intérêts de la Religion et de la Philosophie.

Autres Membres du Clergé qui se sont illustrés dans les Lettres et les Sciences.

Les grands écrivains qui, depuis Abailard jusqu'à M. de Montalembert, ont exercé une influence décisive sur l'opinion, sont foncièrement chrétiens.

Convergence des esprits supérieurs vers les idées religieuses : MM. Guizot, Cousin, E. Saisset.

Tentatives irrégulières de MM. Michelet, Quinet, Génin, E. Pelletan, Proudhon..... P. 387

CHAPITRE VI (bis).

Moralisation de notre Littérature, dont la supériorité est due au retour vers les *sentiments religieux*, et non à la *mélancolie* ou à l'*esprit philosophique*, comme l'a prétendu Mme. de Staël.

Fureur du roman et mercantilisme littéraire dus à l'empire de l'esprit philosophique.

Keepsake littéraire : les Romantiques, les Classiques, les Poètes et les Prosateurs intermédiaires, les Fabulistes, les Chansonniers, les Poètes patois ;

Historiens pittoresques, Poètes voyageurs, Touristes, Archéologues ;

Historiens, leurs devoirs ; Historiens classés d'après le parti qu'ils ont embrassé.

Les Orateurs, leur influence sur la Société. Époques historiques déterminées par les Orateurs : Révolution de 89, Empire, Restauration, Monarchie de 1830, Révolution de 1848, Présidence, Coup-d'état du 2 décembre. Appréciations sur ces époques.

La *Presse*, sa puissance et ses rapports avec la Raison, avec le principe d'autorité.

Le persifflage est de mode en France et habituel chez certains Journalistes.

Insuffisance de la Raison reconnue par Voltaire.

Les Journalistes sont les éclaireurs de la Société.

Importance de la *Presse* prouvée par ses discussions sur le Droit et sur l'Absolu : MM. de Lourdoueix, E. de Girardin, J. Cöhén.

La Peinture et la Musique sont des annexes de la Littérature ; elles contribuent à modifier les mauvais penchants, surtout par leur accord avec la Religion : MM. Lordat et J. Cloquet.

Le Socialisme est l'épouvantail du siècle. Qu'y a-t-il de fondé et d'exagéré dans cette crainte ?

Le Socialisme pousse à la satisfaction des besoins matériels : fils des Croisés, fils de Voltaire, fils de Platon, fils d'Épicure.

Action dissolvante et action organisatrice du Socialisme. *Idolâtrie démocratique*, *Idolâtrie humanitaire*. Utopistes et Idéologues.

Philanthropie inférieure à la Charité : nous savons plus que nos pères, mais nous valons moins qu'eux.

Le Progrès *intellectuel* et le Progrès *moral* ne vont pas de pair : incertitude du premier, stabilité du second.

Préférences du Socialisme pour le Progrès *physique* ; écueils du Socialisme. Son côté utile, mis à profit par les Économistes, n'exclut pas l'intervention de la Charité : M. le ministre Billaut. Désaccord sur ce point entre M. A. Darimond, M. Le Play et Ch. Dollfus.

Le Progrès Social doit répondre à tous les éléments de la Nature Humaine. Sainte-Alliance du XIX^e siècle cimentée par le Christ : Leibnitz, Condorcet, Chateaubriand.

L'Humanité n'est pourtant pas fatalement vouée au malheur. Le Socialisme est à la Science économique ce que l'Alchimie a été à la Chimie. Vœux ardents pour le bien-être des peuples : Bureau de bienfaisance de Montreuil, Galerie de l'économie domestique à l'Exposition de Paris ; mais impossibilité d'une réforme radicale, qui ne peut venir ni du sol, ni

du capital, ni de la liberté commerciale, ni de l'industrie, ni de la fixation du salaire.

Fureur homicide des boissons alcooliques. La question de l'*Engrais* : M. Dumas, de l'Institut; M. Jules Brame, de Lille. L'institution du *Cheptel* : M. de Lourdoueix.

Appel fait à la Morale et à la Religion par MM. Ducpétiaux et Le Play pour la solution du problème social. Méprise de M. A. Darimond à se sujet. Le Christianisme ne s'oppose ni au bien-être de l'Humanité ni à sa liberté : le Roi de Sardaigne, M. d'Azéglio.

Désarroi du Socialisme révélé par Mme. G. Sand, MM. Proudhon, E. Carro et F. Le Play.

Le Socialisme n'a rien inauguré de stable : relégué parmi les spéculations humaines; impossibilité de le réduire en pratique. Fable du *Conseil tenu par les rats*, applicable aux Novateurs.

Fâcheuse influence du Roman sur les mœurs par les vilains types qu'il met chaque jour sous les yeux du public. La multiplicité de l'Art n'autorise pas à divulguer toutes les turpitudes de l'Homme; erreur de M. E. de Mirecourt à ce sujet.

Danger d'étaler sous les yeux du public les vices des Grands.

Influence des Femmes sur la Société : conversation, salons. La femme mondaine, la femme chrétienne : Mme. Lafarge, Mme. la duchesse de Praslin, Mme. de Girardin; Voltaire, M. Sainte-Beuve, le P. Ventura.

Les Moralistes, leurs devoirs; nécessité de mettre l'exemple d'accord avec le précepte.

Les Critiques, qualités qui leur sont indispensables; leur mission est périlleuse et délicate. La critique littéraire doit être un traité de morale : Mme. de Staël.

Quoiqu'en progrès moral sur le XVIII^e siècle, notre littérature laisse à désirer. Chateaubriand, Lamartine, J.-J. Rousseau.

Influence fâcheuse du Romantisme sur la Littérature.

Effets physiologiques et moralisateurs de la Littérature : Mme. de Staël.

Romanciers dont les écrits s'éloignent de la morale : Balzac, Alfred de Musset, Théophile Gauthier, J. Janin, A. Hous-

saye, Mme. G. Sand, E. Sue, Paul de Kock, Stendhal, Henri Heine.

Anecdote sur Béranger et Chateaubriand racontée par M. Sainte-Beuve : appréciation.

Véritable route de la Littérature, tracée par Victor Hugo. Place et mission de la Littérature..... P. 402

CHAPITRE VII.

Habitudes scientifiques de l'Église plus fortes que jamais : Clergé Français à la hauteur de l'époque.

Injustes préventions de Leuliette et de M. de Ségur contre l'Église.

M. Guizot, réparateur de ces injustices.

Les premiers établissements consacrés à l'Éducation des peuples en Europe, sont dus à l'Église : Bénédictins, Oratoriens, Jésuites; Chateaubriand.

Vigilance continuelle de la Cour de Rome. Doctrine médicale de Montpellier retrouvée dans les Pères Grecs par le cardinal Mai.

Antécédents de l'Église favorables à la Science, ce qui est une garantie pour l'avenir. Nécessité de se rallier à la pensée conciliatrice du P. Lacordaire.

Unité entre la Science et la Religion : les Jésuites, M. Cousin, M. de Montalembert.

Heureuses conséquences de l'union des hommes aux pieds du Calvaire : M. l'Évêque de Poitiers, les quatre propositions de la Congrégation de l'*Index*, M. l'Archevêque de Paris.

Religion et culte des Dieux indiqué chez les Païens par la Philosophie : Cicéron.

Identification de la Raison avec Jésus-Christ : Mallebranche..... P. 498

CHAPITRE VIII.

La Médecine est le modificateur *spécial* de l'Économie, au même titre que la Religion, la Philosophie, la Littérature, etc., en sont les modificateurs *généraux*. Elle apprend à remonter jusqu'au principe initial des mauvais penchants, et suggère les moyens de les combattre.

Tout le problème médical, dans la cure des mauvais penchants, consiste à modifier le tempérament : tempéraments *primitifs* et *acquis*.

Rôle de la Chirurgie et de la Pharmaceutique ;

Rôle de l'Hygiène et de la Diététique : saisons, climats, régime ; influences profondes de ce dernier : air, aliments, boissons, veilles, sommeil, travaux.

Air : ses qualités ordinaires, ses qualités insolites, suicide épidémique.

Aliments : leur influence sur les déterminations. Napoléon à Sainte-Hélène. L'homme est omnivore ; tous les genres de régime lui conviennent : peuples du Nord et du Midi.

Tirade de Plutarque et de J.-J. Rousseau contre le régime animal.

Sagesse des *Lois diététiques* de l'Église : Grant et Zimmermann.

La grossièreté des aliments est un obstacle au développement de l'Intelligence : Cabanis.

Exagérations de l'influence du régime sur les qualités de l'esprit et la nature des penchants : M. Sainte-Beuve, M. Ch. Edmond. Les lions nourris par une chèvre.

Bons et mauvais effets de l'abstinence : Philon, Zimmermann, Malte-Brun.

Les boissons ; effets homicides de l'ivrognerie et de l'usage de l'opium : MM. Descuret et Ledru-Rollin.

Bons effets de la prédication en faveur de la tempérance.

Devoirs du Législateur au sujet des boissons.

Le travail ; influence du travail sur l'esprit, sur les mœurs, sur la santé, sur la longévité : MM. Ledru-Rollin et Louis Blanc.

Les professions favorisent l'explosion des penchants natifs : Cabanis, M. E. Sue.

Surveillance des travaux de l'esprit bien nécessaire.

Effets déplorables de l'oisiveté : Zuckert, M. Bory de Saint-Vincent.

La veille et le sommeil ne sont pas étrangers aux déterminations de l'Homme.

Le tempérament finit par être modifié par l'action isolée ou combinée de toutes les causes qui précèdent. Zimmermann

a mis sur le compte du tempérament ce que l'on met à Montpellier sur le compte de la *Force Vitale*.

Difficulté de transformer les tempéraments ; la plus grande résistance provient de l'empire des habitudes et des principes morbifiques héréditaires. Influence de l'hérédité sur les mauvais penchants : Donatus, Gaubius, Zimmermann, M. Descuret..... p. 512

CHAPITRE IX.

Interventions de l'État contre les mauvais penchants de l'Homme : législation, politique, éducation.

Bonnes mœurs meilleures encore que de bonnes lois : Hallé, M. Cohen.

Législation civile adoucie par la législation de l'Église : S. Augustin, Fénelon, Fleury, Lamennais, M. l'Archevêque de Paris.

Éducation privée et publique ; appel à tous les moyens civilisateurs ; influence de la mère : paroles de Napoléon I^{er} à Sainte-Hélène.

Éducation relative aux trois éléments constitutifs de la Nature Humaine ; maladies et penchants héréditaires ; choix d'une nourrice : MM. les docteurs Donné et Descuret.

Éducation religieuse : opinion de J.-J. Rousseau à ce sujet, contraire à celle de M. Villemain.

Éducation publique en vue des vocations : M. le professeur Ribes, l'État. L'Université et l'Enseignement libre : *l'Univers Catholique*.

Nécessité d'une réforme dans l'éducation, prouvée par la statistique des jeunes repris de justice, et celle des nullités toujours croissante des Conseils de révision : MM. Vingtrenier, Ancelon, Caffé..... p. 572

CONCLUSION.

Double mouvement, dans l'Humanité, de destruction et de régénération analogue à celui des individus.

L'Homme est une *Force libre* : mouvements conservateurs, mouvements destructeurs.

Trois passions principales dans l'Homme : Amour de soi, Amour d'autrui, Amour de Dieu ; M. Jules Simon.

Les actes d'Homicide et d'Anthropophagie consacrent l'Amour de soi, et détruisent l'Amour d'autrui et l'Amour de Dieu.

Appel de toutes les forces de la Civilisation contre ces deux horribles passions.

Projet de *phalanges civilisatrices* : Dumont-d'Urville, le P. Ventura.

Moralité de l'ouvrage : La Raison doit toujours rester maîtresse de nos passions..... P. 578

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

DE L'HOMICIDE

ET

DE L'ANTHROPOPHAGIE.

PREMIÈRE PARTIE.

I. On lit, dans le numéro du 21 novembre 1854 de *la Presse*, l'histoire de deux faits, qui me paraissent se rattacher à des questions de haute physiologie : je veux parler de ce jeune homme de 25 ans qui s'est donné la mort pour résister au terrible penchant de répandre le sang humain, et d'un fait analogue rapporté par Buffon.

Une polémique, réputée célèbre dans le monde savant, était engagée, il y a peu de jours, entre le professeur Lordat et le P. Ventura, touchant la *Dualité* ou l'*Unité du Dynamisme Humain*. L'illustre Physiologiste de Montpellier soutenait que

l'Ame pensante ne peut être cause de tous les phénomènes observés dans l'économie, et qu'il faut nécessairement admettre une autre *Force*, créatrice, ordonnatrice et provocatrice de la plupart de ces phénomènes.

Cette dernière force, à laquelle on arrive par abstraction et par induction, doit être considérée comme étant de l'ordre métaphysique, jusqu'à ce que les physiciens, les chimistes ou les anatomistes soient parvenus à résoudre le *problème physique* de la vie. C'est cette force que les modernes désignent sous le nom de *Force Vitale*, et c'est à elle qu'ils font allusion quand ils évoquent le pouvoir de la Nature, les forces de l'Organisme, l'empire de l'Instinct, l'irrésistibilité des Appétits, etc.

Imbu de la doctrine de Stahl, le P. Ventura prétend, au contraire, que *l'Ame pensante*, telle que nous la connaissons par la conscience ou par l'observation, est la cause unique, la source et le principe de tous les événements de la vie humaine, depuis le premier instant de la conception jusqu'à la mort. L'auteur s'attache passionnément à cette croyance, en dépit des embarras et des obscurités de ses explications¹.

¹ Lisez, pour plus de détails, le livre des *Réponses à des objections faites à la Doctrine de l'École de Montpellier*. Je pense, avec M. Jaumes, que cet ouvrage est un chef-d'œuvre de plus que l'on doit au professeur Lordat.

Il me semble que les deux faits rapportés dans *la Presse* ruinent dans sa base la doctrine de l'Animisme, et qu'ils donnent entièrement gain de cause au Médecin de Montpellier sur l'ancien Supérieur des Théatins de Rome. C'est pour cela que je crois utile de reproduire ces faits, et de les enregistrer dans la science à côté de faits analogues. Trop heureux, si mon faible commentaire est bien accueilli du public, dont les suffrages ne font pas défaut à ceux qui recherchent la vérité de bonne foi!

Voici les deux faits :

CHAPITRE I.

II. « Un de ces jours derniers, un jeune homme » de 25 ans, fils d'un des principaux négociants » de Paris, fut trouvé mort dans sa chambre. Il » s'était asphyxié par la vapeur du charbon, et, » dans une longue lettre qu'il avait écrite et laissée » sur un meuble, il exprimait ainsi la cause de son » suicide : *Je me donne la mort, parce que je suis » certain qu'un jour je déshonorerais ma famille. » Je suis dominé par une singulière folie qui ne » me laisse pas de repos : je suis avide de sang, » de sang humain surtout ; j'ai eu d'atroces pensées » d'assassinat ; jusqu'à présent, j'ai pu dominer ces*

» affreux instincts, mais ils augmentent, je veux
» en finir, etc. »

Cette monomanie sanglante, ajoute le journaliste, n'est pas sans exemple, et ce suicide nous remet en mémoire un fait analogue recueilli par notre célèbre naturaliste Buffon :

« Un jour, un nommé Cousin, ouvrier tourneur
» en bois, vint le trouver, et demanda à lui parler
» en particulier. Introduit près de M. de Buffon, il
» lui demanda s'il ne connaissait pas un remède
» contre le désir de répandre le sang; et il lui ra-
» conta qu'il était tellement obsédé par la soif du
» sang, que plusieurs fois il s'était relevé pendant
» la nuit dans le dessein d'égorger sa femme et son
» enfant, âgé de six ans, qu'il aimait de toute la
» tendresse d'un père. Sa femme, disait-il, était la
» plus douce, la meilleure des épouses. Il ajouta que,
» pour ne pas succomber à cette horrible tentation,
» il avait depuis long-temps la précaution de ne pas
» conserver chez lui d'armes à feu, d'armes blan-
» ches, ni même d'outils tranchants.

» Buffon, après l'avoir longuement questionné,
» convaincu que cet homme était de sang-froid
» et jouissait de toute sa raison, lui conseilla de
» prendre des boissons rafraîchissantes et d'aller se
» baigner en rivière, l'invitant à revenir le voir
» sous quinze jours. Les renseignements qu'il fit
» recueillir ensuite lui donnèrent la certitude que

» Cousin était un brave homme, laborieux, servia-
» ble, aimé de ses voisins.

» Buffon ne revit plus Cousin; mais il ne tarda
» pas à apprendre que cet infortuné, après avoir
» assassiné un de ses voisins, s'était empoisonné avec
» de l'arsenic. »

III. Je vois dans le premier de ces faits un homme qui préfère son honneur et l'intérêt général de la société à la satisfaction momentanée d'un penchant funeste, contrairement à tant d'autres scélérats qui immolent tout à la satisfaction de leurs désirs. Il y a là véritable lutte entre deux Forces antagonistes, dont l'une veut le bien et l'autre le mal, dont l'une finit tôt ou tard par faire succomber l'autre. Il y a lutte entre deux Forces qui ne peuvent avoir ni la même source ni la même origine, ni, par conséquent, être identiques, puisqu'elles ont des impulsions si différentes et si opposées. Il y a enfin victoire de la Force Intellectuelle, soutenue par une volonté invincible, sur la Force Appétitive ou Bestiale. C'est heureux lorsque la force la plus noble l'emporte ainsi sur la force vile. Il est fâcheux, sans doute, que la scène se soit terminée par le suicide; mais, entre deux maux, il vaut encore mieux pour la société que le monomaniaque se décide pour le moindre.

Il est probable que l'individu a été longuement

harcelé par sa tendance perverse; il ne lui a fallu rien moins qu'un suprême effort pour n'être point subjugué. A une action importune de tous les instants, il a été obligé d'opposer une résolution sur-humaine, pour sauver l'honneur et le bien public qui en découle. C'est là le vrai combat de l'homme contre lui-même. Mais comme, dans un combat, il faut qu'il y ait au moins deux adversaires en présence, de même, dans l'homme, il faut admettre deux forces antagonistiques qui entrent fort souvent en lutte : de là, la conclusion inévitable au principe de la *Dualité Humaine*. Ce dogme d'un double dynamisme dans la constitution de l'homme, est passé à l'état d'axiôme parmi les physiologistes. « *Il y a en nous deux principes, a dit M. Flourens, le principe VIVANT et le principe PENSANT* ¹. » Une vérité n'est plus sujette à contestation quand elle a pour elle de semblables défenseurs.

IV. En examinant les deux tendances dont il est question ici, dans leur résultat définitif, on voit qu'elles sont toutes deux perverses, puisque l'une porte atteinte à autrui, et que l'autre prive la société de l'un de ses membres. Mais il est juste de remarquer qu'elles ne le sont ni au même titre,

¹ Flourens, *De la longévité humaine*, p. 8.

ni au même degré. Celui qui sans motif est avide du sang de ses semblables, et qui ne s'impose aucun frein de ce côté-là, est ou un profond scélérat dont la justice doit informer, ou une bête fauve que l'on fait bien d'enchaîner.

Celui, au contraire, qui s'épuise, dans une lutte incessante, contre un ennemi acharné, et qui, à la veille de succomber, préfère détruire sa maison que de la souiller : celui-là est un malheureux dont la raison a été fortement affaiblie par la compression du penchant; on le plaint; sa conduite trouve à la fois des censeurs et des apologistes. Ces derniers le placent sur la ligne des Caton, des Brutus, etc., dont le seul tort est de ne pas avoir compris que la vie est une longue épreuve :

Vivere, mi Lucili, militare est.

Cette pensée de Sénèque a été rendue dans ce beau vers de Casimir Delavigne :

La vie est un combat dont la palme est aux cieus.

V. Quant au but final des deux tendances dont je continue la comparaison, l'un est tout grossier, matériel, physiologique : il s'agit d'un appétit, d'un besoin, d'une sensation bizarre à satisfaire; il s'agit, en un mot, d'une fonction qui doit s'accomplir dans le domaine de l'instinct. Tandis que l'autre est plus noble, plus élevé : il importe de

sauver l'honneur, il faut prévenir toute atteinte à la considération; le désir d'estime veut être satisfait et sortir triomphant de la lutte. L'individu ne veut pas que la société puisse formuler contre lui la moindre plainte; il la met à couvert de ses rugissements et de sa férocité.

Mais, pour parvenir à cette double fin, il faut la plus énergique des résolutions, il faut consentir au plus grand des sacrifices. il faut, en un mot, se donner la mort. L'individu, en effet, verse son sang pour éviter de répandre celui de ses semblables. N'est-ce pas là un fait de l'ordre le plus relevé, dont l'homme seul est capable? Oui, certes, ce fait est tout mental, il est du ressort de la volonté, il s'accomplit exclusivement dans le domaine de l'entendement.

Examinées ainsi à leur origine, dans leurs résultats et dans leur but, les deux tendances mises en parallèle, pas plus que les divers actes qui en découlent, ne sauraient être confondues, identifiées, ni être rapportées par conséquent à une seule et unique Cause productrice. La Nature Humaine est donc sollicitée à l'action, dans une foule de cas, par plusieurs causes activées diverses. C'est ce qu'il fallait démontrer.

CHAPITRE II.

VI. La lutte entre les deux principes actifs de l'homme a dû être plus forte et plus pénible dans le cas recueilli par Buffon. Il s'agit, en effet, d'égorger *un enfant aimé avec toute la tendresse d'un père, et une femme qui était la plus douce et la meilleure des épouses*. Le sacrifice doit paraître d'autant plus grand au malheureux Cousin, et le tourment doit être pour lui d'autant plus vif, que les personnes à immoler lui sont plus chères. Sa raison est saine, puisqu'il va demander à Buffon des remèdes contre son ardente soif du sang. Il prend même depuis long-temps la précaution de sortir de sa maison toutes les armes qui peuvent le conduire à cette fin.

D'un autre côté, l'*Affectibilité*, chez Cousin, est semblablement saine. Il n'y a chez lui ni haine, ni vengeance, ni dérangement de ménage. Il aime sa femme et son enfant jusqu'à l'adoration. Tant que ces deux forces sont réunies, la *Raison* et l'*Affectibilité*, l'individu parvient à maîtriser son cruel penchant. Mais quand l'*Affectibilité* n'est plus pour rien dans la balance, quand l'esprit de famille, le lien du sang ne sont plus là pour arrêter les soulèvements impétueux de la *Force Vitale*, alors

l'Appétit sanguinaire prend le dessus, et l'individu cherche parmi ses voisins une victime pour le satisfaire. Il ne s'arrache lui-même la vie qu'après s'être rendu homicide. Cousin dut être dévoré par le remords, lui qui était bon père, bon époux, et qui, au dire de Buffon, *jouissait de toute sa raison*.

VII. Ces combats intérieurs qui se disputent l'empire de l'homme, sont connus des poètes, des moralistes et des législateurs, aussi bien que des médecins. Racine, dans son *Iphigénie en Aulide*, nous a laissé une peinture admirable des tourments qu'éprouvent les hommes qui sont portés par *Raison* à agir contrairement à leurs *Désirs*, à leurs *Affections*. Cet exemple peut, par analogie, fournir une idée assez exacte des tortures de ceux qui ont à réprimer chaque jour les suggestions d'un *Instinct dépravé*.

Agamemnon, le plus puissant des rois de la Grèce, est retenu en Aulide avec toute son armée, et avec tous les princes qui se sont mis à sa suite pour partager sa fortune et venger son offense. Il y va de l'honneur et du salut de la Grèce d'obtenir des vents favorables pour voguer sur Troie et en faire le siège. Calchas interrogé rend cet oracle :

« Vous armez contre Troie une puissance vaine,

» Si, dans un sacrifice auguste et solennel,

» Une fille du sang d'Hélène

» De Diane en ces lieux n'ensanglante l'autel.
 » Pour obtenir les vents que le Ciel vous dénie,
 » *Sacrifiez Iphigénie.* »

Or, Iphigénie est la fille d'Agamemnon, du moins, on le suppose. L'habile et insidieux Ulysse se donne pour mission de vaincre toutes les résistances de ce monarque. Il fait jouer tous les ressorts; il parvient à son but, mais non pas sans peine.

Agamemnon s'épanche dans le cœur de son confident :

Je me rendis, Arcas; et, vaincu par Ulysse,
 De ma fille, en pleurant, j'ordonnai le supplice.

Voilà la défaite d'un père; voici maintenant les angoisses par lesquelles il est passé. Ses nuits sont agitées, il ne connaît pas le repos. Tandis que tout le monde repose dans le camp, seul il veille, en proie au plus noir chagrin, et préférant à sa condition de roi malheureux celle d'un simple particulier. Écoutons :

AGAMEMNON.

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille;
 Viens, reconnais la voix qui frappe ton oreille.

ARCAS.

C'est vous-même Seigneur? Quel important besoin
 Vous a fait devancer l'aurore de si loin?

.....

AGAMEMNON.

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont laissé !

ARCAS.

Et depuis quand, Seigneur, tenez-vous ce langage ?

.....

AGAMEMNON.

Non, tu ne mourras point, je n'y puis consentir.

ARCAS.

Seigneur !

AGAMEMNON.

Tu vois mon trouble, apprends ce qui le cause,
Et juge s'il est temps, ami, que je repose.

Le roi continuant son récit, déclare que c'est sa
fille Iphigénie qui est réclamée par l'oracle.

ARCAS.

Votre fille !

AGAMEMNON.

Surpris comme tu peux penser,
Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer ;
Je demurai sans voix, et n'en repris l'usage
Que par mille sanglots qui se firent passage.
Je condamnai les Dieux, et, sans plus rien ouïr,
Fis vœu, sur leurs autels, de leur désobéir.
Que n'en croyais-je alors ma tendresse alarmée !
Je voulais sur-le-champ congédier l'armée.
Ulysse, en apparence approuvant mes discours,
De ce premier torrent laissa passer le cours ;

Mais bientôt, rappelant sa cruelle industrie,
Il me représenta l'honneur et la patrie,
Tout ce peuple, ces rois à mes ordres soumis,
Et l'empire d'Asie à la Grèce promis ;
De quel front, immolant tout l'état à ma fille,
Roi sans gloire, j'irais vieillir dans ma famille.

.....

Moi-même, je l'avoue avec quelque pudeur,
Charmé de mon pouvoir et plein de ma grandeur,
Ces noms de roi des rois et de chef de la Grèce
Châtaillaient de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse.

N'est-ce pas que l'on sent, dans ce récit, une
âme tantôt abattue par une douleur profonde, et
tantôt relevée par les sentiments d'honneur, d'a-
mour de la patrie, de religion, d'orgueil, d'ambi-
tion, etc... ? La tendresse paternelle fléchit devant
les devoirs prescrits par la royauté, et Racine force,
pour ainsi dire, la Raison, par la bouche d'Ulysse,
à imposer silence à la Nature. Mais cette Nature,
quoique vaincue, ne se résigne qu'avec peine ; elle
tend sans cesse à reprendre ses droits. Ulysse sur-
veille toutes les hésitations du monarque, pour en
trionpher complètement ; il note jusqu'au moindre
mouvement du cœur.

ULYSSE.

..... De ce soupir que faut-il que j'augure ?
Du sang qui se révolte est-ce quelque murmure ?

.....

AGAMEMNON.

Ah ! Seigneur ! qu'éloigné du malheur qui m'opprime,
 Votre cœur aisément se montre magnanime !

.....
 Seigneur, vous le savez, j'ai donné ma parole ;
 Et si ma fille vient, je consens qu'on l'immole.

.....
 Vos conseils sur mon cœur n'ont eu que trop d'empire,
 Et je rougis.....

On le voit, enfin : l'opposition est continuelle, dans ce dialogue, entre la tête et le cœur ; le père et le monarque se livrent un vrai combat dans la personne du malheureux Agamemnon. Comment en serait-il ainsi si la Nature Humaine n'était mue que par une seule puissance active ?

Racine était passé maître dans l'art de peindre ces situations de l'âme. Il s'inspirait souvent, dans cette étude, de S. Paul, qui parlait ainsi aux Romains :

Je n'approuve point ce que je fais, parce que je ne fais point ce que *je voudrais* faire, mais *je fais* ce que *je hais*.

Ce n'est donc plus moi qui le fais, mais c'est le péché qui habite en moi.

Car je ne fais pas le bien que je voudrais faire ; mais je fais le mal que je ne voudrais pas faire.

Que si je fais ce que je ne voudrais pas faire, ce n'est plus moi qui le fais, mais c'est le péché qui habite en moi.

Je trouve donc cette loi en moi, c'est que quand je veux faire le bien, le mal est attaché à moi.

Car je prends plaisir à la loi de Dieu, selon l'homme intérieur ;

Mais *je vois* une *autre loi* dans mes *membres*, qui combat contre la *loi* de mon *esprit*, et qui me rend captif sous la loi du péché qui est dans mes membres¹.

Voilà la plainte d'un Chrétien sur les contrariétés qu'il éprouve au-dedans de lui-même. Cette plainte, exprimée par l'Apôtre, a servi de texte à ces beaux vers de l'auteur d'*Athalie*, vers qui n'ont pas besoin de commentaire :

Mon Dieu ! quelle guerre cruelle !
 Je trouve *deux hommes en moi* :
 L'un veut que, plein d'amour pour toi,
 Mon cœur te soit toujours fidèle ;
 L'autre, à tes volontés rebelle,
 Me révolte contre ta loi.

L'un, tout esprit et tout céleste,
 Veut qu'au ciel sans cesse attaché,
 Et des biens éternels touché,
 Je compte pour rien tout le reste ;
 Et l'autre, par son poids funeste,
 Me tient vers la terre penché.

Hélas ! en guerre avec moi-même,
 Où pourrai-je trouver la paix ?

¹ S. Paul, *Épître aux Romains*, ch. VII, vers. 15, 17, 19, 20, 21, 22, 23.

Je veux , et n'accomplis jamais :
 Je veux ; mais , ô misère extrême !
 Je ne fais pas le bien que j'aime ,
 Et je fais le mal que je hais.

O grâce ! ô rayon salutaire !
 Viens me mettre avec moi d'accord ;
 Et , domptant par un doux effort
 Cet homme qui t'est si contraire ,
 Fais ton esclave volontaire
 De cet esclave de la mort ¹.

On trouve dans Platon les premières traces de ces contrariétés intérieures de l'homme :

CLINIAS.

Il te sera plus aisé maintenant de reconnaître que tous sont ennemis de tous , tant les états que les particuliers , et que chaque individu est en guerre avec lui-même.

L'ATHÉNIEN.

Comment cela ?

CLINIAS.

Par rapport à chaque individu aussi , la première et la plus excellente des victoires est celle qu'on remporte sur soi-même ; comme aussi , de toutes les défaites , la plus honteuse et la plus funeste est d'être vaincu par soi-même , ce qui suppose que chacun de nous éprouve une guerre intestine ².

¹ J. Racine, *Poésies diverses*, cant. 3, T. III.

² Platon, *Les lois*, liv. I.

Ce passage est de nature à faire revenir de leur opinion les médecins qui ont fait de Platon le promoteur du *Monothélisme* en physiologie humaine.

VIII. Les grands législateurs ont eu soin , de tout temps , de rendre des lois ou d'établir des institutions contraires aux inclinations naturelles des peuples. Cette précaution a été pour les nations un moyen de salut ou de perte , selon qu'elle a été observée ou négligée. Les Égyptiens , nation stationnaire par nature , étaient condamnés à s'éclipser , puisqu'au lieu de les porter à l'action , de les conduire à la guerre , on les avait renfermés dans l'immobilité des institutions théocratiques.

La Grèce , nation mobile , ergoteuse et profondément divisée par l'esprit philosophique , se serait probablement mieux trouvée d'une monarchie héréditaire que de toutes ses petites républiques , qui , envieuses les unes des autres , finirent par se déchirer et par se détruire réciproquement.

A Rome , les lois religieuses de Numa tempérèrent pendant long-temps l'humeur par trop martiale de la nation et en adoucirent la férocité naturelle. Ces soldats , qui ne redoutaient rien sur la terre , craignaient pourtant les Dieux.

En France , où les hommes sont les plus subtils , les plus inconstants et les plus discoureurs de la terre , les législateurs ont bien fait d'inspirer à la

masse de la nation un goût très-prononcé pour les formes monarchiques de gouvernement. Après trois révolutions, et malgré la disposition incessamment révolutionnaire, il est curieux de voir cette nation revenir toujours à l'une des formes de ce gouvernement. Ce n'est pas sans raison que la dynastie des Napoléon a toujours tenu à se faire passer pour légitime. On se souvient encore du zèle avec lequel M. Guizot cherchait à établir, après 1830, la distinction des légitimités qui finissent et des légitimités qui commencent.

Une chose qui rassure, c'est qu'en France les moyens dissolvants dont la révolution fait usage pour parvenir à son but, rencontrent une digue infranchissable dans le Christianisme. L'esprit unitaire et organisateur de ce dernier se reflète nécessairement sur les divers gouvernements, et neutralise les tendances perturbatrices de l'esprit national. Il n'est pas jusqu'à la philosophie sévère, qui, empreinte à son tour du génie chrétien, ne converge vers le même but, et n'aide puissamment au retour des gouvernements monarchiques.

Montesquieu était, sans doute, dominé par des réflexions de ce genre, lorsqu'il a consigné ces paroles dans son *Esprit des lois* : « Moins nous pouvons satisfaire nos passions particulières, plus nous nous livrons aux générales. Pourquoi les moines aiment-ils tant leur ordre ? C'est juste-

» ment par l'endroit qui fait qu'il leur est insupportable. Leur règle les prive de toutes les choses sur lesquelles les passions ordinaires s'appuient : » reste donc cette passion pour la règle même qui les afflige. Plus elle est austère, c'est-à-dire plus elle retranche de leurs penchants, plus elle donne de force à ceux qu'elle leur laisse¹. »

On voit par là qu'il y a avantage, pour la société, de mettre parfois en opposition les diverses forces de l'Humanité, afin de les balancer les unes par les autres et d'obtenir l'équilibre. Mais une résultante ne peut provenir que de l'action combinée de plusieurs forces : de là, déjà, une forte présomption en faveur du principe de la *Dualité Dynamique* de l'homme. Cette vérité va ressortir encore mieux de quelques preuves tirées de la Médecine, lesquelles n'auront plus l'air d'une digression.

CHAPITRE III.

IX. Les nombreux faits qui déposent en faveur du dogme de la *Dualité Humaine*, reçoivent aussi de l'admission de ce dogme une signification scientifique qu'ils ne sauraient trouver ailleurs ; de telle

¹ Montesquieu, *Esprit des lois*, T. I, liv. 5, chap. 2.

sorte que l'esprit remonte du fait au principe et descend du principe au fait sans la moindre difficulté : ce qui témoigne incontestablement de la solidité de la théorie.

On rencontre souvent, dans le monde, des hommes dévorés par une inquiétude secrète qu'ils tiennent à dissimuler. Dans leurs relations, ils présentent des excentricités qui nous mettent sur la voie de soupçonner ou de découvrir la cause intérieure qui les tourmente. Une personne d'Alais, que j'ai beaucoup connue, ne pouvait rester en place plus de deux minutes ; aucune conversation n'était capable de fixer son esprit ; j'ai vu cet homme-là s'agiter, sauter sur son siège, se lever, disparaître, revenir, et trahir ainsi le malaise qui l'accablait. A quelques mois de là, ses affaires s'étant fortement dérangées, je compris alors quel était le véritable motif de toutes ses agitations, de toutes ses impatiences. Cet homme n'était pas maître de lui. son esprit, continuellement agacé par la sensation ingrate que faisait naître la perspective d'une situation fâcheuse, son esprit, dis-je, l'excitait à des mouvements désordonnés dont il n'avait pas même conscience.

Lorsque nous avons commis une faute, ou que nous sommes sous l'empire d'une passion peu légitime, la Raison éclairée par la conscience s'élève tacitement contre nous, et oppose souvent son *veto*

à des actes qui pourraient tourner contre notre honneur ou contre la morale publique. Les anciens n'ont pas ignoré l'existence de ces guerres intestines qui se passent dans l'homme. Castelli, dans son Dictionnaire, les a désignées du nom de *Psychomachia*, lequel rend parfaitement l'idée d'un combat de l'Âme.

Mais, comme le combat a lieu le plus souvent entre deux forces dont l'une a une tendance perverse et l'autre une tendance raisonnable, le professeur Lordat a préféré le mot *Morosophie* pour exprimer cette double action contradictoire. Il a même préféré cette dernière expression à celle de *Morosité*, dont s'était servi Sauvages, parce que celle-ci ne se rapportant qu'à des appétits bizarres, qu'à un instinct vicieux, n'embrasse pas le phénomène pathologique dans tout son ensemble.

X. Le professeur Lordat a encore emprunté à la langue grecque deux autres mots qui caractérisent très-bien la *Malfaisance*, soit quand elle est *instinctive*, soit quand elle est *raisonnée*. La première malfaisance prend le nom de *Cacothélie*, et la seconde, celui de *Cacothymie*. L'adoption du terme *Cacothélie* n'exclut pas celui de *Morosophie*, attendu qu'ils n'expriment pas le même phénomène. « Le premier de ces mots, dit M. Lordat, exprime » un penchant malfaisant, sortant d'un instinct

» pervers qui n'est ni réprimé, ni modifié par une
 » âme dépourvue de raison ; tandis que le second
 » est l'expression d'un appétit instinctif vicieux que
 » la raison toujours présente ne peut ni méconnaître
 » ni ignorer, et qui, par conséquent, met tous les
 » jours l'esprit aux cruelles épreuves de la respon-
 » sabilité de la défense ¹. »

Comme exemples de Morosophie, on peut citer les deux faits rapportés dans *la Presse*, et plusieurs autres analogues recueillis par les auteurs :

« Nous avons vu, à Paris, un jeune poète qui fit
 » volontairement abnégation de sa liberté, et qui
 » s'enferma dans une maison de santé pour se
 » soustraire au penchant homicide.....

» Une autre fois, c'est une mère qui, accouchée
 » depuis dix jours, avait les yeux fixés sur son
 » enfant au berceau, et qui est prise tout-à-coup
 » du désir de le tuer, désir qu'elle ne peut vaincre
 » qu'en sortant précipitamment de sa chambre.....

» C'est une domestique qui maigrit, devient
 » pâle, éprouve des attaques nerveuses, et qui
 » avoue enfin à sa maîtresse que deux fois elle
 » a mis un couperet sur le cou de ses enfants,
 » et que deux fois elle s'est arrêtée en les voyant
 » pleurer ². »

¹ Cours de physiol. hum., 6^e leçon, année 1852.

² Cours de pathol. inter. recueilli et rédigé par A. Latour, 2^e édit., pp. 263-264.

Les trois faits qui précèdent sont extraits des œuvres de M. Andral, l'un des médecins les plus consciencieux et les plus éclairés de la Capitale. J'en lis de semblables dans la *Pathologie générale* de M. Dubois d'Amiens, secrétaire perpétuel de l'Académie impériale de Médecine :

« Comme exemple de Monomanie *instinctive*,
 » Marc cite un chimiste distingué, poète élégant,
 » qui se constitue prisonnier dans une maison de
 » santé du faubourg Saint-Antoine ; il éprouvait
 » souvent le désir de tuer, alors il se mettait en
 » prières, et quand il sentait que sa volonté,
 » luttant avec son instinct, allait fléchir, il se
 » faisait lier les pouces : *ce moyen était suffisant.*

Esquirol rapporte, d'après Gall, « qu'un paysan
 » de vingt-sept ans, sujet à des accès d'épilepsie,
 » éprouvait depuis deux ans un penchant irrésis-
 » tible au meurtre ; dès qu'il sentait l'approche de
 » ce désir, il demandait des chaînes, avertissait sa
 » mère de se sauver ; il était abattu pendant l'accès ;
 » *il savait très-bien que le meurtre est un crime ; il*
 » *se faisait délier après l'accès, et se trouvait heu-*
 » *reux de n'avoir pas tué* ¹. »

Les quelques faits du même genre qu'on trouve dans Pinel, méritent aussi d'être rapportés :

« Un homme livré autrefois à un art mécanique,

¹ Esquirol, *Pathol. générale*, T. II, p. 261.

» et ensuite renfermé à Bicêtre, éprouve par inter-
 » valles irréguliers des accès de fureur marqués par
 » les symptômes suivants : d'abord, sentiment d'une
 » ardeur brûlante dans les intestins, avec une soif
 » intense et une forte constipation ; cette chaleur se
 » propage par degrés à la poitrine, au cou, à la face
 » avec un coloris plus animé ; parvenue aux tempes,
 » elle devient encore plus vive, et produit des batte-
 » ments très-forts et très-fréquents dans les artères
 » de ces parties, comme si elles allaient se rompre ;
 » enfin, l'affection nerveuse gagne le cerveau, et
 » l'aliéné est dominé par *un penchant sanguinaire*
 » *irrésistible* ; et s'il peut saisir un instrument tran-
 » chant, il est porté à sacrifier, avec une sorte de
 » rage, la première personne qui s'offre à sa vue. Il
 » jouit cependant, à d'autres égards, du *libre exer-*
 » *cice de sa raison, même durant ses accès* ; il répond
 » directement aux questions qu'on lui fait, et ne
 » laisse échapper *aucune incohérence dans les idées,*
 » *aucun signe de délire* ; il sent même profondément
 » *toute l'horreur de sa situation* ; il est pénétré de
 » *remords, comme s'il avait à se reprocher ce pen-*
 » *chant formidable*. Avant sa réclusion à Bicêtre,
 » cet accès de fureur le saisit un jour dans sa
 » maison ; il en avertit à l'instant sa femme, qu'il
 » chérissait d'ailleurs, et il n'eut que le temps de
 » lui crier de prendre vite la fuite pour se sous-
 » traire à une mort violente. A Bicêtre, mêmes

» accès d'une fureur périodique, mêmes penchants
 » automatiques à des actes d'atrocité dirigés quel-
 » quefois contre le surveillant, dont il ne cesse de
 » louer les soins compatissants et la douceur. Ce
 » *combat intérieur que lui fait éprouver une raison*
 » *saine en opposition avec une cruauté sangui-*
 » *naire, le réduit quelquefois au désespoir*, et il
 » a cherché souvent à terminer par la mort cette
 » lutte insupportable. »

Dans l'exemple qui va suivre, la Morosophie est encore très-évidente :

« Une fille de service douée, dès sa tendre
 » jeunesse, d'un caractère vif et emporté, sentit
 » se développer, à 30 ans, toute l'effervescence
 » d'un tempérament ardent, quoique d'ailleurs
 » très-sage et très-pieuse, et il s'excita alors *une*
 » *sorte de lutte pénible entre les penchants du cœur*
 » *et les principes sévères de conduite* dont elle avait
 » depuis long-temps contracté l'habitude. Ces com-
 » bats intérieurs et les alarmes d'une conscience
 » timorée la plongeaient quelquefois dans le déses-
 » poir, et lui faisaient chercher les moyens de se
 » détruire, comme de s'empoisonner ou de se pré-
 » cipiter du haut d'une fenêtre. Elle avait recours
 » dans ses perplexités extrêmes à un confesseur
 » compatissant et éclairé, qui cherchait à relever
 » son courage, et qui lui répétait souvent, avec
 » douceur, qu'elle devait s'attacher à Dieu pour

» retrouver la paix du cœur. *Mais je me sens,*
 » répliquait cette fille avec naïveté, *plutôt portée*
 » *vers les créatures que vers le Créateur, et c'est là*
 » *précisément ce qui fait mon supplice*¹. »

Enfin, Félix Plater, qui a été le premier à recueillir des faits de *penchant homicide instinctif*, nous a conservé, dans ses *Observations médicales*, deux histoires fort intéressantes : je laisserai parler M. Lordat. « C'est dans le Premier Livre de cette collection qu'on lit l'histoire d'une femme qui, jouissant de la raison, était tourmentée par une impulsion aveugle de tuer son mari qu'elle aimait tendrement et uniquement ;... elle attribuait cet instinct à une tentative du Diable, et elle ne fit cet aveu à son médecin qu'en versant un torrent de larmes. Après cette histoire, on en lit une autre qui est de la même nature. Une femme, épouse d'un aubergiste, fut tourmentée, pendant toute sa grossesse, du désir de faire périr son fœtus, et, après son accouchement, de tuer son fruit. Cet instinct la mit au désespoir ; elle se crut aliénée, et elle voulut se précipiter pour terminer une vie si affreuse.

» Dans l'un et dans l'autre cas, des saignées abondantes et des purgations dissipèrent ces horribles penchants². »

¹ Pinel, *Traité médico-philos. de l'aliénation mentale*, 2^e édit., pp. 157, 270.

² Cours de physiol., 10^e leçon, 1832.

L'on doit classer encore dans les *Morosophies* les cas d'Hydrophobie où l'on voit les malades, pendant l'odaxisme, demander qu'on les attache, et supplier les personnes de leur entourage de se retirer, pour éviter d'être mordues.

Dans sa polémique engagée présentement avec M. Malgaigne, M. le docteur Kuhnholz a recueilli plusieurs faits décisifs du même genre ; je regrette de n'avoir pu profiter que trop tard des savantes remarques de ce médecin¹.

¹ Voy. *Gazette médicale et Annales cliniques de Montpellier*, année 1855. — Parmi les faits de Morosophie, qu'on ne saurait confondre avec les Vésanies proprement dites, on trouve des individus qui sont portés par instinct non-seulement à l'homicide, mais encore à l'incendie, au vol et à l'ivrognerie. Voici un cas très-remarquable de ce dernier genre :

« M. X..., qui appartient à une famille très-honorable et
 » jouissant d'une assez belle fortune, est atteint de la pas-
 » sion des liqueurs alcooliques. *Quand il se trouve en état*
 » *d'ivresse, il se fait horreur à lui-même ; il s'adresse alors*
 » *des injures en se menaçant, s'il recommence, de s'infliger*
 » *les plus cruelles punitions. Avant-hier, se trouvant en état de*
 » *récidive, il jugea qu'il était inguérissable, et il se condamna*
 » *à mort. Il fit les préparatifs nécessaires pour l'exécution de*
 » la sentence, et se rendit sur le quai de la Mégisserie.

» Ayant aperçu un sergent-de-ville, il alla se poster devant
 » lui. Je vous souhaite le bon soir, Monsieur ; vous allez
 » assister à mon exécution : je vais me brûler la cervelle
 » devant vous. En même temps il porta la main à la poche
 » de son paletot. Le sergent-de-ville croyait d'abord qu'il

XI. Tous les actes de malfaisance réfléchie constituent la *Cacothymie*, c'est-à-dire cette cruauté par laquelle certains hommes doués d'une raison saine s'ingénient à faire le plus de mal possible à leurs semblables, soit par haine, par envie, par vengeance, soit par intérêt. Ici viennent se placer les divers crimes des assassins, des meurtriers, des incendiaires, des empoisonneurs, dont la *Gazette des Tribunaux* nous déroule chaque jour l'horrible trame. Ici viennent se placer tous les artifices, toutes les monstruosité de la tyrannie

» s'agissait d'une mauvaise plaisanterie; néanmoins, il retint
 » le bras de cet individu et s'empara de sa personne. On le
 » fouilla, et on trouva sur lui un pistolet chargé et amorcé.
 » Conduit chez le commissaire de police, et envoyé par ce
 » magistrat au Dépôt de la préfecture, il fit dans la nuit plu-
 » sieurs tentatives pour se suicider; mais elles furent déjouées
 » par la surveillance dont il était l'objet.

» On l'a ramené hier matin chez le commissaire de police.
 » Ce magistrat lui a fait des représentations qui paraissent
 » avoir porté leurs fruits. M. X... a solennellement promis
 » de renoncer à toute tentative de suicide, et d'avoir recours
 » aux moyens les plus énergiques pour dompter sa malheu-
 » reuse passion.» (*La Presse*, du 3 août 1855.)

N'est-ce pas que, dans ce cas, il y a révolte et lutte évidente de la raison contre un mauvais penchant? Ici la raison s'indigne et triomphe de son ennemi : malheureusement c'est le contraire qui arrive le plus souvent.

et du despotisme, s'accomplissant le plus souvent sous le voile exécrable de la raison d'État.

Autour de la *Cacothémie* se groupent, au contraire, toutes les actions malfaisantes qui, n'étant ni motivées, ni fondées sur l'intérêt, proviennent par conséquent d'un instinct pervers, et peuvent non-seulement être nuisibles à la société, mais même à leurs propres auteurs. Les crimes provenant d'un instinct non suffisamment comprimé par la raison rentrent dans cette catégorie, au même titre que les actions des idiots et des crétins qui cassent, déchirent, salissent les objets qu'ils ont sous leurs mains, qui tuent les êtres animés qu'ils rencontrent, font pleurer les enfants, etc. — Je vois presque un exemple de *Cacothémie* dans le fait suivant recueilli par Pinel. On l'a considéré peut-être à tort comme une folie, et il devait entraîner plus qu'une réclusion dans une maison de santé.

« Un fils unique, élevé sous les yeux d'une
 » mère faible et indulgente, prend l'habitude de
 » se livrer à tous ses caprices, à tous les mouve-
 » ments d'un cœur fougueux et désordonné; l'im-
 » pétuosité de ses penchants augmente et se fortifie
 » par le progrès de l'âge, et l'argent qu'on lui
 » prodigue semble lever tout obstacle à ses volontés
 » suprêmes. Veut-on lui résister, son humeur
 » s'exaspère; il attaque avec audace, cherche à
 » régner par la force; il vit continuellement dans

» les querelles et les rixes. Qu'un animal quel-
 » conque, un chien, un mouton, un cheval, lui
 » donnent du dépit, il les met soudain à mort.
 » Est-il de quelque assemblée ou de quelque fête,
 » il s'emporte, donne et reçoit des coups, et sort
 » ensanglanté; d'un autre côté, plein de raison
 » lorsqu'il est calme, et possesseur, dans l'âge
 » adulte, d'un grand domaine, il le régit avec
 » un sens droit, remplit les autres devoirs de la
 » société, et se fait connaître même par des actes
 » de bienfaisance envers les infortunés. Des bles-
 » sures, des procès, des amendes pécuniaires
 » avaient été le seul fruit de son malheureux pen-
 » chant aux rixes; mais un fait notoire met un
 » terme à ces actes de violence: il s'emporte un
 » jour contre une femme qui lui dit des invectives,
 » et il la précipite dans un puits. L'instruction du
 » procès se poursuit devant les tribunaux, et, sur
 » la déposition d'une foule de témoins qui rap-
 » pellent ses écarts emportés, il est condamné
 » à une réclusion dans l'hospice des aliénés de
 » Bicêtre ¹. »

Voilà bien les effets déplorables d'une mauvaise éducation sur un naturel pervers. L'individu ne fait rien, quoique en pleine raison, pour contenir ses mauvais penchants; il s'évertue, au contraire,

¹ Pinel, *loc. cit.*, p. 156.

à en favoriser l'essor. Pourquoi donc n'a-t-il pas été justiciable jusqu'à un certain point?

XII. Voici des faits d'une autre espèce qui appartiennent à cette dernière catégorie. J'ai guéri, à Romans, en 1852, une demoiselle de 18 ans qui avait la fureur de manger le plâtre des murailles. Cette Morosité fut suivie de vomissements, d'une violente céphalalgie fixée sur la région fronto-temporale droite, d'une paralysie de la langue et d'une hémiplegie de tout le côté gauche du corps. Aucune considération ne put la fléchir, ni la détourner de son funeste appétit, jusqu'au jour où elle tomba en paralysie. La veille, encore, après avoir été sermonnée et rudoyée autant par moi que par ses parents, elle profita du sommeil de ces derniers pour s'échapper du lit, gratter les murailles, et en détacher le plâtre qu'elle avalait avec une sorte de rage. Ici donc, la Raison et l'Instinct conservateur étaient dominés et vaincus par l'Appétit morbide.

A Alais, j'ai connu Mlle. L..., petite chlorotique de 3 ans, qui mangeait le sable des murailles, et qui s'étudiait à tromper de toutes les manières la surveillance de ses parents.

Une fille avoua à Sauvages qu'elle avait mangé avec un plaisir infini la croûte qui s'attache aux murailles des latrines.

« Zacutus en a connu une qui, ayant par mé-

» garde goûté ses excréments, en fit dans la suite
 » sa nourriture la plus favorite, au point qu'elle
 » ne pouvait s'en passer sans être malade ¹.

» Il y en avait une autre qui mangeait jusqu'à
 » deux livres de sel par jour, ce qui lui attira une
 » diarrhée bilieuse; ses parents la tancèrent, et lui
 » firent prendre du lait de chèvre chalybé qui la
 » guérit ². »

Il n'est pas de jour où les praticiens ne soient consultés par des filles qui ont la rage de manger du charbon, du poivre, du café, etc... J'en ai soigné une à Alais, d'une vingtaine d'années, qui mangeait, tous les jours et depuis long-temps, de grosses poignées de poudre blanche provenant de la pierre à bâtir. En sortant de la filature de M. Olivier, à l'époque où l'on construisait le nouvel hôpital, elle faisait sa provision pour toute la journée. Quand elle s'aperçut du tort que lui causait cet appétit bizarre, en la rendant pâle comme la mort, elle substitua la farine de froment à la poudre de pierre à bâtir. Cette demoiselle fut quitte de toutes ces excentricités par une affection chloro-

¹ Sauvages, *Nosol. method.*, T. VII, p. 214.

² Il y a présentement à Valence, en Dauphiné, un homme du peuple, âgé de plus de 40 ans, à qui il arrive fort souvent de faire sa nourriture des excréments humains. Je tiens ce fait de M. le maréchal-des-logis de la gendarmerie de Romans; il me l'a certifié à deux reprises.

tique qu'il fallut combattre par des émissions sanguines, avant de recourir aux ferrugineux, et cela à cause de la fièvre intense et des désordres inflammatoires qui éclatèrent du côté de l'estomac.

On n'en finirait plus s'il fallait relater toutes les propensions vicieuses de l'Instinct, surtout si l'on était tenu de parler de celles qui dérivent des appétits sexuels. Là, nous aurions à révéler des turpitudes auprès desquelles les exploits de Messaline, de Don Juan, de Lovelace, ne sont que des ombres légères. Mais je crois en avoir assez dit pour arrêter les conclusions de tout ce qui précède.

1° La vie humaine est agitée par des tendances opposées.

2° Il serait illogique et contraire à l'observation de dériver ces diverses tendances d'une même source.

3° Il y a donc nécessité impérieuse d'admettre un *Double Dynamisme* dans la constitution de l'Homme.

CHAPITRE IV.

XIII. C'est peu que de recueillir des faits; il faut encore les soumettre à une interprétation légitime, afin de pouvoir remonter jusqu'à leur origine, déterminer leur caractère et connaître leur

nature. La Pratique médicale s'accommode de cette appréciation, dont les avantages peuvent s'étendre sur la Morale, sur la Jurisprudence et sur la Politique.

Les instincts dépravés contenus par l'éducation, par la volonté, par les conseils des amis, par la vigilance des parents, par la crainte de l'opinion ou par les soins du médecin, ces instincts finissent, à la longue, par s'épuiser dans le huis-clos ou dans le cercle de la famille. C'est alors à la Morale et à la Médecine à intervenir et à en faire leur besogne. Mais quand ces instincts n'étant plus comprimés par aucune force tendent à se déchaîner contre la société, c'est à la Législation éclairée par la Médecine, à prévenir ou à réparer leurs funestes effets.

C'est alors qu'il importe de remonter jusqu'au principe initial de l'acte vicieux, et de bien déterminer quelle est celle des deux Puissances du *Dynamisme Humain* qui a été primitivement lésée. Une fois cette notion d'initiative, de *pars mandans*, acquise, il devient très-facile d'en déduire, comme conséquence, la nature, le caractère de la *Folie* ou de la *Morosophie*. On parvient aussitôt à savoir s'il est question d'un fait de l'*Ordre Vital* ou de l'*Ordre Mental*; on parvient à établir si la *Propension* est *instinctive* ou *volontaire*, si l'acte de *Malfaisance* est avec *Délire* ou avec plénitude de la *Raison*, et, dans ce dernier cas, si la *Malfaisance*

est *motivée*, *préméditée* de longue main, ou simplement *spontanée*.

Les Pathologistes et les Médecins légistes ont fortement élucidé ces diverses questions. La vérité est que ceux qui ont admis deux Puissances actives dans la constitution de l'homme, sont plus près de la solution du problème que ceux qui s'obstinent à ne reconnaître qu'un seul Principe, soit spirituel, soit corporel. Les Mécaniciens, les Solidistes et les Organiciens sont aussi embarrassés, dans leurs explications théoriques, que ne le furent les Stahliens.

XIV. Les Vitalistes, par l'admission d'une Force spéciale qui se développe en dehors de la sphère de l'Ame pensante, rendent parfaitement compte de tous les phénomènes dont le point de départ est ailleurs que dans cette Ame raisonnable ou dans l'Organisation.

En ce qui concerne cette organisation, il est aisé de prévoir (ceci soit dit à l'adresse de Gall, de Broussais et de tous les Phrénologistes) qu'elle ne peut être le point de départ de la Folie, puisque, au lieu d'être cause active dans l'Economie animale, elle n'est qu'instrument. Pinel, guidé par l'observation attentive des faits, a vu la Folie se manifester et se terminer indépendamment de toute altération de structure du cerveau et de ses enve-

lottes. Écoutons ce bienfaiteur de l'Humanité, qui était aussi un grand médecin : « Un préjugé des plus funestes à l'Humanité, et qui est peut-être la cause déplorable de l'état d'abandon dans lequel on laisse presque partout les aliénés, est de regarder leur mal comme incurable, et de le rapporter à une *lésion organique* dans le cerveau ou dans quelque autre partie de la tête. Je puis assurer que dans le plus grand nombre de faits que j'ai rassemblés sur la manie délirante, devenue incurable ou terminée par une autre maladie funeste, les résultats de l'ouverture des corps, comparés aux symptômes qui se sont manifestés, prouvent que cette aliénation a en général un caractère purement nerveux, et qu'elle n'est le produit d'aucun vice organique de la substance du cerveau, comme je le ferai connaître dans la cinquième section ¹. »

A cette autorité imposante, joignons celle de M. Grisolle, qui nous dit : « Il est cependant incontestable que, dans une foule de cas, l'autopsie ne révèle aucune lésion bien appréciable dans les centres nerveux ; presque tous les partisans les plus exclusifs de la localisation de la folie citent des faits de ce genre.... Leuret dit, avec beaucoup de raison, que personne n'a encore

¹ Pinel, *loc. cit.*, p. 154.

» découvert l'*altération* qui serait la cause immédiate de la Folie ;... que cette maladie ne se manifeste jamais par des caractères physiques et appréciables ;... qu'elle existe quelquefois sans que l'autopsie révèle aucun changement appréciable de texture dans les organes de la cavité cérébro-spinale. M. Lelut, notamment, a rapporté plusieurs faits de ce genre ¹. »

Esquirol, qui a autopsié plus de trois mille cerveaux d'aliénés pour fixer la cause anatomique de la Folie, n'a pu y parvenir. Cela devait être : les deux espèces de perturbations, Vitale ou Mentale, d'où dérive la Folie, ne sont pas susceptibles de tomber sous le scalpel de l'anatomiste. Ce sont des perturbations dynamiques, et par conséquent de l'ordre abstrait. L'observateur matérialiste se brisera toujours contre cet écueil.

Félix Plater, ancien professeur à Bâle et élève de l'École de Montpellier, a donc rendu semblablement un vrai service en distinguant, le premier, les *Penchants homicides* de nature instinctive, de ceux qui ont une autre source. De même Sauvages, en décrivant les maladies qui troublent la raison (*Vesaniæ*), a senti le besoin de faire un ordre à part de ses *Morosités* ou *Bizarreries*, et de les différencier des Folies proprement dites. Cette dis-

¹ Pathol. interne, T. II, 3^e édit., p. 664.

tion est irrévocablement établie dans l'École Hippocratique moderne, grâce aux travaux persévérants, sur cette matière, du professeur Lordat et de plusieurs de ses Collègues.

XV. Dans l'École de Paris, les tendances par trop organiciennes de plusieurs Médecins aliénistes ont paralysé le Progrès Hippocratique qui semblait devoir se réaliser depuis l'heureuse impulsion de Pinel. Pourtant, il est juste de dire que quelques hommes supérieurs, attachés à cette grande École, ont su pousser la génération présente dans le giron de la vérité médicale. MM. Andral et Dubois d'Amiens marchent incontestablement à la tête de ce mouvement de la Capitale, en provoquant l'un et l'autre l'attention des observateurs sur les faits de l'Ordre Dynamique. Ce qui ne veut pas dire qu'il faille toujours accepter, sans critique, toutes les réflexions de ces deux célèbres Pathologistes.

M. Andral, parlant de la *Monomanie Homicide*, distingue plusieurs cas qu'il résume de la sorte :

- » 1° Penchant développé chez les aliénés ;
- » 2° Individus qui ne présentent des signes d'aliénation que quelques jours ou quelques heures seulement avant de commettre le crime ;
- » 3° Individus qui ne sont privés de leur raison qu'au moment de commettre le crime ;
- » 4° Cas bien constatés, mais heureusement plus

» rares, dans lesquels l'individu qui commet le crime n'a montré *aucun signe d'aliénation, ni avant, ni pendant, ni après.* »

Cette distribution des faits est des plus exactes. Il répugne pourtant à la raison de classer résolument parmi les *Monomanies*, dans l'acception ordinaire que l'on donne à ce mot, les cas d'Homicide où il n'y a pas le moindre signe d'aliénation mentale, quel que soit l'instant où l'on observe l'individu. Pour caractériser une Monomanie, une véritable Folie, il faut au moins un trouble quelconque, plus ou moins persistant, de la Raison. Or, dans les cas précités, il ne se passe rien de semblable.

Maine de Biran a pensé que, pour qu'il y ait aliénation, il faut « que l'individu, ayant perdu son activité libre et la conscience du Moi, n'exerce et ne puisse exercer aucune des facultés qui se rattachent à sa volonté et à sa conscience, comme la perception, l'attention, le jugement et la mémoire ; que s'il exerçait une seule de ces facultés, il aurait la conscience du Moi, et dès-lors ne serait plus aliéné ; qu'enfin, tant que l'empire sur soi-même existe au degré le plus bas, il n'y a point d'aliénation proprement dite ¹. »

¹ OEuvres philosophiques de Maine de Biran, 4^e volume, par V. Cousin : *Nouvelles considérations sur le rapport du Physique et du Moral.*

Cette manière de considérer la Folie, par l'un des Philosophes modernes qui ont le mieux saisi les rapports du Physique et du Moral de l'homme, avait sans doute pour but d'exclure du domaine de la Folie tous les cas incertains, où il existe plutôt une *Morosophie*, une *Morosité*, qu'une véritable perturbation de l'esprit.

Quoi qu'il en soit, cette définition rigoureuse n'a pas été accueillie de tous les Pathologistes, dont les uns l'ont trouvée *fausse et étroite*¹, et lui ont opposé ces remarques de M. A. Royer-Collard, ancien médecin à Charenton : « Le Moi, dans les » différents degrés de l'aliénation, n'est presque » jamais perdu ou éteint d'une manière complète. » Les opérations intellectuelles dont l'activité libre » est le principe, sont tantôt suspendues, tantôt » continuent de s'exercer d'une manière plus ou » moins imparfaite, plus ou moins irrégulière. Il y » a plus : il est des cas où la volonté cesse d'être » libre, sans cesser pour cela d'être active. C'est » une grande erreur de croire que l'aliéné soit im- » puissant à opérer certains actes qui nécessitent le » concours des facultés intellectuelles. C'est ainsi » que l'aliéné reconnaît des personnes ou des objets » qu'il a vus précédemment, se rappelle une foule » de circonstances dans lesquelles il a été acteur » ou témoin, forme des projets et combine avec

¹ A. Tardieu.

» suite et un art infini les moyens de les exécuter, » ne montre souvent qu'une partie des mouvements » qui l'agitent et cache avec soin ce qui pourrait » lui nuire ; en un mot, *exerce évidemment la* » *perception*, la *mémoire*, l'*attention* et le *juge-* » *ment*¹. »

Il y a à distinguer, parmi les actions des aliénés, celles qui sont instinctives et automatiques, de celles qui dépendent d'une volonté libre et parfaitement ordonnée. Or, les actions de ce dernier genre sont des plus rares chez l'aliéné ; et il faut bien qu'il en soit ainsi, sans quoi il serait ridicule de le considérer comme aliéné.

Sans doute, le Moi n'est pas totalement aboli dans l'aliénation mentale ; mais les opérations de ce Moi sont incohérentes, désordonnées le plus souvent, et quand elles ont un but, ce but diffère de celui que l'on se propose dans l'état normal. Les aliénés peuvent avoir des idées et manifester des actes qui supposent l'exercice des facultés intellectuelles ; mais ces idées sont fausses et les actes déréglés. Le véritable ciment de toutes ces opérations, la raison, fait défaut. Les concaténations physiologiques qui persistent, et dont on pourrait arguer en faveur de la persistance de la raison, s'observent semblablement chez les êtres réputés

¹ Voy. l'excellent Manuel de pathologie et de clinique médicales, par M. A. Tardieu, p. 470.

non raisonnables, ce qui prouve ou qu'elles doivent être rapportées à une autre source, ou qu'elles peuvent s'exécuter, soit en l'absence, soit pendant la suspension temporaire d'une Raison directrice.

Que si la conception de Maine de Biran sur la Folie est trop étroite, il faut avouer que celle de Royer-Collard est beaucoup trop large. Ce dernier défaut est, du reste, commun à beaucoup de Pathologistes de notre siècle. Trompés par une observation incomplète, plusieurs confondent les actes instinctifs avec les actes raisonnés; et, inspirés par une fausse philanthropie, ils arrachent souvent des mains de la Justice le glaive qui devait frapper de véritables criminels.

XVI. Nous ne sommes pas encore en possession d'une bonne théorie de la Folie. Les uns, les Stahlens, dérivent exclusivement cette maladie d'un désordre de la Raison; les autres, les Organiciens, ne voient partout que lésions anatomiques du cerveau ou de ses annexes; les Vitalistes pur sang seraient portés à ne tenir compte que des vices de l'Instinct ou des modes affectifs de la Force Vitale. Le Médecin Hippocratiste, ne se guidant que d'après la rigoureuse interprétation des faits, tient compte de tous les éléments constitutifs de l'homme, et rapporte à chacun d'eux la part d'in-

fluence qu'il exerce sur la formation et le développement de la Folie.

Les Médecins qui ont à élucider des questions relatives à l'Aliénation mentale, feront bien de se pénétrer de ces belles remarques du professeur Lordat : « Les Maladies Vésaniques ont des formes » assez différentes pour qu'elles soient susceptibles » de division. Comme je ne dois m'occuper ici que » du *Phénomène Initial* de chaque cas, il me semble, » d'après un grand nombre de faits, que ce phéno- » mène réside tantôt dans le Sens Intime, tantôt » dans la Force Vitale, tantôt dans l'altération de » l'instrument cérébral, tantôt dans l'Association » de deux ou des trois éléments....

» Les Sensations, leur appréciation, la Logique, » les Affections, la Volonté des Aliénés et des » hommes atteints de Délire fébrile, prouvent évi- » demment que, chez eux, les Deux Puissances ne » sont plus dans leur relation normale. Leurs » Fonctions Pananthropiques obéissent à des lois » bizarres, ou suivent des impulsions anarchiques; » de sorte que les formes de ces phénomènes ont » besoin d'une place à part, et leur enchaînement, » d'une autre théorie.

» Mais cette idée de rupture de l'Ordre ne suffit » pas. Je crois pouvoir trouver dans les Affections » des Deux Puissances et dans les Altérations dont » le mécanisme est susceptible, des sources de dif-

» férences essentielles. La Pensée s'exerce par la
 » coopération d'un Agent Intelligent susceptible
 » d'affections, et par conséquent faillible; d'un
 » Exécutant Actif, habituellement obéissant, mais
 » parfois inexact, affectible, sujet aux morosités,
 » aux hallucinations, etc., et par conséquent indo-
 » cile; d'un instrument très-sujet à se détraquer.
 » Si la Pensée est viciée, à qui la faute? Voilà
 » le problème qu'il faut résoudre dans chaque cas.

» Un très-grand nombre de faits me paraissent
 » se rapporter à une de ces causes, plusieurs à une
 » réunion de deux, et d'autres à toutes les trois
 » à la fois....

» Cette recherche généalogique, ajoute le même
 » auteur, n'est point une spéculation subtile; c'est
 » une analyse pratique sans laquelle la Médecine
 » ne saurait être exercée ¹. »

XVII. On peut déduire maintenant que le principe initial de la Folie ne réside pas toujours dans le Sens Intime; mais on ne saurait admettre que la Folie puisse exister sans un trouble quelconque de ce dernier élément. Quand cet élément ne prend aucune part à la Fonction Vésanique, il s'agit plutôt alors de quelque *Morosité*, de quelque *Morosophie*, de quelque *Penchant Instinctif*.

¹ Lordat, *Ébauche du Plan d'un Cours complet de physiologie humaine*.

Les faits de ce genre n'étaient pas inconnus du célèbre Pinel, nous l'avons déjà vu; il décrit parfaitement le *Penchant Homicide Instinctif*, mais il montre de l'embarras pour le classer et le dénommer, parce qu'il ne sait pas le rapporter à sa véritable source. Il le comprend, en effet, parmi les *Manies*, et il l'appelle *Manie sans délire*: deux mots anti-logiques qui jurent de se trouver ensemble, et qui équivalent à cette autre locution: *Folie sans folie*.

En divers endroits de son beau livre, Pinel appelle *automatiques* les actes auxquels il a été fait allusion jusqu'à présent, et M. Dubois d'Amiens l'approuve entièrement sur ce point, parce que, dit-il, si ces actes étaient *instinctifs*, ils auraient un but particulier, celui de *conserver* et non celui de *tuer*. Mais, malgré l'autorité de l'illustre Académicien, un *Instinct* ne peut-il pas être vicieux, pervers, dépravé, et alors, au lieu de tendre à la conservation d'un système, ne doit-il pas travailler à sa ruine? Il en est, sans doute, de l'*Instinct* comme de toutes les facultés de la *Force Vitale*: il peut coopérer à l'état de santé comme à l'état de maladie, à l'ordre comme au désordre de l'économie.

Il me semble, d'ailleurs, que M. Dubois d'Amiens interprète mal les phénomènes d'*automatisme*, en ne les supposant observables que chez les êtres qui sont privés d'intelligence. « Pour ce

» qui est de l'Automatisme, dit-il, nous le retrouvons d'autant plus *pur*, plus évident que l'*Intelligence* et l'*Instinct* auront été frappés de *nul-lité*¹. » D'après cela, cet ordre de phénomène devrait être conçu sans actes intellectuels préalables, sans but déterminé, sans résultat de conservation. Or, c'est en cela précisément que me paraît consister l'erreur.

Un automate est un corps qui ne se meut qu'après avoir reçu une impulsion ; il ne peut rien par lui-même. Il faut qu'on le monte et qu'on le dirige. Mais une fois l'impulsion donnée, il peut exécuter une série de mouvements ayant un but, une fin. Tel est le cas des muscles soumis à la *Volonté*, et qui, une fois incités par cette force, se livrent à une foule d'actes simultanés ou successifs et parfaitement coordonnés, quoique l'attention de l'individu se soit portée sur d'autres objets. L'impulsion a été donnée, le mécanisme va tout seul, comme le rouage d'une machine : on dirait qu'un ouvrier caché au sein de ces rouages est chargé de l'exécution.

Ainsi, pour citer quelques exemples, le siveur qui ne discontinue pas de chanter une bonne partie du jour, sans préjudice du travail qu'il tient à la main ; le voyageur qui fait plusieurs kilo-

¹ Dubois d'Amiens, *Pathol. générale*, T. II, p. 206.

mètres de chemin, fumant sa pipe, absorbé par ses affaires, et ne songeant pas même qu'il est en route ; la religieuse qui file les nœuds de son cha-pelet, et qui débite force *Pater* et *Ave Maria*, oubliant qu'elle est à l'église ou en prière ; la bonne vieille qui tricote son bas ou tourne son fuseau, sans interrompre un seul instant la conversation avec la voisine ; enfin, la jeune demoiselle qui parcourt des mains, avec la rapidité de l'éclair, le clavier de son piano, et en tire des sons très-réguliers, portant ailleurs une attention dont les doigts n'ont plus besoin : toutes ces personnes-là exécutent des mouvements *véritablement automatiques*.

Or, ces mouvements, parfaitement coordonnés, supposent, contrairement à l'opinion de M. Dubois, une Intelligence préalable. Cette intelligence, il est vrai, se retire momentanément du service une fois qu'elle a prescrit ses ordres. Les mouvements observés chez les idiots ne sont pas de cet ordre, quoi qu'on en dise : ils sont plutôt de nature instinctive, et analogues à ceux des végétaux et des animaux. Il n'y a peut-être que l'homme raisonnable qui soit capable de mouvements automatiques ; car si les mouvements des animaux dépendent de quelque volonté, il faut reconnaître que cette volonté est *ordonnée* et non pas *libre* comme celle de l'homme. Les végétaux et les animaux ne

sont pas maîtres de changer leur destinée, d'abrégier leur existence, etc. ; ils sont impitoyablement subordonnés à l'empire du *fatum*. Rien de semblable ne se passe chez l'Homme, être libre, perfectible, capable de modifier sa nature, d'améliorer ou de détruire sa condition.

Comment se fait-il que M. Dubois, qui a si bien distingué dans l'Homme les déterminations *instinctives* des déterminations *raisonnées*, ne se soit pas servi de cette distinction si lumineuse pour faire la part de chaque Puissance du Dynamisme dans la manifestation des diverses espèces de Folie ? Comment se fait-il surtout qu'il ne s'en soit pas servi pour ne point classer résolument tous les *Penchants Homicides* parmi les *Monomanies* ?

XVIII. Cette critique pourrait s'étendre à beaucoup d'autres Pathologistes de l'École de Paris, mais j'en fais grâce au lecteur, dans l'espérance que M. le professeur Requin, qui est si profondément versé dans l'étude de l'Hippocratisme, ne manquera pas de dépouiller ces questions de toutes les difficultés qu'elles présentent¹.

Du reste, quelques Médecins spécialistes ont déjà

¹ Depuis que ces lignes sont écrites, M. Requin est descendu dans la tombe, emportant les regrets de tous les amis de la science, et laissant inachevé son savant *Traité de pathologie interne*.

senti le besoin d'admettre deux variétés dans la Monomanie Homicide, l'une *instinctive*, l'autre *raisonnante*. Marc a été de ce nombre. Bien que Esquirol et Georget aient fait remarquer que la Monomanie Homicide est toujours *raisonnante*, cela ne veut pas dire qu'elle soit toujours raisonnable, ni qu'elle ait par conséquent son phénomène initial dans le Principe Pensant. Esquirol était si éloigné de cette dernière opinion, qu'il a dérivé la *Manie* d'un désordre primitif des facultés *intellectuelles*, et la *Monomanie* d'un délire des facultés *affectives*. Selon cet auteur, le trouble de l'intelligence entraîne le délire des passions et des déterminations, et au trouble des facultés affectives l'on voit succéder et le trouble et le délire de l'intelligence. Je doute fort que cette théorie, non suffisamment confirmée par les faits, fasse jamais bien avancer la question des Monomanies.

Toutefois, la distinction d'Esquirol en facultés *intellectuelles* et en facultés *affectives*, quoique insuffisante, est déjà un grand pas vers la réalité. Indépendamment, en effet, de l'Instrumentation dont les désordres peuvent provoquer la Folie, le corps humain est nanti de trois *Pouvoirs spéciaux* : le pouvoir *intellectuel*, le pouvoir *moral* et le pouvoir *vital*. Chacun de ces pouvoirs est doué, à son tour, de facultés qui lui sont propres ; il est capable de modes particuliers et caractéristiques.

Les plus simples de ces modes peuvent être appelés *idées* de l'Intellect, d'où partent les déterminations raisonnées, *idées* morales ou affectives qui ne sont autres que les passions, et *idées* vitales. Les idées vitales représentent les *idées morbifiques*, pour parler le langage de Galien et de Van-Helmont, langage qui a été accueilli dans l'École de Barthez à cause de sa justesse, et qui s'y maintient malgré le ridicule que Broussais a voulu lui prêter¹. Parmi ces idées morbifiques l'on doit comprendre non-seulement les affections pathologiques ordinaires, mais encore les vices de l'Instinct par lesquels certains individus se sentent portés au crime. Il en est qui prétendent avoir *une idée*; d'autres se disent poussés par *une voix*, comme pour prouver que ces idées qui les dominent ne sont pas de l'Ordre Mental, ou qu'elles n'ont pas leur principe initial dans le Sens Intime.

Des trois pouvoirs actifs qui sont dans l'Homme, partent à chaque instant des déterminations radicalement différentes, lesquelles peuvent agir isolément ou concurremment, et présenter ainsi plusieurs modes d'association qui expliquent les nombreuses formes de la Folie.

¹ Barthez, *Éléments de la science de l'homme*; — Lordat, *Exposition de la doctrine de Barthez*; — Dupré, *Manuel de clinique médicale*, trad. d'Hildenbrand, Introd., p. x; — Ch. Anglada, *Traité de la contagion*, T. I, p. 20.

Lorsqu'un sujet n'est capable que d'*idées vitales*, ou mieux s'il ne présente que des déterminations *instinctives*, il ne peut pas y avoir chez lui Folie proprement dite. Les Idiots sont dans ce cas, de même que tous les Morosophes, chez qui l'affection morbide de l'Instinct n'altère nullement l'empire de la Raison.

Dans la *Manie* et les *Monomanies*, les trois ordres d'idées ou de déterminations peuvent se faire jour, mais avec prédominance de celles d'un ordre sur les autres, ce qui contribue à distinguer et à caractériser le genre de Folie.

La *Démence*, qu'il ne faut pas confondre avec l'*Imbécillité accidentelle*, étant une Folie par privation, par affaiblissement plutôt que par perturbation des facultés intellectuelles, il en résulte, lorsqu'elle est confirmée, que l'individu tombe de plus en plus sous l'empire des *idées affectives* et des *idées vitales*; c'est-à-dire que l'individu n'écoute plus que les Passions et les Appétits gravite, presque à vue d'œil, vers l'état bestial.

On s'expliquera peut-être mieux maintenant pourquoi la théorie d'Esquirol est à la fois insuffisante et défectueuse, quoique reposant sur deux données exactes. Il n'y a pas de motif qui nous oblige à penser *à priori* que le principe initial de la *Manie* ou de la *Monomanie* soit plutôt d'origine *mentale* que d'origine *morale*; mais l'observation

nous fait reconnaître que le point de départ de la Folie est souvent dans l'*élément vital* de l'Homme. Dès-lors, les trois Pouvoirs actifs de la Nature Humaine peuvent se disputer la priorité et la prééminence dans la formation de la vésanie. Leur coopération peut être plus ou moins assurée, leur concours plus ou moins intime, plus ou moins isolé. C'est même de l'action différemment combinée de ces divers éléments, que naissent les formes et les genres de cette famille pathologique.

XIX. Cette appréciation générale de la Folie diffère sans doute beaucoup des théories ordinaires ; mais elle me paraît plus large, plus compréhensive que la plupart d'entre elles. Elle a, au moins, l'avantage de délivrer de l'embarras qu'éprouvent ceux qui s'obstinent, à l'exemple des Stahliens ou des Organiciciens, à dériver la Folie d'un seul élément de la constitution de l'Homme. Elle agrandit même la théorie vitaliste, puisqu'elle en élargit la base dichotomique, en ajoutant le pouvoir *moral* ou *affectif* aux pouvoirs *vital* et *intellectuel*¹. La justesse de cette appréciation devient encore plus évidente lorsqu'on l'applique à l'étude des Passions, comme je tâcherai de le prouver dans un travail que je prépare sur ce sujet.

¹ C'est ici où je me plais à reconnaître l'influence qu'ont eue sur moi les idées de M. le professeur F. Ribes.

Ainsi, pour résumer ce paragraphe, l'Idiotie, la Manie, la Monomanie et la Démence ne doivent pas être réputées Folies au même degré, ni être considérées comme quatre espèces d'un même genre pathologique. En outre, dans chacune de ces quatre formes de la Folie, il est toujours essentiel de distinguer quel est celui des trois éléments formateurs qui prédomine ou qui a pris l'initiative sur les autres.

Quelle que soit donc l'exactitude des quatre divisions nosologiques généralement admises, il importe de maintenir dans la science :

1° Les *Morosités* de Sauvages, comme exprimant très-bien les bizarreries et les caprices de l'Instinct ;

2° Les *Morosophies* de M. Lordat, comme indiquant admirablement les combats qui surviennent entre les deux puissances du Dynamisme ;

3° Les *Cacothymies* et les *Cacothélies*, comme révélant les mauvaises tendances non réprimées de l'une et de l'autre puissance ;

4° Quant aux *Psychomachies*, sans être des Folies, elles peignent trop bien les agitations intérieures de l'Ame, ses luttes non apparentes, pour n'être point comprises dans une histoire générale des maladies de l'Esprit.

Les *Penchants pervers*, de la nature de ceux que *la Presse* nous a fourni l'occasion de décrire, sont

des *maladies de l'Instinct*. Or, une maladie de l'Instinct n'est pas une Folie ; elle ne le devient qu'en troublant consécutivement la Raison. Cette Raison est parfois assez forte pour lutter pendant un certain temps. Si des moyens curateurs sont alors employés avec convenance, il peut se faire que la Folie n'ait pas le temps de se former. Les deux malades de Félix Plater furent guéris par des saignées abondantes et par des purgations. Pinel a semblablement obtenu la guérison de la servante dont il a été parlé ci-dessus.

XX. Mais si les maladies de l'Instinct ne constituent pas des Folies, il s'ensuit, comme conséquence naturelle, que les individus que ces maladies poussent au crime sont responsables de leurs méfaits. La Société doit, sans doute, se montrer plus indulgente envers ceux qui ont résisté longtemps à leurs funestes penchants ; elle ne peut pas les traiter avec la même rigueur que ceux qui commettent des actions criminelles sans la moindre hésitation, ou même par industrie. Lacenaire, par exemple, ne doit pas être mis sur la même ligne de Cousin, le malade de Buffon. Mais aussi l'on ne doit pas absoudre ce dernier avec la même facilité que le malheureux dont l'aliénation d'esprit est réellement incontestable : les rigueurs de cette conséquence sont même plus applicables aux pré-

venus chez qui la *Morosophie* est beaucoup moins évidente.

La Morale fait un devoir à tout homme honnête de résister aux penchants qui l'entraînent vers le mal. Tant que les notions du Bien et du Mal, du Juste et de l'Injuste, ne seront pas perdues pour le monde, cette résistance sera considérée comme une vertu nécessaire à la conservation de la Société. La Législation elle-même, qui n'est qu'une consécration de la morale, doit solliciter l'homme vers le même but, c'est-à-dire vers le bien. Que penserait-on, par exemple, d'une Cour de justice qui, dominée par un faux sentiment d'humanité, voudrait soustraire aux justes exigences de la Loi des hommes sciemment criminels, des hommes qui ont toute la raison nécessaire pour connaître le mal, pour l'éviter, et qui ne le fuient pas ; des hommes, en un mot, qui préfèrent au bien public la satisfaction momentanée d'un désir sanguinaire ?

A l'affaire de Balaklava, l'opinion publique a blâmé les Tunisiens de n'être pas restés fermes et inébranlables au poste de bataille qui leur avait été assigné. Ce défaut de résistance a été un moment compromettant pour toute l'armée. Supposons un instant que les Anglais eussent fait de même à la glorieuse affaire d'Inkermann : où en serions-nous aujourd'hui ? Où en serait peut-être le siège de

Sébastopol? Eh bien! dans le monde moral il en est de même. Un Instinct Homicide non comprimé peut avoir les plus terribles conséquences, surtout quand la mauvaise action est dirigée contre quelque Chef d'état.

Ces maximes paraîtront peut-être étranges à une époque où maints Publicistes à manche large, pérorant pour qu'on lâche la bride à tous les Instincts, à toutes les Passions, allèguent que ce sont là de puissants ressorts, des forces vives dont la Société doit savoir profiter. Ces hommes-là raisonnent en morale à peu près comme la Mère de Mme. Georges Sand : « Je n'ai pas été habituée », disait-elle, « à raisonner mes sentiments ; je vais » comme je me sens poussée, et tout ce que mon » cœur me conseille, je le fais sans en demander la » raison à mon esprit ¹. » Je crois qu'un homme sensé et jaloux du bonheur de ses semblables fera mieux de s'en tenir à la moralité du passage suivant, emprunté au Nestor de la Physiologie de notre siècle :

« Il faudra bien ne pas confondre un Penchant Instinctif, quelque entraînant qu'il soit, avec la Folie. Il est des Philanthropes zélés qui voudraient dispenser ceux qui en sont accusés de toute *imputabilité*. On peut appliquer à cette Secte ce que

¹ Histoire de ma vie, chap. IV (*Presse* du 5 janvier 1855).

Pascal disait d'un Corps célèbre, dont la morale était fort indulgente : *Qui tollit peccata mundi*. Suivant eux, un Penchant pervers peut être d'une violence telle que la liberté de l'individu est anéantie, et que les actions les plus atroces sont irresponsables, puisqu'elles n'obéissent point à une volonté réfléchie, mais seulement à un penchant irrésistible.

» Dans une Dissertation d'Esquirol sur la *Manie Homicide*, insérée dans la traduction de la *Médecine Légale* de M. Hoffbauer, l'Homicide des hommes qui jouissent de la raison est regardé comme un acte aussi peu imputable que celui des aliénés. Un homme atteint de cette Morosité « est » entraîné par un instinct aveugle, par une *idée*, » par *quelque chose d'indéfinissable* qui le pousse à » tuer ; et même alors que sa conscience l'avertit de » l'horreur de l'acte qu'il va commettre, la volonté » lésée est vaincue par la violence de l'entraîne- » ment, l'homme est privé de la liberté morale, il » est en proie à un délire partiel, il est monoma- » niaque, il est fou. » Je ne puis pas admettre cette Folie momentanée. Esquirol raconte un grand nombre de faits d'après lesquels la Raison peut toujours être la plus forte. Plusieurs crient pour qu'on les enchaîne ; d'autres fuient ; il en est qui prennent l'instrument du meurtre et qui le jettent au moment de s'en servir ; un grand nombre avertis-

sent avec instance les individus menacés. L'homme qui jouit de la Raison et qui succombe, ou sans combat, ou avec indifférence, est un scélérat qui préfère l'intérêt de son Égoïsme à celui de l'Humanité. Il ressemble au Libertin qui, méprisant les lois sociales, ne tient aucun compte de la pudeur, de l'honneur, de la tranquillité des familles, et qui n'obéit qu'à l'impulsion de la Nature. Il professe la morale de ces Théodosiens dont parle Montaigne, « qui trouvent juste ou sage le larcin, le sacrilège, toute sorte de paillardise, s'il cognoist qu'elle luy soit profitable ¹. »

CHAPITRE V.

XXI. Il importe maintenant de prévenir les objections qui pourraient s'élever contre l'opinion que je viens d'émettre en pathologie mentale. Esquirol, dans sa *Note sur la Monomanie Homicide*, distribue en trois groupes tous les faits qu'il rapporte : 1° désir de tuer fondé sur des motifs chimiques ; 2° désir de tuer sans motif aucun, mais

¹ Lordat, *Ébauche du Plan d'un Cours complet de physiologie humaine*, p. 75.

avec résistance au penchant ; 3° désir de tuer sans motif encore, mais le penchant étant plus fort que la volonté, le meurtre est commis. Ce sont là, dit-il, trois degrés d'une même affection, lesquels ne diffèrent que par la violence de l'impression ¹. Ces faits ont la plus grande analogie avec ce qu'on observe dans les Folies partielles ou les Monomanies. Enfin, la conclusion est qu'on ne peut imputer à ces individus aucune criminalité ².

En effet, admettre indistinctement un état de monomanie pour les individus de la première et de la troisième catégorie, c'est en même temps proclamer l'absolution de leurs crimes. Esquirol, par conséquent, s'est inscrit contre cette proposition, véritable boussole des Cours d'assises, à savoir : « *que ceux qui succombent sont criminels parce qu'ils n'ont pas assez combattu pour triompher.* » Et en cela, il a été beaucoup trop complaisamment suivi par plusieurs Médecins légistes, entre autres par MM. Eusèbe Dessale et Briand.

Ce dernier Médecin, soutenant la thèse que *l'homme n'est pas toujours libre, que la monomanie exclut la culpabilité*, etc., s'exprime en ces termes : « Est-ce que la Folie n'a pas, comme les autres maladies, des degrés différents d'intensité ? Une inflammation qui ne tue pas le malade n'est-elle pas

¹ Esquirol, *Note sur la monomanie* dans l'ouv. d'Hoffbauer.

² Briand et Bresson, *Manuel complet de méd. lég.*, p. 460.

» une inflammation, tout aussi bien que celle qui
» cause la mort ?

» Dira-t-on que tout homme qui a la conscience
» de son être peut résister à ses penchants, lorsque
» ces penchants révoltent les sentiments naturels ;
» qu'il doit puiser des motifs de résistance non-
» seulement dans la crainte du châtement, mais
» aussi dans la religion, dans les devoirs sociaux ?
» Mais si l'intelligence, si la sensibilité morale
» peuvent être perverties ou abolies, pourquoi la
» *Volonté*, ce complément de l'Être intellectuel et
» moral, ne pourrait-elle pas éprouver seule les
» mêmes perturbations, le même anéantissement ?
» Parce que nous ne pouvons expliquer ces incon-
»cevables vicissitudes, est-ce une raison pour les
» nier ? Concevons-nous davantage les lésions de
» l'intelligence ou de la sensibilité ¹ ? »

Oui, certainement, une même espèce de Folie peut être plus ou moins intense selon les individus. Mais il a été dit ci-dessus que les Folies ne sont pas toutes du même genre. Dès-lors, elles ne sont pas toutes passibles ni des mêmes interprétations, ni du même traitement, ni du même mode de répression. Celui qui tue dans un moment de fureur ou de délire doit être distingué de celui qui tue pour satisfaire un mauvais penchant, sans donner signe

¹ Briand et Bresson, *loc. cit.*, p. 464.

d'aliénation mentale, à moins que de vouloir tout brouiller dans la science.

La comparaison tirée de l'inflammation est mal choisie ; car cette affection, une fois formée, reste toujours identique à elle-même, quels que soient les lieux où elle se développe et quels que soient ses résultats, attendu qu'elle ne peut avoir qu'une seule nature, quoique pouvant changer de génie ou de caractère. L'inflammation consiste constamment en une modification organico-vitale ; elle ne procède que du seul élément de la Vitalité. La Folie, au contraire, peut mettre à contribution tous les éléments constitutifs de l'économie, et procéder tantôt de l'un, tantôt de l'autre.

Dans l'intérêt de son plaidoyer, M. Briand fait éprouver à l'Âme une espèce de mutilation dont elle n'est pas susceptible ; il voue chacune de ses facultés, voire même la *Volonté*, à l'anéantissement, et il croit à tort que cette puissance psychique peut survivre à l'abolition de son acte fondamental. La Raison est la puissance souveraine de l'homme ; elle tient sous son empire toutes ses facultés constitutives ; la *Volonté* elle-même ne saurait s'affranchir de cette tutelle. Quand l'homme perd son *libre arbitre*, il perd donc aussi sa raison. C'est là une conséquence forcée, car la *Volonté* est à la raison ce que l'ombre est au corps : l'une ne peut exister sans l'autre. Tant que l'homme

a conscience de son état, de son être, il est libre; on a beau le mutiler, détruire une à une toutes ses facultés, la Volonté survit à la débâcle de toutes les autres facultés de l'Ame pensante. Qu'on l'enchaîne, qu'on le garrotte, qu'on le jette au fond des cachots, qu'on le soumette aux tortures les plus horribles, l'homme peut toujours, *in petto*, protester contre ses bourreaux. « Il est littéralement vrai que, devant Dieu et la conscience, » le prisonnier est libre au fond d'un cachot. Un » esprit aveuglé, des bras enchaînés rendent inutile l'usage de la liberté, mais ne la suppriment pas¹. »

XXII. Il ne faut pas être victime de l'artifice de plusieurs Médecins aliénistes, qui, à côté de faits de véritable *Monomanie Homicide*, ont rapporté des faits de simple *Morosophie*, et qui, les confondant en masse, voudraient les soustraire tous également à la sévérité de la Loi.

Certes, la Monomanie n'est point une chimère, quoi qu'en ait dit M. Dupin, dans le procès de d'Arzac, et quoi qu'en aient pensé quelques Méde-

¹ Jules Simon, *Le devoir*, p. 25. — Cousin avait déjà dit : « Pouvoir libre que je suis, j'exerce ma liberté d'une manière » ou d'une autre, et alors même que je ne l'exerce pas, je » sais que je suis encore maître de le faire. »

cins de Villefranche, trop prompts à se décider¹. Des faits innombrables et presque quotidiens n'en constatent malheureusement que trop l'existence. Cette *Folie partielle*, quand elle existe, est suffisante pour faire absoudre un accusé, et pour excuser les actes de malfaisance commis par ceux qui en sont atteints, malgré l'opinion contraire d'un avocat-général, M. de Peyronnet fils, et de lord Hale; opinion qui ne prévaudra jamais contre la puissance des faits, ni contre l'autorité parfaitement assise de la science médicale. La Loi n'a donc aucune prise sur la *Monomanie Homicide*.

Mais il n'en est pas de même en fait de *Morosophie Homicide*. Ici, la Loi reprend entièrement ses droits; ici, en effet, l'individu jouit de la parfaite intégrité de sa raison; il possède son libre arbitre; il peut, il doit par conséquent s'abstenir de mal faire. Ne perdons pas de vue cette définition d'Aristote : *L'homme est un animal politique*. L'homme est donc né pour la Société. Faisant partie de cette Société, il ne doit ni l'attaquer, ni la troubler, ni la détruire; il reste justiciable de tous ses actes. La Société, organisée pour la conservation de tous ses membres, est comptable,

¹ Les docteurs Humbert, Perret et Burnier ont nié la monomanie homicide et fait condamner la femme Jeanne Detroches : cette condamnation ne fut pas confirmée par les jurés.

à son tour, des actions bonnes et mauvaises de ces derniers. C'est pour cela que nous la payons, à le droit de dire arrogamment un taillable¹. Une Société en pleine civilisation doit donc avoir des institutions qui lui donnent un pouvoir suffisant de surveillance ou de répression sur ceux de ses membres qui travaillent à en déranger l'équilibre. La sollicitude de cette Société doit même être des plus vives à l'égard des *Morosophes Homicides*, qui choisissent de préférence pour victimes leurs plus proches parents, leurs amis, leurs voisins. Il en est peu, en effet, qui, à l'exemple de Jobard, aillent frapper les personnes qu'ils n'ont jamais vues.

XXIII. Il ne faut pas non plus se laisser influencer par quelques jugements rendus par diverses Chambres, et dont on voudrait invoquer l'autorité et l'exemple pour absoudre complètement les *Morosophes Homicides*. La Chambre des mises en accusation de la Cour royale de Riom déclara, en 1826, n'y avoir pas lieu à poursuivre criminellement Jacques Mounin, quoique ayant homicidé trois individus et maltraité indistinctement tous ceux qu'il rencontrait. C'est que Mounin

¹ La Société est prise ici pour l'État, qui en est la plus haute expression et le moyen de conservation. C'est le *tout* pris pour la partie. Chaque membre de la Société est, du reste, intéressé à la conservation du *tout*.

avait déjà donné d'autres signes extérieurs de folie et d'aveugle fureur; il était même atteint d'épilepsie, affection qui se termine fort souvent par la Folie. C'était donc un être qui devait inspirer de la pitié après avoir inspiré de l'effroi, et qu'on devait renvoyer dans une maison de santé. Il n'y a pas dans ce fait l'ombre la plus légère de *Morosophie*; ce jugement n'est donc pas applicable à cette dernière affection.

Il n'en est pas de même de l'exemple rapporté par Pinel et cité ci-devant¹. Dans cet emportement maniaque *sans délire*, il s'agit d'un enfant gâté, d'un mauvais naturel, et dont les penchants pervers n'ont été comprimés ni par l'éducation ni par les soins de la famille. La *Cacothélie*, c'est-à-dire la tendance incessamment malveillante, se donnait chez lui libre carrière; l'individu n'avait nul souci d'en modérer, d'en arrêter les élans. Cependant il avait toute la raison nécessaire pour administrer ses biens et pour remplir les autres devoirs de la société. Mais, quand on a assez de bon sens pour gérer convenablement ses propres affaires, pense-t-on faire des dupes ou des victimes en déclarant qu'on ne peut pas régler sa conduite, ni être maître de ses actions? A d'autres, s'il vous plaît. Et, puisqu'il ne s'agit point ici d'une

¹ Paragraphe XI, p. 28.

de ces folies intermittentes qui ôtent la raison durant le paroxysme; reconnaissons que l'individu méritait autre chose que d'être enfermé à Bicêtre.

Les supplices des Lecouffe, des Léger, des Papavoine, et autres de ce genre, a-t-on répété jusqu'à satiété, n'arrêteront pas le bras d'un seul aliéné. Les cas d'Homicide, ajoute-t-on, se sont même multipliés d'une manière effrayante dans toutes les classes de la société depuis ces supplices.

Voici ce qu'on lit à ce sujet dans la *Médecine légale* de M. Eusèbe Dessale :

« Le but que la société se propose par la peine
 » de mort a-t-il été accompli? Le but spécial du
 » Législateur, dit Hoffbauer, est d'empêcher par la
 » crainte de la peine les actes contraires aux lois
 » sociales, et d'obtenir ainsi par la force morale
 » ce qu'il n'atteindrait par la force physique qu'en
 » détruisant la liberté physique. Celui que la
 » crainte de la peine détourne d'une action
 » criminelle est libre aux yeux de la loi. Celui-là,
 » au contraire, n'est pas libre, sur qui cette
 » crainte ne saurait agir, soit parce qu'il n'a pas la
 » faculté de concevoir la peine comme une suite
 » nécessaire de son action. Or, bien loin que le
 » supplice de Lecouffe, Léger, Papavoine, bien
 » loin que les débats du procès d'Henriette Cornier
 » aient retenu les bras des aliénés qui leur ressem-
 » blaient, les exemples de Monomanie Homicide se

» sont propagés depuis avec une effrayante rapi-
 » dité : le trouble que la connaissance de ce procès
 » a jeté dans beaucoup d'esprits faibles a rendu un
 » moment la Monomanie comme épidémique, selon
 » la judicieuse remarque de Georget.¹ »

La crainte d'un supplice n'arrête pas, j'en conviens, le bras d'un aliéné, mais elle peut arrêter celui d'un *Morosophe Homicide*. En preuve, c'est que quelques-uns ont reculé devant l'idée de l'infamie, suite inévitable du crime : témoin l'individu qui a fourni le premier fait rapporté par *la Presse*. Or, l'infamie naît aussi bien du supplice, de la réclusion ou du châtiment que du crime lui-même. Au lieu donc d'une crainte, il s'en trouve ainsi deux et trois réunies pour paralyser la main de ces meurtriers, pour prévenir leurs coups, et pour les faire rentrer peu à peu dans le devoir. Pourquoi donc la Société se priverait-elle de ces moyens, puisqu'il s'agit de sa conservation, puisque sa détermination, dans ces cas, n'a rien d'incompatible avec la Justice?

Que si les *Morosophes* de toute espèce étaient toujours assurés de l'impunité de leurs actes; que si le *Code pénal*, sous prétexte de Folie, subissait tout-à-coup une baisse dans son rigorisme habituel, nous serions bientôt débordés par des crimes de

¹ Encyclopédie des sciences méd., 48^e livraison, p. 247.

toute nature, et il n'y aurait plus aucune sécurité dans le monde. Là où l'idée de Dieu, l'idée d'Amour Humanitaire, l'idée de Bien, l'idée de Vertu tendent à s'affaiblir et à s'effacer, il faut que le *sentiment* de la *crainte* en prenne la place. La Société n'est possible qu'à cette condition. De ce qu'une Législation quelconque est impuissante à contenir les mauvais penchants, il ne faut pas conclure à l'inutilité de cette Législation. Quand on ne peut obtenir *le plus*, on doit se contenter *du moins*, plutôt que de rétrograder vers le chaos!

XXIV. Des esprits prévenus ont cru devoir placer dans le fait même du supplice des inculpés la cause de l'intensité épidémique qu'acquiert parfois la Fureur Homicide, et ils sont partis de là pour proscrire tout supplice.

Il est évident que l'on tombe par ce moyen dans le sophisme de l'École : *Non causa pro causa*. On prend pour cause ce qui ne l'est point, car ce n'est pas la crainte du supplice ou l'idée d'une condamnation qui provoque la multiplicité épidémique, mais bien l'acte même de l'Homicide auquel semble s'attacher essentiellement une faculté contagieuse¹.

¹ L'idée du supplice, la vue des instruments d'exécution, loin d'être des causes d'encouragement au crime, ont paru, au contraire, à certaines personnes des moyens sûrs de

Cette faculté est tellement irrésistible, quand elle se montre, qu'elle surmonte toutes les puissances

discipline ou de préservation. « Louis XI et Sixte-Quint, dit M. Lordat (XII^e *Leçon du Cours de physiologie*, année 1850-1851), ont fait des lois sévères contre les malfaiteurs, et ils les ont rigoureusement sanctionnées par l'exécution la plus prompte et la plus ponctuelle des peines prononcées. Mais la notoriété publique de ces drames fréquents ne leur a point paru suffisante pour épouvanter les assassins et les voleurs. Le Monarque voulait que tout le monde connût et vît les cachots, les cages de fer, les chaînes dont les accusés sont flétris. On ne voyait que gibets autour de son château. Il affichait son amitié et ses fréquentations avec Tristan, prévôt de son hôtel, qui, dans un procès, était à la fois l'accusateur, le témoin, l'instructeur, le juge et l'exécuteur de la sentence. « Le Pape dont je parle montra une rigueur » extrême dans les moyens qu'il employa pour procurer » la sûreté publique. Il arrêta la licence, qui était sans » bornes sous le dernier pontificat. Il faisait dresser des » potences pour punir à l'instant ceux qui commettaient » quelque insolence pendant les divertissements du carnaval. » Pour effrayer les scélérats, Sixte faisait mettre toutes les » têtes des suppliciés sur les portes de la ville et des deux » côtés du Pont Saint-Ange, où quelquefois il allait exprès » pour les voir; elles incommodaient les passants par leur » puanteur, et quelques cardinaux engagèrent les conser- » vateurs à supplier Sa Sainteté de les faire placer ailleurs : » *Vous êtes trop délicats*, leur répondit Sixte, *les têtes vivantes » de ceux qui volent le public sont d'une odeur plus insup- » portable.* »

Richerand était sans doute convaincu de l'efficacité de ces

de la Société. Ni la crainte, ni les supplices, ni les larmes, ni les prières, ni la raison, ni la menace, ne peuvent rien contre les débordements de la contagion homicide. Il y a plus, cette fureur semble s'alimenter et se recruter sans cesse dans une inclination primitive de l'Humanité que les circonstances extérieures, que les événements de la vie sociale aident à se développer. Ce fait est assez important pour fixer un instant notre attention, et pour qu'on essaie de le rattacher à quelques-uns de ses éléments formateurs.

Oui ! le penchant homicide sommeille continuellement dans le cœur de l'Homme ; il est là en virtualité permanente. La facilité singulière avec laquelle ce penchant revêt le caractère épidémique, son mode de propagation rapide par contagion, par imitation, en sont des preuves éclatantes. Mais l'action épidémique ou contagieuse, on le sait, ne survient, médicalement parlant, qu'à des corps

moyens de répression, lorsqu'il écrivait ces lignes : « Con-
 » servez non-seulement la peine capitale, mais que dans cer-
 » tains cas la mort du coupable soit environnée de circonstances
 » telles que la multitude, témoin de la scène, en rapporte
 » des impressions durables et reste frappée d'une terreur
 » salutaire. Dans l'état actuel des choses, le châtement se
 » borne au criminel ; la Société n'en tire aucun enseignement. »
 (*De la Population dans ses rapports avec les Gouverne-
 ments*, p. 262.)

fortement prédisposés. C'est donc dans cette prédisposition native que le penchant homicide trouve sa raison d'être, son principe incessant de manifestation.

Quant au Pouvoir Imitatif, on peut dire qu'il régit les neuf dixièmes de la vie humaine. Les hommes qui imitent sont innombrables comparativement à ceux qui conçoivent, ou qui exécutent par eux-mêmes. Cela est vrai dans l'ordre moral et intellectuel, comme dans l'ordre physique. Cela est vrai pour les belles-lettres et les sciences, comme pour les beaux-arts, pour les métiers, pour les professions et pour toute sorte d'industries. C'est une vérité séculaire et traditionnelle que celle du penchant imitatif de la nature humaine. L'emblème de cette pauvre Humanité n'est-il pas tout renfermé dans ce vers ?

O imitatores, servum pecus !

Il est naturel de supposer que, sous le rapport physiologique et pathologique, nous devons retrouver ce même penchant imitatif dans l'Homme. Les preuves abondent en faits de ce genre. On bâille, on vomit, on chante, on rit, on pleure par imitation. Les passions tristes et les passions gaies se communiquent par ce même mode. J'ai connu, aux environs d'Alais, deux frères, jeunes adultes, bergers de profession et vivant côte à côte,

qui se sont rendus excessivement hypochondriaques l'un par l'autre. Dans les ménages, il est très-ordinaire que le mari et la femme se passent cette même affection ; ce sont surtout les névroses, les affections convulsives sur lesquelles l'imitation exerce sa puissance souveraine. Je regrette de ne pouvoir consigner ici les nombreux faits recueillis par les auteurs. Le lecteur en trouvera de forts remarquables dans l'*Hygiène* de Tourtelle, annotée par M. Bricheteau¹ ; il en trouvera particulièrement dans l'excellent *Traité de la contagion* par M. Ch. Anglada, dont l'esprit philosophique s'est élevé jusqu'à la nature de ces faits :

« Ce penchant mimique, qui nous porte », dit ce Professeur, « à répéter les actes dont nous sommes » témoins, se retrouve au plus haut degré chez » certains animaux et chez les jeunes enfants dans » l'état physiologique ; ce qui suffit pour en révéler » la nature *instinctive*, et nous montrer la mise en » jeu d'une faculté de l'*ordre vital* ». »

Mais, de toutes les actions de l'homme, aucune n'est aussi fortement assujétie à l'empire de l'imitation que celle de l'Homicide. Quand cette horrible fureur s'empare des hommes, on la voit se communiquer des uns aux autres avec la rapidité de la foudre, et c'est alors que sont produits ces

¹ Encyclopédie des sc. médicales, livr. LXVII, p. 356.

² Ch. Anglada, *Traité de la contagion*, T. I, p. 21.

massacres en masse, observés de tout temps et en tout lieu. J'aurai bientôt à revenir sur ce sujet.

Que se passe-t-il dans le cœur des hommes quand ils sont ainsi collectivement entraînés vers le meurtre, vers l'effusion du sang? D'où naît ce pouvoir imitatif qui les subjugue et qui les porte à se détruire les uns les autres? Le point le plus culminant de la recherche s'arrête à une disposition homicide primordiale, à une sorte de fureur instinctive, funestes attributs de l'Humanité, qui trouvent un puissant auxiliaire dans le penchant imitatif. Des circonstances extérieures de toute sorte, agissant sur ces puissances virtuelles, les mettent en branle et les font éclater dans le monde. Ici, c'est la vue du sang qui fait naître l'idée d'en répandre ; là, c'est le prosélytisme, l'esprit de corps, l'esprit de parti, qui appellent à leur service les passions malfaisantes de tout genre, et qui arment la main de l'homme pour répandre le sang ; ailleurs, c'est une imagination, continuellement agacée par les sollicitations d'un tempérament irritable, qui se trouble au récit de quelque événement sinistre, qui prend feu et flamme quand la publicité s'efforce de l'assiéger, et qui transforme en un instant l'homme le plus timide en une véritable bête féroce.

Les Pathologistes n'ignorent point l'existence de ces faits, ni les circonstances qui les produisent.

M. Andral, parlant de l'histoire tragique d'Henriette Cornier, dit : « Cette histoire a eu une influence si funeste en France, qu'à cette époque nous fûmes menacés d'une épidémie de Monomanie Homicide. On vit des femmes, des filles, des mères prises tout-à-coup de l'instinct féroce de tuer des enfants. C'est une dame qui, après la lecture de ce procès, éprouve le désir de tuer son mari et ses enfants; un homme de tuer sa femme ¹. »

Le même auteur avait déjà fait remarquer que lorsque le penchant homicide se développe sous l'influence des passions martiales, politiques ou religieuses, les individus égorgent jusqu'à ce qu'ils ne trouvent plus de victimes. Aux massacres de septembre, à Paris, le troisième jour les égorgeurs ne pouvaient plus s'arrêter. Le même fait se reproduit toujours, quels que soient le temps et le lieu où on l'observe. Ainsi s'explique l'horrible carnage de Sarragosse et de Zaatcha.

L'importance des faits qui sont discutés ici avait fixé l'attention de Laplace, qui indique, pour ainsi dire, le remède en même temps que le mal.

« Quelques individus », dit cet homme illustre dans son livre *sur les probabilités*, « tiennent de leur organisation ou de *pernicieux exemples*, des

¹ Cours de pathol. int., 2^e édit., p. 364 (Am. Latour).

» penchants funestes qu'excite vivement le récit
» d'une action criminelle devenue l'objet de l'at-
» tention publique; sous ce rapport, la publicité
» des crimes n'est pas sans danger ¹. »

M. Andral, dont j'aime à invoquer l'imposante autorité, s'est encore plus formellement exprimé à cet égard :

« Il faut reconnaître ici que les évènements im-
» portants, les catastrophes publiques ou privées,
» ont des influences immenses sur l'esprit humain;
» nous devons, nous médecins, tirer cette consé-
» quence que ces sortes de faits doivent être tenus
» cachés autant que possible. Nous devons encore,
» et c'est ici une des prérogatives de la médecine
» morale, nous élever avec force contre cette ten-
» dance de la littérature moderne à s'emparer de
» ce côté si triste du cœur humain pour l'exploiter
» dans ces romans, ces drames où les infirmités
» les plus humiliantes de la nature humaine sont
» dévoilées sans retenue ². »

Jusqu'ici, je ne vois pas qu'on puisse rattacher le fait de la propagation homicide à des idées de supplice, de peine, de répression, etc., comme causes productrices de ce fait. En un mot, ce n'est point parce qu'un individu aura subi la peine capitale pour avoir tué que la contagion homicide

¹ Encycl. des sc. méd., liv. XVIII, p. 245.

² Andral, *loc. cit.*, p. 364.

sera rendue inévitable, mais bien parce que l'action de tuer renferme un *contagium* invisible et en quelque sorte irrésistible, qui se communique aux hommes. Cette force est latente, elle germe dans le cœur de l'Homme : elle semble n'attendre qu'une occasion pour faire explosion. Laplace et M. Andral ont très-bien fait ressortir la puissance des causes occasionnelles. C'est là mettre déjà sur la voie pour prévenir le mal, mal que nous savons provenir sans cesse d'un Penchant Homicide inné, dont les principaux moyens de fomentation sont la séduction et les entraînements du Pouvoir Imitatif et tous les transports de l'Imagination. La crainte de provoquer ou d'aggraver les catastrophes publiques, par le fait des supplices ou des peines, ne doit donc pas désarmer la main des Magistrats, ni leur inspirer une indulgence criminelle.

XXV. Une autre objection, ce serait de conclure irrévocablement à un état de *Folie*, et par conséquent à l'*Irresponsabilité*, de la terminaison par le *Suicide* de plusieurs cas de *Morosophie Homicide*. Ici, il faut reconnaître, une fois pour toutes, que l'acte qui porte au *Suicide* n'est pas incompatible avec l'exercice de la *Volonté*, quoi qu'en aient dit quelques médecins légistes¹. Cet

¹ Fodéré, Esquirol, etc.

acte paraît même consister dans un effort suprême de cette *Volonté*. J'ai soigné des malades qui ont tenté plusieurs fois de se suicider, et je n'ai pas trouvé chez eux les signes révélateurs de la Folie : j'en connais un qui, au lieu de Folie, offre chaque jour l'exemple d'un esprit cultivé et rempli de connaissances variées. M. Andral a eu raison de dire : « Dans les formes variées qu'il présente, le *Suicide* » est loin d'être toujours une *Monomanie*. Ainsi, » quelques hommes célèbres de l'antiquité qui » ment volontairement fin à leurs jours, ne doivent » certainement pas être considérés comme des Mono- » maniaques. Il faut reconnaître aussi que les idées » régnautes dans quelques contrées, que les institu- » tions de certains peuples donnent une direction à » cet acte, et les individus qui s'y livrent ne sont » pas pour cela dans un *état pathologique* ¹. »

Si les *Suicidés* dont parle M. Andral et tous ceux qui sont dans une position analogue ne sont pas dans un état d'aberration mentale, ne serait-il pas injuste de les absoudre des crimes qu'ils commettent avant de se suicider ? La réponse à cette question ne saurait être douteuse. La tendance au *Suicide* constitue si peu une Folie, que la terminaison par cette dernière maladie a mis souvent un terme au penchant destructeur de soi-même.

¹ Andral et Amédée Latour, *loc. cit.*, p. 361.

XXVI. Enfin , l'on s'est autorisé , à tort je crois , en faveur des *Morosophes Homicides* , de quelques paroles remarquables prononcées par le défenseur de la fille Cornier : « Le meurtre est un moyen et » non un but : un pareil acte suppose une grande » Passion , un grand Intérêt ou la Folie. » N'en déplaise aux partisans d'un Philanthropisme outré , le Meurtre est un moyen d'atteindre un but , toutes les fois qu'il est commis seulement pour satisfaire un appétit sanguinaire , toutes les fois qu'il s'agit de contenter un désir impétueux et non motivé de répandre le sang humain : les cas de ce genre sont d'une observation trop fréquente pour qu'on puisse les contester.

On parle de Passion , d'Intérêt ou de Folie , comme si la Malfaisance ne pouvait provenir que de ces trois sources ; mais nous savons déjà que les *Morosophes* ne sont mus par aucun de ces mobiles. Le *Morosophe* agit le plus souvent sans intérêt et sans aucune espèce de motif , nous l'avons déjà dit : il a même presque toujours intérêt à agir autrement qu'il ne fait.

Les actions du *Morosophe* ne sont pas non plus celles d'un Aliéné , puisqu'elles sont toutes raisonnées jusqu'au bout et qu'elles s'accordent avec le sens commun.

Reste à savoir maintenant si en invoquant la présence d'une grande passion ou d'un appétit déréglé ,

on peut parvenir à justifier , à faire absoudre un acte de *Morosophie Homicide* ? Je ne le pense pas , et voici mes raisons. Quoiqu'une forte passion puisse intéresser et troubler à la fois les trois Pouvoirs actifs de la Nature Humaine , à savoir : l'Intellect , l'Affectibilité et la Force Vitale ; quoique cette passion puisse être d'un caractère mental ou d'un caractère instinctif , toujours est-il que son origine primitive est dans l'Affectibilité , source de toute action pathétique , et que c'est de là qu'elle s'irradie tantôt vers la tête comme la partie la plus noble , et tantôt vers les régions viscérales , siège des appétits grossiers ou bestiaux , que les anciens désignaient sous le nom de *parties honteuses*. Or , il est rare que la passion soit complète , et qu'elle envahisse entièrement toutes les forces de l'économie. Quand la Puissance Psychique reste libre et maîtresse d'elle-même au milieu de l'orage , il n'y a pas état de Folie , et l'individu , morosophe ou autrement , est nécessairement responsable. A plus forte raison , la responsabilité est-elle de rigueur quand la passion ne dépasse pas la limite de l'action vitale , quand elle se concentre dans la sphère des appétits animaux , et quand elle n'altère en rien ni les sentiments moraux ni les facultés intellectuelles. La *Morosophie Homicide* est donc tout-à-fait en dehors des appréciations du défenseur de Henriette Cornier.

CHAPITRE VI.

XXVII. Quoique j'aie paru fort attaché jusqu'ici, dans le seul intérêt de la Société, à l'opinion que j'ai émise sur la *culpabilité des Morosophes Homicides*, et par conséquent sur leur *Responsabilité*, je tiens à préserver cette opinion des exagérations dont on pourrait l'entourer. Les Morosophes ne sont pas Fous, mais ils ne sont pas non plus dans un état normal : ce sont des malheureux égarés par l'ardeur des appétits ou par la puissance des désirs ; ils ont droit, sinon à la clémence, du moins à quelque pitié. La Société doit tenir compte à la plupart d'entre eux des efforts qu'ils font pour résister au mal. Je ne puis donc nullement m'associer à la conclusion prise par l'un des Rédacteurs du *Journal des Débats*, à savoir que, *ne pouvant condamner ces hommes comme coupables, il faille les tuer comme des bêtes féroces*¹. Ce langage est inadmissible à une époque où la Législation perd chaque jour de sa rigueur, à une époque où l'instrument odieux de Guillotin a été brûlé sur plusieurs places publiques de France, à une époque

¹ 18 février 1826.

enfin où la peine capitale a été abolie à diverses reprises¹.

¹ Peu de personnes s'accommoderaient aujourd'hui des paroles sévères, en matière de pénalité, de feu le baron Richerand. « Il était réservé à notre époque progressive de » proposer sérieusement l'abolition de la peine de mort, et » cette absurdité serait inscrite dans nos Codes, si on n'eût » craint, avec raison, qu'il fût alors devenu impossible » de trouver des geoliers, chaque jour exposés à une mort » certaine.

» En ce moment, on se borne à demander la suppression » de la peine capitale pour les crimes politiques, sous pré- » texte qu'en semblable matière les règles du droit sont si peu » certaines que le crime de la veille peut être vertu le lende- » main ; comme si la vérité, le droit, la justice pouvaient » varier au gré de nos passions ; comme si renverser l'ordre » établi, se baigner dans le sang de ses défenseurs, n'était pas » toujours un forfait punissable ; comme s'il suffisait d'invo- » quer certaines doctrines contestables ou évidemment fausses, » pour que le meurtre et le pillage fussent assurés de l'impu- » nité. Tout crime envers l'État est plus grave qu'envers un » individu ; et qui met en péril les institutions d'un peuple et » compromet l'ordre social tout entier, encourt des châtimens » dont la rigueur doit être proportionnée aux conséquences du » crime. Alors n'est-il pas absurde de punir comme un meur- » trier vulgaire le criminel qui attente aux jours du chef de » l'État ?

» S'agit-il de crimes vulgaires, tout dans notre législation » protège le coupable ; entre lui et la société, les chances ne » sont plus égales ; à moins qu'il ne soit arrêté au moment » même où le crime vient d'être consommé devant plusieurs » témoins, de manière qu'il n'y ait pas sur sa réalité prétexte

Ces hommes sont coupables, ils doivent être punis ; mais les circonstances atténuantes arracheront le plus souvent la plupart d'entre eux à la peine de mort.

Je repousse avec la même énergie ces paroles de M. Colnet, dans la *Gazette de France* : *Ces Fous sont trop embarrassants ; il faut en délivrer la Société*¹. Les Morosophes ne sont pas des Fous ; le seraient-ils et même incurables, que ce ne serait

» au plus léger doute, combien sont nombreuses les chances
 » qu'a le coupable d'échapper à un châtement trop mérité !
 » Lors même que la plus entière certitude rend la condamnation inévitable, reste le recours à la clémence du Souverain ;
 » enfin, si l'énormité du crime met obstacle à cette clémence,
 » c'est dans un lieu écarté que s'élève l'instrument d'une mort
 » trop prompte et par conséquent trop douce pour effrayer les
 » pervers. Déjà le supplice est en quelque sorte clandestin :
 » bientôt on nous proposera de noyer les grands criminels
 » dans l'eau de roses ou de les asphyxier par la vapeur du
 » charbon ; peut-être encore leur administrerait-on, à la manière des anciens, ces poisons dont l'action tue en un instant ou bien vous jette dans une ivresse mortelle, si la mort de Socrate n'avait déshonoré ce genre de supplice. » (*De la Population dans ses rapports avec les Gouvernements*, pp. 259, 264.) Le but évident et avoué de Richerand serait de faire reculer notre législation pénale jusqu'au moyen-âge ou aux siècles de barbarie. Pour répondre à ses vues, il faudrait au moins le régime des prisons de Sibérie ou du Spielberg.

¹ 19 décembre 1826.

point une raison d'en débarrasser la Société : le contraire est plus compatible avec la Justice et avec l'Humanité. Pourquoi tuer des malades que l'on a l'espoir de guérir et de ramener à de bons sentiments ? Ces hommes-là constituent l'une de nos plaies sociales avec lesquelles il faut vivre : heureux même si nous n'avions que des plaies de ce genre !

Pour des motifs semblables, je m'inscris encore contre l'opinion exprimée dans le *Journal complémentaire du Dictionnaire des sciences médicales*, où il est dit qu'il y a peu d'inconvénient à condamner un Aliéné, attendu que la violation d'équité à son égard ne lui est pas fort préjudiciable, l'effet moral de la condamnation sur son esprit étant nul ou faible. Cette proposition assez étrange n'étant sans doute qu'à l'adresse des cas où les signes de la Folie ne sont pas suffisamment déterminés, il est, je crois, plus sage, dans le doute, de s'abstenir que de vouer un individu au supplice ou à l'infamie. Que s'il s'agissait, au contraire, d'une *Morosophie* bien caractérisée, il est aisé de prévoir qu'une condamnation ne serait plus une chose indifférente, et que l'individu en serait plus ou moins affecté. Une condamnation, en quelque sorte préventive, et toute violation des droits ne doivent donc être sollicitées par la loi qu'à bon escient.

XXVIII. S'il m'était permis de hasarder une opinion sur le genre de pénalité qui convient aux *Morosophes*, voici comment je la concevrais.

Tous les cas de *Morosophie Homicide* peuvent être ramenés à trois groupes différents :

1° *Morosophie Homicide* sans résultat, c'est-à-dire sans action criminelle : la raison triomphe du mauvais penchant ;

2° *Morosophie Homicide* avec meurtre et sans combat : l'individu arrive directement au crime et s'y plonge avec une espèce de volupté ;

3° *Morosophie Homicide* suivie de meurtre, mais après une longue lutte : l'individu ne succombe qu'après avoir long-temps combattu son instinct pervers.

En bonne justice, la peine doit être relative à la nature du délit et proportionnelle à la gravité de ce même délit. Il en résulte, par conséquent, que la même peine ne saurait convenir aux divers cas constitutifs de chaque groupe indiqué ci-dessus. Dans les hôpitaux et dans les maisons de santé, où l'on reçoit tous les individus qui ont besoin de soins particuliers, il convient d'envoyer les *Morosophes* de la première catégorie, pour être délivrés d'un mal susceptible de guérison et sujet à récidive. Attendu qu'ils ont su résister jusqu'au bout à un funeste penchant, la Loi n'a pas d'autre

droit sur eux que celui d'une sage surveillance et d'une action thérapeutique.

Les Maisons de détention, dites aussi Maisons de force, étant le réceptacle de tous les criminels, à divers degrés et de diverse sorte, qui ont échappé à la peine capitale, c'est là, je crois, où il importe de verser les *Morosophes* de la deuxième catégorie, dont le plaisir le plus vif est de verser le sang de leurs semblables, qui se complaisent dans le Penchant Homicide, s'y établissent et en font l'objet continuel de leurs désirs, et qui, n'étant mus par aucun motif d'intérêt, ne font nul effort pour contenir leur horrible penchant.

La Société a raison d'appeler la sévérité de la Loi sur les faits de ce genre. Autant il est utile de favoriser l'essor des Affections qui peuvent étendre et augmenter les forces de la Société, autant il convient de sévir contre les Passions atroces qui tendent à les détruire. Toutefois, un service médical annexé aux Maisons de sûreté est tout-à-fait d'office, dans les cas désolants de cette deuxième catégorie, attendu que les individus agissent sans les motifs ordinaires aux autres criminels, et qu'on n'observe pas chez eux les raffinements de scélératesse qu'on voit habituellement présider aux meurtres. Ne perdons jamais de vue qu'il s'agit toujours, dans les faits de *Morosophie*, d'une maladie de l'*Instinct*, laquelle a perverti l'*Affec-*

tibilité, en la poussant sans cesse à des *désirs sanguinaires*.

Quant aux Morosophes de la troisième catégorie, les seuls peut-être à qui le mot de *Morosophie* soit applicable, ce sont les plus malheureux, ceux qui nous intéressent le plus, en ce sens qu'ils souffrent horriblement de la lutte qui s'engage chez eux entre le Penchant Instinctif et la Raison, entre la Concupiscence et la Sagesse, en ce sens qu'ils sont conduits à faire ce qu'ils ne *veulent* pas, ce qu'ils ne *désirent* pas : quant à ceux-là, dis-je, je réclame pour eux une réclusion dans une *Maison spéciale*. Ils sont trop compromis, puisqu'ils ont commis le meurtre, pour être traités dans un hôpital ordinaire ; mais ils ne me paraissent pas assez criminels pour être envoyés aux bagnes en compagnie des forçats : il faut donc une *Maison spéciale* pour eux, leur condition étant toute exceptionnelle. Là on s'occuperait avant tout de les guérir, ensuite de les améliorer, afin de les conduire peu à peu au remords, au repentir, et d'en faire, au besoin, d'excellents sujets.

La thérapeutique morale, dans ces sortes de cas, n'a pas moins d'efficacité que la thérapeutique médicale. Pinel a parlé des bons effets de l'une et de l'autre. La *Morosophie* de la servante dont nous connaissons une partie de l'histoire rapportée¹ par

¹ Voy. ci-devant chap. III, p. 49.

cet auteur, fut principalement combattue par les moyens moraux. Lisons plutôt :

« Le bon prêtre persévérait, lui tenait des propos » consolants et l'engageait à *attendre avec résignation le triomphe de la Grâce*, à *l'exemple de plusieurs Saints et même d'un grand Apôtre*. C'est » ainsi que, loin d'inspirer des craintes sur l'avenir, » il cherchait à ramener le calme dans cette âme » agitée, et à lui opposer le meilleur remède aux » grandes passions, la patience et le temps ; mais » les inquiétudes et les veilles prolongées finirent » par produire une aliénation qui fut traitée à la » Salpêtrière suivant les *mêmes principes moraux*, » et qui fut de peu de durée¹. »

La Médecine et la Morale religieuse auraient donc à intervenir, dans l'Établissement que je sollicite pour les Morosophes. Pour ceux qui connaissent l'empire de la Religion sur l'Homme, ils savent que c'est de là que l'on retire les plus puissants moyens répressifs pour les mauvais penchants. J'ai vu à Montpellier, à la Solitude de Nazareth, fondée et dirigée par le vénérable abbé Cortal, tout ce que peut la Religion sur la réforme des mœurs et des vices de la Société. De jeunes créatures, chétives, délicates, fortement dépravées et reprises de justice, sont transformées en très-peu

¹ Pinel, *Traité de l'aliénation mentale*, 2^e édit., p. 271.

de temps au contact de cet établissement-modèle et sous la main de son directeur. L'idée de Vice disparaît et l'on sent l'empire de la Vertu, quand on voit ces pauvres excommuniées de la Société exclusivement occupées de leurs travaux manuels et de leurs devoirs religieux.

Quant à la Médecine, son pouvoir est incontestable ; c'est prouvé par les succès de Félix Plater, de Pinel et de plusieurs autres. Ce pouvoir augmente quand il appelle à son secours celui de l'Hygiène. Fodéré s'est bien trouvé du traitement moral, dans quelques cas ; il en a cité d'autres où ce traitement, ne suffisant pas, doit être combiné avec des moyens physiques, même lorsque la première cause de la Folie est morale ¹.

N'est-il pas vrai que la création d'un Établissement consacré aux *Morosophes* diminuerait de beaucoup la peine infamante qui s'attache à leurs actions ? Quelques Médecins aliénistes se sont émus de ce côté-là ; M. Brière de Boismont, entre autres, observe avec quelque raison, « que dans la peine » de mort et dans la réclusion, il y avait autre » chose que la perte de la vie ou de la liberté : » l'infamie ne s'arrête pas à l'individu, elle rejaillit » sur sa famille ². » Or, l'Établissement sollicite indiquerait qu'il ne s'agit ni de fous ni de crimi-

¹ Fodéré, *Traité de méd. lég. et d'hyg. publ.*, T. Ier, p. 210.

² *Encycl. des scienc. méd.*, liv. XVIII, p. 246.

nels pur sang, mais d'hommes qui ont été poussés au meurtre par maladie ; et, à coup sûr, les familles des Individus *Morosophes* préféreraient les savoir là que dans une maison d'arrêt.

XXIX. J'en étais là de mes réflexions, lorsque j'ai été conduit par mes lectures à la relation d'un voyage à *Bethlem*, hôpital d'aliénés à Londres, par M. Brière de Boismont. Il y a, dans cet Etablissement, une section particulière pour les *fous-criminels*, qu'on distingue des autres fous. M. Brière est un chaud partisan de la doctrine de la *Folie dans le crime*. Après avoir rapporté, avec son remarquable talent, les faits et les raisons qui semblent la justifier, ce Médecin s'exprime en ces termes sur l'Etablissement en question : « Après » avoir visité la grande division des malades » civils, Sir Alex. Morison me conduisit dans la » section des fous-criminels, le but principal de » ma visite. L'aspect triste et sévère de cette partie » du bâtiment, à laquelle on n'arrive que par un » corridor ou plutôt une galerie, nous sembla con- » forme à sa destination ; car, si l'Aliéné ne doit » pas être flétri du sceau de l'infamie, il est juste » que le lieu où il doit être séquestré ne soit pas un » séjour agréable qui lui fasse oublier son action, » et un encouragement pour ceux qui simuleraient » la Folie. Derrière une grille se tenait un infir-

» mier, dont l'air ferme et résolu était en rapport
 » avec le genre de ses hôtes. Je ne pus me défendre
 » d'une impression pénible, en me trouvant au
 » milieu d'hommes dont le désordre d'esprit avait
 » donné lieu à des attentats de tout genre, parmi
 » lesquels le régicide, l'assassinat, le meurtre,
 » l'incendie, le viol, l'infanticide, le vol figu-
 » raient en première ligne. L'aspect de plusieurs
 » d'entre eux avait quelque chose de repoussant :
 » je me rappelle, entre autres, un homme de
 » 46 ans environ, accroupi dans sa cellule, dont
 » les yeux fixes, le regard féroce, les traits résolus,
 » la longue barbe annonçaient la force, la déci-
 » sion et la violence ¹.

» Les considérations que nous avons développées
 » ailleurs ² nous ont engagé à proposer la création
 » d'un Etablissement spécial, divisé en deux sec-
 » tions, dans lequel seraient renfermés tous les
 » individus traduits pour des délits correctionnels
 » ou des crimes, et qui seraient déclarés aliénés par
 » les Tribunaux. La décomposition des éléments du
 » crime est une mesure aussi juste qu'équitable, et
 » il y aurait une étrange présomption de croire que

¹ Brière de Boismont, *Revue médicale*, octobre et novembre 1826.

² *Id.* Annales d'hyg. et de méd. lég. : *De la nécessité de créer un Etablissement spécial pour les Aliénés vagabonds et criminels*, 1846, T. XXXV, p. 396.

» la science des criminalistes ait dit son dernier mot
 » dans la classification des délits. Les notions du
 » Juste et de l'Injuste, du Bien et du Mal, sont
 » imprescriptibles comme les droits de la Raison
 » Humaine, mais il est bien permis de rechercher
 » sans cesse la cause des mauvaises actions : en
 » diminuer le cercle, c'est combattre pour la plus
 » solide des croyances, celle qui montre l'Homme
 » sortant pur des mains du Créateur. *On construit*
 » *en ce moment, à Bicêtre, un quartier pour une*
 » *trentaine d'aliénés criminels* ; la loge des gar-
 » diens, placée au milieu, permet d'exercer sur les
 » loges et préaux une surveillance de tous les
 » instants ¹. »

Il va sans dire que l'Etablissement désiré par M. Brière est sur le modèle de Bethlem, et il est évident alors qu'il n'est nullement applicable aux *Morosophes* ; car, à Bethlem, la section spéciale consacrée aux fous-criminels ne renferme que des hommes chez qui la Folie est incontestable. M. Brière le dit lui-même : Ce sont des hommes *d'un aspect repoussant, à œil fixe, à regard féroce, qui tiennent plus du tigre que de l'être humain.* La Maison qui convient aux *Morosophes* doit être à la fois une Maison de santé, de correction et de repentir. Il faut qu'elle sente plutôt l'hôpital que

¹ *Id.*, cité dans la *Biblioth. du méd. prat.*, T. IX, p. 525.

l'asile des criminels ; mais il faut qu'elle soit privée de tout agrément, que la vie y soit dure, que chaque objet y soit un signe représentatif du crime et un indice de réprobation, afin que l'odieux en résulte à la longue, et conduise au remords le cœur du coupable.

Du reste, la doctrine de la Folie dans la criminalité me paraît susceptible de beaucoup d'abus : la Magistrature Française fait bien de la tenir encore pour suspecte, malgré quelques exemples invoqués de l'Allemagne et de l'Angleterre. Il est difficile, dans cette doctrine, de faire concorder l'idée de Crime avec celle de Folie. Le crime suppose le dol : or, le dol est incompatible avec la Folie, où il est impossible de trouver des motifs raisonnés, des actes réfléchis. Les actions des Fous sont automatiques pour la plupart ; elles proviennent d'une machine détraquée, et sont comparables aux mouvements irréguliers d'une horloge dont les ressorts sont brisés. Dans les procès en matière criminelle, il arrive presque toujours aux avocats d'invoquer la Folie, les Morosités, l'Irrésistibilité des Appétits, etc., en faveur de leurs clients. Que si, par événement, un Jury, fasciné par l'éloquence ou par l'habileté d'un plaidoyer, se laisse prendre à ces théories funestes et arrache des mains de la Justice un véritable criminel, n'est-il pas indispensable, afin de rassurer la

Société, qu'à défaut de peine capitale, l'Etat ait au moins à sa disposition une Maison spéciale qui puisse satisfaire aux diverses exigences de cette souveraine Justice, en dehors de laquelle il n'y a plus que crimes et désordre dans le Monde ? La nécessité, l'urgence même d'un Etablissement de ce genre pour les Morosophies de toute espèce, ne saurait être contestée, quand on voit avec quelle prodigieuse facilité les faits de cet ordre se multiplient. Il s'ensuit donc que le projet de cet Etablissement n'est pas une pure fantaisie d'esprit, mais plutôt une idée dont l'utilité pratique peut être de tous les instants, une idée dont l'application pourrait être immédiate, puisqu'on sait déjà à *priori* combien le concours combiné de la réclusion, de la morale et de la thérapeutique est puissamment modificateur des penchants vicieux de l'Homme.

XXX. La Législation de notre époque tend de plus en plus à s'adoucir. Les moyens de correction doivent donc s'harmoniser avec cette Législation, sous peine de nous voir rétrograder vers les temps les plus malheureux de l'histoire. Aujourd'hui, par exemple, l'on trouve beaucoup trop sévère l'opinion de Fodéré, qui juge punissables tous les méfaits des Somnambules, et particulièrement celui d'un Moine capucin « qui en voulait beaucoup à

» un de ses confrères, entra une nuit dans sa
 » chambre pour l'égorger, et perça le lit d'un
 » grand nombre de coups de couteau (son adver-
 » saire s'étant par hasard trouvé cette nuit-là hors
 » du couvent), puis sortit et referma la porte; il
 » fut alors rencontré par le surveillant, et réveillé,
 » bien honteux de se trouver avec un couteau à
 » la main ¹. » Fodéré va jusqu'à exiger que l'on
 punisse les pensées, les mauvaises intentions que
 l'on a eues pendant la veille. « Celui, dit-il, dont
 » la conduite est toujours conforme aux devoirs
 » sociaux, ne se dément pas quand il est seul avec
 » son âme; celui, au contraire, qui ne pense que
 » crimes, que faussetés, que vengeances, déploie
 » durant son sommeil les replis de son inclination
 » dépravée, que la présence des objets extérieurs
 » avait tenue enchaînée durant la veille. Si cet
 » homme commet alors un crime et que sa vie soit
 » suspecte, on peut, ce me semble, considérer
 » ce crime comme une conséquence naturelle du
 » mauvais principe de ses idées, et juger cette
 » action d'autant plus libre qu'elle a été commise
 » sans aucune gêne, sans influence quelconque ². »

Evidemment, ces conclusions sont trop rigou-
 reuses. Le grand tort de Fodéré est de croire à la
 persistance de la Raison et du Libre Arbitre pen-

¹ *Traité de méd. lég. et d'hyg. publ.*, T. 1er, p. 258.

² Fodéré, *loc. cit.*, T. 1er, p. 258.

dant le sommeil. Il y a suspension de ces deux
 facultés pendant le sommeil, et toutes les actions
 d'un Somnambule sont ou automatiques ou in-
 stinctives. La Raison ni la Volonté ne sont plus là
 pour les contenir, pour les diriger. Par conséquent,
 un Somnambule ne saurait être responsable de ses
 méfaits.

La méprise de Fodéré tient à ce qu'il n'a pas su
 tenir compte de toutes les forces de l'économie
 qui concourent à produire le phénomène du Som-
 nambulisme. Il a cru ne voir en jeu que l'Ame Pen-
 sante, et c'est là la cause de son opinion beaucoup
 trop exclusive, opinion qui, du reste, a été réfutée
 et même ridiculisée par M. Eusèbe Dessale. « Cette
 » opinion, dit ce dernier auteur, rappelle un peu le
 » jugement de cet Empereur romain qui condamna
 » à mort un homme qui avait rêvé qu'il tuait l'em-
 » pereur; celui-ci se souvenait sans doute de son
 » Lucrèce, et punissait comme un crime accompli
 » une pensée qui devait avoir occupé le coupable
 » au moins une fois pendant la veille ¹. » Voici com-
 ment le grand Montesquieu avait déjà résolu cette
 question épineuse: « Un *Marsias* songea qu'il cou-
 » pait la gorge à Denys. Celui-ci le fit mourir,
 » disant qu'il n'y aurait pas songé la nuit, s'il n'y
 » eût pensé le jour. C'était une grande tyrannie;

¹ Eusèbe Dessale, *Encycl. des sc. méd.*, *loc. cit.*, p. 259.

» car, quand même il y aurait pensé, il n'avait pas
 » attenté. Il faut que la pensée soit jointe à quelque
 » sorte d'action. » (Il faudrait ajouter : et qu'il y ait
 libre arbitre.) « Les lois ne se chargent de punir
 » que les actions extérieures ¹. » L'Homme pêche
 par pensée, par désir, par sentiment, par parole
 et par action, mais il n'est justiciable devant la
 Loi que des deux dernières : quant aux trois pre-
 miers actes, c'est devant Dieu, devant la Con-
 science et au tribunal de la Pénitence que leurs
 délits doivent être portés.

Au demeurant, si l'opinion de Fodéré est inad-
 missible, elle a au moins l'avantage de prouver
 que les actions des Somnambules ne sont pas tou-
 jours empreintes de sagesse, et qu'il peut s'en
 trouver parmi eux qui soient tourmentés de la
 Fureur Homicide. Des hommes de cette sorte sont
 toujours dangereux. Mais que faire d'eux ? Faut-il
 les considérer comme fous, ou les traiter comme
 des criminels ? Cette situation, très-embarrassante
 pour la Loi, ne le serait plus dès le moment qu'il
 existerait une *Maison spéciale* pour recevoir ces
 malheureux à côté des *Morosophes* de toute espèce.
 La création de cette Maison profiterait à tout le
 monde : la Société y trouverait un palladium contre
 les tentatives des malfaiteurs, les Familles des
 inculpés une assurance contre l'infamie, la Magis-

¹ *Esprit des lois*, liv. XII, chap. XI, p. 400.

trature un moyen de manifester sa justice et sa
 dignité, la Morale une satisfaction à ses justes
 exigences, la Médecine un élément de plus pour
 son activité, et le sentiment d'Humanité un nouvel
 exemple de sa sollicitude incessante. Le malade
 lui-même, qui aurait trouvé dans cet asile toutes
 les conditions désirables pour améliorer son état
 physique et moral, n'aurait pas à craindre, en sor-
 tant, l'espèce de réprobation qui s'attache au titre
 de fou, ni l'ignominie qui accompagne partout
 l'homme sorti des bagnes.

Enfin, la création de l'Établissement public que
 je sollicite serait peut-être le seul moyen capable
 de préparer à la coaversion tous ces hommes
 dangereux, véritable embarras pour la Société,
 lesquels ne sont ni fous ni entièrement crimi-
 nels, et qui, à cause de leur état tout spécial,
 exigent aussi d'être séquestrés du commun des
 hommes, pour recevoir des soins tout-à-fait parti-
 culiers. Travailler à leur conversion, ce serait aussi
 prévenir la rechute dans la Fureur Homicide et
 contribuer à la sécurité de la Société. Non pas que
 j'espère jamais voir l'Homme sortir pur du creuset
 de nos institutions ; car le Penchant Homicide est
 une attribution innée non-seulement de l'indi-
 vidu, mais encore de l'espèce humaine tout
 entière. C'est ce qu'il me reste à prouver avant de
 clôturer cette première partie de mon Travail.

CHAPITRE VII.

XXXI. Les causes ordinaires de l'Homicide sont insuffisantes pour expliquer la fréquente reproduction de cet acte terrible. Ces causes, considérées comme déterminantes ou occasionnelles, comme prochaines ou éloignées ; ces causes, externes ou internes par rapport à l'individu, ne pourraient rien par elles-mêmes, si une cause prédisposante et immédiate ne favorisait leur concours. Ce n'est donc pas dans les actions du climat, des saisons, des passions, de l'éducation, des conditions fâcheuses de la vie, ni dans les effets de l'âge, du sexe, du tempérament, de l'état de grossesse, d'ivresse, etc., qu'il faut placer la raison d'être de la multiplicité des cas d'Homicide. Cette raison, préparée de longue main, déterminée même par ces causes secondaires, réside dans *un instinct primordial sanguinaire*, non-seulement de l'individu, mais encore, ai-je dit, de l'espèce humaine.

Les preuves de fait sortent toutes palpitantes de l'histoire des peuples, pour déposer en faveur de cette dernière vérité. Sauvages, Barbares et Hommes Civilisés, tous ont largement fourni leur contingent au massacre général de l'Humanité.

Depuis que Mme. Stowe a publié son beau livre

sur la *Case de l'oncle Tom*, on s'est épris d'un bel amour pour les hommes noirs. Voici quelques traits qui montrent le revers de la médaille ; avec ces échantillons on pourra juger de quelle aménité est capable la race nègre. *La vie des Nègres, en Afrique*, est racontée avec talent par M. Alfred Michiels. Je vais extraire quelques passages de son récit :

« Les Nègres sont la cause de tous leurs maux. » S'ils ne s'étaient point pourchassés, capturés, amenés à la côte, mutuellement vendus, nous n'aurions pas été les chercher au milieu de leurs solitudes, et si nous avions eu cette audace, nous y serions tous demeurés ensevelis. Comment peut-on plaindre des hommes qui sont victimes de leur méchanceté ?

« Ces hommes, vendus par leurs frères, ne sont pas de pauvres innocents ; si l'on disait des vaincus, à la bonne heure. Ce sont en général des prisonniers de guerre. Mais, avant leur défaite, presque tous ont remporté des victoires, privé d'autres Nègres de leur indépendance, et les ont livrés aux marchands d'esclaves moyennant rétribution. Puis, le succès leur ayant échappé, ils subissent à leur tour le même sort.

« Les captifs sont souvent les plus coupables de tous... Pendant que nous nous divertissions non loin de Badagry, nous aperçûmes deux Nègres qui se dirigeaient vers nous : l'un était dans la force

» de l'âge, l'autre dans la fleur de la jeunesse. La
 » ressemblance de leurs traits, de toute leur per-
 » sonne, donnait lieu de penser qu'on voyait en
 » eux le père et le fils. L'induction était juste : le
 » père venait à la côte avec son fils dans l'intention
 » secrète de nous le vendre. Il me prit sans doute
 » pour le capitaine, et, s'approchant de moi, m'of-
 » frit le jeune homme. Mais, pendant la route,
 » celui-ci avait pénétré le dessein abominable de
 » son père, et il avait résolu de le prévenir s'il était
 » possible. Le hasard fit qu'il eut la main heureuse
 » et qu'il s'adressa directement au capitaine : il lui
 » dit qu'il amenait un esclave, et lui demandait
 » en échange deux bouteilles d'eau-de-vie étendues
 » sur le sable près de notre capitaine.

» Tous les Négriers racontent cent histoires du
 » même genre... La nation des Calbougors est une
 » des plus dépravées de toute l'Afrique ; il n'y a
 » sorte de crimes, de perfidies, de scélératesses qu'ils
 » ne commettent : les pères, les maris, les frères
 » vendent leurs enfants, leurs femmes et leurs sœurs.
 » Ils se sont livrés à ce trafic avec tant d'achar-
 » nement, que leur territoire est presque désert.

» Une Nègresse vendit un jour son enfant, âgé
 de cinq ans, pour un morceau de savon. »

Voilà comment les hommes de la race noire se
 traitent entre eux ; ils ont, de moins que les brutes,
 le sentiment de la paternité et de la maternité, et

les fils, à leur tour, paraissent peu tenir à leurs
 parents. Voyons maintenant comment ils traitent les
 étrangers : je laisse toujours parler notre historien.

« Nous étions déjà à la hauteur des Iles Sauvages,
 » en vue du pic de Ténériffe et sur le point de faire
 » naufrage ; le canon tirait depuis une heure, et
 » notre situation devenait de plus en plus dange-
 » reuse, lorsque nous vîmes apparaître au sommet
 » des dunes sept ou huit cents cavaliers portant le
 » burnous arabe. Enfin, notre vaisseau finit par
 » s'entr'ouvrir : 30 hommes, sur 80, furent en-
 » gloutis dans les flots ; les autres, à demi morts
 » de lassitude, gagnèrent péniblement le rivage.

» Alors commença une des scènes les plus tra-
 » giques dont la férocité humaine puisse se rendre
 » compte. Tandis que, ruisselants, meurtris,
 » n'ayant plus que des lambeaux de costume, nous
 » nous traînions sur la grève, les Marocains en
 » observation quittent leur poste, au milieu des tor-
 » rents de pluie, des vents déchainés, des éclairs
 » et du tonnerre ; ils s'élancent vers nous à fond
 » de train comme vers des ennemis, frappent,
 » assassinent des malheureux sans armes qui im-
 » ploraient leur secours et que les flots venaient
 » d'épargner. Le sabre, la lance, le pistolet, le
 » fusil, le yatagan, tout leur sert pour nous donner
 » la mort. Nos signaux de détresse ne leur avaient
 » fait naître que des *idées de meurtre et de pillage.* »

Après cette réception empreinte de la plus barbare atrocité, ceux qui échappèrent au massacre furent entraînés dans un bagne où de nouvelles tortures les attendaient. « Mais les barbares, étant » revenus de grand matin pour chercher des épaves, » me découvrirent dans mon hallier. Voyant que je » pouvais me tenir sur mes jambes, ils me lièrent » les mains et m'attachèrent à la queue d'un cheval : » je marchai ainsi jusqu'à une petite ville arabe... » Tout près de la ville je remarquai un autre édifice, mais celui-là se distinguait du reste des » constructions par ses grandes croisées munies de » barreaux en fer. On m'entraîna de ce côté ; la porte » s'ouvrit : j'étais au milieu d'un bagne ! Cinq » cents chrétiens y attendaient la mort, car elle » seule fait cesser leur esclavage. Les ouragans, » les corsaires pourvoient ce lieu maudit. Dans » le nombre des prisonniers je reconnus une vingtaine de mes compagnons, tous plus ou moins » couverts de blessures ; des taches de sang rougissaient leurs costumes en lambeaux ; leur » visage exprimait la souffrance et le désespoir.

» Une moitié de nos gardiens était des Nègres, » car la population qui borde cette frontière du » Maroc se compose de Turcs, d'Arabes, de Berbères » et de Noirs ; mais le nombre de ceux-ci augmente » constamment par les achats d'esclaves et par les » immigrations des restes de tribus qui, après une

» défaite, se sauvent de leur pays pour n'être pas » exterminés. Un surveillant Noir s'approcha donc » de moi, et, voulant me tirer de ma syncope, me » donna un coup de pied ; il frappa justement » sur la plaie qu'une lance m'avait faite, et l'excès » de la douleur me rendit le sentiment de moi-même. — Te lèveras-tu, chien ? me cria le Nègre » en jetant sur moi des regards féroces...

» Le premier jour, on nous conduisit à une lieue » de la ville, dans une espèce de terre qu'on labourait. Nous étions là cent trente captifs : on nous » attela comme des quadrupèdes et l'on nous fit » traîner des charrues ; quatorze d'entre nous » étaient nécessaires pour tirer une de ces machines agricoles et pour la gouverner...

» Jamais nos conducteurs ne nous parlaient sans » nous frapper. Les coups nous arrivant de droite » et de gauche, notre sang ne tardait pas à jaillir. » Nos gardiens, *quelle que fût leur race, y trempaient souvent le bout de leur doigt, portaient celui-ci à leur bouche, et s'écriaient avec une intonation railleuse : Ah ! qu'il est doux le sang des Chrétiens !* »

Voici qui est encore plus fort ; nous sommes conduits à la dernière limite de la cruauté humaine : « Si, dans le bagne, des prisonniers se querellaient ou parlaient trop fort, les gardiens tiraient sur eux, du haut de leur terrasse, avec

» des fusils chargés de gros sels. Mais ce qui révol-
 » tait le plus, c'était l'affreuse manière dont on se
 » débarrassait des vieillards incapables de travailler
 » et des malades qu'on n'espérait pas voir promp-
 » tement guéris. Dès qu'un homme ne pouvait plus
 » couper du bois, le porter sur son dos, défricher
 » la terre ou traîner la charrue, soit à cause de son
 » âge avancé, soit à cause de son état languissant,
 » on le tuait d'un coup de fusil devant son cama-
 » rade de chaîne. Oui, nos féroces conducteurs ne
 » l'éloignaient pas même de notre vue pour le
 » sacrifier; ils ne nous épargnaient même point cet
 » odieux spectacle! On les expédiait encore d'une
 » autre façon, principalement lorsque les nuits
 » étaient belles et que la lune répandait une vive
 » lumière. On saisissait alors le malheureux Chré-
 » tien, sans pitié pour sa faiblesse, sans égard pour
 » ses cheveux blancs, et on le poussait dehors par
 » la porte entr'ouverte, au milieu des animaux
 » sauvages réunis autour du bague. Les lions,
 » les panthères, les ours, les loups et les tigres
 » l'avaient bientôt dévoré; on ne retrouvait le
 » lendemain que son squelette. Nos gardiens se
 » faisaient un divertissement de cette horrible
 » scène. Leur joie était à son comble si les bêtes
 » féroces se disputaient la victime ¹. »

¹ *L'Écho des Feuilletons*, T. XIV, N^o 2, 15 décembre 1853.

Cette rapide esquisse des mœurs de la race nègre n'est pas de nature à nous faire aimer ces hommes, qui se montrent plus cruels que les bêtes féroces. Il est incompréhensible que la vengeance suscitée par le fanatisme religieux puisse produire d'aussi déplorables résultats. A coup sûr, si Raynal et J.-J. Rousseau avaient long-temps vécu au milieu d'hommes semblables, ils se seraient montrés plus réservés dans leur plaidoyer en faveur de l'état sauvage ¹.

¹ Je ne pense pas qu'il prenne jamais envie à M. Léon Gozlan de faire l'éloge de la race nègre. Dans un voyage au Sénégal, notre excellent nouvelliste courut un grand danger. Séduit par le charme d'une nature splendide et luxuriante, il s'abandonne à la chasse avec son capitaine. « Tout-à-coup », raconte son biographe, « une espèce de grognement le fait tressaillir. D'un bois de palmiers voisin débusque un nègre à stature colossale, dont les flancs sont ornés d'une ceinture de maroquin rouge garnie de poignards; un second nègre sort du bois, puis un troisième, puis dix, puis vingt, puis cinquante, puis autant qu'il y avait tout-à-l'heure d'oiseaux sur l'arbre. Cette noire phalange se dispose à entourer Léon Gozlan, qui cherche de l'œil son capitaine et ne l'aperçoit plus. Mais une détonation se fait entendre; il crie de toutes ses forces, et le second chasseur accourt. Les voilà deux contre cent nègres, dont l'œil est plein de menace et de convoitise.

» Gozlan croit comprendre à leurs signes qu'ils demandent de la poudre. Il vide sa poudrière dans les mains qui se tendent, et son capitaine l'imité, tout en prenant soin, l'un

XXXII. Sans doute, il n'est pas de peuple qui n'ait fourni des exemples de grands crimes, ou qui n'ait eu quelque occasion de répandre à flots le

» comme l'autre, de se rapprocher graduellement du rivage
 » et de ne pas laisser les nègres former cercle autour d'eux.
 » La poudre épuisée, nos chasseurs distribuent des plombs;
 » mais les plombs s'épuisent à leur tour, et cinquante nègres
 » qui n'ont rien eu dans le partage poussent des cris féroces,
 » parviennent à entourer les deux marins, encore à plus de
 » trois cents pas de la mer, et font mine de vouloir les dé-
 » pouiller de leurs armes.

» Alerte, capitaine, ou nous sommes perdus ! crie Gozlan.
 » Tous deux alors, avec cette énergie que donne l'imminence
 » du danger, brandissent leur carabine, assomment à coups
 » de crosse les nègres les plus entreprenants, s'ouvrent un
 » passage, et courent à toutes jambes du côté de leur barque.
 » Un insulaire est sur le point d'atteindre Léon, qui se re-
 » tourne et se met en défense. Aussitôt le nègre lui lance son
 » poignard à la tête; l'arme siffle, fend la main que le jeune
 » homme avait élevée pour parer le coup, et lui fait dans le
 » front une entaille profonde.

» A la vue du sang qui coule, la horde sauvage pousse des
 » hurlements sinistres; mais Gozlan blessé n'est pas vaincu.
 » D'un vigoureux coup de crosse il étend raide mort son
 » agresseur, décharge sa carabine sur le groupe, rejoint en
 » deux bonds son capitaine occupé à démarrer la barque,
 » et tous deux prennent le large, après avoir encore assommé
 » cinq ou six nègres qui essayaient de les poursuivre à la nage.»

Nous laissons à M. Eugène de Mirecourt toute la responsabilité de cette anecdote, bien faite, à coup sûr, pour inspirer de l'aversion envers la race nègre.

sang humain. Toutes les causes semblent se réunir pour conduire les hommes à cette fin. Les uns y sont arrivés à travers le fanatisme, la superstition, l'esprit de secte; les autres, en faisant jouer les mille ressorts des passions politiques. Ici c'est la guerre avec tout le carnage qu'elle traîne à sa suite; là ce sont les caprices de la sombre tyrannie, ou la volonté inexorable d'un despote, qui font tomber sous le fer tout ce qui s'oppose à leur cours; ailleurs c'est la haine, l'envie, la vengeance, la colère, la triste misère, la faim, cette mauvaise conseillère (*malesuada fames*), qui laissent des traces de sang partout où elles passent.

Mais il est vrai de dire que l'état sauvage, que l'état de barbarie, sont ceux où l'on voit le plus grand nombre d'actes de férocité, parce que les penchants naturels n'y sont nullement contenus par la force des institutions. On a défini l'Homme *un animal raisonnable*. Selon, donc, que l'un ou l'autre élément de cette définition prédomine dans la vie des peuples, l'Homme s'abaisse ou s'élève. C'est la partie animale qui l'emporte chez les Sauvages et chez les Barbares. Voilà pourquoi les Hommes Civilisés, malgré l'exhortation de quelques Philosophes, montrent très-peu de goût pour les charmes de l'état primitif, de l'état dit *de nature*.

Un aveu pénible à faire, c'est que la partie bestiale de l'Homme, avec tous ses instincts féroces

et sanguinaires, atteint beaucoup trop souvent un haut degré de prédominance, même parmi les peuples civilisés. Il semble que l'Humanité soit continuellement sollicitée par deux Forces contraires, dont l'une la fait progresser en avant vers le beau, et dont l'autre, lui faisant rebrousser chemin, la reporte vers l'état de nature et l'excite au développement de ses instincts primitifs.

L'Instruction, l'Éducation, la Religion, la Philosophie, la Civilisation mettent un frein, il est vrai, à tous les penchants pervers de l'Humanité, et au penchant sanguinaire en particulier. Mais cette action n'est que temporaire et palliative; à la moindre occasion, la Nature reprend ses droits. L'Instinct Homicide est comme un feu qui couve sous la cendre, et qui n'attend plus que l'étincelle pour faire explosion. Dans un chapitre remarquable sur la *Destruction violente de l'Espèce Humaine*, J. de Maistre pensait qu'on pourrait ramener à des lois fixes les recrudescences de la fureur homicide: « Si l'on avait, dit-il, des tables de massacre » comme on a des tables météorologiques, qui sait » si l'on n'en découvrirait point la loi au bout de » quelques siècles d'observation ¹ ? »

Ainsi, que l'Homicide soit engendré par la guerre, par les passions, par le guet-apens, par

¹ J. de Maistre, *Considérations sur la France*, T. I, p. 40.

la scélératesse, par la folie ou par la morosophie; ou bien qu'il soit le produit de l'état sauvage, de l'état de barbarie ou de l'état de civilisation, il apparaît déjà comme un fait universel qui se lie à l'histoire de toutes les Sociétés. Un homme de lettres à qui je faisais part de ces réflexions me répondit: Comment ne voulez-vous pas que l'Homme soit homicide par faiblesse ou par maladie originelle, quand Dieu a été obligé de l'être par justice? Le Genre Humain n'a-t-il pas subi un châtement terrible de la main même de son Créateur? Dieu dit dans la *Genèse*: « J'exterminerai de dessus la terre » l'homme que j'ai créé; j'exterminerai tout, de » puis l'homme jusqu'aux animaux, depuis tout » ce qui rampe sur la terre jusqu'aux oiseaux du » ciel, car je me repens de les avoir faits ¹. »

Et Dieu tint parole. « Tous les hommes moururent, et généralement tout ce qui a vie et qui » respire sous le ciel ². »

Cette idée, qui fait de Dieu le plus grand homicide de l'univers, peut paraître révoltante aux yeux d'un philanthrope; aussi ne faut-il la recevoir que pour ce qu'elle vaut. Ici, je fais de l'histoire, et je laisse souvent à autrui le soin de tirer la conclusion des faits. Le malheur est que beaucoup d'hommes ont cru pouvoir se mettre à la place de Dieu, et

¹ Genèse, chap. VI, § 1, vers. 7.

² *Ibid.*, chap. VII, § 2, vers. 22.

exercer en son nom de terribles vengeances. Bien des fois l'on a cru que l'impunité était acquise à des crimes abominables, parce qu'on les accomplissait sous l'invocation de la Divinité. Voilà le tort, ce me semble. Certains hommes ont usurpé beaucoup trop souvent, à l'exemple d'Attila, le titre redoutable de *Fléau de Dieu*, et nous nous montrons trop facilement disposés à les accepter comme instruments de la Providence. Mais reprenons l'exposition de nos preuves de fait.

XXXIII. De tous les peuples de l'antiquité qui ont ouvert la marche de la Civilisation, les Israélites sont ceux que Dieu a soumis aux plus rudes épreuves. C'était le peuple privilégié; aussi les plus grands châtimens lui ont-ils été réservés, d'après cette maxime vulgaire : *Qui bien aime, bien châtié*. En ouvrant l'Ancien Testament, on ne voit que vengeances célestes éclater tantôt sur un point, tantôt sur un autre : ce sont des plaies, des fléaux répandus sur les nations, des villes incendiées ou assiégées et réduites à la famine, des prophètes lapidés, des femmes jetées aux chiens, des tribus exterminées, etc.

Le peuple juif était d'un naturel indocile et peu sujet à résipiscence : Moïse eut toutes les peines du monde à le tenir dans la stricte observation de la loi. Non-seulement les Juifs étaient fort enclins

à l'idolâtrie, mais sans doute encore à l'homicide, puisque le grand Législateur jugea indispensable de faire graver sur les tables de marbre cette loi, communiquée sur le mont Sinaï : *Tu ne tueras pas*. « Cette pente à l'idolâtrie, dit Fleury, nous paraît » fort étrange et fort absurde dans les mœurs des » Israélites; c'est ce qui persuade le plus qu'ils » étaient *grossiers et brutaux*. » Ailleurs, cet excellent historien ajoute : « Ils étaient intéressés, avares » et sordides, surtout les Phariséens, la plupart » grands hypocrites. Ils étaient infidèles et légers, » toujours prêts à la sédition et à la révolte, sous » prétexte de secouer le joug des Gentils. Enfin, ils » étaient *violents et cruels*, comme on voit, par ce » qu'ils firent souffrir à Jésus-Christ et aux Apôtres, et par les *maux inouïs* qu'ils se firent les » uns aux autres, et durant toute la *guerre civile*, » et pendant le dernier siège de Jérusalem ¹. » L'Écriture reproche souvent aux Juifs la *dureté du cœur*, à eux qui avaient reçu de Dieu des grâces particulières et qui avaient vu de grands miracles.

Toutefois, il est juste de reconnaître que souvent les Juifs eurent à user de représailles, et que plusieurs de leurs cruautés ne furent que des réactions légitimes contre des actes d'atrocité dont ils furent les victimes. Une vie de privation dans le Désert, une longue captivité, des attaques continuelles de

¹ Fleury, *Mœurs des Israélites*, p. 124-190.

la part des ennemis de la Judée, étaient bien de nature à aigrir le caractère et à endurcir le cœur de ce peuple. Les Égyptiens, les Madianites, les Amalécites, les Assyriens, les Babyloniens et même les Romains, mirent successivement la patience du peuple d'Israël à de difficiles épreuves. Sous le bon Titus, les Romains firent périr en un jour plus de six cent mille hommes de cette nation. Le martyr des Machabées peut être cité comme exemple du raffinement de cruauté dont sont capables les peuples orientaux, et comme preuve des tortures qu'ont eu souvent à subir les descendants d'Abraham et de Jacob. « Antiochus, irrité de voir » dans un âge si tendre tant de fermeté, et espérant que la rigueur des supplices l'affaiblirait, les » fit tourmenter (les Machabées) tous l'un après » l'autre en présence de leur mère. On leur coupa » la langue et les extrémités des mains et des pieds ; » on leur arracha la peau de dessus la tête, et, » lorsqu'ils n'étaient plus qu'un tronc informe et » horrible à voir, on les faisait rôtir dans une chaudière, où ils consumaient dans les feux ce qui » leur restait de vie ¹. »

En appelant les Juifs le peuple le plus abominable de la terre ², Voltaire a feint d'ignorer les nom-

¹ Le Maistre de Sacy, *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, 1835, p. 349.

² *Dict. philosoph.*, T. I, art. *Anthropophagie*.

breuses persécutions dont il fut l'objet. L'odieux diminue, quand on tient compte des grands malheurs qui ont fréquemment accablé ce peuple. En général, une mauvaise action est presque toujours suivie d'une réaction analogue. Cette vérité est de toutes les époques et de toutes les régions. Tout cœur honnête a maudit l'épouvantable nuit de la Saint-Barthélemy; mais notre horreur diminue quand nous savons que cette nuit a été précédée des tueries des paysans de l'Allemagne, des massacres de l'Irlande, des catholiques de l'Angleterre, etc. Le souvenir de la révocation de l'édit de Nantes jette encore la consternation parmi les Français; mais, à l'époque, on dut être quelque peu consolé en voyant que des mesures semblables avaient été prises dans les Etats protestants à l'égard des catholiques. Du reste, l'aveuglement des hommes, l'esprit et le caprice du temps où l'on vit renferme le secret de bien des fautes. Un moyen sûr de ne point périr par le glaive, c'est de ne jamais se servir du glaive; et l'historien qui se pique d'impartialité, doit toujours avoir d'une main la plume pour écrire les événements, et de l'autre une balance pour les peser, pour les évaluer. Voltaire, écrivain systématique et passionné, peut être incriminé à bon droit de n'avoir pas constamment observé cette règle.

XXXIV. Je viens de donner un léger aperçu de

la férocité naturelle aux peuples de l'Orient, région d'où nous vient la lumière. En suivant le cours de la Civilisation, on trouve que les deux peuples les plus polis et les plus civilisés de l'univers, les Athéniens et les Français, qui se sont épuisés l'un et l'autre autant par leurs divisions intestines que par des guerres contre les étrangers, ont donné beaucoup trop souvent des exemples de la plus odieuse atrocité. Nous devons à Chateaubriand une peinture vive du génie grec et du génie français, dont voici quelques fragments : « Quels peuples » furent jamais plus aimables dans le monde ancien » et moderne que les nations brillantes de l'Attique » et de la France? L'étranger, charmé à Paris et à » Athènes, ne rencontre que des cœurs compatissants et des bouches toujours prêtes à lui sourire. » Les légers habitants de ces deux capitales du goût » et des beaux-arts semblent formés pour couler » leurs jours au sein des plaisirs. C'est là qu'assis » à des banquets, vous les entendrez se lancer de » fines railleries, rire avec grâce de leurs maîtres, » parler à la fois de politique et d'amour, de l'existence de Dieu et du succès de la comédie nouvelle, et répandre profusément les bons mots et » le sel attique au bruit des chansons d'Anacréon » et de Voltaire, au milieu des vins, des femmes » et des fleurs.

» Mais où court tout ce peuple furieux? D'où

» viennent ces *cris de rage* dans les uns et de désespoir dans les autres? Quelles sont ces *victimes égorgées* sur l'autel des *Euménides*? Quel cœur » ces monstres à la bouche teinte de sang ont-ils » dévoré? Ce n'est rien : ce sont ces Épicuriens que » vous avez vus danser à la fête, et qui, ce soir, » assisteront tranquillement aux farces de Thespis » ou aux ballets de l'Opéra¹. »

Le tableau du génie romain, tracé par le même auteur, est beaucoup plus sombre.

« Le peuple romain fut toujours un peuple horrible : on ne tombe point dans les vices qu'il fit » éclater sous ses maîtres, sans une certaine *per-* » versité naturelle et quelque défaut de naissance » dans le cœur. Athènes corrompue ne fut jamais » exécration : dans les fers elle ne songea qu'à jouir. » Elle trouva que ses vainqueurs ne lui avaient pas » tout ôté, puisqu'ils lui avaient laissé le temple » des Muses.....

» ... Rome libre fut d'abord frugale parce qu'elle » était pauvre; courageuse, parce que ses institutions lui mettaient le fer à la main, et qu'elle » sortait d'une *caverne de brigands*. Elle était, » d'ailleurs, *féroce*, injuste, avare, luxurieuse : » elle n'eut de beau que son génie; son caractère » fut odieux.

» ... C'était une chose assez ordinaire qu'on égor-

¹ *Révolutions anciennes*, édit. illustr., p. 24.

» geât cinq mille, six mille, dix mille, vingt mille per-
 » sonnes de tout rang, de tout sexe et de tout âge,
 » sur un soupçon de l'empereur ; et les parents des
 » victimes ornaient leurs maisons de feuillages,
 » baisaient les mains du *Dieu* et assistaient à ses
 » fêtes... On vit sous Claude dix-neuf mille hom-
 » mes s'égorger sur le lac Fucin pour l'amusement
 » de la populace romaine : avant d'en venir aux
 » mains, les combattants saluaient l'empereur :
 » *Ave, imperator; morituri te salutant!* César,
 » ceux qui vont mourir te saluent ! Mot aussi
 » lâche qu'il est touchant¹. »

L'indignation de notre grand écrivain redouble à la vue des crimes dont l'histoire du peuple romain regorge à chaque page.

« Le premier Brutus égorge ses fils, et le second
 » assassine son père.... Marius verse à volonté le
 » sang des nobles, et Sylla celui du peuple.... Les
 » conjurés de Catilina s'engagent à massacrer leurs
 » propres pères... Viennent les Triumvirs et leurs
 » proscriptions ; Auguste ordonne au père et au fils
 » de s'entre-tuer, et le père et le fils s'entre-tuent². »

Ce peuple, qui toléra pour maîtres des monstres tels que Tibère, Claude, Caligula, Domitien et Néron le plus cruel des hommes ; ce peuple, chez qui l'infanticide, autorisé par une loi de Romulus,

¹ *Génie du Christianisme*, édit. illustr., p. 487-488.

² *Ibid.*, p. 487.

fut confirmé par une loi des Douze-Tables, ne se complaisait que dans les jeux abominables du cirque. Caligula, en attendant l'ouverture de ces jeux, nourrissait les lions de chair humaine. Les hommes coûtaient peu à ce vil empereur, qui souhaitait que le peuple romain n'eût qu'une seule tête, afin de pouvoir l'abattre d'un seul coup. C'est ce même Caligula qui, pour étouffer les murmures que faisait naître le manque de gladiateurs, fit couper la langue à ceux des spectateurs qui étaient à sa portée, et les jeta aux bêtes, aux grands applaudissements de la multitude. Du reste, aucun peuple n'a montré plus de penchant pour le meurtre, ni ne s'est montré plus expert dans l'art de l'Homicide que le peuple romain. César a fait périr trois millions de Gaulois, et fait massacrer sans combats plusieurs millions de Romains. Le grand Pompée fait vendre ou périr plusieurs millions d'hommes. Après sa victoire sur les Chérusques, Germanicus criait : *Exterminez, exterminiez!* Il assurait qu'on ne pouvait avoir la victoire que par la destruction de la nation.

« Pendant ses repas, Marius aimait à contem-
 » pler les têtes sanglantes de ses victimes. Les
 » empereurs éclairaient leurs soupers avec des
 » torches vivantes d'hommes enveloppés de poix ;
 » leurs concerts étaient les rugissements des
 » vaincus brûlant dans des taureaux d'airain

» rougi. » Il faut lire l'exposition de ces faits dans le chapitre IX de l'ouvrage de l'abbé Mitraud sur la Nature des Sociétés Humaines.

En général, les mœurs atroces du Paganisme sont façonnées à l'Homicide par les croyances religieuses.

« Les Païens honoraient les Dieux qu'ils estimaient favorables et bienfaisants ; mais pour les Dieux infernaux, Hécate, les Euménides, les Parques et les autres dont les fables leur faisaient peur, il fallait les apaiser par des sacrifices nocturnes et des cérémonies affreuses et inhumaines. Il y en avait qui enterraient des hommes vivants ; d'autres immolaient des enfants, et quelquefois les leurs propres, comme ces adorateurs de Moloc, tant détestés dans l'Écriture, qui continuaient encore en Afrique cette abomination du temps de Tertullien ¹. »

Il était temps, pour l'honneur de notre espèce, que le Christianisme transformât ces mœurs abominables en des mœurs plus douces et plus avares du sang humain. Malheureusement, il était aussi dans la destinée du Christianisme de ne pouvoir lui-même s'établir qu'en arrosant toute la terre du sang de ses martyrs : comme si la *Loi du Progrès* était fatalement assujettie à la triste nécessité de répandre le sang humain par torrents !

¹ L'abbé Fleury, *Mœurs des Israélites*, p. 230.

CHAPITRE VIII.

XXXV. L'histoire des peuples, depuis l'établissement du Christianisme, abonde en crimes de tout genre. Elle démontre que les Chrétiens ne sont pas plus avares que les autres hommes du sang de leurs semblables. Quand la parole de mansuétude et d'amour inaugurée par le Christ ne se fait plus entendre, les Hommes retournent aussitôt à leur instinct sanguinaire primitif, et remplissent le globe de leurs atrocités. Qu'on les suive au couchant, au levant, du sud au septentrion, partout on les retrouve les mêmes, c'est-à-dire cruels et féroces, ou toujours prêts à le devenir. Juifs, Parias, Musulmans, Chrétiens ou Païens, on ne voit pas que la *Nature* se démente plutôt chez les uns que chez les autres. A Arbelles, à Cannes, à Zama, à Pharsale, de même qu'à Platée, à Salamine, à Marathon, etc., le sang humain a été répandu avec profusion : et, malgré vingt siècles de civilisation, l'on ne voit pas que, sur les champs de bataille de l'Europe, les rencontres soient moins meurtrières. A Aboukir, à Trafalgar, à Austerlitz, à la Moskowa, à Waterloo, par exemple, le sang n'a pas moins coulé que par-

tout ailleurs. Et de nos jours, à cette heure même, malgré les vains efforts des illustres membres du *Congrès de la Paix*, le sang des hommes n'en a pas moins été répandu sous les murs de Sébastopol. Tant il est vrai que le grand fait de l'Homicide se résume dans une *Loi de continuité*, à laquelle sont enchaînées toutes les Sociétés humaines ! Génie oriental, génie grec, génie romain, génie européen, génie américain, Paganisme, Islamisme, Christianisme, tout vient se confondre dans cette Loi générale cimentée par l'Homicide.

XXXVI. En suivant les traces de la fureur homicide parmi les peuples qui marchent à la tête de la Civilisation européenne, on se convainc que l'Angleterre et la France ont satisfait largement à l'instinct sanguinaire qui a souillé leurs annales à diverses époques. Voici quelques noms, voici quelques faits qui caractérisent ces époques abominables : les factions des Lancastre, des York, nous rappellent celles des d'Armagnac et des Bourguignons ; en fait de femmes, les cruautés de Frédégonde, de Brunehaut, de Catherine de Médicis, etc., nous reportent au souvenir de Marie Tudor, de Marie Stuart et de la trop fameuse Élisabeth.

Les règnes de Henri VIII et de Charles IX se lient, en quelque sorte, par le massacre réciproque des Catholiques et des Protestants. Les insurrec-

tions et l'oppression de l'Irlande répondent très-bien à celles de la Vendée. Il n'est pas jusqu'aux Puritains d'Écosse qui ne rappellent le fanatisme des Calvinistes, des Albigeois et des Camisards des Cévennes de notre nation. Le régicide Cromwel a eu de nombreux imitateurs de ce côté de la Manche, et les fureurs républicaines ont entraîné dans l'un et l'autre pays les réactions royalistes. Mais le Cannibalisme de 93 est resté sans imitation parmi les peuples. Dieu ne permettra, sans doute, pas que l'Humanité nous donne jamais un deuxième exemplaire de ce drame épouvantable.

On le voit donc, la Civilisation masque l'instinct sanguinaire de l'Humanité ; elle le paralyse, mais ne l'étouffe pas. Malgré même toutes les espérances fondées sur le progrès des lumières, il n'est pas présumable qu'elle parvienne jamais à le détruire entièrement. Et ce progrès, réalisé au sein de cette civilisation, semble avoir pour condition nécessaire l'effusion du sang. Voyez quelles sont les nations où les Lettres, les Arts et les Sciences ont prospéré : ce sont précisément celles que la tourmente révolutionnaire a le plus agitées. La Liberté, cette noble fille des lumières, n'a jamais poussé de profondes racines que sur un sol longtemps arrosé par le sang des hommes.

XXXVII. L'idée religieuse ne progresse sem-

blement qu'à travers des fleuves de sang. En allant du Fétichisme au Polythéisme, au Panthéisme, à l'Islamisme, etc., on peut marquer les diverses haltes que l'Humanité a faites dans le crime et les atrocités. Au sein même du Christianisme, la marche de chaque idée nouvelle est ouverte par le glaive. Les Donatistes, les Hussites, les Anabaptistes, et tous les autres hérésiarques, schismatiques, réformateurs ou fanatiques de chaque secte, nous rappellent les époques les plus lamentables de l'histoire.

Il en est de même des fondateurs des empires, imbus ou non de l'esprit de civilisation. Qu'on les appelle Sésostris, Cyrus, Alexandre, César ou Gengis-Kan, Tamerlan, Mahomet, Charlemagne, Pierre-le-Grand, etc. : il est incontestable que leur puissance n'a pu s'établir que sur des monceaux de cadavres. Mais, dirai-je volontiers avec J. de Maistre, « ce n'est point assez de considérer » un point du temps et un point du globe ; il » faut porter un coup-d'œil rapide sur cette longue » suite de massacres qui souille toutes les pages de » l'histoire... » Je prie le lecteur de suivre ce tableau depuis le déclin de la République Romaine.

« Marius extermine dans une bataille deux cent » mille Cimbres et Teutons ; Mithridate fait égorger » quatre-vingt mille Romains ; Sylla lui tue quatre- » vingt-dix mille hommes dans un combat livré en

» Béotie, où il en perd lui-même dix mille. Bientôt » on voit les guerres civiles et les proscriptions. » César, à lui seul, fait mourir un million d'hommes sur le champ de bataille ; personne, avant » lui, n'avait eu ce funeste honneur. Auguste ferme » un instant le temple de Janus, mais il l'ouvre » pour des siècles en établissant un empire électif. » Quelques bons princes laissent respirer l'État ; » mais la guerre ne cesse jamais, et sous l'empire » du bon Titus six cent mille hommes périssent au » siège de Jérusalem. La destruction des hommes » opérée par les armes des Romains est vraiment » effrayante ¹. »

« Le Bas-Empire ne présente qu'une suite de » massacres. A commencer par Constantin, quelles » guerres et quelles batailles ! Licinius perd vingt » mille hommes à Cibalis, trente-quatre mille à » Andrinople, et cent mille à Chrysopolis. Les » nations du Nord commencent à s'ébranler. Les » Francs, les Goths, les Huns, les Lombards, les » Alains, les Vandales, etc., attaquent l'empire et » le déchirent successivement. Attila met l'Europe » à feu et à sang ; les Français lui tuent plus de » deux cent mille hommes près de Châlons, et les » Goths, l'année suivante, lui font subir une perte » encore plus considérable. En moins d'un siècle,

¹ Montesquieu, *Esprit des lois*, liv. XXIII, ch. XIX.

» Rome est prise et saccagée trois fois, et dans une
 » sédition qui s'élève à Constantinople quarante
 » mille personnes sont égorgées. Les Goths s'em-
 » parent de Milan et y tuent trois cent mille habi-
 » tants. Totila fait massacrer tous les habitants de
 » Tivoli, et quatre-vingt-dix mille hommes au sac
 » de Rome.

» Mahomet paraît, le glaive et l'alcoran par-
 » courent les deux tiers du globe. Les Sarrasins
 » courent de l'Euphrate au Guadalquivir. Ils dé-
 » truisent de fond en comble l'immense ville de
 » Syracuse; ils perdent trente mille hommes, près
 » de Constantinople, dans un seul combat naval,
 » et Pélage leur en tue vingt mille dans une ba-
 » taille de terre. Ces pertes ne sont rien pour les
 » Sarrasins; mais le torrent rencontre le génie des
 » Francs dans les plaines de Tours, où le fils du
 » premier Pepin, au milieu de trois cent mille
 » cadavres, attache à son nom l'épithète terrible
 » qui le distingue encore. L'Islamisme porté en
 » Espagne y trouve un rival indomptable. Jamais
 » peut-être on ne vit plus de gloire, plus de
 » grandeur et plus de carnage. La lutte des Chré-
 » tiens et des Musulmans en Espagne est un com-
 » bat de huit cents ans. Plusieurs expéditions et
 » même plusieurs batailles y coûtent vingt, trente,
 » quarante et jusqu'à quatre-vingt mille vies.

» Charlemagne monte sur le trône, et combat

» pendant un demi-siècle. Chaque année il décrète
 » sur quelle partie de l'Europe il doit envoyer la
 » mort. Présent partout et partout vainqueur, il
 » écrase des nations de fer, comme César écrasait
 » les hommes-femmes de l'Asie. Les Normands
 » commencent cette longue suite de ravages et de
 » cruautés qui nous font encore frémir. L'immense
 » héritage de Charlemagne est déchiré, l'ambition
 » le couvre de sang, et le nom des Francs dispa-
 » rait à la bataille de Fontenoy. L'Italie entière est
 » saccagée par les Sarrasins, tandis que les Nor-
 » mands, les Danois et les Hongrois ravageaient la
 » France, la Hollande, l'Angleterre, l'Allemagne
 » et la Grèce. Les nations barbares s'établissent
 » enfin et s'apprivoisent. Cette veine ne donne
 » plus de sang; une autre s'ouvre à l'instant: les
 » croisades commencent. L'Europe entière se pré-
 » cipite sur l'Asie; on ne compte plus que par
 » myriades le nombre des victimes.

» Gengis-Kan et ses fils subjuguent et ravagent
 » le globe, depuis la Chine jusqu'à la Bohême. Les
 » Français, qui s'étaient croisés contre les Musul-
 » mans, se croisent contre les Hérétiques: guerre
 » cruelle des Albigeois. Bataille de Bouvines, où
 » trente mille hommes perdent la vie. Cinq ans
 » après quatre-vingt mille Sarrasins périssent au
 » siège de Damiette. Les Guelphes et les Gibelins
 » commencent cette lutte qui devait ensanglanter

» si long-temps l'Italie. Le flambeau des guerres
 » civiles s'allume en Angleterre. Vêpres Siciliennes.
 » Sous les règnes d'Édouard et de Philippe de
 » Valois, la France et l'Angleterre se heurtent
 » plus violemment que jamais, et créent une nou-
 » velle ère de carnage. Massacre des Juifs ; bataille
 » de Poitiers ; bataille de Nicopolis : le vainqueur
 » tombe sous les coups de Tamerlan, qui répète
 » Gengis-Kan. Le duc de Bourgogne fait assas-
 » siner le duc d'Orléans, et commence la sanglante
 » rivalité des deux familles. Bataille d'Azincourt.
 » Les Hussites mettent à feu et à sang une grande
 » partie de l'Allemagne. Mahomet II règne, et
 » combat trente ans. L'Angleterre, repoussée dans
 » ses limites, se déchire de ses propres mains ; les
 » maisons d'York et de Lancastre la baignent
 » dans le sang. L'héritière de Bourgogne porte
 » ses états dans la maison d'Autriche, et, dans ce
 » contrat de mariage, il est écrit que les hommes
 » s'égorgeront pendant trois siècles, de la Baltique
 » à la Méditerranée.

» Découverte du Nouveau-Monde : c'est l'arrêt
 » de mort de trois millions d'Indiens. Charles V et
 » François I^{er} paraissent sur le théâtre du monde :
 » chaque page de leur histoire est rouge de sang
 » humain. Règne de Soliman ; bataille de Mohatz ;
 » siège de Vienne ; siège de Malte, etc. Mais c'est de
 » l'ombre d'un cloître que sort un des plus grands

» fléaux du genre humain. Luther paraît, Calvin le
 » suit : guerre des paysans ; guerre de trente ans ;
 » guerre civile de France ; massacre des Pays-Bas ;
 » massacre d'Irlande ; massacre des Cévennes ;
 » journée de la Saint-Barthélemy ; meurtre de
 » Henri III, de Henri IV, de Marie-Stuart, de
 » Charles I^{er} ; et, de nos jours enfin, la Révolution
 » Française, qui part de la même source ¹. »

XXXVIII. La voilà donc cette *Loi de Sang* ; la
 voilà rigoureusement déduite et solidement établie.
 Elle nous revient de toutes parts ; elle est inscrite
 dans le Code de l'Humanité. Voltaire, arrêtant
 son esprit sur les révolutions que la terre entière
 a éprouvées depuis les temps les plus reculés, et
 qui ont abouti à des millions d'hommes égorgés,
 à la destruction de l'espèce humaine ; Voltaire se
 résume en disant que « presque toute l'histoire
 » n'est qu'une longue suite d'atrocités...., et qu'il
 » faut savoir avouer qu'en général elle est un ramas
 » de crimes, de folies et de malheurs, parmi les-
 » quels on voit quelques vertus, quelques temps
 » heureux, comme on découvre des habitations ré-
 » pandues çà et là dans des déserts sauvages ². »

De Maistre, s'emparant de cette pensée, l'a

¹ J. de Maistre, *Considérat. sur la France*, ch. III, p. 85.

² *Pensées de Voltaire*, T. II, p. 165.

fécondée de son talent et rendue en ces termes :
 « Qu'on remonte jusqu'au berceau des nations ;
 » qu'on descende jusqu'à nos jours ; qu'on examine
 » les peuples dans toutes les positions possibles ,
 » depuis l'état de barbarie jusqu'à celui de civili-
 » sation la plus raffinée, toujours on trouvera la
 » guerre. Par cette cause, qui est la principale, et
 » par toutes celles qui s'y joignent, l'effusion du
 » sang humain n'est jamais suspendue dans l'uni-
 » vers : tantôt elle est moins forte sur une plus
 » grande surface, et tantôt plus abondante sur une
 » surface moins étendue, en sorte qu'elle est à peu
 » près constante ¹. »

Les faits que je vais consigner dans la deuxième partie de ce Travail, confirmeront de plus en plus cette *Loi permanente de l'Homicide* que le Genre Humain s'est imposée depuis la Création.

¹ De Maistre, *loc. cit.*, p. 40.

DEUXIÈME PARTIE.

ANTHROPOPHAGIE.

CHAPITRE I.

XXXIX. Quelque hâte que j'aie d'en finir avec le tableau sinistre de l'Humanité que je viens d'esquisser ; quelque désireux que je sois de détourner la vue du lecteur de l'horrible carnage qui a désolé la Société à diverses époques, je ne puis taire cependant les faits d'Anthropophagie par lesquels l'Humanité se révèle sous son aspect le plus hideux, et qui ont les liaisons les plus intimes avec les faits d'Homicide, au point de s'enchaîner entre eux comme la cause s'enchaîne avec l'effet. J'ose affirmer que ce n'est ni par boutade de misanthrope, ni par goût décidé pour le tragique ou pour l'horrible, que j'arrête mon attention sur les faits d'Anthropophagie. Le but que je poursuis en signalant

ces faits, c'est de déterminer leurs conditions d'existence et de remonter jusqu'à leur cause productrice, afin de mettre la Société dans le cas de les prévenir ou de les détruire, si faire se peut.

Nous traversons une époque bien singulière; il est rare que nous ayons à opérer sur des natures saines. Les peintres de mœurs ont plus à faire avec le factice, avec le gâté, avec le criminel, qu'avec le beau ou l'honnête. Les historiens romanciers ne craignent pas de fouiller dans les régions infimes de la Société pour nous en révéler les turpitudes, soit dans *les Mystères de Paris*, soit dans *les Mystères de Londres*, soit dans *les Mystères de Rome* : ils ne craignent pas de briser les cloaques de notre civilisation, et d'en laisser échapper le méphitisme. Les auteurs dramatiques, familiarisant le public avec l'inceste et l'adultère, le délassent ensuite avec les jeux du poison et du poignard, avec le bruit du billot et des échafauds, avec la vue des cercueils destinés à recevoir des convives avinés ¹.

Les romanciers moralistes ne paraissent pas non plus avoir une très-bonne opinion de l'espèce hu-

¹ On trouve plusieurs situations de ce genre dans *la Tour de Nesle*, *Antony*, *Catherine Howard*, *Lucrece Borgia*, *Marie Tudor*, et autres productions d'Alexandre Dumas et de Victor Hugo, à qui l'on doit l'inauguration sur notre scène du drame shakspearien.

maine, à en juger d'après plusieurs types que l'un des plus profonds de ces écrivains nous a laissés. La cousine *Bette* de Balzac laisse peu à désirer en fait de scélératesse ou de perversité infernale : c'est un vrai *Iago* ou un *Richard III femelle*, dit M. Sainte-Beuve ! Le baron Hulot, Crevel et les Marneffe se disputent, dans *les Parents pauvres*, les honneurs du vice, de la dépravation, de l'impur et de l'infamie.

D'autres esprits d'élite s'engagent chaque jour dans cette voie littéraire où l'esprit semble se délecter et se passionner dans la recherche du laid. « M. Mérimée n'a peut-être pas », selon M. Sainte-Beuve, « une meilleure idée de la nature humaine » que Balzac, et, si quelqu'un a semblé la calomnier, ce n'est pas lui certes qui la réhabilitera. » Alexandre Dumas et Frédéric Soulié n'ont-ils pas, à leur tour, divulgué tous les raffinements et mis à nu tous les ressorts de la vengeance, l'un dans le beau roman de *Monte-Christo*, et l'autre dans *le Comte de Toulouse*? M^{me} de Girardin, elle aussi, n'a-t-elle pas accumulé sur la tête de *Lady-Tartuffe* presque tous les vices dont les femmes sont capables? La *Morgatte* de M. Paul Féval restera comme pièce de conviction de ce que peut la femme dans l'horrible et dans l'ignoble.

Mais quand il est permis à tant d'écrivains de s'attacher à l'impur, à l'immoral et aux scènes

atroces, pourquoi refuserait-on au physiologiste le privilège de suivre la trace des mêmes faits, à lui, dont le premier devoir est d'observer tous les phénomènes de l'Humanité, afin de déduire, avec connaissance de cause, les lois de leur production? Je puis donc parler Anthropophagie avec sécurité, et commencer par indiquer les premiers degrés de cruauté qui conduisent à cet acte épouvantable.

XL. « Le penchant à tuer, ce désir de porter » atteinte à l'existence, peut se révéler dès la première enfance par certains goûts et certaines » directions d'idées. On voit des enfants qui sont » remarquables par leur instinct féroce, qui prennent plaisir à tuer des animaux, à faire du mal » à leurs camarades ¹. »

Je lis, dans la *Bibliothèque du Médecin praticien*, que d'autres Médecins ont observé des faits de la même sorte. « La Monomanie Homicide peut se » montrer dans un âge fort tendre. Esquirol a » rapporté deux observations de jeunes filles de » sept ans chez lesquelles ce penchant existait. Il y » a eu dans l'établissement de M. Brière un petit » garçon de cinq ans qui disait à la directrice, lorsqu'elle lui faisait quelque représentation : *Si je » pouvais vous enfoncer un couteau dans le cœur!*

¹ Andral, *loc. cit.*, p. 363.

» Il était presque toujours en fureur, frappait tout » le monde, brisait tout ce qui lui tombait sous la » main, cherchait à tout dévaster ¹. »

J'ai connu au Grand-Gallargues, dans le Gard, un garçon d'une sixaine d'années qui était jaloux de son frère, et qui présentait souvent le couteau à ses parents pour qu'on l'égorgeât. Cet enfant était maigre, sec, et avait perdu un œil. Les parents attribuaient à son extrême jalousie la perte de cet organe.

Voilà le mauvais naturel pris sur le fait; voilà les premières lueurs de l'Instinct Sanguinaire. Septime Sévère, empereur romain, eut deux enfants, dont l'un, Géta, se rendit remarquable dès son bas âge par une extrême douceur et par beaucoup d'humanité, et dont l'autre, Caracalla, montra toute sa vie des dispositions à la férocité, lesquelles se terminèrent par des imminences de parricide et par l'accomplissement d'un fratricide. Tant il est vrai que les bons et les mauvais penchants peuvent être natifs, et que les uns et les autres peuvent procéder d'une commune source! Une même terre produit de bonnes et de mauvaises herbes. L'on explique même par là pourquoi l'on trouve le meurtre, le fratricide à l'origine du monde, à une époque, par conséquent, où les

¹ T. IX, *Maladies mentales*, p. 516.

hommes n'avaient pas eu le temps d'être corrompus par les institutions. « Il arriva long-temps » après (la naissance d'Abel et de Caïn) que Caïn » offrit au Seigneur des fruits de la terre.

» Abel offrit aussi des premiers-nés de son trou- » peau et de ce qu'il avait de plus gras. Et le Sei- » gneur regarda favorablement Abel et ses présents.

» Mais il ne regarda point Caïn, ni ce qu'il lui » avait offert. C'est pourquoi Caïn entra dans une » très-grande colère, et son visage en fut tout » abattu.....

» Or, Caïn dit à son frère Abel : Sortons dehors. » Et lorsqu'ils furent dans les champs, *Caïn se* » *jeta sur son frère Abel et le tua*¹. »

Il est donc incontestable que des hommes portent en naissant la férocité des bêtes sauvages ; de même que d'autres ne deviennent cruels et homicides que par folie ou par nécessité, que par calcul ou par ambition, que par caprice ou par vengeance, que par fanatisme ou par faiblesse. Sans doute, chez la plupart des criminels, plusieurs de ces motifs sont combinés ; mais l'on doit toujours se demander si les diverses causes par lesquelles l'Homme est ainsi sollicité à des actes de barbarie, ne sont pas toujours favorisées par quelque propension naturelle. Les faits sont en majorité pour

¹ Bible, *loc. cit.* ; Genèse, ch. iv, v. 3, 4, 5, 8.

l'affirmative : il n'y a qu'à fouiller dans les annales des peuples pour s'en convaincre. A défaut d'un pareil travail, qui serait beaucoup trop long, quelques exemples pris au hasard dans l'histoire suffiront pour différencier les cas.

XLI. Caligula, Caracalla et Néron glissent dans le crime par férocité naturelle. Ces êtres-là n'ont de l'homme que la forme, le dernier surtout. Non content de s'être rendu fratricide, parricide et incendiaire, Néron voulut encore devenir assassin de carrefour. La nuit, il engageait des combats dans les rues de Rome pour satisfaire sa fureur homicide, comme si le titre d'empereur ne lui donnait pas assez de latitude pour faire tomber les têtes de ses sujets.

Les actes de cruauté chez Tibère sont réfléchis ; l'intérêt en est le mobile. Cet homme est sombre, dissimulé ; il affecte de l'éloignement pour le pouvoir ; il cache au fond de l'âme ses projets sinistres ; il est maître de lui ; il se rend criminel, en un mot, pour contenter son ambition, plutôt que pour satisfaire un penchant instinctif.

Je crois semblablement bien difficile de rapporter uniquement à une propension naturelle le genre de cruauté de Domitien, ce tueur de mouches, qui se contenta un jour de faire peur à ses sénateurs en les invitant à un repas, dit *effrayant*,

à cause de l'appareil des pompes funèbres dont il fut entouré. La bizarrerie de caractère de cet empereur passait jusque dans ses actions criminelles. On lui impute, il est vrai, la persécution des Chrétiens, qui furent plongés par ses ordres dans l'huile bouillante ou livrés à des bêtes féroces. Mais, outre l'influence que des raisons politiques ou l'empire de l'imitation peuvent avoir eue sur cette persécution qui était la seconde, ces raffinements mêmes dans la cruauté trahissent des préoccupations, des combinaisons de l'ordre mental, où le naturel perce moins que la scélératesse. Un homme bestialement féroce n'y regarde pas de si près; il va droit à son but par le chemin le plus court. Une preuve, du reste, que chez Domitien le cœur était moins pervers que l'esprit, ce sont les remords involontaires que lui arrachèrent les tortures des martyrs.

Je n'en dirai pas autant de Commode : fils du vertueux Marc-Aurèle et de Faustine, célèbre par ses désordres, cet empereur se montra cruel dès son enfance. Pour une faute légère, il ordonna, à l'âge de treize ans, qu'un esclave fût jeté dans une fournaise ardente. Un meurtre dont il faillit être victime, le rendit méfiant à l'égard de toutes les personnes de son entourage et centupla sa férocité naturelle. Sœur, femme, ministres, favoris, sénateurs et toute personne de distinction moururent

par ses ordres. Il avait une prédilection très-marquée pour les jeux et les exercices où il pouvait répandre le sang des hommes et des animaux; il était passionné pour les combats de gladiateurs, auxquels il prenait part avec la certitude de donner la mort, puisqu'il faisait usage d'épées tranchantes et exigües, ne laissant à ses victimes que des lames de plomb.

Commode aimait encore à montrer son adresse dans les jeux du cirque. Dans une seule séance, il perça de ses traits une girafe, des éléphants, des rhinocéros, des cerfs et jusqu'à cent lions. Il se plaisait aussi à faire la barbe à ses domestiques : tantôt, saisissant un rasoir, il coupait à l'un le nez, à l'autre une oreille; tantôt, affectant de se faire chirurgien, il abattait impitoyablement bras et jambes aux infortunés qu'il avait fait amener devant lui, pieds et poings liés. C'est là de la cruauté naturelle, s'il en fut jamais. Cet homme n'était féroce que pour le plaisir de l'être.

Une preuve encore que les impulsions sanguinaires chez cet odieux empereur portaient d'une mauvaise nature, c'est le sort qu'il réservait à Marcia, sa conseillère. L'ayant un jour consultée sur le dessein qu'il avait conçu de faire égorger tous les magistrats de Rome, cette jeune fille l'en détourna avec supplication. En récompense, il l'avait inscrite sur des tablettes où était le nom

de toutes les personnes qu'il devait faire périr. Évidemment, quand on résiste à des remontrances qui doivent tourner à notre profit pour suivre un penchant non motivé et contraire à nos intérêts, il est indubitable que ce Penchant n'a point son siège dans la Raison. Tel était, je crois, le cas où se trouvait Commode, qui continue l'horrible ligne historique des Caligula, des Néron, des Caracalla et autres monstres de ce genre.

XLII. L'histoire moderne n'est ni moins riche, ni moins fertile en hommes naturellement dominés par le Penchant Homicide. C'est que le mouvement de la vie sociale qui fait passer de l'état sauvage à l'état de barbarie, et plus tard à l'état de civilisation, ne se fait jamais impunément. C'est que l'intervention du fanatisme religieux, de la morgue philosophique et des machinations politiques aide singulièrement à faire éclater la méchanceté naturelle de l'Homme; de telle sorte que chez les modernes la cruauté est aussi bien endémique que dans l'antiquité. Les lieux de la scène ainsi que les acteurs ont changé; mais les faits restent toujours les mêmes. En preuve, il suffit de fouiller dans la famille des Tudor, des Valois, des Médicis, des Romanoff, etc., pour y trouver des types qui font presque pâlir ceux tirés des Atrides et des Césars.

La Physiologie a bien à faire quand il s'agit de se prononcer sur un Henri VIII, qui de sang-froid ordonne indifféremment, en Angleterre, le massacre des catholiques et des protestants, et qui, après avoir fait monter plusieurs de ses femmes sur l'échafaud, transmet à ses deux filles son exécration amour du sang. Il n'y a que Victor Hugo, avec sa vigueur ordinaire, qui puisse parler d'une manière convenable de ce roi, et peindre les mœurs de son temps. Voici les paroles qu'il met dans la bouche du guichetier de *la Tour de Londres* :

« C'était sous le roi Henri VIII que j'étais jeune.
 » Un homme singulier que ce roi Henri VIII! Un
 » roi qui changeait de femme, comme une femme
 » change de robe. Il répudia la première, il fit
 » couper la tête à la seconde, il fit ouvrir le ventre
 » à la troisième; quant à la quatrième, il lui fit
 » grâce, il la chassa; mais, en revanche, il fit
 » couper la tête à la cinquième. Ce n'est pas le
 » conte de Barbe-Bleue que je vous fais-là, belle
 » Jane, c'est l'histoire de Henri VIII. Moi, dans
 » ce temps-là, je m'occupais de guerres de religion,
 » je me battais pour l'un et pour l'autre: c'était ce
 » qu'il y avait de mieux alors. La question d'ail-
 » leurs était fort épineuse: il s'agissait d'être pour
 » ou contre le Pape. Les gens du roi pendaient
 » ceux qui étaient pour, mais ils brûlaient ceux

» qui étaient contre. Les indifférents, ceux qui
 » n'étaient ni pour ni contre, on les brûlait ou
 » on les pendait indifféremment. S'en tirait qui
 » pouvait ! Oui, la corde ; non, le fagot ; ni oui
 » ni non, le fagot et la corde. Moi qui vous parle,
 » j'ai senti le roussi bien souvent, et je ne suis
 » pas sûr de n'avoir pas été deux ou trois fois dé-
 » pendu. C'était un beau temps, à peu près pareil
 » à celui-ci. Oui, je me battais pour tout cela. Du
 » diable si je sais maintenant pour qui ou pour-
 » quoi je me battais. Si l'on me reparle de maître
 » Luther et du pape Paul III, je hausse les épaules.
 » Vois-tu, Gilbert, quand on a des cheveux gris,
 » il ne faut pas revoir les opinions pour qui l'on
 » faisait la guerre et les femmes à qui l'on faisait
 » l'amour à vingt ans. Femmes et opinions vous
 » paraissent bien laides, bien vieilles, bien ché-
 » tives, bien édentées, bien ridées, bien sottes.
 » C'est mon histoire ¹. »

La tâche du Physiologiste se complique lorsqu'il s'agit de déterminer si les raisons d'État, les motifs religieux, la faiblesse de caractère et une férocité naturelle, tout autant de causes par lesquelles le crime s'accomplit, ne peuvent pas être renforcées par une disposition héréditaire, comme cela paraît avoir existé pour Marie Tudor

¹ *Marie Tudor*, 1^{re} journée, scène II.

et pour Élisabeth, ces dignes filles de Henri VIII, dont l'une a été surnommée *la Cruelle*, et dont l'autre était si jalouse de ses prérogatives royales qu'elle disait : « Le trône est un tison ardent ; il doit brûler les mains de ceux qui y touchent. »

XLIII. A propos d'*Hérédité*, le Physiologiste n'est-il pas en droit de se demander quelle part d'influence cette cause a eue sur les crimes généralement imputés à une famille qui a régné sur la France ? Je fais allusion ici aux journées de la Saint-Barthélemy et aux malheurs de la Ligue. La question serait de savoir jusqu'à quel point le sang des Médicis s'est retrouvé dans le cœur de Charles IX et de Henri III. Le duc d'Anjou, frère de ces deux rois, passait pour avoir l'humeur moins farouche, quoiqu'il eût trempé plusieurs fois dans des conspirations contre la Cour.

Quant à Henri III, l'historien Anquetil lui attribue une bonté excessive ; ce qui ne s'accorde pas avec les pamphlets du temps, dont l'un témoigne en ces termes : « Bref, c'est un Turc par la tête, un Allemand par le corps, une harpie par les mains, un Anglais par la jarretière, un Polonais par les pieds, et un vrai diable en âme ¹. » Le témoignage de l'historien Mathieu

¹ *Mémoires de la Ligue*, T. III, p. 542.

détruit semblablement l'opinion d'Anquetil : il apprit, en effet, de Henri IV et des seigneurs contemporains plusieurs anecdotes desquelles il résulte que Henri III regardait les cruautés utiles comme justes et permises.

Je regrette de n'avoir pas sous la main le *Henri III* d'Alexandre Dumas, où l'on trouve une peinture fidèle des mœurs de ce règne. A défaut de ce beau drame, voici quelques citations historiques tirées d'Anquetil. A la Cour de France, « on remarquait » encore des traces de l'ancienne galanterie, mais » dégénérées dans les deux sexes. Les femmes, au » lieu de ces sentiments qui inspiraient autrefois » l'héroïsme, tiraient vanité des preuves de dévouement outré que la frénésie de la passion inspirait à leurs amants. Il était beau, au premier » signal de sa maîtresse, de se précipiter dans une » rivière sans savoir nager, d'affronter des *bêtes* » *féroces*, de faire ruisseler *son sang avec la pointe* » *d'un poignard*, pour marquer la disposition où » l'on était d'aimer sa dame jusqu'à la mort. Selon » l'esprit du temps, Henri III, écrivant de Pologne » à la belle Renée de Rieux-Châteauneuf et à la » princesse de Condé, qu'il aimait, *tirait du sang* » *de son doigt*, et rouvrait et fermait la piqure à » mesure qu'il fallait remplir la plume¹. »

¹ Mathieu, T. VII, p. 386.

« Les hommes, en récompense du sacrifice de leur » raison au caprice des femmes, demandaient plus » que la bienséance ne permettait, et n'obtenaient » que trop dans une Cour aussi licencieuse : de là, » les jalousies, l'espionnage, les confidences, les » rapports, les inimitiés, les éclats qui déshonoraient le monarque et sa famille à la face du » royaume¹. »

En ce beau temps, les Astrologues et les Devins étaient mis à la mode par la crédulité de Cathérine de Médicis. Ils composaient des filtres pour se faire aimer, des charmes pour se venger. Au titre d'astrologue, le Florentin Cosme Ruggieri joignait celui d'empoisonneur habile, et était protégé ouvertement par la reine-mère. Par cette dernière voie mourait toute personne de distinction, et par l'assassinat les ennemis d'un moindre rang.

« Nul temps, nul lieu n'était respecté. Le duc » de Guise poursuivit l'épée à la main, jusque dans » l'antichambre du roi, un gentilhomme dont il » prétendait avoir à se plaindre; et Villequier, » favori de Henri III, poignarda par jalousie, dans » le Louvre, sa femme grosse de deux enfants. » Poussée par une rage pareille, on vit la demoiselle de Châteauneuf, femme décriée avant son » mariage par ses intrigues avec le roi, tuer cou-

¹ Anquetil et Lrd Gallois, *Hist. de France*, T. II, p. 706.

» rageusement, dit Brantôme, le Florentin Antinotti, qui avait consenti à l'épouser.

» On était cruel et impitoyable de sang-froid ;
 » et, par une habitude qui ôtait toute honte à cet
 » égard, Charles IX et Henri III interrogeaient
 » eux-mêmes les criminels, présidaient pour ainsi
 » dire aux tortures, et assistaient aux exécutions.
 » Les femmes n'en détournaient pas les yeux : on
 » remarque un caractère de férocité jusque dans
 » les témoignages les moins équivoques de leur
 » tendresse ¹. »

Tirons le rideau sur le reste. Les crimes de la Saint-Barthélemy et de la Ligue font du siècle qui les a produits l'un des plus sanglants de l'histoire des peuples. Bien que ces crimes aient pu être vivifiés par les désordres de la Cour, bien que les deux rois se soient montrés les dignes fils de leur mère, il faut aussi faire une juste part à l'esprit du temps, à la férocité des mœurs, au fanatisme, à l'ambition et à la vengeance, qui incitaient les princes du sang les uns contre les autres.

XLIV. Parmi les autres types de cruauté, pris encore sur le trône de France, il en est un qui semble échapper à toutes les appréciations du Physiologiste, à cause des raffinements et de la

¹ Anquetil et L^{re} Gallois, *Hist. de France*, T. II, p. 706.

profondeur de sa scélératesse. On devine qu'il s'agit de Louis XI, de ce roi « qu'on peint comme un
 » fils dénaturé, un frère barbare, un mauvais père
 » et un perfide voisin ¹. »

Dur, féroce, dissimulé, défiant et vindicatif, ce Monarque est l'un de ceux à qui l'on ait à reprocher les actions les plus atroces. Il aimait à se donner le plaisir des exécutions. Voyant un homme condamné au fouet, il criait : « Frappez, frappez fort, il l'a bien desservi (mérité). » Il se plaisait aussi au féroce spectacle de voir couler le sang, et lier dans des sacs des malheureux qu'on précipitait dans la rivière. Tristan, exécuteur de ses œuvres et surnommé *le bourreau du roi*, était toujours à sa suite. L'un de ses conseillers intimes fut La Balue. Par son portrait, on peut juger de ce que valait le Monarque : « Il était avare, fourbe, sans mœurs, vindicatif, ingrat, avec un front d'airain. C'était un titre pour mériter sa haine que d'avoir été son bienfaiteur ; capable des plus noires perfidies sous le masque du zèle et du dévouement ; ne connaissant ni patrie, ni religion, ni souverain ; immolant tout à son intérêt ou à ses plaisirs ; au-dessus de la honte, des scrupules et des remords ². »

¹ Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, T. III, p. 447.

² Le continuateur de Villaret cité par Anquetil, T. I, p. 443.

Mézeray, parlant de ce Prince, dit que les pardons de Louis n'étaient que des arrêts de mort; il n'omettait de se venger, sinon lorsqu'il en appréhendait de dangereuses conséquences. Toute l'éducation de son fils, il voulait qu'on la renfermât dans cet axiôme : « *Qui nescit dissimulare, nescit regnare.* Qui ne sait pas dissimuler, ne sait pas régner. »

Louis XI avait en exécration la maison des Armagnacs. Il fit saisir le duc de Nemours dans Carlat en 1477, le fit enfermer dans une cage de fer à la Bastille.... Il voulut que le duc fût interrogé dans sa cage de fer, qu'il y subît la question et qu'il y reçût son arrêt...

« Mais, continue Voltaire, ce qui ne fut jamais en usage, et ce que pratiqua Louis XI, ce fut de faire mettre sous l'échafaud dans les halles de Paris les jeunes enfants du duc, pour recevoir sur eux le sang de leur père. Ils en sortirent tout couverts, et, en cet état, on les conduisit à la Bastille dans des cachots faits en forme de huttes, où la gêne que leur corps éprouvait était un continuel supplice. On leur arrachait les dents à plusieurs intervalles : ce genre de torture, aussi petit qu'odieux, était en usage.... Le détail des tourments inouïs que souffrirent les princes de Nemours-Armagnac serait incroyable, s'il n'était attesté par la requête que ces princes infortunés

»présentèrent aux États après la mort de Louis XI en 1483¹. »

XLV. Sur la liste des grands hommes dont les qualités de l'esprit les plus éminentes ont été gâtées par des actes de férocité, on trouve en première ligne Pierre-le-Grand et le cardinal de Richelieu.

Le premier fit office de bourreau et de souverain dans son empire; il montra, dans une débauche de table, son adresse à couper des têtes; il exigea la condamnation à mort de son propre fils, et voua au supplice de la roue les amis de ce Prince malheureux.

Le second déploya une sévérité atroce contre tous les grands noms qui approchaient du trône. Ses désirs sanguinaires allèrent même quelquefois jusqu'à immoler des parents. Le professeur Lordat a eu le soin de comprendre ce grand Ministre parmi les hommes d'une grande capacité qui ont fait un grand nombre d'actions contraires à la sympathie humanitaire. Déjà Montesquieu avait fait sur le fameux Cardinal une remarque qui justifie ce rapprochement. « Le cardinal de Richelieu veut que l'on évite dans les monarchies les épines des Compagnies qui forment des difficultés sur tout. Quand cet homme n'aurait pas

¹ Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, T. III, p. 453.

» eu le despotisme dans le cœur, il l'aurait eu dans » la tête ¹. » Cette remarque est très-physiologique ; elle prouve que les mauvaises impulsions , chez l'Homme , peuvent venir de deux sources différentes, et que le penchant naturel , chez Richelieu , n'était pas bon. Victor Hugo a mis ce fait hors de doute dans le fameux drame de *Marion Delorme*. Dans un dialogue entre Louis XIII et le duc de Bellegarde, le Roi parle en ces termes de son Ministre :

LE ROI.

..... Oui , Duc ! il perd mon âme !
D'un bras il fait la guerre à nos parents, l'infame !
De l'autre il signe un pacte aux Huguenots Suédois.

(Bas à l'oreille de Bellegarde :)

Puis, si j'osais compter les têtes sur mes doigts,
Les têtes qu'il a fait tomber en Grève ! Toutes
De mes amis ! Sa pourpre est faite avec des gouttes
De leur sang ! et c'est lui qui m'habille de deuil !

LE DUC.

Traite-t-il mieux les siens ? Épargna-t-il Saint-Preuil ?
.....

LE ROI.

Puis, ce sont tous les jours quelques nouvelles listes :
Hier des Huguenots, aujourd'hui des duellistes,
Dont il lui faut la tête. Un duel ! le grand forfait !
Mais des têtes toujours ! Qu'est-ce donc qu'il en fait ?

¹ Montesquieu, *Esprit des Lois*.

La tirade du marquis de Nangis est encore plus virulente. Ce noble vieillard implore la grâce pour son fils, condamné à mort comme duelliste. Le langage que le Poète lui met dans la bouche est rempli de beautés du premier ordre, que je ne puis malheureusement pas reproduire en entier.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Je dis qu'il est bien temps que vous y songiez, Sire,
Que le Cardinal-Duc a de sombres projets,
Et qu'il boit le meilleur du sang de vos sujets.
.....

Soyez plus ménager des peines du bourreau.
C'est lui qui doit garder son estoc au fourreau,
Non pas nous. D'échafauds montrez-vous économe.
Craignez d'avoir un jour à pleurer tel brave homme,
Tel vaillant de grand cœur, dont, à l'heure qu'il est,
Le squelette blanchit aux chaînes d'un gibet !
Sire ! le sang n'est pas une bonne rosée,
Nulle moisson ne vient sur la Grève arrosée,
Et le peuple des rois évite le balcon,
Quand aux dépens du Louvre on peuple Montfaucon.
Meurent les courtisans, s'il faut que leur voix aille
Vous amuser pendant que le bourreau travaille !
.....

Donc je vous dis, avant que rien ne s'accomplisse,
Qu'à tout prendre il vaut mieux un combat qu'un supplice ;
Que ce n'est pas la joie et l'honneur des États
De voir plus de besogne aux bourreaux qu'aux soldats ;

Que c'est un pasteur dur, pour la France où vous êtes,
 Qu'un prêtre qui se paie une dîme de têtes,
 Et que cet homme illustre entre les inhumains,
 Qui touche à votre sceptre, a du sang à ses mains ¹.

XLVI. Puisque nous sommes en train de citer les divers genres de méchanceté naturelle, il est bon de ne pas taire celui qu'affichent certains instituteurs à l'égard des jeunes enfants qui leur sont confiés. Il en est qui battent, maltraitent et meurtrissent à tort et à travers. Cela a été vu et cela se voit dans la plupart des maisons d'éducation. La Cour d'assises de la Seine a été saisie l'an passé d'un procès intenté à une institutrice, qu'on accusait d'avoir fait périr l'une de ses élèves par suite de cruels procédés. Les tortures infligées à cette pauvre victime sont inouïes. Il n'y a qu'une créature naturellement malfaisante qui puisse se livrer à des actions de la nature de celles qui sont rapportées dans *la Presse* ².

En général, on est en droit de soupçonner cette méchanceté naturelle toutes les fois que, pour des motifs peu sérieux, l'on voit certains hommes abuser d'une position élevée et déployer envers leurs semblables une sévérité inhumaine. Le professeur Lordat a généralisé cette idée avec son

¹ Victor Hugo, *Marion Delorme*, Acte IV, Scène VII.

² *Presse*, 24 février 1855 et jours suivants.

exactitude et son élégance ordinaires : « Dans la
 » Guerre, dans la Magistrature, dans l'Adminis-
 » tration, un Général, un Juge, un Administra-
 » teur peuvent être obligés de faire des actes qui
 » blessent l'Humanité; mais, avec une attention
 » suffisante, on déterminera si la sévérité naît de
 » la raison, de la fermeté et de la prudence, ou si
 » elle dérive d'un instinct cruel. Dans quelque cir-
 » constance que ce soit, l'homme humain s'attache
 » à ne faire que le moins de mal qu'il le peut.
 » Quand, dans l'exercice d'une passion malfai-
 » sante, l'action dépasse le but raisonnable, vous
 » devez considérer le surcroît comme une addition
 » instinctive que la simple Philautie n'aurait pas
 » suggérée ¹. »

Pour avoir d'autres exemples parfaitement choisis de cruauté instinctive, il faut lire les leçons du Professeur de physiologie de Montpellier sur les *Passions* : il faut surtout se bien pénétrer de la remarque qu'il a faite sur les infirmités auxquelles la plupart des hommes historiquement réputés cruels étaient sujets. Ces infirmités sont révélatrices de modes vicieux de la vitalité, et semblent être sollicitatrices des actions criminelles. Écoutez : « *Marius*, mort de varices imprudemment
 » guéries et de remords que des ivresses vineuses

¹ *Cours de Physiologie humaine*, X^e Leçon, 1850-1851.

» n'ont pu assoupir; *Sylla*, mort de la maladie
 » pédiculaire; *Tibère*, mort d'une maladie ulcé-
 » reuse générale de la peau avec consommation;
 » *Louis XI*, mort d'une maladie de langueur;
 » *Henri VIII*, roi d'Angleterre, mort d'une obésité
 « accablante, d'une mélancolie soupçonneuse et
 » cruelle, accompagnée d'une maladie des voies
 » urinaires; *Marie* et *Élisabeth*, reines, ses filles,
 » dont la première est morte de chagrin et spécia-
 » lement de la nouvelle de la prise de Calais par
 » les Français, et dont la seconde est morte du
 » chagrin d'avoir fait mourir le comte d'Essex
 » qu'elle avait tendrement aimé; *Sixte-Quint*,
 » mort d'une maladie assez inaccoutumée pour qu'il
 » se soit cru empoisonné, quoique les médecins ne
 » l'aient point pensé; le cardinal de *Richelieu*, mort
 » à 57 ans d'une maladie qui le minait, sans lui
 » permettre d'interrompre les affaires les plus gra-
 » ves, ni d'oublier le danger de son état..... Voilà
 » des individus, presque tous d'une intelligence
 » supérieure, qui ont fait un grand nombre d'ac-
 » tions contraires à la sympathie humanitaire. On
 » ne peut pas douter que la plupart de ces actions
 » n'aient été commandées par la raison, par la loi,
 » par la politique; mais n'y en a-t-il pas beaucoup
 » qui étaient des crimes non nécessaires? Quand
 » ces crimes ont été multipliés, n'ont-ils pas été
 » accompagnés d'une sorte de volupté? Et alors,

» ne peut-on pas croire qu'ils dérivent d'une
 » propension instinctive¹. »

Victor Broussonnet, dans ses observations sur l'homme droit et sur l'homme gauche, a parlé de Robespierre comme n'étant abordable et disposé à la clémence que les jours où il prenait médecine. Il fallait que cet homme terrible fût purgé de sa bile pour n'être point porté aux déterminations cruelles.

XLVII. Enfin, il entre encore dans les attributions du Physiologiste, de savoir déterminer jusqu'à quel point la faiblesse de caractère des individus peut contribuer à l'explosion d'actes inhumains. Une âme impérieuse et artificieuse sait profiter de l'ascendant qu'elle exerce sur ceux qu'elle aborde, pour les disposer et les conduire à ses fins. La plupart des crimes n'ont d'autre source que la funeste influence des faux amis, des mauvais conseillers, ou de ces parents avides et ambitieux qui forcent toujours la main de ceux qu'ils entourent. En exemple, on peut citer Claude, qui n'aurait jamais été un méchant empereur sans les suggestions de Messaline, femme aussi cruelle que débauchée, et de ses deux affranchis, Narcisse et Pallas, les plus méchants de tous les hommes; on peut citer Marie Tudor, aux cruautés de laquelle son époux, Philippe II d'Espagne, ne fut pas totale-

¹ Lordat, *loc. cit.*, Xe Leçon.

ment étranger ; on peut citer Charles IX et Henri III qui, excités par les rébellions des princes du sang, ne se montrèrent d'autre part que trop disposés à écouter les insinuations perfides de Catherine de Médicis, leur mère ; on peut enfin citer Louis XIII, dont les faiblesses pour le cardinal de Richelieu, son ministre, le rendent presque aussi coupable que lui aux yeux de la postérité. Ah ! que Racine a eu raison de flétrir en ces termes l'entourage de la plupart des princes :

Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste.

XLVIII. Avec ce premier ensemble de preuves, je pourrais déjà conclure que l'homme est naturellement porté vers le Mal. Il est donc impossible de comprendre pourquoi J.-J. Rousseau a dit au commencement de son *Émile* : que *tout est bien, sortant des mains de l'Auteur des choses ; que tout dégénère entre les mains de l'Homme*. C'est trop bien augurer de l'état primitif de la Nature Humaine, surtout lorsqu'on sait que l'Instinct Homicide est presque toujours au fond de cette nature sauvage. Hobbes a été plus près de la vérité, en déclarant que *l'homme est méchant par nature*, et qu'il faut constamment employer contre lui la force brutale. « L'état naturel des hommes, dit-il, avant qu'ils eussent formé des Sociétés, était une guerre

» perpétuelle, et non-seulement cela, mais une » guerre de tous contre tous ¹. » De là, la guerre permanente ou la nécessité du Despotisme, comme perspectives uniques de la Société. Hobbes avait vécu au milieu des luttes et des dissensions intérieures de son pays : c'est ce qui nous explique, sans les justifier, ses idées absolues, avec toutes leurs conséquences exagérées. Si j'avais une opinion à émettre sur la Nature de l'Homme, je m'accommoderais volontiers de celle de Bacon : « La » Nature a, pour ainsi dire, semé dans nos âmes de » bonnes et mauvaises herbes. Ainsi, employons » notre vie entière à cultiver les premières et à » déraciner les dernières ². »

CHAPITRE II.

XLIX. Nous savons maintenant que l'Homme est naturellement enclin à la cruauté, à l'homicide ; nous savons aussi que les facultés intellectuelles les plus élevées, qu'un état de civilisation très-avancé peuvent se trouver réunis avec ce penchant. On sera donc beaucoup moins surpris

¹ Hobbes, *Du Citoyen*.

² *Essais de Morale et de Politique*, XXXVII.

de voir les hommes devenir anthropophages. Les faits des chapitres précédents serviront ainsi de transition naturelle aux faits des chapitres qui vont suivre, et où l'on verra le Cannibalisme être l'effet tantôt d'un instinct dépravé, tantôt de la folie, tantôt de l'exaltation des passions, et tantôt d'abominables coutumes ou institutions de certains pays.

Les papiers publics et les ouvrages scientifiques ont parlé d'une Famille Écossaise dont plusieurs membres étaient tourmentés héréditairement du besoin de manger de la chair humaine.

Le *Courrier de la Drôme* a relaté, en 1852, l'histoire d'une fille de 14 ans qui recherchait toutes les occasions de boire du sang humain; elle suçait avec avidité celui qui s'échappait des plaies récentes.

A ces premiers degrés d'Anthropophagie viennent s'en joindre d'autres plus élevés. « Il y a
 » quelques années, un jeune homme, le fameux
 » Léger, éprouve tout-à-coup le désir invincible de
 » porter atteinte à l'existence de ses semblables. Il
 » fait des efforts incroyables pour résister à ce
 » penchant; il fuit le monde, la société, se ren-
 » ferme dans sa chambre: tout est inutile. Réduit
 » à un désespoir profond, il quitte la maison pater-
 » nelle, se réfugie dans les bois, mène la vie d'un
 » sauvage, et s'enfuit à l'approche de ses sembla-

» bles. Un jour, il aperçoit une jeune fille endormie;
 » son penchant l'entraîne; il lui met une corde au
 » cou, la traîne dans sa caverne, l'égorge, lui
 » déchire les entrailles, boit son sang et mange son
 » cœur.

» Un individu fut pris dès la plus tendre enfance
 » d'un besoin effréné de manger de la viande
 » pourrie, et surtout de la chair humaine putré-
 » fiée. Ce besoin s'accrut avec l'âge; et sans faim,
 » sans appétit, cet homme sortait pendant la nuit,
 » allait dans les cimetières, déterrait les cadavres,
 » et là se repaissait de cet aliment horrible; il avait
 » surtout une prédilection pour les entrailles.

» Vers l'an 1600, un garçon de 14 ans, atteint
 » de lycanthropie et revêtu d'une peau de loup,
 » parcourait les campagnes dont il était l'effroi.
 » Plusieurs fois il avait rencontré de jeunes enfants
 » et les avait dévorés. Arrêté, Jean Grenier (c'était
 » son nom) fut traduit devant le Parlement de
 » Bordeaux. Tous les faits furent prouvés¹. »

Maria de las Dolorès, habitant les montagnes de Ségovie, fut séduite par Juan Diaz. Son amant, pour lui sauver l'honneur, la demanda en mariage à son père, Pedro Dominguez, vieillard de 65 ans. Celui-ci repoussa avec colère le prétendant séducteur. « Dès ce moment, la bergère devint triste et

¹ Andral et Amédée Latour, *Pathol. int.*, p. 363, 364.

» taciturne ; elle recherchait les lieux les plus solitaires pour y faire paître son troupeau , et on ne la vit plus adresser la parole à ses compagnes.

» Le 20 mars 1826 , de retour le soir dans sa cabane , elle entra chez elle , après avoir renfermé les moutons dans le bercail , et elle s'occupa à faire rôtir un morceau de viande. Son père , qui était auprès du feu , s'endormit. Saisie tout-à-coup d'une horrible frénésie , Dolorès s'empare d'un chenet , en assène plusieurs coups à son vieux père , et l'étend à ses pieds. A la vue du sang sa rage redouble ; elle se précipite sur sa victime , lui ouvre la poitrine avec un coutelas , en retire le cœur encore palpitant , le place à côté du morceau de viande qui était déjà sur le feu , et quand il est à moitié rôti , elle commence à le dévorer. Mais bientôt elle pousse des hurlements , des cris aigus de désespoir qui retentissent au loin. Les bergers accourent des cabanes voisines : quel affreux spectacle ! A côté du cadavre mutilé , s'offre à leurs regards une furie qui , la bouche sanglante , les yeux égarés , tient à la main un morceau de chair humaine , qu'elle montre à l'un d'eux en s'écriant : — Tiens , voilà le cœur de celui qui m'a empêché d'être la plus heureuse des femmes , de celui qui m'a privé de l'homme que j'adorais ! C'est le cœur de mon père que je viens d'assassiner ! Goûtes-en si tu

» veux ! C'est le cœur de mon père !... C'est le cœur de mon père¹ !... »

Prochaska rapporte qu'une femme de Milan attirait chez elle de petits enfants , qu'elle les tuait et les salait pour s'en nourrir ; il rapporte qu'un homme tua un voyageur et une jeune fille pour les dévorer².

L. Les faits qui précèdent ont eu pour cause un Instinct dépravé , une Folie ou une Passion délirante ; ceux qui vont suivre ne sauraient être rapportés à la même source. Il est acquis à l'histoire que la plupart des conspirations , dans l'antiquité , ont eu pour ciment le sang humain. On ne s'est pas toujours borné à le répandre : on est allé jusqu'à le boire. Le serment , qui est le nœud et comme l'âme des conspirations , des entreprises périlleuses , était l'occasion de l'affreuse coutume dont il s'agit. C'est là ce qu'Hérodote affirme des Lydiens et des Mèdes , et Platon des insulaires de l'Atlantique. Silius Italicus en a dit autant du serment d'Annibal :

Arcanum Stygia libat cum vate cruorem.

Catilina , après avoir obtenu le serment de ses complices et avant de découvrir ses projets , leur

¹ Élias Regnault , *Du Degré de Compétence.*

² V. Trinquier , Thèse de concours sur les *Passions* et les *Instincts* , 1835.

présente à chacun d'eux des coupes où le vin et le sang humain étaient mêlés ensemble. On le but suivant les rites observés dans les sacrifices solennels. Florus et Salluste ont relaté ce fait, le dernier en ces termes : *Humani corporis sanguinem vino permixtum in pateris circumtulisse.*

Tacite ¹ a parlé de certains princes d'Asie qui se juraient alliance sur le sang des uns et des autres, et même en le buvant : *Sanguis gustatus in foederibus* ².

Les Scythes buvaient aussi le sang des ennemis. De là à manger la chair humaine, il n'y a qu'un pas. Souvent les deux faits sont réunis : Juvénal en a recueilli les preuves. Un combat étant survenu entre les habitants de deux villes d'Égypte, les vainqueurs trouvaient plaisir à s'abreuver du sang des vaincus. « Le dernier venu », dit le Poète satirique, « voyant qu'on avait tout mangé et qu'il ne restait plus rien pour lui, ramassa de dépit avec ses doigts le sang qui était tombé par terre et l'avalait. »

Le même Auteur parle des Tintirites qui mangèrent aussi un de leurs ennemis tombé entre leurs mains, et il cite à cette occasion les Gascons et les Sagontins qui se nourrissaient autrefois de la chair de leurs compatriotes ³.

¹ Ann. XII, 47.

² Lisez R. d'Amador : *La vie du Sang*

³ Juvénal, Satire XV.

A la tête des peuples de l'antiquité on peut citer les Israélites comme offrant des traces d'Anthropophagie : j'aurai bientôt l'occasion de revenir sur ce peuple avec détail.

Hérodote raconte que « les Grecs auxiliaires à la solde du roi d'Égypte contre Cambyse, ayant été trahis par leur général, qui déserta à l'ennemi, saisirent ses enfants, les égorgèrent et en burent le sang à la vue des deux armées ¹. »

Tertullien rapporte, dans son *Apologétique*, et Chateaubriand confirme, « qu'à Rome, quand un malheureux périssait dans l'arène déchiré par une panthère ou percé par le bois d'un cerf, certains malades couraient se baigner dans son sang et le recevoir sur leurs lèvres avides.... Néron fut sur le point de faire manger des hommes tout vivants à un Égyptien connu par sa voracité ². »

Des temps plus rapprochés du nôtre nous fournissent, à leur tour, quelques cas isolés d'Anthropophagie. L'on a vu le peuple de Paris dévorer les restes sanglants du maréchal d'Ancre. Le grand Pensionnaire de Witt eut semblablement le cœur mangé par le peuple de La Haye.

Faisant allusion aux atrocités de 93 commises sur ce même théâtre de Paris, Chateaubriand

¹ *Révolut. anciennes*, p. 24, note 7, édit. illustr.

² *Génie du Christianisme*, p. 188, édit. illustr.

s'écrie avec indignation : « Quel cœur ces monstres, » à la bouche teinte de sang, ont-ils dévoré ! » Dans la note qui correspond à ce passage on trouve le nom de M. de Belzunce et plusieurs autres. « J'ai vu moi-même », ajoute le grand écrivain, » un de ces cannibales assez proprement vêtu, » ayant pendu à sa boutonnière un morceau du » cœur de l'infortuné Flesselles¹. »

L'on ne peut se rappeler sans frémir d'indignation le fait de Mlle. de Sombreuil, à qui l'on fit une obligation de boire un verre de sang humain pour sauver la tête de son père : ce que l'infortunée ne put obtenir malgré l'horreur de son sacrifice.

Ce fait a de l'analogie avec celui qu'on trouve consigné dans un pamphlet attribué à Bonaparte, encore lieutenant. Il s'agit de l'attaque d'Avignon par l'armée de Carteaux, dans laquelle Napoléon avait figuré en qualité d'officier d'artillerie. Il annonce au *Marseillais* que son parti serait battu parce qu'il a cessé d'adhérer à la Révolution. Le *Marseillais* dit au *Militaire*, c'est-à-dire à Bonaparte : « On se ressouvient toujours de ce monstre » qui était cependant un des principaux du club ; » il fit lanterner un citoyen, pilla sa maison et » viola sa femme, après lui avoir fait boire un » verre du sang de son époux². » Dans ces sortes

¹ *Révolut. anciennes*, p. 24, note 7.

² Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, Ve volume.

d'horreurs imposées par la fureur révolutionnaire, Mlle. de Sombreuil fut encore traitée avec faveur, puisqu'elle n'eut à boire que le sang de victimes inconnues. Les fanatiques de cette époque entendaient la politesse à leur manière.

LI. Les cas d'Anthropophagie qui précèdent peuvent être expliqués par la superstition, par la vengeance, suite de haine de peuple à peuple, ou par l'excès de fanatisme qu'allument les passions religieuses et politiques. En voici d'autres où cette funeste propension semble tenir à des habitudes nationales.

On peut faire rentrer dans cette catégorie ce que nous savons des Scythes qui buvaient le sang de leurs ennemis vaincus, et ce que Juvénal nous a dit des Gascons qui dévoraient leurs compatriotes :

*Vascones (fama est) alimentis talibus est
Producere animas.*

Montaigne, parlant des Cannibales de l'Atlantide, c'est-à-dire de cet autre monde que Villegaignon surnomma *la France Antarctique* et que nous appelons le Brésil, Montaigne, dis-je, s'exprime ainsi sur leur compte : « Ils ont leurs guerres contre » les nations qui sont au-delà de leurs montagnes, » plus avant en la terre-ferme, auxquelles ils vont » tous nuds : n'ayant autres armes que des arcs et

» des espées de bois, appointées par un bout, à la
 » mode des langues de nos espieux. C'est chose
 » esmerveillulle que la fermeté de leurs combats, qui
 » ne finissent jamais que par *meurtre et effusion de*
 » *sang*, car deroutes et d'effroy, ils ne savent
 » que c'est. Chascun rapporte pour son trophée la
 » teste de l'ennemy qu'il a tué et l'attache à l'en-
 » trée de son logis.

» Après avoir long-tems bien traité leurs pri-
 » sonniers, et de toutes les commoditez dont ils se
 » peuvent adviser, celui qui en est le maistre, fait
 » une grande assemblée de ses cognoissances. Il
 » attache une corde à l'un des bras du prisonnier,
 » par le bout de laquelle il le tient esloigné de
 » quelques pas, de peur d'en estre offensé, et
 » donne au plus cher de ses amis l'autre bras à
 » tenir de mesmes, et eux deux en présence de
 » toute l'assemblée *l'assomment à coups d'épée. Cela*
 » *fait, ils le rostissent et en mangent en commun,*
 » *et en envoient des loppins à ceuæ de leurs amis*
 » *qui sont absents*¹. »

Il est digne de remarque que ce n'est point par
 famine, ni par besoin de s'agrandir, que ces peu-
 ples se conduisent de la sorte envers leurs ennemis.
 « Ils ne sont pas en débat de la conquête de nou-
 velles terres : car ils jouyssent encore de cette

¹ Montaigne, *Essai sur les Mœurs*, T. II, liv. 4, ch. xx.

» uberté naturelle, qui les fournit, sans travail et
 » sans peine, de toutes choses nécessaires, en telle
 » abondance, qu'ils n'ont que faire d'agrandir
 » leurs limites.... Ils ont grande abondance de
 » poisson et de chairs, qui n'ont aucune ressem-
 » blance aux nostres; et les mangent sans autre
 » artifice que de les cuire¹. »

On lit dans l'*Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations*, de Voltaire, ce passage singulier² :

« Herrera nous assure que les Mexicains man-
 » geaient les victimes humaines immolées. La plu-
 » part des premiers voyageurs et des missionnaires
 » disent tous que les Brasiliens, les Caraïbes, les
 » Iroquois, les Hurons et quelques autres peu-
 » plades, mangeaient les captifs faits à la guerre,
 » et ils ne regardaient pas ce fait comme un usage
 » de quelques particuliers, *mais comme un usage*
 » *de nation*. Tant d'auteurs anciens et modernes
 » ont parlé d'Anthropophagie, qu'il est difficile de
 » les nier...

» Marco-Paolo dit que, de son temps, dans une
 » partie de la Tartarie, les Magiciens avaient le
 » droit de manger la chair des criminels condamnés
 » à mort. Tout cela soulève le cœur; mais le tableau
 » du genre humain doit souvent produire cet effet. »

¹ Montaigne, *loc. cit.*

² Voltaire, *Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations*,
 ch. CXLVI.

Ailleurs, ce même Marco-Paolo, parlant des Chinois de la province de Koncha, dit « que, » lorsqu'ils vont à la guerre et qu'ils tuent leurs » ennemis dans les combats, ils s'empressent de » boire leur sang et dévorent ensuite leurs cada- » vres. » Ces peuples sont réputés très-sauvages ; un trait de leur barbarie, c'est l'habitude où ils sont de manger la chair humaine, qu'ils trouvent délicieuse ¹.

Dans son *Dictionnaire philosophique*, Voltaire cite le témoignage affirmatif de plusieurs voyageurs touchant l'Anthropophagie de beaucoup d'autres peuples. Ainsi, les Brasiiliens, selon Améric Vespuce, furent fort étonnés quand il leur fit entendre que les Européens ne mangeaient point depuis long-temps leurs prisonniers de guerre.

Charlevoix, qui a vécu trente ans au Canada, dit que tous les peuples de l'Amérique Septentrionale étaient anthropophages, et il remarque comme extraordinaire que les Acadiens ne mangeaient point d'hommes en 1711.

Brebœuf a vu un Iroquois, tombé entre les mains des Hurons, souffrir mille tourments, qu'il soutint toujours en chantant, selon la coutume du pays. « On finit par lui couper un pied, une main » et la tête; après quoi les Hurons mirent tous ses

¹ R. d'Amador, *La vie du Sang*.

» membres dans la chaudière, chacun en mangea, » et on en offrit un morceau au P. Brebœuf ¹. »

En un autre endroit, Charlevoix parle de vingt-deux Hurons mangés par les Iroquois. Il est encore vrai de dire que la plupart des Missionnaires envoyés vers ces Sauvages pour les civiliser ont été mangés par eux. Ainsi périt le P. Brebœuf. « On » lui fit un collier », dit Chateaubriand, « de haches » ardentes; on lui coupa des lambeaux de chair que » l'on dévora à ses yeux, en lui disant que la chair » des Français était excellente. » Au Paraguay les Missionnaires éprouvaient le même sort. « Plusieurs » d'entre eux, ajoute le même Auteur, y mouraient » de faim et de fatigue; d'autres furent massacrés et » dévorés par les Sauvages ². »

Dans une relation des Indes et de la Chine, faite au VIII^e siècle par deux Arabes, on assure positivement qu'il y a dans la Mer des Indes des îles peuplées de Nègres qui mangeaient des hommes. Quatre cents ans plus tard, Marco-Paolo et l'archevêque Navarette, voyageurs de ces contrées, ont confirmé cette relation.

Texeira a raconté les mêmes choses des Javans qui se nourrissaient de chair humaine, et qui n'avaient quitté cette abominable coutume que deux cents ans avant lui.

¹ T. I, p. 426-427.

² *Génie du Christianisme*, liv. IV, chap. IV et VIII.

Même chose a été rapportée de la nation du Pégu, des Cafres et de plusieurs peuples d'Afrique.

Marc Paul, déjà cité plusieurs fois, dit que chez quelques hordes Tartares, quand un criminel avait été condamné à mort, on en faisait un repas.

Deux Anglais qui ont fait le voyage du tour du monde, ont découvert que la Nouvelle-Hollande est une île plus grande que l'Europe, et que les hommes s'y mangent encore les uns les autres, ainsi que dans la Nouvelle-Zélande¹.

Les propagateurs du Christianisme parmi les Sauvages rencontrent, même de nos jours, l'Anthropophagie sur leurs pas. Je prends au hasard dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, et je lis que les Messins, ilotes de l'Océanie, se livrent à l'Anthropophagie. « Ces Sauvages ont la réputation d'être tous sorciers, et si habiles dans leurs prétendus maléfices, qu'ils arrachent les yeux, la langue, le cœur et les entrailles d'une personne, sans même qu'elle s'en aperçoive. Vous devinez aisément ce qui advient : c'est que le malheureux qui se croit ainsi privé de ses organes, languit et s'éteint sans se douter même de la mort. Les Messins sont toujours en guerre les uns contre les autres : ils s'attaquent avec

¹ Pour plus de détails lisez Voltaire : *Dictionnaire philosophique*, T. I, art. *Anthropophagie*.

» fureur sur mer et sur terre, brûlent et détruisent
 » tout ce qu'ils ne peuvent amener comme butin ;
 » mais ils ont grand soin d'emporter les cadavres,
 » qu'ils font rôtir et qu'ils dévorent avec avidité.
 » Ils sont, du reste, les seuls Anthropophages que
 » nous connaissions dans les îles qui nous environnent¹. »

A la Nouvelle-Calédonie, les habitants étaient encore anthropophages au moment où les Français ont pris possession de ces îles. Les navigateurs ont déclaré que ces insulaires ne deviennent tels qu'envers leurs ennemis ou leurs prisonniers de guerre.

CHAPITRE III.

LII. L'Anthropophagie reconnaît encore d'autres causes déterminantes : il y a donc nécessité de créer pour ces faits de nouvelles catégories. Celles-ci peuvent être disposées, ce me semble, selon que l'acte anthropophagique a été commis par nécessité, par goût ou par raison.

C'est à la suite de sièges long-temps prolongés ou de longs voyages sur mer que l'on a pu recueillir

¹ Septembre 1853, N° 150, p. 394.

des faits fréquents d'Anthropophagie : les impulsions irrésistibles de la faim ont plus d'une fois réduit l'homme à cette dégoûtante extrémité. Montaigne et Voltaire nous ont transmis l'un des plus anciens faits de ce genre, observé par Jules César. « Le vainqueur des Gaules », dit Voltaire, « assiégeait Alexis dans l'Auxois ; les assiégés, » résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité et manquant de vivres, assemblèrent un » grand conseil, où l'un des chefs nommé Critognat proposa de manger tous les enfants l'un » après l'autre, pour soutenir les forces des combattants. Son avis passa à la pluralité des voix. » Ce n'est pas tout ; Critognat, dans sa harangue, » dit que leurs ancêtres avaient déjà eu recours à » une telle nourriture dans la guerre contre les » Teutons et les Cimbres ¹. »

Voici les paroles que M. de Lamartine prête à Critognat, dans sa belle *Histoire de César*. « Quel » est donc mon avis ? De faire ce que firent nos » ancêtres dans la guerre bien différente des Cimbres et des Teutons. Réfugiés dans leurs villes, » réduits à la même disette, plutôt que de se rendre, ils soutinrent leur existence avec le corps » de ceux que leur âge ou leur faiblesse rendait » inutiles à la défense. Et si nous n'avions pas cet

¹ *Dict. philosoph.*, T. I, p. 434.

» exemple, je dirais que, pour la liberté, il serait » glorieux de le transmettre à nos descendants ¹. »

Déjà, au siège de Jérusalem par Nabuchodonosor, il y avait eu des actes d'Anthropophagie, et il y en eut encore lorsque Titus assiégea cette même ville, comme si la prophétie d'Ézéchiél eût dû s'accomplir dans toute sa rigueur :

« Les pères mangeront leurs enfants au milieu » de vous, et les enfants mangeront leurs pères ². »

Dans le *Deutéronome*, Moïse prophétise aussi en ces termes : « Vous demeurerez assiégés dans » toutes les villes du pays que le Seigneur votre » Dieu vous donnera.

» Et vous mangerez le fruit de votre ventre, et » la chair de vos fils et de vos filles, que le Seigneur » votre Dieu vous aura donnés ; tant sera grande » l'extrémité de misère où vos ennemis vous auront » réduits !

» L'homme d'entre vous le plus délicat et le » plus plongé dans ses plaisirs refusera à son frère » et à sa femme qui dort auprès de lui,

» Et ne voudra pas leur donner de la chair de » ses fils, dont il mangera, parce qu'il n'aura rien » autre chose à manger pendant le siège dont il se » verra resserré, et dans le besoin extrême où vous

¹ Lamartine, *Histoire de César*, CXXIV.

² Ézéchiél, ch. X, v. 40, de Sacy.

» réduiront vos ennemis par leur violence dans
» l'enceinte de toutes vos villes ¹. »

Est-il fait allusion, dans ces divers passages, au siège de Samarie conduit par Bénadad, et où la famine fut si horrible qu'une tête d'âne fut vendue quatre-vingts pièces d'argent, et la quatrième partie d'un cabas de fiente de pigeon jusqu'à cinq pièces d'argent ? Ce fut alors qu'arriva cette histoire si tragique d'une femme qui vint se jeter aux pieds de Joram pour lui demander justice. Ce prince lui demanda ce qu'elle désirait de lui, et elle lui répondit qu'elle s'était accordée avec une autre femme de manger leurs enfants ; qu'elle avait commencé à donner le sien, et qu'elles l'avaient mangé ensemble ; mais que, devant manger de même l'enfant de l'autre, la mère l'avait caché et ne voulait pas le lui donner ².

Jérémie s'est attristé, à son tour, sur les malheurs de Sion. « Est-il donc possible que les mères soient
» réduites à manger le fruit de leurs entrailles, à
» manger de petits enfants qui ne sont pas plus
» grands que la main ? »

Voici d'autres Lamentations du Prophète qui expriment la détresse extrême où fut réduit le peuple d'Israël :

¹ Deutéronome, chap. XXVIII, v. 52, 53, 54, 55.

² Les Rois, chap. VI, v. 28, 29.

« La langue de l'enfant qui était à la mamelle
» s'est attachée à son palais dans son extrême soif ;
» les petits ont demandé du pain, et il n'y avait
» personne pour leur en donner.

« Ceux qui se nourrissaient des viandes les plus
» délicates sont morts dans les rues ; ceux qui man-
» geaient au milieu de la pourpre ont embrassé
» l'ordure et le fumier.

« Et maintenant le visage des Nazaréens est
» devenu plus noir que les charbons. Ils ne sont
» plus reconnaissables dans les rues : leur peau est
» collée sur les os, elle est toute desséchée, et elle
» est devenue comme du bois.

« Ceux qui ont été tués par l'épée ont été plus
» heureux que ceux qui sont morts par la famine,
» parce que ceux-ci ont souffert une mort lente,
» étant consumés par la stérilité de la terre.

« Les femmes tendres et compatissantes ont fait
» cuire leurs enfants de leurs propres mains ; leurs
» enfants sont devenus leur nourriture, dans la
» ruine de la fille de mon peuple ¹. »

Au livre de Baruch, on lit : « Le Seigneur a fait
» tomber sur nous de si grands maux, qu'on n'en
» a jamais vu sous le Ciel comme ceux qui sont
» arrivés à Jérusalem, selon ce qui est écrit dans
» la Loi de Moïse :

¹ Jérémie, ch. II, v. 20, ch. IV, v. 45, 8, 9, 40.

» *L'homme ayant mangé la chair de son propre
» fils et la chair de sa propre fille*¹. »

En tout temps et en tout lieu, les mêmes causes sont suivies des mêmes effets. Voilà pourquoi, chez les peuples modernes, la famine a conduit plus d'une fois à l'Anthropophagie. J'en trouve deux exemples mémorables dans la propre histoire de la France. « Excités par leurs ministres, qui, comme ceux de La Rochelle », dit Anquetil, furent la principale cause de l'opiniâtreté du peuple, les habitants de Sancerre souffrirent, avant que de se rendre, toutes les extrémités de la plus horrible famine. De la chair des plus vils animaux, on en vint à manger leurs peaux, les vieux parchemins qu'on faisait ramollir dans l'eau, les grains de toute espèce, la paille hâchée, des mélanges de suif, de noix, de graisse rance et corrompue, *enfin de la chair humaine. Un père et une mère déterrèrent leur fille qui venait de mourir et la mangèrent*². »

Le siège de Paris, par Henri IV, fut suivi d'événements encore plus lugubres. Anquetil, s'autorisant des historiens De Thou et Davilla, les rapporte en ces termes : « Le pain étant devenu rare, on y substitua des bouillies de différentes farines, que le Légat et l'Ambassadeur d'Espagne

¹ Baruch, chap. II, v. 2, 3.

² *Histoire de France*, p. 696.

» faisaient distribuer aux plus pauvres. Ils y joignirent de l'argent, qui fut bien reçu tant qu'on trouva quelques aliments à acheter ; mais les greniers s'épuisèrent, et le peuple, rejetant un métal inutile, s'écriait douloureusement : *Point d'argent, mais du pain !* Bientôt ils mangèrent les chevaux, les ânes, les chats, les rats, les souris, enfin tous les animaux qu'ils purent trouver. On faisait bouillir leurs peaux, ainsi que les vieux cuirs, dont ces malheureux soutenaient en gémissant leur vie languissante. Ils sortaient quelquefois en troupes pour furrager les blés qui approchaient de leur maturité, mais ils étaient repoussés par le canon des royalistes. Néanmoins ceux-ci, touchés de compassion, en laissaient toujours échapper quelques-uns, et souffraient que les autres remportassent leur récolte dans les murs ; mais cette faible ressource leur manqua aussi, parce que le Roi rapprocha ses postes, resserra la ville, de sorte qu'ils se trouvèrent réduits à brouter l'herbe des rues les moins fréquentées.

» Ces nourritures malsaines causèrent beaucoup de maladies. La médecine qu'ils y faisaient était la patience.....

» On en vint jusqu'à leur faire essayer du pain de son, mêlé de poussière d'ardoise, de foin et de paille hâchée. On fit de la farine des os des

» bêtes qu'on tuait, et même avec de vieux osse-
 » ments ramassés dans les cimetières.... On appela
 » cette invention le pain de Madame de Montpen-
 » sier, parce qu'elle l'avait approuvée; mais ceux
 » qui en mangèrent en moururent. Le jour, on était
 » attendri par la vue des moribonds qui se traî-
 » naient dans les rues; la nuit, on était pénétré
 » de leurs plaintes lugubres, qu'ils réservaient
 » aux ténèbres, dans la crainte d'être punis comme
 » réfractaires aux arrêts qui défendaient de deman-
 » der la paix. Les cadavres pourrissaient dans les
 » maisons désertes et y devenaient la proie des
 » animaux. Enfin, une mère renouvela les horreurs
 » du siège de Jérusalem: elle fit rôtir les membres
 » de son enfant mort, et expira de douleur sur cette
 » affreuse nourriture¹. »

Toutes les fois que l'aiguillon de la faim agira sur les hommes d'une manière aussi forte et aussi continue, il y aura risque de les voir tomber dans l'Anthropophagie. D'après les informations les plus récentes, c'est par là que paraissent avoir fini les débris de l'équipage du capitaine Franklin. C'est ici le cas de rappeler l'affreuse mort et la terrible vengeance d'Ugolin. Le Dante, dans son *Enfer*, parlant de la vengeance d'Ugolin, nous peint ce damné au moment où il dévore la tête de Roger,

¹ *Loc. cit.*, T. II, p. 782.

son complice et son bourreau. La rage d'Ugolin est tout-à-fait semblable à celle d'un homme dévoré par la faim :

« *Noi eravam partiti già da ello,*
 » *Ch' i' vidi duo ghiacciati in una buca*
 » *Si, che l'un capo all' altro era cappelto.*
 » *E come 'l pan per fame si manduca...¹ »*

Lorsque Ugolin, enfermé dans la *Tour de la Faim* avec ses quatre enfants, s'aperçoit que cette tour est murée et qu'il n'y a plus d'espoir pour lui, il se mord les deux mains dans un accès de rage :

« *Ambo le mani per dolor mi morsi... »*

C'est alors que ses fils, pour lui épargner les tortures de la faim, l'invitent sur eux-mêmes à un acte d'anthropophagie. « O mon père ! » dirent-ils, « ce sera moins affreux d'être mangé par toi que de te voir souffrir de la sorte. Tu nous as revêtus de ces misérables chairs, reprends-les donc ! »

« *E disser : Padre, essai ci fia men doglia*
 » *Se tu mangi di noi; tu ne vestisti*
 » *Queste misere carni, et tu le spoglia². »*

LIII. La tyrannie de la faim peut donc ramener l'homme aux appétits des bêtes carnassières. Il est plus rare de le voir devenir tel, soit par goût, soit

¹ Chant XXXII.

² Chant XXXIII.

par la puissance des mœurs, quoique ce ne soit pas sans exemples.

« Saint Jérôme, étant encore jeune, a vu des » Écossais dans la Gaule qui, pouvant se nourrir » de porcs et d'autres animaux dans les forêts, » aimaient mieux couper les fesses des jeunes gar- » çons et les tétons des jeunes filles ! C'étaient pour » eux les mets les plus friands ¹. » Ici, évidemment, l'Anthropophagie semble résulter d'un goût décidé pour la chair humaine ou d'une préférence alimentaire. Celle qui fut observée par Herera, chez les Sauvages, n'était pas non plus le fait de quelques particuliers, mais bien *un usage de nation*.

Cela est surtout vrai des Iroquois, renommés par leur férocité naturelle, et dont Chateaubriand nous a peint les mœurs. Qu'on en juge par leurs chants atroces, précurseurs de la guerre : « Je suis » résolu de marcher par le sentier de la guerre ; » j'ai vu des ours dans mes songes ; les bons Mani- » tous m'ont promis de m'assister, et les mauvais » ne me seront pas contraires. *J'irai donc manger » les ennemis, boire leur sang, faire des prison- » niers....*

» Je suis brave, je suis intrépide, je ne crains » point la mort, je me ris des tourments. Qu'ils » sont lâches ceux qui les redoutent ! Des femmes ! » moins que des femmes ! Que la rage suffoque mes

¹ Voltaire, *loc. cit.*

» ennemis ! *Puissé-je les dévorer et boire leur sang » jusqu'à la dernière goutte !* »

La chanson du chef est suivie de celle de son lieutenant-général :

« Je combattrai pour la patrie ; j'enlèverai des » chevelures ; je boirai dans le crâne de mes enne- » mis.... Je couperai les doigts de mes ennemis » avec les dents ; je leur brûlerai les pieds et en- » suite les jambes.

» D'autres disent : « Je laisserai les vers se » mettre dans les plaies ; je leur enlèverai la peau » du crâne ; je leur arracherai le cœur, et je le » leur enfonce dans la bouche ¹. »

Ces paroles, expression incontestable de mœurs nationales, indiquent que la férocité et l'Anthropophagie étaient profondément enracinées dans le naturel des peuplades du Nouveau-Monde.

Ne peut-on pas en dire autant des Brasiiliens, qui trouvaient étrange que les Européens ne fussent pas anthropophages comme eux ?

Dans l'histoire du Peuple Juif, on trouve l'Anthropophagie présentée tantôt comme suite de la famine, tantôt comme châtement et tantôt comme récompense.

Moïse réserve aux mères qui n'observent pas ses cérémonies de manger leurs enfants ;

Et, du temps d'Ézéchiël, les Juifs devaient avoir

¹ *Voyage en Amérique*, édit. illustr., p. 78.

un goût bien décidé pour la chair humaine, puisque ce Prophète promet de la part de Dieu, s'ils se défendent bien contre le roi de Perse, de leur donner à manger de la chair de cheval *et de la chair de cavalier*.

« Voici donc, ô Fils de l'Homme ! ce que dit le » Seigneur, votre Dieu : Dites à tous les oiseaux, » à tout ce qui vole dans l'air et à toutes les bêtes » de la terre : Venez toutes ensemble, hâtez-vous, » accourez toutes de toutes parts à la victime que » je vous immole, à cette grande victime qui a » été égorgée sur les montagnes d'Israël, *afin que » vous en mangiez la chair et que vous en buviez » le sang ;*

» *Que vous mangiez la chair des forts et que vous » buviez le sang des princes de la terre, des béliers, » des agneaux, des boucs, des taureaux, des » oiseaux domestiques, et de tout ce qu'il y a de » plus délicat.*

» Et vous mangerez de la chair grasse jusqu'à » vous en souler, et vous boirez le sang de la vic- » time que je vous immolerai jusqu'à vous enivrer.

» Et vous vous soulerez sur ma table de la chair » des chevaux, *et de la chair des cavaliers les plus » braves, et de tous les hommes de guerre*, dit le » Seigneur, votre Dieu ¹. »

¹ Bible, par Le Maistre de Sacy : Ézéchiël, chap. XXXIX, v. 17, 18, 19, 20.

Les paroles d'Ézéchiël sont très-explicites, et le penchant du Peuple Juif pour la chair humaine semble en découler incontestablement.

LIV. Mais le degré le plus avancé de l'Anthropophagie me paraît exister chez les peuples ou chez les individus qui ont l'air de vouloir motiver cette horrible coutume. « En 1725 », dit Voltaire, « on » amena quatre Sauvages du Mississipi à Fontaine- » bleau : j'eus l'honneur de les entretenir. Il y » avait parmi eux une dame du pays, à qui je de- » mandai si elle avait mangé des hommes ; elle me » répondit très-naïvement qu'elle en avait mangé. » Je parus un peu scandalisé ; elle s'excusa en » disant qu'il valait mieux manger son ennemi » mort que de le laisser dévorer aux bêtes, et » que les vainqueurs méritaient d'avoir la préfère- » rence. »

Cette dame exprimait sans doute l'opinion commune de son pays, et Voltaire ne devait pas être éloigné de partager cette opinion, puisqu'il ajoute : « Nous tuons en bataille rangée ou non rangée » nos voisins, et, pour la plus vile récompense, » nous travaillons à la cuisine des corbeaux et des » vers. C'est là qu'est l'horreur, c'est là qu'est le » crime. Qu'importe, quand on est tué, d'être » mangé par un soldat ou par un corbeau et un » chien ?

» Nous respectons plus les morts que les
 » vivants ; il aurait fallu respecter les uns et les
 » autres. Les nations qu'on nomme policées ont
 » eu raison de ne pas mettre leurs ennemis vaincus
 » à la broche ; car, s'il était permis de manger
 » ses voisins, on mangerait bientôt ses compa-
 » triotes ¹. »

Dans le commencement de son *Traité de l'Entendement Humain*, en réfutant les idées innées, Loke prétend qu'il n'y a aucune notion du bien et du mal qui soit commune à tous les hommes, et il se fonde, pour le prouver, sur des relations de voyageurs qui disent que dans certains pays la coutume est de manger ses enfants, et de manger aussi les mères quand elles ne peuvent plus enfanter.... Voltaire n'est point de cet avis, en ce qui concerne les notions du bien et du mal ; il tient pour suspects les récits de ces voyageurs ; il ne veut pas que l'on prenne l'abus de la loi pour la loi même, ni que l'on juge des mœurs de tout un peuple par un fait particulier.

Quant au fait d'Anthropophagie en lui-même, Voltaire ne le nie pas précisément ; il cherche à l'expliquer et à le faire concorder avec l'exercice de la *Loi Naturelle*. Voici ses paroles :

« Ainsi, tout voyageur qui me dira, par exem-

¹ *Dictionn. philosoph.*, T. I, p. 420.

» ple, que des Sauvages mangent leur père et
 » leur mère par pitié, me permettra de lui répondre :
 » qu'en premier lieu le fait est fort douteux ; se-
 » condement, si cela est vrai, loin de détruire
 » l'idée du respect qu'on doit à ses parents, c'est
 » probablement une façon barbare de marquer sa
 » tendresse, un abus horrible de la loi naturelle ;
 » car apparemment qu'on ne tue son père et sa
 » mère par devoir que pour les délivrer, ou des
 » incommodités de la vieillesse, ou des fureurs de
 » l'ennemi, et si alors on lui donne un tombeau
 » dans le sein filial, au lieu de le laisser manger
 » par des vainqueurs, cette coutume, toute ef-
 » froyable qu'elle est à l'imagination, vient pour-
 » tant nécessairement de la bonté du cœur. La
 » religion naturelle n'est autre chose que cette loi
 » qu'on connaît dans tout l'univers : *Fais ce que*
 » *tu voudrais qu'on te fit*. Or, le barbare qui tue
 » son père pour le sauver de son ennemi et qui
 » l'ensevelit dans son sein de peur qu'il n'ait son
 » ennemi pour tombeau, souhaite que son fils le
 » traite de même en pareil cas. Cette loi de traiter
 » son prochain comme soi-même découle naturel-
 » lement des notions les plus grossières, et se fait
 » entendre tôt ou tard au cœur de tous les hommes ;
 » car, ayant tous la même raison, il faut bien que
 » tôt ou tard les fruits de cet arbre se ressemblent,
 » et ils se ressemblent, en effet, en ce que dans

» toute société on appelle du nom de vertu ce
 » qu'on croit utile à la société ¹. »

Voilà donc l'Anthropophagie naturellement expliquée et justifiée en quelque sorte, puisqu'elle n'est produite que par une fausse interprétation de la *Loi Naturelle*. L'Homme croit bien faire en agissant de la sorte; donc il n'est pas coupable : il n'a qu'un tort, c'est d'être ignorant ou superstitieux. Voltaire n'est pas le seul qui ait cherché à motiver cette abominable coutume. Montaigne trouvait « qu'il y a plus de barbarie à manger un
 » homme vivant qu'à le manger mort; à deschirer
 » par tourments et par gehennes un corps encore
 » plein de sentiment, le faire rostir par le menu,
 » le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux
 » pourceaux (comme nous l'avons non-seulement
 » leu, mais veu de fresche mémoire, non entre en-
 » nemis anciens, mais entre des voisins et conci-
 » toyens, et, qui pis est, sous prétexte de piété et
 » de religion), que de le rostir et manger après
 » qu'il est trespasé. »

Quelques Philosophes de l'antiquité étaient aussi d'avis qu'on devait utiliser les dépouilles mortelles de l'homme. Montaigne rend leur idée en ces termes :

« Chrisippus et Zenon, chefs de la secte stoïque,

¹ Voltaire, *Pensées philosophiques*, T. I, p. 34.

» ont bien pensé qu'il n'y avoit aucun mal de se
 » servir de nostre charogne, à quoy que ce fust
 » pour nostre besoin, et d'en tirer de la nour-
 » riture ¹. »

Il y a lieu d'être surpris que cette opinion stoïcienne n'ait pas gagné du terrain parmi les modernes, depuis surtout que Moralistes, Naturalistes et Physiologistes, identifiant le Dynamisme des Brutes et celui de l'Homme, se sont mis dans la tête de traiter tous les êtres sur le même pied. Pour plusieurs d'entre eux, il n'y a entre l'Homme et les Animaux que des différences de degré et non de nature : même organisation, mêmes dispositions physiques, mêmes éléments chimiques, mêmes fonctions physiologiques, etc., de part et d'autre. Donc, puisqu'on sert chaque jour les animaux sur nos tables, pourquoi ne pas faire de même de l'homme? Pourquoi ne pas mettre à la broche une gigue de chrétien, comme on y met un quartier de mouton ou de bœuf? Quand on mange la viande du cochon, du sanglier, du renard, du chacal, du chien, du chat, du cheval; quand on mange les rats, les poux, les sauterelles, etc., pourquoi ne mangerait-on pas de la chair humaine? Il n'y a que le premier pas qui coûte! Dans un temps où les croyances spiritualistes s'évanouissent de plus en

¹ *Essais*, liv. I, chap. xxx.

plus, dans un temps de vrai Sybaritisme, l'on ne devrait pas y regarder de si près. M. de Barante¹ a fait ressortir avec talent le respect qu'en tout lieu l'on porte aux morts; mais, dans un siècle où l'on conspue les dogmes qui sont la source de ce respect, n'est-il pas à craindre que l'Industrialisme ne cherche à étendre les ressources alimentaires de la Société du côté qui vient d'être indiqué? Si la police ralentissait son ardeur et sa vigilance, nous serions plus d'une fois témoins de choses à la fois curieuses et abominables. Les *desiderata* du Socialisme sont permanents, et je me souviens qu'à Lyon une bande d'insurgés avait pris le nom très-significatif de *Voraces!* Lorsqu'on voit se manifester un goût très-décidé pour les jouissances matérielles, lorsqu'on voit les esprits généralement tournés vers la recherche de la vie à bon marché, il y a vraiment à redouter que, par corruption ou par nécessité, les marchands de chair humaine n'entrent tôt ou tard en concurrence avec les hommes des abattoirs. Ce serait sans doute là le pis-aller d'une situation épouvantable, mais ce serait aussi la conséquence forcée de l'empire de cette froide raison ou de ces calculs de l'égoïsme qui président à tout, qui s'imposent à tout. Ce serait le terme fatal où viendrait aboutir cette race d'hommes dégénérés,

¹ *Tableau de la Littérature au XVIII^e siècle.*

qui, dédaigneux des croyances religieuses et fiers d'une victoire ou sur les préjugés ou sur les répugnances de l'imagination, croiraient faire un grand acte de courage, en immolant à l'intérêt bien entendu les sentiments les plus forts et les plus nobles de la Nature Humaine.

En tout cas, si les nations civilisées prennent jamais goût pour l'Anthropophagie, comme cela pourrait arriver par effet rétrograde vers un état primitif ou de nature, il faudra ou un changement radical dans les mœurs, ou un état de dépravation parvenu à son *maximum* de développement; encore même restera-t-il toujours des répugnances invincibles. « Je me rappelle », dit M. Brachet, célèbre médecin de Lyon, « qu'étant interne à l'Hôtel-Dieu » de Paris, un de mes collègues régala ses amis » avec des chats sur lesquels il avait fait des expériences : il les donna pour des lapins. Le lendemain, il envoya à ses convives les différentes » parties de la dépouille des animaux qu'on avait » mangés la veille. L'un d'eux devina ce que cet » envoi signifiait; il en conçut une telle répugnance qu'il se mit à vomir sur-le-champ, quoiqu'il fût à jeûn. Les faits semblables ne sont pas » rares¹. » Je laisse à deviner ce qui adviendrait

¹ *Recherches expérimentales sur les Fonctions du Système Nerveux*, p. 338.

chez la plupart des individus si, au lieu de chat, on leur servait de la chair humaine. Les fauteurs présumés du Cannibalisme auraient donc à lutter, non-seulement contre des répugnances morales, mais encore contre des répugnances physiologiques.

LV. Je viens de parcourir tous les degrés de l'échelle anthropophagique. Il n'est peut-être pas sur la terre de peuple, passé ou présent, qui n'ait mis le pied sur cette échelle, dont le degré le plus culminant peut être représenté par les nations chez lesquelles l'Anthropophagie, motivée et justifiée, est devenue un usage national, et le degré le moins élevé, par celles qui ne se sont livrées au Cannibalisme que d'une manière fortuite et temporaire.

L'on doit sans doute classer dans des régions intermédiaires ceux qui n'ont été Cannibales qu'en vertu d'une viciation de l'Instinct ou d'une disposition organique exceptionnelle. Le fameux Tarrare était dans cette dernière condition : ce Polyphage, dont le baron Percy nous a transmis l'histoire, « avait l'habitude, entre autres manières dégoûtantes et incroyables que j'omets ici, d'aller dans » les boucheries et dans les lieux écartés disputer » aux chiens et aux loups les plus horribles pâtures. » Les infirmiers de l'hôpital de Versailles où il était, » l'avaient surpris buvant le sang des malades que

» l'on venait de saigner, et dans la salle des morts, » nouveau Vampire, suçait celui des cadavres ¹. » L'estomac de cet homme remplissait toute la cavité abdominale.

A propos de voracité, je consignerai ici quelques faits remarquables. J'ai été consulté à Romans, en 1853, par un rentier de Lyon, qui avait été opéré d'une hernie ventrale. Sans exagérer, l'estomac de ce malade acquérait après les repas le volume d'un tambour de régiment, soit par l'effet de la prodigieuse quantité d'aliments que l'individu engloutissait, soit par l'effet du grand nombre de gaz qui se formaient pendant la digestion : il lui fallait une immense ceinture pour maintenir son ventre. Le locateur, qui assistait à ses repas, me disait : *C'est effrayant de voir manger cet homme.* Il est possible que, dans ce cas, la voracité fût liée comme effet à l'ampliation de l'estomac, comme il est possible aussi que cette ampliation fût consécutive à une voracité de naissance.

Il y avait à Alais un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans qu'on voyait rôder sans cesse autour des hôtels, des restaurants et des boucheries, pour obtenir de quoi satisfaire sa faim dévorante. Il mangeait de la viande toute crue ; il était d'une maigreur extrême et d'un teint hâlé : on le sur-

¹ R. d'Amador : *La vie du Sang*, note 7.

nommait *la Graisse* par dérision. Il prit un jour fantaisie à un bateleur de Beaucaire d'exploiter la puissance digestive de cet enfant des Cévennes : il résolut donc de le faire passer pour sauvage. En temps de foire, on le tatoue, on l'habille à l'américaine, on le recouvre de plumes, et l'on s'engage devant le public à lui faire manger un crapaud vivant. Le fait se réalise; mais, comme les reptiles ont la vie dure et que leur vitalité survit longtemps à la division des parties, le lendemain le pauvre patient était incommodé, il éprouvait des mouvements pénibles dans le ventre. Le bateleur, poussé par le lucre, insistait pour renouveler l'épreuve. L'Alaisien s'y refuse et se soustrait à toute contrainte, en criant dans son patois languedocien : *Sè m'enbestiés mai, baou bada qué souï d'Alès.* (Si tu m'hébètes davantage, je vais gueuler que je suis d'Alais¹.) L'épreuve du crapaud ne fut plus continuée, mais il est probable que le glouton Cévennot eût été homme à ne pas reculer devant la chair humaine.

Je lis dans des notes prises au cours d'*Institutes de la Médecine*, par le professeur Lordat, « qu'un » Polonais au service de la France, et prisonnier en » Angleterre, était aussi doué d'une voracité presque » incroyable : il mangeait chaque jour douze livres

¹ *L'Écho d'Alais*, en 1844, a parlé de ce fait.

» de chandelles, autant de viande, sans compter » les rats qu'il faisait prendre avec beaucoup d'a- » dresse et les végétaux qu'il ramassait dans la » campagne. »

« On sait », dit Sauvages, « que les Hottentots » s'occupent toute la journée à chercher leurs poux » et à les manger; ils y trouvent autant de goût » que les autres à manger des sauterelles¹. »

Par opposition à toutes ces excentricités offertes par la force digestive, on pourrait citer des hommes et même des nations qui n'ont vécu que de plantes seules et d'eau. Tulpius a parlé d'un homme qui ne vivait que d'herbes et de foin. Il y en a qui ne mangent presque que du poisson.

LVI. Voici un passage de Malte-Brun, sur les usages alimentaires des peuples, qui mérite d'être rapporté, à cause de son importance et à cause de ses rapports avec notre sujet :

« La nourriture des diverses nations paraît un » objet de peu d'importance à l'Européen, accou- » tumé à voir toutes les substances alimentaires » servir indistinctement sa gourmandise; mais il » y a des nations qui vivent presque exclusivement » d'une seule espèce d'aliment. Les peuples *frugi- » vores, carnivores et ichthyophages* sont disséminés

¹ *Nosol. Method.*, T. VII, p. 215.

» sur toute la surface du globe; le goût pour la
 » chair de cheval paraît particulier aux Mongols,
 » aux Tatars, aux Finnois et autres descendants des
 » Scythes, même aux peuples slaves et gothiques.
 » C'est en Afrique que les anciens et les modernes
 » placent les peuples *acrydophages* ou mangeurs
 » de sauterelles. La misère réduit même quelques
 » tribus à dévorer de la terre glaise.

» La géographie spéciale remarque avec soin ces
 » différences souvent très-importantes par leur
 » effet moral; mais, quant à l'*Anthropophagie* ou
 » l'horrible coutume de manger de la chair hu-
 » maine, il paraît démontré qu'elle n'appartient
 » en particulier à aucune nation, à aucun climat:
 » toutes les tribus sauvages s'y sont livrées, soit
 » par l'effet d'une haine féroce contre des ennemis,
 » soit par les inspirations d'une superstition atroce,
 » soit enfin dans le cas de disette extrême. Non-seu-
 » lement les relations modernes l'attestent à l'égard
 » de tous les peuples d'Afrique, d'Amérique et
 » d'Océanie, mais on entrevoit par plusieurs pas-
 » sages des anciens que cet usage était répandu en
 » Europe. Les poètes l'attribuent aux Cyclopes et
 » aux Lestigons qu'ils placent en Italie; les histo-
 » riens en accusent les Scythes, les Cimbres, une
 » tribu des Calédoniens et d'autres peuples du Nord.
 » Les héros et les dieux d'Homère se servent des
 » expressions empruntées de l'*Anthropophagie*.

» Jupiter reproche à Junon qu'elle a envie de
 » manger, crû ou apprêté, le roi Priam et ses en-
 » fants. Les sacrifices humains étaient connus des
 » Grecs, des Romains, aussi bien que des Celtes,
 » des Scandinaves et des nations orientales: or,
 » ces horribles sacrifices paraissent avoir été ter-
 » minés pas un festin plus horrible encore. L'usage
 » dégoûtant d'ensevelir dans leurs propres en-
 » traîlles les cadavres de leurs parents est attribué
 » aux *Issedones*, aux *Massagètes*, à plusieurs tribus
 » de l'*Inde*, aux peuples du *Thibet* et des îles
 » *Mariannes*, et aux anciens *Irlandais* ¹.

M. Bory de Saint-Vincent a recueilli, à son tour,
 un grand nombre de documents qui ne permet-
 tront plus de mettre en doute l'existence de l'*An-
 thropophagie* chez la plupart des peuples, soit
 anciens, soit modernes. Voici de quelle manière
 ce savant s'exprime à ce sujet:

« L'Espèce Humaine serait donc du très-petit
 » nombre de celles à qui, dans l'état de nature,
 » sa propre chair ne causât point d'horreur. Malgré
 » tous les efforts qu'ont faits le chirurgien Atkins
 » et le voyageur Dampier pour justifier les hommes
 » du reproche de manger des hommes, il n'est pas
 » moins certain que l'*Anthropophagie* est un goût

¹ Malte-Brun, *Précis de Géographie universelle*, T. I,
 l. 47, p. 586.

» naturel à notre espèce, et l'on ne trouverait peut-
 » être pas un peuple entre les plus civilisés chez
 » lequel les plus forts ne dévorassent les plus fai-
 » bles, avant que des lois protectrices de la vie des
 » individus n'eussent mis cette première propriété
 » sous la protection de la Société. Sans en chercher
 » la preuve parmi des nations encore à demi bar-
 » bares, nous la trouverons chez tous les Euro-
 » péens, qui furent originairement anthropophages
 » sans exception. Pline, Strabon et Porphyre disent
 » que les Scythes l'étaient; Cluverius en dit autant
 » des Germains, et Pellautier l'assure en parlant
 » des Celtes, nos aïeux. L'Anthropophagie s'est
 » même perpétuée chez nous après l'introduction
 » de la religion chrétienne, si l'on en juge par les
 » Capitulaires de Charlemagne (édition d'Heinec-
 » cius, p. 382), où l'on trouve des peines sévères
 » portées contre ceux qui satisfaisaient le plus hor-
 » rible appétit, et qui appartenaient ordinairement
 » à cette classe misérable qu'on croyait s'adonner
 » à la magie.

» Des Peuplades Indiennes, des Tartares, pres-
 » que de nos jours (en 1740), les Juifs, en diverses
 » occasions, furent anthropophages; la plupart
 » des nations du grand Archipel Indien, la race
 » africaine des Jagas, ce qui reste des Caraïbes
 » des Antilles ou de l'Amérique du Sud, les Sau-
 » vages de l'Amérique du Nord le sont encore. Chez

» ces peuples, on assouvit sa vengeance en man-
 » geant un ennemi; les vaincus, que le sort des
 » combats livre aux plus heureux, sont rôtis vivants
 » et déchirés par la dent du vainqueur. On ne sait
 » ce qu'il faut admirer comme le plus horrible, ou
 » de la férocité de celui qui se rassasie des lambeaux
 » à demi vivants et brûlés de sa victime, ou de l'in-
 » trépidité insultante que montre l'infortuné qu'on
 » dépèce. Si ce dernier eût mis à combattre la
 » moitié du courage qu'il montre à mourir, le
 » mangeur eût été nécessairement le mangé.

» Les Anthropophages ont été souvent désignés
 » sous le nom de Cannibales, et les voyageurs qui
 » nous en ont le plus entretenu assurent qu'ils
 » préférèrent la chair humaine à celle des animaux,
 » la chair du Blanc à celle du Nègre, celle des
 » Français à celle de tous les autres Européens,
 » enfin celle des enfants à celle des adultes, et cer-
 » taines parties du corps, telles que la plante des
 » pieds et la paume des mains à toutes les autres.
 » On nous peint surtout les Jagas comme les
 » anthropophages chez lesquels la soif du sang
 » humain et le goût pour la chair des autres hom-
 » mes sont portés au plus haut degré. Sorte de
 » Bédouins de couleur d'ébène, sans patrie, sans
 » religion et sans lois, régis par la seule habitude
 » d'obéir à des chefs qui les conduisent d'une ex-
 » trémité à l'autre de l'Afrique intérieure, ces Jagas

» errent sur le vaste espace où nul Européen connu
 » n'osa ou ne put pénétrer, et qui s'étend des
 » 6° ou 8° degré de latitude septentrionale jus-
 » qu'au 20° sud. Dans leurs invasions, ils détrui-
 » sent tout ce qui a vie. Malheur aux peuplades
 » surprises! il n'en reste bientôt plus que les os
 » calcinés; et l'on assure que des quartiers d'homme
 » et de femme, des membres proprement dépecés,
 » se voient fréquemment exposés en vente, comme
 » de la viande de boucherie, sur les places qui ser-
 » vent de marchés dans leurs effroyables campe-
 » ments. Et qu'on ne croie pas que la privation
 » d'autres moyens de se nourrir pousse ces Bar-
 » bares vers la chair humaine. La plupart des pays
 » habités par des Anthropophages offrent abondam-
 » ment, et des fruits de la terre, et du gibier des
 » bois, et des poissons de rivière : la recherche de
 » ces aliments offrirait moins de dangers que n'en
 » présente celle d'une proie qui peut se défendre,
 » et que déterminent souvent au combat un même
 » appétit et la même férocité. Mais on peut être
 » paresseux, brave et vorace à la fois; tandis que,
 » pour obtenir sa nourriture de l'agriculture, de la
 » chasse et de la pêche, il faut du travail, et l'An-
 » thropophage qui sait braver la mort ne saurait
 » supporter le travail ¹. »

¹ M. Bory de Saint-Vincent, *Encyclopédie moderne*, T. II, p. 264.

Enfin, les Romains, qui ont eu constamment
 des mœurs atroces, une fois parvenus aux derniers
 termes de la dégradation, ont donné plusieurs fois
 des signes d'Anthropophagie : ce qui prouve qu'à
 l'origine comme à la fin des Sociétés humaines, les
 mauvais penchants sont toujours les mêmes. « Les
 » combats singuliers n'offrant plus d'attraits à ce
 » peuple sanguinaire », dit M. l'abbé Mitraud s'au-
 » torisant de Pline-le-Naturaliste, « car on se dégoûte
 » de tout, on lâche les gladiateurs en masse; quand
 » leurs cadavres embarrassent le cirque, les esclaves
 » les retirent et les empilent sous les gradins de
 » l'amphithéâtre, et le peuple, qui avait oublié son
 » repas pour contempler la mort, se rue dans
 » l'arène et se délecte en buvant le sang mêlé et
 » encore chaud des hommes et des ours.

» Le sénateur Vedius Pollio faisait dévorer aux
 » murènes, dont il faisait les délices de sa table,
 » des hommes entiers; pour amuser ses loisirs, il
 » leur jetait des esclaves tout vivants. Ces mêmes
 » murènes de Lucullus furent vendues un million
 » huit cent mille francs. Le sénateur Lucius Crassus
 » ornait une des siennes de diamants; il la pleura
 » à sa mort et il en porta le deuil ¹. »

Le cercle de l'Anthropophagie, élargi par ces
 dernières citations, nous apparaît encore sous le

¹ *De la nature des Sociétés Humaines.*

manteau de la Fable, comme pour voiler son antique origine. Saturne accepte la couronne de son frère Titan, à la condition de dévorer ses propres enfants au moment de leur naissance.

Dans le livre attribué à Énoch, cité par Saint Jude, les Géants, nés du commerce des anges et des filles des hommes, sont considérés comme les premiers Anthropophages.

Pour éprouver les Dieux qui vinrent un jour chez lui, Tantale leur servit à manger les membres de son fils Pélops.

Le fils de ce même Pélops, Atrée, irrité de ce que Thyeste, son frère, avait des familiarités avec Érope, sa femme, lui fit manger son propre fils dans un festin. N'y avait-il pas quelque chose d'héréditaire dans les atrocités de la Famille des Atrides ?

Arcas, devenu grand, ayant été présenté par des chasseurs à Lycaon, son aïeul, celui-ci le reçut avec joie, et dans la suite, voulant éprouver la puissance de Jupiter lorsqu'il lui donna l'hospitalité, il lui servit dans le festin les membres d'Arcas. Cette histoire a de la ressemblance avec celle de Tantale.

Le Sphinx était un monstre participant de la nature humaine, qu'on avait placé sur le mont Cythéron, et qui dévorait ceux qui n'expliquaient pas l'énigme qu'il leur proposait.

Lamus, roi des Lestrigons, dévorait les hommes; de même Lamia, reine d'Afrique, se nourrissait de chair humaine: les Romains en avaient fait une sorcière qui dévorait les enfants. Horace, dans son *Art poétique*, a fait allusion à ces faits:

Neu pransæ Lamia virum puerum extrahat alvo.

La Fable dit encore que Demanète fut changé en loup pour avoir mangé d'une victime humaine immolée à Jupiter.

Tout le monde a gardé le souvenir du Minotaure que Minos enferma dans un labyrinthe, et qui ne se nourrissait que de chair humaine. Le Juge implacable des Enfers avait réduit les Athéniens à la dure extrémité de livrer tous les ans sept jeunes garçons et sept jeunes filles, pour être la proie du monstre de Crète.

Le cyclope Polyphème mangea quatre compagnons d'Ulysse; il en aurait probablement dévoré davantage sans la ruse de ce dernier, qui lui creva l'œil pendant qu'il dormait.

Ces souvenirs de la Fable ne sont pas à dédaigner. Transmis par les Poètes, prescrits par les Législateurs et accommodés au goût des Dieux du Paganisme, ils prouvent que l'Anthropophagie était profondément enracinée dans les mœurs des Sociétés primitives. M. Renouvier a donc été fondé à dire: « Avant l'esclavage même, on peut croire,

» en se fondant sur de bonnes traditions et sur
 » l'expérience, encore possible aujourd'hui, des
 » mœurs des peuples primitifs, que l'Anthropo-
 » phagie et les sacrifices humains étaient de droit
 » et d'usage, et servaient de but à la guerre ¹. »

CHAPITRE IV.

LVII. Dans l'exposition des faits qui précèdent, l'attention de l'observateur ne doit pas être seulement dominée par l'antiquité d'origine de l'Anthropophagie, mais aussi par son universalité. Peu de nations, en effet, jeunes ou vieilles, se sont soustraites à cette horrible coutume. La diversité des temps, la diversité des climats, la diversité des races n'ont pu arrêter ce barbare penchant. C'est que la Nature Humaine ne change pas : à travers les mille transformations qu'elle a éprouvées, elle est restée la même par le fond. Dans le sens physiologique, on peut répéter ce que M. Berryer a dit dans un sens philosophique et politique : « Pour qui peut étudier le mouvement et le vaste spectacle des choses humaines, il n'y a guère de

¹ *Manuel de philosophie ancienne*, T. II, p. 192.

» différence d'un siècle à un autre que dans l'aspect
 » du lieu de la scène, dans la physionomie exté-
 » rieure et le costume des acteurs, et dans le choix
 » du parti auquel la Providence permet d'obtenir
 » la victoire. Les passions et les vertus des hommes,
 » leurs entraînements et les ressorts secrets qui les
 » font agir sont toujours les mêmes ¹. »

La Nature Humaine restant donc identique à elle-même à travers le temps et l'espace, il faut s'attendre à la voir répéter fort souvent ses vices originels comme ses vertus. Sans doute l'Espèce Humaine s'améliore sans cesse, elle subit une marche ascendante ; mais, dans cette évolution, elle éprouve des points d'arrêt : de là naissent, dans l'ordre moral, des monstruosité qui sont aussi effrayantes que celles de l'ordre anatomique. L'Organisme Humain, avant de parvenir à son entier développement, passe par une série d'états transitoires qui répondent à des états permanents de l'échelle animale. De même, sous le rapport des appétits et de plusieurs autres actes, l'Homme rétrograde vers l'animalité, et s'arrête dans les états, soit physiologiques, soit psychologiques, que les espèces animales présentent d'une manière fixe. Ce n'est pas sans raison qu'Ésope et La Fontaine ont personnifié la plupart des hommes dans les

¹ Discours de réception à l'Académie Française.

animaux. Le Fabuliste Français ne s'en cache pas ; il tire des leçons du chant de ses héros :

Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes ;
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.

Ce n'est pas sans raison que le spirituel Granville a donné aux uns et aux autres le même costume, la même physionomie et souvent les mêmes travers. A l'œuvre de ce grand artiste n'ont pas craint des'associer Balzac, George Sand, C. Nodier, J. Janin, particulièrement P.-J. Stahl et plusieurs autres Auteurs de beaucoup de talent, qui ont trouvé le moyen, sous le couvert des animaux, de faire des études de mœurs contemporaines. Déjà la Physiologie, par la bouche de Porta, de Lavater et de Moreau de la Sarthe, avait signalé dans l'Espèce Humaine la reproduction de plusieurs types tirés du règne animal.

LVIII. En ce qui concerne le sujet que je traite, je puis pour le moment rapprocher l'Homme du dernier ordre des vertébrés. Parmi les poissons malacoptérygiens, on trouve deux familles, les cyprins et les ésoques, qui renferment les genres carpes et brochets. Or, les poissons de ces deux genres, en vertu d'une voracité extrême, s'attaquent souvent et se mangent les uns les autres, les brochets surtout. Ces derniers exercent dans

les eaux douces la même tyrannie que les requins dans les mers. Insatiables dans leurs appétits et féroces par caractère, ils immolent à leur voracité les individus de leur race et ceux d'espèces différentes. On utilise même cette voracité pour s'opposer à la prodigieuse fécondité des carpes, qui épuisent en très-peu de temps la nourriture et l'espace où elles se trouvent. Il suffit de quelques brochets répandus parmi elles pour détruire rapidement leurs petits et le frai.

Les truites d'un vivier des environs de Romans, ayant manqué de nourriture, ont dévoré en peu de temps tous leurs petits, qu'elles avaient en très-grand nombre.

Jusqu'ici, je ne vois pas de différence, quant au résultat, entre les actions de ces poissons féroces et celles d'un anthropophage. Dans les espèces animales, les gros mangent les petits ; dans l'Espèce Humaine, les forts détruisent les faibles, et cela dure depuis que l'Homme est sur la terre. En suivant le mouvement des Races Humaines sur le globe, on se convainc que les races inférieures disparaissent devant les races supérieures. Les recherches de M. l'abbé Frère ont démontré que les crânes des races vaincues et ensevelies dans les entrailles de la terre étaient toujours inférieurs en organisation aux crânes des races victorieuses. M. Serres, de l'Institut, le profond physiologiste,

prétend même que toutes les races connues sont destinées à disparaître et à être assimilées par la Race Adamique, qui est selon lui la race privilégiée.

Une différence pourtant, essentielle à établir, c'est que les poissons, dans leurs actes de férocité, sont incités par le besoin ou entraînés par des appétits qui sont une conséquence naturelle de leur organisation; tandis que l'Anthropophagie reconnaît plusieurs autres causes. La Nature semble avoir disposé elle-même la plupart des poissons aux penchants sanguinaires, en leur donnant une grande agilité pour poursuivre leur proie, en dotant leurs mâchoires de plusieurs dents fixes et mobiles d'une force remarquable, et en rendant leurs intestins si courts qu'ils seraient impropres à digérer des substances végétales. En un mot, la voracité de ces animaux est le résultat forcé de leur organisation. Chez l'Homme, ces conditions anatomiques n'existant pas, il faut placer ailleurs la source des penchants sanguinaires ¹.

¹ A part certains poissons, on n'a guère parlé que des loups et des araignées comme portés à se nourrir des animaux qui leur ressemblent. Des insectes voraces placés sous un bocal, sans nourriture, se dévorent les uns les autres et finissent par manger leurs propres pattes. Le même fait a été observé chez les rats et les souris. On voit des femelles de carnassiers, les chats par exemple, dévorer une partie

LIX. Voltaire, examinant la question d'origine de l'Anthropophagie, se demande « d'où provient » cette race d'hommes, supposé qu'elle existe. » Descend-elle des anciens Égyptiens, des anciens » Peuples de l'Éthiopie, des Africains, des Indiens, » ou des vautours ou des loups? Quelle distance », dit-il, « des Marc-Aurèle, des Épictète aux An- » thropophages de la Nouvelle-Zélande! Cependant » ce sont les mêmes organes, les mêmes hommes ¹. »

Nous avons vu que l'Anthropophagie était placée au berceau de la civilisation de presque tous les peuples; il est donc difficile d'en faire le triste partage d'une race exclusive. Voltaire lui-même a cité trop de faits de cette coutume barbare, pour qu'il soit possible de la dériver d'une source aussi limitée.

Dans la huitième Homélie, attribuée à Saint Clément, Saint Pierre, qu'on fait parler, dit

de leur progéniture quand elles craignent de ne pouvoir fournir assez de lait à toute leur portée. Les lapins, animaux herbivores, se livrent quelquefois à de pareilles fureurs. On voit fréquemment des poules dévorer leurs propres œufs. Il est rare pourtant que des maladies portent les animaux à s'entre-dévorer.

(La plupart de ces détails sont tirés de l'*Encyclopédie moderne*, article *Anthropophagie*, par M. Bory de Saint-Vincent, T. II, p. 264.)

¹ *Dict. philosoph.*, loc. cit.

que les enfants des Géants s'abreuèrent de sang humain et mangèrent la chair de leurs semblables. Il en résulta, ajoute l'Auteur, des maladies jusqu'alors inconnues; des monstres de toute espèce naquirent sur la terre, et ce fut alors que Dieu se résolut à noyer le Genre Humain. Tout cela fait voir combien l'opinion régnante de l'existence des Anthropophages était universelle.

Nous savons maintenant que l'universalité de cette opinion est fondée sur des faits et sur des témoignages non moins universels. Or, un fait qui se reproduit avec tant de constance et de continuité a nécessairement une raison d'être. Dans l'ordre physiologique, comme dans l'ordre matériel, comme dans l'ordre moral, un fait qui se reproduit partout et toujours dans les diverses phases de la vie sociale, n'est autre chose qu'une Loi. L'on ne constate pas autrement les Lois, quand on procède d'après les règles de la Philosophie Naturelle Inductive.

Or, cette Loi, en laquelle se résument tous les faits et toutes les tendances anthropophagiques, est à la fois complémentaire et confirmative de la Loi sur l'Homicide que j'ai déjà formulée dans les chapitres précédents. L'Anthropophagie, en effet, étend et corrobore le fait de l'Homicide, et ces deux faits réunis ensemble peuvent être rapportés

à une Loi commune, mise sous cette formule :
DESTRUCTION DE L'HOMME PAR L'HOMME ¹.

CHAPITRE V.

LX. Les Économistes contemporains se sont fortement élevés contre l'exploitation de l'homme par l'homme que l'Industrialisme a mise en vigueur sous toutes les formes. La Philanthropie n'est-elle pas en droit, ce me semble, de s'émouvoir avec plus de raison de la destruction de l'homme par l'homme? N'est-il pas de son devoir de rechercher les causes de ce fait désolant, et d'indiquer les moyens d'en arrêter le cours? La *Loi de destruction*

¹ Cette note, tirée de *la Presse* (30 juillet 1855), trouve ici naturellement sa place : « La nécessité d'une grande confédération pacifique de tous les peuples civilisés se démontre » par les calculs suivants : on a évalué que les guerres qui ont eu lieu ont coûté la vie à quatorze milliards d'hommes ; » il a été versé 3,500,000 barriques de sang humain, et, en évaluant le poids d'un homme à 50 kilogr. seulement, il a été haché, tué à coups de fusil ou de canon, ou foulé aux pieds 700 milliards de kilogrammes de chair humaine.

» J'ai voulu, dit l'abbé Mitraud, faire le dénombrement des hommes immolés par d'autres hommes ; mais, frappé d'horreur et d'effroi, j'ai laissé tomber de mes mains cet effrayant registre des morts tenu par l'histoire » (*loc. cit.*, p. 388).

que je viens d'indiquer n'est pas une chimère ; elle est toute inductive , puisqu'elle découle immédiatement de l'observation séculaire des faits. Mais ces faits et la loi qui les régit ayant une raison d'être , une cause productrice , c'est vers ce point maintenant qu'il importe de porter l'attention.

Sans doute il faut reconnaître , avec M. Cousin , que le fait n'est pas et ne peut pas devenir un principe ; que du fait au principe il n'y a pas de transition possible , qu'un abîme les sépare. Toutefois , en bonne Philosophie Naturelle , il est indispensable de remonter des phénomènes à leurs causes génératrices ; car la pensée , dans son évolution , traverse le fait , s'arrête sur la loi , et ne se repose complètement que dans le principe. Il est dans la Nature de l'Homme de n'être satisfait que par la contemplation des causes , que par la notion des principes. L'esprit s'épuise dans cette recherche ; mais la science n'est qu'à ce prix.

Or , cette cause de la *destruction de l'homme par l'homme* , où faut-il la placer ? D'où faut-il la dériver ? Je ne vois que trois termes au-delà desquels il n'est plus permis d'aller : Dieu , le Monde extérieur et l'Humanité. C'est de là que part et c'est là que vient aboutir toute causalité imaginable.

Il répugne essentiellement à la Raison d'admettre que Dieu est l'auteur ou l'instigateur de toutes les atrocités dont l'Homme est capable. Dieu ne peut

être l'auteur du mal : il ne peut , par conséquent , vouer à une mort tragique la créature qu'il a nantie d'une force temporaire de conservation. L'idée de Dieu sur l'Homme est une idée d'amour , de providence et de perfectionnement , comme son dessein sur l'Univers implique l'ordre , l'harmonie et la stabilité dans le temps et dans l'espace. Ce n'est donc pas de ce principe qu'on peut tirer l'origine de la Fureur Homicide et de l'Anthropophagie.

Voyons le Monde extérieur. Il est évident que l'Homme trouve sur la terre des conditions indispensables d'existence : c'est de là qu'il retire l'air et l'aliment qui le nourrissent , le vêtement et le toit qui le protègent contre les intempéries des saisons. La privation de ces éléments peut porter l'Homme aux actions les plus sauvages. La faim est une mauvaise conseillère , nous l'avons déjà dit. La nécessité , selon le dicton populaire , est la mère de l'industrie ; l'on peut ajouter hardiment qu'elle est aussi la source de bien des crimes.

Mais ces circonstances , étant toutes extérieures à l'Homme , n'agissent sur lui que comme occasionnelles ou déterminantes : il faut qu'elles rencontrent des dispositions intimes chez les individus pour produire leur effet. En preuve , c'est que des hommes ont su rester maîtres de leurs penchants pervers au milieu des privations de tout genre.

C'est donc au sein de la Société , c'est dans

l'Humanité elle-même qu'il faut chercher les causes préparatoires et efficaces de l'Homicide et de l'Anthropophagie. Sous toutes les latitudes, dans l'état sauvage comme dans l'état de barbarie, dans l'état de haute civilisation comme dans l'état de décadence, l'Humanité nous apparaît sans cesse avec son cortège inévitable de préjugés et de passions, avec son fanatisme et ses superstitions. Trompée, fourvoyée par les uns, transportée par les autres, elle aboutit peu à peu aux actions atroces, et travaille alors à sa propre destruction. Ici, c'est par la guerre; là, c'est par les innombrables machinations de la vengeance; ailleurs, c'est par le jeu de fausses institutions qu'elle parvient à cette double fin. Combien de fois la Politique des États, la Religion et la Philosophie n'ont-elles pas servi d'excuse à des crimes abominables! C'est le plus souvent au nom du Droit et de la Vérité, au nom de Dieu et de la Justice, que les hommes allument les torches et les bûchers, et qu'ils font couler le sang, prétextant ainsi, en faveur d'actions infernales, des motifs les plus saints!

Mais la source la plus féconde des actions sanguinaires qui désolent le monde remonte jusqu'aux mauvais penchants de l'Homme. Ces mauvais penchants, on les voit sourdre d'une méchanceté naturelle ou d'un instinct dépravé. L'Homme

n'est pas sollicité à verser le sang de ses semblables en vertu seulement d'un grand intérêt qui subjugué la Raison; il y est entraîné aussi par la puissance des désirs, par la violence des passions, par l'empire des appétits. Certains états anormaux, tels que la folie, la morosophie, la grossesse, peuvent à leur tour décider de pareilles tendances.

Voilà donc la Nature Humaine conquise au penchant sanguinaire par toute la plénitude de son être, c'est-à-dire par toutes les facultés dont elle est douée. La raison, le sentiment et les appétits arment tour-à-tour la main de l'Homme contre l'Homme. C'est par conséquent de l'une de ces trois sources que l'on est en droit de dériver tous les actes d'Homicide et d'Anthropophagie.

LXI. Voltaire s'est montré embarrassé pour expliquer l'origine des Peuples Anthropophages. Une fois, il en fait une suite de l'habitude: « Il est » arrivé aux hommes ce qui arrive aujourd'hui aux » éléphants, aux lions, aux tigres, dont l'espèce a » beaucoup diminué. Dans le temps où une contrée » était peu peuplée d'hommes, ils avaient peu » d'arts, ils étaient chasseurs. L'habitude de se » nourrir de ce qu'ils avaient tué fit aisément » qu'ils traitèrent leurs ennemis comme leurs cerfs » et leurs sangliers. » Une autre fois, il présente l'Anthropophagie comme un usage national ou

comme la conséquence forcée des besoins : « C'est » la superstition qui a fait immoler des victimes » humaines ; c'est la nécessité qui les a fait manger. » ... Des peuples chasseurs , tels qu'étaient les Brésiliens et les Canadiens , des insulaires comme les Caraïbes , n'ayant pas toujours une subsistance assurée , ont pu devenir quelquefois anthropophages. La famine et la vengeance les ont accoutumés à cette nourriture ¹..... » Ailleurs , enfin , il est tenté de faire descendre les Anthropophages d'une race particulière d'origine orientale , ou d'en faire les compagnons des vautours et des loups.

Aucune de ces hypothèses n'est propre à éclairer entièrement les diverses faces sous lesquelles l'Anthropophagie s'est offerte à l'observation : des notions plus précises sur la Nature Humaine sont peut-être nécessaires pour faire avancer cette question. Il y a quelque chose d'universel , d'inné et d'héréditaire dans les faits d'Anthropophagie comme dans ceux d'Homicide , et , quand on remonte la chaîne des temps , on est obligé d'arrêter la pensée sur un vice primitif de l'Humanité. C'est ici qu'il importe de se rappeler le dogme de la *Dualité Humaine* , afin d'en faire une application opportune.

Pascal , l'un des lustres de Port-Royal , a étudié avec non moins de soin que Racine les contra-

¹ *Dict. philosoph.*, T. I, p. 424, 427.

riétés qui sont dans l'Homme , et il en a déduit des remarques qui prouvent non-seulement l'existence de la *Dualité Humaine* , mais encore l'origine de toute concupiscence et de tout mauvais penchant , dans l'un des éléments constitutifs de notre Nature. « Deux états d'innocence et de corruption sont ouverts en nous ; il est impossible que nous ne les reconnaissons pas.

» Suivons nos mouvements , observons – nous nous-mêmes , et voyons si nous n'y trouvons pas les caractères vivants de ces deux Natures.

» Tant de *contradictions* se trouveraient-elles dans un sujet simple ?

» Cette *duplicité* de l'Homme est si visible , qu'il y en a qui ont pensé que nous avons *deux âmes* , un sujet simple leur paraissant incapable de telles et si soudaines *variétés* , d'une présomption démesurée à un horrible abattement de cœur ¹. »

Toutes les contradictions , toutes les variétés annotées par Pascal ne sont que des allusions à cet ensemble de grandeur et de misère , de force et de faiblesse , d'orgueil et d'humilité que l'on observe dans l'Homme. Elles rappellent l'opposition des vices et des vertus , de la bonté et de la méchanceté , des crimes et des bienfaits , dont l'Humanité nous offre le fréquent exemple. Par l'un des côtés de sa

¹ *Pensées* , tit. III.

Nature, l'Homme s'élève jusqu'à Dieu, et par l'autre il descend jusqu'à la brute. Placé entre ces deux extrêmes, il ne sait pas toujours tenir la route moyenne qu'indiquent la Foi et la Raison. Dans une extrême présomption, l'Homme escalade les cieux et se fait l'égal de Dieu; et, dans une extrême faiblesse, il tombe jusqu'à l'abrutissement. Lorsque c'est par ce dernier côté que la vie humaine se manifeste et qu'elle prédomine, les mauvais penchants se donnent libre carrière et l'on voit en découler toutes les actions anti-sociales, à la tête desquelles il faut placer l'Homicide et l'Anthropophagie.

S'élevant encore plus haut, Pascal évoque le patronage de la Religion Chrétienne et s'adresse ainsi à l'Homme : « Mais vous n'êtes plus maintenant en l'état où je vous ai formé. J'ai créé l'Homme saint, innocent, parfait; je l'ai rempli de lumière et d'intelligence; je lui ai communiqué ma gloire et mes merveilles. L'œil de l'Homme voyait alors la Majesté de Dieu; il n'était pas dans les ténèbres qui l'aveuglent, ni dans la mortalité et dans les misères qui l'affligent¹... » La Nature Humaine est donc une nature déchue de son état primitif; présentement elle est viciée, malade; elle porte continuellement dans son sein

¹ *Pensées*, tit. III.

le germe de toutes les erreurs, de toutes les dégradations et de toutes les perversités. Ne soyons donc plus surpris que l'Homicide et l'Anthropophagie aient coulé et coulent encore de cette source incessante, placée au berceau de l'Humanité.

Quelques esprits sceptiques ou moqueurs riront peut-être de ces réflexions, mais l'autorité de Pascal n'en imposera pas moins silence à l'incrédulité, et je n'en dirai pas moins avec lui : « Si l'Homme n'avait jamais été corrompu, il jouirait de la vérité et de la félicité avec assurance; et si l'Homme n'avait jamais été que corrompu, il n'aurait aucune idée ni de la vérité ni de la bonté. Mais malheureux que nous sommes, et plus que s'il n'y avait aucune grandeur dans notre condition, nous avons une idée de bonheur, et ne pouvons y arriver; nous sentons une image de la vérité, et ne possédons que le mensonge. Incapables d'ignorer absolument et de savoir certainement, tant il est manifeste que nous avons été dans un état de perfection dont nous sommes malheureusement tombés!...

» Chose étonnante cependant, que le mystère le plus éloigné de notre connaissance, qui est celui de la transmission du péché originel, soit une chose sans laquelle nous ne pouvons avoir aucune connaissance de nous-mêmes!... Certainement rien ne nous heurte plus rudement que ce

» dogme ; et cependant , sans ce mystère , le plus
 » incompréhensible de tous , nous sommes incom-
 » préhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre
 » condition prend ses retours et ses plis dans cet
 » abyme , de sorte que l'Homme est plus incon-
 » cevable sans ce mystère que ce mystère n'est
 » inconcevable à l'Homme ¹. »

L'état nativement maladif de l'Espèce Humaine est confirmé par la science , de même que la transmission séculaire des vices moraux et physiques d'une race à l'autre , d'une civilisation à une autre civilisation. Haller et M. Lordat sont d'avis que l'Homme n'est pas facilement en possession d'une santé irréprochable , et que nous éprouvons toujours quelque petit malaise. Quel est l'individu , en effet , qui peut se dire , une seule heure du jour , entièrement satisfait ? Au physique et au moral , un ver rongeur attaché au cœur de l'Homme comme à une proie le tourmente continuellement. L'Humanité est comme le Prométhée de la Fable. Fixée sur un rocher , un vautour lui ronge continuellement le foie durant le jour ; mais , afin que la matière et la cause de ses douleurs n'aient pas de terme ici-bas , toute la partie du foie qui avait été dévorée se reproduit d'elle-même ².

Chateaubriand a tiré de l'ordre de l'Univers une

¹ *Pensées*, tit. III.

² Bacon, *De la Sagesse des Anciens*, XXIII.

nouvelle preuve de notre dégénération primitive. Voici comment s'exprime l'Écrivain Moraliste :

« Si l'on jette un regard sur le Monde , on re-
 » marquera que , par une loi générale et en même
 » temps particulière , les parties intégrantes , les
 » mouvements intérieurs ou extérieurs et les qua-
 » lités des êtres , sont en un rapport parfait. Ainsi ,
 » les corps célestes accomplissent leurs révolutions
 » dans une admirable unité , et chaque corps , sans
 » se contrarier soi-même , décrit en particulier la
 » courbe qui lui est propre. Un seul globe nous
 » donne la lumière et la chaleur : ces deux accidents
 » ne sont point répartis entre deux sphères ; le
 » soleil les confond dans son orbe , comme Dieu ,
 » dont il est l'image , unit au principe qui féconde
 » le principe qui éclaire.

» Dans les animaux , même loi. Leurs *idées* , si
 » on peut les appeler ainsi , sont toujours d'accord
 » avec leurs *sentiments* , leur *raison* avec leurs
 » *passions*. C'est pourquoi il n'y a chez eux ni
 » accroissement ni diminution d'intelligence. Il
 » sera aisé de suivre cette règle des accords dans
 » les plantes et dans les minéraux.

» Par quelle incompréhensible destinée l'Homme
 » seul est-il excepté de cette loi si nécessaire à
 » l'ordre , à la conservation , à la paix , au bon-
 » heur des êtres ? Autant l'harmonie des qualités
 » et des mouvements est visible dans le reste de la

» Nature, autant leur désunion est frappante dans
 » l'Homme. Un choc perpétuel existe entre son
 » entendement et son désir, entre sa raison et son
 » cœur. Quand il atteint au plus haut degré de
 » civilisation, il est au dernier échelon de la mo-
 » rale : s'il est libre, il est grossier ; s'il polit ses
 » mœurs, il se forge des chaînes. Brille-t-il par les
 » sciences, son imagination s'éteint ; devient-il
 » poète, il perd sa pensée : son cœur profite aux
 » dépens de sa tête, et sa tête aux dépens de son
 » cœur. Il s'appauvrit en idées à mesure qu'il s'en-
 » richit en sentiments ; il se resserre en sentiments
 » à mesure qu'il s'étend en idées. La force le rend
 » sec et dur ; la faiblesse lui amène les grâces.
 » Toujours une vertu lui conduit un vice, et tou-
 » jours, en se retirant, un vice lui dérobe une
 » vertu. Les Nations, considérées dans leur en-
 » semble, présentent les mêmes vicissitudes : elles
 » perdent et recouvrent tour-à-tour la lumière. On
 » dirait que le génie de l'Homme, un flambeau à
 » la main, vole incessamment autour de ce globe,
 » au milieu de la nuit qui nous couvre ; il se
 » montre aux quatre parties de la terre, comme cet
 » astre nocturne qui, croissant et décroissant sans
 » cesse, diminue à chaque pas pour un peuple la
 » clarté qu'il augmente pour un autre.

» Il est donc raisonnable de soupçonner que
 » l'Homme, dans sa constitution primitive, res-

» semblait au reste de la Création, et que cette
 » constitution se formait du parfait accord du sen-
 » timent et de la pensée, de l'imagination et de
 » l'entendement. On en sera peut-être convaincu,
 » si l'on observe que cette réunion est encore né-
 » cessaire aujourd'hui pour goûter une ombre de
 » cette félicité que nous avons perdue. Ainsi, par
 » la seule chaîne du raisonnement et les probabi-
 » lités de l'analogie, le péché originel est retrouvé,
 » puisque l'Homme, tel que nous le voyons, n'est
 » vraisemblablement pas l'Homme primitif. Il con-
 » tredit la Nature : déréglé quand tout est réglé,
 » double quand tout est simple, mystérieux, chan-
 » geant, inexplicable, il est visiblement dans l'état
 » d'une chose qu'un accident a bouleversée : c'est
 » un palais écroulé et rebâti avec ses ruines ; on y
 » voit des parties sublimes et des parties hideuses,
 » de magnifiques péristyles qui n'aboutissent à
 » rien, de hauts portiques et des voûtes abaissées,
 » de fortes lumières et de profondes ténèbres ; en
 » un mot, la confusion, le désordre de toutes parts,
 » surtout au sanctuaire ¹. »

LXII. Quand la règle des accords se maintient
 quelque peu dans l'Humanité, il en peut sortir
 les plus belles époques historiques. Alors la pensée

¹ *Génie du Christianisme*, I^{re} partie, liv. III, chap. III.

et le cœur parfaitement unis se reposent avec calme dans les siècles de Périclès, d'Auguste, de François I^{er}, de Louis XIV, de la reine Anne, etc. C'est à l'ombre de ces époques florissantes ou des tendances qui les préparent, que l'on voit se former le plus heureux mélange des vertus et des talents ; c'est alors que l'on voit surgir les Aristide, les Socrate, les Platon, les Cicéron, les Épictète, les Marc-Aurèle, types modèles de l'antiquité qui ont pour pendants dans les temps modernes les Louis IX, les Vincent de Paule, les Bossuet, les Fénelon, les Pascal, les Newton, les Leibnitz, les Malesherbes, les Sylvio Pellico, les Chateaubriand, etc.

Quand les accords n'existent plus ni dans la Société ni parmi les individus, il en résulte les époques les plus sanglantes de l'histoire. La tyrannie et la cruauté se disputent alors l'empire du monde, et l'on voit apparaître les Pisistrate, les Sylla, les Marius, les Caligula, les Néron, les Louis XI, les Charles IX, les Henri VIII, les Cromwel, les Robespierre, les Marat et plusieurs autres types du même genre, dont les actions atroces sont écrites en lettres de sang dans la mémoire des hommes. La Civilisation est presque toujours compromise par le gouvernement de pareils monstres. Elle recule épouvantée, et fait place à la barbarie ou à un état sauvage plus ou moins

durable. Les masses, fascinées et entraînées par les mauvais exemples qui viennent d'en haut, se montrent toutes disposées au massacre et au brigandage. A la faveur de ces cataclysmes, la nature bestiale de l'Homme reprend tout-à-fait le dessus, et, étouffant alors tous les sentiments généreux, elle ne laisse échapper que ses instincts féroces. C'est par là que l'Humanité semble rétrograder vers son état primitif, et que l'Homicide et l'Anthropophage ont une puissante raison d'être.

Du reste, que cette double maladie de l'Espèce Humaine soit le résultat d'une chute primitive, qu'elle soit le produit des fâcheuses circonstances au milieu desquelles l'Homme s'est trouvé, ou bien qu'elle soit le triste privilège d'une race maudite, toujours est-il qu'elle est profondément enracinée dans les entrailles de l'Humanité, et que nous sommes tenus de compter avec elle. La Civilisation, malgré ses efforts incessants, n'a pu parvenir à la détruire entièrement. La Religion du Christ, qui a mis fin à tant de désordres, à tant de turpitudes, la poursuit dans sa dernière forme jusqu'au cœur des peuples les plus sauvages. A Dieu plaise qu'elle en voie bientôt la fin !

Un être malade tombé dans la dégradation, sujet à l'erreur et à toutes les aberrations de l'intelligence ; un être qui perd de vue sa noble origine, et dont le regard est plutôt tourné vers la terre

que vers le ciel, est un être qui participe davantage de la nature bestiale que de la nature humaine. Ne soyons donc plus surpris de voir provenir les mauvais penchants de cette partie charnelle et malade ; ne soyons plus surpris si, en tout temps et en tout lieu, l'Homicide et l'Anthropophagie en découlent d'une manière immédiate. M. Sainte-Beuve a dit quelque part que nous portons tous notre Montaigne. Il y a plus : nous portons aussi notre Épicure, nous portons notre bête, et cette bête, quand elle se déchaîne, peut reproduire les types les plus féroces de l'animalité. On le voit donc, l'Homicide et l'Anthropophagie peuvent ainsi descendre d'une source directe, et ne se montrer que chez les individus ou chez les peuples qui se rapprochent le plus du règne animal.

CHAPITRE VI.

LXIII. Dans les Sociétés humaines l'ordre l'emporte sur le désordre, et, malgré le massacre permanent établi dans leur sein, elles n'en subsistent pas moins, elles n'en succèdent pas moins les unes aux autres dans la série des siècles. Cette remarque est en quelque sorte un corollaire forcé

des diverses considérations qui précèdent. D'où vient, en effet, à l'Humanité cette force conservatrice qui lui permet de réparer ses pertes quotidiennes et de chaque instant, occasionnées soit par la mort naturelle ou les maladies, soit par la guerre ou autres événements fortuits, soit enfin par l'homicide, le suicide, l'anthropophagie, etc. ? Cette Humanité est-elle comme la toile de Pénélope, qu'on trouve réparée sur un point quand elle se détruit de l'autre ? Il faut qu'il se passe quelque chose d'analogue dans l'économie des Sociétés, car depuis le temps que les hommes s'entr'égorgent, le globe terrestre ne devrait plus être qu'un désert. Cependant la quantité de vie, toujours diversement représentée et également maintenue, forme l'une des questions ardues et originales sur lesquelles un Physiologiste d'un grand talent vient de fixer l'attention publique¹.

L'énumération seule de toutes les pertes en hommes que les guerres, les révolutions, les événements tragiques, etc., ont déterminées, dépasserait peut-être le nombre de ceux qui ont succombé à une mort naturelle depuis l'origine des Sociétés, ou bien serait supérieure au nombre de ceux qui habitent présentement notre planète,

¹ M. Flourens, de l'Institut : *De la Longévité Humaine et de la quantité de Vie sur le globe.*

tant a été grande la fureur homicide, tant a été insatiable la soif du sang humain, et tant il est vrai de dire que l'œuvre de Dieu a été bien des fois violemment bouleversée par la main de l'Homme ! Mais comme le vaisseau de l'Humanité a toujours été remis à flot malgré l'action incessante du mal, il en résulte nécessairement qu'un principe supérieur, l'amour du bien, a fini par avoir le dessus dans le Monde. Les crimes n'ont jamais lassé la vertu.

LXIV. Les luttes continuelles entre le bien et le mal, entre l'ordre et le désordre, se résument dans une loi d'*antagonisme* qui s'étend non-seulement aux phénomènes de la Vie Sociale, mais encore à presque tous les phénomènes de la Nature. L'Univers est rempli de contrastes et d'oppositions : le jour précède la nuit ; les saisons succèdent les unes aux autres avec des qualités diverses et opposées ; l'Homme est exposé au froid et au chaud, au sec et à l'humide ; l'astre de la nuit présente aussi ses phases successives et opposées ; le flux de la mer est suivi de son reflux. Nous avons tantôt les agitations, tantôt le calme du Monde physique. Les vents impétueux, les ouragans, les tempêtes qui soulèvent les flots de l'Océan, les éruptions volcaniques, les tremblements de terre, etc., etc., ne troublent que trop

souvent le repos universel de la Nature. Il paraît même que cette lutte, que cette opposition, que cet antagonisme dans les détails est nécessaire à l'harmonie de l'ensemble : « *Quid velit et possit* » RERUM CONCORDIA DISCORDS, » a dit le Poète philosophe dans son épître à Iccius, ami des sciences¹.

Les mêmes divergences, les mêmes combats existent dans le monde moral. Ici, ce sont les discussions et les conflits qui en résultent, parmi les hommes de lettres et parmi les artistes, touchant les anciens et les modernes, touchant les classiques et les romantiques. Là, ce sont les efforts de l'innovation contre l'esprit ancien, ou bien c'est la révolte de la Raison contre la Foi. Dans l'ordre politique surgissent des tiraillements entre les divers corps de l'État. Le pouvoir judiciaire, le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif s'accordent difficilement ensemble. Entre la vérité philosophique, la vérité religieuse et la vérité politique, un levain de discorde semble avoir été semé de tout temps. De là naît le plus souvent l'anarchie, qui trouve sa fin dans le despotisme ; de là naît aussi la liberté, qui, pour être durable, a besoin de se fondre dans l'ordre ou de se combiner intimement avec le principe d'autorité.

M. le Professeur Fuster, ayant eu à étudier la

¹ Horace, *Epistola XII*, v. 49.

question des Antagonismes au point de vue médical, n'a pas craint d'en faire le ressort des actions et des réactions de l'Économie ; il a même établi d'une manière rigoureuse que la vie entière se consume dans un perpétuel antagonisme. « Enfin », dit-il, « les forces, les fonctions et les organes au » moyen desquels se joue avec une supériorité si » rare le grand drame de la vie dans la succession » de ses phases physiologiques, ne remplissent » jamais mieux leurs divers rôles qu'à la condition » de se modérer les uns par les autres, de se » balancer, de se faire équilibre. Telle est l'expression générale de l'état normal ou de santé.

» Dans la maladie ; le tableau change : l'économie affecte d'autres allures, montre d'autres » tendances, vise à un autre but ; cependant le » lieu de la scène, les ressorts et les personnages » sont toujours les mêmes ; je veux dire que l'économie, à l'état pathologique, procède également » par antagonisme aux actes constitutifs des maladies ¹. »

Il est probable que c'est cette même puissance d'antagonisme qui paralyse les désastreux effets de l'Homicide et de l'Anthropophagie. Cette puissance, en réglant les rapports de la *Loi de destruction* et de la *Loi de conservation* de l'Humanité,

¹ M. Fuster, *Des Antagonismes morbides, des applications que l'on peut en faire en Thérapeutique.*

balance les funestes résultats de la première loi, par tous les avantages qui résultent de l'exercice de la seconde. Ces rapports, entre des lois opposées, sont analogues à ceux que l'on voit entre les *naissances* et les *décès*, ou à celui des *naissances* aux *mariages*. La Nature ne se trompe guère dans ces sortes de combinaisons, qui paraissent tenir à quelque chose de primordial et d'instinctif. Buffon a dit « que la Nature paraît tendre beaucoup plus » à la vie qu'à la mort, et qu'il semble qu'elle » cherche à organiser les corps autant qu'il est » possible.... Quoique les causes de destruction » soient très-considérables, et que leurs effets » tendent perpétuellement à l'anéantissement de » l'organisation des êtres, la cause qui la reproduit » est infiniment plus puissante et plus active ; il » semble qu'elle emprunte de la destruction même » des moyens pour opérer la reproduction, puisque » l'assimilation, qui est une cause de mort, est en » même temps un moyen nécessaire pour produire » le vivant ¹. »

LXV. Ici se présente la question de savoir si le mal entre nécessairement dans l'économie de l'Univers. Ce qu'il y a de vrai, c'est que le mal est dans le monde, et que depuis la chute primitive de l'Homme il n'est pas possible de l'extirper

¹ Buffon, *Des Animaux*, chap. II.

entièrement. A mesure que l'Humanité s'avance vers sa perfection, le mal diminue sans doute, mais il ne s'efface pas tout-à-fait. Aujourd'hui nous sommes loin de ces états primitifs où l'Anthropophagie était un droit et le but permanent de la guerre. Mais au milieu même de la plus haute civilisation, quand le fanatisme religieux ou la fureur politique s'emparent des esprits, ne sommes-nous pas exposés au triste spectacle de cette horrible coutume? Lorsque la Raison s'obscurcit et disparaît de l'horizon, les mauvais penchants surgissent du sein des ténèbres et enfantent les actions les plus atroces.

L'Homme s'agite et Dieu le mène, a-t-on répété fréquemment. Je ne crois pas que cette maxime soit applicable à l'Homme quand il fait le mal. Dieu, qui est souverainement bon et souverainement juste, ne peut être l'agent ni l'instigateur des désordres qui bouleversent la Société. Le mal est le produit des actions libres de l'Humanité : l'Homme seul en étant l'auteur, il en est par conséquent seul responsable.

Quant au bien ou à la petite quantité d'ordre que nous observons ici-bas, je ne sais si je dois le dériver exclusivement de la volonté et des efforts de l'Homme. Un être malade et corrompu, un être misérable, n'est capable que d'ébauches imparfaites. Toutes les tentatives de l'Homme avortent, et

aucune d'elles n'est jamais assez efficace pour changer les plans du Créateur. Ce serait donc faire trop d'honneur à l'Humanité que de la croire l'auteur de cette sage économie qui a réglé la marche des Sociétés jusqu'à ce jour. De même que l'ordre de l'Univers se maintient en vertu de lois primordiales contre lesquelles tout effort est nul de soi ; de même aussi les Sociétés politiques se meuvent et s'agitent dans des orbites dont elles ne peuvent guère sortir. Une main invisible semble les avoir enchaînées dans un cercle en dehors duquel il n'y a qu'abîme et confusion. Ce cercle, les uns l'ont dit *inflexible*¹, d'autres le disent *progressif*². Le mot de Goëthe est peut-être plus exact : selon lui, le progrès se fait en ligne *spirale*. L'Humanité, en effet, se livre à chaque instant à des marches et à des contre-marches. Elle avance ou elle recule ; elle fait des ascensions ou elle éprouve des chutes ; elle rit ou elle pleure ; elle chante ou elle mugit : de telle sorte qu'il est peut-être très-hasardeux de vouloir fixer irrévocablement les lois de son évolution.

LXVI. Vivement préoccupé des maux qui affligent l'Humanité et désireux de remonter jusqu'à la cause qui nous en délivre, Voltaire a fait ces

¹ Bossuet.

² Chateaubriand.

réflexions pleines de justesse : « Au milieu de ces » saccagements et de ces destructions que nous » observons dans l'espace de neuf cents années , » nous voyons *un amour de l'ordre* qui anime en » secret le genre humain, et qui a prévenu sa ruine » totale. C'est un des ressorts de la Nature qui » reprend toujours sa force ; c'est lui qui a formé le » Code des Nations ; c'est par lui qu'on révère la » loi et les ministres de la loi dans le Tunquin et » dans l'île de Formose , comme à Rome : les » enfants respectent leurs pères en tout pays, et le » fils en tout pays , quoi qu'on en dise , hérite de » son père ¹. »

Cet amour de l'ordre , inhérent à l'Humanité , est une conséquence ou plutôt une attribution de la *Force conservatrice* qui a été départie à tous les êtres organisés. Parmi ces êtres il n'en est aucun qui ne soit naturellement porté à rechercher ce qui convient le mieux à sa situation présente et future. Ils sont tous animés de certains mouvements instinctifs par lesquels ils se mettent en rapport avec les choses qui leur sont utiles. Ces opérations instinctives sont même , généralement parlant , d'autant plus étendues et d'autant plus sûres dans leurs résultats , que les individus sont moins élevés dans l'échelle organique. A mesure que l'on s'élève

¹ Voltaire, *Pensées philosophiques*, T. II, p. 465.

dans la hiérarchie des êtres organisés , l'Instinct diminue et s'efface peu à peu pour faire place aux facultés intellectuelles. Chez l'Homme , dont les caractères sont tirés de l'intelligence , de la pensée , de la raison , l'Instinct ne se trouve qu'à son minimum de développement ; aussi la *Force conservatrice* , chez lui , est-elle des plus faibles. Le roi de la Nature est plus souvent malade que ses autres compagnons. Les animaux guérissent naturellement de leurs maladies ; l'Homme seul a besoin du médecin , l'Homme seul a continuellement besoin de secours. En venant au monde , il succomberait sans l'assistance de ses proches , et dans le cours de la vie il lui faut l'auxiliaire de moyens artificiels pour rétablir sa santé. Il n'y a d'excepté à cette règle que les animaux domestiques qui ont consenti à partager la société des hommes et à compatir à leurs misères. La première faveur qu'ils en ont retirée a été de se montrer plus accessibles aux maladies. Triste privilège que le contact de l'Homme ! La peste qu'il répand autour de lui s'étend même jusqu'aux êtres qui ne sont pas de son espèce.

Il est si vrai que la *Force conservatrice* , considérée sous un autre rapport , est excessivement appauvrie chez l'Homme , que nous voyons les Sociétés humaines être toujours en révolution , tandis que les animaux ne changent jamais rien

à la constitution de leur empire ou de leur république. Les animaux s'accoutument très-bien des chartes et des plans de gouvernement que Dieu leur a imposés depuis la Création. L'Homme, au contraire, toujours inquiet et remuant, trouve dans les agitations mêmes de sa nature des motifs de changement et des besoins de secouer le joug de toute contrainte, soit physique, soit morale. De là sa pente naturelle vers le désordre, vers l'anarchie; de là l'origine des calamités publiques à l'issue desquelles les peuples se jettent dans les bras du premier venu, et subissent passivement le despotisme d'un conquérant ou d'un ambitieux.

Lors donc que l'Homme s'abandonne au courant de ses forces libres, c'est-à-dire lorsqu'il fait un usage exclusif et abusif de ses facultés morales et intellectuelles, il lui arrive fort souvent d'aller contre l'ordre social. La voie de salut qui s'offre à lui dans ces moments de crise, c'est le réveil de la *Force conservatrice*, d'où découlent toute idée, tout amour de l'ordre.

Mais, je l'ai déjà fait pressentir, la Force en vertu de laquelle les Sociétés se conservent et se perpétuent, est de nature instinctive. Elle est un attribut de la Nature Humaine, sans être dépendante de la volonté, car il n'est pas au pouvoir des hommes de paralyser, de détruire cette Force. La destinée sociale est comme subordonnée à l'empire

de ce pouvoir occulte. Or, nul Homme n'a la puissance d'enrayer, de changer la destinée sociale. La *Force conservatrice* n'est donc pas de création humaine; elle est implantée dans l'Humanité, mais elle est indépendante de ses caprices. A la fois conservatrice et réparatrice des Sociétés, cette Force mystérieuse n'est peut-être autre chose que l'un des moyens de la *Providence*.

LXVII. Il m'est arrivé si souvent, dans le cours de cet ouvrage, de parler de l'Instinct, qu'il convient maintenant de fixer l'attention, d'une manière toute spéciale, sur ce point délicat. L'Instinct est une Force en vertu de laquelle les êtres vivants agissent selon les lois de leur nature. Tout être vivant a une fin à poursuivre, un but à atteindre: or, c'est à la faveur de l'Instinct qu'il parvient à l'un et à l'autre. Si un être organisé manque sa mission ici-bas, on peut affirmer hardiment qu'il en a été détourné par quelque cause étrangère aux opérations de l'Instinct. En un mot, autant que les opérations de la Nature puissent être infailibles, celles de l'Instinct le sont.

C'est de l'Instinct ou de la Force dont il provient qu'Hippocrate disait: *Elle sait d'elle-même tout ce qui lui est nécessaire pour exécuter sa vie naturelle, sans avoir besoin qu'on le lui enseigne et sans l'avoir appris de personne....* Il l'appelle ailleurs,

la conservation de la santé et le médecin des maladies.

Galien a très-bien vu aussi qu'il y a dans les corps une Force naturelle qui les gouverne, une Faculté qui régit les animaux, soit qu'ils le veuillent, soit qu'ils ne le veuillent point.

« La Nature », dit-il encore, « sans le secours d'aucune instruction, exécute tous les mouvements qui sont nécessaires : nous clignons les yeux, nous toussons, nous avons le hoquet, nous nous grattons, nous nous allongeons naturellement et sans le savoir... »

C'est à Galien que l'on rapporte l'observation de ce chevreau qui brouta le cytise dès qu'on l'eut tiré du ventre de sa mère. De ce fait et de beaucoup d'autres analogues, l'on induit que les animaux en naissant ont autant de science qu'ils doivent en avoir par la suite. Très-peu d'animaux, en un mot, sont susceptibles de perfectionnement ¹.

Pierre Charron, dans son *Livre de la Sagesse*, a donné de l'Ame une définition qui est prise de l'antiquité, et très-conforme par la distribution de ses facultés à celle d'Aristote.

« L'on peust bien dire tout simplement que c'est

¹ M. Flourens a vérifié sur des animaux ce fait connu, que les petits, rapprochés des mamelles, tettent même avant d'être entièrement sortis du sein de leur mère. (*Résumé analytique des Observ. de Fréd. Cuvier*, p. 39.)

» une forme essentielle vivifiante, qui donne à la
 » plante *vie végétative*; à la beste *vie sensitive*, la-
 » quelle comprend la végétative; à l'homme *vie in-*
 » *tellective*, qui comprend les deux autres, comme
 » aux nombres, le plus grand contient les moindres, et aux figures, le pentagone contient le tétragone, et celsuy-ci le trigone. »

Quant à l'ordre de ces Facultés, voici comment il les dispose, commençant par les moindres : végétative, sensitive, appréhensive ou imaginative, appétitive, intellectuelle. Celle-ci est la Faculté souveraine et vraiment humaine ¹.

Cette définition renferme implicitement la Force Vitale et l'Instinct; ce qui prouve que de tout temps les Philosophes ont admis une partie bestiale dans la nature de l'Homme. Curreau de la Chambre a admis trois espèces de connaissances : la connaissance *intellectuelle*, la connaissance *sensitive* et la connaissance *naturelle*. Cette dernière connaissance, à laquelle les Sens ni la Raison n'ont point de part, il la place dans la faculté *végétative*, et il fait observer que les actions de l'Ame végétative tombent sous la question de l'Instinct, mot dont l'usage n'a été introduit que pour marquer la cause d'un mouvement qui se fait avec connaissance, mais qui est secrète et cachée. La volonté n'est pour rien,

¹ Charron, *De la Sagesse*, liv. I, p. 27, 44.

ni dans ce mouvement, ni dans cette connaissance¹.

Je trouve dans les œuvres de Mesmer deux aphorismes remarquables sur l'Instinct :

« La Faculté de sentir, dans l'harmonie universelle, le rapport que les êtres et les évènements ont avec la conservation de chaque individu, est ce qu'on doit appeler l'Instinct.

» L'Instinct est dans la Nature, la Raison est factice : chaque Homme a sa Raison à lui ; l'Instinct est un effet déterminé et invariable de l'ordre de la Nature sur chaque individu². »

Je remarque que l'acception étendue donnée à l'Instinct par Mesmer embrasse tous les corps de la Nature. Curreau de la Chambre, de son côté, croit aussi que l'Instinct se trouve en toutes choses. « Toute la Nature, dit-il, est pleine de ces merveilles qui montrent que l'Instinct est une cause qui conduit les choses animées et inanimées en beaucoup de leurs actions³. »

Il y a quelque chose de forcé dans ces rapprochements. Les lois de l'Instinct, quoique très-régulières, sont loin d'être aussi infaillibles que celles qui régissent le monde physique. Les unes et les autres, il est vrai, sont primordiales ; mais

¹ De la Chambre, *Syst. de l'Ame*, liv. III, p. 429, 432, 439.

² *Aphorismes* Mesmer, 490, 497.

³ *Système de l'Ame*, p. 440, 444.

les premières agissent *ratione moris*, et les secondes *ratione entis*. Les lois de l'Instinct subissent la contingence de la Vitalité, tandis que celles de l'ordre physique sont immuables comme la matière qu'elles gouvernent. Les diverses Forces de la Nature se développent parallèlement ; elles marchent côte à côte, elles se coudoient dans leur développement ; il y a intrication des unes dans les autres, sans que pour cela elles soient confondues ; elles savent très-bien conserver leurs allures, leurs tendances et leur génie respectif. C'est au Physiologiste, au Physicien, au Chimiste et à l'Astronome à savoir les différencier ; c'est au Philosophe à les étudier dans tous les rapports qu'elles ont entre elles, et à savoir les considérer dans leur ensemble.

LXVIII. Il est peu de Physiologistes modernes qui n'aient fait des remarques utiles sur l'Instinct. M. Magendie en a parlé en ces termes :

« Pour porter les animaux à exécuter ponctuellement les actes qui leur sont dévolus, la Nature leur a donné l'*Instinct*, c'est-à-dire des penchants, des inclinations, des besoins, au moyen desquels ils sont incessamment excités et même forcés de remplir les intentions de la Nature. »

Il y a deux espèces d'Instinct, dont l'une avec connaissance et l'autre sans connaissance du but :

de là l'*Instinct éclairé* et l'*Instinct aveugle*. Le premier est l'apanage de l'Homme, et le second appartient plus particulièrement aux animaux.

Dans chaque animal l'Instinct a un double but : 1° la conservation de l'individu ; 2° la conservation de l'espèce.

Chez l'Homme on reconnaît deux genres d'Instinct : l'un est dit *animal* et tient à son organisation, à sa condition d'animal ; l'autre est dit *social*, et ne se développe qu'autant que l'Homme vit dans une Société civilisée.

« A l'Instinct animal », ajoute le célèbre Académicien, « se rapportent la faim, la soif, le besoin de vêtements, celui d'habitation, le désir du bien-être ou des sensations agréables, la crainte de la douleur ou de la mort, le désir de nuire aux animaux ou à ses semblables, s'il y a quelque danger à en craindre, ou des avantages à tirer du mal qu'on leur fera ; les désirs vénériens ; l'intérêt qu'inspirent les enfants ; la tendance à l'imitation, à vivre en société, qui conduit à parcourir les différents degrés de la civilisation, etc. Ces divers sentiments instinctifs portent continuellement l'Homme à concourir à l'ordre établi parmi les êtres organisés... »

L'Instinct social porte à la satisfaction de besoins factices. L'Homme a besoin de sentir vivement, parce que, dans l'état de société, les sensations

s'émeussent en se répétant fréquemment. Il y a nécessité aussi de varier l'objet des sensations pour prévenir une inquiétude machinale, des désirs vagues qui assiègent le cœur, et une inconstance, un ennui qui accompagnent l'Homme partout.

Le besoin de vives émotions, s'il était continu, épuiserait bien vite l'existence humaine ; il est donc balancé par l'amour du repos ou la paresse, qui agit puissamment dans la classe opulente.

Mais une chose importante à noter, c'est que « les besoins naturels s'altèrent jusqu'au point de devenir méconnaissables : la faim est souvent remplacée par un goût capricieux ; les appétits vénériens par des désirs bizarres ou ignobles, etc.¹ »

D'après les appréciations de M. Magendie, l'Instinct qui est préposé à la conservation de l'individu et de l'espèce, et qui porte l'Homme à concourir à l'ordre que présentent les êtres organisés, ce même Instinct est susceptible de s'altérer et de se vicier profondément. Lorsque c'est du côté des appétits, du côté de la faim ou de la soif que provient l'altération, des désirs sanguinaires peuvent en résulter. J'ai donc eu raison de dériver de cette source la généralité des cas d'Homicide et d'Anthropophagie.

LXIX. Le sagace Dugès a parfaitement appro-

¹ Magendie, *Précis élément. de Physiol.*, T. I, p. 257.

fondi à son tour la question des Instincts, qu'il fait consister en « une disposition organique tenant » à la conformation (interne comme externe) de » l'espèce, et produisant des actes *réguliers, mais* » *non raisonnés et souvent irrésistibles, involontaires* » même, quoique exécutés par des muscles ordinairement soumis à l'empire de la volonté. »

Une différence fondamentale qu'il établit, c'est celle des *Aptitudes* et des *Instincts*. « Les aptitudes » sont *individuelles* et les instincts *spécifiques*, c'est-à-dire attachés à l'espèce; aussi ces derniers » sont-ils toujours *innés et héréditaires*, tandis que » les aptitudes sont souvent *acquises*. »

Mais si les qualités de l'Instinct sont innées et héréditaires, ne sommes-nous pas en droit d'en conclure, par analogie, qu'il peut en être de même des vices moraux, des vices pathologiques, et, par conséquent, des tendances homicides et anthropophagiques.

Dugès divise les aptitudes en *mentales* et en *morales*. Il rapporte aux premières les *qualités* de l'esprit ou *capacités*, qui se manifestent par la *sagacité*, dans les sciences; par le *jugement*, dans les affaires; par le *goût*, s'il s'agit d'objets d'agrément; par les *talents*, quand on s'applique aux beaux-arts, et par l'*habileté*, lorsqu'on s'occupe d'arts mécaniques.

Aux aptitudes morales répondent les *qualités*

du *cœur*. Elles constituent le *caractère*, quand elles modifient nos rapports avec les Hommes; avec les choses, ce sont des *goûts*, des *penchants*.

Aux caractères, aux goûts, aux penchants, diversement combinés, se rapportent les *vertus* et les *vices*.

Le Physiologiste de Montpellier a raison, contre M. Magendie, en distinguant de l'Instinct le goût, les penchants et les inclinations; mais il est moins heureux quand il reproche au Professeur du Collège de France de confondre l'Instinct avec les besoins. L'Instinct ne s'ébranle que pour pousser l'individu à satisfaire des besoins naturels ou factices; il est, pour ainsi dire, le thermomètre des rapports qui s'établissent entre nos besoins et nos facultés. L'Instinct, en un mot, est une Force, et, comme telle, on peut dire qu'il est la résultante dans l'Économie d'un ensemble de forces dont les besoins et les facultés sont les composants.

Vient ensuite la distinction si lumineuse des instincts *vitaux* ou *splanchniques*, des instincts *animaux* et des instincts *encéphaliques*. Pour cette dernière espèce, Dugès admet « une aptitude bien » certainement *innée* et, qui plus est, *primordiale*, » en ce sens qu'elle n'a pu commencer qu'avec » l'espèce, et remonte, en conséquence, jusqu'à » sa création. C'est cette aptitude que Cuvier

» concevait obscurément comme un patron intellectuel, une sorte de fantôme perpétuellement présent à l'imagination de ces animaux. Ce n'est, en réalité », ajoute l'auteur, « qu'une *disposition organique particulière de l'encéphale*¹. »

Si l'on eût demandé à Dugès en quoi consiste cette prétendue disposition de l'encéphale, je suis persuadé qu'on l'eût réduit au silence. En général, Dugès est trop enclin à dériver l'Instinct de la conformation interne ou externe des organes : son goût pour l'Organicisme perce beaucoup trop souvent. Il est plus philosophique et plus justifiable par les faits de présenter l'Instinct comme l'une des facultés de la Force Vitale, attendu que cette faculté survit à la mutilation des organes, et qu'il faut dès-lors lui trouver une autre source. Les désirs, les penchants, les inclinations, etc., survivent même à l'absence des organes. L'observation des faits de ce genre a été si fréquente qu'il est inutile d'en rapporter des exemples.

Quant aux *patrons intellectuels* conçus par Cuvier et qui remontent jusqu'à la création des espèces animales, cette idée n'est pas nouvelle. De la Chambre expliquait la connaissance des animaux par des *images connaturelles*, et voici comment il y parvient. Il concevait l'Instinct des

¹ Dugès, *Traité de Physiol. comp.*, T. I, p. 478, 484, 544.

animaux comme une cause secrète qui agit par une connaissance qui est née avec eux, et qui ne vient point des sens, de l'expérience, ni de l'instruction. Les actions de cette espèce d'instinct, il les faisait nécessairement dépendre des facultés animales, puisqu'elles sont accompagnées des passions et du mouvement. « Or », dit-il, « toutes les facultés animales se réduisent à l'imagination et à l'appétit sensitif : l'imagination fait leur connaissance, et l'appétit cause leur mouvement. » Ce dernier, étant aveugle de sa nature, a besoin d'être conduit par cette connaissance ; il ne peut se mouvoir qu'il ne soit éclairé par l'imagination. Celle-ci doit servir de flambeau et marcher devant pour conduire toutes les opérations de l'Instinct : « Car c'est l'ordre établi par la Nature que le jugement pratic qui fait connoître ce qui est bon ou mauvais, et qui ordonne de poursuivre l'un et de fuir l'autre, doit précéder tous les mouvements de l'appétit. Il ne s'émeut jamais que l'animal n'ait connu que la chose est bonne ou mauvaise, et qu'il est à propos de la poursuivre ou de la fuir ; et, par conséquent, c'est une nécessité que les bestes connoissent tout ce qu'elles font par instinct. »

Voilà pour la connaissance ; voici maintenant pour la source de cette connaissance. « L'imagination ne peut connoître qu'en formant le fantôme

» et le portrait des choses. Pour faire ce portrait,
 » il est nécessaire qu'elle ait un original et un
 » patron qui la détermine à un objet plutôt qu'à
 » un autre, étant indifférente à tous. Dans sa
 » manière ordinaire d'agir, ce sont les espèces et
 » les images que les objets présents lui fournis-
 » sent, ou celles que la mémoire a conservées qui
 » lui servent de patron et de modèle.

» Mais une connoissance qui se fait par instinct
 » a aussi nécessairement ses patrons et ses images
 » sur lesquels elle s'exerce. Les objets présents ni
 » la mémoire n'y peuvent rien, parce que toutes
 » leurs images sont les ouvrages des sens, et que
 » les sens ne servent de rien à la connoissance de
 » l'instinct. Les sens ne servent chez les animaux
 » qu'à réveiller de plus anciennes et de plus nobles
 » connoissances que la Nature leur a données, et
 » sans lesquelles les présentes leur seroient inutiles
 » et souvent dangereuses.

» Or, ces images deviennent le principe initial
 » de la connoissance et doivent naître avec les
 » animaux, parce que cette connoissance leur
 » est nécessaire en naissant et ne doit point être
 » acquise par l'expérience, dont la première leur
 » pourroit souvent être funeste. *La Sagesse Divine*
 » a donc pourvu à cela, en imprimant dans l'asme
 » des animaux, au point de leur naissance, les
 » images fixes et immuables des choses qu'ils ne

» peuvent connoître par les sens, et qui sont
 » absolument nécessaires à leur conservation ou
 » à la fin à laquelle ils sont destinés ¹. »

Je n'ai pas à examiner ici la solidité de la
 Théorie de De la Chambre, ancien médecin de
 Louis XIII. Ce qui me frappe en lisant cet auteur,
 dont plusieurs idées s'accordent avec celles de
 quelques contemporains, c'est que l'on ne com-
 prend pas les dédains qu'a inspirés à certains
 Moralistes le dogme religieux du péché originel,
 quand on voit des Médecins, des Physiologistes et
 Cuvier, le plus grand des Naturalistes, être obligés
 de remonter jusqu'à la Création pour expliquer
 l'origine des instincts, des penchants, et leur
 transmission héréditaire dans les espèces animales.
 Or, s'il y a hérédité des instincts dans les espèces
 animales, pourquoi n'en serait-il pas de même
 pour le Genre Humain? Pourquoi les viciations de
 ces mêmes instincts n'auraient-elles pas le même
 privilège? Pourquoi, enfin, l'Homicide et l'An-
 thropophagie ne seraient-ils pas, à ces divers
 titres, un héritage inaliénable de l'Humanité?

LXX. On trouve d'excellentes remarques sur
 l'Instinct et l'Intelligence des animaux dans le
Cours élémentaire d'histoire naturelle de M. Milne-

¹ De la Chambre, *Syst. de l'Ame*, liv. III, p. de 442 à 452.

Edwards. Cet auteur distingue trois actions instinctives principales, à savoir : l'Instinct relatif à la conservation de l'Individu, l'Instinct relatif à la conservation de l'Espèce, et l'Instinct relatif à la Sociabilité. Ce dernier règle les relations des animaux entre eux, et on peut lui rapporter les émigrations des oiseaux, des poissons, des mammifères, etc. Chacune de ces divisions est justifiée par des faits parfaitement choisis, et le savant Naturaliste croit même impossible de refuser à certains animaux *la possession d'une espèce d'intelligence*. Volontiers il leur accorde, comme à l'Homme, de la mémoire, du jugement et même la faculté d'établir quelques raisonnements peu compliqués.

Toutefois, tandis que ces deux principes actifs sont généralement admis pour expliquer la plupart des actions des animaux, M. Milne-Edwards reconnaît qu'il existe « d'autres phénomènes dont » nous ne pouvons en aucune façon nous rendre » compte, et qui nous portent à soupçonner que plusieurs de ces êtres pourraient bien être doués de » quelque *sens que nous n'avons pas*, et sur la nature duquel il nous est par conséquent impossible » de nous former une idée. Effectivement, ni l'instinct ni l'intelligence ne paraissent devoir suffire pour guider certains oiseaux, tels que les » pigeons et les hirondelles, qui, mis en liberté » après avoir été transportés dans des paniers bien

» fermés à des centaines de lieues de leur nid, » prennent leur vol sans hésitation et se dirigent » en ligne droite vers le lieu où est restée leur » jeune famille, comme si celle-ci était sous leurs » yeux¹. »

LXXI. Dans un savant *Résumé analytique* des observations de Frédéric Cuvier sur l'Instinct et l'Intelligence des animaux, M. Flourens présente aussi, presque à chaque page, des aperçus fort intéressants sur le sujet qui nous occupe. Le but que l'on s'est proposé dans ce dernier travail a été de faire cesser l'opposition qui existait entre Descartes et Condillac, entre Buffon et Réaumur, touchant ces questions, en établissant une différence radicale entre l'Instinct et l'Intelligence. Après avoir lu cet opuscule, les animaux ne nous paraissent plus de simples *machines*, des *automates*, comme le pensait Descartes, et les *ébranlements mécaniques* de Buffon ne nous paraissent plus suffisants pour tout expliquer. Quand on a lu cet opuscule, l'on ne peut être de l'avis de Condillac, qui ramène l'*instinct* à l'*intelligence* par l'*habitude*, ni de celui de Réaumur, qui voit de l'*intelligence* jusque dans les opérations des animaux très-inférieurs, c'est-à-dire des *insectes*. Condillac avait dit :

¹ Milne-Edwards, *Zoologie*, p. 220.

« L'instinct n'est que l'habitude privée de ré-
 » flexion. » G. Leroy a voulu, à son tour, « par
 » l'action répétée de la sensation et de l'exercice de
 » la mémoire, élever l'instinct des animaux jusqu'à
 » l'intelligence. »

C'est pour mettre un terme aux embarras et aux contradictions des Naturalistes, des Idéologues et des Physiologistes, que M. Flourens a résumé d'une manière concise les observations de Frédéric Cuvier. « Il y a », dit-il, « dans les animaux
 » deux forces distinctes et primitives : l'*instinct* et
 » l'*intelligence*. . . . Tout ce qui, dans les animaux,
 » est *intelligence*, n'y approche, sous aucun rap-
 » port, de l'intelligence de l'Homme, et tout ce
 » qui, passant pour *intelligence*, y paraîtrait su-
 » périeur à l'intelligence de l'Homme, n'y est que
 » l'effet d'une force machinale et aveugle.

» L'opposition la plus complète sépare l'*instinct*
 de l'*intelligence*.

» Tout, dans l'*instinct*, est aveugle, nécessaire
 » et invariable; tout, dans l'*intelligence*, est électif,
 » conditionnel et modifiable.

» Le castor qui se bâtit une cabane, l'oiseau
 » qui se construit un nid, n'agissent que par
 » *instinct*.

» Le chien, le cheval, qui apprennent jusqu'à
 » la signification de plusieurs de nos mots et qui
 » nous obéissent, font cela par *intelligence*.

» Tout, dans l'*instinct*, est inné; le castor bâtit,
 » maîtrisé par une force constante et irrésistible.

» Tout, dans l'*intelligence*, résulte de l'expé-
 » rience et de l'instruction : le chien n'obéit que
 » parce qu'il l'a appris. Tout y est libre : le chien
 » n'obéit que parce qu'il veut.

» Enfin, tout, dans l'*instinct*, est particulier :
 » cette industrie si admirable que le castor met à
 » bâtir sa cabane, il ne peut l'employer qu'à cela ;
 » et tout, dans l'*intelligence*, est général, car cette
 » même flexibilité d'attention et de conception que
 » le chien met à obéir, il pourrait s'en servir pour
 » faire toute autre chose. »

Après cette démarcation entre l'*instinct* et l'*in-
 telligence*, l'Auteur s'occupe de poser la limite
 qui sépare l'intelligence de l'Homme de celle des
 animaux.

« Les animaux éprouvent, par les sens, des im-
 » pressions semblables aux nôtres; ils conservent
 » ces impressions, en font des associations nom-
 » breuses et variées; ils les combinent, en tirent
 » des rapports et en déduisent des jugements; ils
 » ont donc de l'intelligence.

» Mais toute leur intelligence se réduit là. Cette
 » intelligence qu'ils ont ne se considère pas elle-
 » même, ne se voit pas, ne se connaît pas. Ils n'ont
 » pas la *réflexion*, cette faculté suprême qu'a l'es-
 » prit de l'Homme de se replier sur lui-même et

» d'étudier l'esprit. La réflexion, ainsi définie, est
 » la limite qui sépare l'intelligence de l'Homme de
 » celle des animaux¹. »

LXXII. Le problème de l'instinct et de l'intelligence de l'Homme et des animaux sera peut-être insoluble tant qu'on n'aura pas fixé le véritable sens des mots *idée*, *pensée*, *entendement*, *intelligence*. Il est positif que si, par intelligence, on entend parler des impressions, des réactions, du souvenir de ces impressions et des jugements qui ont l'air de se former à cette occasion, il est positif qu'on ne peut refuser cette sorte d'intelligence aux animaux. Les plantes elles-mêmes en paraissent pourvues; elles ont entre elles des sympathies et des antipathies qu'on peut croire motivées, ou auxquelles on peut très-facilement prêter des intentions. Des racines franchissent toutes les digues qu'on leur oppose pour aller à la rencontre du terrain qui leur convient; elles ont senti, elles ont compris, elles ont jugé que ce terrain seul était utile à leur existence, était nécessaire à leur conservation.

Les feuilles de plusieurs végétaux s'élèvent ou s'abaissent, leurs corolles se ferment ou se rouvrent, selon les diverses phases de l'astre du jour. On dirait que ces êtres vivants attendent le moment le plus favorable pour agir de la sorte. Cela est si

¹ *Résumé analytique*...., p. 54.

vrai que De Candolle est parvenu à changer les heures du sommeil des plantes, par le fait seul de la présence ou de l'absence d'une lumière artificielle. Les plantes jugent donc que la lumière leur est nécessaire ou inutile à certaines heures de la journée, et elles disposent leurs organes à agir en conséquence.

Les mêmes intentions peuvent être prêtées à plusieurs autres phénomènes de la Nature. Lorsque la *Force Médicatrice* juge convenable de provoquer une crise dans le corps humain, elle se livre à une série d'efforts simultanés et successifs, elle déploie un appareil de mouvements qui semblent nécessiter les plus savantes combinaisons. De même pour l'isolement ou pour l'élimination d'un corps étranger. La Nature a jugé que son repos était incompatible avec la présence de cet ennemi; elle organise donc autour de lui un kyste qui à la longue l'isolera des parties environnantes et le rendra inoffensif, ou bien elle le chasse devant elle et le conduit peu à peu du centre à la périphérie du corps, en le faisant passer par les voies les plus sûres. La Nature se montre d'une *prévoyance* et d'une *sagacité* extrêmes dans toutes ces opérations.

A des heures fixes et périodiques, l'estomac nous parle chaque jour au nom de toute l'économie. Si nous oublions l'heure du repas, l'estomac nous

en avertit par une forte sensation, par un malaise particulier, par une espèce de tiraillement qui se manifeste dans la région qu'il occupe. L'estomac, dans ce cas, semble avoir meilleure mémoire que l'individu.

En outre, lorsque l'estomac est mis en contact avec les aliments, il les apprécie, il les travaille long-temps avant de les admettre dans le commerce général de l'économie. Si, par évènement, quelque'un de ces aliments doit être nuisible, l'estomac aussitôt se met en colère, se soulève d'indignation et se livre à des efforts expulsifs pour rejeter son ennemi loin du système. L'estomac, en pareille occurrence, fait office d'une sentinelle *vigilante et intelligente*; des Physiologistes l'ont même, à ce sujet, gratifié d'une *sensibilité élective*. Mais, pour choisir, il faut *connaître, apprécier*; il faut *comparer et juger*. Or, toutes ces opérations ne supposent-elles pas une *intelligence primitive*? Voilà pourtant où nous conduisent nos raisonnements sur la Nature, lorsque nous voulons à tout prix forcer les analogies et identifier les phénomènes de divers genres.

Mais si, par intelligence, il faut entendre cette sublime faculté en vertu de laquelle l'Homme a le pouvoir d'abstraire, de généraliser et d'induire; cette faculté qui se replie sur elle-même, qui se contemple, qui se juge et qui s'administre, selon

les cas, le blâme ou la louange; cette faculté qu'on peut résumer dans le phénomène de conscience, phénomène universel, puisqu'on l'observe aussi bien chez le plus obscur villageois que chez l'homme de génie, et d'où l'on voit découler l'amour humanitaire, l'abnégation, le désintéressement, le dévouement, le sacrifice, le remords, la volonté libre, etc. : en un mot, si, par intelligence, on doit entendre un phénomène excessivement compliqué¹, que l'Homme trouve toujours le moyen

¹ « Dans l'analyse de la pensée, c'est-à-dire dans la décomposition du phénomène complexe qui se passe dans le Sens Intime Humain et qui constitue l'action de penser, M. Lordat reconnaît quatorze opérations, depuis l'instant où la première sensation active est produite dans le système vivant, jusqu'à celui où la pensée est émise ou exécutée par l'accomplissement de certains actes physiques. Ces quatorze opérations successives sont les suivantes : 1^o sensation active et attentive, 2^o conversion de la sensation en idée concrète, 3^o formation de l'idée abstraite, 4^o remémoration, 5^o opérations de l'entendement, 6^o opérations de l'imagination créatrice, 7^o action de croire, 8^o appréciation affective des idées, 9^o actions réciproques entre les passions et l'entendement dans le Sens Intime, 10^o action d'inventer, 11^o action de poétiser, 12^o action ontologique, 13^o action de corporifier la pensée pour la manifester et la transmettre, 14^o action volontaire des organes du corps pour arriver à la production d'effets physiques projetés. Chacune de ces opérations a été fort habilement décrite et développée dans une série de leçons qui, indépendamment du point de vue didactique, avaient

de manifester par la parole ou par des moyens équivalents ; à coup sûr, les animaux ne présentent rien de semblable, et les faits merveilleux qu'on leur attribue doivent être mis sur le compte de la Force Vitale, dont la Médecine fait connaître toute l'étendue des opérations.

LXXIII. Après avoir entendu quelques plaidoyers en faveur de l'intelligence des bêtes, le lecteur ne sera peut-être pas fâché de connaître la thèse contraire, soutenue avec un rare talent par le Professeur Lordat. Le fond de cette thèse repose sur cette vérité, à savoir : qu'il existe dans le *Dynamisme Humain un élément essentiel, dont la nature et les aptitudes diffèrent complètement de toutes les facultés observées chez les animaux*. En comparant le langage humain avec le mutisme des bêtes, le Professeur est conduit à ces propositions : « L'Homme se con- » serve par sa raison seule, puisque l'instinct fait » si peu pour lui ; il se rend heureux par ses idées » et par le commerce qu'il en fait avec ses sembla- » bles au moyen du langage. La bête se conserve » par l'instinct, qui est l'antagonisme de l'intelli- » gence ; elle ne parle pas, ne gesticule pas, ne

pour but critique de démontrer la vanité de cette opinion des Physiologistes *positifs*, qui soutiennent que la pensée n'est qu'une sensation, et la sensation qu'un mouvement. » (G. D. *De l'Intelligence des Bêtes*, par M. Lordat, p. 48.)

» manifeste pas des idées, et rien ne nous prouve » que leur *maniement* soit pour elle un bonheur. »

Si le dynamisme des bêtes était identique à celui de l'Homme, notre devoir serait de les traiter comme le prochain, tandis que nous agissons différemment. Les vivisections seraient des actions criminelles, et l'usage des viandes serait un acte d'Anthropophagie.

Quoi qu'en ait pensé Gall, les motifs des actions des Hommes ne sont pas les mêmes que ceux de la brute. L'Homme ne dérobe pas par la même cause qui porte la pie à voler ; il ne chante pas par la raison qui fait chanter le serin ; l'assassinat n'a pas la même source que le meurtre du tigre.

Il est bien difficile de déterminer les sentiments et les motifs qui ont mû un individu, surtout s'il se tait volontairement, s'il cherche à nous tromper, s'il est muet, ou s'il parle une langue inconnue. Comment se fait-il que les *comparateurs* se montrent si sûrs quand il s'agit des principes d'action des chiens, des cochons d'Inde, des poules, des lapins qu'ils ont observés et disséqués ?

Le parallèle entre le Dynamisme Humain et celui des animaux devient encore plus insoutenable, lorsque l'attention s'arrête sur le contraste du langage de l'Homme avec le *mutisme* des bêtes.

Le langage a pour correspondant le mot grec *λογος*, qui signifie également, d'une part, *raison-*

nement, *exercice de la pensée*; de l'autre, *expression de cette opération mentale, ou sa conversion en pensée*. Cette homonymie de la pensée et de sa manifestation indique que les deux opérations partent d'une même source... Le langage est proprement le *revêtement phonique, verbal et convenu*, de pensées présentes au Sens Intime... Il ne faut pas le confondre avec divers cris, avec certains bruits produits par l'organe vocal, tels que toux sonore, bâillement chantant, soupirs, gémissement d'un homme qui souffre, vagissements d'un nouveau-né. Ces phénomènes sont le résultat de besoins instinctifs auxquels le Sens Intime est étranger.

Un grand nombre d'interjections inarticulées, involontaires, qui s'échappent de notre bouche dans la douleur, dans la volupté, dans la surprise, dans l'horreur, ne sont pas des paroles et n'appartiennent point au langage; *elles ne viennent pas de l'intelligence, mais d'un état pathétique survenu dans la Force Vitale*. Ne peut-on pas en dire autant de tous les cris de détresse ou de ralliement des animaux lorsqu'un danger les menace directement ou dans leur progéniture? Ces interjections sont naturelles, et nullement le fruit de l'intelligence. Elles sont communes à l'Homme et aux animaux, attendu qu'elles partent de la Vitalité. C'est donc à elles seulement qu'il faut rapporter

les merveilles du prétendu langage des bêtes. Dieu n'a point refusé aux êtres organisés les moyens de s'entendre et de se concerter sur tout ce qui peut assurer leur bien-être et leur conservation; mais l'Instinct suffit et au-delà à cette double fin.

Les brutes sont incapables de notre travail mental; l'ensemble de toutes leurs sensations ne peut pas constituer une seule des quatorze opérations signalées par M. Lordat dans la fonction psychique. L'essence de ces fonctions ne peut être connue que par un acte de manifestation expresse. « Les actes en eux-mêmes ne prouvent rien, puis- » que l'instinct imite la raison, et semble même » le surpasser dans quelques cas. La seule manifestation probante est le langage : or, les animaux » sont privés de ce mode d'émission. »

Le langage proprement dit, ou la parole, est une suite de sons articulés, arbitraires, inventés et convenus pour faire naître, dans l'esprit de celui qui les écoute, les idées et la pensée que veut émettre celui qui prononce ces sons. Or, le langage ainsi entendu est une fonction exclusivement propre à l'Homme; les bêtes n'en présentent pas le moindre rudiment. Il se forme en même temps que les idées; les races les plus voisines de l'état sauvage le possèdent, tandis que les animaux les plus industriels en sont totalement privés. Bougeant et Dupont de Nemours ont amusé par leur gaité et

par leur esprit sur le langage des bêtes. Curreau de la Chambre s'est obstiné à soutenir que les animaux ont un vrai langage, et à donner ce nom aux cris et aux mouvements qu'ils font pour établir entre eux des communications réciproques. Cet Auteur, malgré les admonestations de son adversaire Chanet, « n'a jamais voulu distinguer les » expressions naturelles d'un état pathétique, ou » d'un besoin vital, d'avec l'expression conventionnelle d'une idée abstraite indépendante de » toute affection. »

Les faits dont il excipe pour établir et l'intelligence des bêtes et leur langage, c'est l'appel que la poule fait à ses poussins pour leur faire partager le butin des grains qu'elle vient de découvrir. Elle a un cri particulier, différent du gloussement ordinaire, et elle s'en sert pour *semondre*, inviter ses petits à venir profiter de cette occasion. Quoiqu'il y ait dans cette conduite une intention, un but et des moyens, un instinct primordial est capable de tous ces effets. « Quand l'enfant nouveau-né » vagit et fait venir sa nourrice qui se hâte de le » nettoyer, de l'emballoter, de lui donner le sein, » a-t-il besoin d'une combinaison d'idées pour obtenir ce résultat? A-t-il pensé que ses cris ébranleraient les entrailles de sa mère, et la porteraient » à chercher les causes de son mal-être? Le phénomène ne provient point d'un raisonnement de

» l'enfant; tout avait été arrangé primitivement » pour que, quand il aurait des besoins, il pût les » exprimer par un vagissement; le reste viendrait » de soi, sans qu'il y fût pour rien. Qui me répondra que la poule sait plus ce qu'elle fait » qu'elle ne le savait quand elle a réuni ses œufs » successivement pondus, et quand elle les a couvés » assidûment pendant tout le temps nécessaire? »

LXXIV. C'est avec des arguments de cette force que le professeur Lordat démolit impitoyablement le système de l'*intelligence des bêtes*. Je continue cette pâle analyse de son beau travail. Le cri de la poule qui a découvert la pitance de ses enfants est une exclamation ou interjection. Or, ce phénomène est de l'ordre vital, tant chez l'Homme que chez les brutes. « Cela ne ressemble pas plus à la parole » humaine, que le cri d'un cochon qu'on langueye, » et qui met en émoi tous les autres cochons de la » foire ou du village. » Le cri de la poule est inné; il n'a pas été arbitrairement inventé; il est le même dans tous les lieux de la terre. On peut en dire autant de toutes les manifestations phoniques des animaux; tandis que le langage de l'Homme varie de région en région; tandis que les idiomes sont tout-à-fait différents en France, à Alger, à Londres, à Pétersbourg, à Pékin. Les espèces animales sont toutes régies par un droit public invariable,

elles ne connaissent pas de droit privé ; les hommes, au contraire, ont des codes qui varient en raison du climat, des mœurs et du génie.

L'Homme sait toujours trouver le moyen de communiquer avec ses semblables, quoique les voies naturelles lui soient interdites. Deux amis, renfermés dans une prison d'état en Autriche, ont pu établir un dialogue au moyen d'un manche à balai, dont les coups réciproques sur les murs de leurs cellules, passablement éloignées l'une de l'autre, ont fourni assez d'éléments de langage pour qu'un tiers ait pu les analyser et deviner les pensées des deux prisonniers. Voilà de quoi est capable l'Intelligence Humaine ; elle sait mettre en jeu tous les moyens matériels dont elle dispose. Si cette même Puissance animait les bêtes, elles ne seraient pas hors d'état de manifester leurs idées, elles qui ont tout autant d'organes et tout autant de moyens d'expression que l'Homme.

Les procédés d'éducation adoptés pour l'Homme et pour les bêtes démontrent qu'il n'y a pas identité entre leurs Dynamismes. Hors l'imitation, il n'y a pas le moindre rapport entre ces moyens d'éducation. Pour les bêtes, on se sert des privations, de la faim, du bâton, des verges : *chamo et fræno* ; pour l'Homme, on fait usage de la parole. On *dresse* les premiers, on *instruit* le

second. Le *réceptacle* de l'éducation de l'Homme n'est point le même que celui de la brute : cela est prouvé par les différences qui existent entre les lois de l'Hérédité Physiologique. Chez l'Homme, l'Hérédité, en tant que relative aux Facultés Intellectuelles, est très-contestable ; chez les bêtes, au contraire, la transmission héréditaire des instincts, ou de leur prétendue intelligence, est presque infallible¹.

LXXV. Il a été dit que certaines peuplades sauvages étaient inférieures, en *industrie*, à certains singes et aux éléphants. Mais si ces animaux surpassent quelques hommes, pourquoi les derniers de ces hommes parlent-ils, tandis que leurs rivaux heureux ne sont pas capables de manifester les vrais motifs de leur action ? « Si la » Puissance qui gouverne les fonctions de relation était de part et d'autre de la même nature, » les Êtres qui savent le plus devraient au moins » être en état de prendre part au langage de ceux » qui savent le moins. » Du reste, l'industrie s'apprécie d'après les actions faites, et non d'après les motifs intellectuels qui les dirigent. Tout le monde admire l'industrie des vers-à-soie, quoique personne n'ait encore vanté ses conceptions psy-

¹ Il faut encore lire, à ce sujet, les *Leçons* du Professeur Lordat.

chologiques. On peut en dire autant de toutes les industries des animaux, lesquelles supposent plus d'instinct que d'intelligence. Hippocrate, parlant de la Nature Vivante, a dit « *qu'elle fait tout sans avoir rien appris.* » L'Intelligence ne procède pas de la sorte. Les aptitudes resteraient stériles sans le concours des circonstances qui les font valoir.

Le phénomène de la *pensée* trouve son complément dans le *langage*. L'une de ces fonctions implique l'autre, et le mot *λογος* indique pour ainsi dire leur *continuité*. Dès que nous avons une idée, nous brûlons de l'exprimer. Ce besoin naît avec nous. Les enfants font des monologues, les petites filles causent avec leurs poupées. « On dirait que » lorsque l'organe, siège de la fonction, est pénétré de l'idée élaborée, il entre dans un orgasme » qui en commande l'éjaculation. »

Voilà pourquoi le silence est la plus grande des mortifications de la vie dans les monastères et dans les maisons de détention; voilà pourquoi les hypochondries sont si fréquentes depuis que les convenances d'institution nous imposent des *réten-tions logiques* très-dangereuses. J'ai connu à Alais une dame qui prenait une crise nerveuse lorsqu'on voulait trop s'opposer à sa loquacité continue. Nous nous montrons très-avides de liberté, beaucoup moins pour avoir le droit de tout faire que pour avoir le droit de tout dire. Il est peu

d'hommes, ou pour mieux dire il n'en est pas qui meurent avec leurs idées, avec leur secret. Le besoin de les exprimer, de les divulguer, est si grand, si irrésistible, que plusieurs deviennent martyrs de cette manifestation. Mais par cela même que la *pensée bestiale* est privée de ce dernier ressort, qui est l'essence de la pensée humaine, l'on est en droit de soupçonner que ce qui se passe dans leur entendement n'est point un phénomène de véritable pensée. « La Force Vitale des brutes, » comme la nôtre, est susceptible de modes qu'il a » fallu nommer *idées*, par catachrèse, comme » quand nous parlons des *idées morbides*; mais ces » idées ne sont point des *pensées*. »

LXXVI. Les animaux dont les forces vitales ont le plus d'analogie avec la nôtre, peuvent bien s'attacher à nous, devenir nos parasites, nos amis mercenaires; mais ils sont incapables de s'identifier avec nous par une pensée commune.... Les chiens et les chats deviennent presque nos camarades... Mais n'espérons jamais converser avec la bête sur les idées abstraites, sur la diversité des choses, sur les conclusions logiques tirées des faits, sur la distinction du juste et de l'injuste, du bien et du mal, des devoirs et des droits. Que si les Puissances Vitales respectives se conviennent, le Sens Intime de l'Homme se sent

toujours seul, et n'obtient ni réaction, ni écho, ni sympathie.

Enfin, l'Auteur croit en avoir assez dit pour prouver que l'*Alogie* chez les bêtes « est un argument puissant contre l'opinion, aujourd'hui trop généralement reçue, de l'identité des Dynamismes des fonctions de relation entre les animaux » et l'Homme. » La privation de la parole lui paraît être une forte présomption contre l'existence de la pensée, dont l'absence chez l'Homme équivaut presque à la nullité de la vie, à en juger d'après la sollicitude de certains malades qui en demandent instamment la conservation ¹.

Je ne poursuivrai pas plus loin cette analyse : les écrits de M. Lordat sont trop substantiels pour supporter long-temps une semblable épreuve ; les analyser, c'est les mutiler et les priver du charme continu qui en fait le prix. L'identité des Dynamismes bestial et humain est une opinion très-suspecte, dont la ruine tourne au profit de la Morale, de la Physiologie, et par conséquent de la

¹ Molière a connu toute l'étendue de ce besoin. Voici ses paroles :

D'où vient fort à propos cette sentence expresse

D'un philosophe : Parle, afin qu'on te connaisse.

Doncque, si de parler le pouvoir m'est ôté,

Pour moi, j'aime autant perdre l'humanité,

Et changer mon essence en celle d'une bête.

(*Le Dépit amoureux*, acte II, scène IX.)

Médecine. Cette dernière science reprend de cette manière et son rang et sa dignité ; elle s'ennoblit en se dégageant de tout ce qui lui fait perdre de vue l'élévation de son sujet. Par ce moyen, l'Espèce Humaine n'est plus accolée avec les bêtes, et l'Histoire Naturelle n'envahit plus la Médecine pour l'étreindre, pour l'étouffer, pour l'encanailler en quelque sorte.

LXXVII. Si je ne m'abuse, cette digression sur l'Instinct aura servi à différencier ce principe d'action de l'Intelligence. Il serait illogique de rapporter à une cause unique des facultés ou des forces qui ont des manières d'être si opposées.

On trouve la démarcation entre l'Instinct et l'Intelligence solidement établie chez les rigoureux Analystes de l'École Écossaise, chez T. Reid en particulier. Dugald-Stewart a été conduit par l'étude de l'Instinct à se poser cette question : « En quoi consiste donc la différence qui sépare les hommes des animaux ? Leurs facultés ne diffèrent-elles que par le degré, ou bien y a-t-il entre la nature raisonnable et la nature animale une distinction essentielle ? »

Voici la réponse : « Une multitude de considérations s'élèvent contre les doctrines du Matérialisme moderne, et prouvent que, sous le rapport intellectuel et moral, l'Homme n'admet aucune

» comparaison avec aucune autre race habitant
 » sur ce globe. La différence entre notre constitu-
 » tion et la leur n'est pas de *degré*, mais de *nature*,
 » et peut-être est-ce le seul point où se rompe
 » entièrement cette gradation régulière que nous
 » observons partout ailleurs dans l'univers ¹. »

Cette opinion, qui s'accorde parfaitement avec l'observation, est plus sage que celle des Cartésiens, qui n'élevaient l'Homme qu'en faisant des animaux de pures machines; ou que celles de leurs successeurs, dont les uns ont placé les facultés des brutes bien au-dessus de l'intelligence humaine, et dont les autres ont dérivé l'immense supériorité de l'Homme de circonstances accessoires, telles que l'organisation corporelle, les conditions extérieures, etc.

Il convient maintenant de se résumer et de dire que les Fonctions de relation, chez l'Homme et chez les animaux, sont régies par deux principes d'action, l'Instinct et l'Intelligence; que ces deux principes sont développés en sens inverse l'un de l'autre, c'est-à-dire que l'instinct parvient chez les brutes à son *maximum* de développement, tandis que l'intelligence, si intelligence il y a, reste constamment à l'état rudimentaire. Chez l'Homme, c'est l'intelligence qui s'accroît indéfi-

¹ *Esquisses de Philos. morale*, édit. de Jouffroy, p. 55, 56.

niment par opposition à l'instinct, dont la sphère d'action est excessivement limitée quand il s'agit de la vie de relation. Il n'en est pas de même pour les phénomènes de la vie intérieure. Ici, comme tout est du ressort de la Force Vitale, il en résulte que l'Instinct a beaucoup affaire; son intervention est patente dans les divers actes de la Force Conservatrice et de la Force Médicatrice.

LXXVIII. Mais par cela même que l'Instinct est une faculté de la Nature Humaine, il participe de la corruption de l'Homme. Dès-lors il peut être le point de départ d'impulsions aveugles et d'appétits dérégés. Par son action désordonnée, il trouble, à la longue, l'affectibilité et l'entendement, de manière à faire naître dans la première les sentiments malveillants, les désirs illicites, les passions violentes, et dans la seconde les mauvais desseins. L'Instinct, en un mot, peut être malade, et c'est dans l'étude de ses maladies, de ses viciations, que nous trouvons en grande partie l'histoire de l'Homicide et de l'Anthropophagie.

Dans l'examen des fonctions que dirige l'Instinct, le Professeur Lordat différencie très-bien les cas où le Sens Intime est sollicité à les exécuter par entraînement; ceux où l'Instinct les exécute directement au moyen d'organes volontaires, sans que le Sens Intime y ait participé ni con-

senti, et ceux où l'Instinct opère en dépit de l'opposition de ce dernier, lors même qu'une sensation aperçue par lui aurait été au nombre des causes provocatrices. Lorsque la faim, la soif, la démangeaison, ou tout autre appétit sensuel, nous sollicite à des actes au moyen desquels ce dernier puisse être satisfait, il arrive que le Sens Intime peut y résister; mais il est pénible de lutter sans cesse contre un ennemi qui nous harcèle: la violence de l'attaque peut nous faire succomber, ou son opiniâtreté peut nous vaincre de guerre lasse¹. Il n'est guère possible de mieux faire ressortir l'empire de l'Instinct sur l'Économie, ni les agaceries ou sollicitations continuelles qu'il dirige sur le Sens Intime, ni les victoires fréquentes qu'il remporte sur ce dernier.

Parmi les principales maladies exprimant les suggestions de l'Instinct, M. Lordat place l'hypochondrie, le tournis, la propension homicide sans délire, la malacie, le pica, le spleen, la nostalgie, l'hydrophobie avec son odaxisme². La plupart de ces tendances pathologiques renferment les *Morosophies* du même Auteur, ou bien les *Morosités* de Sauvages, lesquelles sont au nombre de dix, à savoir: l'appétit dépravé, la

¹ Lordat, *Ébauche du plan d'un Traité complet de Physiologie Humaine*, p. 110.

² Lordat, *ibid.*, p. 74.

faim canine, la soif excessive, l'antipathie, la maladie du pays, la terreur panique, la satyriase, la fureur utérine, le tarentisme, l'hydrophobie.

Sauvages, Médecin animiste, a classé ses *morosités* parmi les Folies; il les a rapportées à une dépravation de la volonté, parce qu'il n'admettait qu'un seul principe d'action dans l'Économie. Mais nous savons actuellement qu'il en existe deux: il faut bien que l'Instinct ait aussi sa part dans la formation de ces phénomènes insolites. Il serait facile de prouver que de toutes les *morosités* du célèbre Nosologiste, il n'y en a qu'une, la nostalgie, dont l'initiative soit mentale. Toutes les autres espèces ont leur origine ou leur principale raison d'être dans une lésion de la vitalité. Je puise dans mes souvenirs quelques exemples de *Panophobie* ou de terreur panique, pour battre en brèche l'exclusivisme nosologique de Sauvages.

LXXIX. Je viens de guérir un jeune somnambule de 8 ans, du village de Charpey, dans la Drôme, qui prenait tous les soirs des frayeurs au moment de l'accès de somnambulisme. Cet enfant, se croyant poursuivi par les gendarmes, s'échappait tout endormi (les paupières du moins fortement contractées) de la maison paternelle, et allait courir les champs. Ses mouvements étaient si brusques et si prompts qu'il trompait la surveil-

lance de ses parents. Il eût volontiers sauté par les fenêtres, si l'on se fût opposé à son besoin de fuir. Dans les chemins, il savait éviter tous les obstacles, et passer sans aucun risque à travers de nombreuses charrettes en mouvement, sans jamais ouvrir ses yeux. Il lui arrivait souvent de faire à pieds joints, dans les chemins, des sauts de deux mètres environ de longueur.

Les accès de somnambulisme ont survécu pendant un mois et demi à l'expulsion de six vers lombrics. La peur du jeune malade a diminué en raison directe de la durée des heures du sommeil pathologique. Vers la fin même, le somnambulisme était réduit à l'occlusion des paupières : le malade répondait à toutes les questions, et n'accusait que l'impossibilité absolue d'ouvrir les yeux. Il ne présentait plus ni épouvantes, ni mouvements convulsifs des membres et des muscles de la face, ni roideur tétanique, ni écume à la bouche, comme dans le commencement de la maladie.

Évidemment, il est impossible de placer le principe initial de cette peur dans le Sens Intime du jeune malade, puisque la peur ne se montrait qu'au moment où les opérations du Sens Intime étaient suspendues. Le fait suivant, qui m'a été communiqué, me paraît être dans le même cas. « M. X..., aujourd'hui chef d'emploi dans les con-

» tributions indirectes et âgé d'environ 40 ans,
 » voulut, à l'âge de 14 ans, utiliser en compagnie
 » de son professeur ses vacances de collège, en se
 » livrant à la chasse de la palombe dans les forêts
 » de la Corrèze. A jour et à heure fixes, maître et
 » élève se séparent, et chacun va prendre position
 » sur le plus grand arbre de la forêt pour y placer
 » les appeaux. Ce jour-là Éole avait oublié de fermer
 » ses outres : un vent impétueux agitait la forêt ;
 » le bruit des arbres et des feuilles desséchées était
 » semblable au mugissement d'une bête féroce.

» Le jeune collégien, blotti à une soixantaine
 » de pieds du niveau du sol, frappé d'un bruit
 » continu qu'il ne pouvait s'expliquer, inquiet
 » sans doute aussi de se voir isolé au milieu d'un
 » vaste bois, et ayant d'autre part l'esprit imbu
 » d'idées de revenants et de démons : le jeune col-
 » légien fut saisi d'une terreur panique. Il jette
 » un regard autour de lui, et croit apercevoir, du
 » haut de sa demeure aérienne, le point d'où
 » s'échappe le bruit et le mugissement. Il examine :
 » plus de doute, son imagination lui met sous les
 » yeux le corps d'un animal monstrueux ; son
 » trouble redouble, sa frayeur augmente, il croit
 » être en présence du diable ; il pousse des cris
 » affreux, et se laisse choir du haut de l'arbre,
 » entraînant avec lui son fusil, dont le double
 » coup partit sans le blesser. Le voilà à courir

» à travers les taillis , les ronces et les buissons , et
 » hurlant comme une bête féroce. Ses cris répétés
 » attirèrent l'attention du professeur , qui vola à sa
 » rencontre et qui fit tous ses efforts pour le
 » ramener vers l'objet qui avait causé sa frayeur.
 » C'était un amas de feuilles sèches, disposées de
 » manière à imiter un corps animé , et qui , s'agi-
 » tant les unes sur les autres , produisait un bruit
 » singulier.

» La vue de l'objet et la certitude acquise que la
 » cause de sa frayeur était chimérique , ne guéri-
 » rent point M. X... de l'impression fâcheuse
 » qu'il avait reçue. Il est resté plus de dix ans
 » sous l'influence de cet état : il prenait peur
 » pour la moindre des causes. La nuit et le jour,
 » il fallait le veiller comme un enfant : il n'avait
 » pas même le courage de se rendre aux lieux sans
 » être accompagné de quelqu'un de sa maison.
 » L'âge et la raison ont fini par triompher de cette
 » disposition morbide , dont les racines s'étendaient
 » très-certainement au-delà du Sens Intime. »

Mme. George Sand , dans l'*Histoire de ma vie* ,
 a rapporté les détails d'une peur dont le principe
 initial n'était pas plus dans la Raison que celui
 des deux faits précédents. « J'ai été témoin », dit-
 elle , « d'un de ces faits d'hallucination. Je revenais
 » de Saint-Chartier, et le curé m'avait donné une
 » paire de pigeons qu'il mit dans un panier et dont

» il chargea son enfant de chœur, en lui disant de
 » m'accompagner. C'était un garçon de 14 à 15
 » ans, grand , fort , d'une santé excellente , d'un
 » esprit très-calme et très-lucide. Le curé lui don-
 » nait de l'instruction , et il a été depuis maître
 » d'école. Il savait dès -lors moins de français peut-
 » être , mais plus de latin que moi , à coup sûr.
 » C'était donc un paysan dégrossi et très-intel-
 » ligent.

» Nous sortions de vêpres , il était environ trois
 » heures : c'était en plein été , par le plus beau
 » temps du monde. Nous prîmes les sentiers de
 » traverse parmi les champs et les prairies , et nous
 » causions fort tranquillement. Je l'interrogeai sur
 » ses études. *Il avait l'esprit parfaitement libre et*
 » *dispos.* Il s'arrêta auprès d'un buisson pour
 » mettre un brin d'osier à son sabot qui s'était
 » cassé : Allez toujours , me dit-il , je vous rat-
 » traperai bien. Je continuai donc à marcher ;
 » *mais je n'avais pas fait trente pas que je le vois*
 » *accourir pâle , les cheveux comme hérissés sur*
 » *le front. Il avait laissé sabot , panier et pigeons*
 » *là où il s'était arrêté. Il avait vu , au moment où*
 » *il était descendu dans le fossé , un homme affreux*
 » *qui l'avait menacé de son bâton. »*

L'existence de l'*homme affreux* était toute chi-
 mérique. Mme. Sand ne put parvenir à décider
 le jeune homme à revenir sur ses pas ; il aurait

préféré qu'on le coupât par morceaux. « Non, non, » demoiselle, je n'irai pas », s'écria-t-il, « car je » le verrais encore, et je ne veux plus le voir. Les » bâtons et le courage n'y feraient rien, puisque » ce n'est pas un *homme humain* : c'est plutôt *fait* » *comme une bête* ¹. »

Il y a dans ces quelques faits la preuve du tort que l'on se donne envers les enfants, lorsqu'on nourrit leur curiosité et leur imagination de choses futiles, lorsqu'on remplit leur mémoire d'objets fantastiques. Les farfadets, les revenants, les croque-mitaines, les diables, les lutins, les loups-garous, etc., sont les épouvantails dont se servent habituellement les grand'-mères pour intimider et pour discipliner l'enfance. C'est un grand tort, car de cette manière on ouvre la porte de l'entendement aux erreurs, aux aberrations, aux illusions, aux hallucinations et autres faiblesses de ce genre; de cette manière on facilite l'apparition, dans l'esprit humain, des fantômes que l'on a dans la suite tant de peine à déraciner, et contre lesquels Bacon s'est élevé avec tant de raison.

La peur n'est pas toute d'origine mentale : les faits qui précèdent le prouvent surabondamment. Les hommes qui ont peur ne raisonnent pas ; ils

¹ *Presse*, Feuilleton du 49 mars 1855.

ne sont pas tout-à-fait maîtres de leurs actions. Les faits de *Panophobie* peuvent donc trouver leur place naturelle à côté des diverses *morosophies* dont il a été parlé jusqu'à présent. Au même titre que ces dernières, ils peuvent être imputés à une disposition vicieuse de la Force Vitale, ou bien à un mouvement instinctif tout-à-fait involontaire.

Et, pour en revenir aux idées du commencement de ce chapitre, la Force Instinctive, qui semble être préposée à la conservation de tous les corps animés, est fort souvent chez l'Homme la source du désordre. C'est de son sein que partent les Appétits dépravés, les Impulsions aveugles, les Cacothélies, les Morosophies, les Morosités, etc. il suffit que cette Force soit dans l'Humanité pour participer de son état maladif. Il n'est donc pas plus facile de dériver l'ordre, observé dans les sociétés humaines, des Forces Instinctives de l'Homme que de ses Forces Intellectuelles. Cet ordre se maintient en vertu de lois primordiales contre lesquelles tout effort est impuissant. La même Main invisible qui gouverne le Monde Physique gouverne semblablement l'Humanité. La source de l'Ordre Social descend ainsi en droite ligne de Dieu. Cela me paraît si vrai, que les grands organisateurs des sociétés ne sont jamais parvenus à rien fonder de durable. C'est à peine s'ils ont pu établir des dynasties de quelques

siècles : hélas ! toute œuvre de l'homme est éphémère comme sa nature. L'ordre que les grands hommes ont imposé aux Nations, a presque toujours eu pour condition le carnage, le massacre ; et l'ordre qui s'établit naturellement, l'ordre enfin dont jouissent les Hommes ici-bas, comme fruit de leurs vertus, n'est jamais qu'une ombre légère de l'ordre éternel qui règne dans les Cieux.

Voltaire n'entendait peut-être pas tout-à-fait les choses de cette manière, lorsqu'il a écrit ces lignes : « L'Homme a toujours été ce qu'il est.... » Mais... le fondement de la société existant toujours, il y a donc toujours eu quelque société... » Ne voyons-nous pas que tous les animaux, ainsi que tous les autres êtres, exécutent invariablement la loi que la *Nature* leur a donnée ? L'oiseau fait son nid, comme les astres fournissent leur course par un principe qui ne change jamais. » Comment l'homme aurait-il changé ?¹ »

¹ *Introd. à l'Essai sur l'hist. univ.*, T. VI, p. 34, 32 et 33.

TROISIÈME PARTIE.

THÉRAPEUTIQUE

DES MAUVAIS PENCHANTS DE L'HOMME.

CHAPITRE I.

LXXX. L'Homicide et l'Anthropophagie doivent être considérés comme deux maux invétérés de l'Espèce Humaine. Cette double maladie est le produit de causes dont j'ai tâché de déterminer la nature. Ces causes sont dans l'Homme lui-même : elles naissent de l'exercice de ses facultés, et les moyens de les détruire ou de les paralyser doivent semblablement être pris dans l'Homme, de sorte que l'Humanité est vouée à être son propre médecin : il faut qu'elle guérisse elle-même le mal qu'elle se fait.

La Nature Humaine se révèle à nous sous deux aspects principaux : ou un état primitif, sauvage,

presque bestial, ou un état plus ou moins complet de civilisation. Dans l'état primitif, l'Humanité ne met aucun frein à ses penchants; elle ne cherche qu'à satisfaire ses besoins, qu'à assouvir ses appétits. Pour que les hommes civilisés rétrogradent vers cet état primitif, il faut ou une forte passion de l'âme, ou un vice de l'instinct, ou une maladie particulière. Molière avait sans doute en vue les métamorphoses de ce genre, lorsque, dans l'une de ses comédies, il montre tous les tiraillements auxquels est sujet un Être chez qui n'existe plus la Raison directrice.

D'où vient qu'un certain Grec dit que sa tête passe
 Pour un sable mouvant? Car goûtez bien, de grâce,
 Ce raisonnement-ci, lequel est des plus forts :
 Ainsi que la tête est comme le chef du corps,
 Et que le corps sans chef est pire qu'une bête;
 Si le chef n'est pas bien d'accord avec la tête,
 Que tout ne soit pas bien réglé par le compas,
 Nous voyons arriver de certains embarras ;
 La partie brutale alors veut prendre empire
 Dessus la sensitive, et l'on voit que l'un tire
 A dia, l'autre à hurhaut; l'un demande du mou,
 L'autre du dur; enfin, tout va sans savoir où...¹

Le dogme de la *Dualité Humaine* est formellement indiqué dans ce passage de Molière, et l'autorité de ce grand homme n'est point à dédai-

¹ Molière, *Le Dépit amoureux*, acte IV, scène II.

gner, car il est peu de Médecins qui aient mieux connu que lui tous les ressorts de la Nature Humaine. Cette vérité anthropologique est désormais incontestable; elle nous revient de toutes parts. Il y aurait aujourd'hui fort mauvaise grâce à la répudier.

Voici même un autre Connaisseur qui pour-rait, au besoin, la protéger de son imposant patronage: « *L'Homme intérieur est double* », a dit Buffon, « *il est composé de deux principes différents* » par leur nature et contraires par leur action. » L'âme, ce principe spirituel, ce principe de toute » connaissance, est toujours en opposition avec » cet autre principe animal et purement matériel : » le premier est une lumière pure qu'accompagnent » le calme et la sérénité, une source salutaire dont » émanent la science, la raison, la sagesse; l'autre » est une fausse lueur qui ne brille que par la » tempête et dans l'obscurité, un torrent impé- » tueux qui roule et entraîne à sa suite les passions » et les erreurs.

» Il est aisé, en rentrant en soi-même, de recon- » naître l'existence de ces deux principes: il y a » des instants dans la vie, il y a même des heures, » des jours, des saisons où nous pouvons juger » non-seulement de la certitude de leur existence, » mais aussi de leur contrariété d'action. Je veux » parler de ces temps d'ennui, d'indolence, de

» dégoût , où nous ne pouvons nous déterminer à
 » rien , où nous voulons ce que nous ne faisons pas
 » et faisons ce que nous ne voulons pas ; de cet état
 » ou de cette maladie à laquelle on a donné le nom
 » de *vapeurs* , état où se trouvent si souvent les
 » hommes oisifs , et même les hommes qu'aucun
 » travail ne commande. Si nous nous observons
 » dans cet état , notre moi nous paraîtra *divisé en*
 » *deux personnes* , dont la première , qui représente
 » la faculté raisonnable , blâme ce que fait la
 » seconde , mais n'est pas assez forte pour s'y
 » opposer efficacement et la vaincre ; au contraire ,
 » cette dernière étant formée de toutes les illusions
 » de nos sens et de notre imagination , elle con-
 » traint , elle enchaîne et souvent elle accable la
 » première , et nous fait agir contre ce que nous
 » pensons , ou nous force à l'inaction , quoique
 » nous ayons la volonté d'agir ¹. »

Il n'est pas possible de mieux établir les deux pouvoirs qui se disputent l'empire des actions humaines , ni de mieux faire sentir leurs oppositions , leurs conflits , les combats qu'ils se livrent mutuellement , ni enfin de mieux faire entrevoir les victoires et les défaites dont l'un et l'autre sont capables Or , ce dogme de la *Dualité Humaine* , dont on trouve les premiers vestiges dans la Bible ,

¹ Buffon , *Discours sur la Nature des animaux*.

qu'Hippocrate a été le premier à formuler scientifiquement , que Platon a admis , que les Poètes ont suivi depuis Ovide jusqu'à Racine , que les Naturalistes ont développé depuis Aristote jusqu'à Buffon ; ce dogme , qui a eu pour adhérents dans les temps modernes des Philosophes du premier ordre , tels que Bacon , Leibnitz , T. Reid , Dugald-Stewart , Cousin , et qui avait reçu l'assentiment de S. Paul , de S. Augustin , des Pères de l'Église , et plus récemment encore de Bossuet , du cardinal de Bernis , du père Bonfili , du cardinal Mai , etc. ; ce dogme entrevu par Van-Helmont , dont Barthez a fait la clef de voûte de sa *Doctrine médicale* , dont le Professeur Lordat repoussant une à une les susceptibilités de l'orthodoxie a démontré le parfait accord avec ce que demandent les lois , la morale publique et les enseignements religieux prescrits par l'État ¹ , et qui vient d'être réintégré à l'Académie des sciences par Ampère et M. Flourens , après en avoir été banni par G. Cuvier , jeune encore ² ; ce dogme , enfin , qui nous a servi

¹ *Revue Thérapeutique du Midi* , 1852.

² Il est digne de remarque que les Botanistes membres de l'Académie des sciences n'ont jamais entièrement subi le joug ni de Descartes ni de Cuvier. MM. de Candolle , Duméril , de Mirbel , Richard ont admis une *Force Vitale* pour expliquer les phénomènes de la végétation. C'est au moyen de cette force *sui generis* que M. Dutrochet a rendu compte de la circulation du *Chara vulgaris*.

à jeter quelque lumière sur les questions de l'Homicide et de l'Anthropophagie, doit être pris pour fondement de la thérapeutique de tous les mauvais penchants¹.

Puisque l'Homme, selon Buffon, est composé de deux principes différents par leur nature et

¹ Il me paraît que, sans trop d'efforts d'imagination, on peut comprendre Napoléon I^{er} parmi les hommes qui ont connu et admis le dogme de la Dualité Humaine. C'est une bonne fortune de plus pour l'École de médecine de Montpellier, qui, par l'antiquité de son origine, par la solidité de ses principes et par l'éclat de son enseignement, reste toujours sans rivale en Europe. On lit dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, édition illustrée, p. 78 : « L'Empereur demandait encore au docteur (il s'agit de Corvisart) quelle était la différence entre le sommeil et la mort, et il répondait lui-même en disant que le sommeil était la suspension momentanée des facultés sur lesquelles notre volonté exerce son pouvoir, et la mort la suspension durable non-seulement de ces mêmes facultés, mais encore de celles sur lesquelles notre volonté est sans pouvoir. » Voilà donc deux ordres de fonctions dont l'un est sous l'empire de la volonté ou de l'Ame Pensante, et dont l'autre, en étant indépendant, doit être nécessairement rattaché à un autre principe d'action. Or, c'est là précisément en quoi consiste la Dualité Dynamique du corps humain, et la rupture temporaire qui survient dans les rapports habituels de ces deux forces est la cause du sommeil. Le Professeur Lordat ne l'explique pas autrement dans sa belle *Doctrine de l'Alliance*. Napoléon I^{er} s'est montré sur ce point meilleur physiologiste que beaucoup d'autres qui s'en piquent.

contraires par leur action ; puisque de l'un de ces principes découlent la science, la raison et la sagesse, et que de l'autre il ne sort que des passions et des erreurs, tout l'art du Législateur, du Moraliste et du Médecin, dans la cure des penchants pervers, doit consister à opposer le principe rationnel au principe animal, et à assurer la victoire au premier sur le second. Toute matière médicale qui est de mise contre ces penchants, doit donc être principalement tirée de la Raison Humaine ou de la Société, laquelle n'est qu'une manifestation de la Raison générale.

C'est de là, en effet, que nous voyons jaillir, comme d'une source intarissable, la Religion, la Philosophie, la Littérature, la Médecine, la Législation, la Politique, etc., c'est-à-dire les grands moyens que les peuples civilisés ont su utiliser de tout temps contre les hommes chez qui la raison et le sentiment n'étaient pas tout-à-fait éteints ; contre les hommes, en un mot, qui, quoique travaillés par des instincts dépravés et destructeurs, n'étaient pas encore parvenus au dernier degré de la bestialité.

Mais il s'ensuit évidemment de là que les tendances naturelles de l'Homme ne sont pas toujours innocentes, et que tous les états insolites par lesquels il se rapproche de la brute peuvent être des plus dangereux.

On passera donc seulement aux Poètes les dithyrambes sur l'état de nature. Il est permis à Properce de dire que le lierre vient beaucoup mieux de lui-même, que l'arboisier croît plus beau dans les antres solitaires, et que les oiseaux font un plus doux ramage sans le secours de l'art :

*Et veniunt hederæ sponte sua melius,
Surgit et in solis formosior arbutus antris,
.....
Et volucres nullâ dulcius arte canunt*¹.

On pardonne à Horace d'inciter son ami Numicius aux plaisirs de la vie. « Si, pour bien vivre, » il faut bien manger, allons où le ventre nous » pousse; pêchons et chassons..... Gorgés d'aliments, jetons-nous dans le bain; mettons de » côté toute pudeur. Imitons d'Ulysse l'infâme » compagnie, et, en vrais Cérètes, préférons la » débauche à la patrie. Si le bonheur n'est que » dans les ris et les amours, comme le pense » Mimnermus, passons toute notre vie à aimer et » à rire. Adieu, porte-toi bien. Si tu sais un » meilleur système, dis-le moi franchement; sinon, » fais usage du mien.

*Si, bene qui cœnat, bene vivit : lucet, eamus
Quo ducit gula ; piscemur, venemur....
.....
..... Crudi tumidique lavemur ;
Quid deceat, quid non, oblii ; Cœrite cera*

¹ L. I, Eleg. II, v. 40, 41, 45.

*Digni, remigium vitiosum Ithacensis Ulyssæi,
Cui potior patria fuit interdicta voluptas.
Si Mimnermus uti censet, sine amore jocisque
Nil est jucundum ; vivas in amore jocisque.
Vive, vale ; si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti ; si non, his utere mecum*¹.

Ce sont là des licences poétiques qui échappent dans le feu de la composition, et qu'il ne faut jamais prendre au sérieux. La Muse des Poètes est trop capricieuse pour servir de régulateur aux Hommes. Elle est comme la girouette de la maison : elle va selon les vents ou selon l'inspiration du moment. Horace lui-même n'a-t-il pas, en d'autres endroits, prôné la tempérance et la frugalité ! Mais la folle passion dont quelques hommes se sont épris pour l'état de nature, est beaucoup moins tolérable quand on la rencontre chez les Philosophes ou chez les Moralistes. Platon, dans son livre des *Lois*, a fait dire à des Sophistes que toutes choses sont produites ou par la *Nature*, ou par la *Fortune*, ou par l'*Art* ; les plus grandes et plus belles par l'une ou par l'autre des deux premières, les moindres et imparfaites par la dernière². Ces réflexions ne doivent pas être admises sans quelque restriction.

La Fortune ou le Hasard est une puissance

¹ *Epist. VI*, liv. I.

² Montaigne, *Essais*, T. II, liv. I, chap. xxx.

aveugle, admise par les Anciens, et qui n'entre pour rien dans les affaires humaines. Ce que nous appelons effet du hasard est toujours l'œuvre de quelque combinaison savante que notre pauvre esprit ne sait pas démêler.

Il n'est pas exact de dire que les travaux de la Nature sont empreints de grandeur et de beauté. Cette Force aussi est un peu aveugle; elle est loin d'être irréprochable dans ses œuvres; il faut souvent la main de l'Homme. En Médecine, c'est de précepte de suivre la Nature, mais c'est de précepte non moins important de combattre plus d'une fois cette même Nature quand ses tendances sont perverses, ou de l'aider quand ses efforts sont impuissants. Toute la science médicale repose sur cette double donnée.

Dans tout ordre de choses, l'intervention de l'Homme dans les opérations de la Nature est fréquemment nécessaire pour en étendre et pour en perfectionner les effets. Le globe a été transformé sous la main de l'Homme, et chaque production du globe n'a atteint son véritable perfectionnement qu'en passant par la filière de l'Humanité. Les lieux arides et malsains sont devenus des plaines fécondes et habitables. Les points les plus éloignés et les plus opposés de notre planète ont été reliés entre eux par des communications de tout genre. L'Homme a trouvé

le moyen de vaincre le temps et d'effacer les distances. L'on a percé des isthmes, traversé des montagnes, creusé des canaux, canalisé les fleuves et les rivières, et toutes ces usurpations faites sur la Nature ont tourné au profit de l'Homme, en multipliant ses relations et en augmentant son bien-être. Depuis le diamant le plus pur jusqu'au métal le plus grossier, il faut le concours de l'Homme pour en tirer quelque avantage. La pierre la plus fine demande à être travaillée par le ciseleur ou par le lapidaire, et chaque minéral exige l'emploi ou de la métallurgie, ou du laminage, ou de la coupelle: c'est-à-dire que, sans la main de l'Homme, les objets les plus précieux de la Nature resteraient sans valeur.

LXXXI. On peut en dire autant des corps animés. N'est-il pas vrai que le cheval dompté, façonné et dressé par la main de l'Homme, est plus beau à voir et d'un secours plus étendu qu'à l'état sauvage? N'est-il pas vrai que le chien n'acquiert les brillantes qualités qui en font l'ami de l'Homme que par la domesticité? Ce dernier animal comprend nos désirs, compatit à nos misères, consent à devenir le compagnon de l'infortune, et meurt même pour son maître. Or, le chien à l'état sauvage ne présente aucun fait semblable.

Les plantes sont encore plus dociles à la volonté

de l'Homme. On dissémine les espèces, on les transpose de manière à avoir en un même lieu celles de tous les climats et de toutes les régions du globe. Dans les jardins de botanique, on trouve les plantes toutes réunies et hiérarchiquement disposées, depuis la simple mousse jusqu'à la plus compliquée des thalamiflores. C'est là que la science est parvenue à les distribuer en classes, en embranchements, en familles, en genres et en espèces; c'est là que l'on voit multiplier à volonté les variétés des espèces par le seul fait de la culture et du changement de climat; c'est là que l'on avance ou que l'on retarde les époques de la floraison et de la fructification, que l'on change les heures du sommeil des plantes; c'est là que l'on acquiert la connaissance de celles qui sont utiles en médecine ou affectées aux usages domestiques; c'est là, en un mot, que se manifeste l'immense pouvoir de l'Homme sur la Nature. Il suffit de rappeler les services que l'Homme a retirés de la famille des graminées, des légumineuses, des ampelidées, des solanées, des linacées, etc., pour se faire une idée de l'empire qu'il exerce sur le règne végétal.

Je comprends l'enthousiasme des Poètes à la vue des forêts vierges, peuplées d'arbres séculaires, dont la plupart, antérieurs à la création de l'Homme, ont été témoins des révolutions du

globe. Quand on se trouve isolé au milieu de ces êtres muets, un respect religieux s'empare de l'âme et prête à la rêverie et à la contemplation. Mais il est vrai de dire que ces mêmes arbres se dévorent les uns les autres, qu'ils tombent rapidement en débris pour faire place à de nouveaux venus. Dans nos forêts, nous voyons les lichens, les lierres et autres plantes parasites se greffer sur les grands troncs et les étendre peu à peu. Le travail de l'Homme pourrait prévenir ou retarder la chute de ces derniers.

Écoutons le grand Peintre de la Nature plaidant notre cause avec plus d'éloquence et plus d'autorité que nous ne pourrions le faire nous-même. « L'homme », dit Buffon, « embellit la nature » même; il la cultive, l'étend et la polit, en élaguant le chardon et la ronce, y multiplie le raisin et la rose.

» La nature brute est hideuse et mourante; c'est moi, moi seul, qui peux la rendre agréable et vivante. Desséchons ces marais, animons ces eaux mortes en les faisant couler; formons-
en des ruisseaux, des canaux; employons cet élément actif et dévorant qu'on nous avait caché et que nous ne devons qu'à nous-mêmes; mettons le feu à cette bourre superflue, à ces forêts à demi consumées; achevons de détruire avec le fer ce que le feu n'aura pu consumer: bientôt,

» au lieu du jonc, du nénuphar, dont le crapaud
 » composait son venin, nous verrons paraître la
 » renoncule, le trèfle, les herbes douces et salu-
 » taires; des troupeaux d'animaux bondissants fou-
 » leront cette terre jadis impraticable; ils y trou-
 » veront une subsistance abondante, une pâture
 » toujours renaissante; ils se multiplieront pour
 » se multiplier encore. Servons-nous de ces nou-
 » veaux aides pour achever notre ouvrage; que le
 » bœuf soumis au joug emploie ses forces et le
 » poids de sa masse à sillonner la terre; qu'elle
 » rajeunisse par la culture: une *nature* nouvelle
 » va sortir de nos mains ¹. »

Les végétaux ne sont pas seulement utiles par les usages médicaux, alimentaires et économiques que l'on en fait; ils servent aussi à l'assainissement et à l'embellissement des lieux. Le plaisir qu'ils nous procurent de ce dernier côté est le fruit exclusif de la conquête de l'Homme sur la Nature; conquête qui se manifeste par la création des bosquets, des jardins, des vergers, des parcs, des prairies, des pelouses, etc. A propos des jardins, Bacon déclare que, « de toutes les douceurs » de la vie humaine, nulle n'est aussi pure que » celle que nous y trouvons: un jardin n'est pas » moins utile à la santé des hommes qu'à leurs

¹ M. Capelle, *Dictionnaire d'éducation: la Nature brute et la Nature cultivée*, T. II, p. 68.

» plaisirs; sans lui les édifices et les palais ne sont
 » que des ouvrages manuels, rien n'y respire la
 » nature ¹. » Le Philosophe anglais poussait ses *desiderata* jusqu'à vouloir que chaque mois de l'année les jardins royaux fussent renouvelés, en y apportant tour-à-tour les plantes qui poussent et fleurissent dans le mois: il voulait de cette manière obtenir partout une sorte de printemps éternel, autant que le permet la nature des lieux. Il va même jusqu'à indiquer les plans qui conviennent le mieux à la formation des jardins: preuve évidente que l'Art, venant en aide à la Nature, peut centupler les forces et les agréments de cette dernière.

Les mêmes observations peuvent s'étendre aux facultés de l'Homme, quelle que soit la forme sous laquelle elles se présentent. En science, en littérature, dans les beaux-arts et dans l'industrie, les dispositions naturelles, les aptitudes les plus originales ne suffisent pas pour conduire à la perfection: il faut encore la culture pour que les bons germes puissent se développer.

LXXXII. Il n'est pas plus exact de dire que les œuvres de l'art sont toujours *mesquines* et *imparfaites*; les résultats gigantesques de l'industrie contemporaine suffisent pour prouver le contraire. Le tunnel de la Tamise, le Simplon, les tunnels des

¹ Bacon, *Essais de morale et de politique*, XLV.

routes ferrées du Gard et des Bouches-du-Rhône , le beau travail de Riquet sur le Canal du Languedoc , etc. , ont droit à notre admiration , au même titre que la Colonne Vendôme , la Colonne Trajane , le Colisée , les Arènes , et autres monuments de l'art parmi lesquels plusieurs étaient cités par les Anciens comme merveilles de l'Univers. Les Pyramides , le Lac Mœris , les Obélisques , Thèbes aux cent portes , les Jardins de Babylone , le Labyrinthe de Memphis , le Temple de Salomon nous donnent une idée de la puissance du génie oriental , et le Parthénon d'Athènes un avant-goût de la délicatesse du génie grec.

Ces merveilles de l'art attestent aussi la grandeur de l'Homme , laquelle ne cesse jamais de se montrer sur quelque point de la terre. Ici , c'est le Vatican , l'Escurial , l'Alhambra ; là , c'est le Louvre avec ses tristes souvenirs , ce sont les Tuileries qui ont vu tant de maîtres , c'est l'Arc-de-l'Étoile avec le nom des héros de l'une des plus grandes époques militaires ; ailleurs , c'est la Magdeleine , ce sont nos Cathédrales avec leur aspect imposant , c'est le Château de Versailles dont la magnificence efface tout , c'est le Luxembourg avec sa majestueuse sévérité ; et en province , enfin , c'est la Fontaine de Nîmes et surtout le Peyrou de Montpellier avec leurs délicieuses promenades , qui prouvent que les travaux de l'Homme ne sont ni aussi petits ni

aussi imparfaits que ne le prétendaient les Sophistes du temps de Platon ¹.

Il suffirait , au besoin , d'évoquer le souvenir de l'Apollon du Belvédère , de la Vénus de Médicis , du Moïse de Michel-Ange , des Vierges de Raphaël , de la Récamier de Canova , ouvrages dans lesquels se trouvent résumés le beau Idéal et toute la quin-

¹ C'est à tort que Montaigne a imputé à Platon les opinions sur la Nature que je viens de repousser. Ces opinions conduisaient droit à l'impiété ; aussi Platon les repousse-t-il avec indignation. Écoutons : « *L'Athénien* (c'est Platon lui-même , d'après Cicéron). Il est question d'un système qui » passe aux yeux de bien des gens pour le mieux imaginé du » monde.— *Clinias*. Développe-nous ceci davantage.— *L'Athénien*. Quelques-uns prétendent que toutes les choses qui existent , qui existeront ou qui ont existé , doivent leur origine , » les unes à la *nature* , d'autres à l'*art* , d'autres au *hasard*. » — *Clinias*. N'ont-ils pas raison ? — *L'Athénien*. Il est vrai » semblable que des sages tels que les auteurs de ce sentiment » ne se trompent point. Suivons-les cependant à la trace , et » voyons où ils arrivent en partant de ce principe.— *Clinias*. » Je le veux bien. — *L'Athénien*. Il y a toute apparence , » disent-ils , que la nature et le hasard sont les auteurs de » ce qu'il y a de plus grand et de plus beau dans l'univers , » et que les choses moins considérables sont produites par » l'art..... »

Platon proteste contre les opinions de son temps , où l'on attribue au mélange des contraires , au hasard agissant selon les lois de la nécessité et produisant « toutes les choses que » nous voyons : le ciel entier avec tous les corps célestes , les

tessence de l'Art, pour se convaincre de l'immense étendue de ce dernier quand on le met au service du Génie.

Nous voyons par là que, quoique la Nature soit d'un incalculable secours en toutes choses, l'intervention de l'Art ne doit jamais être dédaignée. La nature extérieure fournit des modèles, indique

» animaux avec les plantes, avec l'ordre des saisons que
» cette combinaison a fait éclore : le tout, disent-ils, non en
» vertu d'une *intelligence*, ni d'*aucune divinité*, ni des *règles*
» de l'*art*, mais uniquement par *nature* et par *hasard*.....

» Telles sont, mes chers amis, les maximes que nos Sages
» débitent à la jeunesse, tant les particuliers que les poètes,
» soutenant que rien n'est plus juste que ce qu'on vient à
» bout d'emporter par la *force*. De là, l'impiété qui se glisse
» peu à peu dans le cœur des jeunes gens, lorsqu'ils viennent
» à se persuader qu'il n'existe point de dieux tels que la loi
» prescrit d'en reconnaître; de là, les séditions, chacune ten-
» dant de son côté vers l'état de vie conforme à la nature,
» lequel consiste, dans le vrai, à se rendre supérieur aux
» autres par la force, et à secouer toute subordination éta-
» blie par les lois. »

Cette tirade de Platon contre la Nature prouve qu'il n'était pas d'humeur, contrairement à plusieurs de nos Contemporains, à en tolérer les mauvais penchants. Il parvient même à faire partager son aversion à ses Interlocuteurs. « *Clinias*.
» Quel système, étranger, tu viens de nous exposer ! Quelle
» peste pour les états et pour les familles, lorsque la jeunesse
» est gâtée par de tels principes. » (*Des Lois*, liv. X, p. 385,
trad. de Grou, texte Becker.)

des rapports, établit des contrastes; la nature individuelle enfante les premières semences. L'Homme profite de toutes ces données, mais son génie et son travail font tout le reste. D'ailleurs, le procès en litige n'est pas nouveau. On a agité plus d'une fois la question de savoir, dit Horace, « si c'est la nature ou l'art qui produit un bon » ouvrage. Pour moi, je ne vois pas ce que pour- » rait l'étude sans le génie naturel, ni un talent » naturel qui serait tout-à-fait inculte. Je crois que » l'un doit aller au secours de l'autre, et qu'ils » doivent se prêter une mutuelle assistance¹. » Cette opinion mixte du Poète latin n'est-elle pas assez conciliatrice pour rallier les esprits les plus difficiles et les plus divergents ?

LXXXIII. Les idées sophistiques que repoussait Platon ont trouvé de l'écho parmi les Modernes : notre Montaigne a été l'un des premiers à s'en constituer le défenseur. Parlant du peuple de la *France antarctique*, ainsi baptisé par Villegaignon, peuple qui rôtissait ses ennemis vaincus et les mangeait en commun, le Patriarche du scepticisme

¹ *Natura feret laudabile carmen, an arte,
Quæsitum est. Ego nec studium sine divite vena,
Nec rude quid prosit video ingenium: alterius sic
Altera poscit opem res, et conjurat amice.*

(*De Arte poetica.*)

français s'exprimait ainsi sur son compte : « Je » trouve qu'il n'y a rien de *barbare et de sauvage* » en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, » sinon que chacun appelle *barbarie* ce qui n'est » pas de son usage. Comme de *vray* nous n'avons » autre mire de la vérité et de la raison, que » l'exemple et idées des opinions et usances du » pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite » religion, la parfaite police, parfait et accompli » usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de » mesme que nous appelons *sauvages* les fruits » que nature de soy et de son progrez ordinaire a » produits : là où à la vérité ce sont ceux que » nous avons altérez par notre artifice et détourné » de l'ordre commun, que nous devrions appeler » plustost *sauvages*. En ceux-là sont vives et vigou- » reuses, les vrayes, et plus utiles et naturelles » vertus et proprietez, lesquelles nous avons abas- » tardies en ceux-cy, les accommodant au plaisir » de notre goust corrompu. Et si pourtant la » saveur mesme et délicatesse se trouve, à notre » goust mesme, excellente à l'envi des nostres, » en divers fruits de ces contrées-là, sans culture.

« Ce n'est pas raison que l'art gagne le point » d'honneur sur notre grande et puissante mère » nature. Nous avons tant rechargé la beauté et » richesse de ses ouvrages par nos inventions, » que nous l'avons du tout estouffée. Si est-ce que

» partout où sa pureté reluit, elle fait une mer- » veilleuse honte à nos vaines et frivoles entre- » prises. Tous nos efforts ne peuvent seulement » arriver à représenter le nid du moindre oyselet, » sa contexture, sa beauté et l'utilité de son usage : » non pas la tissure de la chetive araignée¹. »

Voilà une véritable diatribe contre l'Art, contre l'état de Civilisation, et une longue thèse en faveur de l'état de Nature. Le scepticisme du Philosophe perce à chaque ligne. Il lui faudrait une mire, c'est-à-dire un terme de comparaison pour pouvoir établir ce qui est *sauvage*, *barbare* ou homme *civilisé*. En cela, l'embarras de Montaigne est semblable à celui de la plupart des Philosophes qui manquent aussi d'un *criterium* de certitude pour distinguer la vérité d'avec l'erreur. Toutefois, l'état de civilisation étant un fait, et l'état sauvage ou de barbarie un autre fait, Montaigne ne manquait pas de comparaison : il pouvait s'orienter. S'il a conclu en faveur de l'état sauvage, c'est plutôt par caprice de philosophe que par conviction. Les fruits sauvages sont plus d'une fois moins précieux et moins abondants que ceux de nos jardins. Il n'est donc pas rigoureusement vrai qu'ils se soient abâtardis entre les mains de l'Homme : très-certainement la culture est bonne

¹ *Essais*, T. II, liv. I, chap. xxx.

à quelque chose. « La beauté de l'Art », a dit M. Cousin, « est supérieure à la beauté naturelle de toute la supériorité de l'Homme sur la Nature ¹. »

Si les fruits cultivés méritent fort souvent la préférence sur ceux qui sont sauvages, la Société des hommes civilisés est semblablement supérieure à celle des hommes qui vivent selon la Nature. Montaigne, poussé à bout et mis en demeure d'opter entre ces deux états, se fût très-probablement décidé pour le premier. Foin de ces beaux diseurs qui agissent autrement qu'ils ne parlent ! Vous vantez la vie sauvage : que n'allez-vous au milieu des bois, en compagnie de ces hommes si heureux !

Du reste, il serait bon de s'entendre une fois pour toutes sur le mot *nature*. L'état naturel de l'Homme n'est pas de vivre à l'état sauvage, mais de tendre à la société et à la perfection. Je trouve que le Français qui connaît ses droits, ses devoirs, et qui jouit de sa liberté, est plutôt dans l'état naturel que le Moscovite qui tremble sans cesse devant le knout du boïard, ou que le Caffre et le Zélandais qui sont immobilisés sur un point du globe comme des crustacés dans leurs coquilles. L'état sauvage est l'antipode de l'état de civi-

¹ *Introd. à l'Hist. de la philosophie*, p. 14.

lisation ; et, comme la tendance incessante de l'Humanité est vers ce dernier point, auquel elle parvient toujours par ses efforts naturels et successifs, il en résulte que la Société, que la Civilisation est véritablement l'état naturel de l'Homme. Tous les Êtres obéissent aux lois qui leur sont propres, aux lois vers lesquelles ils tendent spontanément, instinctivement, aux lois enfin qui dérivent de leur nature. Or, la Société c'est la loi de l'Homme : il est né pour elle, c'est sa tendance incessante, c'est sa nature même. Cela se résume en deux mots : *l'Homme est sociable*.

Montaigne ne veut pas que l'Art l'emporte sur notre mère Nature ; mais nous savons que la Nature sans l'Art est souvent défectueuse, et qu'elle a presque toujours besoin de son auxiliaire. Il a raison lorsqu'il déclare l'Homme incapable de faire un nid d'oiseau ou d'ourdir une toile d'araignée ; seulement il a tort d'oublier ou d'ignorer que l'oiseau et l'araignée n'agissent alors que par instinct, que de père en fils ils ont toujours agi de même sans aucun perfectionnement dans leur ouvrage, et que chez l'Homme les motifs et les procédés sont tout-à-fait différents.

En un autre endroit de ses *Essais*, Montaigne reconnaît que l'Homme est sociable par sa nature, et que ce sont ses vices qui le rendent dissociable. « *Il n'est rien si dissociable et sociable que l'Homme :*

» *l'un par son vice, l'autre par sa nature*¹. » Cette réflexion est aussi juste que profonde ; mais si l'Homme est par nature porté vers la société , l'état sauvage n'est donc pas l'état naturel de l'Homme. Expliquera qui pourra ces contradictions dans un même Auteur, lesquelles tiennent sans doute aux diverses acceptions qui ont été données au mot *nature*.

J.-J. Rousseau n'a fait que broder sur le thème de Montaigne, lorsqu'il a déclamé avec tant d'amertume et avec tant d'éloquence contre la Société, et lorsqu'il nous a peint l'homme sauvage comme meilleur et plus heureux que l'homme civilisé. Ne prenons jamais au sérieux les boutades des Misanthropes, et puisque l'Homme est né pour la société, il est parfaitement inutile de lui montrer en perspective les charmes de la vie sauvage : ce serait allumer dans son cœur la soif de Tantale et le vouer au même supplice. Il est plus sage de pérorer sur l'homme tel qu'il est que sur l'homme tel qu'il doit être, et ce n'est, du reste, qu'à travers le paradoxe que l'on peut parvenir à placer le beau idéal de l'Humanité dans les forêts. C'est une faute commune à quelques Philosophes d'avoir voulu remonter jusqu'à l'état *primitif* de l'Humanité pour en déduire des applications à son état *social*.

¹ Montaigne, T. II, liv. I, chap. xxxviii.

Il appert déjà de ces premières données que la Nature seule ne saurait être la boussole de l'Humanité. Pour une tendance bonne, cette force peut en avoir mille de mauvaises. La Nature a donc besoin d'être travaillée par la Civilisation, c'est-à-dire par la raison de l'Homme. J'avoue avec candeur que je ne comprends pas où voulaient en venir certains Économistes, qui proposaient de lâcher entièrement la bride aux appétits, aux instincts, aux désirs et à toutes les passions.

LXXXIV. De nos jours encore, le plus habile des Publicistes, M. de Girardin, ne défend-il pas une opinion paradoxale lorsqu'il dit : « La liberté » *légalement* limitée, c'est celle que je repousse, » c'est celle que je nomme l'arbitraire?

» La liberté *naturellement* limitée, c'est celle » que je défends; c'est celle que, par opposition à » la liberté *légalement* limitée, à la liberté *légis-* » *lativement* contenue, j'ai dû appeler la *liberté* » *illimitée*, la *liberté absolue*, mais qui n'aurait » jamais dû porter d'autre nom que son seul et » vrai nom : la liberté. » Ce passage est extrait d'un article intitulé *l'Absolu*¹.

Je tiens pour suspect l'alliage de ces deux éléments, *nature* et *liberté*; il me semble que parfois

¹ *Presse*, 18 mai 1852.

ils sont incompatibles. La liberté est la plus haute manifestation des forces de l'Humanité ; elle marque chaque pas de cette dernière dans la Civilisation. Fille des lumières et de la raison , la liberté , pour être légitime , ne doit pas être gâtée par le méphitisme qui s'échappe des divers cloaques de la nature. Les penchants et les passions préparent beaucoup trop souvent les nuages qui s'amoncellent dans les hautes régions de l'intelligence et qui en troublent les opérations. Or, les penchants et les passions dérivent de cette nature inculte , telle que nous la concevons ici , et lorsque la liberté les appelle à son secours , il est rare qu'elle ne fasse pas fausse route. Qu'on l'examine, la liberté, dans ses manifestations les plus légitimes , telles que la liberté de conscience, la liberté politique, la liberté philosophique, la liberté de la presse, etc., et qu'on avoue sincèrement si, dans ces divers cas, elle n'a pas bien des écarts à se reprocher ! C'est que, dans ces circonstances, elle était en compagnie de mère-Nature, qui n'est pas toujours bonne conseillère. Cela revient à dire que lorsque la Nature Humaine fonctionne par ses parties nobles, il n'y a qu'à encourager ses opérations ; mais qu'il y a tout à craindre pour les résultats, lorsqu'elle agit par la partie qui est la source des instincts dépravés et de la concupis-
cence. Cela revient à dire qu'une liberté *légale* ou

raisonnée est préférable à une liberté *naturelle* ou naturellement *limitée*.

Je suis presque effrayé lorsque je vois l'éminent Publiciste parler de liberté *illimitée*, de liberté *absolue*. A vrai dire, la liberté illimitée conduit à l'explosion de tous les instincts bons et mauvais, de tous les penchants, de tous les appétits, de tous les désirs, de toutes les passions. Au bout de cette débandade j'entrevois même la justification de l'Homicide et de l'Anthropophagie.

Quant à la liberté absolue, je ne la crois pas de ce monde ; je ne la comprends qu'en Dieu. M. E. de Girardin est un peu comme Laplace, qui répondit à Napoléon I^{er} demandant pourquoi il n'avait point parlé de Dieu dans sa *Mécanique céleste* : « Je n'ai pas eu besoin de cette hypothèse. » Il croit, lui aussi, pouvoir se passer d'une cause première ; il croit pouvoir tout rapporter à l'Homme. Vanini n'eut besoin que d'une paille pour confondre le juge qui l'accusait d'athéisme ; Diderot ne demandait que l'aile d'un papillon pour prouver l'existence de Dieu. Mais il est des esprits sur lesquels rien ne fait. Le Rédacteur en chef de la *Presse* voit de l'absolu partout ; il croit les vérités axiomales au pouvoir de l'Homme, parce que c'est l'Homme qui les a formulées : sa conviction est telle à cet égard que, confondant le *contingent* avec le *nécessaire*, la loi morale est pour lui

une loi essentiellement mathématique. Il ne veut pas voir exister d'espace vide entre l'absolu et le relatif, et, dans son opinion, la politique doit procéder de la même manière que l'astronomie.

C'est faire grand honneur au Genre Humain que de le croire aussi bien partagé, et il y a peut-être quelque avantage à lui montrer dans le lointain un mirage de perfection qu'il ne peut atteindre. Malheureusement, quand on entre bien avant dans la vie pratique, les mécomptes et les déceptions ne tardent pas à se présenter¹. On trouve l'Humanité imparfaite en bien des points. Quelques mauvais penchants, une passion violente suffisent pour compromettre les dogmes de la *mutualité*, de la *réciprocité*, sur lesquels repose tout le système de M. de Girardin. Dès-lors, l'application naturelle de ces dogmes n'est plus possible; il faut, pour la rendre exécutable, le concours tantôt de la religion ou de la philosophie et tantôt de la politique ou de la force.

Sans doute l'Homme démontre les principes, sans doute il formule les vérités axiomatiques; mais est-il bien sûr qu'il invente les uns et les autres? La vérité, de quelque ordre qu'elle soit, est le patrimoine du Genre Humain tout entier;

¹ Demandez plutôt à M. Guizot, qui vient de publier depuis peu ses mécomptes et ses espérances.

l'homme de génie n'intervient que pour la dégager et la développer : « *Avant qu'on eût tracé des cercles, tous les rayons étaient égaux* », a dit Montesquieu. Je suis persuadé que M. de Girardin ne récuse ni cet exemple ni cette autorité. En conséquence, il faut reconnaître qu'il y a quelque chose de supérieur à la Raison individuelle; que ce quelque chose est à la fois le réceptacle et le dépôt de la Vérité, et que cette Vérité n'est encore qu'un écoulement de la Vérité nécessaire, absolue, éternelle, qui est en Dieu. Fénelon, lui aussi, savait honorer la Raison; mais il avait le soin de montrer les rapports de cette raison avec la source de toute raison : « Raison, raison ! » disait-il, « n'es-tu pas celui que je cherche ? »

CHAPITRE II.

LXXXV. L'intrusion de la Nature dans les institutions humaines peut donc être entourée de beaucoup d'écueils; car la Nature est une force aveugle, tumultueuse, qui a besoin d'être à la fois éclairée, contenue et gourmandée. Lorsque l'Espèce Humaine est en proie à ses instincts vicieux ou féroces, c'est-à-dire aux instincts qui sont d'impulsion purement naturelle, l'on ne saurait

recourir à trop de bâillons pour l'arrêter, pour la redresser, pour la faire rentrer dans le calme. Ces bâillons, il est vrai, quelle que soit leur nature, doivent être compatibles avec l'état de civilisation : c'est même au cœur de la Civilisation qu'il convient toujours de les prendre.

Qu'est-ce donc que la Civilisation? La civilisation est la somme des moyens modificateurs dont la Société dispose pour améliorer, pour perfectionner l'état physique, moral et intellectuel de l'Espèce Humaine. Dans la question actuelle, où il s'agit de corriger, de réformer, de soulager, de guérir, de châtier, voire même de punir cette Espèce Humaine, l'on voit qu'un rôle médicateur est continuellement dévolu à la Société. Que l'esprit de civilisation soit donc préposé à la cure des infirmités humaines, et que les institutions qui en dérivent en soient le remède!

Or, les principaux éléments de toute civilisation capables d'exercer une influence profonde sur l'Homme, peuvent être rapportés à l'Agriculture, au Commerce, à l'Industrie, à la Littérature, aux Beaux-Arts, et enfin à la Science générale d'où découlent la Religion, la Philosophie, la Morale, la Législation, la Médecine, la Politique, etc. C'est par conséquent dans ces sources que sont cachés les arcanes qui doivent délivrer l'Humanité des maux qui l'affligent. Les Égyptiens appelaient

les Bibliothèques : *des remèdes assurés contre les maladies de l'âme*. Nous pouvons, par extension, donner le même nom à toutes les ressources que la Civilisation est à même d'opposer à l'état primitif, à l'état de nature, à l'état sauvage, à l'état de barbarie; nous pouvons, en un mot, donner le même nom à toutes les résistances que la Raison sait élever contre les mauvais penchants de l'Homme.

Pour se faire une idée exacte de ce que peut la Civilisation sur la Nature Humaine, on n'a qu'à se rappeler ce qu'étaient les États-Unis il y a à peine un demi-siècle, et ce qu'ils sont maintenant. Le sang des Missionnaires n'a pas coulé en vain sur cette terre vierge, où l'Anthropophagie était de commande. Le souffle de la liberté, le génie des arts et des sciences raniment chaque jour ces régions qu'habitaient autrefois les Hurons et les Iroquois.

De l'ensemble des éléments constitutifs de la civilisation et des combinaisons diverses qu'ils présentent, je vois donc déjà sortir une digue permanente contre laquelle doivent venir se briser tous les orages de l'Humanité. L'Agriculture, le Commerce et l'Industrie peuvent, en effet, satisfaire aux premières nécessités de la vie, et détourner l'Homme des penchants funestes qui naissent des privations : le moyen de prévenir les mauvais

desseins et même d'empêcher l'impulsion d'un instinct dépravé, n'est-ce pas quelquefois de satisfaire les besoins naturels et légitimes? Le bienfait désarme le malfaiteur.

De tout temps, la Littérature et les Beaux-Arts ont contribué à adoucir les mœurs, à polir l'esprit et à vaincre la férocité naturelle des peuples. Malheureusement, ces moyens ne sont que des palliatifs : les siècles littéraires ne sont exempts ni de crimes ni de méfaits. Il semblerait même, d'après des relevés statistiques, que la criminalité, dans ces derniers temps, a marché en raison directe du progrès des lumières, en raison directe de l'instruction acquise par les populations ¹. Ce qui prouverait que les Lettres, tout indispensables qu'elles sont pour l'éducation des peuples, ont besoin d'être complétées par d'autres moyens.

Les Sciences augmentent les facultés de l'Homme; elles étendent l'empire qu'il a sur la Nature, et

¹ Dans son rapport de l'année 1853, M. Fortoul, ministre de l'instruction publique et des cultes, a prouvé que le monopole de l'enseignement avait porté de mauvais fruits, et que les années de liberté et de philosophie avaient nui à la morale et à la politique.

Les examens pour le recrutement militaire de chaque année accusent aussi une forte baisse dans la santé publique. Les vices du corps semblent aller de pair avec les vices de l'esprit.

rendent toutes les productions de cette dernière tributaires de son industrie et de son génie. Il est fâcheux seulement que les besoins augmentent avec le savoir, et que l'on voie, au sein même de la Civilisation, les besoins factices devenir plus nombreux que les besoins naturels. Sénèque a exprimé une pensée aussi fine que juste lorsqu'il a dit : « Le simple nécessaire exige peu de soin; c'est la » délicatesse qui nous asservit aux travaux... Nous » sommes nés pour des jouissances faciles; mais, » dégoûtés de ces jouissances, nous avons trouvé » l'art d'en faire, en toutes choses, de très-diffi- » ciles à nous procurer ¹. » Cette multiplicité de besoins et cette difficulté de les satisfaire font que la Science est bientôt à bout de son rouleau : le génie ne pouvant y suffire, l'Humanité trahit aussitôt son malaise autant par le côté matériel que par le côté moral de sa nature.

Voyez ! l'Agriculture devient impuissante malgré le morcellement infini de la propriété, malgré la distribution incessante de la terre; la culture en masse est aussi inefficace que la culture fractionnée. Les ressources de l'Industrie sont semblablement épuisées par les excès de la concurrence et par la diminution progressive du salaire. Le Commerce, quoique étendu à toutes les parties du globe et

¹ *Epist. XC.*

quoique affecté à tous ses produits, voit aussi tarir les sources des importations et des exportations. La condition extérieure de l'Homme étant mal assurée et même compromise, que faire alors pour sauver la Société des écueils divers qui la menacent? Je vois apparaître dans le lointain la Religion et la Philosophie comme deux planches de salut offertes au désespoir de l'Homme. Unies ou séparées, elles ont l'une et l'autre un pouvoir décisif sur le Genre Humain.

CHAPITRE III.

LXXXVI. L'action de la Philosophie est moins étendue, moins intime que celle de la Religion; elle est plus à la portée des natures cultivées que des natures sauvages; elle est plutôt faite pour les hommes d'en haut que pour ceux d'en bas, pour l'élite des nations que pour les masses. La Philosophie, par conséquent, a très-peu à faire dans les cas d'Homicide et d'Anthropophagie, dont les explosions les plus fréquentes partent tout-à-fait d'en bas, c'est-à-dire de la partie sauvage, de la partie irascible et concupiscible de la Nature Humaine. Toutefois, il serait imprudent de se priver de son auxiliaire quelque mince qu'il soit.

Dans l'énumération des besoins fondamentaux de l'esprit humain, et des idées générales qui gouvernent son activité, M. Cousin a compris: 1^o l'idée de l'*Utile*, d'où découlent les sciences mathématiques et physiques, l'Industrie, l'Économie politique, l'Agriculture et le Commerce, ces deux mamelles des états; 2^o l'idée du *Juste*, autour de laquelle se forment la Société civile, l'État, la Jurisprudence; 3^o l'idée du *Beau*, qui vivifie l'Art et qui sanctifie la Morale, en éloignant de tout ce qui est laid et en inspirant du goût pour ce qui est pur et honnête; 4^o l'idée de *Dieu*, à laquelle se rattachent la Religion et le culte, 5^o et enfin la *Réflexion*, dont la Philosophie retire son propre caractère.

Par l'idée de l'Utile, qui est l'une des premières qui s'emparent de l'esprit, l'Humanité pourvoit à tous ses besoins corporels: c'est à la lueur de cette idée qu'elle parvient à la conquête du bien-être. Mais lorsque les éléments de civilisation, source ordinaire de ce bien-être, sont en défaut, la Philosophie nous en console par ses maximes. Elle ne dédaigne ni les avantages ni les jouissances que promettent les richesses, mais elle nous apprend à en modérer l'usage. Si la fortune nous est contraire et qu'il s'ensuive la pauvreté, l'indigence ou la perte de grands biens, la Philosophie vole à notre secours et nous dit par la bouche du Sage:

« Ni l'indigence, ni les richesses, mais le nécessaire ¹. » Personne ne naît riche; l'homme vient nu et s'en retourne nu de ce monde. Peut-il dire par conséquent qu'il ait quelque chose de sien de ce qu'il apporte ou de ce qu'il emporte? « Les biens de ce monde sont comme les meubles d'une hostellerie: nous ne nous en devons soucier que tant que nous y sommes et en avons besoin ². » Nous trouvons toujours prêt et à notre disposition de quoi satisfaire nos besoins naturels, et nous avons sous la main tout ce qui doit nous suffire. Charron, adoptant ces pensées de Sénèque, les corrobore de celle que ce dernier avait prise d'Épicure: « Si nous voulons vivre selon nature et raison, son desir et sa règle, nous trouverons toujours ce qu'il nous faut: si nous voulons vivre selon l'opinion, nous ne le trouverons jamais. » L'opinion est prise ici pour la pompe, la volupté, la délicatesse, pour tout ce qui va au-delà du nécessaire. « Et puis, un homme qui a art ou science, voire à qui seulement les bras demeurent de reste, doit-il craindre ou se plaindre de cette povreté ³. »

Il y a déjà dans ces sentences un correctif de l'inégalité des conditions et une admonition contre

¹ Prov., c. XXX, v. 8.

² Charron, *De la Sagesse*, liv. III, ch. xxv.

³ *Ibid.*

l'oisiveté, ces deux plaies qui rongent le monde depuis son commencement. Si l'Homme bien portant peut se suffire à lui-même, c'est sa faute s'il devient indigent. Si l'Homme doit se contenter du nécessaire et ne point rechercher le superflu, pourquoi se montre-t-il si avide de richesses, si envieux des biens d'autrui, et si jaloux de ceux qui sont au-dessus de sa condition? L'oisiveté prive chaque jour la Société de ressources qui lui sont indispensables. De là, un déficit dans la production générale; de là, le malaise, les vices, les mauvais desseins; de là, les conflits, le désordre public, l'anarchie, les crimes.

L'inégalité des conditions est tellement dans la Nature Humaine que nulle institution n'a pu encore la faire disparaître. Les Publicistes modernes qui ont voulu remédier à cet état de choses n'ont fait que raviver les passions violentes qui se recrutent sans cesse à cette source. Il est plus noble pour la Philosophie et plus utile pour l'Humanité d'oser avouer que l'Homme ici-bas n'est pas né pour le bonheur parfait, et que le plus sage parti est de ne jamais ambitionner au-delà du nécessaire. Sénèque, s'occupant de la vie heureuse, a voulu nous guérir du tourment que nous nous donnons de poursuivre l'impossible: « C'est pour tout mortel une obligation de supporter tout ce qui peut atteindre les mortels; il ne

» doit point se laisser troubler par les maux qu'il
 » n'est pas en sa puissance d'éviter..... » N'espé-
 rons pas par nos plaintes de changer les décrets
 du Ciel :

*Desine fata Deum flecti sperare precando*¹.

LXXXVII. Lorsque la Philosophie intronise au milieu des hommes l'idée de Justice, elle élève le plus solide rempart contre les mauvais penchants. Les notions du Droit et du Devoir règlent les rapports des individus entre eux et même avec les chefs des états. Les Sociétés se forment, se consolident; la liberté, l'individualité, la personnalité sont respectées, et le sentiment de la Justice devient si général et si dominant, que tout ce qui est Homicide ou Anthropophagie est appelé crime ou monstruosité.

Le sentiment du Beau offre aussi une puissante barrière. Quand ce sentiment s'incarne dans la Société, tout ce qui est vice, turpitude, carnage, massacre, action sanglante, est bientôt en horreur aux hommes. Malheur, au contraire, cent fois malheur lorsque les cœurs cessent d'être tendus vers le Beau Idéal que l'on poursuit, soit dans l'art, soit en morale, soit en politique! Les sentiments se flétrissent alors au contact de l'impur et de l'ignoble; la vertu est détrônée, oppri-

¹ Virgile, *Énéide*, liv. VI, v. 376.

mée, persécutée, et les crimes en prennent la place.

Un signe indicateur du vice qui s'empare des individus ou des nations est le mauvais goût qu'ils témoignent en toutes choses, la tendance où ils sont de rechercher le laid et le difforme. Voici, sur ce sujet, un passage de Chateaubriand qui avait frappé Barthez, et que le Professeur Lordat a reproduit pour établir le rapport qui existe entre les penchants vicieux des deux Puissances du Dynamisme Humain¹. « Le cœur humain » veut surtout admirer : il a en soi un élan vers je » ne sais quelle beauté inconnue pour laquelle il » fut peut-être créé dans son origine.

» Il y a même quelque chose de plus grave. Un » peuple qui a toujours été à peu près barbare » dans les arts, peut continuer à admirer des pro- » ductions barbares, sans que cela tire à consé- » quence; mais je ne sais jusqu'à quel point une » nation qui a des chefs-d'œuvre en tous genres, » peut revenir à l'amour des monstres, sans exposer » ses mœurs. C'est en cela que le penchant pour » Shakespeare est bien plus dangereux en France » qu'en Angleterre : chez les Anglais il n'y a » qu'ignorance, chez nous il y a dépravation.

¹ *Ébauche du Plan d'un Traité complet de Physiologie Humaine*, p. 78. — Il faut lire le commentaire de M. Lordat sur le passage de Chateaubriand.

» Dans un siècle de lumières, les bonnes mœurs
 » d'un peuple très-poli tiennent plus au bon goût
 » qu'on ne pense. Le mauvais goût alors, qui a
 » tant de moyens de se redresser, ne peut dépen-
 » dre que d'une fausseté ou d'un biais naturel
 » dans les idées : or, comme l'esprit agit inces-
 » samment sur le cœur, il est difficile que les voies
 » du cœur soient droites quand celles de l'esprit
 » sont tortueuses. *Celui qui aime la laideur n'est*
 » *pas loin d'aimer le vice ; quiconque est insensible*
 » *à la beauté peut bien méconnaître la vertu. Le*
 » *mauvais goût et le vice marchent presque tou-*
 » *jours ensemble : le premier n'est que l'expression*
 » *du second, comme la parole de la pensée* ¹. »

Il s'ensuit de là qu'il y a mal à augurer d'une époque, quand on voit les esprits se passionner pour les charges et les caricatures, quand on voit les littérateurs s'acharner à la recherche de l'horrible, du grotesque ou du pasquin. Cet état de mœurs trahit quelque vice secret, quelque corruption qui se manifeste tôt ou tard sous une forme quelconque. Il a plu à quelques personnes de dire que la Révolution de 1848 était une révolution *sociale*. Cela signifie pour certains que c'était la révolution des besoins et des appétits matériels, et que toute satisfaction devait être

¹ *Mercur de France*, N° XXVI, p. 444.

obtenue de ce côté-là. Or, je le demande, pour qu'une révolution conduise à de semblables résultats, ne faut-il pas que les esprits et les cœurs aient déjà été préparés par les écrivains apôtres de cette nouvelle civilisation ?

C'est surtout dans la culture des Beaux-Arts, comme moyen thérapeutique des mauvais penchants, qu'il importe d'élever l'esprit des intéressés vers le *Beau Idéal*. L'image du Beau, continuellement offerte au cœur et à l'esprit d'un Morosophe ou d'un homme dominé par un instinct pervers, peut, à la longue, engendrer chez le patient une espèce de contagion, une idée assez puissante pour militer contre le mauvais penchant, pour le modifier, pour le résoudre ou pour en détourner.

De tous les *Arts Libéraux*, la Musique est sans contredit celui qui peut avoir le plus d'influence sur la solution des penchants de l'Homme. Platon a dit dans ses *Lois* ¹ que les enfants ont besoin d'agir et de crier, et que *la danse et la musique répondent à ce besoin*. Sur ce, la Musique, indépendamment de l'attrait qu'elle a pour l'intelligence, répondrait à un besoin instinctif, à un besoin naturel. Aussi le Professeur Lordat présente-t-il la culture des Arts Libéraux, et de la Musique en particulier, comme un moyen capable

¹ Liv. II, p. 42.

d'opérer la résolution des états pathétiques instinctifs. Cette culture lui paraît encore utile, non-seulement pour bonifier les passions, si cela est possible, mais encore pour opérer une métasynchrise qui dissipe les reliquats vitaux d'une passion mentalement guérie¹.

La Musique a une action incontestable sur les modes vitaux, et, puisque les mauvais penchants sourdent de cette dernière source, il ne serait pas sage de se priver d'un moyen capable de les comprimer. Je trouve dans Chateaubriand une preuve décisive du pouvoir de la Musique sur la vitalité des êtres même les plus infimes. « Au mois de juillet 1791, nous voyagions dans le haut Canada, avec quelques familles sauvages de la nation des Onontagués. Un jour que nous étions arrêtés dans une grande plaine, au bord de la rivière Génésie, un serpent à sonnette entra dans notre camp. Il y avait parmi nous un Canadien qui jouait de la flûte; il voulut nous divertir, et s'avança contre le serpent avec son arme d'une nouvelle espèce. A l'approche de son ennemi, le reptile se forme en spirale, aplatit sa tête, enfle

¹ *Leçons de Physiologie*, 1853, où l'on trouve une étude modèle sur les Passions. Je regrette de n'avoir eu que fort tard à ma disposition les dernières leçons de ce Cours; elles m'auraient servi à agrandir et à perfectionner ma Partie Thérapeutique.

» ses joues, contracte ses lèvres, découvre ses
 » dents empoisonnées et sa gueule sanglante; il
 » brandit sa double langue comme deux flammes;
 » ses yeux sont deux charbons ardents; son corps,
 » gonflé de rage, s'abaisse et s'élève comme les
 » soufflets d'une forge; sa peau dilatée devient terne
 » et écailleuse, et sa queue, dont il sort un bruit
 » sinistre, oscille avec tant de rapidité qu'elle
 » ressemble à une légère vapeur.

» Alors le Canadien commence à jouer sur sa
 » flûte: le serpent fait un mouvement de surprise,
 » et retire la tête en arrière. A mesure qu'il est
 » frappé de l'effet magique, ses yeux perdent leur
 » âpreté, les vibrations de sa queue se ralentissent,
 » et le bruit qu'elle fait entendre s'affaiblit et
 » meurt peu à peu. Moins perpendiculaires sur
 » leurs lignes spirales, les orbes du serpent charmé
 » s'élargissent, et viennent tour-à-tour se poser
 » sur la terre en cercles concentriques. Les nuan-
 » ces d'azur, de vert, de blanc et d'or reprennent
 » leur éclat sur sa peau frémissante, et, tournant
 » légèrement la tête, il demeure immobile dans
 » l'attitude de l'attention et du plaisir.

» Dans ce moment, le Canadien marche quelques
 » pas, en tirant de sa flûte des sons doux et mono-
 » tones; le reptile baisse son cou nuancé, entr'-
 » ouvre avec sa tête les herbes fines, et se met à
 » ramper sur les traces du musicien qui l'entraîne,

» s'arrêtant lorsqu'il s'arrête et recommençant à le
 » suivre quand il commence à s'éloigner. Il fut
 » ainsi conduit hors de notre camp, au milieu
 » d'une foule de spectateurs, tant sauvages qu'euro-
 » péens, qui en croyaient à peine leurs yeux.
 » A cette merveille de la mélodie, il n'y eut qu'une
 » seule voix dans l'assemblée pour qu'on laissât le
 » merveilleux serpent s'échapper ¹. »

« Quand le Christianisme a civilisé les Sauvages,
 » ce n'a été que par des cantiques; et l'Iroquois,
 » qui n'avait point cédé à ses dogmes, a cédé à ses
 » concerts ². »

Lorsque la fureur d'un serpent ou celle d'un
 sauvage peut être convertie en charme par le
 pouvoir étendu de la Musique, il est permis de
 conjecturer l'empire de cet art sur les instincts de
 l'Homme qui procèdent de l'animalité. Il n'y a pas
 à douter que force individus ne soient susceptibles
 du calme que la harpe de David procurait à Saül ³.

¹ *Génie du Christianisme*, Ire part., liv. I, chap. II.

² *Ibid.*, III^e part., liv. I, chap. I.

³ « La fin de la musique est double, comme son objet »,
 a dit le Père André : « elle veut plaire à l'oreille, qui est son
 » juge naturel; elle veut plaire à la *raison*, qui préside essen-
 » tiellement aux jugements de l'oreille; et, par le plaisir
 » qu'elle cause à l'une et à l'autre, elle veut exciter dans
 » l'âme les mouvements les plus capables de ravir toutes ses
 » facultés. Un ancien auteur, nommé Aristide, fameux par
 » un excellent traité de musique, lui donne une fin encore

Avec l'idée de Dieu, la Philosophie tient en
 bride l'Humanité tout entière et s'oppose à ses
 dérèglements. L'opinion d'un Dieu vengeur et
 rémunérateur est la base de l'Ordre Social. Si l'on
 détruit cette croyance, si l'on renverse cette vérité
 consolante, les hommes, ne connaissant plus de
 frein, se livrent à leurs passions et ne reculent
 pas devant le brigandage. « Sortez », dit J.-J.
 Rousseau, « de l'idée d'un Dieu et d'un Dieu juste
 » qui punit et qui récompense, je ne vois plus
 » qu'injustice, hypocrisie et mensonge parmi les
 » hommes. L'intérêt particulier, qui l'emporte sur
 » tout le reste, leur apprendra à parer le vice du
 » masque de la vertu. Chacun dira : Que tous les
 » hommes fassent mon bonheur aux dépens du
 » leur; que tout se rapporte à moi seul; que le
 » Genre Humain meure, s'il le faut, pour m'épar-
 » gner un moment de douleur et de faim. »
 L'Athéisme est donc anti-social, il conduit au
 chaos; l'Homicide en est la conséquence immé-
 diate. Voltaire ne s'y est pas trompé; aussi a-t-il
 senti l'utilité et la nécessité du Théisme :

Dieu est le lien sacré de la Société,
 Le premier fondement de la sainte équité,

» plus noble : c'est de nous élever à l'amour du beau suprême.
 » *Finis musicæ pulchri amor.* » (*OEuvres philosophiques* du
 Père André, de la Compagnie de Jésus, avec Notes et Intro-
 duction par Victor Cousin, p. 69.)

Le frein du scélérat, l'espérance du juste.
 Si les cieus, dépouillés de leur empreinte auguste,
 Pouvaient cesser jamais de le manifester,
 Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.
 Que les sages l'annoncent, et que les rois le craignent :
 Rois, si vous m'opprimez, si vos grandeurs dédaignent
 Les pleurs de l'innocent que vous faites couler,
 Mon vengeur est au Ciel : apprenez à trembler.

La Réflexion est aussi une arme dont la Philosophie dispose contre les inclinations perverses de l'Humanité. Les appétits féroces, les instincts dépravés et la plupart des actions criminelles sont revêtus d'un caractère de spontanéité. Lorsqu'ils s'élèvent des basses régions de notre nature jusqu'au domaine de la Raison, pour subjuguier et pour entraîner la volonté, il arrive souvent qu'ils sont arrêtés au passage, et que la Raison, s'opposant à leur libre essor, les refoule dans les cloaques de la concupiscence. C'est à l'aide de la réflexion que la Nature Humaine se mirant en elle-même a honte de ses actions et abandonne ses mauvais desseins.

CHAPITRE IV.

LXXXVIII. Là ne se bornent pas les services de la Philosophie. Source de la connaissance et de

la sagesse, non-seulement elle nous instruit sur nos Droits et nos Devoirs, mais encore elle nous indique quels sont les moyens de remplir ces derniers. Les avis par lesquels elle agit sur l'Homme sont fondés sur le pouvoir des quatre vertus morales, à savoir : la *Prudence*, la *Justice*, la *Force*, la *Tempérance*. Ce sont les quatre vertus maîtresses ; « car, en ces quatre », dit Charron, « presque tous les devoirs de la vie sont compris. » Or, j'observe que, ces vertus étant toutes dans l'Homme ou n'étant que le produit de ses facultés, la Philosophie est une science tout-à-fait naturelle, puisqu'elle est exclusivement humaine. Voilà donc toujours les puissances nobles de l'Humanité élevées et dirigées contre les puissances abjectes.

La *Prudence* a été mise au premier rang de toutes les vertus, parce qu'elle en est la reine générale, la surintendante et le guide ; parce qu'elle est le lustre, l'agencement et l'assaisonnement de toutes nos actions ; parce qu'elle est l'équerre et la règle de toutes les affaires ; et, en un mot, parce qu'elle est, d'après Cicéron, *l'art de la vie*, comme la *Médecine est l'art de la santé*.

La Prudence est empreinte d'un cachet d'universalité, car cette vertu s'étend à toutes les choses humaines. Elle nous fait apprécier les objets avec justesse, en nous dirigeant dans nos délibérations et dans nos jugements ; elle nous apprend la

manière d'établir d'excellents rapports avec nos semblables, et en nous guidant dans les affaires publiques ou privées, en nous éclairant dans les affaires difficiles ou dans les accidents qui troublent le cours ordinaire de la vie, elle nous épargne bien des maux. Les émotions populaires, par exemple, précédées ou suivies de factions, de ligues, de séditions, de tyrannie et de rébellion, de guerres civiles, etc., les émotions populaires seraient constamment suivies d'épouvantables résultats, si la Prudence n'intervenait pour en modérer le cours. Les révolutions n'aboutissent pas lorsqu'on néglige de les conduire avec sagesse : *la Force, sans la Prudence, se détruit elle-même, et souvent un seul homme d'un esprit sage fait plus que toute une multitude* ¹.

Quand les Souverains manquent de prudence pour gouverner leurs états, il s'ensuit des maux incalculables : la vie sociale est compromise à chaque instant par les ordres ou par les actions qui émanent du trône. Au lieu des quatre vertus princières sur lesquelles s'établit le Pouvoir, on voit la superstition, le fanatisme, ou bien l'indifférence et l'athéisme, prendre la place de la *piété*. On voit le brigandage chasser violemment la *justice*, et les Princes ne s'imposer aucun frein dans

¹ Horace, Odes, liv. III, 4. Euripide dans *Antiope*.

leurs desseins sur les peuples. On voit la *vaiillance*, vertu si nécessaire aux états, soit pour le Prince lui-même, soit pour les sujets, céder peu à peu le pas à la couardise et à l'indolence. Les vertus mâles s'effacent chaque jour, l'esprit militaire disparaît, la couronne tombe en quenouille, et les courtisans épuisent leur vie en noces et festins, dans des salons splendides dont les murs exhalent le vice et la volupté. On voit, enfin, la *clémence*, par où les Souverains sont portés à la douceur, à la modération des rigueurs habituelles de la justice, et qui doit être aux Princes ce que l'humanité est aux hommes en général ; on voit, dis-je, la clémence faire défaut en toute occasion. Une atroce sévérité, ne tenant aucun compte du repentir, voue impitoyablement au supplice pour la faute la plus légère. Pourtant la clémence est toujours de commande : lors même qu'elle ne vient pas d'une bonté naturelle, elle doit entrer dans la politique des Souverains, car une sévérité trop continue affaiblit et compromet l'autorité : *Severitas amittit assiduitate auctoritatem* ¹.

LXXXIX. La *Justice* est le fondement de la Société, puisque c'est elle qui règle les rapports de l'Homme avec Dieu et avec ses semblables, puisque c'est elle qui lui apprend tous ses devoirs envers

¹ Sénèque, *De Clem.*, l. I, c. 22.

lui-même. Placée comme un phare au milieu des hommes, tout tombe en dissolution dès qu'elle cesse de les éclairer, et à l'état de civilisation le plus avancé succèdent rapidement les désordres de l'anarchie ou les violences du despotisme. Les révolutions, trop fréquemment répétées chez un peuple, l'affaiblissent, le font tomber en décadence et le ramènent au chaos des temps primitifs, d'où sortent la Barbarie et le Cannibalisme. Voilà pourquoi le commencement de toute justice, le premier et le plus ancien des commandements, est d'opposer la Raison à la sensualité, aux diverses passions qui nous assiègent. Pour commander aux autres, il faut apprendre à se commander à soi-même, et rendre à la Raison la puissance du commandement en assujétissant les appétits, en les pliant à l'obéissance. C'est là la première justice; elle est intime, propre et la plus belle qui existe. Cette idée de Bodin a été commentée et rendue en ces termes par Charron : « Ce commandement de l'esprit sur la partie brutale et sensuelle de laquelle sourdent les passions, est bien comparé à un escuyer qui dresse un cheval, pour ce que tenant toujours dedans la selle, il le tourne et manie à sa volonté ¹. »

Il y a deux espèces de Justice : l'une naturelle,

¹ *De la Sagesse*, liv. III, ch. v, p. 532.

universelle, philosophique; l'autre artificielle, locale, politique, qu'on accommode aux besoins de la police et des états. La première l'emporte sur la seconde, mais les hommes sont généralement incapables de la pratiquer. La seconde, plus élastique, plus malléable, se prête mieux à leurs faiblesses.

C'est surtout auprès des Princes qu'il importe que la Justice ait accès. Otez-leur cette idée-mère, il n'y a plus pour eux de lois écrites; ils s'affranchissent de toute raison, équité et obligation. Le plaisir et le bon vouloir est la règle de leurs devoirs et le principe de leurs actions : tout est bon et juste pour eux, pourvu que leur compte s'y trouve. Fondant leur droit sur la force et leurs devoirs sur le pouvoir dont ils sont investis, il leur importe peu que les sujets soient heureux ou malheureux; ils voient d'un œil sec couler le sang pur et innocent, et ne se montrent nullement scrupuleux sur les moyens d'élévation, quelque odieux qu'ils soient, pourvu qu'il en résulte leur avantage. « La plus grande puissance doit être la plus étroite bride », dit Charron. « La règle du pouvoir est le devoir, et plus on a le droit de faire, moins on doit en profiter, d'après cette maxime de Sénèque :

« *Minimum decet libere cui nimum licet* ¹. »

¹ *Troades*, act. II, sc. IV.

XC. La *Prudence* et la *Justice* règlent les rapports de l'Homme avec ses semblables ; la *Force* et la *Tempérance* le portent, au contraire, à se régler avec lui-même, et lui font regarder en face les deux visages de la fortune, la prospérité et l'adversité. Ces deux vertus modèrent les deux parties brutales de la Nature Humaine : la Force règle l'*irascible*, et la Tempérance la *concupiscible*. Charron, que j'aime à citer et à suivre fidèlement, parce que c'est le Moraliste dont les préceptes tournent le plus à la pratique, Charron appelle *vaiillance* cette énergie permanente de l'âme qui donne à cette dernière de l'assurance, de l'égalité et de l'uniformité au milieu de tous les dangers et de tous les écueils de la vie, qui lui permet de résister à tout ce que la faiblesse humaine peut craindre, et qui en fait un rempart imprenable, un harnais complet, une armure acérée et à l'épreuve de tout accident. C'est à cette vertu que Sénèque fait allusion quand il dit : « Elle méprise » les dangers de toute espèce ; elle nous met au-dessus des vaines terreurs qui subjuguent notre liberté ; elle les brave, elle en triomphe.... C'est une forteresse inexpugnable qui garantit l'humaine faiblesse : ceux qu'elle protège n'ont rien à craindre des maux qui assiègent la vie ¹. »

¹ *Epist. LXXXVIII, Epist. CXIII.*

Il y a une vraie et une fausse vaillance. La première requiert quatre conditions : 1° elle doit braver les difficultés et les dangers de toute sorte ; 2° elle nécessite la connaissance de l'entreprise dans laquelle on s'aventure ; 3° elle exige une ferme résolution de l'âme, fondée sur la justice de l'entreprise ; 4° il faut qu'elle soit prudente et discrète.

La fausse vaillance est aveugle, précipitée, instinctive, imitative, automatique : c'est là la vaillance que Charron appelle militaire et qui mérite plutôt le nom de soldatesque, car dans la vaillance militaire il y a bien des fois un courage moral, qui fait qu'on n'affronte pas la mort en pure machine de guerre. Le courage moral est ce courage de *deux heures après minuit*, que Napoléon tenait en si grande vénération ¹. J'avoue

¹ Les qualités les plus nécessaires à un général, d'après Napoléon I^{er}, sont celles où l'esprit ou le talent est en équilibre avec le caractère ou le courage : c'est ce qu'il appelait être *carré* autant de base que de hauteur.

En fait de courage physique, il était difficile d'en avoir plus que Murat et Ney. C'est aussi par là que Lannes avait commencé.

« Quant au courage moral, il avait trouvé fort rare », disait l'Empereur, « celui de deux heures après minuit, c'est-à-dire » le courage de l'improviste, qui, en dépit des événements les plus soudains, laisse néanmoins la même liberté d'esprit, de jugement et de décision. Il n'hésitait pas à pro-

que le soldat agit bestialement quand il ne va sur le champ de bataille que pour défendre son corps, que pour obéir à la consigne, ou que pour blesser et tuer des ennemis¹ : l'exemple des camarades, l'odeur de la poudre, une animosité naturelle suffisent alors pour le pousser à cette fin. Mais si le sentiment du devoir, de l'honneur, l'idée d'une guerre juste et nécessaire, l'amour de la patrie, le

» noncer qu'il était celui qui s'était trouvé avoir le plus de
» ce courage de deux heures après minuit, et qu'il avait vu
» fort peu de personnes qui ne fussent demeurées de beau-
» coup en arrière. »

Kléber, doué du plus grand talent, n'était que l'homme du moment.

Desaix possédait au plus haut degré l'équilibre défini plus haut; le prince Eugène jouissait aussi de cette faculté rare et précieuse.

Suchet et Masséna étaient semblablement privilégiés; le dernier parvenait à l'équilibre tant désiré au milieu du feu : il lui naissait au milieu du danger.

Chez Moreau, il y avait plus d'instinct que de génie.

Chez Lannes, d'abord brave, l'esprit montait chaque jour et avait fini par le rendre très-supérieur quand il périt.

Murat et Ney, incomparablement braves, sont toujours restés pauvres de tête, le premier surtout.

(Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène*, loc. cit., p. 48.)

¹ On dit que le grand Frédéric avait eu le pouvoir de fasciner ses soldats et de les transformer en véritables *machines*. Les hommes qui ont vu à l'œuvre les armées russes les disent mues aussi par des ressorts automatiques.

besoin de défendre le foyer, la famille, s'emparent de son esprit, sa vaillance devient véritable, puisque son courage ne naît plus alors des bras ni des jambes ou des qualités du corps, mais bien de la fermeté de l'âme.

C'est quand la Force morale ou la vraie vaillance prend cette dernière direction qu'il en naît l'héroïsme, le dévouement. Les plus fortes passions, les plus grands intérêts sont impuissants contre cette vertu; rien ne peut en troubler le calme, la sérénité. Les émotions agitent le cœur, les larmes roulent dans les yeux, mais l'esprit reste immuable au milieu des plus violents assauts :

*Mens immota manet, lacrymæ volvuntur inanes*¹.

La Philosophie peut, en conséquence, faire fond sur la grande efficacité de cette vertu. Son devoir est non-seulement de l'opposer aux maux qui nous affligent, mais même de l'utiliser pour la répression des penchants funestes. Par ce motif que cette vertu est une *Force morale*, elle porte avec elle des obligations; car, dit M. Cousin, *toute Force a des devoirs*². C'est même pour avoir méconnu cette vérité que la Société a été bouleversée à tant de reprises diverses. Dans le mouvement progressif

¹ *Énéide*, liv. IV.

² *Introd. à l'hist. de la Philosophie morale*, VII^e Leçon, p. 120.

de notre Civilisation, l'Église a été une force omnipotente : or, cette force est aujourd'hui singulièrement réduite, parce que, méconnaissant ses devoirs, elle a fort souvent outrepassé ses droits. La chute de l'Aristocratie en France n'a pas eu d'autres motifs. Au temps de la Féodalité, les Rois, selon l'expression si juste de M. Guizot, n'étaient que les juges de paix du royaume. C'est pour mettre un terme à cet abus que les Nobles ont eu à subir les cruautés de Louis XI et de Richelieu. La Royauté, la plus vieille de nos institutions, malgré le martyre d'un Prince innocent, malgré l'exil plusieurs fois répété, malgré le prestige de mille vertus que rehausse une noble résignation, la Royauté n'a pas encore entièrement expié, aux yeux de la nation, les désordres et les scandales d'une époque fatale. La Bourgeoisie, à son tour, n'a-t-elle pas laissé échapper des mains le pouvoir qu'elle avait amassé dans les rues de Paris, le lendemain de trois journées sanglantes? Cette Bourgeoisie, qui a eu en main pendant des années toute la puissance nationale, n'a-t-elle pas aussi renié son origine, conspué ses devoirs, endurci son cœur et foulé aux pieds les droits de la Nation par le refus formel d'accepter toute réforme? Et le Peuple, enfin, d'où sort maintenant toute la puissance nationale, n'a-t-il pas lui aussi abusé de sa force dans les moments rapides où il est

passé au pouvoir? Le plus souvent la force plébéienne s'est montrée aveugle et féroce, et c'est à la contenir, à la moraliser que doivent tendre tous les efforts de la civilisation contemporaine. La Démocratie est le dernier produit de cette civilisation, elle en est le fruit le plus avancé. Elle n'a besoin, pour se fonder irrévocablement dans la Société européenne, que d'acquérir de nobles instincts. Il faut qu'elle fasse oublier son passé, il faut qu'elle se dépouille de son démagogisme. Je trouve dans les *Causeries du Lundi*, de M. Sainte-Beuve, de quoi justifier ces conseils. Il s'agit des calamités publiques qui sont la conséquence de la faute des hommes. C'est M. Thiers qui raconte et qui conclut en ces termes : « Les princes, les peuples se » trompent, a dit un Ancien, et des milliers de » victimes succombent innocemment pour leur » erreur ¹. »

Cet Ancien est sans doute Horace, à qui appartient ce vers :

Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi....

que La Fontaine a traduit à sa manière :

Hélas ! on voit que de tout temps

Les petits ont pâti des sottises des grands.

Après 93, Alfieri disait : « Je connaissais les

¹ *Histoire du Consulat et de l'Empire*, T. IX. Siège de Sarragosse.

»grands, et maintenant je connais les petits. »
M. Sainte-Beuve goûte fort ces variantes, et il loue M. Thiers d'avoir compris dans sa traduction les erreurs des peuples ¹. Le poète nimois, J. Reboul, a résumé toutes ces idées avec sa vigueur ordinaire dans ces deux vers :

Hélas! les rois n'ont pas seuls trompé notre attente,
La populace aussi compte une ère sanglante.

Voilà donc tous les éléments sociaux du passé et du présent pris en flagrant délit d'abus de pouvoir. La force directrice, dont ils ont disposé tour-à-tour, n'a servi qu'à les rendre vicieux, égoïstes et inhumains, et la philosophie morale n'a trouvé jusqu'à ce jour que deux maximes pour s'opposer à leurs désordres. Aux gens d'en haut elle a dit : « Toute faiblesse a des droits ² » ; et aux gens d'en bas : « Toute force a des devoirs ³. » L'esprit de la première de ces maximes est de réveiller, dans le cœur des privilégiés de la fortune, quelques sentiments de générosité en faveur des classes souffrantes ; l'esprit de la seconde a pour but de s'opposer aux convoitises et aux désirs immodérés qui s'échappent du sein des masses. De l'accord et de l'observation de l'une et de l'autre pourrait naître le beau idéal de la Société.

¹ *Causeries du lundi*, T. I, p. 424.

² M. Destut de Tracy.

³ M. Cousin.

XCI. Enfin, le Moraliste qui se propose pour but la ruine des mauvais penchants de l'Humanité, est tenu de prescrire la *Tempérance*. Cette douce modération en toutes choses, si l'Homme prenait à cœur d'en faire usage, mettrait à néant toute passion. Pour cela, il ne faudrait pas être assailli par un millier d'intentions particulières qui ébranlent la volonté et éloignent du devoir; pour cela, il ne faudrait pas tendre continuellement l'esprit ou le cœur vers une foule d'objets que la Raison réprouve et que la Justice condamne.

La Tempérance tient en bride les plaisirs et les voluptés qui chatouillent nos sens et nos appétits naturels. Elle est prise pour devoir et pour règle en toute prospérité, comme la Force peut être prise pour règle en toute adversité : l'une sert de bride, l'autre d'éperon. « Avec ces deux », dit Charron, « nous dompterons cette partie brutale, farouche » et revesche des passions qui est en nous ¹. . . . » La vertu de tempérance est spécialement affectée à la volupté, dont elle retranche et qu'elle règle : elle retranche ce qui est superflu, étranger, vicieux ; elle règle ce qui est naturel et nécessaire. Ici Charron s'accorde encore avec Sènèque : « La » Tempérance commande aux voluptés : elle hait » et repousse les unes ; elle nie les autres, les

¹ *Epist. LXXXVIII.*

» retient dans de justes bornes. Ce n'est jamais pour
 » s'y livrer aveuglément qu'elle s'en approche :
 » elle n'ignore pas que cette maxime : *Ne pas faire*
» tout ce qu'on voudrait, mais seulement autant
» qu'on doit, est la meilleure des règles pour qui-
 » conqué éprouve des passions. » Enfin, la Tem-
 pérance s'interpose comme un double frein entre
 les désirs et l'extase de la volupté; elle nous
 éloigne des choses honteuses en nous inspirant le
 sentiment de pudeur, et elle nous porte à observer
 les lois de la bienséance par l'honnêteté qu'elle
 développe en nous.

XCII. La pratique isolée ou combinée des quatre
 vertus morales dont il vient d'être question, con-
 duit à l'exercice d'autres vertus secondaires qui
 sont pour l'Individu et pour la Société des moyens
 de conservation. Et c'est dans le commerce de
 toutes ces vertus que les hommes puisent l'idée de
 ce qui leur est utile, et qu'ils apprennent à éviter
 les choses nuisibles. C'est par là qu'ils parvien-
 nent à la règle, à la mesure et au devoir; c'est par
 là qu'ils sentent plus d'une fois la nécessité de
 limiter leurs forces naturelles.

De l'idée de justice, par exemple, découlent
 tous les devoirs que l'Homme doit s'imposer à lui-
 même, et tous ceux qu'il a à remplir envers ses
 semblables et envers Dieu. Or, envers lui-même,

l'Homme se doit de bien conserver son corps, de
 bien diriger son cœur et son esprit, et de bien
 administrer ses biens. Le corps reste sain lorsque
 la sobriété et la tempérance le tiennent en bride ;
 il peut même s'ensuivre une longévité remar-
 quable. Le cœur reste calme, au milieu des désirs
 et des passions, lorsque la Raison est assez forte
 pour contenir ses mouvements désordonnés ou
 pour ne les permettre qu'à bon escient. L'esprit
 lui-même cesse de flotter au milieu de ses incer-
 titudes, et d'être pour chacun un sujet continuel
 de tourment, lorsqu'on l'exerce à être maître de
 lui, et qu'on le conduit à la possession d'une
vraie tranquillité, par laquelle il est à couvert de
 toute émotion. Les accidents de la vie ne peuvent
 rien contre cet état mental, véritable citadelle de
 l'Homme. Les biens, les richesses étant des con-
 ditions de bien-être ou des moyens d'assurer la
 vie heureuse, l'Homme ne doit nullement les dé-
 daigner. La véritable sagesse serait sans doute de
 savoir s'en passer ; mais comme il y a peu d'hommes
 qui soient capables de cet effort, le meilleur parti
 est d'en user avec modération. Toutefois, comme
 la possession des biens ne constitue qu'une condi-
 tion externe et fugace de bonheur, il est bon de
 rattacher ce dernier à une source à la fois plus
 pure et plus solide. L'Homme trouve toute espèce
 de consolation dans l'accomplissement du devoir :

ne point faillir, ne point se souiller, telle est donc la double route qui conduit au vrai bien.

Mais si l'Homme est tenu de rechercher la vie heureuse et de ne point rejeter les moyens qui y conduisent, la Philosophie lui fait un devoir en quelque sorte de repousser tout ce qui peut porter atteinte à ses forces, à son bien-être physique. Nous avons ici-bas une somme de vie à dépenser au profit de la Société : nous devons donc éviter avec soin tout ce qui peut en abrégier ou en suspendre le cours. Voilà pourquoi la Raison condamne les jeûnes mal entendus, les abstinences prolongées, les austérités, les mutilations et les tortures, qui prennent inévitablement sur la santé. La sœur de l'archevêque Huet s'imposa, par esprit de pénitence, la privation de toute boisson ; au bout d'un certain temps, son corps devint sec comme un parchemin, et quand elle fit l'aveu de sa faute, il était trop tard pour y remédier. Si l'immolation, si le sacrifice de sa propre personne était le seul moyen d'être agréable à Dieu ; si le retranchement de la Société, la séparation de la famille et une guerre d'extermination contre notre propre chair, étaient les moyens uniques d'assurer notre Salut ; si, en un mot, la législation, soit civile, soit religieuse, imposait rigoureusement ces actes suicides ou homicides, la Société ne serait bientôt plus qu'un immense désert.

XCIH. Dans l'accomplissement des devoirs de l'Homme envers ses semblables, l'amour de l'Humanité occupe la première place. C'est sur lui que se fondent tous les rapports sociaux ; c'est par lui que s'effacent et disparaissent les inégalités de condition ; c'est de lui que dérivent les vertus civiles et politiques. Cet amour de l'Humanité se manifeste sous diverses formes, parmi les plus importantes desquelles il faut compter : 1° l'amour de la Famille, qui engendre l'amour paternel, la piété filiale, l'amour conjugal, l'amour fraternel et la sainte amitié, d'où naît, pour ainsi dire, une nouvelle famille entre les individus ; 2° l'amour de la Patrie, par lequel nous sommes invinciblement attachés au sol natal, aux lieux où repose la cendre de nos pères. Quoiqu'il soit assez difficile de déterminer en quoi consiste l'amour de la Patrie, il suffit de revoir le toit paternel, la vieille chapelle ou la haute montagne qui nous ont vus naître ; il suffit de retrouver le ruisseau dont nous avons jadis entendu le murmure ou l'arbre séculaire qui nous a ombragés dans notre enfance, pour nous procurer les plus douces émotions, et pour prouver qu'un sentiment irrésistible est inhérent au doux nom de Patrie. L'exil est peut-être la peine morale la plus poignante qu'on puisse infliger à un cœur sensible. C'est que dans le mot magique de Patrie

sont renfermés à la fois et les souvenirs et les traditions, et les mœurs et les lois, et la famille et le vieil asile des ancêtres. L'amour de la Patrie est donc un sentiment tout-à-fait conservateur. Voilà pourquoi il est profondément enraciné dans la Nature Humaine. 3° L'amour de l'Humanité proprement dit étend à tous les hommes l'amour que l'on a pour soi-même et pour la famille. Il établit une parenté universelle de l'Homme avec les hommes. Chaque homme devient ainsi citoyen du Monde, et a pour père Dieu lui-même¹. L'amour de l'Humanité est incompatible avec l'esclavage, avec le servage, avec la barbarie, et conduit au droit des gens, au droit européen, dont l'influence serait plus salutaire pour les peuples, si cet amour n'était un vain mot pour la plupart des monarques.

L'amour de l'Humanité comble la distance qui existe entre les grands et les petits, entre les maîtres et les serviteurs, entre les souverains et les sujets: il coopère ainsi à l'établissement de l'ordre et de la liberté au sein des sociétés. Lorsqu'il s'assied sur le trône à côté des monarques, il prépare les époques les plus heureuses de l'histoire. Lorsqu'il s'empare du cœur des magistrats, les rigueurs de la justice en sont atténuées, et l'on

¹ Jules Simon, Arrien.

n'est plus livré aux tortures et aux supplices qui ont décimé le Monde.

La Philosophie, par conséquent, est éminemment conservatrice; elle est anti-homicide. C'est un éternel honneur pour elle de pouvoir revendiquer les belles maximes, sur l'art de bien vivre, qui nous ont été transmises par la bouche de Socrate, de Platon, d'Aristote, de Cicéron, de Sénèque, de Plutarque, d'Épictète, de Marc-Aurèle, de Montaigne, de Charron, de Bacon, de Pascal, de Descartes, de Leibnitz, de Kant, de Thomas-Reid, de Dugald-Stewart, de Cousin, de J. Simon, etc. C'est la Philosophie qui a divinisé la bienfaisance: *Nullâ re propius ad Dei naturam accedimus quàm beneficentiâ*¹. C'est la Philosophie qui a formulé, la première, la loi de *Caritas humani generis*, avant même l'établissement du Christianisme. C'est la Philosophie qui montre la Nature ordonnant aux hommes de s'entr'aider, et qui impose le bienfait partout où il y a un homme: *Hominibus prodesse Natura jubet, ubicumque homini beneficio locus*². C'est la Philosophie en masse qui établit entre les hommes des liens de consanguinité, et qui prescrit les obligations qui en découlent: *Membra sumus corporis magni..... Natura nos cognatos edidit, quum ex*

¹ Cicéron, *Orat. pro Ligario*, N° 38.

² Sénèque, *De vitâ beatâ*, c. XXXIV.

eisdem et in eadem gigneret... Ita versus et in pectore et in ore sit :

« *Homo sum; humani nihil a me alienum puto* ¹. »

« Toute terre porte des parents », dit Charron, « la Nature nous a tous conjoints de sang et de charité. Toute terre porte des amys; il n'y a qu'à en faire, et se les concilier par vertu et sagesse ². »

XCIV. Le rôle de la Philosophie est de dégager la Raison de l'Humanité, et de l'élever à la hauteur d'une force continuellement agissante qu'elle oppose aux vices et aux mauvaises tendances. Lorsqu'à l'aide de la Raison, on parvient à imposer silence aux douleurs les plus vives, comme cela est arrivé à quelques hommes privilégiés, l'on doit pouvoir, ce me semble, venir à bout des funestes penchants, des habitudes vicieuses. Nous avons vu que le développement de la Raison avait mis fin à la Panopobie dans le fait remarquable qui a été rapporté ci-dessus. Mme. Georges Sand a rapporté et constaté dans l'histoire de sa vie un effet d'imagination qui prouve que toute femmelette peut se vaincre.

« Une nuit », dit-elle, « je rêvais que mon sque-

¹ Sénèque, *Epist.* XCV.

² *De la Sagesse*, liv. III, ch. xxiv.

» lette se levait et venait tirer les rideaux de mon lit. Je m'éveillai, et, le voyant fort tranquille à la place où je l'avais mis, je me rendormis fort tranquillement.

» Mais le rêve s'obstina, et cette petite fille deséchée se livra à tant d'extravagances qu'elle me devint insupportable. Je me levai et la mis à la porte, après quoi je dormis fort bien. Le lendemain, elle commença ses sottises; mais cette fois je me moquai d'elle, et elle prit le parti de rester sage, pendant tout le reste de l'hiver, sur ma commode ¹. » Voilà comment une femme célèbre a su dompter les frayeurs qui naissent de ses travaux anatomiques, genre d'occupation avec lequel les dames sont peu familiarisées. Pourquoi la Raison de l'homme ne serait-elle pas capable de plus grands efforts? Pourquoi n'étendrait-elle pas son empire et ses victoires sur tous les instincts dépravés?

Un autre moyen du ressort de la Philosophie et qui nous vient en aide pour guérir nos maux, c'est le temps, le temps qui nous console de la perte de nos biens, de nos amis et de nos plus proches parents. J'en trouve là preuve dans une anecdote racontée par Voltaire. Une grande princesse, qui recevait les avis de la Philosophie au moment où l'on conduisait son amant au dernier

¹ *Presse*, *Histoire de ma Vie*. Feuilleton, 4 mai 1855.

supplice, se montrait inaccessible à toute raison et ne parlait jamais que de ses malheurs, dans la prison où elle avait mérité d'être renfermée.

« Pourquoi ne voulez-vous donc pas que je songe » aux miens? dit la dame. — C'est, dit le Philo- » sophe, parce qu'il n'y faut pas songer, et que, » tant de grandes dames ayant été si infortunées, » il vous sied mal de vous désespérer. Songez à » Hécube, songez à Niobé. — Ah! dit la dame, si » j'avais vécu de leur temps ou de celui de tant de » belles princesses, et si pour les consoler vous » leur aviez conté mes malheurs, pensez-vous » qu'elles vous eussent écouté? »

Le lendemain, le Philosophe perdit son fils unique, et fut sur le point de mourir de douleur. La dame fit dresser une liste de tous les rois qui avaient perdu leurs enfants et la porta au Philosophe; il la lut, la trouva fort exacte et n'en pleura pas moins. Trois mois après ils se revirent, et furent étonnés de se retrouver d'une humeur très-gaie. Ils firent ériger une belle statue au Temps, avec cette inscription :

A CELUI QUI CONSOLE ¹.

Mais le temps, qui émousse nos douleurs, qui tarit la source de nos peines morales, ne pourrait-il pas, à la longue, user semblablement les penchants

¹ Voltaire, *Pensées philosophiques*, T. I, p. 74-75.

pervers, les appétits sanguinaires? Une remarque de Voltaire, c'est que tous les Fanatiques qui ont commis le crime de régicide, étaient des jeunes gens comme le Séide de son *Mahomet*. Or, c'est précisément l'époque de la vie où les passions bonnes et mauvaises sont dans toute leur force. Une réclusion légale dans une maison de santé ou destinée à des Morosophes, lorsque la tendance malfaisante serait soupçonnée et observée, laisserait au temps toute latitude nécessaire pour opérer ses effets. « Un enfant de 16 ans, nommé Shephard, se » chargea d'assassiner le roi Georges I^{er}. . . . On eut » pitié de sa jeunesse, on lui offrit sa grâce, on le » sollicita long-temps au repentir; il persista tou- » jours à dire qu'il valait mieux obéir à Dieu » qu'aux hommes, et que, s'il était libre, le pre- » mier usage qu'il ferait de sa liberté serait de tuer » son prince. Ainsi, on fut obligé de l'envoyer au » supplice, comme un monstre qu'on désespérait » d'appivoiser ¹. » Une meilleure éducation n'aurait-elle pas prévenu cette fureur homicide? La Raison, se développant avec l'âge, n'aurait-elle pas inspiré d'autres desseins à cet enfant égaré? L'intervention de l'art médical, la puissance de l'isolement et des privations, jointe à celle du temps,

¹ Lettre au roi de Prusse, mise en tête de la tragédie sur le *Fanatisme*.

n'auraient-elles eu aucune prise sur cette nature sauvage, ou n'en auraient-elles pas sur tant d'autres natures analogues? Je ne livre ces réflexions que pour ce qu'elles valent; je ne les hasarde que dans la vue de prémunir la Société, si faire se peut, contre l'action beaucoup trop fréquente du glaive de la Justice.

XCV. Les devoirs de l'Homme envers Dieu sont la conséquence immédiate de l'amour divin qui se forme et qui se développe dans l'Humanité. Comment en serait-il autrement? L'Homme, Être imparfait, est invinciblement porté à aimer et à adorer l'Être en qui sont réunies toutes les perfections. L'Être fini et passager a une tendance instinctive à remonter vers l'Être infini et éternel. Une créature chétive, misérable et souillée par le péché a besoin de s'élever à chaque instant vers la source de toute force, de toute grandeur et de toute sainteté. Tant que Dieu est avec l'Homme, ce dernier ne trébuche point: il peut reconforter son corps et son âme à cette source invisible de la vie; mais, dès qu'il se sépare de l'idée de Dieu, il retombe dans tous les travers de sa propre nature et devient aussitôt l'esclave du vice.

La Religion est le trait d'union qui s'établit entre l'Homme et Dieu: les rapports les plus intimes se font par cette voie qui est universelle.

« L'office de Religion », dit Charron, « est nous »
 » lier avec l'auteur et principe de tout bien,
 » réunir et consolider l'Homme à sa première
 » cause, comme à sa racine, en laquelle tant qu'il
 » demeure ferme et fiché il se conserve à sa perfec-
 » tion: au contraire, quand il s'en sépare, il sei-
 » che aussi tost sur le pied ¹. » Malheureusement,
 l'hypocrisie, le mensonge, l'erreur, les préjugés,
 le fanatisme, la superstition, etc., peuvent cir-
 convenir les hommes religieux et les porter à des
 excès déplorables. L'histoire des maux produits par
 ces deux dernières causes suffirait, à elle seule,
 pour remplir plusieurs volumes. Déjà, au sein
 du Paganisme l'on trouve ces cris d'indignation:
 « Quoi! la Religion a pu conseiller tant de
 » crimes!... Combien d'actions criminelles et im-
 » pies dont elle est la cause! »

Tantum religio potuit suadere malorum....
Quæ peperit sæpe scelerosa atque impia facta ².

Au XVIII^e siècle, Deleyre, dans l'*Encyclopédie*,
 et Voltaire, dans son *Dictionnaire philosophique*,
 se sont élevés avec force contre le fanatisme et
 contre la superstition de toutes les époques. Vol-
 taire a même mis le fanatisme sur la scène, espé-
 rant par là le rendre odieux plus efficacement,

¹ *De la Sagesse*, liv. II, ch. V, p. 352, tiré de Du Vair.

² *Lucrèce*, liv. I, v. 402, 83.

à l'imitation du grand Molière, qui a immolé dans *Tartuffe* tous les hypocrites à la risée et à la vindicte publiques. Mais il est vrai de dire que ces deux Auteurs avaient été précédés, dans cette œuvre de moralisation sociale, par Cicéron, Sénèque et Plutarque, et, en France, par Montaigne et Charon. Voici une tirade de ce dernier Auteur, qui me paraît remarquable sous bien des rapports :

« ... Il est de l'opinion que Dieu prend plaisir et
 » se plaist au tourment et deffaite de ses créatures,
 » laquelle opinion est fondamentale des sacrifices,
 » qui ont été universels par tout le monde avant
 » la naissance de la Chrestieneté, et exercés non-
 » seulement sur les bestes innocentes, que l'on
 » massacroit avec effusion de leur sang, pour un
 » précieux present à la Divinité, mais (chose es-
 » trange de l'ivresse du genre humain) sur les en-
 » fants, petits, innocens, et les hommes faits, tant
 » criminels que gens de bien, coustume pratiquée
 » avec grande religion par toutes nations : *Gètes*,
 » qui entre autres ceremonies et sacrifices, despes-
 » chent vers leur Dieu *Zamolxis*, de cinq en cinq
 » ans, un homme d'entre eux pour le requerir des
 » choses necessaires ; et pour ce qu'il faut que ce
 » soit un qui meure tout à l'instant, et qu'ils l'ex-
 » posent à la mort d'une certaine façon douteuse,
 » qui est de le lancer sur les pointes de trois jave-
 » lines droites, il advient qu'ils en despeschent plu-

» sieurs de rang, jusques à ce qu'il vienne un qui
 » s'enferme en lieu mortel et expire soudain, esti-
 » mant cettuy-là estre propre et favorisé, les autres
 » non ; *Perses*, tesmoin le fait d'Amestus, femme
 » de Xerxes, qui, en un coup, enterra tous vifs
 » quatorze jouvenceaux, des meilleures maisons,
 » selon la religion du país ; anciens *Gaulois*, *Car-*
 » *thaginois*, qui immolaient à Saturne leurs enfants,
 » presens peres et meres ; *Lacedemoniens*, qui mi-
 » gnardaient leur Diane, en faisant fouetter de
 » jeunes garçons en sa faveur, souvent jusques à
 » la mort ; *Grecs*, tesmoin le sacrifice d'Iphigenie ;
 » *Romains*, tesmoins les deux *Decies* : *quæ fuit*,
 » *inquit Cicero, tanta iniquitas Deorum ut placari*
 » *populo romano non possent, nisi tales viri occidis-*
 » *sent ; Mahometanes*, qui se balaffrent le visage,
 » l'estomach, les membres, pour gratifier leur pro-
 » phète ; les *Indes* nouvelles, orientales et occiden-
 » tales, et au *Themistitan*, cimentant leurs idoles
 » de sang d'enfants. Quelle aliénation de sens !
 » Penser flatter la Divinité par inhumanité, payer
 » la bonté divine par nostre affliction, et satisfaire
 » à sa justice par cruauté ! Justice donc affamée de
 » sang humain, sang innocent, tiré et respandu
 » avec tant de douleurs et tourmens, comme si,
 » pour apaiser les Dieux, il faille user d'une cruauté
 » inconnue aux hommes mêmes ! D'où peut venir
 » cette opinion et creance, que Dieu prend plaisir

» au tourment et en la deffaite de ses œuvres et de
 » l'humaine nature? Suivant cette opinion, de quel
 » naturel doit estre Dieu? Mais tout cela a été
 » aboly par le Christianisme, comme a esté dit
 » cy-dessus ¹. »

Voilà une peinture bien sombre des effets du fanatisme et de la superstition dont la Philosophie a voulu se donner pour mission de nous guérir. « La superstition », dit Voltaire, « met le monde » entier en flammes; la philosophie les éteint ². . . » « Les sectes des philosophes étaient non-seulement » exemptes de cette peste (fanatisme), mais elles » en étaient le remède; car l'effet de la philosophie » est de rendre l'âme tranquille, et le fanatisme est » incompatible avec la tranquillité ³. . . . L'esprit » d'indulgence ferait des frères; celui d'intolérance » peut former des monstres ⁴. » Toutefois, Voltaire ne paraît pas avoir une confiance extrême dans sa recette. Lorsqu'il se demande s'il peut exister un peuple libre de tous préjugés superstitieux, il répond que c'est demander : *Peut-il exister un peuple de Philosophes?* Évidemment, cela n'est pas possible. Le pouvoir de la Philosophie n'étant pas universel, les préjugés restent indestructibles; ils

¹ *De la Sagesse*, liv. II, ch. v.

² *Dict. philosoph.*, T. VIII, p. 206.

³ *Ibid.*, T. V, p. 36.

⁴ Lettre au roi de Prusse, tragédie de *Mahomet*.

forment le triste apanage de la grande majorité des hommes. Ailleurs, Voltaire a su reconnaître que les lisières de la raison ne préservent pas toujours du précipice. Il en trouve la preuve dans Fatio Duillier, fameux géomètre, qui marchait en science sur les traces de Newton, de Leibnitz, de Bernouilli, et qui était fanatique au point de se croire capable de ressusciter les morts dans tel cimetière que l'on voudrait. Il en trouve la preuve dans le grand Newton lui-même, qu'il croit surprendre en flagrant délit de crédulité. Ce qui lui fait dire : « Il semble que la superstition soit une » maladie épidémique, dont les âmes les plus fortes » ne sont pas toujours exemptes ¹. » Hélas! c'est Béranger qui parle : *les Philosophes n'ont point trouvé l'onguent pour la brûlure*. Allons donc frapper à une autre porte pour obtenir le véritable arcane de l'Humanité.

CHAPITRE V.

CXVI. Rendons à César ce qui appartient à César; c'est-à-dire reconnaissons que de toutes les puissances capables de modifier les hommes, aucune ne peut être mise en parallèle avec la Religion

¹ *Dict. philosoph.*, T. V, p. 44.

du Christ. Sur ce point, la Philosophie elle-même tombe d'accord avec le public MM. Cousin et Émile Saisset ont proclamé, dans plusieurs pages éloquentes de leurs écrits, que le Christianisme est l'honneur du genre humain, qu'il est la plus haute manifestation de la Raison religieuse. Il n'en pouvait être autrement, car c'est le Christianisme qui a renversé les idoles du Paganisme toujours baignées de sang; c'est le Christianisme qui a chassé les Dieux toujours avides de ce sang; c'est le Christianisme qui a fait cesser les hécatombes, les holocaustes et tous les sacrifices humains; c'est le Christianisme qui a mis fin à l'empire brutal de la force et qui a inauguré le droit moral fondé sur la justice; c'est le Christianisme, enfin, qui, poursuivant le vice jusque dans les replis de la conscience, a préparé parmi nous le règne de la vertu.

La gloire la plus solide du Christianisme, c'est d'avoir pacifié et d'avoir moralisé le genre humain. Il l'a pacifié en fixant d'une manière irrévocable les dogmes sur lesquels doivent reposer nos croyances; il l'a moralisé en lui faisant connaître son origine, sa nature, sa destinée et ses devoirs.

N'est-il pas vrai que toute dispute cesse et que le fanatisme n'a plus rien à faire parmi les hommes, dès que l'on consent à voir à travers Jésus-Christ, et que l'on prend pour drapeau de

ralliement le Symbole des apôtres? Il est impossible que les hommes ne soient pas fiers et satisfaits de leur commune origine qui est en Dieu. Une même nature les unit, les identifie et les constitue en une grande famille. Or, de cette communauté d'origine et de cette identité de nature découle nécessairement l'unité du genre humain, laquelle renferme dans son sein l'ordre, la paix, la puissance. Mais si les hommes ont un même père et s'ils ont conscience d'être pétris d'un même limon, il est impossible que le sentiment d'égalité ne s'établisse pas parmi eux. L'union ne pourrait subsister entre des êtres originaires et naturellement inégaux. La liberté elle-même est toute renfermée dans le sentiment de l'égalité, car des natures égales et identiques ne peuvent s'arroger le droit de commandement les unes sur les autres. « Il n'y a plus maintenant ni de juif, » ni de gentil, ni d'esclave, ni de libre, ni d'homme, » ni de femme, mais vous n'êtes tous qu'un en » Jésus-Christ ¹. »

La destination de l'Homme est toute pour la Société, c'est-à-dire pour la grande famille à laquelle il appartient: sa fin est l'immortalité. Lorsqu'il ne reçoit pas ici-bas la récompense de ses actions vertueuses, la perspective de l'immortalité le dédommage de ses labeurs et lui laisse l'espé-

¹ S. Matthieu.

rance pour consolation. C'est, par conséquent, dans cette destination et dans cette fin que l'Homme trouve la source même des devoirs que lui impose la Religion. Comme membre de la Société, son dévouement est acquis à tous les hommes. Chaque membre de la grande famille est un frère qu'il faut aimer ou secourir dans le besoin¹. La *Loi d'amour*, et la *Loi de charité* qui en est la conséquence, ont changé la face du Monde : les hommes ont retrouvé une nouvelle nature depuis que ces deux lois ont été scellées du sang de Jésus-Christ sur le Calvaire du Golgotha. *Aimez-vous les uns les autres*, disait l'Apôtre bien-aimé. C'est là le précepte du Seigneur. Garder ce précepte, c'est se rendre parfait ; l'accomplir, c'est avoir accompli la loi tout entière. *Filioli, diligite alterutrum... quia præceptum Domini est, et si solum fiat, sufficit*². Encore une fois, dit le divin Maître, je vous recommande mon précepte : *Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai moi-même aimés*. Il ne faut pas que le précepte tombe en désuétude parmi vous ; vous l'aurez toujours pour nouveau : *Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem sicut dilexi vos..... mandatum novum do vobis*³. Notre divin Fénelon était tout

¹ *Unum corpus sumus in Christo.* (S. Paul. Rom. XII, 5.)

² *Joan. XV, 12.*

³ *Ibid.*

pénétré de ces préceptes lorsqu'il disait : « J'aime » mieux ma famille que moi-même, j'aime mieux » ma patrie que ma famille, mais j'aime encore » mieux le genre humain que ma patrie¹. »

Or, l'ardent amour de Jésus-Christ pour les hommes l'a porté à mourir pour eux : *Quoniam Christus pro nobis mortuus est*². Nous avons dans cette mort la mesure de ce que devraient être notre charité et notre dévouement envers nos semblables. Malheureusement, l'Évangile n'est pas suivi dans toute sa rigueur. Le jour où il sera véritablement le code de l'Humanité, les mauvaises passions n'auront plus leur raison d'être : la haine, l'intérêt, la guerre cesseront de diviser les hommes, et l'on n'aura plus à subir passivement la *loi d'extermination* qui règle la marche de toutes les Sociétés. Le Christianisme est donc radicalement conservateur de l'espèce humaine : il tend sans cesse à l'émancipation, à l'amélioration, au salut des hommes. *Celui qui n'aime pas son frère, dit S. Jean, marche dans les ténèbres. Celui qui n'aime pas son frère est dans un état de mort. Celui qui n'aime pas son frère est homicide*³.

¹ M. Villemain, *Éloge de Fénelon.*

² S. Paul, Rom. V, 9.

³ *Qui odit fratrem suum, in tenebris est... Qui non diligit, manet in morte..... Qui odit fratrem suum, homicida est.* (S. Joan. II, 11; III, 14.)

XCVII. L'action bienfaisante du Christianisme sur l'espèce humaine est d'autant plus sûre, d'autant plus incontestable, que cette action a été de tout temps profonde, durable, universelle. Nous suçons, pour ainsi dire, la religion du Christ avec le lait maternel. Nos mœurs, nos habitudes, nos goûts, notre éducation sont façonnés aux rites et aux cérémonies de son culte. Cette religion nous prend au berceau et ne nous quitte qu'à la tombe; elle nous introduit dans le monde, cimente tous les liens de la famille, nous éclaire dans la prospérité, vient à notre aide dans le malheur, nous console et nous fortifie dans les maladies par ses secours surnaturels. Par la Foi, le Christianisme nous communique une force capable de résister à tous les maux. Par l'Espérance, il soutient notre âme toujours chancelante; il place sur notre route, semée d'écueils, le phare brillant qui doit nous guider dans notre aspiration incessante vers le bien suprême. Mais par la Charité, cette vertu divine et toute pratique, il comble toutes les distances, répare toutes les infortunes et soulage toutes les misères. La Charité, par conséquent, est le lien sacré, le nœud divin de la Société. C'est par là que les hommes se tiennent en paix. Otez ce lien qui anime toutes nos institutions, aussitôt surgissent le désordre et le massacre.

Le Christianisme n'est pas, comme la Philosophie, le patrimoine exclusif de quelques individus, de quelques esprits cultivés; il embrasse toutes les classes de la Société, s'étend à toutes les régions du globe, triomphe de tous les climats, et se montre accessible à toutes les langues, à toutes les races; le Christianisme, en un mot, est la religion des masses, il est la religion du genre humain. C'est lui qui a le mieux compati à toutes les faiblesses de notre nature; c'est lui qui a su le mieux dompter les mauvais penchants de l'Humanité. La puissance civilisatrice inhérente à son génie a arraché le glaive des mains de la Barbarie, et fait rebrousser chemin aux instincts pervers. Par l'influence immense qu'il a exercée sur le Monde, on peut juger de celle qu'il peut avoir encore. La Croix, le bréviaire et le chapelet ont plus de force que les maximes des Philosophes. Un Curé de campagne, avec un catéchisme de cinq sous, sera toujours plus en crédit auprès des masses que tous les livres réunis de Platon et d'Aristote, de Bacon et de Descartes. Il faut convenir que les racines jetées par le Christianisme dans le cœur des Sociétés civilisées doivent être bien profondes, puisque les deux Puissances colossales des temps modernes, l'Imprimerie et le Journalisme, combinées et liguées plus d'une fois avec l'Impiété, la Licence et le Voltairianisme, n'ont pu encore et

ne pourront probablement jamais parvenir à les détruire ¹.

XCVIII. En vérité, la Puissance qui a transformé les peuplades sauvages et cannibales en hommes civilisés, la Puissance qui a arrêté le cours de la Barbarie et qui a couvert toute la terre de ses bienfaits et des monuments de son génie; cette Puissance est loin d'avoir épuisé sa sève : toujours vivace, toujours active comme la source dont elle provient, il doit encore lui rester assez d'énergie pour faire d'autres prodiges.

Dans l'examen des causes qui ont contribué à détruire l'Anthropophagie, M. Bory de Saint-Vincent parle de la civilisation et des croyances religieuses comme ayant corrigé les hommes réunis

¹ L'empire de la Religion se fait sentir à tous les peuples; cette voie est même plus sûre que celle des armes pour les conquérir, pour les moraliser. Un Taleb de l'empereur du Maroc a dit au général de La Rue : « Vous feriez bien plus » sur les Arabes avec des médecins et des marabouts, qu'avec » des canons et des fusils. » Ce propos est tiré de la thèse doctorale (Montpellier 1851) de mon ami le docteur Raymond, qui s'est fait un bouclier de la médecine au milieu des tribus africaines les plus féroces.

Les fanatiques de tous les pays se ressemblent. Fénelon seul eut plus de succès auprès des Calvinistes, dont il entreprit la conversion, que s'il se fût mis sous la garde des dragons.

en société du goût de la chair des autres hommes ; mais ce Savant ne pense pas que ces moyens eussent suffi pour métamorphoser ce goût en une sorte d'horreur. Il lui paraît que la crainte de contracter, en se nourrissant de chair humaine, les maladies des victimes, a fait proscrire l'Anthropophagie plus que toute autre considération ¹. Je crois que cette cause, si elle a réellement une valeur, ne vient qu'après la civilisation et surtout qu'après la religion chrétienne. Non, ce n'est point la peur de prendre les maladies qui a guéri les Iroquois et autres Sauvages américains de la fureur de manger les Européens qui tombaient entre leurs mains. Le char de la civilisation a passé sur cette terre jadis barbare, et a fait disparaître les appétits sanguinaires de ses habitants. Chaque jour, nos Missionnaires rencontrent des populations semblables, qu'ils dépouillent de leurs instincts féroces, et qu'ils ramènent aux mœurs du Christianisme. Aussi est-ce à ces hommes intrépides et résignés, à ces soldats du Christ, que la mission civilisatrice des Sauvages doit être plus particulièrement confiée.

La Religion chrétienne, qui a eu jusqu'à ce jour tant d'efficacité pour faire le bien, pour détourner du mal, pour réformer les mœurs des nations ; cette

¹ *Encyclopédie moderne*, loc. cit.

Religion qui fit oublier à S. Jérôme dans le désert les concupiscences de Rome, qui ramena S. Augustin vers Jésus-Christ à travers les écueils d'une jeunesse des plus orageuses, et qui comprima plus d'une fois dans le cœur de Pascal des soulèvements impétueux; cette Religion qui consola La Harpe, et qui a communiqué une douceur évangélique à Sylvio Pellico dans les cachots du Spielberg; cette Religion, dis-je, ne saurait se montrer impuissante. Il faut qu'elle reste éternellement au service de la Société; il faut qu'elle soit le palladium de l'Humanité contre les mauvaises passions, contre les penchants pervers. Évoquons encore, à ce sujet, un témoignage de sa toute-puissance.

C'est une personne d'un grand esprit qui a été plusieurs fois sur le point de se donner la mort, et qui a été détournée de ce mauvais dessein par l'influence religieuse qui opérait en elle. Écoutons : « J'avais résolu de m'abstenir de la vie; à mon » rêve de couvent avait succédé un rêve de claus- » tration libre, de solitude champêtre. Il me sem- » blait que j'avais, comme *René*, le cœur mort avant » d'avoir vécu, et qu'ayant si bien découvert par » les yeux de Rousseau, de La Bruyère, de Mo- » lière même, dont *le Misanthrope* était devenu » mon code, par les yeux enfin de tous ceux » qui ont vécu, senti, pensé et écrit, la perversité

» et la sottise des hommes, je ne pourrais jamais » en aimer un seul avec enthousiasme, à moins » qu'il ne fût, comme moi, une espèce de sau- » vage en rupture de ban avec cette société fausse » et ce monde fourvoyé....

» Je m'isolai donc, par la volonté, à dix-sept » ans, de l'Humanité présente... Ma mélancolie de- » vint de la tristesse, et ma tristesse de la douleur. » De là au dégoût de la vie et au désir de la mort » il n'y a qu'un pas. Mon existence domestique » était si morne, si endolorie, mon corps si irrité » par une lutte continuelle contre l'accablement, » mon cerveau si fatigué de pensées sérieuses trop » précoces et de lectures trop absorbantes aussi » pour mon âge, que j'arrivai à une maladie morale » très-grave : *l'attrait du Suicide*....

» J'appelai la Foi à mon secours : je crois encore » à ce que les Chrétiens appellent *la Grâce*. Qu'on » nomme comme on voudra les transformations qui » s'opèrent en nous quand nous appelons énergi- » quement le principe divin de l'infini au secours de » notre faiblesse; que ce bienfait s'appelle *secours* » ou *assimilation*; que notre aspiration s'appelle » *prière* ou *exaltation d'esprit*, il est certain que » l'âme se retrempe dans les élans religieux. *Je » l'ai toujours éprouvé d'une manière si évidente » pour moi, que j'aurais mauvaise grâce à en ma- » térialiser l'expression sous ma plume. Prier,*

» comme certains dévots , pour demander au Ciel
 » la pluie ou le soleil , c'est-à-dire des pommes de
 » terre et des écus , pour conjurer la grêle ou la
 » foudre , la maladie ou la mort , c'est de l'idolâ-
 » trie pure ; mais lui demander le courage , la
 » sagesse , l'amour , c'est ne pas intervertir l'ordre
 » de ses lois immuables ; c'est puiser à un foyer
 » qui ne nous attirerait pas sans cesse si par sa
 » nature il n'était pas capable de nous réchauffer.

» Je priai donc et reçus la force de résister à la
 » tentation du Suicide.... Ma Religion me faisait
 » regarder le Suicide comme un crime ; aussi je
 » vainquis cette menace de délire¹. »

Cet hommage rendu à la Religion par Madame George Sand n'est point suspect, eu égard aux tendances connues de cette Femme célèbre ; et , quand on voit tout ce que le pouvoir religieux a pu sur cette forte Intelligence , d'autres diraient sur cet *Esprit fort*, il est facile de conjecturer ce qu'il pourra en tout temps sur des natures plus faibles et moins excentriques. Attendons donc avec confiance que le Christianisme nous dise son dernier mot , et qu'il produise son dernier effort sur l'Humanité.

¹ Mme. George Sand, *Histoire de ma Vie* (Presse du 6 mai 1855).

CHAPITRE VI.

XCIX. La Religion et la Philosophie , ces deux médecins de l'Homme , auraient probablement une plus grande influence sur lui , si elles marchaient toujours d'accord. Malheureusement , cet accord n'est qu'exceptionnel ; leur dissidence est la règle générale : les hommes intéressés semblent même se complaire dans l'entretien de cette discorde. M. Cousin présente le mouvement philosophique de l'esprit humain comme enrayé par la malveillance du pouvoir religieux de chaque époque , comme martyrisé par lui. Le P. Ventura a publié un livre de *Conférences* dans lequel la *Raison catholique* est mise continuellement en opposition avec la *Raison philosophique*. D'autre part , des esprits supérieurs semblent disposés sincèrement à la réconciliation des deux principes directeurs de l'Humanité : leurs efforts tendent à faire cesser l'état d'isolement , l'état d'hostilité dans lequel de malheureuses préventions , un zèle par trop ardent voudraient retenir l'un et l'autre de ces principes. Acceptons avec joie ces généreuses tendances , et rallions-nous autour d'elles.

Déjà , au temps de Bossuet et de Leibnitz , des

tentatives de rapprochement furent faites entre ces deux grands hommes. Le Catholicisme et le Protestantisme, enfant de la Philosophie, voulaient se donner la main. Les espérances, de part et d'autre, ne furent trompées que par les entraves du grand Électeur du Hanovre, qui redoutait l'effet de discussions religieuses pour ses prétentions politiques. Mais ces espérances ne doivent pas être abandonnées entièrement, si nous en jugeons d'après ces paroles d'un écrivain du XIX^e siècle, dont les prophéties se sont accomplies plus d'une fois : « Les antipathies entre les diverses commu-
 » nions n'existent plus ; les enfants du Christ, de
 » quelque lignée qu'ils proviennent, se sont res-
 » serrés au pied du Calvaire, souche commune de
 » la famille. Les désordres et l'ambition de la Cour
 » romaine ont cessé ; il n'est plus resté au Vatican
 » que la vertu des premiers évêques, la protection
 » des arts et la majesté des souvenirs. *Tout tend à*
 » *recomposer l'Unité Catholique* ; avec quelques
 » concessions de part et d'autre, l'accord serait
 » bientôt fait, Pour jeter un nouvel éclat, le
 » Christianisme n'attend qu'un Génie supérieur
 » venu à son heure et dans sa place. La Religion
 » chrétienne entre dans une ère nouvelle : comme
 » les institutions et les mœurs, elle subit la troi-
 » sième transformation ; elle cesse d'être politique,
 » selon le vieil édifice social ; elle marche au grand

» principe de l'Évangile, l'égalité démocratique
 » naturelle devant les hommes, comme elle l'avait
 » déjà reconnue devant Dieu ; elle devient *philo-*
 » *sophique*, sans cesser d'être divine ; son cercle
 » flexible s'étend avec les lumières et les libertés,
 » tandis que la Croix marque à jamais son centre
 » immobile¹. »

La Religion chrétienne, on le voit, entre dans son ère philosophique, et il est des esprits qui la préfèrent sous cette forme de rationalisme. Par le temps qui court, on s'accommode volontiers d'une théodicée où l'on montre l'utilité et même la nécessité du savoir en matière religieuse. « La
 » véritable piété et même la véritable félicité », dit Leibnitz, « consiste dans l'amour de Dieu,
 » mais dans un amour éclairé dont l'ardeur soit
 » accompagnée de lumière². »

Mais il est d'autres personnes qui ne veulent se maintenir en religion que par les voies du sentiment : la Foi, la Tradition, la Révélation sont les seuls fondements de leurs croyances. Ces deux tendances étant dans la nature de l'Homme, je les crois toutes deux respectables : il y aurait même du danger à ne pas satisfaire l'une et l'autre. Voici

¹ Chateaubriand, *Essai sur la Littérature anglaise*, édit. illustr., p. 30.

² Mme. G. Sand, dans sa jeunesse, était de ce goût-là.

un passage, fourni par un grand connaisseur, qui prouve la nécessité de cette satisfaction :

« Heureusement, l'opposition entre la Religion » et la Raison, entre le Catholicisme et la Philosophie, n'est pas réelle. La partie incontestable » de la Religion et la Philosophie sévère, loin de » se repousser, s'attirent mutuellement. La Philosophie seule ne se sent pas toujours assez forte » pour rendre l'Homme humain, si la Religion ne » vient pas ajouter aux vérités naturelles celles » que le cœur humain appelle et que la Révélation » seule peut offrir. Il est aussi beaucoup d'individus qui, pleins de foi, éprouvent de temps en » temps le besoin de trouver dans la science une » confirmation concrète des croyances abstraites » sincèrement acceptées : ainsi, point d'inimitié » entre la Raison et la Religion ¹. »

La transformation sociale élaborée par la Philosophie est annoncée de toutes parts. « La Société » telle qu'elle est aujourd'hui n'existera pas », dit Chateaubriand ; « un avenir sera, un avenir puissant, libre, dans toute la plénitude de l'égalité » évangélique ². » Un autre Esprit non moins éclairé s'est nourri dans cette espérance : « Soit » qu'on regarde au-dehors », dit Lamennais, « soit

¹ M. Lordat, *Réponse à des objections...*, loc. cit., p. CXXXIX.

² *Essai sur la Littérature anglaise.*

» qu'on rentre en son âme pour y interroger cet » instinct mystérieux de l'avenir inhérent à chaque » créature, tout nous avertit qu'une grande transformation se prépare. La vie, retirée au fond » des choses, y palpète avec énergie : l'enveloppe » dont elle était revêtue s'est desséchée sous l'ha- » leine du temps. Un double travail de destruction » et de régénération, mais celle-ci peu apparente » pour qui ne pénètre pas au-dessous des surfaces, » s'accomplit dans la Société ¹. » Un Novateur encore plus hardi n'a pas craint de livrer à la publicité la conception d'un *nouveau christianisme*, que les disciples se croient en droit de regarder comme l'une des bonnes œuvres du maître ².

Si de tous ces projets de réforme, si de toutes ces espérances de perfectionnement social doit sortir l'accord définitif de la Religion et de la Philosophie, il est juste de reconnaître que cet accord est implicitement renfermé dans l'esprit même du Christianisme. Ne serait-il pas contradictoire de supposer que la Religion qui a été la source des lumières en Europe, et qui a doté les peuples de leur liberté, en substituant partout le droit moral au droit de la force; ne serait-il pas contradictoire, dis-je, que la Religion par laquelle ont été vivifiés tous les éléments de notre civilisa-

¹ *Affaires de Rome*, 4^e édit., p. 202.

² Saint-Simon.

tion, puisse être l'antagoniste de la Raison et de la Science? La fameuse exclamation de Galilée: *E pur si muove!*... a pu donner à penser que l'esprit de la Science et l'esprit de l'Église ne pouvaient aller ensemble. Mais, qu'on le sache bien! le Contradicteur de Galilée n'était pas un sot. Dès lors, sur la foi du fameux Tycho-Brahé, l'Église pouvait bien s'arrêter à une opinion scientifique plutôt qu'à une autre. L'Église peut se tromper sur les choses qui ne sont pas absolument de foi, sans que cela porte atteinte aux vérités traditionnelles dont elle est la dépositaire. Mais la religion du Christ ne redoute pas le mouvement de la science; elle ne craint pas la lumière. La vérité religieuse et la vérité philosophique ne sauraient être incompatibles. L'on a même vu, dans ces derniers temps, un illustre Archevêque faire une *Introduction philosophique à l'étude du Christianisme*¹, comme pour jeter l'arc-en-ciel de l'alliance entre les deux Forces qui gouvernent le Monde. Cet exemple de conciliation s'est manifesté presque à toutes les grandes époques de l'histoire de l'Église, et toutes les fois surtout qu'un grand Penseur a brillé dans son sein. Les preuves abondent en faveur de cette vérité.

S. Paul, parlant aux Corinthiens, leur dit: « Si

¹ Mgr. Affre.

» je venais parmi vous en parlant des langues
» inconnues, à quoi vous serais-je utile, si je ne
» vous faisais pas entendre par la *révélation*, par
» la *connaissance*, par la *prophétie* ou par l'*instruc-*
» *tion*, ce que je vous dirais?

» Ne soyez pas des enfants en intelligence, mais
» soyez des enfants à l'égard de la malice; *et, pour*
» *ce qui est de l'intelligence, soyez des hommes*
» *faits*¹. »

Ailleurs, le même Apôtre prête ce langage au Seigneur s'adressant aux Hébreux: « Voici l'al-
» liance que je ferai avec eux, quand ces jours-là
» seront arrivés; je mettrai mes lois dans leur
» *cœur*, et je les *écrirai* dans leur *entendement*². »

On voit par là qu'à l'origine même du Christianisme, la Raison n'était pas exclue de toute participation à la Vérité. La culture de cette puissance était même de rigueur.

Tertullien exhortait aussi les Chrétiens de son temps à l'étude de la Philosophie, « afin de faire
» bonne contenance contre les hérétiques qui s'en
» piquaient », dit le P. Rapin.

Julien n'avait interdit aux Fidèles les Lettres et la Philosophie que parce qu'il redoutait leurs arguments.

S. Bazille engageait les Chrétiens à faire usage

¹ Chap. XIV, v. 6, 20.

² Hébreux X, v. 16.

des livres païens , pour profiter de leurs lumières , à l'exemple de Moïse et de Daniel. S. Cyrille , Théodoret et autres ont fait de même. Le savant P. Rapin , de qui je tire ces divers détails , n'a pas dédaigné , dans sa *Comparaison de Platon et d'Aristote* , suivie des sentiments des Pères sur leur doctrine , de faire ressortir tous les avantages que la Philosophie peut rendre à la Religion.

Il ne paraissait pas indifférent à S. Augustin d'avoir telle ou telle opinion sur la nature et les propriétés des créatures. Toute erreur relative aux choses créées lui paraissait susceptible de se réfléchir sur la connaissance que la Foi nous donne de Dieu et de ses perfections : *Error circa creaturas redundat in falsam de Deo scientiam* ¹. Ce grand Saint et S. Anselme furent les précurseurs de Descartes dans la démonstration de l'existence de Dieu par son idée. S. Augustin a même tiré , long-temps avant Descartes , la certitude de l'existence et de la vie , du phénomène de la pensée. *Je pense , donc je suis* , a dit Descartes. *Je pense , donc je suis certain que j'existe et que je vis ; personne ne saurait en douter* , avait déjà dit S. Augustin : *Qui autem intelligit , eum et esse et vivere certissimum est* ².

¹ Touron , *Vie de S. Thomas* , cité dans l'ouvrage de M. Lordat : *Réponse à des objections*..... p. cXL.

² M. l'abbé Flottes , *Etudes sur Pascal* , p. 432.

S. Thomas , qui a fait un si grand usage de la philosophie aristotélicienne , était en communauté d'opinion avec S. Augustin sur la crainte d'altérer les vérités de la Foi par les erreurs de l'entendement sur la nature des choses. Ce grand controversiste pensait que si l'usage de la Philosophie a tourné fort souvent contre la Foi , cela tient à l'abus qu'on en a fait pendant les éclipses de la Raison , car il répugne d'admettre qu'une vérité puisse en détruire une autre ¹.

La Raison et la Foi marchent étroitement unies dans l'esprit d'Abailard.

Dans des temps plus modernes , deux Prélats éminents , dont l'un a été surnommé *l'Aigle* et dont l'autre pourrait être à bon droit surnommé *le Cygne du Clergé français* , ont su mettre à profit les ressources de la Philosophie , le premier dans son *Traité des variations des Églises protestantes* , et le second dans son *Traité de l'Existence de Dieu*. Bossuet a tiré du Cartésianisme toute la force , toute la puissance de dialectique qui en a fait le fléau du Protestantisme. L'autre , plus modéré dans sa marche , n'en est ni moins profond

¹ *Si quid in dictis philosophorum inveniatur repugnans fidei , illud non est à philosophia desumptum , sed ex ejus abusu procedere potest , per rationis defectum : nam verum alteri vero nullo pacto repugnare potest.* (S. Thom. in comment. ad lib. Trin. , q. II , art. 3.)

ni moins entraînant dans certains moments. C'est Fénelon qui a trouvé Dieu dans les profondeurs de la pensée humaine, comme l'attestent ces paroles déjà citées : *Raison, raison, n'es-tu pas celui que je cherche?* C'est Fénelon qui a établi une extrême différence entre *concevoir* et *comprendre*, et qui a pu par là distinguer les vérités de l'ordre *géométrique* de celles de l'ordre *moral* ou *sentimental*. Cette distinction a été fort goûtée par M. l'abbé Flottes, lui qui a si bien opposé, à l'exemple de Pascal, la philosophie du *sentiment* à la philosophie du *raisonnement*¹.

Ici viennent se placer en foule plusieurs autres Membres du Clergé qui ont fortement honoré la Philosophie. De ce nombre sont Gassendi, rival de Descartes; Mallebranche, continuateur de ce dernier, et le P. André, son ardent prosélyte; le P. Buffier, auteur des *Vérités premières* et dont les idées ont trouvé de l'écho dans l'École de Thomas Reid, et Condillac, l'un des principaux chefs de l'École de la sensation.

Les archevêques Huet et Affre, l'évêque De Beausset; les cardinaux De Retz, Mai; les PP. Daniel, d'Orléans, et Loriquet; les abbés Amyot, Fleury, De Saint-Réal, Mably, Condillac et De Genoude, se sont disputé les palmes de l'érudition, de l'histoire et de la philologie.

¹ *Etudes sur Pascal*, p. 88, 89.

Aux abbés Spallanzani, Fontana, Haüy, Sauvages, Vigaroux, et présentement aux abbés Frère, Marcellin et Bautain, appartiennent les divers lots des sciences médicales, naturelles et archéologiques.

Ceux qui aiment le machiavélisme et la duplicité en matière politique ou en diplomatie, pourraient invoquer, comme talents hors ligne, les Dubois, les Talleyrand, les De Pradt, si ces hommes n'avaient, par des voies différentes, mis des taches au blason de l'Église.

Ne faut-il pas considérer comme favorables au mouvement philosophique de notre époque, tous les Membres du Clergé français, qui, depuis Bossuet et La Luzerne jusqu'à De Genoude, ont adhéré aux fameuses propositions base des *libertés de l'Église gallicane*? Ces propositions, rédigées en 1682, avaient déjà rallié sous Napoléon I^{er} la grande majorité du haut clergé. Lorsque l'Empereur affecta, sans intention, d'en faire le sacrifice aux supplications de Pie VII, il vit accourir chez lui les *vrais Évêques français*, ayant à leur tête l'évêque de Nantes, De Voisins, que ses lumières et sa tolérance rendaient si respectable; ils étaient furieux et protestaient de toute leur énergie contre l'abandon des susdites propositions. Ce qui prouve que la véritable piété n'est incompatible ni avec l'amour de l'indépendance, ni avec le vrai savoir qui en est la source.

En fait d'indépendance, il n'est point permis de taire le nom de Lamennais, dont la pensée vigoureuse a peut-être laissé de plus profonds sillons dans le domaine de la Philosophie que dans celui de la Théologie chrétienne. Au char de cet athlète triomphateur se sont attelées plusieurs célébrités, parmi lesquelles il est juste de comprendre le savant et modeste abbé Gerbet.

On trouve semblablement les plus brillantes qualités réunies dans le beau livre de M. l'abbé Mitraud sur la *Nature des sociétés humaines*.

Enfin, comme exemple du parfait accord des droits respectifs de la Raison et de la Foi, nous citerons l'enseignement de M. l'abbé Flottes, professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Montpellier. Dans ses *Études sur Pascal*, ce digne Abbé a fait preuve de la plus rare sagacité et de la plus grande modération philosophiques. Je suis bien persuadé que M. Sainte-Beuve, son spirituel contradicteur, ne récusera pas ce jugement.

M. l'abbé Flottes prépare un travail pour déterminer les rapports de la *Philosophie* et de la *Révélation*. Tous les amis de la Science et de la Religion attendront avec impatience l'œuvre d'un homme dont la modestie seule égale l'immense savoir.

C. Nos mœurs sont tellement façonnées à la Religion du Christ, que les Philosophes et les

Moralistes qui ont vécu et agi en dehors du clergé, ou qui ont heurté par quelque endroit l'orthodoxie catholique, n'en sont pas moins restés foncièrement chrétiens : témoin Abailard, Bacon, Newton, Descartes, Pascal et sa sœur Jacqueline, Leibnitz, les deux Arnauld, Nicole, Clarke, Euler, Kant, Rousseau, Chateaubriand, M^{me} de Staël, de Bonald, Joseph et Xavier de Maistre, Benjamin Constant, Rosely de Lorgues, le comte de Montalembert, le marquis de Valdagramas, etc.

Le Christianisme a encore rallié d'autres esprits d'élite, à la tête desquels nous voyons figurer La Bruyère, D'Aguesseau, Montesquieu, Buffon ; et, de nos jours, les Cuvier, les Bwklund, les Flourens, les Marcel de Serres, les Joly ont montré la possibilité des accords des Sciences naturelles et physiologiques avec la Religion.

En Médecine, où les tendances organiciennes de cette première moitié du siècle ont été si contraires à l'esprit religieux, nous trouvons néanmoins force notabilités qui ont su se préserver des atteintes de cette dernière forme du Matérialisme. De ce nombre sont Delpech, Hufeland, Lordat, Golfin, Cruveilhier, Fuster, Jaumes, et plusieurs autres Médecins chez qui la pensée religieuse ne s'est point opposée au libre développement de la pensée scientifique ¹.

¹ Avant que le Voltairianisme ou l'impiété révolutionnaire,

Quant à la Philosophie morale proprement dite, en Angleterre, il est vrai, elle est toute expérimentale avec William-Hamilton, comme elle l'était avec T. Reid et Dugal-Stewart. Mais, tant qu'il en sera ainsi, le Christianisme n'a rien à craindre, ses bases sont à l'épreuve de la recherche. En Allemagne, où la Philosophie est courbée sous le joug du Panthéisme, il est probable que, de guerre lasse, elle finira par rentrer dans le giron de la Foi chrétienne.

En France, les esprits convergent vers cette dernière source de lumière, des points les plus opposés. C'est un hommage légitime à rendre à la Philosophie de notre Nation ! Elle s'est fortement moralisée, et depuis la chute du Sensualisme, qui, selon l'expression de M. Guizot, est descendu dans la tombe avec son dernier représentant M. de Tracy¹, l'on peut dire qu'elle tend de plus en plus à s'harmonier avec les croyances religieuses.

L'Église est en droit de s'enorgueillir des dernières paroles que M. Guizot vient de lui con-

d'une part, et les doctrines matérialistes, d'autre part, eussent fourvoyé les esprits, le sentiment religieux germait habituellement dans la tête et dans le cœur des grands Médecins. En preuve de ce fait, on peut citer les beaux noms de Guy de Chauliac, Rivière, Stahl, Alberti, Lancisi, Baglivi, Piquer, Sauvages, etc., etc.

¹ Discours de réception à l'Académie française.

sacrer¹. Entraîné sans doute par les arguments de MM. les abbés Balmès et Gorini et de feu M. Donoso-Cortez, ou bien peu soucieux d'engager une polémique avec ces illustres champions du Catholicisme, l'ancien Ministre de Louis-Philippe s'est écrié : « Je suis convaincu que, pour » son salut moral et social, il faut que la France » redevienne chrétienne, et qu'en redevenant » chrétienne, elle restera catholique. Je ne me » pardonnerais pas de rien faire qui pût nuire à » son progrès dans cette voie. » Ces belles paroles équivalent à celles que, huit années auparavant, Chateaubriand avait prononcées sur son lit de mort : « *Le Christ seul sauvera la Société moderne ;* » *voilà mon Roi, voilà mon Dieu.* »

M. Cousin lui-même, l'homme de France qui a le plus remué le domaine de la pensée, annote le P. André et s'identifie de jour en jour avec M^{me} de Longueville. Malgré quelques dissidences survenues entre les deux camps et aujourd'hui à peu près aplanies, notre Société peut se glorifier, je crois, de la grande famille des Penseurs qui ont préparé à la Philosophie la nouvelle voie où elle est présentement engagée. Les noms de Laromiguière, de Maine de Biran, de Royer-Collard, de Jouffroy, de Damiron, de Barthélemy Saint-Hilaire, de Rémusat, de J. Bouillier, de

¹ *Hist. de la civilisation en Europe*; Préf., 6^e édit.

Jules Simon , d'Émile Saisset , d'Amédée Jacques , de Francis Riaux , d'Ad. Frank , de L'Herminier , de Ch. Renouvier , de Vacherot , de Matter , etc. , se recommandent trop par des travaux importants pour qu'il soit nécessaire de les faire suivre d'un commentaire. L'un d'eux , M. Émile Saisset , outre ses publications spéciales en Philosophie et en Religion , n'a pas craint d'engager sa plume savante et vigoureuse contre les tentatives récentes de Voltairianisme conçues et dirigées par MM. Michelet , Quinet , Génin et Eugène Pelletan. Le dernier cri ¹ de M. Proudhon s'est semblablement épuisé , comme les eaux d'une rivière auxquelles il suffit de lâcher les écluses pour les voir disparaître. En un mot , la Philosophie du XIX^e siècle , pour entrer complètement dans son ère religieuse , semble ne plus attendre que l'apparition d'un Génie immense comme celui de Leibnitz et orthodoxe comme celui de Bossuet.

CHAPITRE VI.

CI. Le grand fait de moralisation qui apparaît à travers les diverses manifestations intellectuelles

¹ La *Révolution sociale* démontrée par le coup-d'état du 2 décembre.

du siècle , nous le retrouvons aussi dans notre Littérature. Celle-ci est comme le thermomètre des Sociétés ; elle indique l'état des mœurs , les goûts et les inclinations de chacune d'elles. Or , il est vrai de dire que les tendances actuelles ne sont ni épicuriennes , ni licencieuses , ni anti-religieuses. Nos Poètes ne vont plus au *Caveau* ¹ puiser leurs inspirations ; et , à part quelques exceptions rares , l'on peut dire que l'immense famille des Hommes de Lettres est digne de l'absolution générale. Les détonations révolutionnaires semblent avoir purifié l'atmosphère des Lettres. Celles-ci se sont anoblies par le malheur , et c'est maintenant à elles à répandre le souffle divin sur la Société.

Madame de Staël explique par la *mélancolie* la supériorité de la Littérature de notre âge : je crois que le retour vers le *sentiment religieux* y est pour une plus forte part. Quant à l'esprit philosophique , dont cette Femme célèbre a voulu faire la source de tous nos progrès , il a peut-être plus nui que profité à la bonne littérature. Celle-ci s'inspire des croyances du genre humain , se reconforte dans les nobles sentiments de l'âme , et sait s'imposer des limites dans les voies tracées par la Raison et par la Nature. Or , ses accointances avec l'esprit philo-

¹ Le *Caveau* était une société de gens de lettres , amis de la gaité et du bon vin , et dont Piron était le principal boute-en-train.

sophique l'ont, au contraire, rendue irrégulière, fantastique, licencieuse et immorale. Le mercantilisme dont elle est infectée présentement n'est-il pas aussi un reflet de sa sujétion philosophique? La fureur du roman s'est emparée des esprits, et nos auteurs ont établi des fabriques toujours prêtes à satisfaire cette soif du moment. C'est là une nouvelle branche de l'industrie moderne. Reste à savoir si, dans cette exploitation, la Littérature ne perdra rien ni de son rang, ni de son influence directrice. Le Rationalisme dessèche le cœur et ouvre la porte au calcul, à l'industrialisme et à toutes ses conséquences homicides. C'est à lui que nous devons aujourd'hui de voir trafiquer de la pensée des auteurs comme d'une matière d'épicerie.

Quoi qu'il en soit, en attendant qu'il vienne à l'esprit de quelque homme habile de tracer une couronne un peu bariolée, il est vrai, de tous les chefs-d'œuvre de cette littérature, voici les noms sur lesquels semble pouvoir reposer solidement l'avenir moral de notre Société. Les poètes lyriques, élégiaques, dramatiques, les historiens, les orateurs, les journalistes, les fabulistes, les chansonniers, les conteurs, les touristes, les nouvellistes, les voyageurs, les paysagistes, les romanciers, les économistes et les écrivains socialistes vont tous se donner la main dans ce keepsake immense et bigarré, qui s'ouvre au commencement

du siècle avec Joseph Chénier, Ducis, Arnault, Lemercier, Legouvé, Fabre d'Églantine, Colin d'Harleville, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Fontanes, Madame de Staël, Ballanche, Benjamin Constant, De Sénancour, Andrieux, Picard, Étienne, et qui se remplit avec cette nuée d'auteurs fameux auxquels la littérature contemporaine doit ses meilleures productions, et que nous allons voir constituer plusieurs groupes distincts.

1° Lamartine, Hugo, Alexandre Dumas, Méry, Alfred de Vigny, Alfred de Musset, Arsène Houssaye sont les promoteurs de la nouvelle École; tandis que Casimir Delavigne, Scribe, Viennet et Ponsard n'abandonnent jamais le fil de la tradition. Les uns et les autres ont trouvé, parmi les artistes du théâtre, d'excellents interprètes de leurs œuvres: Samson, Ligier, Mars et Rachel pour les classiques; Frédéric Lemaître, Boccage et la Dorval pour les romantiques.

2° Entre ces deux extrêmes viennent se placer les écrivains d'un caractère moins déterminé, et qui comptent parmi eux des poètes et des prosateurs habiles, tels que Barthélemy, Nodier, Barbier, Émile Deschamps, Émile Augier, Jules Sandeau, De Belloy, Paul de Musset, Paul Meurice, Mérimée, P.-L. Courier, A. Soumet, Émile Souvestre, Francis-Wey, Louis Desnoyers, etc.

3° M. Viennet réprime dans l'apologue les idées sociales nouvelles que M. Lachambeaudie encourage, et que Béranger et Pierre Dupont voudraient faire passer à travers leurs chansons.

4° J. Reboul, le poète biblique par excellence, est aussi moral qu'énergique dans ses diverses compositions. La Fare¹ et Jasmin arrivent aussi aux plus hautes inspirations dans leurs poésies patoises, lesquelles honorent notre âge.

5° Une place à part doit être faite aux auteurs qui ont entrepris des voyages dans un but littéraire ou artistique, et qui ont embelli du charme de leur imagination les lieux qu'ils ont visités. Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, lord Byron, Lamartine sont passés maîtres dans cette matière, et puis viennent en foule ceux qui ont visité tous les recoins de l'Europe. Madame de Staël, J.-J. Ampère, Gérard de Nerval, Paul de Musset, Théophile Gautier, Francis-Wey, Alfred Michiels, Marmier, Arsène Houssaye, Madame G. Sand sont du nombre de ces voyageurs qui ont cherché des inspirations loin du sol de la patrie; mais il en est peu, comme Méry, qui aient eu le privilège de

¹ Je me glorifierai toute ma vie d'avoir été le médecin du marquis de la Fare-Alais, le spirituel auteur des *Castagnados*. C'était le type du vrai gentilhomme, en qui se trouvaient réunies les plus brillantes qualités du cœur et de l'esprit.

rendre ravissante la description de pays qu'ils n'ont pas vus.

Ici doivent être mentionnés les voyages pittoresques dont l'origine remonte à l'abbé de Saint-Nou, et qui ont été continués avec le plus grand succès par de Choiseul-Gouffier, Alexandre de Laborde et M. Fortoul. Cette idée de fixer par l'art du dessin l'état des lieux et les divers monuments visités par les touristes, nous a valu le gigantesque projet du baron Taylor, de reconstituer l'ancienne France par le souvenir et par l'exhumation archéologique de ses monuments. Nodier et M. de Calaux ont été associés au début de cette œuvre colossale et impérissable, dont la publication se poursuit. Déjà un Prince français¹ avait donné l'exemple de cette lutte contre les bandes noires, en nous conservant les restes du château de Bayard. MM. Hugo, Mérimée et Vitet ont aussi protesté plus d'une fois contre la sape ou le marteau du vandalisme. C'est qu'à la conservation des vieux monuments se rattache celle des idées, des souvenirs et des mœurs antiques, sans lesquelles les peuples manquent des meilleures conditions d'ordre et de prospérité.

6° A une époque, l'on se plaignait en France de n'avoir pour historiens que des memorialistes, que des chroniqueurs. Grâce à la multiplicité des évè-

¹ Le Duc de Berry.

nements issus de nos révolutions, cette branche de la Littérature est devenue l'une des plus fertiles. Les agitations de la rue et celles des champs de bataille, le choc des peuples et des rois, les rivalités nationales, la chute des trônes, la succession intempestive des pouvoirs, l'affranchissement et l'asservissement des peuples, toutes ces péripéties ont été racontées avec les moindres détails, tantôt pour en peindre l'horreur, tantôt pour en favoriser les effets, tantôt enfin pour en signaler les causes productrices et en prévenir les terribles conséquences. Le rôle de l'historien se confond par conséquent avec celui du moraliste. Quand les lois se taisent en face du crime, c'est à lui à en prendre la place. Il doit flétrir avec la même vigueur la tyrannie des masses, la tyrannie des princes et la tyrannie des classes intermédiaires; car, au moment des crises, c'est presque toujours de ces points divers et opposés que partent les mauvaises impulsions. On prétend qu'un bon historien doit être exempt de toute passion et ne se jamais départir de l'impartialité. Oui; mais ces qualités ne doivent pas être poussées jusqu'à l'indifférence pour le vice et la vertu. C'est même parce que, dans nos temps de division, il est presque impossible à l'Homme de rester tout-à-fait étranger à l'esprit de parti, que les historiens se classent d'eux-mêmes dans des catégories différentes.

Madame de Staël, MM. Thiers, Mignet, Lamartine, Armand Carrel, Buchez, Cabet, Léonard Gallois, Louis Blanc, Michelet sont les historiens de nos révolutions dont ils ont épousé les principes. Il est beau d'aimer la liberté, c'est même un devoir d'en plaider la cause; mais il ne faut point encourager les excès qu'elle entraîne: ce serait odieux de transiger avec le crime ou avec les bourreaux!

Thibaudeau, Horace Raison, De Las Cases, De Norvins, Thiers se sont consacrés à l'époque impériale. Les séductions de la gloire peuvent égarer quelquefois la plume des historiens; mais la conscience publique proteste, tôt ou tard, en faveur des institutions nationales.

D'autres historiens, moins exclusifs dans leurs appréciations, ont su parler des plus grandes époques et des temps les plus orageux, sans porter atteinte à aucun des intérêts moraux de la Société. L'idée religieuse, l'idée philosophique et l'idée politique, l'amour de la gloire et de la liberté ne se combattent point dans leurs écrits. De Ségur, De Barante, Fauriel, Ferrand, Amédée et Augustin Thierry, Guizot, Sismondi, Henri Martin, etc., résument les qualités de l'École *historique* et de l'École *philosophique*.

Voici d'autres noms imposants où l'on trouve la dominance de l'esprit religieux et une inclination

secrète ou manifeste pour le vieil ordre social : Chateaubriand, Lacretelle, Michaud et Poujolat, De Conny, Montlosier, Cappellegue, Lubis, De Genoude, De Saint-Priest.

Il en est qui se sont attachés à l'histoire des nations étrangères : M. de Ségur à la Russie, M. de Salvandy à la Pologne, M. de Tocqueville aux États-Unis, MM. Thierry et Guizot à l'Angleterre, M. de Lamartine à la Turquie. De ces études sur les divers peuples naissent des rapprochements et des points de vue dont la connaissance tourne au profit de l'histoire nationale. L'expérience des peuples heureux ou malheureux éclaire la marche de ceux qui sont à la veille de l'être.

Il en est qui ont préféré résumer sur la tête d'un seul homme tout l'esprit littéraire ou religieux, politique ou philosophique d'une époque. Tels sont ceux à qui nous devons des monographies modèles : à M. de Montalembert, l'histoire de Ste. Elisabeth de Hongrie et l'histoire de S. Bernard encore en perspective; à M. de Rémusat, celles d'Abailard et de S. Anselme de Cantorbéry; à MM. Villemain et V. Hugo, celle de Cromwel; à M. Guizot, celles de Washington, de Monk, de Corneille, de Shakespeare, et à M. Cousin, celles de Platon, de Plotin, d'Abailard, de Descartes et de Pascal. On est induit par ces études sérieuses à fuir la tyrannie de l'un de ces personnages, à

louer les vertus et la conduite de quelques-uns et à admirer le beau génie des autres.

Nos panégyristes se placent naturellement à la suite des historiens, ceux surtout qui ont fait assaut d'éloquence et de savoir avec les Fontenelle, les Thomas, les Vicq-d'Azir, et qui ont voulu perpétuer le souvenir d'hommes réputés célèbres par leurs vertus, par leurs talents ou par des services rendus à la Société. On devine que je veux parler de G. Cuvier, de Pariset, de Desgenettes, de MM. Flourens et Dubois d'Amiens.

Il est consolant de penser que l'amour du bien public a toujours inspiré la muse de la plupart de nos historiens. Si l'esprit de parti, l'orgueil ou l'amour-propre blessé en ont égaré quelques-uns, les bonnes intentions leur ont acquis des droits à l'indulgence. Voltaire lui-même serait le plus abominable des hommes qui ont tenu la plume de l'histoire, si, à travers sa haine systématique contre la Religion, on n'entrevoit son amour de l'Humanité.

7° A côté et même au-dessus des historiens viennent se placer les orateurs de la tribune, dont l'influence sur les nations n'est guère moins décisive : c'est de là que s'irradient les étincelles incendiaires qui embrasent les masses. Nous savons quelle fut la puissance de Mirabeau. Naguère O'Connell tenait suspendue à sa bouche l'Irlande tout en-

tière. Le Démosthène de la France, M. Berryer, a eu aussi le pouvoir de déchaîner les tempêtes, et M. de Lamartine celui de les apaiser. Or, quand les hommes sont ainsi privilégiés, quand ils exercent un semblable prestige, il est facile de calculer tout le bien qu'ils font lorsque leur parole devient la matière fécondante des idées morales, religieuses et conservatrices, comme il est aisé de prévoir tout le mal qui en résulte lorsque cette même parole est l'instrument du vice ou des passions. Oui, la parole transmise, dans l'un et l'autre cas, avec la rapidité de l'éclair, grâce à nos moyens merveilleux de communication, donne la vie, la lumière et le repos à des milliers d'hommes qui croupissent dans l'inaction, l'ignorance ou l'anarchie; mais aussi, semblable à un poison épidémique, elle peut donner la mort aux populations qui la reçoivent.

La tribune française est née avec la révolution; elle en a été à la fois l'âme et l'écho, elle en a exhalé et le bien et le mal. C'est du haut de cette tribune que sont partis des arrêts de vie ou de mort. Suivons-la dans ses principales péripéties marquées par les grands talents qui l'ont illustrée jusqu'à nos jours.

Lors de notre première Révolution, la tribune fut singulièrement agitée. Chaque parti voulut envoyer ses hommes dans cette immense arène ouverte au talent oratoire, et où plusieurs lais-

sèrent leur tête comme gage de leur fanatisme ou comme expiation de leur cannibalisme. Les noms de cette époque orageuse et exceptionnelle, échappés à l'oubli, se classent selon les ordres ou selon les partis qu'ils représentent. Mirabeau, Barnave, Adrien Duport, les deux Lameth, Chapelier, Vergniaux, furent les premiers apôtres de l'esprit révolutionnaire. Les circonstances en entraînent quelques-uns au-delà du but qu'ils se proposaient.

Parmi les défenseurs des droits nationaux, des libertés publiques, figurent les Siéyès, les Mounier, les Bailly, les Malouet, les Lally-Tollendal, les Rabaut-Saint-Etienne, les Thouret, lesquels cherchaient à prendre place entre les vues de Necker et de Lafayette, les uns par des idées anglaises et les autres par des idées américaines ou par des aspirations vers la république. La plupart de ces hommes ne se doutaient point que la logique de Robespierre entraînerait la Nation dans la fureur homicide, et qu'ils seraient les premiers à être dévorés par le feu qu'ils venaient d'allumer. Nous avons reçu le *meâ culpâ* de quelques-uns, et l'honnête Laffite devait renouveler cet exemple après 1830.

Le Clergé produisit à son tour trois hommes: les abbés Maury, Montesquiou et Grégoire, qui surent se tenir à la hauteur des circonstances et faire preuve de beaucoup de talent.

Cazalès et Clermont-Tonnerre furent les principaux organes de la Noblesse.

Un homme digne de l'histoire, c'est Martin d'Auch, qui sut braver tous les orages d'une assemblée révolutionnaire pour rester fidèle à son roi, que Malesherbes, Devèze et Tronchet eurent plus tard à disputer aux juges et aux bourreaux.

D'autres noms pourraient être recueillis ici, mais le plus grand nombre doit être tenu caché et recouvert d'un voile funèbre. En parcourant les diverses phases de cette révolution souillée par les crimes, l'on rencontre beaucoup trop souvent sur son passage des avocats de la mort. « La Convention s'ouvrit », a dit Timon, « sous les sombres » auspices de la mort, ayant la guillotine à ses côtés » et le tribunal révolutionnaire en perspective ¹. »

La grande époque impériale ne fut point favorable au talent de la parole. Les jeux sanglants des batailles prêtent fort, il est vrai, à l'éloquence militaire ; mais le langage de la tribune a été, de tout temps et en tout pays, paralysé par les appareils beaucoup trop imposants du sabre et des baïonnettes. Toutefois, Napoléon I^{er}, encore général, après avoir triomphé des résistances orales de Gohier, de Moulins, et plus tard de celles de Carnot et de Garat, sut entraîner de son bord des

¹ *Livre des Orateurs*, T. I, p. 287, édit. 45.

hommes éminents qui illustrèrent son gouvernement autant par leur talent oratoire que par leur habileté administrative. Siéyès, Talleyrand, Roger-Ducos, Boulay de la Meurthe, Cambacérès, Lebrun, Fontanes, Narbonne, Portalis, Ségur furent de ce nombre. Chateaubriand lui-même, ce fier Breton, entra dans le cycle napoléonien. Il y aura toujours affinité entre la gloire et le génie ! Les séductions de l'une triomphent des défaillances de l'autre.

Héritière de la République et de l'Empire, la Restauration, par le mécanisme de son gouvernement constitutionnel, fut essentiellement favorable au talent de la parole. Jamais époque n'a compté un plus grand nombre d'orateurs remarquables. L'impopularité qui s'attacha aux noms de Talleyrand, Blacas, Fouché, Polignac, Peyronnet et autres, fut rachetée par la haute faveur dont jouirent ceux de Decazes, Richelieu, Chateaubriand, de Serre, Montmorency, Lainé, Gouvion-Saint-Cyr, Martignac, Frayssinous, Vatimesnil, Lafferronays, Hyde-de-Neuville, etc. ; par l'habileté et la ténacité de MM. de Villèle et Corbière ; par l'intrépidité de Labourdonnaye ; par la noble éloquence de M. Berryer ; et enfin, par le zèle religieux de MM. de Bonald et de Fitz-James, qui eurent à lutter contre l'influence des écrits de M. de Montlosier et de La Chalotais.

Mais le gouvernement de la Restauration, miné sourdement par le parti libéral, qui comptait dans son sein les Royer-Collard, les Étienne, les Casimir Périer, les Méchin, les Laffite, les Sébastiani, les Guizot, les Kératry, dont la plupart pouvaient entrevoir leur portefeuille de ministre à travers les perspectives d'une nouvelle révolution : ce gouvernement, dis-je, devait s'écrouler sous les coups encore plus énergiques des Lanjuinais, des Camille Jordan, des Labbey de Pompières, des Boissy-d'Anglas, des Foy, des Manuel, des De Pradt, des Cormenin, des Dupont de l'Eure, des Lamarque, des Mauguin, etc.

La Chambre des pairs, peuplée aussi d'hommes du plus grand mérite, fut agitée par des orages qui ébranlèrent le trône. Les Catelan, les Siméon, les Lanjuinais, les Lainé, les Pasquier, les d'Argout, les Barante, les Broglie, les Molé, les Chateaubriand surent s'affranchir de cette docilité servile, tant aimée des ministères et si contraire aux intérêts des rois.

Somme toute, si la Restauration est tombée, malgré les titres dont elle peut se glorifier, c'est peut-être moins la faute des hommes qui l'ont servie, que l'effet d'un vice radical que la Charte portait en elle-même. Attaqué avec violence, ce gouvernement a été poussé à des mesures exceptionnelles ; mais ceux qui ont contribué à le ren-

verser, doivent savoir par eux-mêmes ce qu'il en coûte de ne pas s'accommoder d'un régime constitutionnel modéré, et ceux qui ont tant vociféré contre les Jésuites, contre les congrégations, doivent avoir la preuve expérimentale que, l'élément religieux étant une condition de viabilité pour la France, il est inutile de se butter continuellement contre lui.

Il y a, chez nous, un certain parti qui pense avoir tout dit et tout prouvé quand il a jeté à la face des gens le mot de *jésuite* ou de *capucin*. Or, outre que ces invectives ne résolvent rien, il y a de l'égoïsme à ne voir que soi au monde, il y a de l'injustice et défaut de loyauté à méconnaître les services importants rendus au pays par des hommes respectables. Le tort de la Restauration n'est donc point de s'être appuyée sur la Religion ; son malheur est d'avoir été poussée à certaines condamnations capitales, et d'avoir été traversée par des réactions sanguinaires. Du reste, les vellétés anti-révolutionnaires du gouvernement de 1815 ont eu leur expiation. L'Opposition, à la fois malveillante, violente et inexorable, finit par détrôner Charles X, après avoir vu tomber sous le fer d'un assassin le fils unique de cet infortuné monarque. Un homme de cœur gémit toujours sur ces excès et sur ces malheurs.

La Révolution de 1830, faite au nom de la

liberté, a élevé sur le pavois un Pouvoir qui s'est montré peu soucieux des libertés publiques. Plus amoureux de la paix que de la gloire, Louis-Philippe s'était entouré des hommes de l'opposition modérée sous la Restauration, lesquels avaient pour mission de créer un esprit politique intermédiaire entre celui de l'ancien régime et celui de la révolution de 89. Les Broglie, les Sébastiani, les Casimir Périer, les Molé, les Thiers, les Soult, les Guizot, les Villemain, les Cousin, les Dufaure, les Salvandy, les Dupin, les Rémusat, les Sauzet, les Duchâtel, etc., se ruèrent dans cette voie. Quant à ceux qui ne voulurent point se renfermer dans ce cercle de Popilius, comme Laffite, Lafayette, Dupont de l'Eure, ils perdirent impitoyablement les faveurs du Pouvoir.

L'extrême habileté du Chef de la nouvelle dynastie, le talent et le dévouement de tous ses défenseurs officiels, ne purent préserver la Monarchie de juillet d'une chute inévitable. Il était contradictoire, en effet, de supposer qu'un Prince de la maison de France pût hériter impunément d'un gouvernement révolutionnaire. La Révolution est comme Saturne, elle dévore ses propres enfants. Le peuple se croit toujours en droit de renverser ce qu'il a édifié, et il était écrit que Louis-Philippe ne devait avoir sur le trône ni trêve ni repos. Mort sur la terre d'exil, ce n'est que par miracle que

tous les ans il a échappé au fer de ses ennemis. La prophétie de Chateaubriand devait se réaliser en plein pour l'homme qui avait été décoré du titre de *roi-citoyen* : « Dieu ne permettra pas que Louis-Philippe dorme tranquille dans la couche de » Louis XVI, où il s'est réfugié furtivement. »

La Monarchie de 1830 étant essentiellement préoccupée de la stabilité du pouvoir, on ne comprend pas qu'elle se soit isolée du Catholicisme, qui est la plus haute consécration de l'ordre. Louis-Philippe, on l'a dit avant moi, a travaillé pendant dix-huit ans à *protestantiser* la France pour l'*orléaniser*. Or, à part ce qu'il y avait d'impolitique à froisser ainsi les sentiments religieux de la grande majorité de la Nation, n'était-ce pas en même temps préparer les voies à l'anarchie? Le Protestantisme, à l'insu même des honnêtes hommes qui le suivent, traîne avec lui quelque chose de dissolvant et de révolutionnaire qui agit sur les esprits, et qui les porte à braver, à renverser tout principe d'autorité. Le Protestantisme, en un mot, c'est la révolution morale en permanence, et tout gouvernement qui le fait monter à côté de lui sur le trône s'expose tôt ou tard à en être la victime. Quand on lâche la bride aux passions sur un point, il n'est plus permis d'en prévoir ni d'en calculer les conséquences!

L'Orléanisme ne s'est donc pas épuisé dans les

luttres parlementaires, mais bien par le vice de son principe constituant. Jamais gouvernement n'a eu dans les deux chambres des majorités aussi imposantes ni aussi dociles. C'est à peine si l'opposition de droite, conduite par les Berryer, les Valmy, les Larcy, les Larochejacquelin, les Genoude, a pu entamer ces majorités compactes que M. Guizot avait si bien disciplinées. C'est à peine si le beau talent oratoire de M. de Montalembert a pu faire brèche contre le voltairianisme des universitaires, aimés du pouvoir. Au moment de sa chute, ce pouvoir ne comptait qu'un très-petit nombre d'adversaires puissants dans l'opposition radicale de la gauche. Benjamin Constant et Lamarque n'étaient plus. MM. Billault, Mauguin, Garnier-Pagès se tenaient à l'écart; MM. Dupont de l'Eure, Marie, Crémieux, Ledru-Rollin et Lamartine firent toute la besogne, de concert avec Genoude et M. de Larochejacquelin. Ils réduisirent à néant les dernières tentatives de MM. Dupin et Odilon-Barrot. Celui-ci avait provoqué la réaction contre le ministère Guizot par les banquets réformistes; il lui fut impossible d'arrêter le mouvement qu'il avait suscité. Toute autorité fut méconnue par le peuple; l'assemblée législative fut forcée de lever ses séances; tous les membres de la famille royale, d'abord dispersés, ne purent se réunir que hors de France. Ainsi s'écroula la Monarchie de juillet. Née de l'émeute,

elle finit par l'émeute : celui qui frappe de l'épée meurt par l'épée.

La révolution de 1848 a inauguré un Gouvernement provisoire, composé de tous les hommes influents de la gauche sous la monarchie de juillet, et de quelques autres connus par leurs manifestations démocratiques. Ce gouvernement a imposé la république à la France, avec promesse de consulter la Nation. Cette promesse n'a pas été réalisée, et de là s'en est suivie l'impuissance à maîtriser la fougue révolutionnaire. Incapable de faire le bien, malgré tout le talent de la plupart de ses membres¹, le Gouvernement provisoire a été obligé de se diviser pour empêcher le mal. Tandis que MM. Louis Blanc et Ledru-Rollin soufflaient le vent de la discorde, M. de Lamartine faisait des efforts inouïs d'éloquence pour apaiser la tempête. Encore même fallut-il recourir au sabre du général Cavaignac pour étouffer la sanglante insurrection de juin.

Les opinions se sont partagées sur le compte du général africain qui fut un moment investi de la dictature. Il en est qui l'ont loué de la noble manière avec laquelle il sortit du pouvoir, et de la

¹ Sous la nouvelle République, les talents de tribune n'ont pas fait défaut. Le parti légitimiste s'était renforcé des noms de MM. Bouhier de l'Écluse, Chapot, Léo de Laborde, Poujolot; et le parti démocratique, de ceux de Michel de Bourges, de MM. Jules Favre et Matthieu de la Drôme.

mâle vigueur avec laquelle il justifia sa conduite au milieu des représentants du pays ; mais il en est d'autres qui le blâment de n'avoir pas prévenu les journées fatales qui ont coûté tant de sang et tant de pleurs à la France. Le général Cavaignac reste encore comptable devant la Postérité : à Dieu ne plaise que sa conscience ne soit jamais troublée par aucun remords !

Le moment n'est peut-être pas opportun pour hasarder quelques mots sur la Présidence et sur l'Empire qui sont sortis de notre dernière révolution. La lutte gigantesque dans laquelle la Nation est présentement engagée impose la plus grande réserve. Tout appui moral est acquis au Pouvoir, et toute réflexion qui tendrait à sa déconsidération doit être interdite : il y aurait de la lâcheté ou manque de patriotisme à agir autrement. Ces réserves étant faites, la vérité est que, sous la Présidence, le pouvoir exécutif a été paralysé par les divisions, par les tiraillements des partis, par la malveillance manifeste de la Chambre et par les dispositions mêmes de la *loi* inscrite dans la Constitution et relative à la réélection du Président. Quant au coup-d'état du 2 décembre, malheureusement suivi d'effusion de sang, il a été la conséquence inévitable de toutes les craintes anarchiques engendrées par le Socialisme. La Nation a suivi le premier qui s'est offert pour la sauver.

Le Moraliste, il est vrai, se demande si, pour conjurer un mal inévitable, il est permis d'en provoquer un moindre. J.-J. Rousseau a dit quelque part « que, pour obtenir le plus grand bien, l'on » ne doit pas faire le plus petit mal. » Mais les hommes qui se sentent taillés pour le rang suprême relèguent au pays des chimères les maximes des Philosophes.

Le Moraliste se demande encore, si, après une grande commotion politique, une Nation étant indécise, incertaine sur ses résolutions et placée sur le bord de l'abîme, il est permis à un homme, ayant qualité ou se sentant mission, de s'emparer de vive force du gouvernail afin de conduire cette Nation vers ses destinées. Les desseins de la Providence resteront toujours impénétrables à la faible intelligence des mortels ! Et, appelé à se prononcer sur la moralité du gouvernement de S. M. I. Napoléon III, il serait difficile de n'être point rassuré, lorsqu'on voit tous les jours combien les idées religieuses sont en faveur, et combien est irréprochable le choix des hommes qui ont été successivement chargés de la haute direction, soit de l'instruction publique, soit de l'administration intérieure de la France. Les noms de MM. de Falloux, de Thorigny, de Parieu, Léon Faucher, Dumas, Fortoul, Billault, etc., sont des garanties pour les familles, pour la société. Avec de tels

hommes, le vice, les passions, les crimes ne peuvent plus se donner libre carrière.

Cette appréciation succincte de nos révolutions par les orateurs qui les ont provoquées ou combattues, n'est pas une fantaisie d'auteur dominé par l'attrait de l'érudition ou par le désir de faire du remplissage. Il n'est que trop évidemment prouvé qu'au jour des crises nationales, il suffit de l'intervention d'une parole puissante pour arrêter ou pour décider le massacre. Dans ces moments suprêmes, les hommes que Dieu a doués de l'ascendant de la parole tiennent en leurs mains le sort des empires. Un orateur, un grand écrivain valent alors des armées.

Ce n'est pas sans raison que Philippe de Macédoine redoutait plus Démosthène que tous les Athéniens ensemble.

Cicéron était, à Rome, l'une des plus fortes colonnes de l'ordre social; en déjouant les projets homicides de Catilina, il mérita le nom de Sauveur de la patrie.

L'évêque d'Antioche, Flavien, arracha par sa douce éloquence les habitants de cette ville rebelle à la juste colère de l'empereur Théodose.

Louis XVIII a déclaré qu'une simple brochure de Chateaubriand avait mieux servi ses intérêts que deux cent mille baïonnettes.

Et O'Connell, qui a disposé pendant si long-

temps du sort de l'Irlande, ne poussait-il pas, selon son désir, son pays au calme ou à la violence? On l'avait surnommé *le grand Agitateur*. Heureuses les nations lorsqu'elles ne sont ainsi agitées que pour le bien, que pour la conquête de droits sacrés! L'admiration et la reconnaissance des peuples sont la récompense ordinaire des hommes qui ont consacré leur talent à la défense du Beau, du Juste et de l'Honnête. Mirabeau, malgré ses vices, a reçu une espèce de culte à cause des luttes qu'il a soutenues contre les abus de l'ancien régime. L'on aime Foy et Manuel défendant les libertés publiques, et l'on aime semblablement les Maury, les Cazalès, les Berryer, les Montalembert, les Falloux réprimant les excès de nos révolutions, ou s'attachant à l'ordre et aux principes religieux qui le cimentent.

8° L'influence de la *Tribune* est inséparable de celle de la *Presse*, qui en est le véhicule au-dedans et au-dehors, dans les pays où la première est debout et la seconde tolérée. La *Presse* est l'une des puissances formidables du siècle: elle renverse les trônes, elle les raffermi; elle éclaire les peuples, elle les égare; elle pacifie les nations, elle les met en convulsion; elle exhorte au bien, elle précipite vers le mal. Mais, à cause même de cette action organisatrice ou dissolvante qui en est le caractère permanent, la *Presse* n'a-t-elle pas

besoin d'un régulateur ? Ce régulateur, les uns veulent qu'il soit tiré de la Raison, et les autres le demandent sans cesse au Principe d'autorité.

Certes, si la Raison humaine n'était pas susceptible d'être dévoyée par les passions, ce serait sans contredit la meilleure des conseillères. Malheureusement, il n'en est point ainsi, et les Journalistes qui invoquent le plus le patronage de la Raison sont précisément ceux qui se montrent le plus passionnés à l'égard de leurs adversaires. Témoin *le Siècle* et *la Presse*, organes officieux du Rationalisme, que l'on surprend chaque jour exhalant leur haine anti-catholique. Sans crainte de s'attirer le reproche de bigotisme ou de jésuitisme, l'on peut dire que les rédacteurs de ces journaux vont parfois beaucoup trop loin. Je n'ai jamais fréquenté les collèges des Jésuites, je ne connais nullement et je ne tiens pas à connaître l'esprit de leurs institutions ; mais il me semble que l'on doit à ces hommes-là, comme à tous ceux qui sont véritablement pénétrés de sentiments religieux, les égards et la justice qui sont dus à tout le monde.

Disons, en général, des Jésuites et du Clergé, ce que Gamaliel disait des Apôtres au temps de leur persécution : « Pourquoi persécuter ces gens-là ? Si ce qu'ils prêchent est la vérité, la persécution ne l'empêchera pas de faire son chemin ; si c'est une erreur, elle tombera toute seule. » On

comprend difficilement pourquoi les libres penseurs de notre époque se montrent moins tolérants que ne l'était Gamaliel. Ce serait heureux que M. A. Peyrat, l'énergique contradicteur de M. l'évêque de Poitiers, voulût bien se charger de l'explication de ces anomalies !

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le persifflage est de mode en France. Nous pouvons en juger d'après une épître de J.-B. Rousseau à Racine le Fils, où l'on raille finement les Déistes et les prétendus Esprits forts de l'époque :

Tous ces objets de la crédulité,
Dont s'infatue un mystique entêté,
Pouvaient jadis abuser des Cyrille,
Des Augustin, des Léon, des Basile ;
Mais quant à vous, *grands hommes*, *grands esprits*,
C'est par un noble et généreux mépris
Qu'il vous convient d'extirper ces chimères,
Épouvantail d'enfants et de grand'-mères.

N'est-ce pas que c'est bien là le travers qui s'est perpétué jusqu'à nous comme une infirmité héréditaire ? A l'exemple de nos grands-pères, nous aimons à semer quelques grains d'impiété dans nos conversations. Le Journalisme s'empare de ces germes malfaisants, les féconde et les dissémine un peu partout. A cette heure, les libres penseurs ne jurent que par Luther ou Voltaire. Ils font sonner bien haut les services rendus par ces

deux démolisseurs de la vieille Société, oubliant que les abus, dénoncés ou détruits par eux, auraient pu disparaître par le fait seul du progrès des lumières, ainsi que l'ont pensé des hommes graves, oubliant encore que les réformes qui arrivent par la violence s'en vont aussi par la violence.

Quant à la Raison, dont on veut faire une puissance souveraine, le Patriarche de Ferney a déclaré lui-même qu'elle avait besoin de *lisières*. Or, où prendre ces lisières si ce n'est dans le Principe d'autorité, lequel se dédouble en autorité politique et en autorité religieuse, comme pour fournir deux béquilles à cette pauvre Raison et pour en redresser les écarts. Le Journalisme sera donc tenu, de tout temps, de compter avec ces deux formes du Principe d'autorité; et lorsque, fortement contenu par l'une d'elles, il voudra exercer toutes ses violences contre l'autre, afin que le contre-coup retentisse sur celle qui le gêne le plus, personne ne sera dupe de cet artifice. Il est facile de deviner toutes les arrière-pensées politiques qui se cachent présentement sous le masque des attaques dirigées contre l'Autorité religieuse.

Sauf ces quelques restrictions, le Journalisme est l'un des puissants auxiliaires de notre civilisation. Les services qu'on en retire chaque jour en Angleterre, en Belgique, en Espagne, en Sardaigne,

en Italie, en Allemagne, aux États-Unis et particulièrement en France, sont incalculables. Les hommes qui l'alimentent, toujours debout pour l'accomplissement de travaux incessants, peuvent être considérés comme les *éclaireurs*, comme les *sentinelles* avancées de la société contemporaine. La famille imposante des journalistes est l'une de celles qui fournissent le plus d'éléments à la Littérature, et qui mettent le plus d'idées en circulation dans le monde. Dans cette escrime de chaque jour, où se sont illustrés l'abbé de Genoude, Armand Carrel, Godefroy Cavaignac, et qui a conduit M. Jay dans un fauteuil de l'Académie, nous avons pu distinguer à toute heure les généreux efforts de MM. de Lourdoueix, Émile de Girardin, De Laurentie, Bastide, Alfred de Nettement, Vuillot, Véron, De Wals, Cohën, Alexandre Weil et Granier de Cassagnac qui convoite aussi les palmes de l'histoire.

Par l'immense crédit que le Journalisme a obtenu dans le monde, nous pouvons juger de l'importance de sa mission et de la valeur intrinsèque des hommes qui le dirigent. Nous avons eu une preuve de la hauteur qu'il pouvait atteindre, dans la célèbre discussion sur le *Droit*¹ survenue entre MM. de Lourdoueix et Émile de Girardin. Cette

¹ *Gazette de France et Presse*, année 1855.

polémique eut un moment le privilège de faire diversion aux affaires d'Orient, et même de balancer en partie l'intérêt qui pouvait naître de ce dernier côté. La question de l'*Absolu*, discutée dans *le Pays* par M. Cohën et dans *la Presse* par M. Émile de Girardin, a captivé aussi fortement l'attention publique. Heureux les écrivains dont la plume, libre de tout lien avec le mercantilisme, avec l'égoïsme du siècle, se consacre aux intérêts moraux des nations ! Leur nom, chéri des peuples, sera un jour gravé dans l'histoire en lettres d'or par la postérité. Malheur, au contraire, cent fois malheur à ceux qui, esclaves de leurs passions haineuses, travaillent chaque jour à fasciner les masses, à les égarer, à leur mettre à la main le poignard homicide ! Leur nom, maudit de siècle en siècle, sera constamment en exécration à tout homme de cœur.

9° La Peinture n'est qu'une annexe de la Littérature, dont elle reçoit et à laquelle elle fournit des inspirations. Il convient de noter ici les rapports d'utilité qu'elle peut avoir avec la Morale. Comme moyen modificateur des mauvais penchants, on peut tirer parti de la double influence que cet art exerce sur l'Homme, soit par son mode *mental*, soit par son mode *affectif*. Les Artistes savent combiner et varier cette double action dans la vue non-seulement de peindre tous les schémas

du vice ou du crime, mais encore de rendre l'un et l'autre odieux à ceux qui sont pervers ou disposés à le devenir.

Michel-Ange, ayant eu fortement à se plaindre d'un archevêque, s'est vengé de lui en le plaçant aux enfers dans sa composition du *Jugement dernier*, et où il le représente tourmenté par un démon. La Peinture s'offre donc ici comme moyen de châtiment contre la malveillance, et comme moyen de faire respecter les justes susceptibilités d'un grand Artiste. On rapporte que M. Horace Vernet, choqué de la sordide avarice d'un Juif que ses grandes richesses ont rendu célèbre, s'est donné le plaisir de le faire figurer sur sa fameuse toile de *la Smala*, de façon à le couvrir de ridicule et à faire rire à ses dépens. La leçon donnée à un seul profite ainsi à tout le monde, et le vice que l'on poursuit se tient caché dans l'ombre.

Mais le pouvoir moralisateur de la Peinture a des horizons plus étendus. Le talent de l'Artiste peut embrasser le cercle de toutes les souillures de l'Humanité, de toutes les actions criminelles, et contribuer à les rendre moins fréquentes en les entourant de toutes les circonstances capables de les rendre odieuses. Le récit d'un évènement tragique, quand il est bien fait, soulève notre indignation ; la Peinture ajoute singulièrement à cette indignation et devient en quelque sorte prophé-

lactique en stéréotypant dans l'esprit les idées ou les faits qui font la matière des délits.

Un tableau fidèle exprimant l'agonie ou la mort de quelque personnage frappe notre esprit, nous fait rentrer en nous-mêmes, et suffit pour nous faire appréhender le moment suprême. C'est au point que certains, à l'exemple de Stendhal, quoique ne craignant pas la mort, n'aiment point d'en parler, la tenant, dit M. Mérimée, *pour une chose sale et vilaine plutôt que terrible*. César devait être de ce goût, lui qui la désirait prompte et imprévue : *repentinam inopinatumque*. Pourquoi par conséquent un tableau non moins exact des vices, des divers schématismes de l'Homicide, n'aurait-il pas le même pouvoir de soulever nos répugnances ? Il est des natures qui ne sont accessibles qu'à des idées concrètes ou rendues plastiques par l'intervention de l'Art : la toile et le marbre sont indispensables pour façonner l'entendement de ces natures aux notions de la Morale.

Un peintre espagnol, Valdès, « a représenté » d'une manière si naturelle un cadavre à demi » pourri et presque consommé par les vers, que » personne ne pouvait le regarder sans être saisi » d'horreur, et que ceux qui l'apercevaient s'en- » fuyaient en se bouchant le nez ¹. » Les Artistes

¹ M. de Hagedorn, cité dans *l'Iconologie médicale* de M. Lordat, p. 160.

désireux de servir la Morale n'atteindront à la dernière limite de l'Art, que lorsqu'ils seront parvenus à nous inspirer, pour les vices ou les crimes, la même horreur que le public éprouvait pour le tableau de Valdès.

La Peinture, faisant office de morale et travaillant à la solution d'un état pathétique ou d'un état vital de l'Économie, retirerait vraisemblablement de grands avantages de l'auxiliaire de la Religion. Les sujets religieux élèvent et captivent l'âme; cette alliance tournerait donc infailliblement au profit de l'Humanité. Nous savons que le Catholicisme fait une guerre à outrance à tous les penchants pervers; il fouille au fond des âmes et poursuit les inclinations les plus secrètes; il est l'ennemi mortel de la chair. Or, l'histoire pittoresque de ses dogmes avec toutes leurs sévérités, faite en vue des impulsions coupables de la chair, serait un frein de plus pour les libertins et pour les malfaiteurs.

Le Dante a refoulé dans son Enfer les grands criminels qui ont ensanglanté l'Italie; il a cru par là agir en moraliste et servir son époque.

Le Peintre et le Statuaire peuvent se proposer le même but, et appeler la Religion à leur secours. Celle-ci imprime à l'Art son cachet moralisateur, en lui ouvrant toutes les sources de l'Honnête, en lui inspirant de l'horreur pour l'Homicide. De

cet accord intime découlent la plus douce influence pour les mœurs, et les plus grands bienfaits pour la civilisation. Hommage, par conséquent, aux Sigalon, aux H. Vernet, aux Ingres, aux Chasse-riau, qui n'ont pas dédaigné parfois, à l'exemple de Raphaël, de Michel-Ange, de Léonard de Vinci et de tant d'autres, de demander des inspirations à la Muse religieuse. Ces grands artistes n'ont pas rougi de se montrer chrétiens; ils ont voulu donner un démenti formel à cette boutade de mauvais goût de Stendhal, laquelle renferme une erreur et un outrage: « La plupart des sujets donnés par le » Christianisme sont plats ou odieux. » Mais j'ai tort de trop insister sur ces considérations; il n'appartient qu'aux Lordat, aux Jules Cloquet, à ces deux grands amateurs des Beaux-Arts, de faire ressortir tous les rapports de la Peinture avec la Médecine.

10° Les remarques qui précèdent sont applicables à la Musique, que les anciens tenaient en si grande estime à cause de sa toute-puissance sur l'Homme. Platon déclare qu'on ne peut faire de changement dans la Musique qui n'en soit un dans la constitution des états, et Aristote, son contradicteur sur bien des choses, s'accorde pourtant avec lui touchant la haute influence que la Musique exerce sur les mœurs.

Les Arcades, selon Polybe, habitant un pays

froid et d'un ciel sombre, avaient des mœurs douces, grâce à la Musique dont ils faisaient usage; tandis que les habitants de Cynète, ayant négligé ce moyen, surpassèrent en cruauté tous les Grecs: aucune ville n'a été le théâtre de tant de crimes¹. L'Antiquité, en un mot, ne connaissait pas de moyen plus efficace pour graver dans l'esprit les principes de la morale et l'amour de la vertu.

Le Christianisme seul pouvait détrôner cette puissance magique d'origine païenne, et, en lui inoculant son génie, il devait l'associer à ses triomphes sur les peuples. L'individu, la société, les natures malades ou vicieuses ont pu être transformés par ce seul fait. Il n'est même pas besoin de grands efforts de démonstration pour être convaincu que la puissance de la Religion s'accroît singulièrement lorsqu'elle est doublée de celle de la Musique, et réciproquement que l'influence modificatrice de cette dernière sur les passions, sur les penchants pervers, doit être plus efficace quand elle agit par le canal des idées religieuses.

Il est au pouvoir de la Musique de faire naître dans l'âme les sentiments du Beau, de l'Honnête, du Divin; elle peut troubler notre exquise sensibilité, bouleverser notre fragile organisation, nous transporter d'enthousiasme, et, élevant notre pensée dans ses plus hautes régions, elle peut nous

¹ Vocabulaire français, art. *Musique*.

arracher à tous les liens de la terre. Mais, par contre, elle peut réveiller toutes les ardeurs des sens, favoriser l'essor des idées abjectes et sensuelles, et susciter le délire des passions. Voilà pourquoi il importe de lui trouver une sauvegarde dans les principes religieux.

Les grands compositeurs n'ont jamais redouté la tutelle du Christianisme; leur talent s'est même plus d'une fois réconforté à cette source divine. Mozart, Pergolèze, Mehul, Rossini, Meyerbeer, Halevy, Donizetti nous ont fait goûter tout ce qu'avait de sublime, et fait pressentir tout ce que pouvait avoir de salubre le lyrisme religieux. Afin de pouvoir procéder par preuve, souvenons-nous qu'au cinquième acte de *Robert-le-Diable*, œuvre de MM. Scribe et Meyerbeer, le héros de la pièce est sollicité entre deux tendances dont l'une, celle de *Bertram*, est malfaisante, et l'autre, celle d'*Alice*, bienfaisante. La situation de Robert est des plus pénibles, ses anxiétés l'accablent; il ne sait quel parti prendre. Alice, elle-même, est à bout de ses moyens de conviction. Bertram est sur le point de triompher et d'entraîner son fils aux enfers. Mais les deux artistes ont compris que, pour détruire l'influence diabolique du père, il faut une intervention surhumaine. C'est alors que l'on entend dans le lointain des chants religieux et les sons remémoratifs de l'orgue, lesquels font sur

Robert une impression délicieuse et décisive. Il s'arrache aussitôt des bras de son père et suit Alice aux pieds des autels, où l'attendait, pour lui offrir sa main, la princesse de Sicile qu'il aimait. Eh bien! cet heureux dénouement que nous voyons au théâtre, pourquoi ne l'obtiendrons-nous pas dans le monde contre la tyrannie des mauvais penchants? La Société trouvera toujours des avantages assurés dans le culte de la Littérature et des Beaux-Arts, mais à la condition de leur alliance permanente avec l'esprit religieux.

44° Nous allons parcourir maintenant la nouvelle phase que le Socialisme a ouverte à la Littérature, et nous insisterons quelque peu sur ce point à cause de son importance et de son actualité. Ici, c'est moins le talent des auteurs qui doit nous arrêter que leurs projets de réforme et les divers moyens de les réaliser. Le talent ne fait jamais défaut chez ces nouveaux hommes; c'est même par là qu'ils se rendent d'autant plus redoutables. Mais leurs desseins glacent la Société d'épouvante, et probablement c'est par dérision qu'on les surnomme *Socialistes*. Qu'y a-t-il de fondé, qu'y a-t-il d'exagéré dans toutes ces craintes? Examinons.

Le problème de l'amélioration de l'Homme est élaboré depuis le commencement du monde, et nous sommes encore à attendre une solution satisfaisante. C'est que pour éclairer ce problème, sinon

pour le résoudre, il importe de connaître l'Homme sous toutes ses faces, condition fondamentale qui a été négligée jusqu'à ce jour.

Les uns, exaltant les forces rationnelles de l'Humanité au-delà du possible, nous ont conduits d'abord à l'*Idéalisme* et au *Scepticisme*, et plus tard, élevant l'Homme au-dessus de tout, ils en ont fait le dieu de l'univers. Cette Doctrine de la *Déification de l'Homme*, élucubrée en Allemagne par Hegel, Feuerbach, Max Stirner, a été recueillie en France par MM. Auguste Comte, Proudhon et Émile de Girardin.

D'autres, peu soucieux de la dignité de la Raison humaine et des facultés qui en dérivent, ont accredité toutes les boutades, tous les caprices du *Scepticisme*.

Des troisièmes, prenant davantage en considération les facultés morales, les sentiments religieux de l'Homme, ont inauguré le *Mysticisme* par les diverses voies de l'amour, de l'enthousiasme, de la contemplation, de l'extase.

Des quatrièmes, enfin, ne voyant dans l'Homme qu'une *chair vivante* qu'il faut bien nourrir, ont érigé en culte les Sensations, les Désirs, les Passions, les Appétits. Bien vivre, satisfaire tous les besoins, faire de la *volupté* le seul principe d'action de l'Économie, telles sont les devises essentielles des hommes de cette dernière catégorie.

Une distinction contemporaine qui a fait fortune, c'est celle que M. de Montalembert a faite des hommes *en fils de Voltaire et en fils des Croisés*. Renchérissant sur cette division et reculant jusque dans le Paganisme, nous pouvons nous dire ou fils de Platon ou fils d'Épicure. Abstraction faite de tout ce qui est encore véritablement chrétien, le Monde se partage entre ces deux tendances, et notre siècle incline plus particulièrement vers la dernière. Les efforts réunis des Théologiens, des Philosophes et des Moralistes, ne peuvent en arrêter les débordements, rendus encore plus rapides par le Socialisme.

De nos jours, en effet, on se préoccupe moins de la *vie intellectuelle* et de la *vie morale* que de la *vie matérielle*. Les Moralistes les plus sévères se croient même obligés de faire une large part à cette dernière. En France, M. Jules Simon a consacré à la *vie heureuse* tout le dernier chapitre de son beau livre sur le *Devoir*. Aux États-Unis, Channing, qu'on a surnommé le *Fénelon des ouvriers*, a visé à accommoder la morale pure et élevée qu'il prêche à ces derniers, avec le grand mouvement industriel du siècle. « Il veut », dit M. E. Carro ¹, « que dans les » balances où se pèsent les destinées de la patrie, » on jette dans l'un des plateaux le Spiritualisme

¹ *Études morales sur le temps présent*, p. 170.

» chrétien pour faire contre-poids au régime excessif
» de l'Industrie. »

Voilà bien les intérêts matériels sauvegardés. Ce que l'on désire avant tout, c'est une *vie heureuse*. Les révolutions les plus violentes sont tenues pour nulles si elles ne conduisent pas à ce résultat. Ce sont des révolutions *sociales* qu'il faut aux masses, et non plus des révolutions *politiques*. On n'a que faire de ces dernières, attendu que c'est toujours aller de mal en pis, et que nos plaintes, sous ce rapport, semblables à celles des grenouilles de la fable, sont à peu près suivies des mêmes effets. Or, les mots *révolution sociale* emportent avec eux quelque chose de radicalement subversif. Nous savons, en effet, que c'est contre la Religion, contre la Famille et contre la Propriété, bases éternelles de toute société civilisée, que la sape des Socialistes est constamment dirigée. Il est donc évidemment impossible d'accepter le Socialisme dans ce qu'il a d'agressif contre les éléments formateurs des sociétés humaines.

Un système quelconque qui, pour se maintenir, est obligé de répudier la tradition, de déchirer les annales des peuples et de faire table-rase de la vieille société, ce système-là doit être tenu pour suspect; il ne doit être accueilli que sous bénéfice d'inventaire. Un système semblable ne peut s'établir qu'avec violence; il renferme des germes

homicides qui font explosion tôt ou tard. D'abord, relégué dans le domaine de l'idée, de la spéculation, le Socialisme hante ces hautes régions, où il recrute toutes ses forces; de là, il envahit les ateliers, et descend ensuite dans les rues où nous l'avons surpris les armes à la main. Les insurgés de juin, les hommes de Bédarieux, les conspirateurs d'Angers n'étaient autres que des malheureux égarés par le Socialisme.

Voilà ce que valent les nouveaux systèmes par leur côté révolutionnaire. Quant à leur côté organisateur, celui par lequel ils en imposent et aux masses et à des personnes intelligentes, celui-là manque aussi de plusieurs conditions d'existence. Notons que le Socialisme s'affuble du manteau de la Philanthropie, et qu'il promet un progrès infaillible aux peuples dont il convoite les suffrages. M. Guizot a déjà signalé une passion comme ayant égaré les hommes de notre époque: c'est l'*idolâtrie démocratique*. Un Critique habile et spirituel vient, à son tour, de daguerréotyper l'*idolâtrie humanitaire* avec toutes ses conséquences fâcheuses. On peut être rêveur sans manquer de bonne foi; on se trompe souvent avec les meilleures intentions du monde. Platon, Thomas Morus, Bacon, Fénelon, l'abbé de Saint-Pierre, Robert Owen, et plusieurs autres que le génie ou la vertu mettent à couvert de la critique, n'en ont pas moins été compris parmi les

utopistes. Napoléon I^{er} tirait à boulet rouge sur les *idéologues* de son temps. Notre époque devait avoir aussi ses esprits chimériques.

Sans doute, il faut aimer l'Humanité; mais il faut l'aimer dans ce qu'elle a de beau et de louable, et non point dans ce qu'elle a de laid et de vicieux. L'Amour Humanitaire est une passion; or, comme tel, il doit être passé au crible de la raison et des vérités acquises. Il y a même à décider préliminairement si une philanthropie qui a la prétention de s'exercer sans aucune espèce de contrôle religieux est capable de détrôner la Charité, cette autre passion douce et bienfaisante dont le Christianisme a embrasé le cœur des hommes. Sur ce point, le doute n'est pas même permis.

Le Progrès, que les Socialistes prétendent servir, est une conséquence forcée de la marche naturelle de la Civilisation. Incontestablement, nous sommes plus heureux que nos pères, nous savons davantage; mais, quoi qu'en ait dit M. Guizot, nous valons peut-être beaucoup moins. L'Humanité, considérée en masse, a considérablement gagné; un plus grand nombre d'individus participent au bien-être général. Il y a donc eu progrès, puisque, d'après la juste comparaison de Pascal, l'espèce humaine est comme un homme universel qui grandit toujours: ce qui ne veut pas dire que chaque individu doit grandir infailliblement, ni que tous les

hommes aient qualité pour grandir de la même manière.

Il y a, du reste, à distinguer, dans le fait complexe du progrès, celui qui est relatif aux facultés *intellectuelles* de l'Homme, celui qui correspond à ses facultés *morales*, et celui qui a trait à sa *vie physique*.

Le premier de ces progrès n'éprouve guère de ralentissement. L'Intelligence est comme les cercles, de plus en plus excentriques, qui se forment dans les eaux d'un bassin où l'on jette une pierre: elle va toujours en s'élargissant. L'attribut essentiel de l'Homme est de connaître et d'augmenter chaque jour la somme de ses connaissances. La Raison humaine tend continuellement à remonter vers sa source primitive, vers l'Infini; il n'y a que les grands cataclysmes sociaux qui puissent l'enrayer dans cette marche. Toutefois, il faut se demander si la Raison ne perd pas en profondeur ce qu'elle cherche tant à gagner en surface, et si ses diverses facultés ne s'épuisent pas vite en les appliquant, comme on fait, à une multitude d'objets qui ne sont pas de son ressort.

Il y a aussi à se demander si le Rationalisme est assez sûr de lui-même pour n'avoir besoin d'aucun repère. La Philosophie n'a pas encore trouvé son *critérium* de certitude, et nous ne savons s'il faut jurer par Platon ou par Aristote,

par Bacon ou par Descartes, par Reid ou par Spinosa, par Locke ou par Cousin. Luther a comparé la Raison de l'Homme à un paysan ivre à cheval : elle tombe tantôt à droite, tantôt à gauche, et perd l'équilibre. Pourquoi donc battre si fortement en brèche le principe d'autorité, puisque vous saviez que la Raison seule est incapable de conduire l'Homme vers ses destinées ? Pourquoi donc le Protestantisme, morcelé, divisé à l'infini et ne pouvant aboutir qu'à un rationalisme individuel, persévère-t-il dans cette lutte acharnée ? Pourquoi, enfin, le Socialisme veut-il suspendre son manteau à cette cheville vermoulue ?

Le progrès moral des Sociétés est beaucoup plus stationnaire : non-seulement il éprouve des points d'arrêt, mais même des mouvements de recul. Laissons à Bossuet et à Montesquieu le soin de faire connaître les causes de la décadence des peuples, et bornons-nous à constater ce fait, à savoir : que de nos jours on n'entend pas mieux la justice que du temps d'Aristide, ni la sagesse mieux que du temps de Socrate et de Phocion, ni le dévouement mieux que du temps de Décius, ni le devoir mieux que du temps de Cicéron. De nos jours, on n'aime pas Dieu avec plus d'ardeur que ne le faisait Moïse. Les sentiments du Beau, du Juste, de l'Honnête et du Divin, ont été gravés dans les entrailles de l'Humanité depuis que le

souffle du Créateur a été répandu sur elle. Ce sont des titres imprescriptibles qu'elle ne peut pas perdre ; et tout ce que les sociétés ont gagné de ce dernier côté, c'est surtout au Christianisme qu'elles le doivent : le Socialisme n'a rien à y voir. Il y a cela de vrai encore, c'est que le progrès moral ne marche pas toujours de pair avec celui des lumières : depuis surtout l'apparition des nouveaux éclairés, il y a eu une forte reculade.

Le progrès relatif à la *vie physique*, ou qui tend à la satisfaction des besoins physiologiques des individus, est celui qui est l'objet des préférences du Socialisme. Sous ce rapport, les connexions de ce dernier avec l'Épicurisme, avec le Sensualisme, ou, pour dire quelque chose de plus générique, avec le Matérialisme, sont évidentes. Le Socialisme n'est que la sanctification, le couronnement de ces divers systèmes. Le Christianisme avait, jusqu'à ce jour, livré une guerre à outrance à la *Chair*, parce que c'est le plus souvent de là que sortent les penchants pervers. Le Socialisme est venu pour émanciper la chair et avec elle les instincts, les appétits et toutes les passions. Le Christianisme travaillait depuis des siècles à consolider l'ordre au sein des sociétés modernes, à la faveur du principe éternel d'autorité qu'il représente. Le Socialisme, conspuant l'ordre et toute autorité, rejette trônes et autels, foule aux

pieds les institutions qui les entourent, et proclame la suprême loi de l'anarchie ou du despotisme le plus abject : *Anarchie ou Césarisme*, s'est écrié M. Proudhon. Le Socialisme, en un mot, pactise avec tout ce qui est violent, subversif et révolutionnaire, et continue, au grand jour, l'œuvre désorganisateur de Luther, de Voltaire et de Robespierre.

Cependant le Socialisme, dans l'étude des intérêts matériels de la Société, a signalé des points de vue utiles dont la *Science économique* a su profiter. Il a répondu par là aux besoins les plus nombreux des classes ouvrières et agricoles; aussi s'en est-on ému de tout côté. La Législation, l'État, les hommes de science se sont emparés des questions soulevées, et ont tâché de les conduire, par des voies diverses, à leur solution. C'est bien ! Il est beau de se montrer sensible aux souffrances des masses ! Il est noble de tenter tout ce qui est possible pour les *soulager* ! Je dis soulager et non pas *guérir* entièrement, car la chose n'est pas possible. La douleur, l'épreuve, le travail seront toujours dans le Monde : le témoignage irrécusable des siècles confirme cette vérité. Il n'y a que des esprits intéressés ou imposteurs, il n'y a que de froids optimistes qui puissent détourner les classes inférieures de ces vues salutaires, au profit d'idées chimériques et de projets fratricides.

Certes, nous pouvons invoquer ici de belles paroles : « *Le problème de l'avenir est de faire partager à l'universalité ce qui n'est que le partage du petit nombre* » ; et sous ces paroles se cache un vœu sublime, formé par S. A. I. le Prince Napoléon, dans une circonstance solennelle¹. Mais, si ce vœu était complètement réalisable, pense-t-on que le Chef de l'État, dont le pouvoir et le crédit ont été jusqu'à ce jour illimités, laissât à d'autres l'honneur de l'initiative des réformes les plus urgentes. L'impérial Auteur de la fameuse brochure de *l'Extinction du Paupérisme* s'empresserait de détruire les besoins de son peuple. Malheureusement, ce n'est pas tout-à-fait avec des chiffres ni avec de l'argent que l'on parvient à résoudre les questions sociales. Il y a au fond de ces questions quelque chose de complexe, de mobile, de contingent, qui échappe au calcul, à la sagacité des Statisticiens et des Économistes.

Nous pouvons nous autoriser, comme preuve, de ce qui se passe actuellement en France et en Belgique. La cherté des céréales vient d'éveiller la sollicitude du Gouvernement. Sur l'invitation de S. M. l'Empereur, dix millions ont été votés par l'Assemblée Législative et par le Sénat pour être affectés aux classes laborieuses et indigentes. L'on

¹ Exposition universelle de 1855, Distribution des récompenses, 15 novembre : *Discours adressé à l'Empereur*.

a voulu remédier à la difficulté de vivre par l'assurance du travail et par l'augmentation du salaire. Mais, malgré cette intervention salutaire, M. le Ministre de l'intérieur, dans sa circulaire à MM. les Préfets, n'a pas manqué de les inviter à faire un appel, chacun dans son département, à la *charité privée* :

« Vous ferez aussi », dit M. Billault, « *un appel* » *pressant à la charité individuelle* ; elle forme en France un trésor inépuisable. Vous visiterez vous-même les communes, vous vous mettrez en rapport avec toutes les personnes dont le dévouement voudra s'accorder avec le vôtre ; vous donnerez l'impulsion à tous les travaux susceptibles d'être utilement organisés ; vous aiderez et provoquerez au besoin toutes les combinaisons (bons de pain, cartes de différence, fourneaux économiques, sociétés alimentaires, etc.) qui pourront abrégier pour les classes laborieuses la cherté passagère des denrées ¹. »

En Belgique, où l'on redoutait aussi une crise occasionnée par l'extrême misère, l'on a pris des mesures analogues, et le Gouvernement a eu le bon esprit de provoquer la charité individuelle pour accroître ses ressources. Ce qui prouve que les vieilles recettes dont la Société a usé jusqu'à

¹ *La Presse*, 22 octobre 1855.

présent pour réparer ses désastres, ne sont pas encore hors de cours. Dans des moments donnés, ces recettes sont seules efficaces : les largesses des Gouvernements les mieux intentionnés ne sauraient les suppléer, et les combinaisons infinies du Socialisme ne sauraient en proposer de meilleures. Notre conviction à cet égard est si forte, qu'en Europe, où les inégalités des conditions sont une conséquence inévitable de la vie sociale, nulle Société ne serait possible sans une charité publique ou privée, obligatoire ou libre. Aussi n'ai-je rien compris à l'assertion de M. Alfred Darimon, à savoir : « que les populations avancées, abandonnant le sentiment religieux, cherchent le bien-être et la liberté en dehors de son influence » ; assertion heureusement mal fondée, et qui a contre elle les observations si exactes et si lumineuses de M. F. Le Play ¹.

La Charité, fille du Christianisme, est le lien sacré des sociétés modernes. Si l'on touche à ce lien sacré ou à la source divine qui le cimente, tout s'écroule. La Charité est une application constante de la *loi d'amour* qui gouverne l'Humanité tout entière. Hors de cette loi, toute existence est un non-sens, toute individualité est un égoïsme. « Vous qui tremblez », dirons-nous avec

¹ *Les Ouvriers Européens* (*Presse* du 28 novembre 1855).

M. Charles Dollfus, « devant la dissolution de la » Société et cherchez partout de quoi relia son » faisceau rompu, voulez-vous savoir ce qui peut » la sauver : c'est du cœur, du cœur, et toujours » du cœur ¹ ! »

Les hommes du Christianisme ont eu, de tout temps, assez de cœur pour ne point redouter le martyr; mais les Socialistes n'ont, jusqu'à ce jour, montré du cœur que pour détruire. Quand ils essaient de réorganiser, l'impuissance s'attache aussitôt à leurs efforts : ils ne peuvent faire un pas vers la réalisation de leurs espérances. On dirait des criminels dont la volonté et les actions sont enchaînées par une puissance mystérieuse.

Le mouvement social n'est donc réel et salutaire que lorsqu'il n'est point exclusif. Il faut qu'il embrasse tous les éléments de la Nature Humaine, et qu'il réponde à tous ses besoins. Le Progrès n'est qu'à cette condition, car le Progrès doit toujours être la résultante de toutes les forces qui sont dans le Monde. En exclure une seule, c'est se montrer injuste et s'exposer plus tard à des réactions. Les

¹ *Lettres philosophiques*, p. 97. Ce sont ces lettres qui ont eu, en décembre 1855, du retentissement dans la *Gazette de France*, dans *l'Univers*, dans les *Débats*, et qui ont obtenu les éloges sans réserve de la *Presse* malgré leur esprit panthéistique et anti-catholique. Le Voltairianisme n'a rien perdu à la retraite de M. E. de Girardin.

Socialistes, hommes soi-disant de progrès, ont essentiellement péché par là. Ils n'ont vu et voulu servir que les intérêts matériels du siècle : ils ont crié haro sur tout le reste. Ceux qui ont proposé de nouvelles religions ont trop fait rire : nous n'en parlerons pas ici.

L'esprit d'exclusion tue les systèmes, quelque vivaces qu'ils soient. Leibnitz, qui était bon connaisseur, entendait mieux les choses : il subordonnait le présent au passé, l'avenir au présent. Le présent fécondé par le passé est gros de l'avenir ; mais cet avenir est frappé d'avance de stérilité lorsqu'il n'a pas de profondes racines dans le passé. Or, le Socialisme, qui rompt tous les liens des peuples avec la tradition, reste nécessairement sans influence sur l'avenir de l'Humanité.

Condorcet, homme de progrès, considérait le genre humain comme un seul peuple. Le Socialisme, qui s'accommode de cette grande idée, a trop oublié qu'elle était d'origine évangélique, et que la Philosophie ne fait jamais rien que le Christianisme ne soit à même de faire beaucoup mieux. Le Socialisme a trop oublié que, pour abattre les frontières et convier tous les peuples à la sainte-alliance du XIX^e siècle, les puissants moyens de propagation qu'il trouve dans la presse, dans les relations commerciales, dans la télégraphie électrique, dans la vapeur et les voies ferrées, seraient

véritablement insuffisants, si les dogmes régénérateurs n'obtenaient la sanction de la Morale des siècles, et surtout si la Religion du Christ n'était compatible avec eux. « *Le Christ seul sauvera la Société moderne* », a dit Chateaubriand ; « *voilà mon Dieu, voilà mon Roi* ¹. » Les Novateurs se rallieront à ce symbole de la Foi chrétienne, sous peine de voir tous leurs efforts se briser contre les décrets de l'Éternel, recueillis en quelque sorte sur la bouche du Génie expirant.

N'allons pas croire cependant que l'Humanité soit enfermée dans un cercle fatal, ni qu'elle soit irrévocablement condamnée à rouler le rocher de Sisyphe. A Dieu ne plaise que notre cœur soit jamais insensible aux réformes légitimes qui peuvent améliorer le sort des classes malheureuses ! Le Socialisme n'aurait-il que le mérite d'avoir, sur ce point, donné l'éveil à la sollicitude des Gouvernements, que ce serait pour lui un grand titre à la reconnaissance des peuples. Le Socialisme est à la Science économique proprement dite, ce que l'Alchimie a été à la véritable Chimie : il aura probablement la gloire d'avoir provoqué des recherches importantes, ou préparé des découvertes utiles. Les noms de Diderot, de Raynal, de Rousseau, de Babœuf, pourront être conspués ou

¹ Dernières paroles de l'Auteur du *Génie du Christianisme*.

maudits. Ceux de Saint-Simon, de Bazard, d'Enfantin, de Fourier, de Considérant, de Cabet, de Louis Blanc, de Proudhon, voire même de M. Émile de Girardin, pourront être redoutés dans l'avenir, à cause des assauts violents qu'ils ont livrés aux institutions du passé ; mais on trouvera des esprits portés à les absoudre, quand on saura que sans eux nous n'aurions peut-être pas les riches travaux de Quesnay, de A. Smith, de J.-B. Say, de Malthus, de Ricardo, de Sismondi, de Bastien, de Rossi, de Blanqui, de Léon Faucher, de Lafarelle, de Charles Dupin, de Charles Dunoyer, de Fix, de Michel-Chevalier, de Wolowski, de Ducpétiaux, etc., travaux qui ont tous pour objet l'accroissement de la prospérité publique. Nous serions privés semblablement des sages appréciations sur les nouveaux systèmes de MM. Alfred Sudre et Louis Reybaud, appréciations qui ont été honorées de récompenses académiques.

Nous applaudissons de toutes nos forces au mouvement industriel de notre siècle, et nous serions heureux de pouvoir penser que ce mouvement suffit au bonheur des classes laborieuses : car il y a de grandes douleurs dans le Monde. La Souffrance marche côte à côte avec la Civilisation et l'étreint dans ses bras. La misère dévore, comme un ver rongeur, les meilleures populations de l'Europe. Naguère encore, les Membres du Bureau

de bienfaisance de Montreuil, appelés à visiter la demeure des pauvres, ont déclaré que, pendant qu'il y a tant de gens qui ont le nécessaire et peut-être le superflu, il existe des malheureux qui se tordent de froid et de faim dans leur misérable réduit.

« Ils n'ont », dit le Bureau de bienfaisance, ni feu, ni vêtement, ni linge, ni couvertures de lit; ils manquent de pain et sont réduits aux horreurs de la misère et du désespoir¹. »

Évidemment, la Société doit un accueil bienveillant à toutes les aspirations qui tendent à faire cesser un état de choses aussi déplorable. A l'Exposition universelle de Paris, une pensée philanthropique a présidé à l'établissement d'une *Galerie de l'Économie domestique*, où l'on a vu « les produits les plus remarquables par leur bas-prix et leur qualité, et qui paraissent le mieux convenir aux besoins des classes ouvrières². » C'est encore bien ! Il y a là un premier pas vers la solution du problème de la *vie à bon marché*. Déjà même M. le Préfet de police de la Capitale, voulant féconder cette idée généreuse et répondre à la sollicitude de LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice, vient d'obtenir de M. le Ministre de l'intérieur les ressources nécessaires pour l'établissement, dans Paris et tout

¹ *Progrès du Pas-de-Calais*, 31 décembre.

² *Presse*, 2 novembre 1855.

le département de la Seine, « de fourneaux qui livreront des aliments à des prix extrêmement réduits. Ces fourneaux seront ouverts sans distinction à tous ceux qui ont à souffrir des rigueurs de l'hiver et de la crise prolongée des subsistances. »

Le tarif des portions alimentaires qui seront vendues dans les fourneaux, indique combien est grand le bienfait auquel on convie les classes ouvrières¹ :

» Un demi-litre de bouillon de bœuf.	5 centimes
» Environ 100 grammes de viande cuite. . .	8 —
» 45 centilitres de légumes cuits au gras ou au maigre.	5 —
» Un demi-litre de potage au riz, gras ou maigre.	5 —
» Portions d'enfant formant environ la moitié des portions ordinaires.	2 — »

Nous formons des vœux pour que cet exemple soit imité sur tous les points de la France, et surtout dans les grands centres de population ! Déjà quelques établissements de ce genre existent, et nous savons d'autre part quels grands avantages l'on a retirés des sociétés alimentaires. Cette fois, l'assistance privée a donné l'éveil à l'assistance publique. Quand on saura utiliser les ressources qui peuvent sortir de la combinaison de ces deux moyens, il est probable que le problème social laissera beaucoup moins à désirer.

¹ *La Presse*, 23 décembre 1855.

Il est indubitable qu'avec le concours de la Science et les bonnes dispositions des Gouvernements, l'on ne parvienne à des résultats de plus en plus satisfaisants. Les hommes sages entrevoient dans le lointain la perspective de réformes graduelles d'où pourra jaillir le bien-être général. Mais, de là à une réforme économique radicale, à un bien-être infaillible et égalitaire, il y a manifestement un abîme que nulle conception humaine ne saurait combler.

Par exemple, d'où tirer cette réforme économique ? Sera-ce du sol, de son morcellement ou de sa concentration dans quelques mains ? Sera-ce des nouveaux procédés de culture, ou du libre échange permanent et général des denrées alimentaires ? La vérité est qu'en Europe les produits du sol sont de plus en plus au-dessous des besoins des populations, celles-ci augmentant toujours de nombre. Il y a donc nécessité impérieuse de rechercher les moyens capables de combler ce déficit. La Science appliquée à l'Agriculture, une distribution plus intelligente du sol, le libre échange des céréales, la conservation de ces dernières pour l'usage domestique et non pour les distilleries, d'où dérive l'abus homicide des boissons alcooliques ¹,

¹ M. Alfred Darimon, analysant dans *la Presse* le livre de M. Ducpétiaux sur la *Question des subsistances*, estime en ces termes l'énorme quantité de grains qu'absorbent les

tous ces moyens réunis pourront satisfaire temporairement aux besoins des populations, surtout si l'on généralise l'emploi des irrigations artificielles et du drainage, et si l'on parvient à donner à la question des engrais toute l'importance qu'elle mérite.

En Chine, en Toscane, en Hollande, en Belgique et en Alsace, on utilise les excréments humains, qui sont l'un des meilleurs engrais. En Flandre, cet engrais est conservé dans des citernes où il subit une préparation particulière. « Un hectolitre d'engrais flamand », dit M. Dumas (de

distilleries : « En Belgique, les distilleries emploient annuellement 53,600,000 kilogram. de grains, ou plus de 700,000 hectolitres, c'est-à-dire la majeure partie du supplément en céréales que la Belgique reçoit de l'étranger. On calcule que la quantité de grains annuellement consommés dans la seule Grande-Bretagne et l'Irlande par les distilleries et les brasseries, s'élève à 6 millions de *quarters* (près de 48 millions d'hectolitres), quantité suffisante pour nourrir 5 millions d'individus. En Prusse, en douze ans on trouve que les distilleries ont absorbé une quantité de pommes de terre équivalente à la consommation de 46 millions d'habitants du royaume pendant trois ans. En Hollande, 600,000 kilogr. de blé, représentant la consommation annuelle d'un demi-million d'habitants, sont annuellement brûlés pour la consommation des boissons fortes (17 octobre 1855). » Comment ne pas éprouver du déficit pour les besoins ordinaires, quand on consomme tant pour les besoins factices !

l'Institut), « équivaut à environ 250 kilogrammes » de fumier de cheval. » Pourquoi donc ne pas vulgariser davantage l'emploi de cette substance qu'il est si facile de se procurer ? Pourquoi ne pas mettre les villes populeuses en demeure de conserver toutes les fientes humaines, afin d'assurer par là la prospérité des récoltes et d'avoir une source intarissable d'abondance ? « Que les pays » moins avancés », ajoute l'illustre Chimiste que je viens de citer, « prennent leur exemple sur la » Belgique et la Flandre, où l'agriculture a reçu » de si grands développements, et où l'on se garde » bien de perdre des matières si précieuses à la » richesse des terres cultivées ¹. »

L'importance de l'engrais et ses rapports avec la prospérité publique sont encore rendus plus évidents dans ces deux passages que j'emprunte au même Chimiste : « J'insiste », dit-il, « sur la nécessité de retenir l'ammoniaque, de n'en pas » laisser perdre ; car si, au lieu de nous arrêter à » sa fonction dans la plante, nous poursuivons les » conséquences de son emploi, il est impossible de » méconnaître toute l'importance sociale de ce » produit. Ainsi, l'engrais flamand, où il joue un » si grand rôle, après avoir fécondé la terre, devient une source de richesse et de bonheur pour

¹ *Chimie physiol. et médic.*, p. 243.

» la population qui a su le ménager ; et si les sels » ammoniacaux sont les agents de la production » des matières azotées, c'est sur l'art de les conserver que reposent les progrès actuels de l'agriculture puisque la production artificielle des sels » ammoniacaux à bon marché, au moyen de procédés purement chimiques, n'est pas encore » possible dans l'état actuel de la science.

» Faire de l'ammoniaque à bon marché, ce » serait produire l'agent qui sert dans les végétaux » à élaborer de l'albumine, du caséum, de la » fibrine. Faire de l'albumine, du caséum, de la » fibrine, ce serait faire de la matière animale ; et » on arriverait nécessairement à conclure que faire » de l'ammoniaque à bon marché conduirait à » augmenter la population animale, et par suite à » augmenter les moyens d'existence de la population humaine elle-même ¹. »

La question de *l'influence de l'engrais sur l'abaissement du prix des subsistances alimentaires* a conduit aussi M. Jules Brame, dans le comice agricole de Lille, à des résultats statistiques dignes de remarque. « En 1760, la population de la France » était de 24 millions d'habitants et la production agricole de 1,525,750,000 fr. En 1855,

¹ *Chimie physiol. et médicale*, p. 427. Tous les Économistes devraient savoir par cœur les pages de ce chapitre important, sur la *Statique des êtres organisés*.

» le nombre des habitants est d'environ 36 millions
 » et le revenu de plus de 8 milliards. En augmen-
 » tant seulement nos engrais, on peut livrer à la
 » consommation 25 hectolitres de blé par hectare,
 » au lieu de 13 hectolitres, qui est notre moyenne
 » actuelle.

» Les Anglais retirent 28 hectolitres de blé par
 » hectare et même jusqu'à 42.

» En Angleterre, en Écosse et en Irlande, on a
 » 34 millions d'hectares et 35 millions de mou-
 » tons. La France ne possède que 34 millions de
 » moutons sur 53 millions d'hectares. Pour que la
 » proportion fût égale avec nos voisins, nous
 » devrions avoir 60 millions de moutons. Notre
 » infériorité est égale pour les espèces bovines et
 » porcines. Cette différence au profit de l'Angle-
 » terre provient du goût et des habitudes de tous
 » les gens riches de ce pays, qui donnent la préfé-
 » rence aux occupations rurales, tandis qu'en
 » France elles sont abandonnées par eux ¹. »

Mais, pour favoriser les savantes vues de la
 Chimie agricole, il faut l'intervention d'un moyen
 essentiellement efficace. Or, ce moyen réside dans
 l'*Institution du CHEPTTEL*, laquelle est « un bail de
 » bestiaux à partage de produits entre le bailleur

¹ *Journal des connaissances médicales*, Rédact. M. Caffé,
 p. 124. 1855.

» et le preneur, ou bien un secours apporté par
 » le capital à l'agriculture, et qui permet d'avoir
 » avec les animaux du fumier et avec le fumier
 » des céréales. » L'objet du *Cheptel* est donc d'as-
 surer, ainsi que l'a savamment démontré M. de
 Lourdoueix, ces deux sources principales de l'ali-
 mentation de l'Homme : le pain et la viande. C'est
 peut-être là le moyen le plus sûr et le plus légi-
 time d'arriver à la vie à bon marché, pour expri-
 mer l'un des désirs ardents de l'abbé de Genoude.
 C'est là, en un mot, de la véritable économie
 sociale : celle qui est compatible avec la justice,
 avec la raison, avec l'expérience; celle que l'il-
 lustre Rédacteur de la *Gazette de France* ne craint
 pas de présenter comme l'un des germes de civi-
 lisation apportés par l'Évangile ¹.

Malheureusement, ces diverses ressources seront
 tôt ou tard paralysées par l'accroissement inces-
 sant de la population : la pénurie, l'absence éven-
 tuelle des récoltes, les maladies fréquentes qui
 détruisent une à une les denrées alimentaires,
 feront toujours obstacle à la prévision et au génie
 des hommes.

La Réforme Sociale viendra-t-elle du Capital?
 Le despotisme de ce dernier est le plus tyrannique
 de tous. C'est à cause de cela que le Socialisme

¹ *Gazette de France*, 31 mars 1856.

en demande ou la suppression, ou la confiscation, ou la décentralisation. On voudrait en finir avec ce tyran de l'époque, comme on en a fini avec le régime féodal, avec le régime du sabre et avec l'influence cléricale. L'or est un métal qui tente toutes les cupidités; mais le jour où l'on voudrait faire main-basse sur les Capitalistes, la Société serait en pleine débâcle. Il faut que tout arrive par la force naturelle des choses, et rien par la contrainte.

Le Capital est poltron de son naturel, il ne s'aventure qu'à bon escient; il lui faut des garanties, des conditions de stabilité, pour se risquer et pour prendre part aux opérations. Or, le Socialisme, ce grand Croque-mitaine du siècle, n'est pas fait pour le tenter. Dans le cas même où il voudrait s'imposer et afficher ses droits au crédit, coûte que coûte, le Capital se prendrait d'une belle frayeur, se cacherait, fuirait et émigrerait à l'étranger. Supposons que tous les Socialistes réunis eussent fait un appel au Capital, comme vient de le faire le Gouvernement de Napoléon III, dans un intérêt national et pour subvenir aux besoins de notre armée, il n'y a pas à douter qu'ils n'eussent échoué dans leurs tentatives. Cependant, pour la réalisation de ses projets gigantesques, le Socialisme ne peut se passer du Capital, ou du crédit qui le remplace. *L'argent*, dit Figaro, est

le nerf de l'intrigue. Il l'est aussi des opérations agricoles, industrielles et commerciales, en dehors desquelles le Socialisme n'a plus de raison d'être.

La liberté entière des mers, le renversement de toutes les barrières fiscales donneraient au Commerce une activité et une extension bien propres à augmenter le bien-être; mais le libre échange en toutes choses est ruineux pour certaines industries, et, si un profit réel ne devait pas découler des importations ou des exportations, bientôt on ne trouverait pas de négociants pour fréter un seul navire. En Angleterre, les *Libres Échangistes*, pas plus que les *Protectionnistes*, n'ont fait la fortune de la nation.

Que si la Réforme Sociale devait sortir du mouvement de l'Industrie, elle en serait sortie maintenant à cause des progrès immenses qu'a réalisés cette dernière. Malheureusement, au lieu du bien-être, l'Industrie semble avoir pour compagne inséparable la misère. Les villes industrielles et manufacturières sont le refuge assuré du Paupérisme. Les produits de tout genre, il est vrai, se multiplient à l'infini, mais le salaire baisse en proportion, et, pour qu'il n'ait aucune chance d'augmenter, on remplace dans les ateliers la main des hommes par celle des femmes et des enfants. Aussi l'Industrie a-t-elle légué à notre siècle des

populations ignorantes, vicieuses, difformes, rabougries et misérables ¹.

Il est des Économistes qui voudraient fixer irrévocablement le *salaire* de l'ouvrier, et le mettre à l'abri de toute circonstance aléatoire. Cela serait peut-être possible, si tous les ouvriers étaient égaux devant l'ouvrage qu'ils ont à faire, ou bien si, en présence d'ouvrages différents, on pouvait encore assimiler, identifier leurs fonctions diverses. Mais il n'en est rien. Dans un même atelier, les ouvriers n'ont ni la même ardeur ni la même intelligence; les dispositions, les goûts, les aptitudes varient à l'infini; et, parmi ceux qui suivent des directions professionnelles diverses, il en est qui sont voués d'avance à un salaire minime, et d'autres à un salaire incommensurable. La jeune ouvrière d'une filature travaille toute une journée pour gagner un franc, tandis que M^{lle} Rachel devient deux fois millionnaire en quelques années. Un ouvrier tisserand ou forgeron a toutes les peines du monde à gagner de quoi soutenir sa petite famille, et nous voyons, au contraire, les premiers sujets des grands opéras, les Nourrit, les Duprez, être

¹ Il résulte d'un long travail publié par le *Morning-Post*, qu'il existait à Londres, au 25 décembre dernier, près de 25,000 pauvres entretenus et logés par la charité publique, et 60,000 autres qui reçoivent des secours. (*La Presse*, 28 décembre 1855.)

rétribués tous les ans à raison de cent mille francs. Comment établir un salaire normal entre des exigences si opposées, que tolèrent nos mœurs et notre civilisation?

La fixation du salaire serait encore possible si l'on pouvait répondre de la bonne volonté de tous les ouvriers, si l'oisiveté n'était pas un vice inhérent à l'espèce humaine, et si le chômage n'était pas la plaie habituelle des travailleurs. Le plus sage parti est donc de subordonner, de proportionner le salaire au travail, en notant toutes les circonstances de nature, d'espèce, de qualité, de perfection, de quantité, qui doivent naturellement faire varier les deux termes de ce rapport; et, au lieu de leurrer les classes ouvrières par des promesses de réformes irréalisables, il est plus noble et plus prudent de les inviter à la tempérance, au sacrifice, à la prévoyance et à la résignation. Il y a toujours une certaine dignité à exhorter les hommes à la culture des idées morales et religieuses qui peuvent améliorer leur sort.

Des hommes graves ont entrevu toutes les difficultés que soulève le problème social. M. Ducpétiaux, désireux d'abolir le prolétariat, comme on a aboli à des époques antérieures l'esclavage et le servage, en est arrivé, après des recherches profondes, à renoncer aux moyens purement économiques et à évoquer la puissance de l'élément

religieux, « afin », dit-il, « de faire prévaloir la » notion du devoir et des sacrifices sur les appétits » grossiers et sensuels ¹. »

M. F. Le Play, commissaire-général de l'Exposition universelle, qui a mis vingt ans de sa vie à approfondir les questions relatives au Socialisme, est arrivé aux mêmes conséquences. Dans son livre si remarquable : *Les Ouvriers Européens*, voici quelle est sa conclusion : « Si, pour conclure l'analyse qui fait l'objet de cet ouvrage, il fallait » indiquer la force qui, en agissant à chaque » extrémité de l'échelle sociale, suffit à la rigueur » pour assurer le progrès, nous n'hésiterions pas à » signaler au bas la prévoyance, au sommet la » religion. »

Il est fâcheux que cette conclusion ne soit pas du goût de M. Alfred Darimon, rédacteur de *la Presse*, qui ne veut pas que la Religion soit immiscée dans l'Économie politique, d'après cet axiome : *Non datur religio in œconomiâ*. Mais, si la Religion n'est pour rien dans l'Économie et si la Société est entièrement absorbée par les intérêts matériels, il en résultera que la Justice, la Bienfaisance, l'Humanité seront bientôt totalement exclues du mouvement industriel du siècle, et qu'au lieu même d'une véritable industrie, ou

¹ *La Presse*, 27 octobre 1855, par M. Alfred Darimon.

d'une égale répartition du produit du travail entre tous, on n'aura plus que l'*Industrialisme*, que l'homicide *Égoïsme*.

Le Gouvernement ne paraît pas croire à cette prétendue incompatibilité de la Religion avec l'Économie politique. Le premier Établissement d'*alimentation publique* de la Capitale vient d'être mis sous la pieuse direction de femmes Religieuses. « Le service des fourneaux », dit la circulaire de M. le Préfet de police de la Seine, « sera confié » aux Filles de charité de Saint-Vincent-de-Paul. » Ces pieuses Sœurs ont saisi avec le plus généreux empressement cette nouvelle occasion de se » dévouer et de faire le bien. » On ne voit pas, en effet, ce que la religion du Christ peut avoir d'inquiétant pour les tendances sociales qui ont pour objet le bien-être de l'Humanité !

De tout temps, la Religion et particulièrement le Catholicisme ont été en butte aux préventions injustes. L'on a cru, par exemple, que le Catholicisme est ennemi de toute liberté, quoiqu'il soit bien prouvé que les nations catholiques sont celles où la liberté politique s'est le mieux consolidée. Dans la protestante Angleterre, les Israélites n'ont pas encore obtenu leur émancipation. Aux États-Unis, où semblablement le Protestantisme domine, l'esclavage des Noirs est patroné par la loi. En France, rien de semblable. La catholique Toscane

a vu naître les *lois Léopoldiennes*, qui ont reçu maintes fois l'approbation des ultra-libéraux. La Sardaigne, sous le roi chevalier Charles-Albert, a mis les Catholiques, les Vaudois et les Israélites dans le cas de jouir en commun des mêmes droits civils et religieux. Le digne fils, l'héritier de cet infortuné Monarque, qui continue la longue série des princes catholiques de l'illustre maison de Savoie, semble avoir donné pour base à son gouvernement la liberté de conscience, et ne voir dans la Religion que le symbole de la tolérance, de l'union et de la liberté, ainsi qu'il résulte de la belle réponse de M. d'Azeglio, au nom du roi Emmanuel, aux habitants d'Édimbourg. Que le Socialisme soit donc tranquille sur l'avenir de ses élucubrations! Lorsqu'il sera prêt à accoucher de quelque fruit utile, la religion catholique lui fera bon accueil.

Ce que j'ai dit jusqu'ici du Socialisme n'est pas un jugement en dernier ressort : cela n'est entré ni dans mon désir, ni dans mes faibles prétentions. J'ai voulu seulement envisager le côté moral de cet enfant du siècle et constater son impuissance actuelle. Ce côté moral est triste, peu rassurant pour l'avenir, et cette impuissance est avouée par les frères et amis. M^{me} George Sand a mis à nu le désarroi qui règne parmi les nouveaux apôtres. L'insuccès, la chute de ces derniers apparut au

gros bon sens de cette Femme célèbre. Elle a pu prophétiser leur ruine dans les derniers chapitres de l'*Histoire de ma vie*. Déjà M. Proudhon avait révélé toutes les pauvretés des divers systèmes socialistes, et avait ainsi donné aux autres le droit de tirer toutes les mauvaises conséquences du sien. M. E. Carro, professeur à la Faculté des Lettres de Douai, ne sait pas non plus à quelle *idée socialiste* il est permis de s'arrêter. Aujourd'hui, c'est M. Le Play qui déduit l'impuissance actuelle de la science sociale et la stérilité des écoles qu'elle a engendrées, de l'antagonisme même de ceux qui la cultivent. Pour l'arracher aux querelles incessantes, aux assertions contradictoires qu'elle provoque, le savant Économiste que je viens de citer propose de mettre cette science sous la sauvegarde de la méthode expérimentale, c'est-à-dire de la fonder sur l'observation rigoureuse des faits. Nulle solution ne lui paraît possible qu'elle n'ait passé par cette voie.

Mais M. Alfred Darimon, qui s'est fait dans *la Presse* le contradicteur de M. Le Play, croit, au contraire, qu'il y a assez de faits comme cela et qu'il est temps de conclure. Ce Publiciste a appris de Descartes à se défier des idées préconçues, et il se flatte de connaître assez son *Novum Organum* pour donner aux faits toute l'attention qu'ils méritent. Cependant la vérité est que le Socialisme n'a encore rien formulé de stable; aucun axiome,

aucun principe d'où l'on puisse déduire des applications pratiques, ne lui appartient. Les *à priori*, les hypothèses, les anticipations, quelques tentatives infructueuses, voilà jusqu'ici les seuls trophées qu'il puisse avouer. Ennemi de la tradition, tous les éléments conservateurs de la Société s'élèvent contre lui et lui barrent le passage. Il n'a, en un mot, pour raison d'être que de répondre à cette aspiration vague et chimérique de bien-être, de félicité, que Dieu a mise dans le cœur des hommes depuis la Création, et qui ne peut avoir ici-bas qu'une faible partie de sa réalisation.

Il en sera probablement du Socialisme comme il en a été de la plupart des problèmes soulevés par la spéculation humaine, tels que la quadrature du cercle, la trisection de l'angle, la transmutation des métaux, etc., etc.; les uns et les autres resteront insolubles, et l'on aura raison de qualifier, à la manière de Rabelais, ceux qui les ont posés d'*abstracteurs de quintessences*.

Sans doute, le Socialisme serait une invention admirable, si on pouvait le faire entrer dans les faits, si on pouvait le réduire en pratique. Mais, en supposant que ses conseils soient bons, les moyens d'exécution qu'il propose, à cause de leur caractère radicalement subversif, sont pires que le mal auquel ils ont pour objet de remédier. Dans le *Conseil tenu par les rats*, tous les membres de

l'aréopage tombent d'accord que rien ne serait plus utile, pour eux, que d'attacher un grelot au cou d'un vieux chat qui leur fait chaque jour une guerre d'extermination; ils reconnaissent que, par là, ils pourraient fuir à son approche et se soustraire au danger commun. La difficulté seulement est d'attacher le grelot: il ne s'en trouve pas un qui ait la hardiesse de s'en charger. Les mêmes embarras se présentent à l'égard du Socialisme. Il n'est personne qui ne sente la nécessité d'arracher les classes ouvrières à la misère qui les décime; cela entre dans les désirs de tout Philanthrope. Malheureusement, parmi les Puissants du monde, il ne s'en trouve pas qui veuillent se prêter à l'exécution de ces plans, soit à cause des difficultés, soit à cause de leur impossibilité même :

Ne faut-il que délibérer,
La Cour en conseillers foisonne;
Est-il besoin d'exécuter,
L'on ne rencontre plus personne¹.

Ah! qu'il serait utile que le bon sens de La Fontaine pût pénétrer dans les hautes régions du Socialisme! Il est malheureusement dans la destinée de ce dernier d'avoir contre lui la raison, l'expérience, la tradition, et même de soulever les répugnances instinctives de tous les cœurs honnêtes.

¹ Livre II, fable 2.

12° Le roman est le côté le plus fécond de la littérature contemporaine. Les écrivains, même les plus sérieux, ont tous payé leur écot à cette folie du siècle. Les Chateaubriand, les Lamartine, les Victor Hugo n'ont pas dédaigné les palmes qui ne semblaient être que le partage de la Muse aventurière. Nous sommes toujours avides de nouvelles émotions; il nous les faut fortes et fantastiques. Le roman pourvoit à ces besoins par ses peintures vives et variées, lesquelles poussent sans désemparer au dernier développement des passions. De là, l'empire magique qu'ont exercé sur les lecteurs de toutes les conditions, à l'étranger, les Goethe, les Walter Scott, les Fénimore Cooper, les Hoffmann, et parmi nous les Balzac, les Frédéric Soulié, les Gérard de Nerval, sur lesquels la tombe s'est fermée, et qui ont pour continuateurs ou rivaux de gloire MM. Alexandre Dumas père et fils, Méry, Paul de Kock, Alphonse Karr, M^{me} George Sand, Eugène Sue, Jules Janin, Francis Wey, Paul Lacroix, Michel Raymond, Gonzalés, Théophile Gautier, Paul Féval, Gozlan et Champfleury que M. de Mirecourt a réunis dans une même biographie, et plusieurs autres qui aspirent chaque jour à la célébrité du genre.

Cette littérature de roman, vive, alerte, audacieuse, et qui ne connaît aucune entrave, n'a-t-elle pas ses dangers pour la Société? La pudeur et la

décence n'ont-elles rien à redouter de ces personnages nus et débraillés qu'on fait poser chaque jour sous les yeux de plusieurs millions de lecteurs? Certes, tous les romanciers ne sont pas passibles de ces reproches, mais la plupart d'entre eux, par le choix de leurs types, tirés des tabagies, des bagnes ou du personnel de la *Gazette des Tribunaux*, se font, pour ainsi dire, les apologistes involontaires du vice, du libertinage et du crime.

L'esprit humain étant invinciblement porté à l'imitation, si nos mœurs actuelles s'accoutument du grotesque, de l'excentrique et de l'impur, la littérature contemporaine, considérée au théâtre ou dans le roman, n'a pas été sans influence sur ce goût étrange. Quelques auteurs, et des plus célèbres, peuvent commencer leur *meâ culpâ*, et demander pardon à Dieu du mal qu'ils ont fait et que sans doute ils ne voulaient pas faire. *Lucrece Borgia*, éprise d'amour pour l'enfant qu'elle a eu de son abominable frère; *Marion Delorme*, dont le cœur se montre encore capable d'un amour pur, après s'être prostituée à tous les grands seigneurs de son temps; *Marguerite de Bourgogne*, qui, pour voiler ses débauches nocturnes, donne la mort à ses deux fils dont elle a été la maîtresse sans les connaître; le bâtard *Antony*, qui force les portes et les serrures pour faire violence à une femme dont l'honneur ne peut être sauvé, même par la fuite; le difforme

Quasimodo, à qui l'on prête une belle âme pour venger la gracieuse et infortunée *Smeralda* des atrocités de *Claude Frolo* ; le *Chourineur*, le *Maître d'École*, la *Chouette*, *Tortillard*, *Jacques Ferrand*, etc., voilà tout autant de types pris dans Victor Hugo, Alexandre Dumas et Eugène Sue, lesquels sentent furieusement ou la débauche ou l'homicide, et dont il doit être peu rassurant de voir dérouler les caractères et les actions en présence d'un public le plus souvent ignorant, grossier, par trop impressionnable et par trop porté à la malfaisance.

Bien que l'art soit multiple et qu'il y ait avantage de l'examiner sous ses divers points de vue, il est bon, je crois, en fait d'actions humaines, de tenir dans l'ombre celles qui sont odieuses et qui ont, aux yeux du Moraliste, un cachet de réprobation. M. Eugène de Mirecourt, le spirituel Aristarque de notre âge, dit qu'un lapidaire serait absurde s'il ne taillait qu'une seule facette à un diamant, et il part de là pour justifier toutes les licences de l'École contemporaine¹. Cette comparaison manque de justesse. Le diamant est toujours beau par quelque endroit qu'on le voie, tandis que l'Humanité est laide et horrible sous bien des rapports.

¹ *Les Contemporains*, Gozlan et Champfleury, p. 54.

Le danger consiste donc dans la recherche, dans la prédilection de ces peintures dont l'effet est l'horreur. A force d'avoir sous les yeux des types de laideur, une femme enceinte finit par engendrer des monstres. L'esprit moral des sociétés n'offre ni moins de susceptibilité, ni moins de délicatesse ; il a droit par conséquent à quelques ménagements. Puis, en familiarisant sans cesse les classes ignorantes avec ces orgies fiévreuses et scandaleuses dont les héros sont pris assez souvent dans les hautes régions de la Société, n'y a-t-il pas à craindre que les hommes du peuple ne se croient quittes, à leur tour, de toute retenue ? Si les vices des grands prêtent à l'illustration, les petits ne peuvent-ils pas semblablement ambitionner ce genre de gloire ? Par le temps qui court, un grand scélérat peut prétendre à l'honneur d'être un grand modèle. Salluste a transmis un excellent précepte dans ces quelques paroles : *Ita, in maximâ fortunâ, minima licentia est*. Ce qui veut dire, d'après le commentaire de Massillon, que « les exemples de dissolution dans les grands, en autorisant » le vice, en ennoblissant la honte et l'ignominie, » leur ôtent ce qu'ils ont de méprisable aux yeux » du public : leurs passions deviennent bientôt dans » les autres de nouveaux titres d'honneur, et la » vanité seule peut leur former des imitateurs¹. »

¹ *Petit Carême*, p. 9.

13° Quelle place assigner aux Femmes dans l'œuvre de moralisation de notre temps? La plus grande, sans contredit. Ce sont elles qui font les mœurs; leur ascendant n'a fait défaut à aucune époque. Clotilde, Catherine de Médicis, M^{me} de Maintenon ont prouvé ce que peuvent les femmes sur les destinées de la France. On rapporte que l'impératrice Joséphine n'était pas non plus sans influence sur les décisions de Napoléon I^{er}. Ce pouvoir des femmes n'a plus de limites, lorsqu'au prestige de la naissance, à l'autorité de la position dans le monde, viennent se joindre les grâces de l'esprit ou les charmes de la beauté, rehaussés par des talents littéraires et par l'éclat de la vertu.

Aussi, le souvenir des Demoiselles De Montpensier, De Scudéri, des Dames De Longueville, De Lafayette, De Sévigné, est-il aussi vivace dans notre esprit que si ces personnes étaient d'hier. De notre acquiescement tacite à cette suprématie des femmes, découlent l'exquise politesse, l'urbanité, le bon ton, le bon goût, le pur atticisme, et autres qualités qui composent notre caractère national, aimé et recherché des étrangers.

Mais c'est surtout dans la conversation que la véritable puissance des femmes éclate : là, elles règnent en souveraines, et c'est de là que partent leurs arrêts. C'est là qu'elles exercent leur métier de sirènes, prenant les hommes par la main,

d'autres diraient par le bout du nez, et les conduisant partout où elles veulent. M^{lle} de Scudéri a fort bien dit que « la conversation est le lien de la » société de tous les hommes, le plus grand plaisir » des honnêtes gens, et le moyen le plus ordinaire » d'introduire non-seulement la politesse dans le » monde, mais encore la morale la plus pure et » l'amour de la gloire et de la vertu ¹. » Voilà ce que paraissait être la conversation aux yeux d'une personne d'un grand mérite, mais qui n'avait ni grâce ni attrait. Jugeons de ce qu'elle doit être entre les mains de celles qui ne sont pas privées de ces avantages.

Il est présumable que les cercles et les salons, qui tirent toute leur vie de la conversation, sont de pures inventions des femmes. Elles ont institué ces machines de guerre pour mieux conquérir le monde. Entre le fameux hôtel Rambouillet, d'où sont sorties tant d'illuminations, jusqu'au dernier salon de M^{me} Récamier, où s'étaient ralliés les esprits d'élite les plus opposés, les hommes de toutes les nuances politiques, nous trouvons une foule de cercles intermédiaires dans lesquels ont successivement brillé M^{me} du Deffant, M^{lle} de l'Espinasse, M^{me} Geoffrin, héritière de la grande habileté de M^{me} de Tencin, et, plus près de nous, les Dames

¹ M. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, T. IV, p. 406.

De Staël, De Condorcet, Sophie Gay, De Genlis, De Souza, De Duras, Guizot, D'Houdetot, De Rémusat, Desbordes-Valmore, Tastu, Roger de Beauvoir et De Girardin, qu'on a surnommée *la dixième Muse*.

Dans cet écrin, composé des Femmes illustres de notre siècle et dont chaque pierre pourrait briller sur le front d'une reine, je ne sais si je dois placer M^{me} Louise Collet, malgré ses titres d'un talent supérieur. Je n'ose le faire sans l'assentiment de M. Alphonse Karr, à cause d'un certain couteau trouvé à la main de la femme-poète dans un jour de vengeance littéraire, suscitée sans doute par le piquant Auteur des *Guêpes*. Quant à M^{me} George Sand, dont le nom est dans toutes les bouches et qui fascine les esprits par son style et par son imagination, je ne balance pas à la rejeter. Elle a donné trop de coups de canif aux contrats sociaux ! Et son froid théisme, confessé dans l'*Histoire de ma vie*, est trop incompatible et avec nos mœurs et avec la morale chrétienne !

La Société dépend des femmes, a dit Voltaire ; mais ce pouvoir immense doit nécessairement tourner au mal quand il n'est pas convenablement dirigé. Une femme non chrétienne est esclave de ses sens ; elle n'a donc qu'un triste rôle à jouer dans le monde, quels que soient ses talents. M^{me} Lafarge, plongée si avant dans les plaisirs,

dans les passions de ce monde, n'y a recueilli que misères et opprobre, jusqu'au moment où son âme s'est attachée aux vérités sublimes du Christianisme. Par contre, l'infortunée Duchesse de Praslin, accablée par les tortures du ménage et exposée chaque jour aux séductions du grand monde, a trouvé dans la Religion toute la force nécessaire pour supporter ses malheurs domestiques, pour braver tous les écueils de la vie sociale, et pour ne pas craindre une mort tragique qui en a fait une martyre.

La femme véritablement chrétienne est un ange que Dieu dépêche ici-bas pour la consolation des hommes ; au contraire, la femme mondaine est un démon que les enfers vomissent de leur sein pour la tentation et pour la perte de l'Humanité. Heureuse donc la femme qui n'hésite point entre ces deux extrêmes de la vie ! Heureuse la femme qui sait immoler les vanités du monde aux attraits du sentiment maternel et aux douceurs du sentiment conjugal ! Heureuses, enfin, cent fois heureuses celles qui à l'auréole du talent savent joindre l'auréole de la vertu ! M^{me} de Souza a prouvé qu'on peut écrire des livres charmants et irréprochables au point de vue de la Morale et de la Religion. M^{me} de Duras, dont la fin a été véritablement chrétienne, a donné aussi l'exemple d'une vie littéraire restée pure au milieu de la passion. MM.

Villemain et Sainte-Beuve se porteraient garants, au besoin, de la véracité de notre témoignage. Et M^{me} de Girardin, qui s'est élevée si haut dans le monde littéraire, n'a-t-elle pas rendu son génie docile à la voix du Christianisme? Sa mort a été semblablement celle d'une Chrétienne. M. l'abbé Théobald Mitraud a voulu en faire la déclaration publique sur sa tombe. *La Fête de Noël*, suave poésie que tout le monde a pu lire dans *la Presse*¹, trahit les préoccupations fortement religieuses de cette femme célèbre. Les grands cœurs peuvent donc se montrer également sensibles à la Littérature et à la Religion. Les beautés qui émanent de ces deux sources, loin de s'exclure, ne font que s'attirer et s'unir². Mais c'est trop long-temps in-

¹ 24 décembre 1855.

² Dans un ouvrage fort remarquable, le P. Ventura vient de démontrer que si la nationalité française est l'œuvre des évêques, elle l'est aussi de la femme catholique. Pour se faire une idée de ce que peut la femme chrétienne sur l'avenir de la civilisation, souvenons-nous que les quatre principaux Pères de l'Église grecque : S. Athanase, S. Grégoire-le-Théologien, S. Basile et S. Chrysostôme, ainsi que les quatre principaux Pères de l'Église latine : S. Ambroise, S. Augustin, S. Jérôme et S. Grégoire-le-Grand, ont été formés par les femmes, et qu'ils leur doivent leur grandeur (*La Femme catholique*, T. I). Il est regrettable que le mérite de l'écrivain, la solidité du penseur et le caractère privé de l'homme ne soient pas une seule et même chose !

sister sur les Femmes : pour en dire davantage, il faudrait, comme M. Sainte-Beuve, *les avoir beaucoup aimées* et posséder leurs secrets, ou bien il faudrait avoir consulté le devin Tirésias.

14° Il y a lieu, ce me semble, de comprendre, dans notre examen littéraire les Écrivains qui ont travaillé plus particulièrement en vue de la Morale. Les Poètes, les Littérateurs, les Historiens et les Philosophes sortent quelquefois de leur sphère habituelle et se font les apologistes des idées qui consolent ou qui améliorent l'Humanité. A ce compte, Chateaubriand, MM. Hugo et Lamartine sont moralistes au même titre que M. Cousin et ses deux Élèves, MM. Jules Simon et Émile Saisset. Nous sommes tenus d'honorer du même nom J. de Maistre, De Bonald, MM. de Lévis et P. Capelle, auteur d'un *Dictionnaire d'Éducation morale* fort estimé. Les Portalis, les Ségur, les MM. Guizot, Vinet, De Broglie, se recommandent aussi par des travaux spéciaux ; et, puisque la Politique n'est qu'un point de vue plus vaste de la Morale, l'Abbé de Lamennais et M. de Cormenin doivent être compris parmi les champions de cette dernière, nonobstant les préoccupations démocratiques qui ont inspiré leur plume.

Le Moraliste est ordinairement un homme éclairé qui veut le bien, et qui enseigne aux autres les moyens de l'atteindre et de le pratiquer. Aucune

considération ne doit le détourner de cette route, dans laquelle il trouve constamment pour s'orienter l'idée du devoir et l'amour de ses semblables. Libre de toute préoccupation individuelle, il n'est point détourné de son but par l'ambition secrète de se rendre agréable aux divers pouvoirs politiques qui se succèdent : maître de lui, il faut qu'il ait ses *coudées franches*, et qu'il soit toujours prêt à dire la vérité.

En Morale, il faut encore que l'action s'accorde avec le précepte. La voie de l'exemple est toujours la plus sûre : *Brevius iter per exempla quàm per præcepta*. Lorsque les actes démentent le précepte, quelque bon qu'il soit, les Écrivains, même les plus distingués, perdent en crédit et en considération. Le Public renverse de leur piédestal ces audacieux qui se posent en conducteurs de l'Humanité, et qui ne sont propres qu'à tromper les hommes et à ouvrir les abymes où on les voit s'engloutir.

15° Enfin, les Critiques littérateurs vont fermer ce kepeake. A eux viennent aboutir et par eux sont annoncés tous les progrès de l'esprit humain, toutes les découvertes du génie. Les divers produits de la pensée passent par leur creuset. Dispensateurs du blâme et de la louange, les Critiques ouvrent ou ferment la porte à la vérité et à l'erreur. Ce sont eux qui dénoncent ou patronent les faux monnayeurs,

qui arrêtent ou facilitent la circulation du métal de contrebande. Aussi, combien leur œuvre est à la fois délicate, difficile et périlleuse!

La Critique, en effet, suppose l'exercice des facultés intellectuelles les plus rares; elle nécessite les ménagements prescrits par les convenances, et elle oblige à une véritable intrépidité d'âme. Pour s'élever à la hauteur d'une critique digne et impartiale, ce n'est pas trop de posséder à fond la science historique et la science philosophique, d'où découlent la connaissance des mœurs et des idées, une appréciation du caractère des hommes et de leurs œuvres, et une mesure exacte de l'influence réciproque du siècle et de l'écrivain; ce n'est pas trop d'une austère véracité, assaisonnée pourtant de formes polies pour ne point blesser des susceptibilités toujours promptes à se réveiller; ce n'est pas trop, enfin, d'une grande force d'âme ou d'un profond sentiment du devoir, pour renverser certaines idoles du jour, et pour n'être point intimidé par les colères de l'amour-propre blessé, de la vanité non satisfaite, surtout lorsque les personnages mis en scène se croient protégés par leur naissance, ou rendus inaccessibles par une position sociale élevée.

C'est en pratiquant la critique avec cette ampleur et cette élévation que MM. Villemain, Saint-Marc-Girardin, Sainte-Beuve, Nisard,

J.-J. Ampère, De Cormenin, Alfred de Nettement, etc., sont entrés si avant dans l'estime publique et ont conquis une place si élevée dans l'opinion des hommes de lettres, éclairée déjà par les travaux de J. Chénier, Geoffroy, Dussault, Fiévée, De Fontanes, De Féletz, Tissot, Picot, Hoffmann, ces dignes continuateurs de La Harpe et Marmontel.

A côté de ces Aristarques célèbres, sur un plan un peu moins élevé et dans des genres moins sérieux, se distinguent MM. Jules Janin, Emmanuel Gonzalès, Alphonse Karr, Francis Wey, Théophile Gautier, Louis Desnoyers, Eugène Guinot, Eugène Pelletan, Paulin Lymairac, A. Peyrat, Paul de Saint-Victor, et autres dont l'esprit a brillé dans les feuilletons, dans le *Figaro*, dans le *Corsaire*, dans la *Caricature*, dans le *Charivari*. M. Eugène de Mirecourt, qui tient présentement sur l'enclume une histoire de notre Littérature, s'est acquis une réputation de Critique agréable par ses petites *Biographies*. Le titre de *Plutarque des Contemporains* lui conviendrait parfaitement, s'il visait un peu moins au côté facétieux de ses héros.

La Némésis de Barthélemy et Méry est aussi une œuvre de critique virulente, où la force de cette dernière est en quelque sorte centuplée par l'effet de la rime. *La Villéiade* et la *Peyrénoïde* du dernier

de ces deux Poètes ont, à leur apparition, donné la mesure de ce que peut la plume satirique d'un homme lorsqu'elle est braquée chaque jour contre les Puissances en crédit. Une plume empoisonnée par le fiel de la politique peut entraîner d'aussi dangereuses conséquences que celle qui manque de probité et de moralité littéraires. M^{me} de Staël voulait sans doute prévenir ces effets désastreux, lorsque, s'adressant aux Aristarques présents et futurs, elle leur signifiait que la critique littéraire ne doit être bien souvent qu'un traité de morale. Ne dirait-on pas que ce conseil est à l'adresse de quelques Écrivains de notre époque, lesquels ne voient au contraire dans la critique qu'un moyen sûr de battre monnaie ?

Cette appréciation succincte des diverses phases de la littérature contemporaine démontre que, si nous sommes en progrès moral sur le XVIII^e siècle, nous n'avons pourtant pas encore atteint le Beau idéal que Dieu a mis dans nos âmes. Il est difficile, quand on se complaît dans l'ivresse des passions ou qu'on se livre à tous les écarts de l'imagination, de ne point réveiller le vice qui sommeille dans notre Nature; il est difficile alors de ne pas compromettre les intérêts si délicats de la parfaite vertu. En exemple, citons Chateaubriand et M. de Lamartine, les deux Puritains de la littérature morale du siècle, quand on les suit

dans le *Génie du Christianisme* ou dans les *Méditations poétiques*, dans les *Martyrs* ou dans les *Harmonies politiques et religieuses*, mais qui cessent d'être irréprochables aux yeux d'un Moraliste austère quand on les étudie dans *Atala* et *René*, dans la *Chute d'un Ange* et dans *Jocelyn*. A combien plus forte raison sera-t-on en droit de se montrer rigoureux à l'égard de plusieurs autres Écrivains qu'on trouve enclins aux sentiments voluptueux, et plus embourbés dans les mares du Sensualisme ! Ces Écrivains, zélateurs de l'École réaliste, n'ont de l'enthousiasme que pour l'amour plastique, celui que les Anciens croyaient formé avec l'écume de la mer.

La lecture de ces Auteurs est pleine d'écueils pour la jeunesse. M. de Lamartine, désireux de consacrer à l'éducation de cette dernière un extrait de toutes ses œuvres, n'est parvenu à composer qu'un très-petit livre. Il est présumable que la plupart de nos Auteurs auraient à supporter une réduction bien plus forte, s'ils avaient à mettre sous les yeux de la jeunesse des livres irréprochables. En tête de sa *Nouvelle Héloïse*, J.-J. Rousseau a cru devoir prévenir que toute jeune fille qui se montrera désireuse de connaître ce roman est une personne perdue. Certainement, la lecture de nos Contemporains n'est pas moins périlleuse que celle de la *Nouvelle Héloïse* ; mais il y a cette

différence que les Auteurs n'ont pas, comme Rousseau, la loyauté d'aviser leurs Lecteurs.

Depuis que le Romantisme a pris pied dans la Littérature, celle-ci ; entrant dans sa période d'émancipation, a brisé ses entraves et perdu toute pudeur. Nous la voyons chaque jour explorer les nombreux recoins de notre pauvre Nature ; elle fouille dans le cœur humain, déroule ses replis, épie ses divers mouvements, et encourage pour ainsi dire tous ses désirs. Sous prétexte de peindre les mœurs du siècle, elle étale ainsi aux yeux du Public les vices de la Société, sans redouter les effets funestes de peintures vives, libres, lascives et licencieuses. Les Novateurs de la littérature ont singulièrement contribué à corrompre le goût, les uns en hissant le monstre sur l'autel des Muses¹, et les autres en puisant leurs caractères aux sources du laid, du bizarre, du fantasque et de l'irrégulier.

La bonne littérature, au contraire, ne se complaît que dans les régions célestes du Beau, de l'Honnête et de l'Harmonieux. « Elle ne puise » ses pensées durables », dit M^{me} de Staël, « que » dans la morale la plus délicate. » C'est alors qu'agissant à la fois sur l'intelligence, sur le cœur

¹ Voltaire, parlant de Shakespeare, s'est repenti d'avoir ouvert la porte à la médiocrité, déifié le sauvage ivre, placé le monstre sur l'autel.

et sur les organes, elle épure le goût, forme des caractères nobles et élevés, adoucit les mœurs, transforme les penchants et prépare le bonheur des peuples. L'influence de cette littérature sur les institutions sociales est des plus profondes. Pour saisir toutes les modifications heureuses qu'elle peut introduire dans l'état moral des Nations, il faudrait, à l'exemple de M^{me} de Staël, l'examiner dans ses rapports avec la vertu, la gloire, la liberté et le bonheur. De cet examen découlerait infailliblement sa mission curatrice dans les maladies morales de l'Espèce Humaine, mission dont nous trouvons une idée assez exacte dans ces quelques passages aphoristiques :

« Les chefs-d'œuvre de la Littérature, indé-
 » pendamment des exemples qu'ils présentent,
 » produisent *une sorte d'ébranlement moral et phy-*
 » *sique*, un tressaillement d'admiration qui nous
 » *dispose aux actions généreuses*. Les Législateurs
 » grecs attachaient une haute importance à l'effet
 » que pouvait produire une musique guerrière ou
 » voluptueuse. L'éloquence, la poésie, les situa-
 » tions dramatiques, les pensées mélancoliques
 » agissent aussi sur les organes, quoiqu'elles
 » s'adressent à la réflexion. *La vertu* devient alors
 » *une impulsion involontaire, un mouvement qui*
 » *passé dans le sang*, et vous entraîne irrésistible-
 » ment comme les passions les plus impérieuses...

» Le sentiment du Beau intellectuel, alors même
 » qu'il s'applique aux objets de littérature, doit
 » inspirer de la répugnance pour tout ce qui est
 » *vil et féroce*, et cette *aversion involontaire* est
 » une garantie presque aussi sûre que les principes
 » réfléchis.

» Mais », s'empresse d'ajouter M^{me} de Staël, « il
 » est regrettable que les écrits qui paraissent de
 » nos jours n'excitent pas plus souvent ce noble
 » enthousiasme¹. » Ce regret, exprimé au com-
 mencement du siècle par l'Auteur de *Corinne*,
 trouverait de nos jours de quoi être plus fortement
 motivé. Dans l'océan de publications qui nous
 inondent de toutes parts, on rencontre difficile-
 ment, en effet, des livres qu'on puisse approprier
 aux intérêts sacrés de la Morale. Les Auteurs écri-
 vent pour faire diversion aux peines de l'âme,
 pour dissiper une affreuse mélancolie, pour
 calmer les agitations du cœur en donnant un
 écoulement naturel aux passions, ou bien ils
 écrivent par pure spéculation et pour tenter la
 fortune; mais il en est peu qui soient mus par
 l'amour de la gloire, qui soient entraînés par le
 sentiment de la vertu.

Balzac, notre profond Romancier, n'est pas

¹ *De la Littérat. consid. dans ses rapports avec les Insti-
 tutions sociales*, T. I. Disc. prélim., p. 35.

toujours un modèle de moralité : les *Scènes de la Vie privée*, de la *Vie parisienne* et de la *Vie de province* ne sont le plus souvent qu'un ramassis de faits scandaleux. Que si ce sont là des peintures fidèles de mœurs, il faut convenir que ces mœurs sont abominables, et qu'il y a peut-être autant de cynisme que de danger à les populariser, comme on le fait, par la publication à bon marché. La réserve, la mesure, la dignité qu'on trouve dans *Eugénie Grandet* et dans le *Lys dans la Vallée*, ne sont pas les qualités ordinaires du talent immense de l'Auteur du *Père Goriot* et de la *Cousine Bette*.

Dans sa *Physiologie du Mariage*, Balzac ne cesse d'insulter la Moitié la plus sensible et la plus aimable du Genre Humain. On croirait, à l'entendre, que l'Écrivain n'a eu ni mère ni sœur.

Les *Contes drolatiques* sont encore plus licencieux ; la pudeur de M^{me} George Sand en a été blessée.

L'esprit de M. Alfred de Musset incline au matérialisme et à l'impiété, pour ne pas dire autre chose. *Rolla* est une œuvre satanique, qui participe à la fois du mauvais génie d'Arrouet et du désespoir de Byron. L'énergique talent qui a élevé l'auteur d'*Un Enfant du Siècle* à la dignité d'Académicien, est gros sans doute d'un millier

de bonnes productions, dont nous avons un superbe échantillon dans l'éloquente invective contre Voltaire, commençant en ces termes :

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
 Voltige-t-il encor sur tes os décharnés ?

Les mœurs turques et la verve érotique de M. Théophile Gautier percent trop dans le livre de *Mademoiselle de Maupin*.

M. Jules Janin semble n'avoir écrit la *Confession* que pour froisser les sentiments moraux et religieux que toutes les Nations civilisées entourent de respect.

La Pécheresse de M. Arsène Houssaye est une application saint-simonienne de l'amour libre. L'extrême flexibilité de talent propre à cet Auteur a déjà fourni l'occasion de faire oublier cet écart de jeunesse.

Bien que *Volupté*, roman de M. Sainte-Beuve, n'ait peut-être de dangereux que le nom, si fort en faveur parmi les fils d'Épicure ; M. E. de Mircourt, des préventions duquel il faut se méfier, trouve que l'Auteur « se complaît çà et là dans » mille peintures trop consciencieuses, qui en » rendent la lecture pleine de périls¹. »

Mais la réprobation du Moraliste pèse surtout

¹ *Les Contemporains*, N^o 42, p. 54.

sur M^{me} George Sand et sur M. Eugène Sue, à qui est dévolu d'une manière toute particulière le privilège du talent. Ces deux écrivains ont quelque chose de commun dans leurs tendances anti-sociales et anti-catholiques. Ils auront l'un et l'autre de grands comptes à rendre : avant d'entrer en Paradis, la station au Purgatoire sera longue pour eux.

L'auteur d'*Indiana*, de *Valentine* et de *Lélia* prêche ouvertement la révolte contre les institutions humaines les plus honorées ; elle brise les liens conjugaux, démontre l'inutilité du mariage et devient l'apologiste de l'adultère. *Évanor* et *Leucippe*, l'un des derniers ouvrages de cette Femme extraordinaire, est une critique adroite et voilée de la Cosmogonie de Moïse. C'est un parti pris : M^{me} Sand veut battre en brèche l'orthodoxie catholique. L'aveu qu'*Évanor* et *Leucippe* est tout-à-fait une œuvre d'imagination, ne détruit pas la fâcheuse impression qu'elle peut faire, d'autant qu'elle se recommande, comme toutes ses aînées, par les brillantes séductions du style.

M. Sue, auteur de plusieurs romans maritimes fort estimés, a recherché une vaine popularité dans un genre d'écrits difficile à classer, et dont le Démagogisme, le Socialisme et l'Impiété font le principal fonds. *Les Mystères de Paris*, *le Juif-Errant*, *les Sept Péchés capitaux*, *Fernand Duplessis*, les

Mystères du Peuple, etc., sont les œuvres d'un génie malade et hostile à la Société¹.

Combien il est déplorable de voir deux Écrivains d'un si grand mérite s'engager chaque jour dans cette voie fatale ! Les tristes souvenirs de Pigault-

¹ Dans le feuilleton de *la Presse* du 4 mars 1856, M. E. Sue a hasardé un tableau des *misères sociales*, que l'Autorité n'a point permis d'achever. Le but de cette peinture outrée est par trop évident ; il est impossible de s'y méprendre. L'Auteur pousse au démagogisme de toutes ses forces, et souvent dans un langage de gros bourgeois. Il est fâcheux sans doute que notre siècle égoïste et mercantile ait mis sur le grabat un grand nombre de familles ; mais il est juste de convenir que bien des personnes font chaque jour tous leurs efforts pour alléger les souffrances des classes malheureuses.

Au mois d'août 1850, je descendais le Rhône sur le bateau à vapeur, en compagnie de M. de R..., de Versailles. La conversation roula sur les misères du peuple, et M. de R..., qui avait été chargé par Louis-Philippe, en collaboration de feu M. de Rossi, d'étudier la question du Paupérisme, me déclara que, dans Paris et ses environs, ils avaient compté près de trois cent mille individus qui ne savaient pas le matin comment ils souperaient le soir. La charité publique et la charité privée, ajouta M. de R..., parviennent à dompter ce fléau de la misère ; une foule de gens passent leur temps à s'occuper des malheureux, et il en est qui font tous les ans au-delà de quarante mille francs d'aumônes. Les Écrivains systématiques devraient s'attacher quelque peu à ce beau côté de la situation sociale, au lieu de n'en présenter jamais que le revers ! Nous serions peut-être par là débarrassés, une fois pour toutes, de leurs déclamations subversives.

Lebrun étaient pourtant de nature à arrêter bien des plumes !

M. Paul de Kock, digne parfois de prendre place parmi les *Grotesques* de M. Théophile Gautier, est bien plus tolérable ; il a au moins le talent de faire rire ; s'il ne moralise pas toujours, il nous délasse souvent. C'est sans doute à cause de cette hilarité, compagne inséparable de l'esprit de cet Auteur, que le Saint-Père Grégoire XVI en faisait ses délices : il s'enquérât souvent de la santé de M. Paul de Kock.

Le Sensualisme et l'Impiété sont seulement à l'état de vestige chez les Auteurs qui précèdent ; nous les trouvons au contraire formulés en axiomes et érigés en doctrine chez Stendhal et Henri Heine.

Le premier se pose en épouvantail de la Société, autant par ses vices que par son immoralité : l'Athéisme est le milieu où se complaît son génie, qui s'alimente aussi de dispositions haineuses contre le Christianisme.

Le second est un panthéiste renforcé qui travaille de toutes ses forces à détrôner le *Vieux du Ciel*, et qui croit tout honnement avec Hegel que *l'Homme c'est Dieu*. Avec une verve qui tient à la fois d'Arouet et de Rabelais, il donne la chasse au Dieu de la Bible, au Dieu de l'Évangile et même au Dieu de la Raison.

Byron et Goëthe ont eu aussi leur mauvais quart

d'heure. L'un est le poète sublime du désespoir ; l'autre a créé des types qui conduisent à la mélancolie suicide.

Sterne et Hoffmann sont, le premier trop sombre et le second trop fantasque, pour être proposés en exemple aux Lecteurs.

Un mot sur Béranger, l'une de nos gloires nationales, et qui commande doublement le respect par sa vieillesse et par son génie. L'illustre chansonnier appartient à l'arrière-garde du Voltairianisme, dont la queue sera longue comme celle de Robespierre. C'est un de ceux qui ont le plus sapé et le trône et l'autel. Il était réservé à ce démolisseur-poète d'être, sur des airs connus, un *La Fontaine élève de Voltaire*¹. Il a bien fait son métier de Diable² ; et, puisque sous ce rapport on le rapproche du Vieillard de Ferney, n'est-il pas à craindre que tôt ou tard on appelle sur lui la sévérité de l'histoire, comme déjà elle a été appelée sur son compère³, dont le cri de ralliement était : *Écrasons l'Infame* ?

Voici une anecdote, tirée de M. Sainte-Beuve, que je m'empresse de recueillir :

« Béranger, cet ennemi des rois, n'a pu s'ac-

¹ Feuilleton de *la Presse* (Paulin Lymairac), 24 mai 1855.

² Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, T. II, p. 238.

³ Voy. De Barante, *Tableau de la Littérat. au XVIII^e siècle* ; — V. Hugo, *Littérat. et philosophie mêlées*.

» commodér ni des Bourbons ni des d'Orléans ; il
 » voulait donc de la République, cela n'est pas dou-
 » teux. Et pourtant, quand la République nous est
 » tombée à l'improviste, et que Chateaubriand, déjà
 » bien baissé, se réveillait pour dire à Béranger :
 » *Eh bien ! votre République, vous l'avez ! — Oui,*
 » *je l'ai*, répondait l'homme d'esprit, *mais j'ai-*
 » *merais mieux la rêver que la voir* ¹. »

Eh bien ! puisque nous ne devons pas y voir plus clair depuis ce grand jour, à quoi aura servi tant de tapage, tant de malice, tant d'âcreté, tant d'amertume prodigués dans des couplets immortels ?

La haine engendre la haine et tend à la perpétuer dans les Sociétés. Ce n'est point de cette manière-là qu'il convient d'agir sur les masses. Un autre grand Poète, placé lui aussi à la tête du mouvement littéraire de notre siècle, a su montrer à la pauvre Humanité des perspectives plus consolantes.

« Il s'élève de toutes parts », dit Victor Hugo, « une génération sérieuse et douce, pleine de sou-
 » venirs et d'espérances. Elle redemande son avenir
 » aux prétendus philosophes du dernier siècle, qui
 » voudraient lui faire recommencer leur passé. Elle
 » est pure et par conséquent indulgente, même

¹ *Causeries du lundi*, T. II (Béranger).

» pour ces vieux et effrontés coupables qui osent
 » réclamer son admiration ; mais son pardon pour
 » les criminels n'exclut pas son horreur pour les
 » crimes. Elle ne veut pas baser son existence sur
 » des abymes, sur l'athéisme et sur l'anarchie ; elle
 » répudie l'héritage de mort dont la Révolution la
 » poursuit ; elle revient à la Religion, parce que la
 » jeunesse ne renonce pas volontairement à la vie ;
 » c'est pourquoi elle exige du Poète plus que les
 » générations antiques n'en ont reçu. Il ne donnait
 » au peuple que des lois, elle lui demande des
 » croyances ¹. »

Ne dirait-on pas que ces belles paroles ont été écrites tout exprès en vue de l'état présent des cœurs et des esprits ? La Littérature n'est donc pas au bout de sa mission civilisatrice ; il est même permis de conjecturer tout le bien qu'elle est appelée à faire lorsqu'elle se mettra sincèrement au service des idées morales et religieuses ; et puisque notre Génération réclame des croyances, c'est aux Lettres elles-mêmes à les semer et à les répandre. C'est par là que la Littérature prendra sa place à côté de la Religion, de la Philosophie, de l'Hygiène et de la Thérapeutique, dans la cure des mauvais penchants de l'Humanité ².

¹ V. Hugo, *Littérat. et philosophie mêlées*.

² Dans un Mémoire que M. Delenda a adressé à l'Académie impériale de Médecine, il a cherché à établir des rapports

CHAPITRE VII.

III. Si du domaine de la Littérature nous entrons dans celui de l'Église, nous trouvons que celle-ci gravite vers la Science avec plus de zèle peut-être que la Littérature n'en met envers la Religion. En s'engageant ainsi dans les voies de la Science, le Clergé catholique jette les premières bases de cette alliance définitive qui doit se faire entre la Religion et la Philosophie, entre la Foi et la Raison. Dans l'intérêt même des vérités évangéliques dont elle a le dépôt, il importait à l'Église de ne point répudier la Science. Mais, depuis que le Rationalisme a mis en doute la plupart de ces vérités, il y a eu obligation encore plus impérieuse pour les Apôtres du Christ de démontrer qu'on peut les rétablir aussi bien par les lumières de la Raison que par celles de la Foi. La Raison, en un

entre la lecture des romans et la manifestation des maladies. Le rapporteur, M. Collineau, croit à une relation immédiate entre ces deux choses (*Gazette des Hôpitaux*, 1856, N° 40). À combien plus forte raison l'influence de la Littérature sur l'Homme est-elle plus étendue, plus intime, plus profonde, lorsqu'elle s'adresse à d'autres facultés que l'Imagination !

mot, est, à cette heure, devenue le fond principal de la théologie et de l'éloquence chrétiennes. C'est ce que paraissent avoir compris les Boulogne, les Frayssinous, les Macarthy, et, de nos jours, les Lacordaire, les Ravignan, les Marcellin, les Dequerry, les Combalot, les Bautain, les Cœur, les Coquereau, les Grivel et autres Prédicateurs célèbres, qui se sont conformés au précepte de Quintilien, à savoir : que l'orateur ne doit être étranger à aucune connaissance humaine : *Executiendum omne scriptorum genus*. De nos jours, on s'accommode mieux du genre Bourdaloue que du genre Massillon ; on s'attache davantage au fond qu'aux formes oratoires : la Génération a besoin de savoir pour croire.

Avec de telles dispositions intellectuelles dans le public, le Clergé ne pouvait se maintenir à la hauteur de sa mission que par une grande science. Or, cette science, il la possède. A part la Théologie, qui est de rigueur et dans laquelle il est inexpugnable, on trouve dans son sein des philologues, des archéologues, des naturalistes, des physiologistes, des médecins et des savants de tout genre. Le Clergé ne fait ainsi que continuer les vieilles traditions de l'Église, d'où sont sortis les lettres, les sciences et les arts qui ont civilisé l'Europe. Alcuin, Roger Bacon, Suger, Ximenés, Alberoni, Richelieu, Mazarin, Fleury, tous mem-

bres du Clergé, étaient des esprits vraiment supérieurs.

S. Augustin, S. Grégoire de Nysse, S. Grégoire de Nazianze, S. Bernard, S. Thomas ont eu semblablement la tête aussi forte que bien meublée.

Nous en dirons autant des Calmet, des Lami, des Mabillon, des Montfaucon, des Charlevoix, des Bouhours, des Daniel, des Rapin; nous en dirons autant des hommes illustres du siècle de Louis XIV, qui ont ajouté de la splendeur même à ce grand siècle. Les noms de Mascaron, de Bourdaloue, de Bossuet, de Fléchier, de Lingendes, de Fénelon, de La Rue, de Brydaine, de Massillon, etc., sont et seront l'éternel honneur du Genre Humain.

La tribune sacrée n'étant jamais muette, le XVIII^e siècle compte aussi des orateurs d'une grande réputation, qui ont su concilier les besoins religieux avec l'esprit du temps, et parmi lesquels on distingue les Cheminai, les Neuville, le P. Elisée, l'abbé Poulle, De Beauvais, évêque de Sénez, et l'abbé De Boismont.

En science littéraire proprement dite, où trouver des esprits plus originaux, plus étendus et plus cultivés que Rabelais, Santeuil, Prévost, De Polignac Batteux, Maury, De Bernis, Barthélemy, Desfontaines, Genest, etc. ?

Les noms d'Abailard, de Fénelon, de Terrasson

et de Lamennais évoquent toujours le souvenir de quelque progrès accompli dans l'histoire de l'esprit humain.

Raynal et Mably se sont fait distinguer comme libres penseurs; l'abbé De Saint-Pierre et l'abbé Sièyès par leur indépendance de caractère.

N'est-ce pas, enfin, du sein même de l'Église que sont sortis tous les hardis réformateurs qui ont révolutionné l'Europe? Voltaire lui-même a été un élève des Jésuites.

Qu'on cesse par conséquent de présenter l'Église Catholique comme ennemie de toute lumière, comme véritable éteignoir d'imagination et d'intelligence. Son esprit n'arrête point l'essor des hautes facultés de la Pensée Humaine. La Science n'implique pas nécessairement l'impiété, et l'on peut être profondément chrétien sans être voué à une ignorance de commande. Ce serait être ou aveugle ou excessivement prévenu que de dater le progrès des lumières uniquement de l'âge de Luther ou de Voltaire.

CHII. Nous avons véritablement besoin de nous fortifier dans ces conclusions, pour prémunir contre certaines préventions assez générales que des hommes très-sérieux ont pris plaisir à accréditer. Dans un tableau de la Littérature en Europe, Leuliette apprécie en ces termes l'influence de l'abjuration

de Henri IV : « En rendant au culte romain, me-
 » nacé en France d'une destruction inévitable, son
 » ancien éclat, il étouffa cette énergie de pensée,
 » ce caractère d'indépendance, que le théologien
 » français (Calvin) avait semé sur une partie de
 » l'Europe. Avec le culte de Rome renaquit cette
 » soumission aux décisions ecclésiastiques, cette
 » paresse d'esprit qui assurent le calme des États,
 » mais qui ne sont point propres à former de
 » grands talents ni à développer de sublimes
 » caractères..... »

» Si Gustave-Adolphe avait prolongé sa carrière,
 » quelle métamorphose s'opérait en Europe ! La
 » religion du Prince conquérant devenait insensi-
 » blement celle de l'Allemagne ; l'empire monacal,
 » si funeste aux lumières, s'anéantissait. A des
 » Universités composées d'hommes qui redoutent
 » l'avancement des connaissances comme le plus
 » terrible des fléaux, eussent succédé des esprits
 » ardents, curieux, avides de recherches¹... »

Professeur de littérature vers la fin du XVIII^e
 siècle, Leuliette a hérité des traditions haineuses
 de cette époque contre le Catholicisme. La critique
 a semblablement relevé quelques traits du même
 genre consignés par M. de Ségur dans son *Tableau
 historique et politique de l'Europe de 1786 à 1796* :

¹ Leuliette, *De la Littérat. en Europe*, note de la p. 404.

c'est lorsque cet Écrivain moraliste représente le
 Clergé « étendant les chaînes de la superstition,
 » s'emparant de la terre au nom du Ciel, divisant
 » pour régner, éloignant tous les flambeaux qui
 » auraient pu percer les ténèbres de l'ignorance,
 » poursuivant la science comme un sacrilège.... » ;
 et lorsque, remontant jusqu'à Charlemagne, il
 parle des « échafauds qui étaient partout inondés
 » du sang des hommes assez téméraires pour pen-
 » ser et pour oser dire que l'Église était corrom-
 » pue, que les Papes n'étaient pas infailibles,
 » que le soleil ne tournait pas autour de la terre,
 » que les chroniques des Moines étaient des contes
 » grossiers et leurs exorcismes des impostures¹. »
 M. de Ségur est plutôt ici courtisan de la Révolution
 française qu'historien impartial. Il veut atté-
 nuer l'horreur qu'inspirent les crimes de cette
 dernière, et pour cela il donne le change, en
 reportant l'esprit du Lecteur sur les malheurs
 d'une époque encore barbare. Mais toute l'habileté
 du paradoxe ne parviendra jamais à démontrer
 que l'Église de Jésus-Christ ait été amie du sang
 humain et ennemie des lumières.

M. Guizot, calviniste et fils de la Révolution,
 a su se montrer plus généreux envers le Clergé.
 Il met à néant les calomnies et les déclamations

¹ L'abbé Dassance, *Cours de Littérature*, T. VI, p. 283.

dont l'Église a été l'objet : « Et le Clergé », dit-il ,
 « d'où est venue sa force ? Comment a-t-il con-
 » couru à la civilisation ? Est-ce en se séparant du
 » peuple , en s'épouvantant de la raison humaine ,
 » en sanctionnant au nom du Ciel la tyrannie ?
 » Non , mais il a réuni pêle-mêle dans ses églises
 » et sous la loi de Dieu les petits et les grands ,
 » les pauvres et les riches , les faibles et les forts ;
 » il a honoré et cultivé la science , institué des
 » écoles , favorisé la propagation des lumières et
 » l'activité des esprits ¹. »

« L'Église », ajoute le même Historien , « a
 » souvent répété ces paroles de S. Isidore , qu'on
 » lit dans les canons du quatrième Concile de
 » Tolède : Celui-là est roi qui régit son peuple
 » justement ; s'il fait autrement , il ne sera plus
 » roi. »

Bossuet n'a-t-il pas annoncé aux rois que « la
 » vraie fin de la politique est de rendre la vie
 » commode et les peuples heureux ² ? » Les Publi-
 cistes qui ont tant déclamé contre ce dernier
 Père de l'Église , ne devraient pas oublier ces
 belles paroles avant de proclamer , comme ils le
 font , la prétendue incompatibilité du Catholicisme
 avec les lumières , avec les libertés publiques et
 avec l'amour humanitaire.

¹ *Cours d'Histoire moderne*, 1826.

² *Histoire universelle: les Empires*.

Il est impossible , sans être injuste , de mécon-
 naître que c'est à l'Église que nous devons les
 premiers établissements consacrés à l'éducation.
 Les Colléges , les Écoles , les Universités étaient
 exclusivement dirigés autrefois par ces hommes
 extraordinaires qui , non contents de soulager nos
 misères , voulaient aussi dissiper les ténèbres de
 notre ignorance. Il suffit de parler des Bénédictins ,
 des Oratoriens et des Jésuites , pour rappeler aus-
 sitôt à l'esprit des prodiges de science et de
 dévouement. J'observe , par rapport aux Jésuites ,
 que leur institution est toujours vivace malgré les
 nombreuses attaques dont elle a été l'objet. Le
 terrain que la malveillance leur fait perdre sur un
 point , ils le doublent bientôt sur un autre :
 preuve évidente qu'il y a parmi eux un fond
 de vitalité inépuisable. « Naturalistes , chimistes ,
 » botanistes , mathématiciens , mécaniciens , astro-
 » nomes , poètes , historiens , traducteurs , anti-
 » quaires , journalistes », dit Chateaubriand , « il
 » n'y a pas une branche des sciences que les Jésui-
 » tes n'aient cultivée avec éclat ¹. » Voilà tout le
 secret de leur force.

La Science , que nous avons vu infusée dans les
 masses du Clergé , ne fait point défaut non plus
 dans ses hautes régions ; les sièges épiscopaux

¹ *Génie du Christ.*, édit. illustr., p. 178.

nous en ont donné des preuves manifestes dans ces derniers temps, temps difficiles où il fallait faire bonne mine et savoir se tenir à la hauteur des circonstances. La Cour de Rome n'est-elle pas toujours la fille de Jésus-Christ et l'écho fidèle de la vérité religieuse? Entourée d'une milice savante, elle tient constamment en bride l'hérésie et conserve la tradition dans toute son intégrité: elle a en quelque sorte l'œil toujours ouvert sur les choses les plus indifférentes. Naguère encore, à l'occasion de la polémique du Professeur Lordat et du P. Ventura, elle trouvait, grâce à la vaste science du Cardinal Mai, la doctrine du Physiologiste de Montpellier, dans les Pères Grecs, et réduisait ainsi à néant toutes les prétentions antivitalistes de l'ancien Général des Théatins. La sollicitude de l'Église s'étend sur tout; elle ne laisse dans l'ombre aucun des mouvements de la Science. Ceux qu'elle ne favorise pas sont précisément ceux qu'elle ne croit pas profitables à l'Humanité.

Comme garantie de l'union définitive qui se prépare entre la Religion et la Science, on peut signaler les antécédents qu'on trouve dans l'Église. A Rome, la Colonne Trajane a été couronnée par la statue de Saint Pierre: la Religion est allée au secours du monument du Paganisme pour le sauver d'une ruine sans doute inévitable. Cette Religion ne peut-elle pas aller aussi au-devant de

la science humaine et lui imprimer son cachet? Cette rencontre donnerait désormais à l'œuvre des hommes un caractère d'indébilite dont elle manque le plus souvent. L'accord est possible: l'on a admiré les chefs-d'œuvre de Praxitèle et de Phidias dans les palais des Borghèse et des Farnèse, et sous Léon X, protecteur des Lettres, des Beaux-Arts et des Sciences, l'on a vu la pieuse industrie de ce Pontife placer des images chrétiennes sur les débris des Thermes de Dioclétien. Le Panthéon n'existerait plus s'il n'eût été consacré par le culte des Apôtres¹. La Science divine peut donc à ce compte vivifier toutes les Sciences humaines, ou plutôt elle est l'aboutissant inévitable de ces dernières, d'après ce beau passage du P. Lacordaire, tiré du panégyrique de S. Thomas d'Aquin prononcé à Toulouse:

« La Science qui étudie les lois de Dieu dans
 » leur géométrie sacrée, la Raison qui s'appelle
 » *bon sens* chez le peuple et *philosophie* chez les
 » esprits méditatifs, ne sont pas une contradiction
 » de la Foi. Dieu n'a point établi dans nos âmes
 » une sorte de vautour éternellement rongeur,
 » dans le jeu de nos facultés une lutte intestine,
 » qui n'aboutirait qu'à une anarchie sans trêve et
 » sans espoir. La paix universelle, promise par

¹ Chateaubriand, *Génie du Christ.*, édit. illustr., p. 479.

» l'Évangile, doit être précédée par la paix de
 » l'esprit. Et cette paix ne sera pas éphémère,
 » signée par la défaite sous les menaces de la vic-
 » toire : ce sera la divine conciliation de la Science,
 » appuyée sur la Raison, c'est-à-dire sur la vérité
 » et sur la justice, et illuminée par la Foi. La
 » philosophie rationnelle comme la philosophie
 » expérimentale s'uniront pour éclairer les vérités
 » de la Religion chrétienne ; ou plutôt, comme
 » disait le célèbre contemporain de S. Thomas, le
 » Franciscain Roger Bacon, dans son *OPUS MAJOR* :
 » *Toutes les sciences ne seront plus à la Théologie*
 » *que ce que les doigts sont à la main, multiples*
 » *et ne formant qu'un tout.* La Théologie est donc
 » la science des sciences : ELLE LES ÉTUDIE TOUTES
 » POUR LES OBSERVER TOUTES... Elle n'est la science
 » du Christianisme que parce qu'elle contient
 » l'Homme tout entier, et l'exprime aussi bien
 » dans sa foi que dans sa science et dans sa
 » raison ¹. »

Voilà de l'union, s'il en fut jamais : c'est sur cette base qu'il faut fonder l'accord de toutes les sciences. Elle se présente enfin cette *unité* tant désirée et tant recherchée par les Intelligences d'élite. Lorsque cette unité aura force de loi, lorsque la paix sera définitivement proclamée entre la Raison et la Foi, entre la Philosophie et la Religion,

¹ *Messenger du Midi*, 3 août 1852.

nous n'aurons plus les tiraillements qu'on voit surgir entre le Clergé et l'Université ; nous n'aurons plus les cris de haine contre les Jésuites, ni les sorties de mauvais goût, tantôt contre M. Cousin, dont les ultra-libéraux et les ultra-catholiques font un vrai bouc émissaire, et tantôt contre M. de Montalembert, qui sait déjouer la malveillance de ses adversaires par la force de son caractère, accrue par la beauté du talent et par un ardent patriotisme.

CIV. Le parfait accord de la Raison et de la Foi détruira à jamais dans la Société tous les maux engendrés par le Fanatisme : plus d'épreuves terribles, plus d'auto-da-fé, plus de tortures, plus d'inquisition cruelle, plus de dragonnades ; et, en retour, la Croix de Jésus-Christ, fixant à jamais la croyance des hommes ; plus de scepticisme, plus de dogmatisme orgueilleux, plus d'indifférence en matière de religion, plus de schisme, plus d'hérésie, plus de massacre. En un mot, de l'accord sincère de la Raison et de la Foi résultera la cessation complète de toute division intestine, source intarissable des tendances et des actes homicides ¹.

¹ J'avoue ne rien comprendre à l'obstination que mettent certains esprits à séparer violemment la Foi d'avec la Raison. Sous le rapport de la tranquillité des consciences, je considère comme un fâcheux événement l'*Instruction synodale*

Un Philosophe du Paganisme, Cicéron, prétend que l'Homme doit arriver par la Philosophie

de M. l'Évêque de Poitiers, où il est dit que la Philosophie est tout-à-fait inconciliable avec la Révélation, et où il est nié que la Raison et la Foi soient deux routes parallèles dont l'Homme peut choisir l'une ou l'autre indifféremment. J'ai même besoin d'être rassuré par les quatre propositions de la congrégation de l'*Index*, communiquées par M. l'Archevêque de Paris aux Curés de son Diocèse, pour n'avoir point à rougir de ce que j'avais cru jusqu'à ce jour être la Vérité. Voici ces propositions :

« 1^o Quoique la Foi soit au-dessus de la Raison, il ne peut cependant jamais exister aucun désaccord, aucun divorce véritable entre elles, puisqu'elles découlent toutes les deux d'une seule et même source, de la source immuable de la Vérité, qui est Dieu, et qu'ainsi elles se prêtent un mutuel secours.

« 2^o Le raisonnement peut démontrer avec certitude l'existence de Dieu, le spiritualisme de l'Âme, la liberté de l'Homme. La Foi est postérieure à la Révélation, et, par conséquent, elle ne peut être employée convenablement à prouver l'existence de Dieu contre l'athée, et à prouver la spiritualité de l'âme raisonnable ou la liberté contre les subterfuges du Naturalisme et du Fanatisme.

« 3^o L'usage de la Raison précède la Foi, et y conduit l'Homme avec le secours de la Révélation et de la Grâce.

« 4^o La méthode qu'ont suivie S. Thomas, S. Bonaventure et après eux d'autres Scolastiques, ne conduit pas au Rationalisme, et elle n'a pas été la cause qui a poussé les Écoles de philosophie contemporaine au Naturalisme et au Panthéisme. Par conséquent, il n'est pas permis de faire

à la Religion et au culte des Dieux¹. Mais à quelle philosophie faut-il s'adresser pour être dans le vrai ? Les Philosophes qui ont précédé Cicéron n'ont point trouvé le *criterium* de certitude, et ceux venus après lui le cherchent encore. Mallebranche exclut du cercle de la vraie philosophie non-seulement celle des Païens, mais même toute philosophie fondée sur la Raison humaine. Ce grand

» un crime aux maîtres qui enseignent dans ces écoles
 » d'avoir employé cette méthode, surtout lorsqu'ils pouvaient
 » s'appuyer sur l'approbation ou du moins sur le silence de
 » l'Église. »

Je ne vois guère que des esprits brouillons qui puissent s'inscrire contre la sagesse de ces propositions. Dieu est au fond de la Raison humaine aussi bien que dans la Foi : que nous arrivions à lui par aspiration ou par la voie du raisonnement, le mérite est toujours le même. La Religion n'aura plus à rougir de sa parenté avec la Philosophie, lorsque celle-ci aura pour objet constant le rétablissement de la nature divine dans l'Homme, et qu'elle pourra s'enorgueillir de ces belles paroles de Schlegel : « L'objet de la philosophie de l'histoire est le rétablissement, dans l'Humanité entière, de l'image divine qu'elle a perdue. Elle doit en marquer historiquement la marche par les degrés de la grâce accordée à chacun des grands périodes de l'Univers, depuis la Révélation primitive jusqu'à l'époque intermédiaire de Jésus-Christ ou de l'amour, et depuis celle-ci jusqu'à la consommation des temps. »

¹ *Ut homo per philosophiam cultum Deorum et religionem susciperet.* (Cic. I, *De legibus*.)

Métaphysicien ne veut pas que la Raison soit soumise à la Foi, que la Philosophie soit la suivante, qu'il faille se défier de ses lumières; il pense que la Raison doit toujours être la maîtresse, que l'Intelligence est préférable à la Foi. Mais, pour Mallebranche, *la Religion c'est la vraie philosophie*, et, quand il distingue *la Raison de l'Esprit*, il a le soin de dire que *cette Raison c'est Jésus-Christ lui-même qui parle aux Philosophes dans le plus secret d'eux-mêmes, et qui instruit les Chrétiens par l'autorité visible de l'Église*¹. De sorte que toute réconciliation entre la Religion et la Philosophie doit être faite au pied du Calvaire, que toute paix doit être cimentée en Jésus-Christ: il n'y a d'union possible et profitable que là seulement.

CHAPITRE VIII.

CV. Je viens de passer en revue les grands modificateurs de l'Homme: la Religion, la Philosophie et la Littérature. Ce sont là des modificateurs généraux, qui, agissant directement sur

¹ Voyez, pour plus d'instruction, la savante polémique engagée entre M. l'abbé Flottes et M. Sainte-Beuve: *Revue du Midi* et *Revue des Deux-Mondes*.

l'âme, n'atteignent guère le corps et son pouvoir vital que par contre-coup. Or, dans les cas fort nombreux où il convient d'exercer une action *spéciale* sur l'Économie, c'est à la Médecine qu'il faut recourir¹. Cette science, en déterminant la nature du mal, en remontant jusqu'au principe initial de la mauvaise tendance, décide aussi quels sont les meilleurs moyens qu'il convient de leur opposer. C'est elle qui apprécie l'influence particulière que chaque agent modificateur peut avoir sur l'Homme, et c'est elle qui juge de l'opportunité de leur intervention. Quant aux moyens dont elle dispose elle-même, ils sont assez nombreux. Ceux de l'ordre hygiénique et diététique sont, sans contredit, les plus importants. Il est rare que la Pharmaceutique ait à faire dans la cure des mauvais penchants; la Chirurgie n'est de mise que pour faire avorter, par des émissions sanguines ou par des exutoires, une lésion fonctionnelle, une fluxion, une congestion

¹ Il m'est impossible de parler de la Thérapeutique médicale des mauvais penchants, sans recommander à l'attention du lecteur un travail précieux de M. le professeur Ribes, de Montpellier, sur les *Affections morales et les Passions*, considérées elles-mêmes comme moyens de guérir. On trouve dans cet écrit une appréciation philosophique de toutes les situations de l'âme qu'il faut encourager ou contenir, toujours en vue des indications curatives qui peuvent être remplies par des moyens tirés de l'Ordre Moral.

ou une disposition pléthorique, lesquelles peuvent être les causes ou les conditions d'actes déréglés.

Le principe des actions malfaisantes, la source des impulsions vicieuses sont ou dans la *raison*, ou dans le *sentiment*, ou dans la *chair*. Les moyens moralisateurs ordinaires ont une action directe sur la raison et sur le sentiment : ce n'est que médiatement, avons-nous dit, qu'ils atteignent la chair. La Médecine, au contraire, exerce une action directe sur cette dernière par les modifications qu'elle peut introduire dans les *forces* qui la vivifient. Les mauvais penchants qui viennent de la chair, de la sensualité, de la concupiscence, de l'irascibilité, des appétits déréglés, de l'instinct ou des désirs non comprimés, sont donc du ressort de la Médecine. Le but de cette science doit être, par conséquent, de modifier profondément la sensibilité organico-vitale et tous les mouvements intimes de l'Économie, afin qu'il en résulte un changement consécutif dans les idées, dans les mœurs et dans les penchants. Cabanis a indiqué cette route : « Puisque le régime », dit-il, « influe sur la manière d'agir des organes, il doit en effet encore » influer sur leur manière de sentir ; et puisqu'il » influe sur le caractère des sensations, il est évidemment impossible qu'il n'influe pas sur celui » des idées et des penchants ¹. »

¹ Cabanis, *Œuvres complètes*, T. IV, p. 13.

Il s'ensuit encore de là que, ne pouvant atteindre la chair ni réprimer ses soulèvements qu'en agissant sur les forces de l'Économie, tout le problème médical se réduit en définitive à opérer sur ces dernières. Les forces sensibles, les forces motrices, les assimilatrices, la crase du système, la constitution physico-chimique des humeurs, etc., se présentent en première ligne pour recevoir les modifications exigées. Mais, comme les forces, l'état organique et l'état physico-chimique d'un individu sont nécessairement constitutifs de son tempérament, le problème se trouve simplifié et réduit à la recherche des causes qui ont le pouvoir d'améliorer, de changer le tempérament.

Il y a des tempéraments *primitifs* ou *naturels*, et des tempéraments *acquis*. Ces derniers tempéraments, étant le produit de causes diverses, attestent que la Nature Humaine peut être modifiée ou en bien ou en mal. C'est, en effet, dans les replis du tempérament et dans le jeu des actions organiques et vitales que se forment les penchants pervers, les instincts dépravés. Les influences extérieures, de quelque ordre qu'elles soient, finissent par les établir dans le système entier, ou par les localiser plus particulièrement dans tel ou tel centre organique, mais toujours en passant par la filière du tempérament, où aboutissent les impressions et sur lequel se réfléchissent toutes les

forces de l'Économie. De cette sorte, dès que le Médecin acquiert la conviction que l'on incline vers le mal par la puissance même du tempérament, son devoir est de s'efforcer aussitôt de faire naître un nouveau tempérament qui soit plus compatible et avec la santé et avec la dignité humaine. La difficulté sera d'autant plus grande, que les vices seront plus originels, que les habitudes prises dateront de plus loin.

CVI. La Pharmaceutique a peu à faire, avon-nous dit, contre les mauvais penchants. Cependant, comme il existe des maladies qui troublent le moral et qui engendrent des tendances perverses, il ne faut pas que le Médecin soit entièrement désarmé en leur présence. Un état de grossesse donne naissance à des goûts bizarres, à des inclinations singulières, et même à des actions criminelles. Une chlorose coïncide bien des fois avec des appétits dépravés. Une autre fois c'est une aménorrhée qui décide des hallucinations, ou bien c'est une fluxion érysipélateuse vers la face qui est suivie du même résultat : j'en ai recueilli des exemples dans ma pratique. Dans ces divers cas, la Médecine peut intervenir de la manière la plus favorable : elle n'est pas moins opportune, quand il s'agit de détruire une cause continente, d'enlever quelque obstruction ou de combattre

quelque altération organique, sources fréquentes de désordres moraux et intellectuels.

La présence des vers dans le tube intestinal peut entraîner le délire ou des hallucinations ; un amas de bile surexcitant la muqueuse gastro-intestinale, les centres nerveux peuvent, par réaction, être sollicités à des actes insolites. En général, toute prédominance du système hépatique opère sur le moral d'une manière fâcheuse : *Rodit amarè jecur*. Les altérations organiques trouvées par les auteurs dans les centres nerveux eux-mêmes ou dans leurs enveloppes, ont le plus souvent une action immédiate sur les lésions fonctionnelles de ces centres. Or, que toutes ces causes continentes soient causes directes ou seulement conditionnelles des désordres, toujours est-il du devoir du Médecin de les analyser, d'en suivre les effets et de leur opposer les moyens convenables : c'est là que la Pharmaceutique apporte son contingent de secours.

Nous avons vu que Robespierre était moins porté à la cruauté les jours où il prenait médecine ; nous savons aussi que les tyrans de toutes les nations ont offert un tempérament uniforme, à savoir : *le bilieux mélancolique*. Avec ce tempérament les fonctions abdominales n'ont pas toute leur liberté ; les obstructions des viscères, les engorgements de la veine-porte, la fréquence de la constipation et le resserrement des muscles du ventre indiquent un

spasme très-prononcé qui s'est fixé sur cette région. Dans trois cas de délire aigu avec tendance à mordre, j'ai observé ces derniers phénomènes, que j'ai fait cesser par des moyens hygiéniques et pharmaceutiques.

Nous avons vu ci-dessus que la plupart des hommes réputés célèbres par leur défaut de sympathie humanitaire ont été sujets à des altérations morbides, qui, en troublant la vitalité, devaient, à la longue, réagir d'une manière fâcheuse sur leur caractère et sur leurs déterminations : preuve évidente que la Médecine aurait pu intervenir, les soulager, et partant les rendre moins inhumains.

Il en est d'autres qui ont demandé à être saignés pour voir avorter l'accès sanguinaire dont ils étaient menacés, ou qui ont déclaré, après s'être rendus criminels, qu'ils n'auraient point failli si on les eût saignés. Félix Plater a guéri ses deux Morosophes par l'emploi combiné des saignées et des purgatifs.

Buffon avait envoyé le Morosophe Cousin prendre des bains en rivière. Je crois, en effet, que l'eau est un puissant modificateur de l'action vitale. En variant la température de l'eau, on varie en même temps ses effets thérapeutiques, de manière à les rendre émoullients, tempérants, anti-spasmodiques, débilitants, astringents, toniques, sédatifs, abortifs de l'inflammation, etc.

J'ai vu la douche d'eau servir de moyen de discipline parmi les aliénés de Montpellier.

Lorsque les désordres moraux à combattre sont survenus à la suite de la suppression d'un exanthème, de quelque hémorrhagie habituelle ou de quelque écoulement chronique, l'on comprend la nécessité d'une thérapeutique active. On doit, dans ce cas, tenter la révulsion ou la dérivation au moyen d'exutoires, d'épispastiques, de saignées locales et générales, etc. L'on comprend la nécessité de la même intervention, lorsqu'il s'agit de corriger une sensibilité trop exaltée, de modérer des mouvements trop impétueux de l'Organisme; lorsqu'il s'agit, en un mot, de rétablir toutes les forces du système dans leur *stabilité d'énergie*. Le défaut de cette stabilité est presque toujours suivi de quelque irrégularité du côté des idées et du côté des affections. C'est dans cette circonstance que le Médecin a besoin de se montrer habile : la touche la plus délicate et le savoir le plus profond ne sont pas de trop pour tirer des effets curateurs de la sage combinaison des agents moraux avec les moyens hygiéniques et pharmaceutiques.

CVII. Hormis ces cas rapidement spécifiés, c'est à l'Hygiène qu'il faut exclusivement recourir pour opérer des mutations favorables dans la Nature Humaine. Le climat, le régime, les travaux du

corps et de l'esprit sont à la tête de tous les agents modificateurs.

Les Anciens ont établi certains rapports entre les saisons, les climats, les âges et les tempéraments, d'où l'on peut déduire que les deux premières de ces causes, en modifiant la sensibilité vitale, doivent aussi modifier consécutivement la sensibilité morale. Nous subissons tous les ans l'empire des saisons; nos goûts, nos inclinations, nos penchants, ainsi que nos idées, varient selon chacune d'elles. Les chefs de parti, les promoteurs d'insurrection ne s'y trompent pas: ils savent que c'est avec le soleil de juillet ou avec un froid stimulant qu'il faut tenter les explosions révolutionnaires. Le succès est moins incertain à ces époques de l'année; il semble qu'on y est plus disposé aux actes périlleux et sanguinaires. Le froid de l'hiver concentre au-dedans et augmente l'activité de la vie; il prépare les mauvais desseins. Le retour de la chaleur printanière rappelle la vie au-dehors, et invite à toutes les manifestations bonnes et mauvaises; c'est à cette époque de l'année que la Nature Humaine a le plus besoin d'être bridée et gourmandée. Ce n'est pas sans raison hygiénique que l'Église a institué le Carême comme moyen modérateur dans cette saison d'orages et de passions.

L'influence des climats est encore plus profonde: les uns engourdissent la sensibilité de

l'Homme, les autres l'exaltent jusqu'à la convulsion. Cette connaissance peut être utilisée quand on veut corriger par le climat une sensibilité vicieuse, acquise ou naturelle, et dont les effets sur l'imagination et sur la volonté sont toujours fâcheux. On ne perdra pas de vue, à cette occasion, que dans les climats extrêmement chauds, où les forces radicales des individus doivent se trouver dans un état languissant, les peuples s'y font remarquer par des actions atroces, par des résolutions extrêmes: la vie semble ne leur rien coûter, tant ils en font volontiers le sacrifice! Ce n'est donc pas dans ces régions brûlées par le soleil qu'il conviendrait d'envoyer les individus enclins à l'homicide; il conviendrait peut-être mieux de les faire voyager dans les régions boréales, pour comprimer et détruire les excès d'irritabilité, de sensibilité, d'où naissent les affections convulsives, les affections anti-spasmodiques et mille perturbations morales. On peut généraliser l'observation de Montesquieu sur les Moscovites, et dire des peuples du Nord qu'il faut les écorcher pour les rendre sensibles; ce qui entraîne nécessairement de profondes modifications dans la thérapeutique médicale et dans la thérapeutique morale de ces peuples.

CVIII. Il existe une étroite connexion entre le

climat et le régime : le dernier semble même n'être qu'une production du premier. Leur action est analogue ; mais celle du régime est plus profonde, et s'adresse davantage à la constitution intime, aux formes intérieures du système vivant. Le climat agit sur les formes, sur la taille, sur la couleur du corps ; le régime parvient jusqu'à la crâse, jusqu'aux éléments moléculaires, jusqu'aux forces radicales et agissantes, jusqu'au tempérament des individus ; car le régime, c'est l'usage journalier de l'air, des aliments, des boissons, de la veille, du sommeil et des divers travaux.

L'air, par ses diverses qualités, agit puissamment sur l'Homme : il est impossible de le nier. Tantôt froid, tantôt chaud, tantôt sec et tantôt humide, il présente le plus souvent la combinaison de deux de ces éléments. La condition la plus insalubre est celle qui résulte de l'union de la chaleur avec l'humidité, surtout lorsqu'il s'y joint quelque influence paludéenne. Un air lourd, épais, chargé de vapeurs, accable les forces, rend paresseux, dispose à la tristesse, à la mélancolie, au spleen, au suicide. Une atmosphère sans cesse agitée par des vents impétueux met la sensibilité à de rudes épreuves, introduit la mobilité, l'inconstance dans le caractère, et provoque les impatiences et les emportements.

Un air exclusivement chaud et sec racornit la

fibres, dessèche les organes, produit la langueur des forces morales et intellectuelles, après avoir détruit les forces physiques, et dispose aux actions féroces par l'irritabilité permanente qu'il introduit dans le système.

Les dispositions morales qui correspondent à l'humidité de l'air, sont, dit Cabanis, « l'inertie » de l'intelligence et des désirs, les déterminations « traînantes et incomplètes, les goûts paresseux et » le découragement ¹. »

Toutes ces particularités d'influence atmosphérique sont incontestables : les qualités physiques et chimiques de l'air en rendent compte jusqu'à un certain point ; mais il en est d'autres tellement occultes qu'elles échappent à l'observation. Le poison de la mort circule quelquefois dans l'atmosphère et se communique aux hommes avec la rapidité de l'éclair ; de là, les exemples assez communs de suicides épidémiques. A Rouen et à Copenhague, villes situées à des latitudes bien différentes, il y eut en 1806 un grand nombre de suicides pendant les mois de juin, de juillet et d'août. Le docteur Falret fait remarquer que, pendant cette courte période, la constitution atmosphérique fut la même dans ces deux cités si éloignées l'une de l'autre ². A Paris, après 1848, il s'est passé quel-

¹ *Oeuvres complètes*, T. IV, p. 37.

² *De l'Hypochondrie et du Suicide*, 1822.

que chose de semblable parmi les militaires de la garnison : il fallut plusieurs ordres du jour pour arrêter la contagion morale qui portait ces malheureux à se donner la mort.

CIX. Mais, c'est peut-être sur l'alimentation qu'il faut le plus compter pour introduire des changements dans le moral de l'Homme. Napoléon I^{er}, expliquant, à Sainte-Hélène, les fables de La Fontaine au petit Tristan, fils aîné de M. de Montholon, constatait l'influence du petit ventre sur les déterminations intellectuelles, et tapant sur celui de l'enfant, il s'écria : « *C'est la faim, c'est le petit ventre qui fait mouvoir le monde* ¹. » Quand la faim est satisfaite, bien des projets avortent sur-le-champ, et bien des poignards se cachent dans l'ombre.

Depuis Pythagore, on agite la question de savoir si le régime végétal est préférable pour l'Homme au régime animal. Présentée de cette manière, cette question est insoluble; car l'Homme est *omnivore* par nature : son organisation, ses mœurs ordinaires et ses besoins le portent à rechercher toute espèce d'aliment. Le Médecin, le Moraliste et le Législateur n'ont donc qu'à rechercher celui qui convient le mieux à son état présent. Les climats, les saisons, les races, les tempéraments, les

¹ *Mémorial de Sainte-Hélène*, édit. illustrée, p. 454.

constitutions, les idiosyncrasies, les états anormaux ou valétudinaires exigent, sous ce dernier rapport, une attention spéciale. Les Banianes, il est vrai, ne mangent point de chair, de même que les habitants de l'Ile de Pâques, ceux de la Nouvelle Espagne et les Dalécarliens, au rapport de Spaarmann. Homère a parlé des Lothophages, peuple doué d'une grande douceur et d'une extrême amabilité. Plutarque et Rousseau ont prétendu aussi que c'était violer les lois de la Nature que de se nourrir de la chair des animaux. Malheureusement il est peu de nations qui pourraient s'accommoder de cette sévérité Pythagoricienne. Le plus sage parti est de faire adopter à chaque nation ou à chaque individu le régime alimentaire qui s'accorde le mieux avec ses besoins.

La diète animale convient mieux aux peuples du Nord qu'à ceux du Midi; et, parmi les peuples du Midi, s'il s'offre des individus avec le tempérament des hommes du Nord, je ne vois pas pourquoi on leur interdirait l'usage des viandes. La réciproque est applicable aux tempéraments méridionaux qu'on peut trouver disséminés parmi les peuples du Nord.

La diète animale et la diète végétale se balancent l'une par l'autre; elles se suppléent, se corrigent mutuellement de leurs défauts; les inconvénients de l'une sont atténués ou détruits par les avantages

de l'autre, de sorte que le mélange, l'alternation des deux diètes est, à peu près, la règle générale des peuples civilisés.

Mais si, par exception, il est des peuples ou des particuliers qui inclinent trop vers la diète animale, et qu'il en résulte des penchants sanguinaires, le devoir du Législateur est de faire prédominer la diète végétale, ou dans les institutions, ou dans les habitudes nationales, ou dans l'éducation des hommes soupçonnés.

« Les grands mangeurs de viande », dit J.-J. Rousseau, « sont en général plus cruels et plus » féroces que les autres hommes. Cette observation » est de tous les lieux et de tous les temps : la bar- » barie anglaise est connue ; les Gaures, au con- » traire, sont les plus doux des hommes. Tous les » Sauvages sont cruels et leurs mœurs ne les por- » tent point à l'être : cette cruauté vient de leurs » aliments ; ils vont à la guerre comme à la chasse, » et traitent les hommes comme les ours ¹. »

De là, l'urgence d'imposer le régime végétal à certains hommes, à certains peuples.

Ce n'est pas sans raison que l'Église Romaine a consacré des *lois diététiques* ; elle a compris qu'à un moment donné, l'action du régime pouvait triompher des penchants pervers. Grant a approuvé l'établissement de ces lois, et Zimmermann n'a osé

¹ *Émile*, liv. III.

l'improver. Des mets trop abondants, trop succulents, trop friands, excitent les désirs de la concupiscence ; un régime plus simple, moins riche en matières alibiles, peut arrêter les impulsions bestiales.

Cabanis a très-bien noté les effets du régime ; il a vu que les aliments grossiers et de difficile digestion engourdissent la vie, détruisent peu à peu l'intelligence et conduisent à l'imbécillité. Or, c'est en ce moment-là que les mauvais penchants se donnent libre carrière. La classe indigente qui vit presque uniquement de châtaignes, de blé sarrazin et de pommes de terre, présente un défaut presque absolu d'intelligence, une lenteur singulière dans les déterminations et les mouvements. A l'époque où l'on mange la châtaigne verte, l'abrutissement est encore plus prononcé.

Avant la Révolution, il était impossible aux Ministres des cultes d'inculquer la moindre notion de morale et de religion aux habitants des pays couverts de châtaigneraies. Les pays à blé étaient plus privilégiés, mais beaucoup moins que les vignobles. Dans les Cévennes on rencontre encore beaucoup de fanatisme, et dans le Dauphiné beaucoup de superstition. La châtaigne abonde dans ces deux pays, et la pomme de terre n'y fait point défaut.

Il ne faudrait point induire absolument de ces réflexions que le premier essor des facultés morales

et instinctives réside en plein dans l'espèce d'aliments dont on fait usage. M. Sainte-Beuve a dit quelque part que, le régime d'un homme de lettres lui étant connu, il se faisait fort d'en déduire son caractère littéraire. Je crois qu'il y a de l'exagération dans cette pensée, comme dans celle d'un écrivain de *la Presse*, qui veut réformer le genre humain par la cuisine.

« Un jour », dit cet Auteur, « grâce aux progrès de la Science, on arrivera à découvrir des séries particulières d'aliments répondant à des séries particulières d'idées. Il suffira de manger d'un certain mets pour avoir l'opinion qu'on désirera. Quand les principes seront bien nettement déterminés, on pourra, rien que par l'application d'une nourriture spéciale, former à volonté des hommes d'état, des financiers, des théologiens, des aristocrates, des révolutionnaires, des idéologues. L'énorme quantité d'esprit qui se dépense aujourd'hui à la composition des chartes, constitutions, décrets, lois et autres machines politiques et sociales, sera employée alors à inventer des potages, des bouillons, des plats de viande et de légumes; de sorte qu'à l'avantage de flatter le palais de l'espèce humaine, on joindra celui de produire d'excellents résultats dans l'ordre moral, intellectuel et politique ¹. »

¹ M. Ch. Edmond, Feuilleton de *la Presse*, 5 mai 1855.

On croirait à une facétie en lisant ces lignes, si celui qui les a écrites n'avait eu l'intention sérieuse de faire l'*Esprit des lois chez les bêtes*, et d'étendre son code jusqu'aux hommes. Ah! que nous serions heureux si, avec un régime uniforme et bien ordonné, nous pouvions établir parmi les hommes des mœurs identiques, des croyances communes, et si nous pouvions les décider tous à vivre sous une même loi, sous une même constitution, après avoir détruit les haines et les animosités de l'esprit de parti! Par malheur, il n'est pas plus possible de former des savants, des hommes de lettres ou des magistrats, avec tel ou tel aliment pris à volonté, que de créer des ruminants avec de l'herbe, ou des tigres et des lions avec de la viande. La Nature crée elle-même ses types et ses espèces; les moyens qu'elle emprunte au monde extérieur ne sont pour elle que des auxiliaires, que des conditions de sa puissance.

Du reste, le spirituel Feuilletoniste de *la Presse* se fourvoie étrangement quand il prétend identifier la législation bestiale avec la législation humaine. Je crains qu'il ne soit suffisamment familiarisé, ni avec le Dynamisme spécial, ni avec les phénomènes particuliers qui distinguent les deux termes de sa comparaison. Les rapprochements qu'il fait sont évidemment forcés et manquent de justesse dans

leur base ; car il est impossible , dans une foule de cas , de conclure de la bête à l'Homme.

Voilà pourquoi je ne cite ici qu'avec réserve le fait de jeunes lions dont les instincts habituels ont été changés par le genre de nourriture :

« Trois jeunes lions d'Afrique sont en ce moment » exposés rue de Bourbon , à Lyon. Malgré leur » haute stature , *ces animaux sont si débonnaires* » *qu'on les présente au public sans chaîne et sans* » *grille*. Les visiteurs sont tout étonnés , en passant » derrière le rideau d'entrée , de se trouver brus- » quement en présence d'un lion et de deux » lionnes de la taille d'un âne. Ces animaux vivent » avec leur maître et *avec une chèvre qui les a* » *nourris de son lait* , et qui se laisse encore téter » par ces enfants d'adoption , dont les griffes trop » acérées déchirent souvent le sein qui les nourrit¹. »

Cette courte digression est sans préjudice de l'action évidente que le régime alimentaire exerce sur le moral. Les rapports du physique et du moral sont trop étroits , et leur influence réciproque trop fréquente , pour qu'on puisse refuser aux substances alimentaires une bonne part dans ce cercle d'actions et de réactions , d'autant que ces substances ont des effets quotidiens qui retentissent dans toutes les profondeurs de l'organisme , et qui parviennent jusqu'aux *forces vitales* ; et , comme

¹ *Presse* , 31 mai 1855.

ces forces sont toujours interposées entre l'agent extérieur et la puissance psychique , il en résulte que la correspondance d'action et de réaction entre le physique et le moral n'est jamais absolue : on ne saurait , *à priori* , ni la prédire ni la formuler d'une manière rigoureuse. Il faut se borner à la conjecturer , quand on ne veut pas sortir des règles qui sont prescrites par la philosophie naturelle ou Baconienne ; ce qui n'empêche pas que cette correspondance d'action ne soit véritablement prouvée par l'influence que les jeûnes et les abstinences exercent sur toutes les facultés morales des individus.

Philon nous dit que les anciens Thérapeutes détestaient les excès de table , comme étant les plus grands ennemis du corps et de l'âme. Les Anachorètes , les Solitaires de la Thébaïde , les hommes qui , par esprit de pénitence ou par amour de la Religion , se sont relégués dans le désert en s'imposant les plus fortes privations , ont pu , par ce moyen , maîtriser les violences de la chair. Saint Jérôme est l'un de ceux qui ont eu le plus à lutter contre les rugissements de la bête.

Il n'y a que les excès de jeûne et d'abstinence qui soient blâmables , et qui puissent conduire , à la longue , aux altérations des facultés morales et intellectuelles. J'ai vu , dans un cas , le délire succéder à une diète trop prolongée , et , dans un autre

cas, des phénomènes d'hallucination et de diplopie. Le grand S. Jérôme lui-même, dit Zimmermann, se trouvait pris, à la fin du jeûne, d'une si forte fièvre et si abattu, que sa chair semblait tenir à peine à ses os¹. Lorsque le corps est privé de l'aliment, son stimulus naturel, il paraît que tous les organes en souffrent, que la sensibilité et l'irritabilité en sont exaltées, et que, le corps étant beaucoup plus accessible aux impressions externes, chaque sensation occasionne une surprise, une secousse. La faiblesse ici se trouve associée avec un état d'éréthisme. Il n'existe plus de concordance harmonique entre le système vivant et le milieu dans lequel on se trouve : de là, la source de désordres qui gagnent à la fois et le cœur et l'esprit.

Pour que le jeûne et l'abstinence soient profitables, il faut donc qu'ils soient opportuns et sagement limités. Le Christianisme, en les recommandant, ainsi que la tempérance, la continence et la chasteté, n'a voulu vouer l'Espèce Humaine ni à la désolation ni à l'anéantissement ; au contraire, il a voulu lui fournir des éléments positifs de force et de longévité. C'est du moins ce qui résulte des recherches récentes qu'on a faites à ce sujet.

¹ *Traité de l'Expérience*, T. III, p. 73.

« Une vie sobre », dit Malte-Brun, « et exempte » de passions tumultueuses contribue certainement » à prolonger l'existence. D'après l'Auteur d'un » petit ouvrage très-curieux¹, intitulé *Apologie du » jeûne*, 152 Anachorètes, pris dans tous les siècles » et sous tous les climats, ont produit 41,589 ans » de vie, par conséquent 76 ans et un peu plus de » trois mois pour chacun, au lieu que le même » nombre d'Académiciens, moitié de l'Académie des » sciences, moitié de celle des belles-lettres, n'a » donné que 40,544 ans de vie, par conséquent » 69 ans et un peu plus de deux mois de vie pour » chacun. Il n'est donc pas impossible que, dans les » siècles de l'innocence patriarcale, il y ait eu des » nations et des tribus chez qui les vieillards de » 150 à 200 ans étaient plus nombreux que parmi » nous. C'est ce que les Anciens affirment des » Sètes, des Cyrni de l'Inde, des Épiens en Étolie, » et des habitants des monts *Athos* et *Tmolus*². »

CX. Les boissons exercent semblablement sur l'Homme une influence incalculable. Le climat, les mœurs, le tempérament national et les professions en font tellement varier et l'usage et la nature, qu'il est impossible d'établir une norme à leur sujet. Le plus court parti est de calculer leur

¹ *Journal de médecine*, vol. LXXIII, p. 340.

² *Précis de Géographie universelle*, T. I, p. 564.

action d'après les déplorables effets qui résultent de leur abus. Ici, je laisserai parler les relevés statistiques; ils seront plus éloquents que toutes mes paroles.

« On a calculé que l'ivrognerie tue en Angle-
» terre 50,000 hommes annuellement. La moitié
» des aliénés, les deux tiers des pauvres et les
» trois quarts des criminels de ce pays se trouvent
» parmi les individus adonnés à la boisson. Pen-
» dant les deux années 1839 et 1840, à Londres
» et à Midlesex, 37,774 individus ont été arrêtés
» en état d'ivresse sur la voie publique; sur ce
» nombre on comptait 24,645 hommes et 13,159
» femmes.

» Il est constaté depuis long-temps que les
» admissions dans nos hôpitaux (de France) sont
» bien plus nombreuses les lundis que les autres
» jours de la semaine; ce qui doit être attribué aux
» excès auxquels une grande partie de la classe
» ouvrière a l'habitude de se livrer le dimanche.
» Cette remarque n'a malheureusement été que
» trop confirmée à Paris pendant toute la durée du
» choléra.

» Il résulte du relevé des cas nombreux de mé-
» decine légale que j'ai été appelé à constater de
» 1818 à 1838, dans le quartier de l'Observatoire,
» que le quart des morts subites et le sixième des
» suicides ont eu lieu pendant l'ivresse.

» En 1832, le choléra a fait incomparablement
» plus de victimes chez les ivrognes que parmi les
» individus tempérants.

» Le nombre des morts accidentelles s'est élevé
» en France, du 1^{er} janvier 1835 au 1^{er} janvier
» 1842, à 45,609, et celui des morts par ivro-
» gnerie à 4,622¹. »

A Londres, le nombre des cas d'ivrognerie a
été, en 1834, de 31,353, dont 19,748 pour les
hommes et 11,605 pour les femmes;

En 1832, de 32,636, dont 20,304 pour les
hommes et 12,332 pour les femmes;

En 1833, de 29,880, dont 18,268 pour les
hommes et 11,612 pour les femmes².

Il va sans dire que le nombre des crimes est
toujours proportionnel à l'intensité de l'ivrognerie;
et, bien qu'en France cette funeste habitude soit
moins développée qu'en Angleterre, elle n'en dé-
grade pas moins, elle n'en décime pas moins la
classe ouvrière.

M. Descuret, qui a très-bien étudié les effets de
l'ivrognerie, les a résumés de la manière suivante,
en se plaçant au triple point de vue des maladies,
de la religion et des lois :

1^o Cette passion abrège la vie, augmente le

¹ Descuret, *La médecine des Passions*, II^e partie, ch. II.

² Ledru-Rollin, *De la décadence de l'Angleterre*, T. II,
tableau, p. 334.

nombre et l'intensité des maladies et les rend incurables ;

2° Elle porte le désordre dans les organes et dans l'âme ; pousse l'homme au libertinage, à la colère, au meurtre, au suicide ; elle multiplie toutes les tentations au mal ;

3° Elle augmente prodigieusement le nombre des crimes, est une des principales sources du paupérisme, et préside à la grande majorité des terribles accidents qui donnent la mort.

De toutes les boissons qui agissent d'une manière pernicieuse sur l'espèce humaine, il n'en est pas de plus abrutissante ni de plus homicide que l'opium. On sait dans quelle situation morale se trouvent les nations qui en font un usage habituel. L'Angleterre, après avoir répandu ce poison en Chine, par esprit mercantile et en dépit des lois de l'Humanité et de la Justice universelle, en est à éprouver ses terribles effets sur sa population manufacturière. L'organisation industrielle a conduit la plus grande partie de cette population à la pratique du suicide.

« Un Philanthrope, un Médecin sentit un jour
 » saigner son cœur aux innombrables dangers qui
 » menaçaient les enfants abandonnés par leurs
 » mères pendant les longues heures de l'atelier,
 » et il s'ingénia à trouver un remède. En France,
 » en Italie, en Allemagne, partout enfin où le sens

» moral n'a pas été perverti par l'influence de
 » l'égoïsme industriel, on se fût avisé de supprimer
 » le mal en faisant disparaître la cause qui l'avait
 » produit ; mais en Angleterre c'est d'une autre
 » façon que procède la Philanthropie. Le Docteur
 » imagina une potion qui, donnée chaque matin
 » à l'enfant, le maintenait dans un demi-som-
 » meil, et ne lui permettait ni de marcher ni
 » de s'agiter. La formule était calculée de manière
 » à ne pas affecter trop brusquement la vie du
 » patient, et les mères s'émerveillaient de trouver
 » au retour leurs enfants dans la position où elles
 » les avaient laissés. Mais si l'empoisonnement ne
 » se révélait pas par ces symptômes rapides et fou-
 » droyants qui l'accompagnent dans les cas ordi-
 » naires, il n'en détruisait pas moins et peu à peu
 » les ressorts de l'organisation physique et intel-
 » lectuelle. Cette admirable découverte eut un
 » succès prodigieux dans les villes manufacturières,
 » et les mères que la faim condamnait au travail
 » lointain s'empressèrent d'en faire usage : elles
 » ne savaient pas que ce remède, qui préserve de la
 » mort accidentelle, conduit lentement à une mort
 » assurée ¹. »

Il ne faut pas croire que ce fait soit isolé ; l'emploi pernicieux des narcotiques est presque universel ; on y est conduit par les rigueurs du

¹ Ledru-Rollin, *loc. cit.*

système manufacturier. A Manchester et dans les autres contrées, il est impossible de calculer le chiffre de la consommation; à Asthon, la vente hebdomadaire s'est élevée à environ 33 litres; à Preston, l'on a vendu dans une semaine 68 livres de la même substance, dont le *cordial de Godfrey* formait la plus grande partie.

Aux États-Unis, où Jefferson s'était plaint de tout le mal que l'habitude des boissons spiritueuses avait fait au service public, l'on vient tout récemment de voter une loi défendant de vendre, « donner » ou garder avec intention de vendre ou de donner » aucune liqueur enivrante. » Des mesures rigoureuses ont été prises pour l'exécution de cette loi: il faut que le mal soit bien profond pour en venir à ce moyen extrême!

Mais ce mal est-il incurable? On peut répondre négativement, quand on connaît les beaux résultats qui ont été obtenus en Irlande par un Apôtre de la tempérance :

« Depuis quatre ans que le P. Mathieu a commencé à parcourir l'Irlande en missionnaire, les » déplorables effets de l'ivrognerie ont notablement diminué. Il est, en effet, constaté qu'en » Irlande le débit du whiskey et le nombre des » crimes ont diminué dans une grande proportion. » En 1840, ce pays avait consommé 8,344,634 » gallons de whiskey; en 1844, la consommation

» s'est réduite de 2,400,000 gallons, et cette réduction s'est encore accrue en 1842. Quant au » budget du crime, il suffit de dire que le nombre » des meurtres a, d'une année à l'autre, diminué » de moitié¹. »

C'est une consolation de voir que les grands moyens civilisateurs ne sont pas sans action favorable sur les mauvais penchants de l'Homme. Toutes les fois que l'on observe ou que l'on soupçonne ces mauvais penchants chez un peuple ou chez des particuliers, il est de règle d'interdire les boissons qui peuvent les favoriser. Il y aurait de l'immoralité à encourager des moyens qui altèrent la santé, qui perturbent les facultés morales et intellectuelles, et qui éloignent du devoir. Le Législateur a donc besoin d'une grande circonspection, lorsqu'il autorise ou interdit l'usage de substances dont les peuples retirent quelque utilité. Quant aux matières dont il est impossible d'interdire l'usage, il convient au moins d'en prévenir, d'en corriger l'abus. Depuis quelques années, nous manquons en France de la récolte du vin. C'est un grand malheur sans doute que les populations soient privées de cette boisson réparatrice; mais, lorsque l'on considère le grand calme moral qui s'en est suivi, l'on sent tout le prix qu'au-

¹ Descuret, *loc. cit.*, p. 334, note.

raient des *lois de tempérance* chez les peuples par trop oublieux de leurs intérêts.

CXI. Le Travail, dernière partie du Régime, peut avoir des effets homicides par sa nature, par son excès et par l'époque de la vie où il est imposé à l'Homme. Les effets désastreux du travail se traduisent autant sur le physique que sur le moral des individus. Smith a dit « qu'un ouvrier agricole a beaucoup plus d'idées qu'un artisan de ville. » On peut ajouter aussi qu'il a beaucoup plus de santé. M. Charles Dupin a dit à la Chambre des Pairs « que, sur 10,000 jeunes gens appelés à supporter les fatigues de la guerre, les dix départements les plus manufacturiers de France en présentaient 8,980 infirmes ou difformes, tandis que les départements agricoles n'en présentent que 4,029. En 1837, pour avoir 100 hommes valides, il fallut en repousser 170 à Rouen, 157 à Nîmes, 168 à Elbeuf, 100 à Mulhouse¹. »

En effet, les ateliers, les filatures, les manufactures ne sont le plus souvent que des foyers d'insalubrité, d'immoralité et de misère, trois causes élaboratrices de la mort. A Alais, ville du Gard, où j'ai pratiqué la médecine pendant huit

¹ Louis Blanc, *De l'Organisation du Travail*, p. 51.

ans et où se trouvent grand nombre de filatures de soie, la démoralisation et la prostitution y sont à leur comble parmi les jeunes filles. Il en est peu qui ne cèdent aux convoitises charnelles des maîtres et des contre-maîtres, pour passer de là dans les bras de la jeunesse de la ville. Je sais que, pendant mon séjour à l'hôpital, la gardienne du Tour avait fort à faire; il est même à présumer que la suppression de ce Tour aurait donné lieu à beaucoup d'infanticides. N'oublions pas que le chiffre des infanticides fourni par nos quatorze départements les plus industriels est à celui fourni par la France entière dans le rapport de 41 à 121¹. Tout cela n'est rien en comparaison de ce qui se passe en Angleterre: les mœurs des villes manufacturières y sont abominables. Il résulte d'une enquête « que la prostitution y est devenue la règle; que l'inceste n'est pas une rareté dans ces familles condamnées à n'avoir qu'une chambre, souvent qu'une litière commune pour le père et la mère, les fils et les filles². »

Là ne se bornent pas les résultats homicides de l'Industrie moderne. Ce que je trouve de plus horrible encore, c'est l'impôt qu'elle a établi sur l'enfance et sur le sexe: la main de l'homme a été

¹ *Constitutionnel* du 15 juillet 1840.

² Ledru-Rollin, *De la Décadence de l'Angleterre*, T. II, p. 404.

remplacée par celle des femmes et des enfants. Il fallait du travail à bon marché pour réparer les désordres de la concurrence et du libre échange, et pour faire tolérer l'augmentation des impôts exigés pour le maintien d'une guerre contre la Révolution Française et contre l'Empire, laquelle guerre a légué à l'Angleterre une dette de 22 milliards; et c'est sur l'enfance et sur les bras des mères que l'on a compté pour avoir à la fois et production abondante et diminution de salaire. Tous les établissements industriels ont été peuplés de ces travailleurs au rabais, et voici les terribles conséquences qui en sont résultées :

1° Destruction des liens conjugaux, puisque les enfants ne sont plus là pour les cimenter, puisque le mariage n'est plus alors qu'une société de gain.

2° Marché et vente des enfants : deux fois par semaine on les expose à cet effet à Bethwal-Green, où l'on en a compté jusqu'à 300 de l'âge de 7 ans et au-dessous.

3° Les enfants n'étant qu'une marchandise dont les père et mère retirent quelques schellings, de là l'augmentation surprenante dans tous les districts industriels d'une population vouée à la douleur, à l'ignorance, à la misère et à l'infamie.

4° La population augmente en raison de la misère. A Paris, d'après la *Statistique de la Civilisation Européenne*, les naissances sont de $\frac{1}{32}$

dans les quartiers les plus aisés, et de $\frac{1}{26}$ au contraire dans les autres. M. de Sismondi explique ce fait général par l'impossibilité où se trouvent les journaliers d'espérer et de prévoir. En Angleterre, d'autres causes se réunissent : « Dans les districts » manufacturiers », dit l'Enquête, « tout semble » se mouvoir plus vite que partout ailleurs : l'enfant travaille plus tôt; il atteint plus tôt son développement physique, et se marie plus tôt; » il a plus tôt des enfants, et meurt plus tôt. »

M. Ledru-Rollin trouve dans une des grandes lois naturelles l'explication du phénomène qui nous occupe : « En parcourant la série des êtres, » on remarque que la *précocité* et la *fécondité* sont » en raison inverse de la *durée de la vie moyenne*. » On peut, on doit conclure que, lorsque la vie » moyenne est en décroissance chez telle ou telle » agglomération d'hommes, la précocité et la fécondité des populations croissent avec la mortalité. L'homme, pas plus que les animaux, » n'échappe à cette loi providentielle¹. »

5° La mort, en effet, plane sans cesse sur ces populations rabougries et rapidement usées. Les femmes parvenues à l'âge de 46 à 47 ans, quand elles ne sont pas déformées, ressemblent à des planches de sapin sciées en deux. Le régime de fabrique donne à l'ouvrier une face blême et mala-

¹ De la *Décadence de l'Angleterre*.

dive et une charpente caduque qui le distinguent généralement : « Fruit d'une virilité hâtive, il est » destiné à végéter dans une longue enfance. » A Liverpool, plus de 20,000 individus habitent dans des caves tout-à-fait insalubres. A Manchester, sur 1,000 enfants qui naissent dans les familles pauvres, 570 succombent avant la 5^e année : en sept années, il y est mort 13,362 enfants au-dessous de la moyenne, qu'on dit être de 17 ans à Liverpool. A Merthyr et à Dowlai, où le nombre des maisons est de 7,500, le choléra a atteint 3,260 personnes, dont la moitié a succombé et a réduit 644 veuves ou enfants à la charge de la paroisse. Par suite du *cordial de Godfrey*, « l'enfant tombe dans un état torpide, son corps prend l'aspect d'un squelette, à l'exception de l'estomac qui se gonfle comme un ballon. Ceux qui survivent à ce traitement restent souvent chétifs et étiolés toute leur vie. Cette habitude ne contribue pas moins que l'insuffisance ou la mauvaise qualité de la nourriture, à augmenter le nombre des décès parmi les enfants des villes manufacturières ¹. »

6° Ce tableau des douleurs et des souffrances corporelles de la population industrielle de l'Angleterre n'est qu'un faible indice de la misère

¹ Enquête invoquée par M. Ledru-Rollin.

profonde qui la détruit; misère même qui ne paraît pas susceptible d'avoir de terme, puisque ni les workhouses ni la taxe des pauvres n'ont pu encore en arrêter le cours. Le total des pauvres des workhouses et des pauvres secourus à domicile était en 1848 de 4,876,544, sur une population de 17,304,000 âmes, c'est-à-dire qu'il y avait 10,8 pauvres sur 100 individus. En la même année, la dépense du paupérisme officiel a été de 155 millions.

7° Il va sans dire que les enfants qui vivent entassés dans les ateliers ou dans les manufactures, et desquels on exige un travail de 12 à 14 heures par jour, ne peuvent y recevoir ni instruction ni éducation : les écoles officiellement annexées à ces établissements n'y sont que pour la forme. Dénués des notions les plus élémentaires, la plupart d'entre eux ignorent jusqu'au nom de leur comté et même de leur patrie. A Londres même, malgré l'enseignement presque évangélique que les enfants reçoivent dans les *Ragged Schools*, dont le nombre était en 1849 de 1,053, les crimes vont toujours leur train. Le nombre des personnes arrêtées augmente sans cesse, surtout parmi les enfants *au-dessous de dix ans* et parmi ceux *de dix à quinze*. En 1848, le nombre des délinquants au-dessous de 10 ans était de 384; de 10 ans et au-dessous de 15 ans, de 4,239; de

45 ans et au-dessous de 20 ans, de 12,204; de 20 ans de 16,917 ¹.

8° L'ignorance et le vice se tiennent par la main; corroborés par les causes précitées, ils engendrent des désordres inouïs. Hommes et femmes, filles et garçons, étant tous enfouis dans les repaires de l'industrie, il en naît la promiscuité, l'inceste et l'adultère. L'ivrognerie, le vol, les rixes, la débauche et les contagions virulentes s'unissent pour mettre le comble à la mesure, et faire de la population industrielle en haillons la plus hideuse plaie du XIX^e siècle. Ce qui donne une idée de la démoralisation dont nous venons de constater les ravages, c'est le fait de ces malades de 44 ans que le docteur Cumins a traités dans un hôpital de maladies syphilitiques. En Angleterre, l'âge moyen dans les maisons de refuge est de 48 ans. M. Lorain, professeur au Collège de France, déplorant les odieuses victoires de l'Industrie sur l'Éducation, établit, d'après un tableau du journal *of Education*, qu'en quatre jours 4,414 enfants avaient fréquenté 44 boutiques de rogomistes ².

9° Il ne reste plus à la race anglaise, comme ressource extrême pour échapper aux maux créés par l'Industrie, que la mort et l'émigration. La

¹ Voir, pour plus d'informations, l'ouvrage de M. Ledru-Rollin.

² Louis Blanc, *De l'Organisation du Travail*, p. 52.

mort fait assez bien sa besogne; quant à l'émigration, s'il est vrai qu'elle s'élève tous les ans à plus de trois cent mille âmes, on peut prophétiser hardiment sur le sort réservé à la Grande-Bretagne dans un avenir prochain: elle tombera inévitablement sous les coups de quelque puissant ennemi, de quelque nation belligérante.

Le régime industriel qui pèse sur la Société moderne, n'étant pas fondé sur la morale, sur la justice, sur l'amour de l'Humanité, est donc un régime homicide, anti-social. Cela prouve que l'activité humaine, quelque intelligente qu'elle soit, n'est pas toujours pour la Société le seul moyen de sauvetage.

CXII. Nous devons à Cabanis d'avoir judicieusement reconnu que les espèces d'instruments usités dans les travaux, que la nature même des objets continuellement offerts à l'esprit finissent par engendrer dans notre nature des effets moraux profonds. Les hommes livrés à des métiers dégoûtants contractent bientôt des mœurs analogues aux sensations qui leur sont familières. Une remarque qu'on trouvera peut-être juste, c'est que les étudiants en médecine ne sont jamais plus débauchés, plus lubriques, plus obscènes que pendant les années de dissection. « Les hommes » employés par état à verser le sang des animaux,

» et qui le voient chaque jour couler à flots sous
 » leurs yeux , se font remarquer , en général , par
 » des mœurs dures , impitoyables , féroces ¹. »

« Les peuples chasseurs , indépendamment des
 » difficultés qu'ils éprouvent à se procurer leur
 » subsistance , puisent dans l'usage habituel des
 » armes , et dans leur état non interrompu de
 » guerre avec les autres animaux , ces penchants
 » cruels qui se développent ensuite si facilement
 » dans les occasions contre les hommes eux-mêmes.
 » Les peuples chasseurs deviennent facilement an-
 » thropophages. Quelques voyageurs prétendent qu'il
 » est peu de Sauvages d'Amérique qui n'aient sou-
 » vent mangé de la chair humaine ². »

On voit par ces faits combien il importe de bien choisir la profession : il serait imprudent de se déterminer pour celles qui peuvent favoriser les mauvais penchants et ajouter au mal primitif. M. Eugène Sue, dans *les Mystères de Paris*, nous donne un exemple des fâcheuses conséquences qu'entraîne cette erreur. Le *Chourineur* est un personnage doué d'instincts féroces, de penchants sanguinaires; il ne se plaît que dans la boxe et le pugilat; il recherche les luttes nocturnes où il peut faire jouer les poings et le couteau. Lorsque Rodolphe, pour le récompenser de son dévouement et de son assis-

¹ Cabanis, *Rapports du Physique et du Moral*, T. IV, p. 122.

² *Ibid.*

tance dans ses propres exploits , veut le colloquer dans une boucherie , croyant par là le servir de son goût , le *Chourineur* entre dans un accès de délire , et sa soif du sang se montre plus violente que jamais. Il est présumable que le Romancier Moraliste avait en vue de prouver qu'une profession qui agit dans le sens des inclinations perverses doit être rejetée comme dangereuse. *Ce n'est pas en jetant de l'huile sur la braise que l'on parvient à éteindre le feu.*

Les travaux de l'esprit n'exigent ni moins de prudence ni moins d'attention que ceux du corps , par rapport aux mauvais penchants qui peuvent résulter de leur fausse direction. On doit interdire les trop fortes contentions d'esprit à ceux que l'on sait être disposé aux affections nerveuses , aux inclinations bizarres. Il est beaucoup d'hommes fortement trempés qui sont devenus malades pour s'être livrés à l'étude avec excès ; à plus forte raison , des natures faibles peuvent-elles être plus facilement entraînées. Socrate causait avec son démon familier ; Pline éprouvait un feu continuel dans l'estomac et dans la poitrine ; Bayle est mort de la même ardeur. Luther avait aussi un démon qui le tourmentait ; Pascal voyait un abîme autour de lui ; Pope , Jurieu et autres étaient troublés par des phénomènes du même genre. Or, supposons que tous ces hommes supérieurs , au lieu d'être guidés

par leur génie ou retenus par leur haute raison, eussent été en proie à quelque mauvais penchant, n'est-il pas vrai que l'excès d'étude aurait pu, à la longue, les entraîner de ce dernier côté? On tombe toujours, dit le proverbe, du côté où l'on penche.

Une trop forte application concentre au-dedans toute l'activité de la vie. Le corps languit, les centres nerveux seuls fonctionnent au-delà de la norme. L'impressionnabilité devient plus forte, les sensations plus vives, les idées s'exaltent, les affections s'altèrent et les passions surgissent par suite d'irritabilité et de sensibilité anormales. J'ai donné des soins à un jeune homme très-intelligent, d'un genre nerveux mobile et délicat; il est excessivement passionné pour les études abstraites; quoique encore fort jeune, il est sujet à l'hypochondrie, et plusieurs fois il a été assiégé par des idées sombres de suicide.

Il importe, dans l'administration des travaux intellectuels, de bien déterminer les natures individuelles sur lesquelles on veut opérer. Une constitution nerveuse, par exemple, ne doit pas être traitée de la même manière que ces constitutions matérielles qui ne sont que chair et sur lesquelles rien ne fait. Les hommes dont le genre nerveux est très-prononcé, brillent ordinairement par un surcroît d'activité intellectuelle; ils ne demandent qu'à

être tempérés, qu'à être modérés de ce dernier côté: le corps, les organes seuls ont besoin d'être réconfortés. Ceux à constitution musculaire, manquant d'intelligence, et la raison ne pouvant presque rien sur eux, ont besoin d'être surveillés du côté des mauvais penchants, lesquels se donnent d'autant plus libre carrière qu'il n'y a point de boussole, dans le système, pour les diriger. Plutarque a fait remarquer que les athlètes de l'antiquité, qui se nourrissaient presque toujours de viande, étaient excessivement stupides: il semblait que toute leur intelligence eût passé dans les muscles. Cabanis a dit que la plupart des grands scélérats sont des hommes d'une structure organique vigoureuse, remarquables par la fermeté et la ténacité de leurs fibres musculaires¹.

Les individus prédisposés aux Morosophies doivent éviter les lectures qui pourraient rappeler les objets de leur inclination favorite; on doit aussi les éloigner des scènes où ces objets trouvent leur réalisation. Les conversations que l'on a avec ces personnages ne sauraient non plus être entourées de trop de réserve: il convient que l'imagination de ces hommes ne soit jamais trop vivement frappée. Pour cela, il y a une part à faire, parmi les travaux intellectuels, entre ceux qui tendent à exalter l'imagination, à jeter la raison hors de ses gonds,

¹ *Loc. cit.*, p. 86.

et ceux qui contribuent à former et à développer le jugement. On rejette les premiers, et l'on ne conserve que les seconds.

CXIII. Une sage limitation du travail, une distribution régulière n'implique pas une interdiction. Le travail est un besoin naturel de l'Humanité : il en est la condition de salut. L'oisiveté, a-t-on dit, est la mère de tous les vices. Celui, en effet, qui est enclin au mal a toute liberté de suivre son penchant, lorsqu'une occupation forte et continue n'est pas là pour l'en détourner. Zuckert a considéré la solitude et l'oisiveté, non-seulement comme causes éloignées de plusieurs passions, mais aussi comme « plus propres que toute autre chose à entretenir les penchants enracinés, en ce qu'elles » fixent toujours l'esprit dans le cercle de certains » objets particuliers, et le rendent d'autant plus » actif à la recherche de tout ce qui peut intéresser » sa passion, qu'il est moins distrait par d'autres » objets que celui qui l'affecte ». N'oublions pas que M. Bory de Saint-Vincent a fait de l'oisiveté l'une des causes de l'Anthropophagie : « L'Anthropophage, qui sait braver la mort, ne saurait » braver le travail. » Dès-lors, elle doit être combattue par toutes les forces qui sont au pouvoir de la Civilisation. Dans un État bien constitué,

¹ Zimmermann, *Traité de l'Expérience*, T. III, p. 263.

chacun doit fournir son contingent à la masse commune, chacun doit contribuer au salut public. Celui donc qui ne travaille pas est parasite ; celui qui est parasite s'impose nécessairement à la Communauté, et vole la part qu'il doit à ses semblables.

Il n'est pas jusqu'aux états de veille et de sommeil, autres éléments du Régime, qui n'aient une influence modificatrice sur les facultés morales des individus et sur leurs déterminations. Trop de sommeil jette le corps dans l'inertie et paralyse l'action cérébrale ; aussi conseille-t-on aux hypochondriaques et aux hystériques de ne pas dormir long-temps. On peut profiter du sommeil pour étudier le naturel des individus et pour se guider en conséquence. Il en est qui supportent patiemment qu'on les réveille, et qui montrent même de la douceur ; d'autres sont d'une humeur massacrante. Les rêves, les songes qui assiègent fréquemment un individu, indiquent certains modes affectifs de la vitalité qui réagissent sur le Sens Intime, et dont il est bon de se méfier dans l'état de veille, surtout lorsque ces rêves sont relatifs à des actions malfaisantes.

Zimmermann prétend que ceux qui dorment beaucoup sont rarement susceptibles de passions violentes, au lieu que ceux qui dorment peu sont ordinairement vifs et colères. On a vu des sujets

des deux sexes n'être plus reconnaissables pour ne point dormir assez¹ ; et l'on peut partir de là pour indiquer la veille prolongée comme moyen de répression. La privation de sommeil réduirait aussi vite, ce me semble, un individu atteint de mauvais penchants, que l'abstinence la plus prolongée.

CXIV. C'est par l'action, tantôt isolée, tantôt combinée et toujours prolongée, des diverses causes qui viennent d'être indiquées, que le Tempérament des peuples ou des individus finit à la longue par être changé. Cette mutation est indispensable quand on veut modifier les penchants et améliorer l'état moral des hommes ; car, nous l'avons déjà dit, le Tempérament est la résultante de toutes les forces de l'Économie, et il est l'aboutissant de toutes les impressions qui viennent du dehors. Les Anciens ont supposé à l'âme certain *impetus* (*ενορμῶν*) ou certaine *force impulsive*, et une autre au corps. Zimmermann a dérivé tout simplement cette *force impulsive du tempérament* ; car, dit-il, « ce n'est que conséquemment au tempérament » que nos passions et nos actions sont individuellement déterminées. Le tempérament est donc la » *cause prochaine* de nos passions et de nos actions,

¹ *Traité de l'Expérience*, T. III, p. 452.

» considérées comme telles en telles circonstances » et dans tel individu¹. »

Il s'ensuit de là que c'est une entreprise difficile que de travailler à la mutation des tempéraments. A part les influences nombreuses qui établissent les tempéraments nationaux contre lesquels tout échoue, il y a aussi quelques individus d'une même nation qui peuvent faire des exceptions à la règle par des causes particulières. La puissance des habitudes, les principes morbifiques héréditaires, qui renforcent les tendances du tempérament naturel, font effort pour s'opposer à la formation d'un tempérament nouveau. Gaubius rapporte, d'après Donatus, un fait tiré de l'*Histoire d'Écosse* de Hector Boëth, lequel paraît assez singulier : « Une fille Écossaise », dit-il, « conserva un penchant décidé à l'Anthropophagie, » pour laquelle son père et sa mère avaient été » brûlés lorsqu'elle n'avait pas encore un an². »

M. Descuret a constaté l'influence de l'hérédité sur l'ivrognerie, sur la gourmandise et sur la colère. Ce savant Médecin ne doute point du pouvoir de cette cause sur le développement de la plupart des passions ; ce qui prouve que, dans

¹ *Traité de l'Expérience*, T. III, p. 209. Ces idées sur le tempérament s'accordent avec les notions sur la *Force Vitale*, enseignées dans l'École de Montpellier.

² Zimmermann, *Traité de l'Expérience*, T. III, p. 395.

l'ordre moral comme dans l'ordre vital, les mauvais germes sont difficiles à extirper. Quel moyen, par exemple, de venir à bout de la vengeance dans les pays où elle est à la fois endémique et héréditaire? La peau des Nègres de la Mauritanie serait plutôt ramenée au blanc que le cœur de certains peuples à l'oubli de l'offense.

CHAPITRE IX.

CXV. Lorsque la Nature Humaine se montre récalcitrante; lorsque le jeu des institutions, le commerce social, la marche naturelle de la Civilisation ne suffisent plus pour l'améliorer, il ne reste que l'intervention de l'État pour atteindre cette fin. Or, l'État intervient par sa législation, par son action politique et par l'éducation. Le Législateur, toujours en garde contre les mauvais penchants, doit établir des lois protectrices de la Société, des lois correctionnelles à l'encontre de ceux qui l'attaquent; et, dans l'établissement de ces lois, il faut qu'il ait égard et à l'influence impérieuse du climat, et au naturel des hommes pour lesquels ces lois sont faites. De là, les lois de climat, destinées à s'opposer à ses ravages; de là,

les lois de nature, ayant pour but de vaincre les inclinations perverses. L'étude attentive du Tempérament national aide beaucoup dans la confection de ces dernières lois. Il importe beaucoup, en effet, de ne pas traiter sur le même pied l'Européen et l'Asiatique; et, en Europe, il importe aussi de ne pas soumettre au même régime politique un Allemand et un Français.

L'esprit de la loi civile ayant pour objet de s'opposer à tout ce qui porte atteinte à la morale et à la sûreté publique, le Législateur a donc à distinguer entre les bons et les mauvais penchants, afin de pouvoir favoriser les uns et parvenir à la destruction des autres.

Pour inspirer de beaux sentiments, pour obtenir la prédominance des affections bienveillantes dans les rapports sociaux, les bonnes mœurs font encore mieux que les bonnes lois. Cette vérité a frappé de tout temps les meilleurs esprits. Naguère encore, un savant Publiciste, protestant avec énergie contre la *loi de tempérance* qui vient d'être imposée par l'État de New-Yorck, n'a pas craint de faire ressortir l'avantage des bonnes mœurs comparativement à cette loi arbitraire: « Voilà ce » que l'on fait », dit M. J. Cohen, « dans ces jeunes » Démocraties de l'Amérique, que l'on cite sans » cesse à nos vieilles Sociétés Européennes comme » l'*Eldorado* de la liberté.

» *La fin justifie les moyens.* Les Démocrates de New-Yorck en sont arrivés, à leur tour, à cette doctrine qui a soulevé tant de clameurs.

» Mais ces moyens eux-mêmes, tout violents et tout injustifiables qu'ils sont, n'atteindront pas le but qu'on se propose. Répétons-le en terminant : on n'obtient pas la tempérance par la toute-puissance de la loi ; on l'obtient par une sage éducation morale, en relevant à la fois le niveau de l'intelligence et de la dignité humaines. » La réprobation que la vue des vices scandaleux excite dans une Société civilisée, est le fruit le plus efficace contre tout ce qui est odieux ou immoral ¹. »

Les Anciens avaient très-bien compris la nécessité de fonder l'empire des lois sur les mœurs publiques. Toutes les institutions de Lycurgue n'avaient pour but que de créer des mœurs, « art bien plus important », dit Hallé, « que de donner des lois : *Quid leges, sine moribus, vanæ proficiunt?* » Les bonnes mœurs engendrent une habitude irrésistible, en vertu de laquelle l'homme est porté vers le bien, moins encore par sa raison que par son sentiment.

Mais lorsque les moyens civilisateurs ordinaires n'ont eu aucune prise sur les individus, lorsque

¹ *Le Pays*, journal de l'Empire, 4 mai 1855.

la Législation civile à son tour a été impuissante, l'État doit recourir à la rigueur ; il doit mettre en jeu la force publique dont il dispose, parce que le premier devoir d'un État est de veiller à la conservation de la Société qu'il gouverne. C'est alors que la réclusion dans une maison spéciale dont le caractère sera en rapport avec la nature des délits, c'est alors que l'abstinence, les privations, les travaux obligatoires, etc., sont tout-à-fait de mise. Les moyens coercitifs deviennent utiles dans certains moments de la vie des peuples, comme dans celle des individus. A l'origine même du Christianisme, l'Église Romaine a donné les premiers exemples de la douceur et de la charité dans l'exécution des lois ; elle empêchait autant que possible la mort des criminels, et même de ses plus cruels ennemis. Saint Augustin fit des efforts inouïs pour garantir de la rigueur des lois les Donatistes, qui avaient exercé envers les Catholiques les plus grandes cruautés. L'Église ne désirait que *des peines médicales en cette vie, pour détruire non l'homme, mais le péché, et préserver le pécheur du supplice éternel, qui est sans remède* ¹.

Cette douce Législation, sanctionnée par Saint Augustin et qui était si fort goûtée de Fénelon

¹ Fleury, *Discours II sur l'Histoire Ecclésiastique*, IX.

et de Fleury, s'est maintenue dans l'Église jusqu'à cette époque. « Maintenant », dit Lamennais, « on commence à comprendre que la violence ne persuade personne ; que la contrainte détourne de la foi et la rend à bon droit suspecte ; que la vérité et la charité sont deux sœurs divines, à qui, en les envoyant sur la terre, le Père Céleste a dit : Allez et ne vous séparez jamais ¹. » Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement qu'on commence à comprendre la nécessité de cette union ; c'est de tout temps, car c'est là l'esprit de Jésus-Christ. En 1852, lorsque les exportations politiques arrachaient, de tous les points de la France, une foule d'hommes égarés et à leurs familles et à leurs amis, une voix de miséricorde se fit entendre en faveur de ces malheureux, et cette voix fut celle de Mgr. l'Archevêque de Paris, dont le Mandement sur la Charité restera, dans les annales de l'Église, comme un éternel témoignage de sa sollicitude et de sa bienfaisance pour les malheureux.

La Législation civile, l'une des faces du Christianisme, et qui ne doit en être que l'écoulement ou l'application, ne saurait faire autrement que la Législation de l'Église, avec laquelle elle se trouve dans des rapports continuels. Il serait illogique

¹ *Affaires de Rome*, 4^e édit., p. 199.

que notre Code pénal conservât des traces du Paganisme, lorsque, par tous les autres éléments de notre Civilisation, nous cherchons à nous en affranchir. Aussi, quand je demande l'intervention rigoureuse de la Loi, il est toujours sous-entendu que cette Loi doit être compatible avec la Justice, avec l'Humanité, avec la Civilisation, telle que nous l'ont faite dix-neuf siècles de lumières et de labeurs.

CXVI. L'Éducation, moyen suprême dont la Société dispose pour perfectionner toutes les Facultés de l'Homme, appartient à la fois à la Famille et à l'État : ce qui fait qu'on la distingue en *éducation privée* et en *éducation publique*. C'est dans le fait de l'Éducation qu'il faut savoir utiliser toutes les ressources de la Civilisation ; c'est là surtout qu'elles doivent être accumulées et abondamment exploitées. L'Éducation doit embrasser l'Homme dans toute la plénitude de son être, et développer une à une ses diverses Facultés. Les Lettres, les Beaux-Arts, la Science, la Morale, la Philosophie, la Religion s'offrent tour-à-tour pour réaliser ce plan, dont l'immense étendue exige qu'on s'en prenne dès la première enfance.

À cette époque de la vie, l'on surveillera le germe de toutes les dispositions, soit pour développer les unes, soit pour étouffer les autres. Les

bons et les mauvais penchants peuvent naître d'eux-mêmes ; mais souvent l'on ne recueille que ce que l'on sème : il faut donc semer de bons germes pour avoir de bonnes récoltes. C'est principalement à la mère à se charger de ce soin. « L'avenir d'un enfant est toujours l'ouvrage de sa mère », a dit Napoléon I^{er}, et les hommes sont le plus souvent ce que les femmes les font. La source des bons principes, la morale la plus pure peuvent filtrer peu à peu dans le cœur de l'enfant avec le lait maternel. Cette première éducation est la plus importante ; elle n'est pas assez soignée ; elle devrait l'être davantage : la Législation devrait s'en préoccuper un peu plus.

Le Christianisme a tellement compris, l'Église surtout, l'importance du rôle de la mère dans la première éducation, que c'est presque toujours à elle qu'il s'adresse pour inculquer et pour conserver dans la Famille les sentiments religieux. On sait qu'en passant par cette filière, l'Enfance en sera bientôt saturée.

L'éducation de l'Enfance est relative aux trois éléments constitutifs de la Nature Humaine, à savoir : l'élément physico-vital, l'élément moral et l'élément intellectuel. Chaque élément doit être successivement satisfait dans sa spécialité et dans son association avec les autres éléments. On peut lire avec le plus grand profit l'opuscule que M. le

professeur Ribes, de Montpellier, a publié sur ce sujet important ¹.

Il va sans dire que l'élément intellectuel est le dernier à recevoir sa culture. On soigne le corps et le cœur de l'enfant avant de s'occuper de son intelligence, dont le développement est postérieur à celui des deux autres parties. Pour les soins du corps et du cœur, la mère peut demander assistance au Médecin, soit pour la constatation des vices originels de l'ordre physico-vital, soit pour celle des vices moraux héréditaires, soit enfin pour le choix d'une nourrice.

L'existence des maladies héréditaires chez l'enfant est incontestable ; celle des vices moraux ne l'est pas moins. « C'est une question que je ne balance pas à résoudre par l'affirmative », dit M. Descuret ; « le raisonnement seul m'avait d'abord conduit à cette conclusion ; l'observation d'un grand nombre de faits n'a depuis laissé à cet égard aucun doute dans mon esprit. » Cela doit être surtout vrai des passions et des penchants dont le principe initial est dans la Force Vitale, car ici les modes affectifs ont une grande tendance à l'hérédité.

Ce sont ces circonstances d'hérédité qui rendent avec raison les parents très-difficiles sur le choix

¹ *Hygiène*, 5^e Enseignement, Éducation. 1844.

d'une nourrice. L'instinct maternel prévoit que les funestes inclinations peuvent passer à travers le véhicule de l'allaitement. La science compte plusieurs faits de ce genre : pour Sylvius, cela ne faisait aucun doute. Une bonne nourrice doit donc satisfaire non-seulement à toutes les conditions de santé, mais encore à toutes les conditions morales qui en font une personne honnête. MM. les docteurs Donné et Descuret ont poussé si loin leur scrupule à cet égard, qu'ils recommandent de ne prendre une *fillemère* que dans des cas tout-à-fait exceptionnels¹.

Dès que l'enfant manifeste les premières lueurs de son intelligence, il convient de le disposer aux notions religieuses, puisque ce sont celles dont il aura le plus besoin pour résister aux mauvais penchants. C'est encore là l'office de la mère, et, dans cette mission toute divine, la mère se souviendra de ces belles paroles de J.-J. Rousseau : « Les hommes seront toujours ce qu'il plaira aux femmes : si vous voulez qu'ils deviennent grands et vertueux, apprenez aux femmes ce que c'est que grandeur et vertu... »

Le même Rousseau ne voulait pas qu'on parlât religion aux enfants avant l'âge de quatorze ans. C'est là une erreur, ce me semble ; car l'enfance

¹ *Conseils aux Mères sur la manière d'élever les Enfants nouveau-nés*, 1842. — *La Médecine des Passions*, 1844.

est l'époque de la vie où l'on peut le mieux imprimer dans l'âme les sentiments religieux : une raison saine vient plus tard les féconder. Dans l'enfance, les impressions sont vives, favorablement accueillies, parce qu'elles sont nouvelles, et beaucoup plus ineffaçables que celles que l'on reçoit plus tard. Je suis heureux, dans ma manière de voir contre Rousseau, de pouvoir m'autoriser de l'opinion de l'illustre M. Villemain¹.

L'éducation publique c'est l'affaire de l'État, lorsque la raison des jeunes gens est assez développée pour la recevoir. Elle doit être appropriée, autant que possible, aux diverses vocations ; c'est par là que l'on a péché jusqu'à ce jour. Le Gouvernement, dans sa sollicitude, a voulu y suppléer par sa dernière réforme de l'Enseignement. Les études se font maintenant en vue des vocations littéraires ou scientifiques des individus : c'est un grand bien, et, pour être juste, il est bon de dire que le Gouvernement a fait là ce qu'un Professeur de la Faculté de Médecine de Montpellier, douze ans auparavant, avait conseillé de faire.

« Par exemple », dit M. F. Ribes, « quelque essentielle que soit généralement l'éducation littéraire, tous ceux qui sont élevés dans les collèges ont-ils également besoin des études clas-

¹ *Éloge de Rousseau*.

» siques qui s'y font? N'en est-il pas qui doivent être élevés surtout en vue des sciences et des professions de l'industrie ? » Le programme actuel de l'Enseignement officiel satisfait en grande partie à ce dernier désir.

Le besoin d'interroger les aptitudes, d'agir dans le sens des vocations, le besoin de tenir compte des facultés corporelles et des facultés morales, ne doit pas détourner l'Éducation de son but essentiel, celui de développer la Raison de l'Homme. C'est vers ce point qu'il faut toujours tendre, car la Raison est l'attribut distinctif de l'Humanité. C'est de la Raison bien cultivée qu'il faut tirer toutes les vertus naturelles qui doivent élever des dignes contre les mauvais penchants. Il ne suffit pas de faire des hommes instruits, il faut encore former des hommes honnêtes. Et qu'on ne croie pas la chose impossible : la Raison peut sortir victorieuse des combats de la vie : il suffit d'une bonne éducation et d'une volonté ferme pour cela. Socrate parvint à corriger la laideur naturelle de son âme ; Auguste fit taire un juste ressentiment. Nous savons quelle métamorphose ont éprouvée les vices d'un Prince de France entre les mains de l'habile et vertueux Fénelon. Cambrone, dont l'âme ne se troublait jamais au milieu de la mitraille, sut

¹ *Cours d'Hygiène*, 1844.

dompter un penchant naturel à l'ivrognerie par sa forte volonté. Ceux, au contraire dont la raison s'éclipse à la vue des plaisirs, et dont la volonté fléchit en présence des passions, ceux-là sont irrévocablement voués au malheur, seraient-ils les plus grands des hommes. Alexandre-le-Grand s'est illustré dans sa jeunesse par sa clémence et par son héroïsme ; dans un âge plus avancé, il a eu des mœurs dissolues et donné des signes de la plus affreuse cruauté. C'est ce qui a fait dire à Napoléon I^{er} que « le roi de Macédoine avait débuté » avec l'âme de Trajan, et qu'il avait fini avec le » cœur de Néron et les mœurs d'Héliogabale. » En effet, Alexandre, à la fin de sa course, était devenu ivrogne et homicide.

La culture de l'intelligence doit marcher avec celle du cœur : l'Instruction, en un mot, doit aller de pair avec l'Éducation. Jusqu'à ce jour, l'Enseignement public laissait à désirer sous ce rapport. Le Gouvernement a donné, pour ainsi dire, satisfaction à l'opinion publique, en retirant à l'enseignement habituel des Collèges la partie philosophique, dont le soin a été confié à des Membres du Clergé. L'Université faisait-elle donc fausse route ? Voici comment répondent les faits : M. Fortoul, ministre de l'instruction publique et des cultes, a démontré que le monopole de l'Enseignement avait porté de mauvais fruits en morale

et en politique. Aussi, en mai 1854, les Écoles libres avaient-elles déjà gagné 10,683 élèves depuis septembre 1850; tandis que les établissements publics en ont perdu pendant le même temps 1,986¹. Or, l'on sait que l'instinct paternel ne se trompe guère en semblable matière. Le jour où l'Enseignement sera entièrement libre, il y aura peut-être bien à craindre pour l'Université, malgré les services importants qu'elle a rendus².

Le besoin d'une réforme radicale dans l'Éducation publique ressort évidemment d'une brochure de M. Vingtrenier, médecin en chef des prisons,

¹ Il faut lire les travaux de Fénelon, de Locke, de J.-J. Rousseau et d'Helvétius, sur l'Éducation. — M. Émile de Girardin, le grand semeur d'idées neuves, a consacré le livre V et le livre VII de sa *Politique Universelle* à cette importante question. Ces deux livres sont dignes d'être médités par tous les Penseurs. Pourquoi la Médecine ne s'empare-t-elle pas de ce sujet? M. le professeur Ribes a déjà prouvé qu'il y aurait de grandes richesses à en retirer. — M. Richard, de Nancy, professeur à l'École secondaire de Lyon, a écrit avec soin sur l'Éducation Physique de l'Enfance. — Avant de mourir, M. Lallemand, membre de l'Institut et ancien professeur de la Faculté de Montpellier, nous a regalé d'un livre curieux sur l'Éducation Morale. L'histoire des Bêtes y sert de préambule à celle des Hommes, et l'éducation des unes forme la base de l'éducation des autres. N'est-ce pas que cette idée est amusante? De la part d'un Académicien, la chose est passablement scandaleuse.

² *Univers Catholique*.

analysée dans le *Constitutionnel*, et ayant pour titre : *Des Enfants dans les Prisons et devant la Justice*. M. Vingtrenier constate l'effrayante progression du chiffre des jeunes détenus : 1,334 en 1837 et 9,364 en 1854. Dans la période de 1826 à 1830, la moyenne des jeunes délinquants qui, après avoir été acquittés à raison de la faiblesse de leur âge, ont été soumis à l'éducation correctionnelle, est de 245. De 1831 à 1835, il s'élève à 384; de 1836 à 1840, à 675; de 1841 à 1845, à 968; de 1845 à 1850, à 1,607. Mais en 1851 seulement, nous rencontrons le chiffre de 1,865; en 1852, celui de 2,432; en 1853, celui de 3,648.

Le nombre des arrestations des jeunes délinquants augmente également : en 1832, on en signale 2,715; en 1848, 4,480; en 1849, 5,312; en 1851, 5,583; en 1852, enfin, 6,425. Une impulsion générale donnée à l'Administration et à la Justice tend donc à multiplier le nombre des enfants qui, mis en état d'arrestation, jugés et enfermés dans les maisons spéciales, sont assujettis à la discipline de l'éducation correctionnelle¹.

Le Constitutionnel se contente provisoirement de signaler le mal; plus tard, il s'efforcera d'indiquer le remède. « Ce remède, nous le croyons, est le développement de l'éducation et de l'instruc-

¹ *Le Siècle*, 12 mars 1856.

tion publiques. » Oui, l'éducation et l'instruction publiques, mais non pas telles que l'entendent MM. les Rédacteurs du *Siècle*.

L'accroissement continu des hommes impropres au service militaire est une preuve de plus de l'état fâcheux de la situation morale de l'époque. C'est ce qui résulte d'une Note publiée par le docteur Ancelon dans le *Journal des Connaissances Médicales* ¹ :

ÉPOQUES COMPARÉES.	CONSCRITS APPELÉS.	CONSCRITS RÉFORMÉS.	RAPPORT PAR 10,000.
De 1816 à 1820...	1,484,928	184,814	12,45
De 1842 à 1846...	1,525,986	342,074	22,42
DIFFÉRENCES....	41,058	157,257	

M. Ancelon impute exclusivement à la vaccine ces déplorables effets. Je crois que la misère publique et le mouvement industriel du siècle sont des causes plus probantes, et qui méritent au moins d'être prises en considération. On lit, en effet, dans le même journal ², « que le soldat combat- » tant sur la tranchée d'une ville assiégée, ou sur » un champ de bataille en présence du plus brave » de ses ennemis, est exposé à moins de chances de » mort que l'habitant de certaines villes manufac- » turières, telles que Manchester, Liverpool, etc. La

¹ Avril 1856, N° 20.

² Juillet 1847, N° 10.

» chance de mort au siège d'Anvers était comme » 1 à 68 ; au siège de Badajoz, comme 1 à 54 ; à la » bataille de Waterloo, 1 à 30. Pour l'ouvrier de » Liverpool, la chance de mort est comme 1 à 49 ; » pour le tisserand de Manchester, comme 1 à 17 ; » pour le coutelier de Scheffield, comme 1 à 14.

» Les villes manufacturières de France ont des » tables de mortalité tout aussi effrayantes : il faut, » à Bolbec (Seine-Inférieure), réformer plus de » cent hommes appelés par la loi de recrutement » pour en trouver un seul de valide. La mort, avant » de détruire et de faire oublier ces générations » étiolées, leur laisse le temps d'étaler et de pro- » pager, par l'hérédité, le spectacle de leur infir- » mité, dont les *scrofules*, dans différents organes, » sont le *stigmat* le plus constant. »

A ces causes de dégénérescence de l'Espèce Humaine, ne faut-il pas ajouter l'influence funeste que les grandes épidémies exercent sur la santé publique ? Ce n'est pas impunément que, depuis une trentaine d'années, le choléra, la grippe et la suette sévissent parmi nous. Or, les années de recrutement correspondant aux années épidémiques produisent toujours des hommes relativement moins valides que les hommes des années salubres. Je suis persuadé que la classe de 1856, qui répond à l'épidémie de choléra de 1835, aura donné motif à un grand nombre de réformes. Au Bourg-de-

Péage (Drôme), il a fallu pousser jusqu'au N° 200 pour faire 80 hommes; et à Romans, où toute la liste de recrutement a été épuisée, il a manqué encore 14 hommes pour compléter le contingent.

Il s'ensuit de là que, dans les problèmes de la vie, toujours excessivement compliqués, il importe de tenir compte de tous les éléments constitutifs pour éviter les conclusions erronées.

CONCLUSION.

CXVII. Je viens de présenter le tableau de l'Humanité sous le double aspect de l'Homicide et de l'Anthropophagie. C'est le tableau le plus sombre que l'on puisse offrir aux regards de l'Homme et à la méditation du Philosophe. L'Humanité est travaillée par un double mouvement de destruction et de régénération, analogue aux mouvements incessants de composition et de décomposition qui président à la vie des individus. Ce qui console, c'est que le Progrès ne cesse de s'accomplir à travers cette débâcle du Genre Humain : « *Le Genre Humain, comme l'Univers, ne marche à la vie que par la mort; mais cette mort n'est qu'apparente, puisqu'elle renferme le germe d'une vie meilleure* ¹. »

Dans cette étude consciencieuse, à défaut d'autres qualités, j'ai rapporté beaucoup de faits que

¹ M. Cousin, *Philosophie Morale*.

j'ai tâché de lier avec leurs causes respectives. J'ai indiqué aussi les divers moyens par lesquels ces faits peuvent être combattus dans leurs principes et dans leurs terribles conséquences.

Il résulte de mes nombreuses déductions que l'Homme peut être défini une *Force libre*, sollicitée tantôt par des mouvements conservateurs et tantôt par des mouvements destructeurs. Les premiers de ces mouvements s'agitent sous l'empire de la Raison ; les seconds, au contraire, sont tout-à-fait du ressort de la Passion. La grande majorité des actes d'Homicide et d'Anthropophagie procèdent immédiatement de cette dernière source ; ils appartiennent à cet ordre de faits dans lesquels la partie animale de l'Homme est le principe initial des actions. C'est de cette partie animale que partent la *Concupiscence*, l'*Irascibilité* et toutes les *Puissances trompeuses*, pour parler le langage de Pascal.

Dans son remarquable ouvrage sur le *Devoir*, M. Jules Simon, donnant au mot *Passion* un sens peut-être beaucoup trop étendu ¹, a admis

¹ Dans l'École Écossaise, où l'on procède avec tant de réserve, l'on a distingué les *affections* d'avec les *passions*. Lisez Thomas Reid et Dugald-Stewart.

dans l'Homme trois passions principales : « l'Amour » de soi, l'Amour d'autrui, l'Amour de Dieu, comme » il y a trois fonctions principales de l'Intelligence : » la Conscience qui connaît le Moi, les Sens qui » connaissent le Monde, la Raison qui connaît le » Divin ¹. »

De l'accord de ces trois passions primordiales résulte le Beau Idéal de la Société ; mais de l'omnipotence, de la tyrannie de l'une de ces passions sur les autres, naissent tous les déchirements qui ont dévasté le Monde.

M'accommodant pour le moment de cette division des Passions, je dirai que l'Homicide et l'Anthropophagie sont la consécration du *nec plus ultra* de l'*Amour de soi*, et la négation la plus complète de l'*Amour d'autrui* et de l'*Amour de Dieu*. Ces deux passions sont donc essentiellement anti-sociales : avec elles l'Humanité toucherait bientôt à sa fin.

En effet, celui qui est Homicide ou Anthropophage immole chaque jour la Société à son cruel penchant, puisqu'il détruit en détail chacun de ses membres. D'un autre côté, mutilant ainsi l'œuvre

¹ *Loc. cit.*, p. 507.

de Dieu, c'est se mutiler soi-même ; c'est mutiler Dieu, attendu que Dieu est dans cette Humanité avec laquelle nous avons tous des rapports de consanguinité ; c'est travailler, en un mot, à sa propre ruine et à celle de la Société tout entière.

Il importe, par conséquent, d'élever sans cesse contre ces deux horribles passions toutes les forces que la Civilisation Chrétienne tient en son pouvoir :

Que l'Orient contre elles à l'Occident s'allie.

Et, tandis que chaque jour nous entendons réclamer pour la création d'une ligue des Peuples civilisés contre les Barbares du Nord, pourquoi ne formerait-on pas aussi, contre les Peuplades Cannibales qui existent encore, une croisade à laquelle chaque Nation prendrait part, plutôt que de voir exterminer et mourir à la peine nos pauvres Missionnaires ? Chaque Nation apportant à cette croisade son contingent d'hommes, il en résulterait de petites phalanges qu'on pourrait surnommer les *phalanges de la Civilisation*¹. On fait tous les ans des

¹ Si ces phalanges étaient animées de l'esprit religieux, elles transporterait les montagnes. Dans le *Voyage autour du Globe*, Dumont-d'Urville a rendu l'éclatant témoignage

dépenses énormes pour l'entretien du Commerce dans des régions inconnues ; on se donne des peines diaboliques pour aborder une côte, pour prendre possession d'un cap, d'un rocher ou de quelque îlot. Pourquoi ne donnerait-on pas à ces missions lointaines un but plus noble et plus civilisateur ?

En attendant que la Philanthropie de notre siècle décide sur ce point, que les Lettres, les Arts, les Sciences, la Religion, la Philosophie, la Législation et la Politique unissent tous leurs efforts pour détruire jusqu'au dernier germe de ces deux passions désolantes !

Lorsque l'alliance sera solidement établie entre tous ces éléments sociaux, nous pourrions répéter avec plus de confiance, mais seulement alors, ces belles paroles dans lesquelles se trouve renfermée

qu'en moins de six ans quatre Prêtres Français ont changé les îles de Cambières, séjour de la Barbarie et de l'Anthropophagie, en une terre de Saints. Le P. Ventura a démontré que, pour l'action civilisatrice, le Catholicisme est supérieur à toutes les autres Communions Chrétiennes : « Il est tout » puissant, dit-il, pour changer les monstres en hommes, les » hommes en anges, les anthropophages eux-mêmes en par- » faits modèles de charité. » (*La Femme Catholique*, T. I, p. 409.)

toute la moralité de cet ouvrage : « Les Passions » ont beau se croire indomptables, elles ont un » maître : c'est la Raison. La Raison est lumineuse ; » elle connaît son but, elle éclaire sa propre marche, » elle sait la place et le rang de toutes choses : elle » porte en elle le sceau divin du commandement. » Quand elle s'applique aux actes de la liberté » humaine, son nom est la Justice, ce qu'elle » ordonne est le Devoir. Chaque fois qu'elle parle, » la Passion, même la plus ardente, doit se taire, » doit céder. La loi de la Justice est la loi de Dieu » même ; méconnue de beaucoup, ignorée de per- » sonne, toujours présente en nous pour nous » guider avant l'action, pour nous récompenser » après le sacrifice, pour nous punir après la » faute ¹. »

¹ M. Jules Simon, *Le Devoir*, p. 509.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	Page
Dédicaces.....	5-7
Préface.....	XLIV
Table analytique.....	1-24

PREMIÈRE PARTIE. — DE L'HOMICIDE.

Préambule : Vitalisme et Animisme ; le Professeur Lordat et le Père Ventura.....	25
CHAPITRE Ier. — Cas remarquables de <i>Morosophie</i> : com- mentaires sur ces faits.....	27
CHAPITRE II. — Combats intérieurs de l'Homme.....	33
CHAPITRE III. — Dogme de la <i>Dualité Humaine</i> : <i>Moro- sophie, Morosité, Cacothélie, Cacothymie</i> : exemples.	43
CHAPITRE IV. — Explication des faits qui précèdent. Théorie de la Folie. Responsabilité des Morosophes.	57

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE V. — Examen des objections faites à la Doctrine de la Responsabilité. Influence de l'idée et des instruments de supplice. Influence de l'imitation sur les mauvais penchants..... 82

CHAPITRE VI. — Adoucissement aux peines portées contre les *Fous criminels*, contre les *Morosophes*. Création d'un établissement pour ces derniers..... 104

CHAPITRE VII. — Universalité de l'Homicide rattachée à un *instinct primordial sanguinaire*..... 122

CHAPITRE VIII. — *Loi permanente de l'Homicide*..... 143

DEUXIÈME PARTIE. — DE L'ANTHROPOPHAGIE.

CHAPITRE I^{er}. — Liaison entre les faits d'Homicide et d'Anthropophagie. Instinct sanguinaire révélé dès l'enfance. Hérité du penchant sanguinaire dans les familles. Hommes célèbres qui ont manqué de sympathie humanitaire. Caractéristique de ces hommes. 153

CHAPITRE II. — Premiers degrés d'Anthropophagie : Instinct dépravé, Folie, Passion délirante; Superstition, Fanatisme, Vengeance..... 179

CHAPITRE III. — Anthropophagie par famine, par goût, par raison. Traces d'Anthropophagie chez les divers peuples; cas remarquables de voracité..... 193

CHAPITRE IV. — Antiquité et universalité de l'Anthro-

TABLE DES MATIÈRES.

pophagie. *Loi de la destruction de l'Homme par l'Homme*..... 224

CHAPITRE V. — Recherche des causes de la destruction de l'Homme par l'Homme; Dualité Humaine; Dégénération primitive de l'Espèce Humaine prouvée par la Science..... 231

CHAPITRE VI. — Triomphe de l'Ordre sur le Désordre dans les Sociétés Humaines; loi d'*Antagonisme*; mal de l'Humanité inextirpable; *Force conservatrice* des Sociétés du ressort de l'Instinct, et moyen de la *Providence*. — Etude de l'Instinct; sa distinction de l'Intelligence. — Participation de l'Instinct à la corruption de l'Homme, et source de l'Homicide et de l'Anthropophagie. — Maladies de l'Instinct. Cas remarquables de *Panophobie*. — Ordre social régi par des lois primordiales que Dieu a établies..... 246

TROISIÈME PARTIE. — DE LA THÉRAPEUTIQUE DES MAUVAIS PENCHANTS DE L'HOMME.

CHAPITRE I^{er}. — Dogme de la Dualité Humaine servant de base à la thérapeutique des mauvais penchants. Mise en jeu du *Principe rationnel* contre le *Principe animal*. — Nature brute et Nature cultivée. Sociabilité de l'Homme. Dangers d'une liberté absolue..... 301

CHAPITRE II. — Concours de tous les éléments de la

TABLE DES MATIÈRES.

Civilisation contre les mauvais penchants : Agriculture, Industrie, Commerce..... 329

CHAPITRE III. — Pouvoir curateur de la Philosophie : l'Utile, le Juste, le Beau, Dieu, la Réflexion. Extension du pouvoir philosophique..... 334

CHAPITRE IV. — La Philosophie est un remède contre les puissances trompeuses, contre le Fanatisme et la Superstition..... 346

CHAPITRE V. — Pouvoir immense du Christianisme sur les mauvais penchants..... 375

CHAPITRE VI. — Nécessité d'un accord entre la Religion et la Philosophie..... 387

CHAPITRE VI (*bis*). — Pouvoir curateur de la Littérature contre les mauvais penchants : les Littérateurs contemporains, les Historiens, les Orateurs, les Journalistes; la Peinture, la Musique; le Socialisme, les Économistes; les Romanciers, les Femmes de lettres, les Moralistes, les Critiques. Rapports intimes de la Littérature avec la Science de l'Homme..... 402

CHAPITRE VII. — Habitudes scientifiques de l'Église plus manifestes que jamais. Ralliement de toutes les dissidences au pied de la Croix de Jésus-Christ..... 498

CHAPITRE VIII. — Intervention de la Médecine contre les mauvais penchants : Chirurgie, Pharmacie, Diété-

TABLE DES MATIÈRES.

tique, Hygiène. Mutations à introduire dans le tempérament des peuples et des individus..... 542

CHAPITRE IX. — Intervention de l'État contre les mauvais penchants : Législation, Politique, Éducation..... 556

CONCLUSION.

La Raison peut et doit triompher des mauvais penchants. 573

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

J.-B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE,

RUE HAUTEFEUILLE, 19, A PARIS.

A LONDRES, CHEZ H. BAILLIÈRE, 219, REGENT STREET.

A NEW-YORK, CHEZ H. BAILLIÈRE, LIBRAIRE, 290, BROADWAY.

A MADRID, CHEZ BAILLY-BAILLIÈRE, CALLE DEL PRINCIPE, 11.

Mai 1856.

NÉVROLOGIE,

OU

DESCRIPTION ET ICONOGRAPHIE DU SYSTÈME NERVEUX

ET DES

ORGANES DES SENS DE L'HOMME,

AVEC LEUR MODE DE PRÉPARATION,

PAR MM.

LUDOVIC HIRSCHFELD,

Docteur en médecine de la Faculté de Paris, professeur particulier d'anatomie à l'École pratique, etc.;

Et **J.-B. LÉVEILLÉ,**

Dessinateur.

Ouvrage complet publié en 10 livraisons. Paris, 1853, un beau volume in-4, de 368 pages de texte, accompagné de 92 planches dessinées d'après nature.

Prix : figures noires, 50 fr. ; — figures coloriées, 100 fr.

Demi-reliure, dos de maroquin, en plus, 5 fr.

Ouvrage adopté par le Conseil supérieur de l'Instruction publique.

Le moyen le plus sûr et le plus commode pour étudier un corps, connaître exactement sa forme et comprendre sa description, c'est d'en avoir la figure sous les yeux. Si le dessin est d'un secours précieux pour la reproduction fidèle des diverses parties de l'anatomie, c'est surtout dans l'étude du système nerveux qu'on en sent la grande utilité. Profondément pénétré de cette vérité, et après plusieurs années de travaux et d'études, M. Ludovic Hirschfeld a conçu le plan d'un atlas qui représente les différentes parties du système nerveux et les organes des sens de l'homme. Les nombreuses préparations qu'il a faites et répétées bien des fois justifient la publication de cet ouvrage.

Témoin de l'embarras d'un grand nombre d'élèves, dont l'auteur dirige les travaux anatomiques, et de leur découragement par les obstacles qu'ils rencontrent, surtout dans les préparations névrologiques, il a acquis la conviction qu'il comblerait le vide, aplanirait les difficultés et faciliterait aux élèves l'étude d'une science souvent aride et fatigante.

Préparateur d'un grand nombre de pièces anatomiques conservées au musée de la Faculté de médecine de Paris, prosecteur et collaborateur de M. Bourgery, M. Ludovic Hirschfeld a dû se livrer à de nombreuses recherches et faire de l'anatomie une étude de prédilection. Chargé d'exécuter toutes les préparations névrologiques du grand ouvrage d'anatomie de M. Bourgery, il n'est pas un point du système nerveux qu'il n'ait vérifié lui-même le scalpel à la main. Enfin, c'est après dix années d'enseignement particulier de l'anatomie à l'école pratique de Paris que M. Ludovic Hirschfeld est parvenu à simplifier l'étude si compliquée du système nerveux.

Tels sont les titres de l'auteur pour entreprendre la publication d'un ouvrage sur l'une des parties les plus importantes de l'anatomie, et dont l'étude présente tant de difficultés.

M. Ludovic Hirschfeld a été très heureux d'avoir pour collaborateur un artiste du plus grand mérite, M. Léveillé, dont le nom est depuis longtemps acquis à la science ; il a dessiné toutes les préparations, au fur et à mesure, avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Dès lors il a été possible de revoir d'un coup d'œil l'ensemble de ce travail, d'éviter les redites et de réparer les omissions.

Les étudiants trouveront, dans cet ouvrage, la facilité et les moyens de se former aux dissections difficiles et l'exposition du meilleur mode de préparation des parties sera pour eux un guide qui leur économisera un temps précieux, perdu presque toujours en tâtonnements ; ils auront dans les figures des modèles pour les diverses parties qu'ils désireront reproduire sur la nature humaine.

OUVRAGES SUR LE SYSTÈME NERVEUX,

LES MALADIES NERVEUSES, LES MALADIES MENTALES, ETC.

- ARCHAMBAULT.** Note sur la suppression des quartiers de gâteaux dans les asiles d'aliénés. Paris, 1853, in-8 de 31 pages. 75 c.
- ARISTOTE.** Traité de l'âme, traduit en français, pour la première fois, par J. Barthélemy-Saint-Hilaire. Paris, 1846, in-8. 8 fr.
- ARNOLD (T.).** Observations on the nature, kinds, causes and prevention of insanity, Lunacy, or Madness. Leicester, 1782, 2 vol. in-8. 20 fr.
- ASCH (G.-TH.).** De primo pare nervorum medullæ spinalis. Göttingæ, 1750, in-4, avec 3 pl. 4 fr.
- BAILLARGÈRE.** Recherches sur la structure corticale des circonvolutions du cerveau. Paris, 1840, in-4, avec 2 planches. 2 fr. 50
- BARADUC.** Etudes théoriques et pratiques des affections nerveuses, considérées sous le rapport des modifications qu'opèrent sur elles la lumière et la chaleur; théorie de l'inflammation; des ventouses véscicantes. Paris, 1850, in-8 de 292 pages. 4 fr. 50 c.
- BARTELS.** Die gesammten nervösen fieber. Berlin, 1837, 2 vol. in-8. 20 fr.
- BAYLE.** Traité des maladies du cerveau et de ses membranes, première partie: *Maladies mentales.* Paris, 1826, in-8. 7 fr.
- BAZIN.** Du système nerveux, de la vie animale et de la vie végétative, de leurs connexions anatomiques et des rapports physiologiques, psychologiques et zoologiques qui existent entre eux, etc. Paris, 1841, in-4, avec 6 planches. 8 fr.
- BEAUX.** Mahomet considéré comme aliéné, rapport à l'Académie royale de médecine, par M. Renauldin. Paris, 1842, in-8. 1 fr. 50 c.
- BELHOMME.** Considérations sur l'appréciation de la folie; sa localisation et son traitement. Paris, 1834-1848, 5 part. in-8. 12 fr.
- Les IV^e et V^e Mémoires séparément, chacun. 3 fr. 50 c.
- Essai sur l'Idiotie. Paris, 1843, in-8. 2 fr.
- Nouvelles recherches d'anatomie pathologique sur le cerveau des aliénés affectés de paralysie générale. Paris, 1845, in-8. 2 fr. 50 c.
- BELL (CH.).** Exposition du système naturel des nerfs du corps humain, traduit de l'anglais par J. Genest. Paris, 1825, in-8, fig. 5 fr.
- The anatomy of the brain. London, 1802, in-4, avec 12 pl. coloriées. 24 fr.
- BESNARD.** Réflexions critiques sur l'ouvrage de M. Broussais: De l'irritation et de la folie. Paris, 1829, in-8. 2 fr.
- L'entendement humain mis à découvert, d'après les principes de la physiologie et ceux de la métaphysique. Paris, 1820, in-12. 3 fr.
- Doctrine de M. Gall, son orthodoxie philosophique, son application au christianisme. Paris, 1831, in-8. 5 fr.
- BESSIÈRES.** Introduction à l'étude philosophique de la phrénologie, et nouvelle classification des facultés cérébrales. Paris, 1836, in-8. 4 fr.
- BLANCHE.** Du danger des rigueurs corporelles dans le traitement de la folie. 1839, in-8. 2 fr.
- De l'état actuel du traitement de la folie en France. 1840, in-8. 2 fr. 50 c.
- BLUMENBACH.** Collectiones sæ craniorum diversarum gentium illustratæ. Göttingæ. 1790-1826, 7 parties in-4, avec 65 planches. 20 fr.
- BOILEAU CASTELNEAU.** De l'épilepsie dans ses rapports avec l'aliénation mentale, considérée au point de vue médico-légal. 1852, in-8. 1 fr. 50 c.
- BONNET (A.).** De la monomanie du meurtre considérée dans ses rapports avec la médecine légale. Bordeaux, 1852, in-8. 1 fr. 25
- BORIE.** Des maladies nerveuses en général, de l'épilepsie en particulier et des moyens de les combattre avantageusement. Paris, 1838, in-8. 5 fr.
- BOTTEX.** Programme et plan pour la construction de l'asile public des aliénés du Rhône. Lyon, 1847, in-8 avec planche. 1 fr. 25
- BOUILLAUD.** Recherches cliniques propres à démontrer que le sens du langage articulé et le principe coordonnateur des mouvements de la parole résident dans les lobes antérieurs du cerveau. Paris, 1848, in-8. 1 fr. 50 c.
- BRACHET.** Traité pratique des convulsions dans l'enfance, deuxième édition, augmentée. Paris, 1837, in-8. 7 fr.
- BRACHET.** Traité de l'hystérie. Ouvrage couronné par l'Académie royale de médecine. Paris, 1844, in-8. 7 fr. 50 c.
- Recherches expérimentales sur les fonctions du système nerveux ganglionnaire, et sur leur application à la pathologie, ouvrage couronné par l'Institut, deuxième édition, Paris, 1837, in-8. 7 fr.

- BRIERRE DE BOISMONT.** Du délire aigu observé dans les établissements d'aliénés, Paris, 1845, in-4. 3 fr.
- BROUSSAIS.** De l'irritation et de la folie, ouvrage dans lequel les rapports du physique et du moral sont établis sur les bases de la médecine physiologique, deuxième édition, entièrement refondue. Paris, 1839, 2 vol. in-8. 6 fr.
- Cours de phrénologie fait à la Faculté de médecine de Paris. 1836, in-8 de 850 pag. 9 fr.
- BURROWS.** Commentaries on the causes, forms, symptoms, and treatment moral and medical of insanity. London, 1828, in-8. 15 fr.
- BURDACH.** Vom Baue und Leben des Gehirns. Leipzig, 1819, 3 v. in-4, avec 10 pl. 40 fr.
- CABANIS (P.-G.).** Rapports du physique et du moral de l'homme, et Lettre sur les causes premières, avec une Table analytique, par Destutt de Tracy. Huitième édition, augmentée de notes, et précédée d'une notice historique et philosophique sur la vie, les travaux et les doctrines de Cabanis, par L. Peisse. Paris, 1844, in-8 de 780 pages. 7 fr. 50 c.
- On a joint à cette édition la *Lettre sur les causes premières*, dans laquelle Cabanis explique sa dernière pensée sur ces grands problèmes philosophiques. Le livre des *Rapports* et la *Lettre* contiennent tout le système de Cabanis; ces deux ouvrages s'interprètent et se complètent mutuellement; l'édition publiée par M. Peisse est la seule qui les réunisse, et c'est aussi la seule qui soit accompagnée d'un travail historique et critique digne du sujet et de l'auteur.
- CALMÉL.** De la paralysie, considérée chez les aliénés. Recherches faites sous les yeux de M. Royer-Collard et de M. Esquirol. Paris, 1826, in-8. 6 fr. 50 c.
- De la folie, considérée sous le point de vue pathologique, philosophique, historique et judiciaire, depuis la renaissance des sciences en Europe jusqu'au dix-neuvième siècle; description des grandes épidémies de délire simple ou compliqué qui ont atteint les populations d'autrefois, et régné dans les monastères. — Exposé des condamnations auxquelles la folie méconnue a souvent donné lieu. Paris, 1845, 2 vol. in-8. 14 fr.
- CARRIÈRE.** Du traitement rationnel de la congestion et de l'apoplexie par les alcalins, et en particulier par le bicarbonate de Soude. Paris, 1834, in-8 de 32 pages. 1 fr. 25
- CASTEL.** Exposition des attributs du système nerveux, réfutation de la doctrine de Ch. Bell, et explication des phénomènes de la paralysie, deuxième édit. Paris, 1845, in-8. 4 fr.
- GAZAUVIELLE.** Du suicide, de l'aliénation mentale, et des crimes contre les personnes, comparés dans leurs rapports réciproques. Recherches sur ce premier penchant chez les habitants des campagnes. Paris, 1840, in-8. 4 fr.
- CHARCELLAY.** Rapport statistique sur les aliénés et les enfants trouvés de l'hospice général de Tours. Tours, 1842, in-4 de 97 pages. 3 fr.
- CHARPENTIER.** De la nature et du traitement de la maladie dite hydrocéphale aiguë, deuxième édition. Paris, 1837, in-8. 6 fr.
- CHENEAU.** Recherches sur le traitement de l'épilepsie (haut mal, mal caduc, mal sacré, etc.). Paris, 1849, in-8 de 54 pages. 1 fr. 50 c.
- COLLINEAU.** Analyse physiologique de l'entendement humain, d'après l'ordre dans lequel se manifestent, se développent et s'opèrent les mouvements sensitifs, intellectuels, affectifs et moraux, suivie d'exercices sur divers sujets de philosophie. Paris, 1843, in-8. 7 fr.
- CRICHTON (A.).** An inquiry into the nature and origin of mental derangement comprehending a concise system of the physiology and pathology of the human mind. London, 1798, 2 vol. in-8. 20 fr.
- DEEN (Van).** Disquisitio physiologica de differentia et nexu inter nervos vitæ animalis et vitæ organicæ. Lugd. Batav., 1834, in-8, fig. 6 fr. 50 c.
- Traité et découvertes sur la physiologie de la moelle épinière. 1841, in-8, fig. 6 fr.
- DESMOULINS (A.).** Anatomie du système nerveux des animaux à vertèbres, appliquée à la physiologie et à la zoologie; ouvrage fait conjointement avec M. Magendie. Paris, 1825, 2 vol. in-8, atlas in-4. 17 fr.
- DUBOIS (d'Amiens).** Histoire philosophique de l'hypocondrie et de l'hystérie. Paris, 1837, in-8. 7 f. 50 c.
- DUBUISSON.** Dissertation sur la manie. Paris, 1842, in-8. 2 f. 50 c.
- DURAND (de Lunel).** Nouvelle théorie de l'action nerveuse, et des principaux phénomènes de la vie, avec supplément. Paris, 1843-1845, in-8. 7 fr. 50 c.
- DURAND-FARDEL.** Traité du ramollissement du cerveau, ouvrage couronné par l'Académie de médecine. Paris, 1843, in-8 de 530 pages. 7 fr.
- ESQUIROL.** Des maladies mentales, considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal. Paris, 1838, 2 forts vol. in-8, avec un atlas de 27 pl. gravées. 20 fr.
- « L'ouvrage que j'offre au public est le résultat de quarante ans d'études et d'observations. J'ai observé les symptômes de la folie et j'ai essayé les meilleures méthodes de traitement; j'ai étudié les mœurs, les habitudes et les besoins des aliénés, au milieu desquels j'ai passé ma vie; m'attachant aux faits, je les ai rapprochés par les affinités, je les raconte tels que je les ai vus. J'ai rarement cherché à les expliquer, et je me suis arrêté devant les systèmes qui m'ont toujours paru plus séduisants par leur éclat qu'utiles par leur application. »
- (Extrait de la préface de l'auteur.)

- ESQUIROL.** Des illusions chez les aliénés, question médico-légale sur l'isolement des aliénés. Paris, 1832, in-8. 2 fr. 50 c.
- ETOC-DEMAZY.** Recherches statistiques sur le suicide, appliquées à l'hygiène publique et à la médecine légale. Paris, 1844, in-8. 4 fr.
- FALRET. (J.-P.).** De l'hypocondrie et du suicide; Considérations sur les causes, le siège et le traitement de ces maladies, sur les moyens d'en arrêter les progrès et d'en prévenir le développement. Paris, 1822, in-8. 10 fr.
- Leçons cliniques de médecine mentale faites à l'hospice de la Salpêtrière. Symptomatologie générale. Paris, 1854, in-8 de 270 pages. 4 fr.
- De l'enseignement clinique des maladies mentales. Paris, 1850, in-8 de 135 pages. 2 fr.
- Visite à l'établissement d'aliénés d'Illeau, et Considérations générales sur les asiles d'aliénés. Paris, 1845, in-8. 2 fr. 50 c.
- Considérations générales sur les maladies mentales. Paris, 1843, in-8. 2 fr.
- Observations sur le projet de loi relatif aux aliénés. Paris, 1837, in-8. 2 fr.
- FALRET (H.).** De la construction et de l'organisation des établissements d'aliénés. Paris, 1852, in-4. 2 fr. 50 c.
- FALRET (J.).** Recherches sur la folie paralytique et les diverses paralysies générales. Paris, 1853, in-4. 3 fr. 50 c.
- FERRIER (A.).** Introduction à l'étude philosophique et pratique de la phrénologie. Bruxelles, 1845, in-8 de 73 pag. et 1 pl. col. 2 fr.
- FEUCHTERSLEBEN.** Hygiène de l'âme, par M. de Feuchtersleben, professeur de la Faculté de médecine de Vienne, ancien ministre de l'instruction publique en Autriche; traduit de l'allemand sur la neuvième édition, par le docteur Schlesinger-Rahier. Paris, 1853, 1 vol. in-18 de 190 pages. 2 fr.
- L'auteur a voulu, par une alliance de la morale et de l'hygiène, étudier, au point de vue pratique, l'influence de l'âme sur le corps humain et ses maladies. Exposé avec ordre et clarté, et empreint de cette douce philosophie morale qui caractérise les œuvres des penseurs allemands, cet ouvrage n'a pas d'analogue en France; il sera lu et médité par toutes les classes de la société.
- FISCHER (J.-L.).** Neurologiæ generalis tractatus nervorum lumbalium sacralium et extremitatum inferiorum descriptionem ac delineationem continens. Lipsiæ, 1791, grand in-folio avec 4 planches doubles. 24 fr.
- FLOURENS (P.).** Recherches sur les fonctions et les propriétés du Système nerveux dans les animaux vertébrés. Deuxième édition, entièrement refondue et considérablement augmentée. Paris, 1842, in-8 de 516 pages. 7 fr. 50 c.
- FORGET.** Recherches cliniques sur le degré de certitude du diagnostic dans les maladies de l'appareil cérébro-spinal, Paris, 1839, in-8. 1 fr. 50 c.
- FROTSCHER.** Descriptio medullæ spinalis ejusque nervorum iconibus illustrata. Erlangæ, 1788, in-folio avec 2 planches. 6 fr.
- GALL.** Sur les fonctions du cerveau et sur celles de chacune de ses parties, avec des observations sur la possibilité de reconnaître les instincts, les penchants, les talents, ou les dispositions morales et intellectuelles des hommes et des animaux, par la configuration de leur cerveau et de leur tête. Paris, 1825, 6 vol. in-8. 42 fr.
- GALL et SPURZHEIM.** Recherches sur le système nerveux en général, et sur celui du cerveau en particulier. Paris, 1809, in-4, fig., br. 8 fr.
- Anatomie et physiologie du système nerveux en général, et de celui du cerveau en particulier. Paris, 1810-1819, 5 vol. grand in-fol., avec 100 planches, papier vélin. 300 fr.
- GAMA.** Traité des plaies de tête et de l'encéphalite, principalement de celle qui leur est consécutive. Ouvrage dans lequel sont discutées plusieurs questions relatives aux fonctions du système nerveux en général; 2^e édit. Paris, 1838, in-8. 7 fr.
- GEORGET.** De la physiologie du système nerveux, et spécialement du cerveau. Recherches sur les maladies nerveuses en général, et en particulier sur le siège, la nature et le traitement de l'hystérie, de l'hypocondrie, de l'épilepsie et de l'asthme convulsif. Paris, 1821, 2 vol. in-8. 12 fr.
- Dissertation sur les causes de la folie. Paris, 1820, in-4. 1 fr. 25
- Discussion médico-légale sur la folie, ou Aliénation mentale, suivie de l'examen du procès criminel de Henriette Cornier et de plusieurs autres procès dans lesquels cette maladie a été alléguée comme moyen de défense. Paris, 1826, in-8. 3 fr. 50 c.
- GIRARD (H.).** Considérations physiologiques et pathologiques sur les affections nerveuses dites hystériques. Paris, 1841, in-8. 2 fr.
- Compte administratif statistique et moral sur le service des aliénés du département de l'Yonne. Auxerre, 1846, in-8. 3 fr.
- GOSSE.** Essai sur les déformations artificielles du crâne. Paris, 1855, in-8 de 160 pages avec 7 planches. 4 fr.

- GRANIER.** Traité sur l'apoplexie, considérée en elle-même d'après les vues anciennes et modernes, et relativement aux maladies qui la simulent, la précèdent, l'accompagnent ou lui succèdent. Paris, 1826, in-8. 6 fr.
- GUILLOT (NAT.).** Exposition anatomique de l'organisation du centre nerveux dans les quatre classes d'animaux vertébrés, ouvrage couronné par l'Académie royale des sciences de Bruxelles. Paris, 1844, in-4 avec 18 pl. 16 fr.
- GUISLAIN.** Leçons orales sur les phrénopathies, ou Traité théorique et pratique des maladies mentales. Cours donné à la clinique des établissements d'aliénés de Gand. 1852, 3 vol. in-8, avec figures. 21 fr.
- Traité sur l'aliénation mentale et sur les hospices d'aliénés. Amsterdam, 1826, 2 vol. in-8, avec 13 planches. 25 fr.
- HERMEL.** Recherches sur le traitement de l'aliénation mentale. Paris, 1856, in-8. 2 fr. 50
- HERPIN.** Du pronostic et du traitement curatif de l'épilepsie. Ouvrage couronné par l'Institut de France. Paris, 1852, in-8 de 600 pages. 7 fr. 50 c.
- Dans cet ouvrage l'auteur apprécie l'influence que les diverses conditions d'âge, de sexe, de constitution, ainsi que celle de différentes maladies, ou antécédentes ou concomitantes, peuvent exercer sur la gravité plus ou moins grande de l'épilepsie et sur son degré de curabilité. Il étudie encore sous le même rapport, l'influence bonne ou mauvaise qui peut être exercée par l'hérédité, la menstruation, la grossesse, l'état de mariage ou de célibat, le degré d'intelligence des individus, leur position sociale, et enfin l'ancienneté de la maladie elle-même. L'importance du sujet étudié par M. Herpin, la sévérité de la méthode qu'il a suivie pour observer et apprécier les faits, l'intérêt des résultats auxquels il est arrivé ont paru à la commission mériter, à ce médecin, une récompense de 1500 fr. (*Rapport à l'Institut sur les prix de médecine pour 1850.*)
- Etudes sur le lactate de zinc dans l'épilepsie. Paris, 1855, in-8. 4 fr.
- HOFFBAUER.** Médecine légale relative aux aliénés, aux sourds-muets, ou les lois appliquées aux désordres de l'intelligence; traduit de l'allemand par Chambeyron et augmenté de notes par MM. Esquirol et Itard. 1827, in-8. 6 fr.
- HOOPER (R.).** The morbid anatomy of the human brain; illustrated by coloured engravings of the most frequent and important organic diseases to which that viscous is subject. London, 1826, in-fol. avec 15 pl. col. 60 fr.
- JAHR.** Du traitement homœopathique des affections nerveuses et des maladies mentales. Paris, 1854, in-12. 6 fr.
- JOBERT (de Lamballe).** Études sur le système nerveux. Paris, 1838, 2 vol. in-8. 12 fr.
- JOERDENS (J.-H.).** Descriptio nervi ischiadici iconibus illustrata. Erlangæ, 1788, in-fol. avec 5 pl. 8 fr.
- JOIRE.** Mémoire statistique sur l'asile d'aliénés de Lomelet, près Lille. Paris, 1852, 1 f. 50 c.
- KLAATSCH.** De cerebri piscium ostreocanthorum aquas nostras incolectum. Halæ, 1850, in-4, avec planches. 3 fr.
- LABBEY (T.).** La phrénologie et le jésuitisme, ou Discussion physiologique entre un médecin et un disciple de Loyola. Saint-Malo, 1843, in-8. 3 fr. 50 c.
- LABITTE (G.).** Rapport statistique sur le service médical de l'Asile privé (des aliénés) de Clermont (Oise). 1851, in-4. 2 fr.
- LANDOUZY.** Traité de l'hystérie, ouvrage couronné par l'Académie impériale de médecine. Paris, 1846, in-8. 7 fr.
- LAURENCET.** Anatomie du cerveau dans les quatre classes d'animaux vertébrés, comparée et appliquée spécialement à celle du cerveau de l'homme. 1825, in-8 avec 5 pl. 3 fr. 50 c.
- LEE (R.).** The anatomy of the nerves of the uterus. London, 1841, in-fol. avec 2 pl. 10 fr. 50 c.
- LEFEBVRE-DURUFLÉ.** Rapport présenté au conseil général du département de l'Eure, au nom de la commission des aliénés. Evreux, 1839, in-8 avec 4 planches représentant des hospices d'aliénés en France et en Angleterre. 2 fr. 50
- LELUT.** L'amulette de Pascal, pour servir à l'histoire des hallucinations. Paris, 1846, in-8 avec fac-simile de l'écriture de Pascal. 6 fr.
- Du démon de Socrate, spécimen d'une application de la médecine psychologique à celle de l'histoire. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée d'une préface. Paris, 1856, in-18. 3 fr. 50
- Qu'est-ce que la phrénologie? ou Essai sur la signification et la valeur des systèmes de psychologie en général, et de celui de Gall en particulier. Paris, 1836, in-8. 7 fr.
- De l'organe phrénologique de la destruction chez les animaux, ou Examen de cette question: Les animaux carnassiers ou féroces ont-ils, à l'endroit des tempes, le cerveau, et par suite le crâne, plus large proportionnellement à sa longueur que ne l'ont les animaux d'une nature opposée? Paris, 1838, in-8. 2 fr. 50 c.
- Mémoire sur le sommeil, les songes et le somnambulisme. 1852, in-8. 1 fr. 25 c.
- Rejet de l'organologie phrénologique de Gall et de ses successeurs. Paris, 1843, in-8. 7 fr.

- LEURET (F.)** Du traitement moral de la folie. Paris, 1840, in-8. 6 fr.
 — Des indications à suivre dans le traitement moral de la folie. Paris, 1846, in-8. 2 fr. 50 c.
 — Fragments psychologiques sur la folie. Paris, 1834, in-8. 6 fr. 50 c.
- LEURET.** Anatomie comparée du système nerveux, dans ses rapports avec l'intelligence, comprenant la description de l'encéphale et de la moelle rachidienne; des recherches sur le développement, le volume, le poids, la structure de ses organes chez l'homme et les animaux vertébrés; l'histoire du système ganglionnaire des animaux articulés et des mollusques, et l'exposé de la relation qui existe entre la perfection progressive de ces centres nerveux et l'état des facultés instinctives, intellectuelles et morales. Paris, 1839. Tome I^{er}, in-8, accompagné d'un magnifique atlas de 16 planches in-folio, dessinées d'après nature et gravées avec le plus grand soin, publié en 2 livraisons, chacune d'un demi-volume de texte et d'un cahier de 8 planches. Prix, figures noires, 24 fr.; figures coloriées, 48 fr.
- LEURET et MITIVIÉ.** De la fréquence du pouls chez les aliénés, 1832, in-8. 2 fr. 50 c.
- LOBSTEIN.** De nervi sympathici humani fabrica, usu et morbis commentatio anatomico-physiologic-pathologica. Parisiis, 1823, avec 10 planches; rare. 24 fr.
- LORRY.** De melancholia et morbis melancholicis. Paris, 1765, 2 vol. in-8. 10 fr.
- LUCAS.** Traité physiologique et philosophique de l'hérédité naturelle dans les états de santé et de maladie du système nerveux, avec l'application méthodique des lois de la procréation au traitement général des affections dont elle est le principe. — Ouvrage où la question est considérée dans ses rapports avec les lois primordiales, les théories de la génération, les causes déterminantes de la sexualité, les modifications acquises de la nature originelle des êtres et les diverses formes de névropathie et d'aliénation mentale. Paris, 1847-1850, 2 forts vol. in-8. 16 fr.
- LUDWIG (C.-F.)** Scriptorum neurologiæ minores selecti, sive Opera minora ad anatomiam, physiologiam et pathologiam nervorum spectantia. Lipsiæ, 1791-96, 4 vol. in-4, fig. 40 fr.
- MACLOUGHLIN (D.)** Consultation médico-légale sur quelques signes de paralysies vraies et sur leur valeur relative. 2^e édition, Paris, 1845, in-8. 2 fr. 50 c.
- MANEC.** Anatomie analytique. Tableau représentant l'axe cérébro-spinal chez l'homme, avec l'origine et les premières divisions des nerfs qui en partent. Paris, 1829, planche et texte grand in-fol. 4 fr. 50 c.
- MARC.** De la folie considérée dans ses rapports avec les questions médico-judiciaires. Paris, 1840, 2 vol. in-8. 15 fr.
- Tout le monde reconnaît l'extrême importance des questions médico-légales que les lésions de l'entendement font surgir chaque jour dans les affaires criminelles et civiles, et auxquelles se rattachent souvent la vie, l'honneur et la fortune des citoyens. C'est dans le but de jeter de la lumière sur ces questions et de soumettre aux médecins et aux magistrats le fruit de sa longue expérience, que M. Marc a publié cet ouvrage, dont les chapitres comprennent: I, de la compétence médicale dans les questions judiciaires relatives à la folie; II, de la liberté morale; III, des hallucinations et des illusions; IV, des formes diverses de l'aliénation mentale; V, des moyens de constater la réalité de l'aliénation mentale; VI, de l'idiotie et de l'imbecillité; VII, de l'analogie légale entre l'imbecillité et la surdité; VIII, de la manie; IX, de la monomanie homicide; X, de la monomanie suicide; XI, de la monomanie érotique, de la fureur génitale; XII, de la monomanie religieuse et de la démonomanie; XIII, de la monomanie du vol; XIV, de la monomanie incendiaire; XV, de la monomanie transmise par imitation; XVI, de la démence; XVII, de la folie transitoire ou passagère; XVIII, des principales applications de la doctrine de la folie à la jurisprudence civile.
- MARCEL (C.-N.)** De la folie causée par l'abus des boissons alcooliques. Paris, 1847, in-4. 2 fr. 50 c.
- MARSHALL HALL.** On the diseases and derangements of the Nervous system, in their primary forms and in their modifications by age, sex, constitution, hereditary predisposition, excesses, general disorder and organic disease. London, 1841, avec 9 pl. grav. 20 fr.
- MARTINI.** De la folie considérée dans sa source, ses formes, ses développements. 1824, in-8. 2 fr.
- MATHIEU.** De la parole et du bégaiement, contenant des conseils utiles à tous les hommes pour perfectionner la faculté de parler, l'analyse du rythme de la parole, puissant régulateur que personne n'avait encore expliqué, et une méthode infailible pour la cure radicale du bégaiement. Paris, 1847, in-8. 2 fr. 50 c.
- MOREAU-CHRISTOPHE.** De la mortalité et de la folie dans le système pénitentiaire. 1839, in 8. 2 fr. 50 c.
- MOREL.** De la dégénérescence des races humaines, études hygiénique, physiologiques et anthropologiques sur les causes de la dégénérescence humaine. Paris, 1856, 1 vol. in-8, avec Atlas de 12 planches.
- MOULIN.** Traité de l'apoplexie ou hémorrhagie cérébrale; considérations nouvelles sur les hydrocéphales: description d'une hydropisie cérébrale particulière aux vieillards, récemment observée. Paris, 1819, in-8. 3 fr. 50 c.
- NIEPCE (B.)** Traité du goltre et du crétinisme, suivi de la statistique des goltreux et des

- crétins dans le bassin de l'Isère, en Savoie, dans les départements de l'Isère, des Hautes-Alpes, des Basses-Alpes, etc. Paris, 1831-1832, 2 vol. in-8. 9 fr.
- PARCHAPPE.** Recherches sur l'encéphale, sa structure, ses fonctions et ses maladies. Paris, 1836-1838, 2 parties, in-8. 7 fr.
 La 1^{re} partie comprend: Du volume de la tête et de l'encéphale chez l'homme; la 2^e partie: Des altérations de l'encéphale dans l'aliénation mentale.
- PARENT et MARTINET.** Recherches sur l'inflammation de l'arachnoïde cérébrale et spinale. Paris, 1821, in-8. 7 fr. 50 c.
- PARIGOT.** Thérapeutique naturelle de la folie, l'air libre et la vie de famille dans la commune de Gheel. 1832, in-8. 2 fr. 50 c.
 — Tableau analytique des maladies mentales, à l'usage des jurisconsultes et des médecins. Gand, 1854, in-4 oblong. 3 fr.
- PATAUD.** Analyse sur les affections nerveuses. Clermont-Ferrand, an VIII, in-8. 2 fr.
- PETIT (A.)** Mémoire sur le traitement de l'aliénation mentale. Paris, 1843, in-8. 3 fr.
- PINEL (PH.)** Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale, deuxième édition. Paris, 1809, in-8, fig. br. 7 fr.
- PINEL (Scipion)** Traité de pathologie cérébrale ou des maladies du cerveau. Nouvelles recherches sur sa structure, ses fonctions, ses altérations et sur leur traitement thérapeutique, moral et hygiénique. Paris, 1844, in-8. 7 fr.
- PORTAL (A.)** Observations sur la nature et le traitement de l'apoplexie. Paris, 1814, in-8. 6 fr.
 — Observations sur la nature et le traitement de l'épilepsie. Paris, 1827, in-8. 8 fr.
- PRICHARD (J.-C.)** Histoire naturelle de l'homme, comprenant des recherches sur l'influence des agents physiques et moraux, considérés comme cause des variétés qui distinguent entre elles les différentes Races humaines, traduit de l'anglais par F.-D. Roulin, sous-bibliothécaire de l'Institut de France. Paris, 1843, 2 vol. in-8, avec 90 fig. intercalées dans le texte et 40 pl. grav. et color. 20 fr.
 — On the different forms of insanity, in relation to jurisprudence, designed for the use of persons concerned in legal questions regarding unsoundness of mind. London, 1847, in-12. 6 fr. 50 c.
- RACHETTI (V.)** Delle struttura, delle funzioni, e delle malattie della midolla spinale. Milano, 1816, 1 vol. in-8. 6 fr.
- REIL (J.-C.)** Exercitationum anatomicarum fasciculus, de structura nervorum. Halæ, 1796, gr. in-fol. avec 3 pl. 12 fr.
- REGNAULT (ELIAS)** Du degré de compétence des médecins dans les questions judiciaires relatives à l'aliénation mentale et des théories physiologiques sur la monomanie homicide, suivi de nouvelles réflexions sur le suicide, la liberté morale, etc. Paris, 1830, in 8. 6 fr.
- RENAUDIN.** Notice statistique sur les Aliénés du département du Bas-Rhin, d'après les observations recueillies à l'hospice de Stéphanfeld pendant les années 1836 à 1839, Strasbourg, 1841, in-8. 2 fr.
 — Etudes médico-psychologiques sur l'aliénation mentale. Paris, 1854, in-8 de 812 pages. 12 fr.
- REVOLAT (F.-B.)** Aperçu statistique et nosographique de l'asile des aliénés de Bordeaux, en onze tableaux, suivis de quelques extraits d'observations cliniques et d'autopsie. Bordeaux, 1846, in-4 de 44 pages. 2 fr. 50 c.
- RIBES.** Exposé sommaire des recherches faites sur quelques parties du cerveau. Paris, 1839, in-8. 2 fr. 50 c.
- ROLANDO.** Osservazioni sul cervello. Turin, 1823, in-4, avec 3 planches. 4 fr.
 — Della struttura degli emisferi cerebrali. Turin, 1829, in-4, avec 10 planches. 8 fr.
 — Recherches anatomiques sur la moelle allongée; 1822, in-4, avec 7 planches. 5 fr.
 — Saggio sopra la vera struttura del cervello, e sopra le funzioni del sistema nervoso. Turin, 1828; 2 vol. in-8 et atlas de 17 planches in-4. 20 fr.
- ROTH.** Histoire de la musculation irrésistible ou de la chorée épidémique. Paris, 1850, in-8. 3 fr. 50 c.
- SABLAIROLLES.** Recherches d'anatomie et de physiologie pathologiques, relatives à la prédominance et à l'influence des organes digestifs des enfants sur le cerveau. Paris, 1827, in-8. 4 fr. 50 c.
- SAINT-MARTIN.** Monographie sur la rage, ouvrage couronné par le Cercle médical de Paris, Paris, 1826, in-8. 6 fr.
- SARLANDIÈRE.** Traité du système nerveux dans l'état actuel de la science. Paris, 1840, in-8, avec 6 pl. 9 fr.
 — Examen critique de la classification des facultés cérébrales adoptée par Gall et Spurzheim, et des dénominations imposées à ces facultés. Paris, 1833, in-8, avec fig. 1 fr. 50 c.

- SNIEPF (B.).** — Des aberrations du sentiment. Paris, 1855, in-4. 1 fr. 50
- SÉGUIN (ED.).** Traitement moral, hygiène et éducation des idiots, et des autres enfants arriérés ou retardés dans leurs développements, agités de mouvements involontaires, débiles, muets, non-sourds, bègues, etc. Paris, 1846, 1 vol. in-12 de 750 pages. 6 fr.
- SOCIÉTÉ** phrénologique de Paris, comptes rendus de ses travaux. 1841-1842, in-8. 2 fr.
- SOLLY (S.).** The human Brain, its configuration, structure, development, and physiology. London, 1836, in-8, avec 12 pl. 16 fr. 50 c.
- SPURZHEIM.** Observations sur la phrénologie, ou la connaissance de l'homme moral et intellectuel, fondée sur les fonctions du système nerveux. Paris, 1818, in-8, fig. 7 fr.
- The anatomy of the brain, with a general view of the nervous system. Boston, 1834, in 8, avec 18 pl. 15 fr.
- Observations sur la folie. Paris, 1818, in-8. 6 fr.
- STILLING (B.).** Disquisitiones de structura et functionibus cerebri. I. De Structura protuberantiæ annularis sive pontis Varolii. Jenæ, 1846, in-fol., avec 22 planches. 50 fr.
- SWAN.** La névrologie, ou Démonstration anatomique des nerfs du corps humain, ouvrage couronné par le collège royal des chirurgiens de Londres, traduit de l'anglais avec des notes par E. Chassaignac, professeur à la faculté de médecine de Paris, accompagné de 25 pl. sur acier grav. à Londres avec le plus grand soin. Paris, 1838, 1 v. in-4, cart. 24 fr.
- THORE.** Etudes sur les maladies incidentes des aliénés. Paris, 1847, 1 vol. in-8. 5 fr.
- TIEDEMANN (F.).** Anatomie du cerveau, contenant l'histoire de son développement dans le fœtus, avec une exposition comparative de sa structure dans les animaux, traduit de l'allemand, avec un Discours préliminaire sur l'étude de la physiologie en général et sur celle de l'action du cerveau, par A.-J.-L. Jourdan. 1823, 1 vol. in-8 avec 14 pl. 7 fr.
- Tabulæ nervorum uteri. Heidelberg, 1822, grand in-fol. avec 2 pl. doubles. 25 fr.
- TONNET.** Considérations et observations sur l'apoplexie et la paralysie, etc. Niort, 1842, in-8. 1 fr. 50 c.
- TOURDES.** Du goître à Strasbourg et dans le département du Bas-Rhin. Strasbourg, 1854, in-8 de 72 pages. 1 fr. 50
- TRELIAT.** Recherches historiques sur la folie. Paris, 1839, in-8. 3 fr.
- TROLLIET.** Nouveau traité de la rage. Paris, 1820, in-8. 4 fr. 50 c.
- VALENTIN (G.).** Traité de névrologie. Paris, 1843, in-8, avec fig. 8 fr.
- VALLEIX.** Traité des névralgies, ou affections douloureuses des nerfs. Paris, 1841, in-8 de 720 pages. 8 fr.
- VICQ-D'AZYR.** Traité d'anatomie et de physiologie du cerveau. Paris, 1786, in-fol. avec 35 p. coloriées. 80 fr.
- VINGTRINIER.** Opinion sur la question de la prédominance des causes morales ou physiques dans la production de la folie. Rouen, 1841, in-8. 1 fr. 25 c.
- Du goître endémique dans le département de la Seine-Inférieure, et de l'étiologie de cette maladie. Rouen, 1854, in-8 de 80 pages. 1 fr. 50
- VOISIN (F.).** Des causes morales et physiques des maladies mentales, et de quelques autres affections nerveuses, telles que l'hystérie, la nymphomanie, le satyriasis. Paris, 1826, in-8. 7 fr.
- Application de la physiologie du cerveau à l'étude des enfants qui nécessitent une éducation spéciale. Paris, 1830, in-8. 1 fr. 50
- Du traitement intelligent de la folie et application de quelques uns de ses principes à la réforme des criminels. Paris, 1847, in-8. 2 fr.
- De l'homme animal. Paris, 1839, in-8. 7 fr. 50 c.
- Analyse de l'entendement humain. Quelles sont ses facultés, quel en est le nom, quel en est le nombre, quel en doit être l'emploi? Paris, 1851, 3 livraison, in-8. 3 fr. 50 c.
- WENZEL (C.).** De penitiori structura cerebri humanorum et brutorum. Tubingen, 1812, in-fol. avec 15 pl. 30 fr.
- Observations sur le cervelet et sur les diverses parties du cerveau, traduit de l'allemand par Breton. Paris, 1811, in-8. 5 fr.
- WEPFER.** Historiæ apoplecticorum. Lug. Batav., 1734, in-42. 3 fr.
- Observations medico-practicæ, de affectibus capitis internis et externis. Tiguri, 1743, 1 vol. in-4. 8 fr.
- WOLKOFF.** Quelques considérations en réponse à l'examen de la phrénologie de M. Flourens. Paris, 1846, in-8. 50 c.
- Notice sur l'épaisseur du crâne humain et sur l'appréciation du volume et de la configuration du cerveau. Paris, 1847, in-8 avec une planche. 1 fr. 50 c.
- WRISBERG.** Observationes anatomicæ de quinto pare nervorum encephali. Gœttingue, 1777, in-4, planches. 2 fr.
- De nervis viscerum abdominalium. Gœttingue, 1780, in-4. 2 fr.

J.-B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE,
Rue Hautefeuille, 19.

A LONDRES, CHEZ H. BAILLIÈRE, 219, REGENT-STREET,

A NEW-YORK, CHEZ H. BAILLIÈRE, 290, BROADWAY;

A MADRID, CHEZ C. BAILLY-BAILLIÈRE, CALLE DEL PRINCIPE, 11.

Novembre 1855.

ÉLECTRO-DYNAMISME VITAL

OU

LES RELATIONS PHYSIOLOGIQUES

DE L'ESPRIT ET DE LA MATIÈRE

DÉMONSTRÉES

PAR DES EXPÉRIENCES ENTIÈREMENT NOUVELLES

ET PAR L'HISTOIRE RAISONNÉE

DU SYSTÈME NERVEUX

PAR

A.-J.-P. PHILIPS

Professeur d'électro-biologie.

1 beau volume in-8 de 450 pages. — Prix: 7 fr.

L'ouvrage de M. Philips a été jugé par des savants de premier ordre comme l'une des publications les plus originales et les plus considérables de notre époque, et appelant une étude sérieuse.

L'auteur est venu, il ya trois ans, soumettre aux hommes spéciaux de l'Europe des expériences d'un caractère entièrement nouveau, et dont l'importance est incalculable.

Ces expériences consistent dans l'application d'un agent particulier à la direction de toutes les actions nerveuses, et, parce que véhicule, à toute modification voulue des diverses fonctions de la vie végétative et de la vie animale, c'est-à-dire à la production artificielle ou à l'abolition de tous les désordres de la pathologie physique ou mentale. Mais quel est cet agent si précieux, quelles sont les lois de sa nature, et quelles sont les règles pratiques de ses applications utiles ? L'ouvrage de M. Philips vient répondre à cette question en nous offrant une *théorie positive* des relations du Physique et du Moral appuyée sur les études les plus profondes, sur les analyses les plus scrupuleuses et les plus délicates, et sur une méthode de déduction d'une rigueur démonstrative et d'une clarté on ne peut plus remarquables. Le *Traité de l'électro-dynamisme vital* nous conduit jusqu'à l'explication des phénomènes proposés par un enchaînement logique et non interrompu de théorèmes dans chacun desquels la Physiologie, l'Anatomie, la Pathologie, la Thérapeutique, l'Histoire naturelle et la Philosophie rencontrent, soit un aperçu ou un fait nouveau dont l'obscurité de ces sciences se trouve subitement éclairée, soit la solution inattendue de quelques-uns de leurs problèmes les plus inextricables.

L'ouvrage du savant américain ne se recommande pas uniquement par la valeur intrinsèque de la doctrine ; la forme se distingue encore par une rare perfection. La progression continue des idées, la pondération des diverses parties de l'ouvrage, et l'unité complète de l'ensemble, accusent un art d'exposition peu commun, et répandent l'attrait dans cette lecture. Le style est élégant et a de la chaleur, mais dans l'exacte mesure du bon goût ; la diction est pure, et particulièrement limpide, et ces qualités surprennent d'autant plus, qu'elles se rencontrent chez un auteur écrivant dans une langue qui n'est pas la sienne.

Enfin, pour mieux faire apprécier l'importance de cette œuvre, nous terminerons par l'indication des titres des prin-

cipaux chapitres : Physiologie générale de l'électricité. Mouvement, Attraction, Électricité. — L'électricité, agent général des fonctions vitales. — Physiologie de l'électricité nerveuse. Vitalisme et Antivitalisme. — De l'électricité nerveuse dans ses rapports avec le monde extérieur. — Recherches sur la nature du principe générateur des actions vitales ; Force nerveuse et force vitale. — Force sensitive et végétative. — Théorie de l'instinct. — La faculté, l'organe, l'agent spécifique ; principes de la corrélation naturelle de ces trois termes. Division spécifique du Nerf et de la Faculté optiques ; de la divergence des goûts, de l'aberration des sens et de l'idiosyncrasie. — Théorie des impressions ; impressions physiques, impressions mentales. — Analyse comparative des diverses doctrines médicales. — Théorie physiologique et anatomique de l'influence réciproque du physique et du moral. — Analyse appliquée du mécanisme physiologique de l'impression mentale. — Conclusion générale. — Application transcendante de la théorie de l'électro-dynamisme vital. — L'Esprit et la Matière ; l'Ame et le Corps ; etc. — La physiologie du Cerveau, base de la Psychologie et de la Morale ; principes de l'*Homiculture*, etc.

Nous résumerons notre pensée sur ce livre en citant ici le passage suivant d'une lettre de félicitations adressée à l'auteur par un penseur distingué de l'Angleterre. Nous traduisons :

« J'ai lu votre livre avec admiration, et je vous félicite de la façon lumineuse et du grand bonheur avec lesquels vous avez conçu et développé la théorie de l'*Électro-Dynamisme vital*, ou rapport physiologique de l'Esprit et de la Matière. C'est un ouvrage d'une vaste importance, et j'espère qu'il sera lu et apprécié comme il le mérite par la partie pensante du public. »

» Signé HUGH DOHERTY. »

TRAITÉ D'ÉLECTRICITÉ THÉORIQUE ET PRATIQUE

Par **A. DE LA RIVE.**

Membre correspondant de l'Institut de France, professeur émérite de l'Académie de Genève.
Paris, 1854-1856, 3 vol. in-8, avec figures intercalées dans le texte.

Le tome I^{er} in-8, de 600 pages, 9 fr.

Tome II, 1856, in-8, de 860 pages avec 200 figures, 9 fr.

Tome III sous presse.

Les nombreuses applications de l'électricité aux sciences et aux arts, les liens qui l'unissent à toutes les autres parties des sciences physiques, ont rendu son étude indispensable au chimiste aussi bien qu'au physicien, au géologue autant qu'au physiologiste, à l'ingénieur comme au médecin : tous sont appelés à rencontrer l'électricité sur leur route, tous ont besoin de se familiariser avec son étude. Personne mieux que M. de la Rive, dont le nom se rattache aux progrès de cette belle science, ne pouvait présenter l'exposition des connaissances acquises en électricité et de ses nombreuses applications aux sciences et aux arts.

DE L'ÉLECTRISATION LOCALISÉE

ET DE SES APPLICATIONS A LA PHYSIOLOGIE, A LA PATHOLOGIE
ET A LA THÉRAPEUTIQUE.

Par le **Dr DUCHENNE** (de Boulogne).

Lauréat de l'Institut de France.

Paris, 1855, 1 vol. in-8 de 930 pages avec 108 figures intercalées
dans le texte. 11 fr.

Cet ouvrage est divisé en quatre parties. L'auteur y expose : 1^o l'art de localiser la puissance électrique dans les organes ; 2^o l'étude de la physiologie musculaire éclairée par l'expérimentation électro-physiologique et pathologique ; 3^o l'application de l'électrisation localisée à la pathologie ; 4^o les résultats thérapeutiques de l'électrisation localisée dans le traitement d'un grand nombre d'affections, par exemple : des paralysies cérébrales, des paralysies saturnines, rhumatismales, hystériques, des hyperesthésies, des névralgies ; la paralysie et la contracture du diaphragme, l'atrophie musculaire graisseuse progressive. L'atrophie musculaire graisseuse de l'enfance l'étude électro-physiologique et pathologique des muscles de l'épaule, etc., etc.

LEÇONS DE PHYSIOLOGIE EXPÉRIMENTALE

APPLIQUÉE A LA MÉDECINE,

FAITES AU COLLÈGE DE FRANCE

Par **Cl. BERNARD,**

Membre de l'Institut de France, professeur-suppléant de M. Magendie au collège de France, professeur de physiologie générale à la Faculté des sciences.

Paris, 1855, in-8 avec figures intercalées dans le texte. 7 fr.

DU SOMMEIL

AU POINT DE VUE PHYSIOLOGIQUE ET PSYCHOLOGIQUE

Par **ALBERT LEMOINE,**

Professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Nancy.

Ouvrage couronné par l'Institut de France (l'Académie des sciences morales et politiques).

1855, 1 vol. in-12 de 400 pages. 3 fr. 50 c.

Paris. — Imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.

NOUVELLES PUBLICATIONS CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,
LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE,
Rue Hautefeuille, 19. à Paris.

DES SCIENCES OCCULTES

OU ESSAI SUR LA MAGIE, LES PRODIGES ET LES MIRACLES.

PAR **EUSÈBE SALVERTE,**

3^e ÉDITION, précédée d'une introduction par E. LITTRÉ, de l'Institut.

Paris, 1856, 1 vol. grand in-8, papier vélin, de 550 pages.

Avec un portrait d'Eusèbe Salverte. — Prix : 7 fr. 50 c.

DU SOMMEIL

AU POINT DE VUE

PHYSIOLOGIQUE ET PSYCHOLOGIQUE,

PAR **ALBERT LEMOINE,**

Docteur ès-lettres, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Bordeaux.

Ouvrage couronné par l'Institut de France.

(Académie des sciences morales et politiques).

Paris, 1855, 1 beau volume in-12 de 410 pages. — Prix : 3 fr. 50 c.

LE DÉMON DE SOCRATE

SPÉCIMEN D'UNE APPLICATION DE LA SCIENCE PSYCHOLOGIQUE.

A CELLE DE L'HISTOIRE,

PAR LE DOCTEUR **L.-F. LÉLUT,**

DEUXIÈME ÉDITION revue et corrigée et augmentée d'une PRÉFACE.

Paris, 1856, 1 vol. in-12 de 400 pages.—3 fr. 50 c.

L'AMULETTE DE PASCAL,

Pour servir à l'histoire des Hallucinations,

PAR LE DOCTEUR **F. LÉLUT,**

Membre de l'Institut, médecin de l'hôpital de la Salpêtrière.

Paris, 1846. In-8 de 400 pag., avec un fac-simile de l'écriture de PASCAL. 6 fr.

Cet ouvrage fixera tout à la fois l'attention des médecins et des philosophes ; l'auteur suit Pascal dans toutes les phases de sa vie, la précocité de son génie, sa première maladie, sa nature nerveuse et mélancolique, ses croyances aux miracles et à la diablerie, l'histoire de l'accident du pont de Neuilly, et hallucinations qui en sont la suite. Pascal compose les *Provinciales*, les *Pensées*, ses relations dans le monde, sa dernière maladie, sa mort et son autopsie. M. Lélut a rattaché à l'*Amulette de Pascal* l'histoire des hallucinations de plusieurs hommes célèbres, telles que la vision de l'abbé de Brienne, le globe de feu de Benvenuto Cellini, l'abîme imaginaire de l'abbé J.-J. Boiteau, etc.

DE L'ORGANE PHRÉNOLOGIQUE DE LA DESTRUCTION CHEZ LES ANIMAUX,

ou *Examen de cette question* : Les animaux carnassiers ou féroces ont-ils, à l'endroit des tempes, le cerveau, par suite le crâne, plus large, proportionnellement à sa longueur, que ne l'ont les animaux d'une nature opposée ?

PAR **F. LÉLUT.**

In-8 avec figures.

Prix : 2 fr. 50 c.

QU'EST-CE QUE LA PHRÉNOLOGIE ?

ou *Essai sur la signification et la valeur des Systèmes de Psychologie en général, et de celui de Gall en particulier ;*

PAR **F. LÉLUT.**

In-8 de 440 pages.

Prix : 7 fr.

DES RAPPORTS CONJUGAUX

CONSIDÉRÉS SOUS LE TRIPLE POINT DE VUE
DE LA POPULATION, DE LA SANTÉ ET DE LA MORALE PUBLIQUE,

PAR LE DOCTEUR ALEX. MAYER,
Médecin de l'inspection générale de la Salubrité, et de l'hospice impérial des Quinze-Vingts,
Chevalier de la Légion d'honneur.

Troisième édition revue et augmentée.

1857, 1 joli volume in-18 de 400 pages. — 3 francs.

HISTOIRE NATURELLE DE L'HOMME

COMPRENANT

Des Recherches sur l'influence des agents physiques et moraux
considérés comme causes des variétés qui distinguent entre elles les

DIFFÉRENTES RACES HUMAINES,

PAR LE DOCTEUR J.-C. PRICHARD,

De la Société royale de Londres, correspondant de l'Institut de France,

Traduit de l'anglais par le docteur F. ROULIN.

Deux beaux volumes in-8, accompagnés de 40 planches gravées et coloriées, et de
90 vignettes en bois intercalées dans le texte. — Prix : 20 fr.

Cet ouvrage s'adresse non-seulement aux savants, mais à toutes les personnes qui veulent étudier l'anthropologie. C'est dans ce but que l'auteur a indiqué avec soin, en traits rapides et distincts : 1° tous les caractères physiques, c'est-à-dire les variétés de couleurs, de physionomie, de proportions corporelles, etc., des différentes races humaines; 2° les particularités morales et intellectuelles qui servent à distinguer ces races les unes des autres; 3° les causes de ces phénomènes de variété. Pour accomplir un aussi vaste plan, il fallait, comme le docteur J.-C. Prichard, être préparé par de longues et consciencieuses études, être initié à la connaissance des langues, afin de consulter les relations des voyageurs, et de pouvoir décrire les différentes nations dispersées sur la surface du globe; car il fallait indiquer tout ce qu'on sait des rapports qu'elles ont entre elles, tout ce qu'on pu faire découvrir, relativement à leur origine, les recherches historiques et philologiques.

RAPPORTS

DU PHYSIQUE ET DU MORAL DE L'HOMME

ET LETTRE SUR LES CAUSES PREMIÈRES,

PAR P.-G. CABANIS,

AVEC UNE TABLE ANALYTIQUE PAR DESTUTT DE TRACY.

Huitième édition, augmentée de notes, et précédée d'une Notice historique et philosophique sur la vie, les travaux et la doctrine de CABANIS;

PAR L. PEISSE.

Un beau volume in-8 de 750 pages. — Prix. . . . 7 fr. 50 c.

Dans cette réunion de libres penseurs qui, à la fin du XVIII^e siècle, ont jeté tant d'éclat sur la philosophie et la littérature française, Cabanis est peut-être celui de tous dont les écrits ont exercé l'influence la plus marquée sur les idées scientifiques de notre temps. Son livre des *Rapports du physique et du moral de l'homme* est resté comme un des plus brillants et des plus solides monuments de l'esprit et de la science de cette forte génération qui, après avoir préparé la révolution par ses idées, l'accomplit elle-même dans les faits. Les vicissitudes de la philosophie et de la science, depuis un demi-siècle, n'ont rien fait perdre de sa popularité à ce bel ouvrage, qui est devenu classique. Aussi le public pensant accueillera avec intérêt une édition nouvelle de ce beau livre, à laquelle un écrivain et critique distingué, M. L. Peisse, a ajouté un travail important sur la *Vie, les ouvrages et les Doctrines* de Cabanis, et de nombreuses notes destinées à la discussion, et quelquefois à la rectification des idées de ce philosophe. La notice biographique, composée sur des renseignements authentiques, fournis en partie par la famille même de Cabanis, est à la fois la plus complète et la plus exacte qui ait été publiée. On a joint au livre la *Lettre sur les causes premières*, dans laquelle Cabanis explique sa dernière pensée sur ces grands problèmes philosophiques. Le livre des *Rapports* et la *Lettre* contiennent tout le système de Cabanis : ces deux ouvrages s'interprètent et se complètent mutuellement; l'édition publiée par M. Peisse est la seule qui les réunisse, et c'est aussi la seule qui soit accompagnée d'un travail historique et critique digne du sujet et de l'auteur.

LA SOLITUDE, considérée par rapport aux causes qui font naître le goût, de ses inconvénients et de ses avantages pour les passions, l'imagination, l'esprit et le cœur; par J.-G. ZIMMERMANN, nouvelle traduction de l'allemand, par le docteur A.-J.-L. JOURDAN, Nouvelle édition, augmentée d'une notice sur l'auteur. In-8 de 550 pages. . . . 3 fr. 50

Personne n'a mieux écrit sur les inconvénients de la solitude que le célèbre Zimmermann : tout son livre est empreint des pensées les plus généreuses. Un livre si fortement pensé ne peut manquer d'être recherché avec avidité, et d'autant qu'il est écrit avec ce charme particulier qui caractérise les productions de tous les penseurs mélancoliques.

HYGIÈNE DE L'ÂME,

PAR M. DE FEUCHTERSLEBEN, professeur à la Faculté de médecine de Vienne,
ancien ministre de l'instruction publique en Autriche,

TRADUIT DE L'ALLEMAND, SUR LA NEUVIÈME ÉDITION,

PAR LE DOCTEUR SCHLESINGER-RAHIER.

Paris, 1853, 1 vol. in-18 de 190 pages : 2 fr.

L'auteur a voulu, par une alliance de la morale et de l'hygiène, étudier, au point de vue pratique, l'influence de l'âme sur le corps humain et ses maladies. Exposé avec ordre et clarté et empreint de cette douce philosophie morale qui caractérise les œuvres des penseurs allemands, cet ouvrage n'a pas d'analogue en France; il sera lu et médité par toutes les classes de la société.

DE L'IRRITATION ET DE LA FOLIE,

Ouvrage dans lequel les rapports du physique et du moral sont établis sur les bases de la médecine physiologique,

PAR F.-J.-V. BROUSSAIS,

Membre de l'Institut, professeur à la Faculté de médecine, médecin en chef de l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, etc.

Deuxième édition, entièrement refondue. 2 vol. in-8.—6 fr.

COURS DE PHRÉNOLOGIE,

PROFESSÉ A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS,

PAR F.-J.-V. BROUSSAIS.

Un volume in-8 de 850 pages. . . . Prix : 9 fr.

MANUEL PRATIQUE DU MAGNÉTISME ANIMAL,

Exposition méthodique des procédés employés pour produire
les phénomènes magnétiques, et leur application à l'étude et au traitement des maladies

PAR LE DOCTEUR A. TESTE.

Quatrième édition, revue et corrigée. — 1853, in-12 de 500 pages. 4 fr.

Enseigner l'art du magnétisme, en jeter les éléments dans toutes les classes de la société, faire ressortir les immenses avantages que l'humanité doit en retirer un jour, tel est le but que l'auteur a atteint en publiant le *Manuel pratique du magnétisme animal*.

LE MAGNÉTISME ANIMAL EXPLIQUÉ,

ou *Leçons analytiques sur la nature essentielle du magnétisme, sur ses effets, son histoire, ses applications, les divers moyens de les pratiquer, etc.*

PAR LE DOCTEUR A. TESTE.

Un volume in-8° de 500 pages. . . . 7 fr.

Cet ouvrage est certainement ce qu'on a écrit jusqu'à présent de plus clair, de plus intéressant et surtout de plus rationnel sur le magnétisme animal. Il s'adresse indistinctement à toutes les classes de lecteurs, car « il s'agit de l'homme étudié physiquement et moralement d'un point de vue nouveau. »

L'ouvrage de M. Teste se compose de *Onze leçons* ou chapitres. Ces leçons ont été suivies par des savants, des philosophes, des magistrats, des médecins et des gens de lettres. L'extrême assiduité de cet auditoire d'élite prouva à l'auteur qu'elles présentaient un véritable intérêt. Telle est la raison qui le détermine à le publier. Ce Cours est ainsi divisé : *I^{re} leçon* : Aperçus généraux de l'ordre le plus élevé sur la nature intime du magnétisme ; *II^e leçon* : Histoire philosophique de cette science nouvelle ; *III^e leçon* : Théories et Opinions des anciens sur le fluide magnétique ; renaissance de ces Théories au xv^e siècle ; *IV^e, V^e, VI^e, leçons* : Mesmer, ses démêlés avec les corps savants. Rapports de 1784. Théories de Mesmer, ses opinions et ses actes jugés et appréciés ; *VII^e leçon* : Effets produits par le magnétisme ; *VIII^e et IX^e leçons* : Histoire du somnambulisme, phénomènes observés pendant cet état ; *X^e leçon* : Effets divers et consécutifs du magnétisme, de ses applications ; *XI^e leçon* : Théorie de l'auteur. Théorie générale, ingénieuse, absolument nouvelle et qui rattache très logiquement tous les faits magnétiques aux axiomes des sciences physiques. — En résumé l'ouvrage de M. Teste ouvre une nouvelle voie aux sciences physiologiques et métaphysiques dont il a surtout pour but de prouver la dépendance réciproque.

HISTOIRE ACADÉMIQUE
DU MAGNÉTISME ANIMAL,

Accompagnée de Notes et de Remarques critiques sur toutes les observations et expériences faites jusqu'à ce jour.

PAR **C. BURDIN** ET **F. DUBOIS** (D'AMIENS),
Membres de l'Académie royale de médecine.

Un volume in-8^o de près de 700 pages. 8 fr.

Jamais livre n'est apparu, peut-être, en temps plus opportun que celui-ci. Si le magnétisme animal est en quelque sorte banni du sein des compagnies savantes, il semble s'être réfugié dans les rangs de la haute société : c'est donc une guerre qui continue, et plus active que jamais. Pour apprécier cette nouvelle *Histoire du magnétisme animal*, pour en juger toute l'importance, il faut, non seulement suivre les auteurs dans l'exposition des expériences et des faits soumis au jugement de l'Académie royale des sciences, de la Faculté et de la Société royale de médecine ; mais il faut encore les suivre dans l'examen des discussions que le magnétisme a soulevées dans ces derniers temps à l'Académie royale de médecine, et il faut surtout prendre connaissance des documents et des notes critiques qui s'y trouvent abondamment répandues. Quant à la forme, elle n'est pas une, elle est aussi variée que les sujets, que les incidents traités par les auteurs ; tantôt grave et sérieuse, tantôt plaisante et railleuse ; tantôt limitée à une simple défensive, tantôt poussée jusqu'à l'attaque. Cet ouvrage excitera un puissant intérêt ; il sera consulté avec fruit également par les partisans et les opposants au magnétisme.

Rapports et Discussions de l'Académie royale de Médecine
SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL,

Recueillis et publiés avec des Notes explicatives

PAR LE DOCTEUR P. FOISSAC.

Paris, 1833, 1 vol. in-8 de 562 pages. 7 fr. 50 c.

RECHERCHES ET CONSIDÉRATIONS CRITIQUES SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL, avec un programme relatif au somnambulisme artificiel ou magnétique, traduit du latin du docteur Metzger, accompagné de notes et suivi de Réflexions applicables au sujet ; par le docteur Robert. Paris, 1824, in-8 de 400 pages. 6 fr.

